

Je suis impressionné par la perspicacité avec laquelle, en tant qu'outsider blanc, tu as su observer et décrire l'oppression dans cette ère dite « postraciste » des années 1970, où tous les Blancs estimaient que les Noirs avaient obtenu la place qui leur revenait dans la société.
Pour ma part, je n'aurais pas appris à considérer objectivement les Blancs comme des êtres humains si je n'avais pas vécu tant d'années parmi une toute autre catégorie de Blancs en France.
C'est l'une des meilleures interprétations de la psychologie des Noirs et des Blancs – en particulier des habitants du Sud – que j'aie jamais lues. »
JAMES BALDWIN

«Images américaines peut être comparé aux contes de H.C. Andersen. En ce sens que lorsqu'un récit est grand, il transcende le temps et l'espace. Tes images sont en effet une interprétation de la réalité. C'est ainsi qu'Andersen voyait lui aussi ses contes. Tu as photographié une réalité concrète, mais ton angle de vue et le récit de ces destins ont fait d'Images américaines un classique. »
Kathrine Lilleør, pasteure, titulaire d'un doctorat

« Ce qui importe le plus dans les photos de Jacob Holdt, c'est leur audace. Les gens sont bouleversés face à *Images américaines*.
J'ai vu le diaporama de Jacob Holdt dans une université de Washington DC dans les années 1980, et cela m'a profondément marquée.
Lorsque j'ai évoqué l'idée d'organiser une exposition avec Louisiana, ils m'ont apporté son livre *Amerikanske Billeder* dans mon atelier à Los Angeles et m'ont demandé si je le connaissais. Et j'ai simplement éclaté de rire, car j'en possède plusieurs exemplaires – j'en achète chaque fois que je le vois, pour en offrir à mes amis et connaissances.
Ce qui m'a le plus frappé lorsque j'ai vu ce livre pour la première fois, c'est que je n'avais jamais vu auparavant des images qui me semblaient rendre compte avec une telle précision des États du Sud dont je suis originaire. *American Pictures* brise le charme sous lequel vivent les gens. »
ARTHUR JAFA
artiste afro-américain

« Depuis la publication de l'ouvrage de critique sociale de Jacob Riis, *How the Other Half Lives*, aucune représentation de la vie en Amérique n'a été aussi puissante que celle du film *Images d'Amérique*. Il a fait sensation lors de sa présentation au Festival de Cannes. »
Le Festival du film de San Francisco

Jacob Holdt a grandi à seulement 24 kilomètres de Ribe, ville natale du légendaire réformateur social Jacob Riis. À l'instar de Riis – dont l'arrivée en Amérique remontait à presque exactement un siècle avant celle de Holdt –, ce dernier a passé ses six premières années aux États-Unis en vagabond, parcourant le pays en auto-stop et vivant parmi les plus démunis de la société.
Les similitudes entre les deux hommes vont toutefois bien au-delà de leurs parcours de vie. À l'instar de Riis, Holdt a utilisé la photographie et un langage direct et sans fioritures pour confronter les nantis à la réalité de « l'autre moitié ». Tous deux insistent sur le fait que les souffrances des pauvres ne sont pas une tragédie lointaine, mais une responsabilité commune.

Mais Le ghetto dans nos cœurs va plus loin. Ce livre n'est pas seulement un portrait des ghettos américains – c'est aussi une introspection. À mesure que Holdt perd son statut d'outsider et s'intègre à la société américaine, il commence également à prendre conscience du racisme qui peut germer en lui-même.
Même en tant que vagabond pauvre, il comprenait que son privilège de Blanc ne lui conférait pas l'innocence, mais une responsabilité.
Pour Holdt, les photographies de ce livre ne sont donc pas seulement des images d'une classe inférieure noire écrasée par l'histoire. Elles sont les symptômes d'un mal plus profond : une maladie sociale si inquiétante que la plupart des gens préfèrent regarder la souffrance plutôt que ses causes.
Dans sa mise à nu crue et inhabituelle de ce mal, Le ghetto dans nos cœurs porte un message urgent – non seulement sur l'Amérique, mais aussi sur le racisme qui vit également dans nos propres cœurs. »

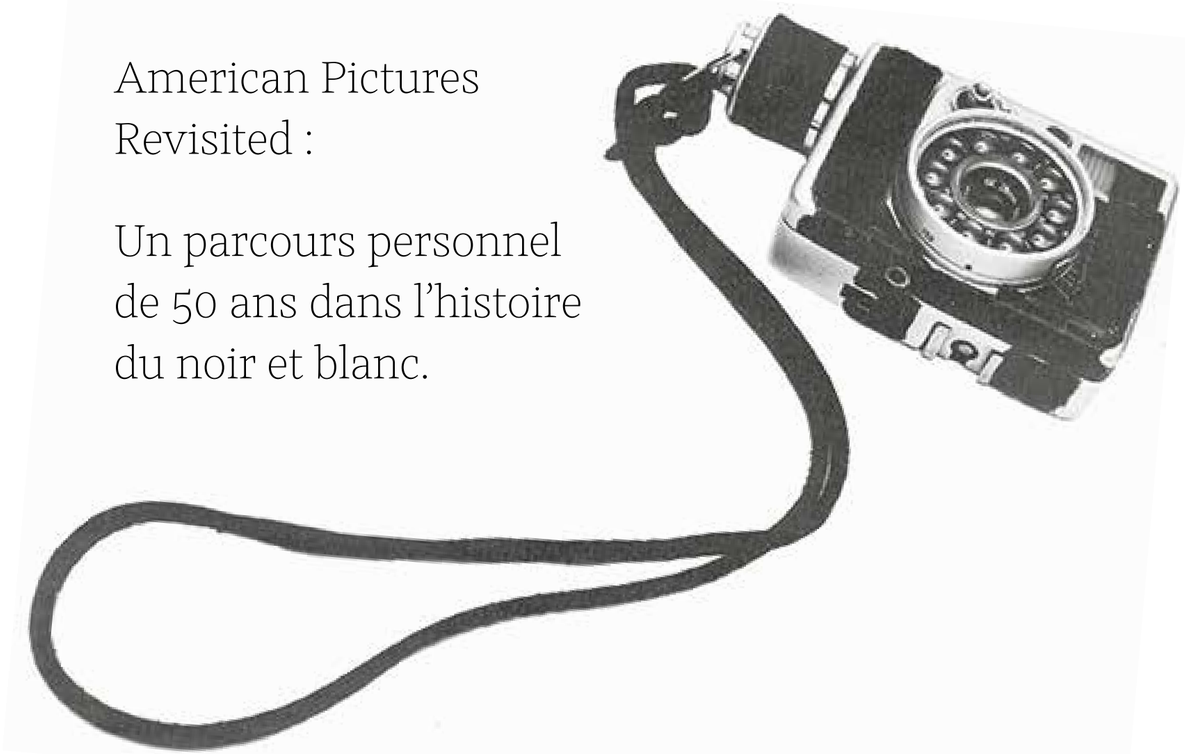
1

Jacob Holdt

Le ghetto dans nos cœurs

American Pictures
Revisited :

Un parcours personnel
de 50 ans dans l'histoire
du noir et blanc.



Le ghetto dans nos cœurs

Le choix des photos et la mise en page de Jacob Holdt s'inspirent en partie du design original de Per Kofod et Kitte Fennestad pour son livre de voyage American Pictures de 1984.

Dans cette nouvelle version mise à jour, Jacob Holdt tente de mêler un ouvrage éducatif et militant à un livre de photographie d'art plus ambitieux, accordant davantage d'espace aux photos qui ont depuis été exposées dans de nombreux musées. Carl-H.K. Zakrisson, de Polytype, a choisi la mise en page et l'a réalisée avec les polices Kaius Pro et Acumin Variable Concept. La traduction anglaise a été réalisée par Jacob Holdt, avec Vincent Czyz comme éditeur américain du texte.

Le texte danois a été édité par l'éditeur Søren Møller Christensen avec l'aide de Lone Fatum.

À l'heure actuelle, on ne sait pas encore qui sera l'éditeur, à part Søren Møller Christensen.

D'ici là © American Pictures Foundation et Jacob Holdt

ISBN 87-??????????

Tous droits réservés.

Un livre est rarement l'œuvre d'une seule personne, et un livre de photos et de voyage est assurément le fruit d'un effort très collaboratif. J'ai décidé dans cet ouvrage de ne pas mentionner ou de modifier tous les noms réels, à l'exception de quelques-uns. Cela m'attriste, car toutes les photos de rue, à l'exception de quelques-unes prises de manière exploitante, sont le résultat non seulement de l'hospitalité des gens, mais aussi, généralement, de leur forte coopération, de leur interaction et de leur confiance en moi – ainsi que de leur approbation ultérieure. Parmi les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce livre, je tiens tout particulièrement à remercier celles qui m'ont encouragé et m'ont fait des dons financiers pendant mes premières années de vagabondage sans le sou : Alice Turak (10 $), John Ray (20 $), Susan Kennedy (30 $), Cary Ridders (50 $), Allan Tunick (15 rouleaux de pellicule). Un merci tout particulier à Evelen Henry et Marly Sockol pour avoir conservé mes diapositives, et à Tommy Howard pour m'avoir prêté sa vieille Buick avec plusieurs pleins d'essence afin que je puisse me déplacer sur les routes secondaires de Caroline du Nord où je ne pouvais pas faire de l'auto-stop.

Merci également à Dick Boggle d'avoir fait don de sa voiture, ce qui m'a permis de présenter le diaporama à la plupart des personnes figurant dans le livre lors de mon premier retour aux États-Unis. Pour les critiques et les retours d'expérience reçus au fil des années, grâce auxquels bon nombre des idées contenues dans le livre ont mûri, je suis profondément redevable à Tony Harris, qui a été pendant 30 ans mon partenaire dans des ateliers sur le racisme organisés dans des centaines d'écoles américaines et européennes. Et aux milliers d'étudiants de mes ateliers, qui m'ont ouvert leur cœur et m'ont appris l'existence d'un racisme bien plus profond et d'une douleur bien plus intense que ce que je pouvais initialement voir et photographier en tant que vagabond naïf et superficiel. Et aux Noirs qui – bien que mon diaporama fût souvent trop douloureux à regarder pour eux-mêmes dans leurs universités majoritairement blanches – ont néanmoins insisté pour que les Blancs « voient et comprennent notre douleur » et m'ont, pour cette raison, invité à revenir encore et encore sur leurs campus.

À suivre…
Avec toute mon affection, Jacob Holdt
The Ubuntu House
Copenhague, Danemark
www.american-pictures.com

À suivre…
Espace réservé au texte de l'éditeur

UNE LEÇON SUR L'OPPRESSION

50 ans d'oppression des Noirs par les Blancs en Amérique, tels que vécus et photographiés par un voyageur blanc, avec quelques réflexions et sources d'inspiration pour les combattants de la libération du monde entier

PREMIÈRE PARTIE - PAGE 20 :

« Les racines de l'oppression » - Les schémas fondamentaux et historiques de l'oppression

PARTIE CENTRALE - PAGE 220 :

« Comprendre les racines de la haine des Blancs » - Étudier l'oppression subie pendant l'enfance par les membres de groupes haineux et les tueurs en série de Noirs

DEUXIÈME PARTIE - PAGE 260 :

« Le ghetto dans nos cœurs » - Comprendre comment nous, qui voulons faire le bien, finissons par opprimer les Noirs en Amérique et les minorités dans d'autres pays

POSTFACE - PAGE 490 :

Mes réflexions sur la guérison

UN LIVRE MULTIMÉDIA :

De nombreuses pages contiennent des liens QR vers des vidéos de chansons transcrites et d'entretiens tirés du diaporama American Pictures sur lequel le livre est basé. Également vers des récits mis à jour concernant les personnes présentées dans le livre. Voir un aperçu ici, ainsi que des mises à jour en ligne concernant des amis qui n'ont pas été inclus dans le livre imprimé.









Point de départ

Avant d'entamer notre parcours pour tenter de comprendre les forces obscures qui nous divisent et d'y faire face, nous ne devons pas oublier les principes humanistes éclairés qui nous unissent.

« Le rebelle : Il n'y a nulle part au monde une pauvre créature qui ait été lynchée ou torturée en qui je ne sois pas assassiné et humilié...
... Aimé Césaire : « Les Armes miraculeuses »

On nous demande d'aimer ou de haïr tel ou tel pays et tel ou tel peuple. Mais certains d'entre nous ressentent trop fortement notre humanité commune pour faire un tel choix.
...Albert Camus

Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères ou périr ensemble comme des imbéciles. Le pardon n'est pas un acte occasionnel, c'est une attitude constante.
...Martin Luther King

Détestez le péché, aimez le pécheur.
... Mahatma Gandhi

Au-delà des questions de bien et de mal, il y a un champ.
Je vous y retrouverai.
....Rumi

En Afrique, il existe un concept appelé « ubuntu » : le sentiment profond que nous ne sommes humains qu'à travers l'humanité des autres ; que si nous devons accomplir quoi que ce soit dans ce monde, ce sera dans une égale mesure grâce au travail et aux réalisations des autres.
.....Nelson Mandela

Avertissement

IMPORTANT :
Les images de ce livre ne représentent ni les Afro-Américains ni la culture noire, ni les Blancs ni la culture blanche. Un nombre disproportionné d'entre elles dépeignent la classe défavorisée noire et la classe supérieure blanche. Elles fonctionnent comme des déclarations visuelles allégoriques dans une parabole sur l'oppression.

Ce livre ne traite pas non plus de l'oppression historique des Noirs. Il s'agit plutôt de l'histoire vue dans le présent — les manifestations concrètes du racisme dont j'ai été témoin au cours de cinquante années de vie aux États-Unis.

Les schémas que j'ai observés sont très proches de ceux que j'ai rencontrés plus tard dans mon travail antiraciste auprès des peuples autochtones d'Amérique latine ; des Palestiniens du Grand Israël ; des Pygmées Batwa et d'autres groupes marginalisés en Afrique et en Asie ; des Dalits au Népal ; et des musulmans, des Ahmadis, des Kurdes et des Roms au Kosovo, en Turquie, en Irak et au Danemark.

Toutes les oppressions ont des victimes. Pourtant, les personnes qui en font l'expérience se perçoivent rarement comme des victimes. Elles se considèrent comme des individus forts et résilients — même si les statistiques montrent qu'en tant que groupe, elles sont contraintes par des forces invisibles qui ne peuvent être photographiées.

En ces temps de « prise de conscience », certains lecteurs pourraient réagir négativement à ce qu'un étranger blanc décrive les problèmes des Noirs américains. Mais, comme mes alliés noirs me l'ont répété à maintes reprises, c'est précisément notre responsabilité, en tant que Blancs, de confronter d'autres Blancs au racisme que la plupart d'entre nous ne voyons pas — et que nous ne comprenons peut-être que lorsque la dévastation humaine est placée directement sous nos yeux.

L'éducation est un moyen d'y parvenir. C'est pourquoi de nombreux Noirs me considéraient comme un outil utile dans les universités : « Les étudiants blancs t'écoutent », disaient-ils, « mais pas toujours nous — même lorsque nous disons la même chose que toi. »

Ma méthode principale a consisté à vivre pendant des années avec ceux qui ont le plus souffert du racisme.

Mais cela comporte un danger : à l'instar des racistes, j'ai parfois risqué de ne voir que la défaite et de ne pas reconnaître tous ceux qui s'épanouissaient malgré l'oppression.

Plus tard, des années passées à enseigner (à l'université) à bon nombre de ces « enfants pissenlits » résilients — des personnes qui s'épanouissent sur les sols les plus arides — ont créé la distorsion inverse. J'ai risqué de sous-estimer les coûts plus profonds que le racisme inflige encore au groupe dans son ensemble.

Aujourd'hui, ayant cessé de prendre l'avion pour des raisons climatiques, je me retrouve ici au Danemark, à nouveau coupé du contact quotidien avec ces réalités. Ma vision est plutôt façonnée par les images des médias : des animateurs de télévision et des politiciens noirs à succès pour nous à l'étranger, des images alarmistes de Noirs menottés dans les journaux télévisés locaux pour les Américains chez eux. Les deux sont des distorsions.

Les mêmes schémas affectent désormais les minorités vulnérables d'Europe, alors que le racisme y gagne également du terrain.

J'espère donc que ce livre, à l'instar de l'ancien American Pictures, sera utilisé dans l'enseignement.

Car il ne s'agit pas des Noirs ou de la culture noire. Il s'agit de personnes qui se sentent opprimées, exclues et mal aimées — par nous tous qui portons le « ghetto dans nos cœurs ».

Jamais auparavant je n'avais vu des gens aussi divisés et aliénés les uns des autres dans des ghettos et des castes, des chambres d'écho et des bulles de filtrage, où le contact humain — et l'empathie — s'érode, même au sein des familles. La démocratie elle-même semble fragile.

Certains craignent que cette division ne débouche sur une guerre civile déclenchée contre un « autre » imaginaire, à l'image du massacre racial de Tulsa il y a un siècle — un symptôme de ce que mon prédécesseur scandinave Gunnar Myrdal décrivait comme un système de castes ancré dans le cœur : «Le problème des Noirs américains est un problème au cœur de l'Amérique.»

Ainsi, The Ghetto in Our Hearts ne concerne en aucun cas les Noirs seuls — ce que mon vieil allié James Baldwin n'a cessé de souligner. C'est pourquoi j'utilise ses citations plus que celles de tout autre auteur dans ces pages.

À la fin du livre, nous chercherons des moyens de nous rejoindre les uns les autres au-delà de nos ghettos et de nos bulles. J'essaie moi-même d'y parvenir à travers mon centre de dialogue, The Ubuntu House, d'où American Pictures a vu le jour.

Avec toute mon affection,
Jacob Holdt
The Ubuntu House, Copenhague

UBUNTU
Une idée traditionnelle africaine : l'affirmation de son humanité par la reconnaissance de « l'autre » dans son unicité et ses différences.
« Nous sommes parce que vous êtes. »
Pouvons-nous intégrer ce vieux « rêve africain » à l'idéal du « rêve américain » ?

Lien vers l'Ubuntuhaus
à Copenhague

Avant-propos d'Arthur Jafa

Ce qui frappe avant tout dans les photos de Jacob Holdt, c'est leur impitoyabilité. J'ai vu le diaporama de Jacob Holdt dans une université de Washington, DC, dans les années 1980, et cela m'a laissé une impression indélébile. Je possède plusieurs exemplaires de son livre American Pictures— j'en achète des exemplaires supplémentaires pour mes amis chaque fois que je le vois en librairie. Ce qui m'a surtout frappé dès la première fois que j'ai vu ce livre, c'est que je n'avais tout simplement jamais vu d'images qui me semblaient rendre aussi fidèlement le Sud que je connaissais. J'ai grandi à Clarksdale, dans le Mississippi, au cœur du Delta, qui se trouve en dehors des Appalaches, dans la région la plus pauvre d'Amérique. Mais je n'avais tout simplement jamais vu d'images du Sud avant de découvrir celles de Jacob Holdt — en dehors des albums photos de ma famille ; ce serait en quelque sorte le seul équivalent. Je parle de la représentation sans fard de la vie des Noirs, de la façon dont ils vivaient — la douleur, la colère, tout cela. Et il y a aussi des images d'amour et d'intimité entre Noirs dans ces mêmes clichés. Il y a une célèbre photo prise par Jacob Holdt d'un homme noir en haut d'un escalier avec une femme noire, et ils sont nus. Personne n'avait jamais pris de photo d'amour noir comme celle-là auparavant.

J'ai lu, dans une sorte de mythe fondateur sur la genèse d'American Pictures, que Jacob Holdt écrivait des lettres à sa famille sur l'Amérique qu'il voyait, et que les Danois n'arrivaient pas à y croire parce qu'ils avaient une certaine vision de ce que l'Amérique était censée être — ce n'est qu'alors que ses parents lui ont envoyé un appareil photo, et c'est là qu'il a commencé à prendre des photos. Jacob Holdt ne prenait pas de photos parce qu'il essayait d'être un artiste, ni parce qu'il essayait de mener une enquête pour une ONG ou pour servir un autre type d'agenda. Il essayait simplement de photographier ce qui se trouvait devant lui. Il y a une impulsion pure au cœur de tout cela. Et non seulement il photographiait ce qui se trouvait devant lui, mais il ne détournait pas le regard de quoi que ce soit qu'il voyait. Il ne disait pas : « Ici, je peux sortir mon appareil photo, mais là-bas, je ne peux pas. »

La première chose que j'ai voulu lui demander quand je l'ai rencontré en personne, c'était : « Comment obtenez-vous ces photos ? » Pas « Pourquoi sont-elles si bonnes ? » ou « Que pensez-vous de ces photos ? », mais « Comment les gens vous ont-ils laissé entrer avec votre appareil photo dans leurs chambres, leurs salles de bains ou leurs rassemblements du KKK ? » Et il m'a simplement répondu qu'il avait une seule philosophie : « Je n'ai jamais dit non. » Et c'est tout. Personnellement, je ne pense pas être capable de faire ça, car cela implique de se mettre en grand danger. Mais c'est la seule façon d'obtenir certains types de photos.

American Pictures fait quelque chose de très, très puissant et en quelque sorte unique. C'est presque comme si son existence même vous amenait à remettre en question tout ce que vous avez vu. Comme si cela rendait évident qu'il existe des règles et des normes tacites. Je suis fasciné par la façon dont cela fonctionne en dehors de ces limites étroites de ce que l'art est censé être, de ce qu'un livre est censé être. C'est un livre. C'est de l'art. C'est un diaporama. On entre simplement en contact avec différentes itérations d'une même chose. Toutes ces choses sont vraies en tant que vision qu'un homme blanc a des Noirs. Et elles font toutes partie de la totalité. Mais je ne pense pas qu'il y ait besoin de justification, de vérification ou quoi que ce soit de ce genre.

Il existe un lien réel entre le travail de Jacob Holdt et celui de Nan Goldin. La plupart des gens s'accorderaient à dire que le chef-d'œuvre de Nan Goldin est « The Ballad of Sexual Dependencies », qui était un diaporama. Dans le dernier documentaire consacré à Nan Goldin, elle explique comment celui-ci changeait à chaque fois qu'elle le présentait, car il s'agissait d'un ensemble infini de diapositives ; il y avait toujours des éléments qu'elle répétait, mais l'ordre changeait sans cesse. C'était un artefact libre. Ainsi, elle a une carrière de photographe, mais son projet statique dépasse le simple fait d'être photographe. Ce sont comme des images fixes, mais des images qui doivent fondamentalement être comprises en relation les unes avec les autres.

Bien qu'il n'y ait rien d'autre de comparable à American Pictures dans mon esprit, l'un des équivalents les plus proches de Jacob Holdt serait Robert Frank, car ses plus grandes photos ont été prises sur la route. Et Diane Arbus, avec sa capacité à regarder les déments, les opprimés et l'horreur manifeste de la société américaine, et la façon dont, dans la société américaine, nous sommes tous des monstres — ils sont le produit de cette Amérique. Je pense toujours à son travail aujourd'hui en relation avec Roger Ballen, dans ses photos de Sud-Africains blancs principalement, où l'on pouvait voir qu'il y avait beaucoup de consanguinité et des choses de ce genre. William Eggleston est la figure opposée évidente, car c'est en quelque sorte le même terrain, mais avec une approche totalement différente. J'aime beaucoup le travail de William Eggleston, et c'est évidemment un travail formidable en tant que photographie politique. Mais j'ai toujours eu l'impression qu'il y avait un mur d'esthétisme entre ce qu'il photographie et l'œuvre elle-même – ce n'est pas une critique, c'est juste une partie de son travail. Pour moi, American Pictures est comme un set de jazz : c'est complètement déjanté. C'est comme aller voir un concert de Miles Davis à l'époque où il incarnait le mieux ce qu'il était. Ce n'était pas du genre : « Bon, maintenant on va jouer "Green Dolphin Street", puis telle ou telle autre chanson. » Quand ils présentaient les morceaux, l'un se fondait dans le suivant. Les frontières entre les morceaux s'effaçaient, comme s'il y avait une permutation constante. C'est ça, American Pictures. Il refuse d'isoler des éléments spécifiques. C'est ce qui est incroyable. C'est ce qui le rend esthétiquement stimulant.



Arthur Jafa m'a un jour fait part de son rêve d'une photo où il apparaîtrait main dans la main avec les deux photographes qui l'avaient le plus inspiré en tant qu'artiste : William Eggleston et Jacob Holdt.

Quand j'étais jeune à l'université, un cinéaste africain est venu présenter ce film. Après la projection, nous avons discuté avec lui, et il m'a demandé : « Savez-vous ce qu'est un griot en Afrique ? » J'ai répondu que je savais ce qu'était un griot, un conteur. Il m'a alors raconté l'histoire de l'origine des griots... deux frères entreprenaient ce voyage épique, comme dans L'Iliade ou L'Odyssée. Ils ont quitté leur village, ont vécu toutes ces aventures, puis sont rentrés chez eux après avoir été sur la route pendant des années. Et alors qu'ils se rapprochaient de plus en plus de leur village, ils étaient épuisés. L'un des frères a dit : « Écoute, je suis fatigué maintenant. Je vais faire une sieste au bord de la route, mais continue à marcher, et quand je me réveillerai, je te rattraperai. Son frère a répondu : « D'accord, super. Je vais continuer à marcher et tu me rattraperas dans un petit moment. Le frère s'allongea sur le bord de la route et se prépara à mourir. Il savait qu'il n'avait plus assez d'énergie et ne voulait pas ralentir son frère. Il se prépara à mourir en fermant les yeux. À un moment donné, son frère se dit : « Il ne m'a pas rattrapé, je ferais mieux de revenir voir comment il va. » Il vit son frère allongé sur le bord de la route, les yeux fermés. Il comprit immédiatement ce qui s'était passé, prit son couteau, retroussa son pantalon et se coupa le mollet. Il fit un feu, fit cuire son propre mollet, réveilla son frère et lui dit : « Regarde, j'ai trouvé de quoi manger, tu vas reprendre des forces, et nous pourrons rentrer chez nous. » Son frère mangea la viande, reprit des forces, et ils poursuivirent leur chemin. Lorsqu'ils arrivèrent chez eux, les gens les acclamèrent, mais les acclamations se transformèrent presque aussitôt en cris, car les gens regardèrent la jambe du frère et virent qu'elle saignait. Le frère qui avait mangé la chair de son frère comprit immédiatement ce qui s'était passé : il avait consommé la chair de son frère. Il se tourna vers son frère et dit : « À partir de maintenant, je vais chanter des chants de louange pour vos fils et vos filles, et mes fils et mes filles chanteront la louange de vos fils et de vos filles. »

Le cinéaste qui m'a raconté cette histoire m'a expliqué que là d'où il venait, les griots sont très puissants car ils détiennent le savoir culturel, et quand ils meurent, on ne les enterre pas avec les autres. On place les corps des griots dans des arbres creux et on laisse les asticots les dévorer. C'est parce que, aussi puissants que soient les griots, ils se nourrissent de la chair des gens. Il a dit que si votre vocation est de documenter ces choses, de prendre des photos, de rendre compte de ces choses, de l'amour des gens, de leur chagrin, si vous êtes là pour documenter les luttes des gens, qu'elles soient émotionnelles, psychologiques, politiques, physiques ou spirituelles, vous devez comprendre que vous êtes un vampire. Et tu dois l'accepter. Tu prends des photos de leurs vies. Tu te nourris de leur chair. Voilà tout ce que je dirais à Jacob : c'est un vampire incroyable. J'ai l'impression d'avoir appris avec American Pictures qu'il ne faut pas remettre en question ton griot, ton vampire, ton instinct de zombie. Tu dois le remettre en question dans le sens où tu dois l'interroger et le comprendre dans toute sa complexité, mais tu ne dois pas nécessairement considérer que c'est une pulsion fondamentalement problématique.

Ce qu'il y a de plus important dans les photos de Jacob Holdt, c'est leur intransigeance. Je ne pense pas avoir jamais vu de photos plus intransigeantes que les siennes. Ce ne sont pas des photos où l'on se précipite sim-



Alex Haley affirmait que son best-seller « Roots » s'inspirait de l'histoire d'un griot africain. On le voit ici lors d'une projection privée d'« American Pictures » dans mon théâtre à Copenhague en 1977.

plement dans une maison en feu pour prendre des clichés en disant : « Hé, personne n'est jamais arrivé ici parce que je suis dans la maison en feu. » Malgré la nature sans concession et saisissante de ces photos, elles sont tout à fait nuancées. Et je pense qu'on passe souvent à côté de cette rare combinaison entre le fait d'être sans concession et d'être nuancé. Mais c'est cette intransigeance que j'apprécie le plus chez elles, malgré leur capacité à aller droit au cœur des ténèbres. Je ne pense pas qu'elles pénètrent jamais dans ce cœur des ténèbres sans rendre magnifiquement le contexte qu'elles y trouvent.

Je pense que c'est également vrai pour l'art en général. Il peut y avoir dans les photos des éléments qui vous empêchent de détourner le regard, et en même temps que vous trouvez oppressants, que vous trouvez problématiques, que vous trouvez déstabilisantes. Mais vous ne pouvez toujours pas détourner le regard. Pour moi, ce n'est pas quelque chose dont il faut fuir. Pour moi, c'est la nature même de mon message personnel autour de ce qu'est American Pictures. Je trouve ça formidable.

American Pictures a bouleversé les gens quand ils l'ont vu, bien avant qu'il ne devienne un livre d'art. Le fait est que l'Amérique n'atteindra jamais quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin à son potentiel. Ni même son équilibre. Oubliez le potentiel. Elle ne sera jamais vraiment une société en équilibre tant qu'il n'y aura pas de vérité fondamentale et de réconciliation. Nous n'avons jamais eu de vérité ni de réconciliation en Amérique. Nous l'avons fui. Fuir ces vérités fondamentales est un aspect fondamental de la société américaine. Ainsi, les photos de Jacob désenchantent les gens. Elles brisent ces sortilèges avec lesquels les gens sont à l'aise parce qu'ils leur sont familiers. Son livre est un ouvrage qui, en gros, brise ce charme et vous réveille. Il joue sur l'hypnose et vous confronte à cette chose qui va, en gros, vous en sortir d'un coup et vous réveiller.

L'un des aspects importants d'American Pictures, à un niveau fondamental, est qu'il rend impossible de maintenir l'illusion, les structures illusoires. Les gens tremblent face à American Pictures. On a appris aux gens à dire : « En quoi cela me concerne-t-il ? C'est quelque chose qui s'est passé il y a deux cents ans. Je n'étais pas là. Je ne l'ai pas fait personnellement. » Mais dans l'ensemble, les Américains – et quand je dis Américains, je parle des Américains blancs – ont aujourd'hui beaucoup de mal à comprendre ce genre de fardeau historique. Ils ont du mal à accepter tous leurs privilèges. Tout ce qu'ils ont accompli, toutes les choses qu'ils tiennent pour acquises, reposent sur le fait qu'ils ont infligé un génocide aux Amérindiens et, pendant plus d'un siècle, exploité sans merci les Afro-Américains. Ils ne comprennent pas à quel point leurs avantages dans la société reposent fondamentalement sur ces deux sphères fondamentales. Et oui, c'est un peu malheureux qu'une personne naisse dans une situation où elle endosse le rôle des méchants, comme Dark Vador ou quelque chose du genre, même si ce ne sont pas de mauvaises personnes au niveau individuel. C'est structurel. Ils tremblent face à American Pictures.

Bien que ces illusions que nous entretenons en tant que citoyens américains soient beaucoup plus difficiles à maintenir face à American Pictures, je n'ai jamais considéré ce livre comme un tract politique. J'ai des livres que je qualifierais de politiques. Ce sont des livres où l'auteur avait un agenda politique très précis. Je ne pense pas qu'American Pictures soit étroitement idéologique. Ce n'est pas un manifeste marxiste. Il opère en dehors des idées étroites de l'idéologie. Ce serait une chose si, dans le livre, Jacob Holdt évoluait simplement parmi les Noirs d'une certaine manière, mais lorsqu'il évolue parmi les membres du Ku Klux Klan, parmi les homosexuels, parmi toutes sortes de groupes, on se rend compte qu'il est exempt de toute idéologie étroite. C'est en quelque sorte pur.

En même temps, j'adore cette phrase de Cornel West : « Il y a des choses qu'on ne peut pas ignorer quand on est Noir en Amérique. » Mais je pense aussi qu'il y a certaines choses qu'on ne doit absolument pas savoir quand on est Blanc en Amérique, car si on les sait, on ne peut plus profiter de son privilège. On ne peut pas utiliser son privilège et son accès sans en être affecté. American Pictures met directement en lumière ces deux aspects : les choses que les Noirs américains ne peuvent ignorer parce que c'est leur réalité, et celles que les Blancs américains doivent ignorer pour maintenir le statu quo.

Nous ne discutons pas ici pour savoir si American Pictures est la meilleure version de ce qu'il fait parce qu'il n'y a rien d'autre de comparable. C'est incroyable que Jacob Holdt ait pu le faire à l'époque, alors qu'il y avait très peu de choses auxquelles on pouvait le comparer. Mais nous voici, cinquante ans plus tard, et il est toujours vrai qu'on ne peut pratiquement rien lui comparer. Cela signifie que c'est une œuvre qui va fondamentalement à l'encontre de structures très complexes et denses définissant ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas. Même si le sujet ne vous intéresse pas particulièrement, vous pourriez être intéressé par le fait qu'il n'existe rien d'autre de comparable. occupe une place tout à fait unique.

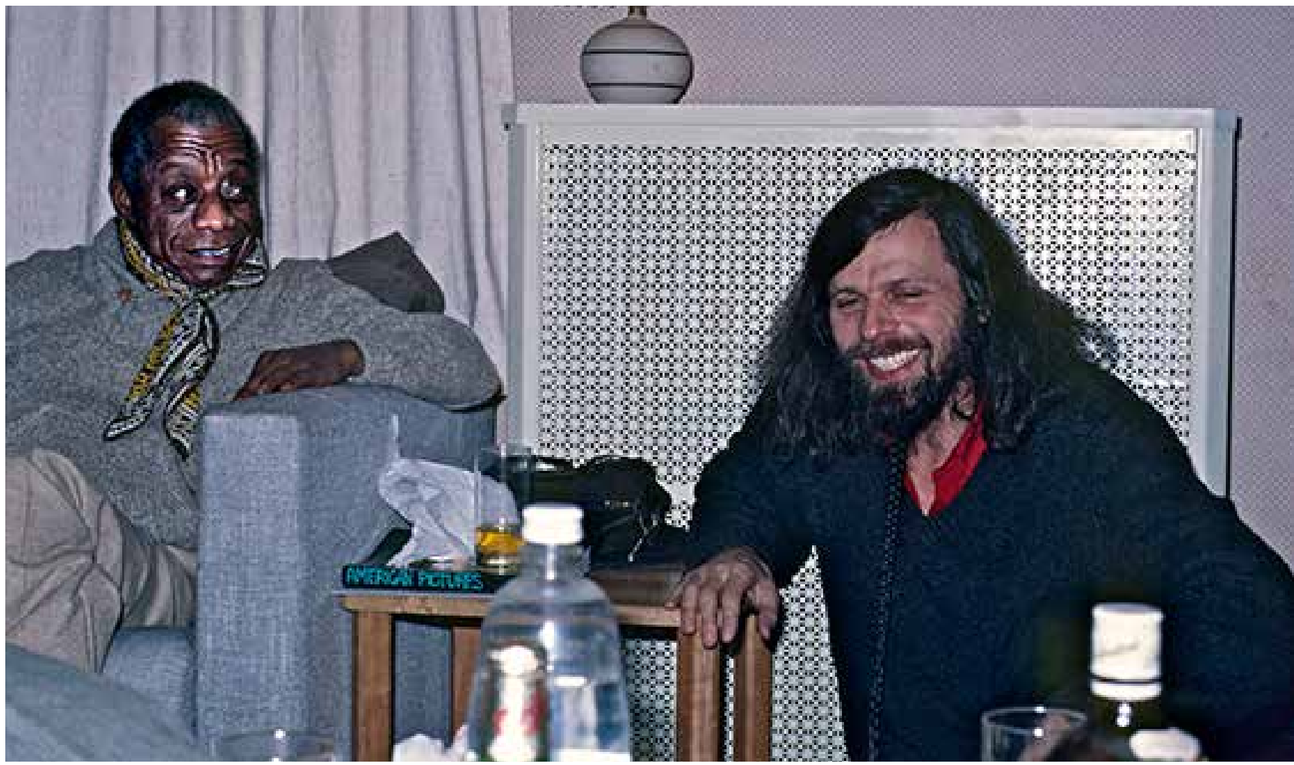
Arthur Jafa, 2023

Influence la plus importante : James Baldwin

« Ce qui est effrayant, c'est que l'Amérique change sans cesse sans jamais vraiment changer. » – James Baldwin

« Je suis impressionné par la lucidité avec laquelle vous, en tant qu'étranger blanc, avez su percevoir et dépeindre l'oppression dans cette ère dite « post-raciste » des années 1970, alors que tous les Blancs estimaient que les Noirs avaient pris la place qui leur revenait dans la société. Je n'aurais moi-même jamais appris à considérer les Blancs objectivement comme des êtres humains si je n'avais pas vécu tant d'années parmi un type de Blancs complètement différent en France. C'est l'une des meilleures interprétations de la psychologie noir-blanc – en particulier chez les Sudistes – que j'aie jamais vues. »

- James Baldwin, s'adressant à moi et à Michael Thelwell, son compagnon de lutte au sein du mouvement des droits civiques dans le Sud et directeur du département d'études afro-américaines à l'université du Massachusetts à Amherst, où ils enseignaient tous deux. Thelwell avait longtemps tenté de nous réunir, tant là-bas que lors de mes conférences en France.



1987 – J'ai discuté toute la nuit avec James Baldwin après qu'il eut vu mon spectacle de cinq heures

Avant-propos de ma « Leçon sur l'oppression »
– une expérience d'oppression inversée – du lecteur

« La beauté de l'antiracisme, c'est qu'il n'est pas nécessaire de prétendre être exempt de racisme pour être antiraciste. L'antiracisme, c'est l'engagement de lutter contre le racisme partout où on le trouve, y compris en soi-même. Et c'est la seule voie à suivre. » —Ijeoma Oluo, So You Want to Talk About Race

»*C'était le meilleur des temps, c'était le pire des temps, c'était l'âge de la sagesse, c'était l'âge de la folie, c'était l'époque de la croyance, c'était l'époque de l'incrédulité, c'était la saison de la lumière, c'était la saison des ténèbres, c'était le printemps de l'espoir, c'était l'hiver du désespoir. —Charles Dickens, A Tale of Two Cities*

Ces célèbres mots de Dickens décrivent parfaitement ce que je ressentais en 1970, lorsque j'ai tenté de faire le pont entre deux sociétés — ma société danoise et ma nouvelle société américaine — ainsi qu'avec mon identité malvenue de soi-disant « blanche », opposée à un monde « noir » parallèle et distinct.
L'espoir et la lumière semblaient envelopper tout le monde quelques années après le triomphe du mouvement des droits civiques, avec sa promesse d'un avenir meilleur et racialement intégré. Dans le même temps, l'obscurité et le désespoir entouraient ceux qui tentaient de mettre fin au massacre de millions de Vietnamiens. L'ampleur de ce carnage m'a rendu – ainsi que des millions de jeunes à travers le monde – profondément anti-américain, et je n'avais aucune intention de rester aux États-Unis lorsque j'ai fait du stop depuis le Canada pour me rendre en Amérique latine.
Pourtant, dès mes premiers jours, j'ai été menacé au pistolet par des Noirs en colère – mais aussi invité à vivre en tant que seul membre blanc du Che Lumumba Club d'Angela Davis, intégré à des groupes comme les Black Panthers et accueilli à bras ouverts par des groupes blancs anti-guerre.
Pris dans ce crépuscule aveuglant entre l'obscurité et la lumière, je me suis senti désorienté et, en parcourant une Amérique du Nord qui luttait pour se redéfinir, j'ai perdu mes repères.

Je suis tombé complètement amoureux de ces jeunes et de leur quête de vérité – et donc de l'Amérique. Je n'avais aucune idée que cet amour durerait toute ma vie.
J'ai rempli des journaux intimes et écrit d'innombrables lettres à mes proches au sujet des gens qui m'avaient accueilli. Par chance, mes parents m'ont envoyé un appareil photo bon marché à demi-format « pour envoyer des photos de tes expériences à la maison ». Je n'avais jamais pris de photos auparavant, mais cela s'est avéré être un moyen plus rapide de se souvenir des visages et des moments que les mots. Après près de six ans, je suis rentré chez moi avec 15 000 photos.

Au début, l'appareil photo n'était qu'un journal visuel. Mais après avoir surmonté ma peur initiale des ghettos – où je me faisais agresser encore et encore –, j'avais l'impression que quelqu'un m'avait pris par la main et entraîné dans un monde dont j'ignorais l'existence.
Dans les écoles danoises, on nous avait parlé de Martin Luther King et du mouvement des droits civiques, mais cela n'avait pas changé notre vision d'une Amérique essentiellement blanche.

Apparemment, la plupart des Américains préféraient eux aussi voir les choses ainsi. Comme la plupart des conducteurs qui m'emmenaient étaient blancs, je suis rapidement devenu un messager entre deux mondes séparés et inégaux. À cause de ma naïveté, je n'appelais pas cela du racisme. J'étais simplement incrédule à l'idée que des Blancs puissent laisser des Noirs vivre dans de telles conditions
— souvent juste à côté de chez eux — et pire encore, ne même pas s'en rendre compte. Ou le justifier en ne considérant pas les Noirs comme des êtres humains à part entière.
Ces mêmes Blancs étaient prêts à tout pour moi, en tant qu'étranger. Comme je les percevais comme des gens honnêtes et aimants, je ne les considérais pas comme de véritables « racistes ». J'utilisais d'ailleurs très rarement ce mot. Je l'associais au Ku Klux Klan ou à l'époque des droits civiques, qualifiant parfois ce que je voyais de « système de castes américain », en le comparant aux castes indiennes. Non, j'avais le sentiment que tous ces Blancs bienveillants étaient simplement mal informés – et qu'ils pouvaient facilement changer. J'ai donc commencé à les emmener avec moi rendre visite à mes amis noirs de l'autre côté de la barrière. C'est ainsi que mon projet éducatif a vu le jour. Je réalisais de petits albums photo faits main, agrémentés de citations de la Bible et de Shakespeare, que je montrais aux chauffeurs et aux hôtes le long des autoroutes.

Je le faisais aussi pour des raisons égoïstes. Les gens étaient souvent tellement émus qu'ils me donnaient quelques dollars ou un sac-repas « pour soutenir ton projet, car ces photos doivent être vues par tous les Américains ». Plus je les touchais, moins j'avais à faire du stop deux fois par semaine vers les grandes villes et à passer quatre heures allongé dans des banques de sang pour vendre mon plasma à 5 ou 6 dollars — juste assez pour deux rouleaux de pellicule. C'était mon seul revenu depuis mon arrivée avec 40 dollars — une somme qui a tenu six ans grâce à l'incroyable hospitalité américaine. Plus de 400 foyers m'ont hébergé et nourri pendant que je parcourais près de 111 000 miles en auto-stop à travers 48 États.

Au bout de trois ans, j'ai commencé à sentir que je menais un projet visant à éduquer les Américains blancs un par un. Le tournant s'est produit le 8 mars 1974, lorsqu'une femme m'a emmené voir un diaporama sur les mineurs de charbon au Santa Fe College, en Floride. Avec des images, une narration et de la musique, c'était rudimentaire, mais incroyablement puissant. Le défilé rapide des images donnait presque une impression cinématographique. On utilisait même deux écrans, et j'ai tout de suite compris que ce serait un format efficace pour transmettre mon propre choc face au fossé entre l'Amérique blanche et l'Amérique noire.

Les enseignants qui venaient me chercher m'avaient souvent invité à m'adresser à leurs classes. À quel point mon message serait-il plus fort si mes petits livres devenaient des diaporamas destinés à des classes entières à la fois ?

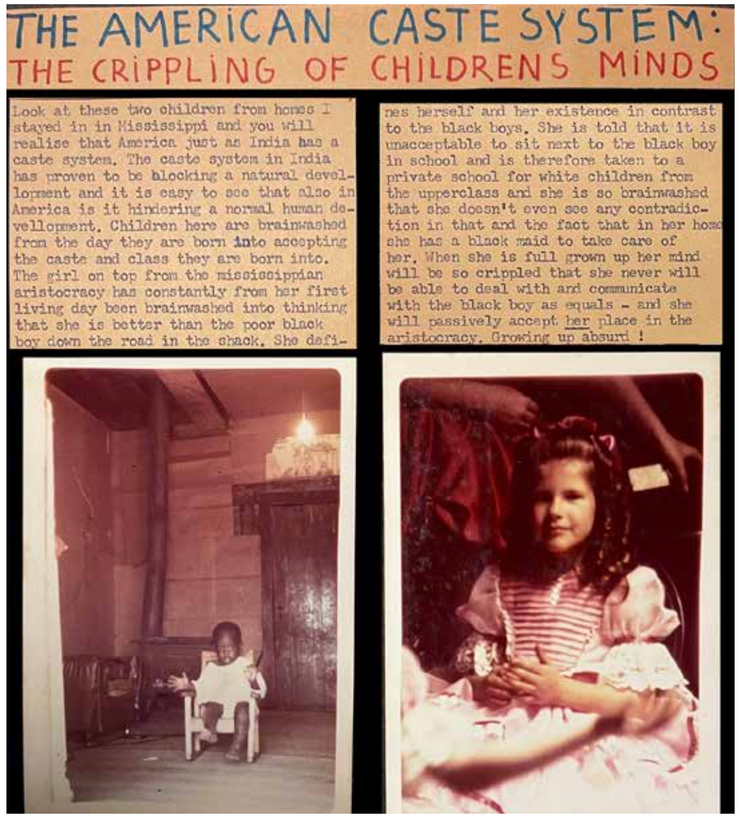
Je n'aurais jamais pu imaginer que, quelques années plus tard seulement, je les présenterais devant un public de 2 000 étudiants dans des universités américaines. Pourtant, dès ce jour-là, je savais que je travaillais à la création d'un diaporama. C'était juste un an avant que je doive fuir l'Amérique — une année passée coincée dans un mariage malheureux à San Francisco. J'en ai gaspillé une grande partie à rédiger des demandes de financement pour acheter un meilleur équipement. « Si seulement je pouvais avoir un vrai Nikon ! » Mais aucune fondation ne m'a aidé. Pas même celles dont le conseil d'administration comptait des Noirs.

Une des difficultés auxquelles j'ai été confronté durant ces années — alors que tout le monde estimait que « le problème racial avait été résolu » et que le progrès était inévitable — était que de nombreux Noirs ayant réussi se sentaient mal à l'aise face à mes images. Ils avaient honte que leurs propres frères et sœurs vivent encore dans de telles conditions et craignaient que ces photos ne renforcent les stéréotypes négatifs dans l'esprit des Blancs.
J'avais le sentiment que ces stéréotypes étaient déjà profondément ancrés. Ce dont les Blancs avaient besoin, ce n'était pas d'être protégés de ces images, mais d'être informés de leur propre responsabilité dans le fait d'avoir poussé de manière disproportionnée les Noirs vers la pauvreté et la criminalité. Même si j'utilisais rarement le mot racisme, préférant « le système de notre pensée oppressive quotidienne » (mon terme initial pour désigner ce qu'on appelle aujourd'hui le racisme systémique, car il nous rendait nous responsables, et non un « système » abstrait), j'avais le sentiment que mes photographies montraient clairement la dévastation humaine que cette pensée avait engendrée tout autour de nous.

Les nombreuses questions morales concernant ce qui arrive à votre propre esprit blanc après des années passées presque exclusivement au milieu de la dévastation de la classe défavorisée noire — sans grand contact avec



1973 – Denmark, SC



1972 – Page typique sur le système des castes dans mes livres illustrés

des Noirs plus aisés — seront également abordées dans ce livre.
Vers la fin, j'ai senti que je ne pouvais pas terminer ce projet sans me rendre dans des pays comme Haïti, la Jamaïque, Cuba et le Brésil, avec leurs différentes histoires d'esclavage, si je voulais vraiment comprendre la différence entre la « négritude » et « le résultat de l'oppression ».
En ce sens, nous sommes tous, nous qui vivons dans une société de castes, prisonniers de la caverne de Platon.
Mais cela serait devenu un projet académique sans fin, bien au-delà de la portée d'un décrocheur scolaire comme moi. Je ne prétends donc pas être autre chose qu'un homme des cavernes débrouillard essayant de donner la parole à d'autres personnes débrouillardes du ghetto qui n'arrêtaient pas de me dire : « Mec, ce n'est rien d'autre que de l'esclavage. »
D'un point de vue de grenouille, je n'arrêtais pas de me demander : de telles affirmations peuvent-elles contenir une part de vérité dans une société soi-disant libre ?
Finalement, j'ai dû retourner au Danemark — mais pas avant d'avoir failli être assassiné et d'avoir vécu dans la crainte constante que le FBI ne confisque mes photos.
De retour chez moi, dans le presbytère de mon enfance, je me sentais profondément désabusé. Mon père, pasteur, m'a prêté de l'argent pour acheter trois projecteurs de diapositives, et en moins de deux mois, j'ai monté mon premier diaporama et l'ai présenté dans son église locale. Dans cette région rurale, je n'avais pas accès à une bibliothèque pour faire des recherches, et Google n'existait pas encore.

C'était comme si cinq années de colère sociale refoulée s'étaient simplement déversées hors de moi.
Je pensais pouvoir faire les recherches plus tard, à mon retour en Amérique avec « le spectacle » – un diaporama accompagné de musique enregistrée –, mais la nouvelle s'est répandue si vite que des bénévoles afro-américains ont rapidement commencé à le présenter partout en Europe. Souvent, des milliers de personnes faisaient la queue pour le voir. Je n'avais toujours pas eu le temps de vérifier tous les faits, mais les Noirs s'en portaient garants de leur propre vie.

En moins d'un an, cela devint un best-seller, et nous avons créé une fondation qui reversait tous les bénéfices à la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud.
Puis, un mois seulement après la publication, j'ai découvert que l'Union soviétique avait l'intention d'utiliser le livre dans le monde entier contre les politiques du président Carter en matière de droits de l'homme, en se référant à mes photos pour affirmer – à tort – que la situation aux États-Unis n'était pas meilleure qu'en Russie communiste.
Comme j'admirais Carter – le premier président américain que j'avais vu qui ne renversait pas les gouvernements démocratiquement élus du tiers-monde –, j'ai intenté un procès pour faire cesser la vente de mon livre dans le reste du monde. Après cela, je suis retourné en Amérique avec le diaporama, là où je sentais qu'il avait vraiment sa place.

Là aussi, ce fut un succès immédiat, et pendant les trente années qui suivirent, je me produisais presque tous les soirs sur scène dans une nouvelle université – souvent devant des salles combles.
Une fois encore, j'ai fait l'expérience de l'obscurité et de la lumière en même temps. Cinq heures chaque nuit, j'étais enfermé dans des auditoriums sombres, changeant de bac de

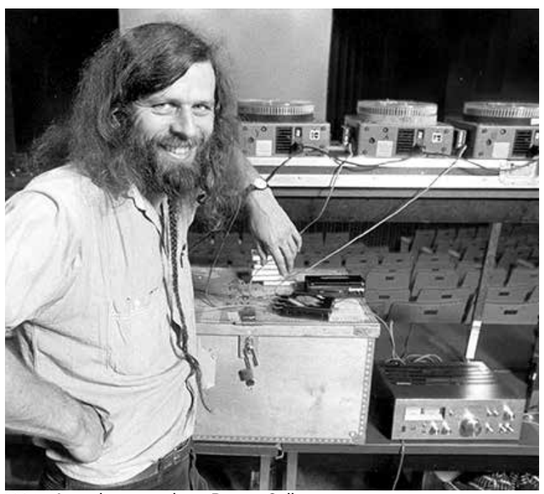
Découvrez l'intégralité du diaporama – désormais en ligne – libéré des 9 lourdes caisses de matériel audiovisuel que j'ai traînées pendant 40 ans en avion et en voiture



1973 – Washington, DC



1975 - San Quintin, CA



1987 – Avant le spectacle au Boston College



Ce n'est qu'à mon retour que les étudiants ont eu besoin de ce genre d'annonces publicitaires



1991 – Même lors de mon dixième spectacle ici à Stanford, le plus grand amphithéâtre était plein



1975 – Raleigh, NC – Je me dispute à nouveau avec Angela Davis au sujet des idées abordées dans le spectacle



1991 - New York – Entre mes cours, je passais souvent mes nuits avec les sans-abri

diapositives toutes les cinq minutes. Après 7 000 projections, j'ai calculé que j'avais passé près de 35 000 heures de ma vie dans l'obscurité. Quelle vie gâchée cela aurait été, sans la lumière – l'éveil mutuel – que j'ai connue le lendemain lors de mes ateliers sur le racisme. Y participaient des étudiants « sous le choc », désormais déterminés à affronter leur propre racisme, ainsi que des Noirs qui reconnaissaient à quel point le racisme intériorisé leur avait coupé les ailes. Dans ces salles, j'ai appris davantage sur le tribut que le racisme faisait payer aux Blancs que je ne l'avais jamais fait au cours de mes cinq années passées à parcourir les ravages qu'il causait dans la vie des Noirs.

Pourtant, Tony Harris, mon assistant noir, et moi-même ne parlions presque jamais directement du racisme, malgré sa profonde perspicacité psychologique et son expérience vécue du ghetto. Car il fallait des heures – parfois des journées entières – rien que pour aider les étudiants à mettre au jour et à panser les blessures qu'ils portaient eux-mêmes depuis leur enfance, même les étudiants les plus brillants et les plus « privilégiés » de l'Ivy League.
Généralement, il y avait beaucoup de décharge émotionnelle ou de pleurs à mesure qu'ils réalisaient peu à peu à quel point leur douleur était partagée – qu'ils étaient dans le même bateau, Noirs et Blancs.
Par la suite, beaucoup ont lancé des groupes de dialogue hebdomadaires intitulés « American Pictures – désapprendre le racisme » sur le campus. En moins d'un an, ils nous invitaient à revenir pour inciter davantage d'étudiants à s'engager dans un travail similaire. Les lettres affluaient, décrivant comment ce processus avait « clarifié leur esprit », « accru leur intelligence, » et les avait rendus plus présents en cours. Même leurs notes s'étaient améliorées. C'était la preuve vivante que le racisme et les autres formes d'oppression nuisent à notre réflexion, à notre intelligence et à tout notre bien-être moral. Lutter contre le racisme, insistions-nous, était dans notre propre intérêt.

Pour autant, nous n'étions pas assez naïfs pour penser que nous pouvions y mettre fin. Nous avons seulement essayé de former des racistes antiracistes engagés — des sexistes antisexistes —, des personnes qui comprenaient qu'elles porteraient toujours en elles le conditionnement de la société, mais qui choisissaient d'affronter ses effets sur elles-mêmes en solidarité avec ceux qui en étaient le plus écrasés, surtout une fois qu'elles accédaient plus tard à des postes de pouvoir.
Quinze ou vingt ans plus tard, j'étais souvent invité à revenir lorsque d'anciens étudiants – travaillant désormais au sein du gouvernement ou dans le monde des affaires – se réunissaient pour évaluer en quoi ce spectacle avait changé leur vie. J'essaie de transmettre une grande partie de ce qu'ils m'ont appris dans ce livre difficile.

Oui – difficile pour la plupart. Quiconque connaît les campus américains sait à quel point la capacité d'attention des étudiants peut être courte. Lorsque des conférenciers viennent sur le campus, les étudiants commencent souvent à partir au bout d'une demi-heure s'ils pensent que la conférence ne les aidera pas à améliorer leurs notes. S'ils avaient su que la mienne durait cinq heures – et portait sur le racisme –, ils ne seraient jamais venus. Nous avons donc dû les piéger. Une fois sur place, nous ont-ils dit, ils étaient rongés par la culpabilité à l'idée des devoirs qu'ils devaient rédiger ce soir-là. Pourtant, ils restaient généralement pendant les cinq heures entières.

Souvent, ils ont même séché les cours le lendemain matin pour assister à nos ateliers sur le racisme.

Comment ? Même à Harvard — où, lors de ma première visite, trois hommes d'État de renommée mondiale n'avaient attiré que vingt étudiants cette semaine-là —, j'avais fait salle comble. L'association Harvard Black Law Students, à laquelle appartenaient Barack et Michelle Obama, m'a invité à revenir dix-huit fois au fil des ans. Même scénario dans les autres universités de l'Ivy League.

En lisant leurs essais et leurs lettres, j'ai peu à peu compris pourquoi. Sans le vouloir, je les avais opprimés. Ils vivaient ce que j'ai fini par appeler « l'oppression inversée ». Comme la plupart d'entre nous, ils se considéraient comme des personnes honnêtes et bienveillantes qui voulaient faire le bien. Ils ne se voyaient pas comme racistes. « Je suis un bon chrétien », disaient-ils souvent. « Je ne peux pas être raciste. »
Ils pensaient bien faire, mais au fil des heures de l'émission, j'ai progressivement brisé leurs défenses et leur ai montré, étape par étape, en quoi ils avaient tort, comment tout ce qu'ils faisaient opprimait les Noirs.
Pendant les deux premières heures, leurs défenses ont tenu bon. Au fond d'eux-mêmes, ils rejetaient la faute sur les autres : le Sud, leurs parents, la société. À l'entracte, quelques-uns s'en prenaient à moi, le messager.
Mais au bout de cinq heures, toutes leurs issues de secours avaient été bloquées, toutes leurs défenses brisées, et je les voyais, soir après soir, sortir en pleurant, la tête baissée sous le poids de la culpabilité.
Lorsque les enseignants leur ont ensuite demandé de décrire leurs sentiments, j'ai été stupéfait : les étudiants blancs utilisaient presque exactement les mêmes mots que les étudiants noirs pour décrire leur vie quotidienne sous le poids de notre pensée raciste. Cette pensée qui leur répète sans cesse que tout ce qu'ils font est mal, qui les rend responsables de tout, les laissant sans issue, dans la honte et l'impuissance, sans lumière au bout du tunnel.

Quand on croit agir correctement mais qu'on nous répète sans cesse qu'on a tort, on s'effondre. C'est l'effet d'une oppression efficace et, l'espace d'un instant, les étudiants blancs ont ressenti en eux ces sentiments peu constructifs.
Le choc a été si fort que le lendemain, ils ont séché les cours pour commencer à guérir de leur propre racisme — ce qu'aucune conférence universitaire de deux heures, sans images ni musique, n'aurait jamais pu accomplir, j'en doute.

C'est pour cette raison que certaines universités — comme la très conservatrice Dartmouth — ont même exigé que tous les étudiants de première année suivent mon programme d'« oppression inversée » avant de commencer les cours.
Je dois ajouter que j'avais un désaccord de longue date avec Angela Davis (ma principale concurrente sur le circuit des conférences, avec Coretta et Yolanda King) qui n'a jamais été d'accord avec moi après que je l'ai interviewée sur la haine de soi chez les Noirs pour mon premier spectacle. Même après l'avoir présenté en privé chez elle, elle n'a jamais été d'accord avec moi et a refusé de soutenir le spectacle lorsque ses étudiants de l'UCSC m'ont invité à revenir. Heureusement, la plupart des autres figures de proue noires ont approuvé ce travail, parmi lesquelles James Baldwin.
Pendant des années, des gens en France et à Amherst ont essayé de nous réunir, Baldwin et moi. Finalement, il a conduit deux heures à travers une terrible tempête de neige pour voir le spectacle. Nous avons discuté toute la nuit après. Il a dit que c'était ce qui se rapprochait le plus de sa propre compréhension du racisme blanc. Il était déjà malade, et quelques mois plus tard, il est mort d'un cancer de l'estomac. Je garde toujours cette nuit-là en

Tony Harris lors de notre atelier (à gauche) et dans une interview de 1991 sur notre collaboration

Extraits de mes échanges avec Angela Davis – avant que nous organisions, sept ans plus tard, un diaporama privé chez elle à Oakland



1985 – Vêtu d'une chemise blanche, je présente mon spectacle en plein air pour soutenir le boycott de l'Afrique du Sud par l'université Columbia

mémoire.
La plupart des années, la fille de Martin Luther King, Yolanda King, était techniquement ma « concurrente » pendant le Mois de l'histoire des Noirs. Plus tard, nous avons uni nos forces pour donner une représentation devant le président Clinton au Kennedy Center en hommage à son père.
J'ai également présenté le spectacle au King Center for Nonviolent Social Change à Atlanta, où la famille souhaitait qu'il soit installé de façon permanente, affirmant : « Il montre mieux que tout ce contre quoi Martin s'est battu — quelque chose que la jeunesse d'aujourd'hui ne connaît plus vraiment. »

Et ainsi, j'ai continué pendant trente ans — jusqu'à l'élection du premier président noir. Puis j'ai pris ma retraite, convaincu que l'histoire prenait enfin la bonne direction.
Une fois de plus, j'étais naïf.

Le racisme, la pensée de caste et la xénophobie ont rapidement explosé à travers l'Europe et dans mon propre pays, le Danemark. Je me suis senti appelé à devenir le même genre de messager là-bas, dans une société de plus en plus divisée. En même temps, j'ai observé avec horreur comment Trump reprenait à son compte des tactiques utilisées depuis longtemps par les populistes européens : remporter des élections en jouant sur la division et la haine. Après des années de langage codé de la part des politiciens, le racisme en Amérique est désormais devenu brutal et sans complexe. En conséquence, les groupes discrets du Ku Klux Klan avec lesquels j'avais travaillé pour les faire évoluer défilaient désormais ouvertement, et la violence policière à l'encontre des Noirs était de plus en plus justifiée en public. Il m'était devenu impossible de rester un témoin passif.

Le mouvement Black Lives Matter — déclenché par des vidéos de meurtres filmées sur téléphone portable qu'il n'était plus possible de nier — s'est transformé en la plus grande que j'aie jamais vu. Pourtant, j'ai également senti que de nombreux participants, en particulier les Blancs, n'avaient pas une compréhension plus profonde des forces systémiques derrière la colère des Noirs.
Cette prise de conscience m'a donné l'idée de ce livre. Je voulais créer quelque chose qui ressemble à l'ancien diaporama — une sorte de manuel visuel qui bombarde le lecteur d'images et d'histoires révélant les racines de l'oppression dont j'avais été témoin pendant des décennies.
Souvent, mon public américain m'a raconté que lorsqu'il remettait mon précédent livre à ses parents, par ailleurs bien intentionnés, ceux-ci le refermaient rapidement, mal à l'aise. Je sais donc que mon nouveau livre suscitera les mêmes réactions de défense face à sa tentative d'« opprimer » leur compréhension d'eux-mêmes, ou peut-être devrais-je dire notre compréhension. Il risque aussi d'« opprimer » la plupart des lecteurs — mais uniquement dans le sens positif, temporaire et inversé qui nous oblige à nous confronter à nous-mêmes. Car sous l'oppression systémique, aucun d'entre nous n'est libre.
Ce livre est donc une leçon illustrée sur l'oppression et les dommages qu'elle nous cause. L'oppression la plus fondamentale est celle que subissent les enfants aux mains des adultes. Partout dans le monde, les enfants sont blessés très tôt par des comportements irrationnels et une autorité déraisonnable. Ces blessures créent de profonds schémas de détresse qui refont surface plus tard sous forme de comportements nuisibles. En tant qu'adultes, nous reproduisons ce qui nous a été fait — sur nos propres enfants ou les uns envers les autres — sous la forme d'oppression sexiste, raciste, nationaliste, totalitaire, antisémite, antimusulmane, homophobe, âgiste, fondée sur le handicap, la caste ou la classe sociale.

Chez la plupart d'entre nous, ces schémas deviennent si chroniques que nous nous mettons sur la défensive lorsqu'on nous remet en question et finissons par rejeter la faute sur les victimes. Nous n'osons pas affronter le fait que, dans de tels systèmes, nous sommes toujours à la fois victimes et oppresseurs. Peu d'endroits révèlent les mécanismes de l'oppression aussi crûment que la relation entre Noirs et Blancs aux États-Unis. De cette tragédie, je crois que nous pouvons tirer une leçon universelle sur nous-mêmes — et sur les dommages que nous subissons et infligeons à travers toutes les formes de discrimination fondée sur l'identité.
Noirs ou blancs, immigrés ou autochtones, nous naissons naturellement ouverts, curieux et sans préjugés. Puis quelque chose tourne mal. Nous commençons à entendre :
« Les Noirs / les immigrés / les musulmans / les juifs / les Dalits sont des criminels, sales, dangereux, inférieurs. Ils n'ont pas leur place ici. »

Pour un enfant aimant et affectueux, de tels messages sont irrationnels et effrayants.
Alors que nous souffrons, notre esprit ne pense plus rationnellement et notre pensée est marquée. Après des années de ces messages blessants, nous acceptons et intériorisons peu à peu ces définitions réductrices de nous-mêmes et de notre société.
Vu à travers le regard « neutre » d'un étranger, j'espère qu'il sera plus facile de reconnaître à quel point de telles attitudes nous brisent le caractère, quelle que soit notre couleur de peau.
Bien que le racisme existe en Europe, j'ai eu la chance de grandir au Danemark à une époque où je n'ai pas été profondément marqué par l'insécurité sociale ou la peur raciale. J'ai également eu la chance que les premiers Américains qui m'ont accueilli chez eux ne soient pas blancs. La plupart des visiteurs européens séjournent d'abord chez des Blancs qui les avertissent : « N'allez pas trois pâtés de maisons par là », ce qui les effraie instantanément et les pousse à accepter la peur des Blancs et une ségrégation rigide
Mon expérience a été tout autre. Ma première famille d'accueil était une famille noire du South Side de Chicago. Leur amour, leur chaleur et leur ouverture m'ont immédiatement fait me sentir chez moi, tandis que les Blancs m'apparaissaient principalement comme des visages distants et froids à la télévision ou dans des banlieues hostiles. Plus tard, en voyageant dans l'Amérique blanche, j'étais moins vulnérable à ses schémas racistes de culpabilité et de peur.

Voyager dans une société aussi profondément divisée a inévitablement été une expérience violente :
J'ai été agressé quatre fois par des voleurs armés de pistolets ; à deux reprises, j'ai réussi à éviter d'être poignardé par des hommes armés de couteaux ; à deux reprises, des policiers effrayés ont braqué leur arme sur moi ; une fois, j'ai été encerclé par 10 à 15 Noirs dans une ruelle sombre et j'ai failli être tué ; une fois, j'ai été pris en embuscade par le Ku Klux Klan ; à plusieurs reprises, des balles sifflaient autour de moi lors de fusillades ; deux fois, j'ai été arrêté par le FBI et quatre fois par les services secrets. J'ai vécu avec trois meurtriers et d'innombrables criminels...
... mais je n'ai jamais rencontré un seul mauvais Américain !

Il faut croire au meilleur des gens et se méfier du pire. Sinon, le pire l'emportera.
- Jose Marti

1978 – Aux côtés de mon collaborateur de longue date, Tony Harris, au Konzerthaus d'Oslo



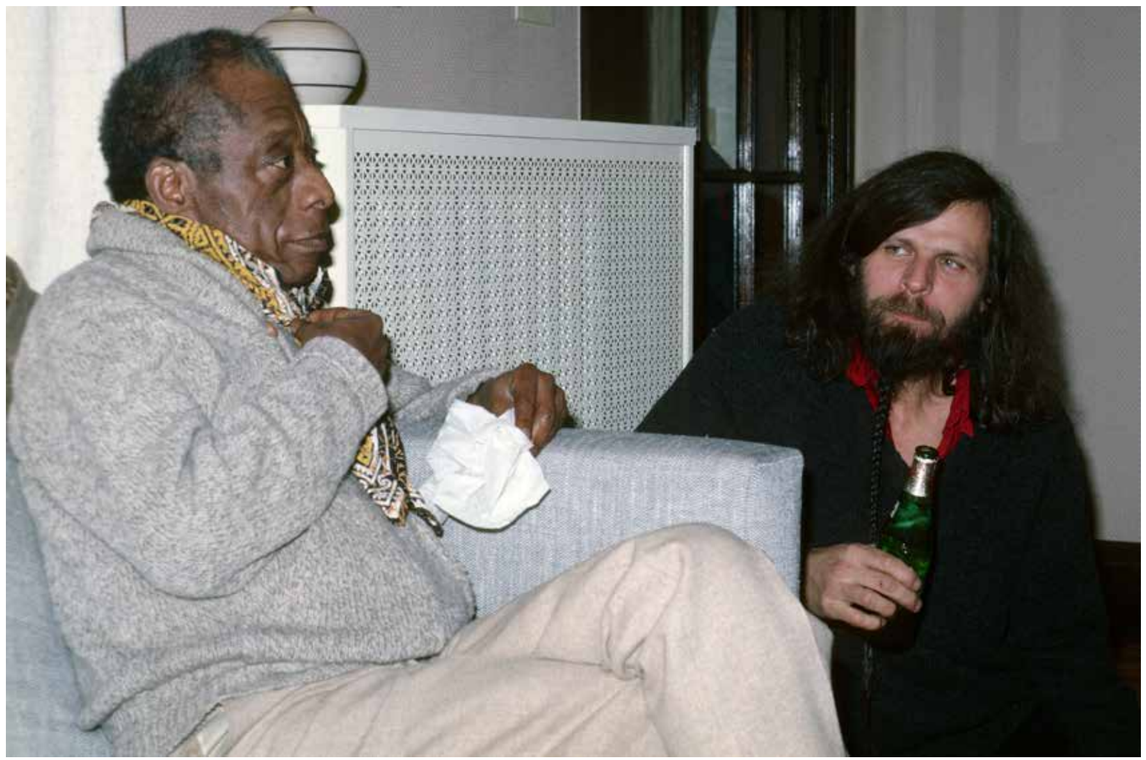
L'introduction au diaporama « Images américaines »

Première partie :

Les racines de l’oppression

« L’héritage de l’esclavage et de la ségrégation n’appartient pas seulement au passé. Il est intimement lié au tissu social américain et continue d’influencer nos vies de manière profonde. » - Jesmyn Ward

« Le passé est la seule chose qui donne un sens au présent ; de plus, le passé restera horrible tant que nous refuserons de l’examiner en toute honnêteté. » - James Baldwin, The Fire Next Time



1987 – L’enthousiasme de Baldwin pour « American Pictures » m’a fait plaisir, car je devais admettre que, pendant toutes ces années où je m’étais attaché à « lire les gens qui m’entouraient », je n’avais jamais trouvé le temps de lire ses livres. Ce n’est qu’après avoir lu ses livres que j’ai mieux compris les personnes que j’avais photographiées.



1973 – Je suis arrivé aux États-Unis six ans après l’adoption des lois sur les droits civiques, mais neuf ans plus tard encore, je pouvais voir les traces physiques des lois Jim Crow, comme ici à St. Francisville, en Louisiane. Mais quand les traces mentales disparaîtront-elles ? C’est la question que mon ami de toujours, Morgan Pate, et moi-même n’avons cessé de nous poser ici.

Apprendre à la dure à survivre grâce au « pardon préventif »

« La guérison commence là où la blessure a été infligée. » — Alice Walker, The Way Forward Is with a Broken Heart

« Si nous voulons guérir, nous devons ressentir. Et nous ne pouvons pas guérir si nous avons peur. » - Beyoncé

Cent ans avant moi, mon prédécesseur danois, Jacob A. Riis, a utilisé la « stratégie de choc et d'effroi » pour présenter ses « diaporamas » illustrés aux citoyens les plus aisés de la société. « Laissez-moi vous prendre par la main », disait-il, « et vous emmener dans l'abîme pour rencontrer l'autre moitié. » Voici le bref récit de la façon dont j'ai moi-même fini par réaliser ce que le New York Post a appelé « les cartes postales de l'enfer de Jacob Holdt ».

Dans ma jeunesse au Danemark, j'ai été radicalisé par les guerres sans fin menées par les États-Unis au Vietnam et par leurs interventions contre la démocratie dans les pays pauvres, où ils renversaient des gouvernements élus et soutenaient des dictatures sanglantes. Après avoir vandalisé du matériel de l'armée américaine lors d'un exercice de l'OTAN, j'ai dû m'enfuir dans une ferme au Canada. Laissé seul là-bas, j'ai lu livre après livre sur l'« impérialisme » américain, ce qui, dans mon isolement, m'a radicalisé encore davantage.
Je me suis mis à chercher à l'aveuglette des systèmes plus justes – voire utopiques. Au bout d'un an, j'ai décidé de faire du stop jusqu'au Guatemala, dont le gouvernement élu avait été renversé par les États-Unis, pour devenir guérillero. C'était un peu naïf, vu que deux ans plus tôt, j'avais été expulsé de la Garde royale danoise pour avoir refusé de tirer sur des cibles en forme d'humains – et je ne parlais pas espagnol.

J'ai dû traverser les États-Unis en chemin et je me suis retrouvé à San Francisco dès le premier jour. À la recherche d'un endroit où loger, j'ai simplement demandé à des inconnus. La première personne que j'ai rencontrée – un étudiant noir – m'a proposé son lit car il avait un devoir de maths à terminer cette nuit-là. « D'accord, je reviendrai », ai-je dit, voulant d'abord explorer cette belle ville. Mais c'était en plein cœur de l'ère hippie de Haight-Ashbury, et bientôt, des jeunes femmes en jupes indiennes virevoltantes m'invitaient chez elles. Je n'avais jamais connu une telle ouverture d'esprit.
Soudain, dans ce pays d'abondance, il s'agissait de faire des choix. Cette liberté m'a donné un sentiment de culpabilité démocratique inattendu. Avec quelle facilité nous préférons les jeunes aux vieux, les Blancs aux Noirs, les hétérosexuels aux homosexuels — sans même nous en rendre compte. Dans la campagne danoise, je n'avais même jamais connu de personne ouvertement gay.

Le soir venu, j'en ai conclu que la seule façon de vivre la société sans mettre qui que ce soit au ban de la société était de laisser les autres choisir à ma place : toujours dire oui à la première invitation.
C'est ainsi qu'est née ma « philosophie du oui ». Tard dans la nuit, je suis donc retourné chez l'étudiant — même s'il m'avait semblé être la personne la plus ennuyeuse que j'avais rencontrée et celle avec laquelle j'avais le moins envie de rester.
Et oui, j'ai pris son lit pendant qu'il travaillait toute la nuit à son bureau. Mais soudain, je me suis réveillé avec quelque chose de dur enfoncé contre moi alors que je dormais sur le ventre, et il me tenait les bras
Ce fut un viol très douloureux, que je ne décrirai pas. J'ai eu honte d'en parler à qui que ce soit pendant quarante ans.
Le lendemain matin, il avait l'air contrit et m'a demandé si nous étions toujours amis. « Oui, bien sûr. Et merci de m'avoir hébergée », ai-je répondu.
Il a alors semblé très soulagé et m'a emmenée avec lui à son église
Ce jour-là a changé ma vie.

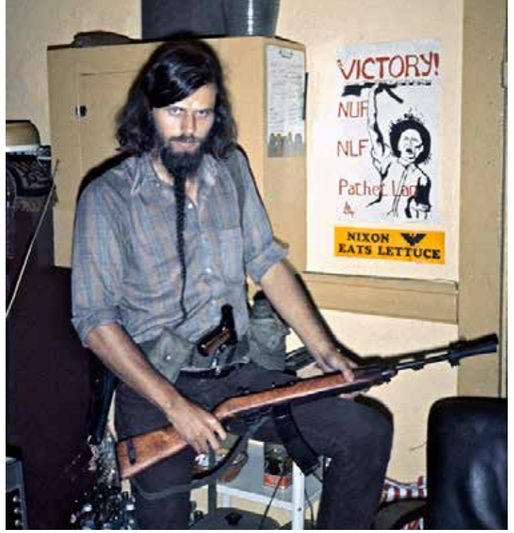
Car à la Glide Memorial Church, auprès du charismatique pasteur Cecil Williams, mon nouvel ami m'a guidée, tel un ange sauveur, vers une toute nouvelle forme de dévotion : non pas faire confiance à des systèmes idéologiques supérieurs, mais m'abandonner aux êtres humains ici-bas — aux gens tels qu'ils sont, avec toute leur douleur et leur colère. Peu à peu, cette expérience m'a déradicalisée.

Lors de mon cinquième jour en Amérique, ma nouvelle philosophie du « oui » m'a conduite au choc suivant : j'ai été agressé et volé par un gang de Noirs armés. Cet incident m'a ouvert les portes d'un monde souterrain inconnu — un monde créé par notre propre violence.
Oui, notre violence, car j'ai vite compris que mon propre message tacite — « Tu es dangereux ; je dois te craindre » — était devenu une prophétie auto-réalisatrice, poussant les enfants de la douleur à m'attaquer encore et encore.

Lorsque j'ai au contraire répondu avec empathie — « Je sais que vous êtes bons. Que s'est-il passé dans votre enfance ? » — ils ont senti la différence. Pas de la peur ni de la condamnation, mais de la confiance. Ils ont baissé leurs armes, et la réconciliation a commencé.
Même si la criminalité a décuplé dans les années qui ont suivi, les agressions ont complètement cessé une fois que j'ai appris à leur pardonner d'avance. Ainsi, pour des raisons égoïstes — pour survivre — j'ai appris ce que j'appelle le pardon préventif : la voie la plus rapide vers l'intégration.

Ce fut le début d'un parcours de toute une vie qui allait mener à American Pictures.
Et exactement onze ans plus tard, nous inaugurions le premier cinéma d'American Pictures à San Francisco avec une grande fête — invités, médias, discours, célébration.
Au milieu de tout cela, un homme noir légèrement nerveux s'est approché de moi et m'a demandé si je me souvenais de lui. Je n'avais aucune idée de qui il était. « Tu as séjourné chez moi en 1971 », m'a-t-il dit. Ma mémoire était encore un trou noir. Puis, dans un murmure, il a commencé à décrire notre relation lors de cette nuit décisive, et j'ai compris que c'était lui qui m'avait violé lors de ma première nuit en Amérique.

À la surprise générale, j'étais tellement ému que je l'ai serré dans mes bras et que j'ai crié : « Merci pour American Pictures ! Sans vous et votre don rédempteur, ce film n'aurait jamais vu le jour. Aujourd'hui, je reviens avec notre œuvre en guise de cadeau au pays que vous m'avez ouvert. »





1972 – avec une perruque aux cheveux courts au Guatemala

1972 – au sein du mouvement underground autour de Saint-Louis, MO

À ce moment-là, j'avais compris depuis longtemps que son cri d'aide violent – ici, sur terre – et celui des agresseurs m'avaient sauvé la vie. Cela avait fait dérailler mon fanatisme de jeunesse et ma conviction que le salut pour les autres humains ne passait que par la mort pour une grande cause idéologique. Il m'avait donné une foi mutuellement émancipatrice dans la bonté de l'humanité au milieu de toute sa douleur et de toute sa colère. En ce sens, il était devenu mon compagnon de voyage protecteur lorsque je parcourais les « racines de l'oppression », tout comme le mort guidant Jean le sans-le-sou dans le conte de Hans Christian Andersen « Le compagnon de voyage ».

Plus tard, en tant que conférencier, en observant les luttes intérieures lentes et courageuses de mes étudiants, j'ai appris combien de temps il peut falloir pour se libérer de schémas de pensée figés. J'avais moi-même résisté pendant des années. Bien que profondément ému par la souffrance dans les ghettos du Nord, j'évitais d'étudier ses racines dans le Sud.
Après des films comme Easy Rider, et après avoir intériorisé les préjugés du Nord, j'avais tout simplement peur.
En même temps, me sentant coupable d'avoir abandonné mon projet de rejoindre les opprimés au Guatemala, j'ai ironiquement décidé dans un premier temps de parcourir le Guatemala en auto-stop — m'entraînant à surmonter ma peur, allant même jusqu'à porter une perruque aux cheveux courts car les cheveux longs étaient considérés comme un signe de guérilla et les porteurs étaient abattus par l'armée. Heureusement, je n'ai jamais trouvé de guérilleros.
Au lieu de cela, dans la jungle, j'ai trouvé un numéro du magazine Time annonçant de grandes manifestations à Miami contre Richard Nixon et la convention républicaine — ce même Nixon dont les politiques avaient alimenté la répression sanglante au Guatemala.
Furieux, et incapable de trouver un passage en bateau, j'ai fait du stop sur 6 000 kilomètres vers le nord à travers le Mexique et en plein cœur du Sud profond.
Même après avoir vécu une guerre de guérilla sanglante, je me souviens à quel point j'avais peur de rentrer aux États-Unis. Six jours plus tard, je me suis retrouvé à Miami, dans le ventre de la bête : le quartier général de Nixon au Fontainebleau Miami Beach.
Portant ma perruque aux cheveux courts, je me suis retrouvé, je ne sais trop comment, à partager une chambre avec un délégué républicain.
Le jour, je me faufilais dehors, je remettais mes cheveux longs et je rejoignais les manifestants contre la guerre du Vietnam – jusqu'à ce que les services secrets m'arrêtent à plusieurs reprises. Finalement, un agent s'est lié d'amitié avec moi. « Mon propre fils a les cheveux longs », m'a-t-il dit. « Il ressent la même chose que toi. »
Plus tard, j'ai été arrêtée et j'ai failli être expulsée des États-Unis, lorsque j'ai utilisé un laissez-passer qu'il m'avait discrètement remis pour entrer au Centre des congrès.
Avec l'aide d'un journaliste australien, j'ai déployé une banderole à l'intérieur de la salle de congrès pendant le discours de Nixon : NIXON TUE DES BÉBÉS
Notamment parce que je venais de voir tant d'enfants mourir au Guatemala à cause du régime que Nixon avait mis en place.
Après ce long détour, j'ai réalisé que j'avais passé mon propre test décisif et, à ma grande surprise, surmonté ma peur du Sud.
En me retrouvant en plein cœur de ce que je redoutais le plus, ma peur s'est dissipée. Une fois de plus, j'ai appris à quel point il est gratifiant de remettre en question ses propres préjugés. Dès lors, j'ai consciemment cherché les racines historiques plus profondes de l'oppression des Noirs — des racines que j'avais déjà entrevues dans le Nord.
La première partie de ce livre est donc mon récit des « racines de l'oppression » et de la façon dont, de manière inattendue, j'en suis venue à aimer le Sud — dont les habitants me rappelaient tant la campagne du Jutland occidental, ce paysage qui m'avait façonnée dans mon enfance.



1974 – Bartow, en Floride. Les mains de Charles Smith

Voix par-delà la mer : l'écho de vies volées

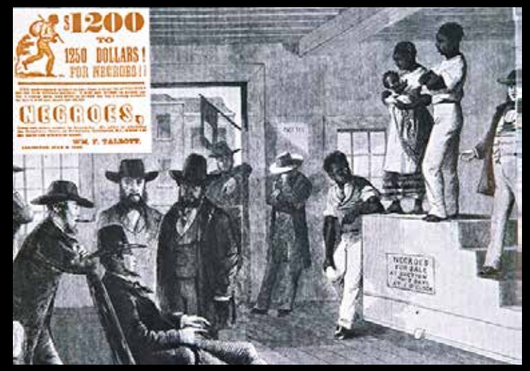
« La mer porte le poids de nos ancêtres. Elle se souvient de l'horreur, mais aussi de la résilience. » - Octavia Butler

Important ! La chanson « Ship Ahoy » des O'Jays en illustration

Échos de la captivité : Un voyage à travers le temps et l'héritage

Un bateau en vue ! Un bateau en vue ! Un bateau en vue !
À perte de vue,
des hommes, des femmes et des bébés esclaves
arrivent sur la terre de la Liberté,
où le destin de la vie est déjà tracé.
Si jeunes et si forts
ils n'attendent qu'à être sauvés...
Seigneur, je suis si fatigué
et je sais que tu l'es aussi,
regarde au-delà de l'horizon,
vois le soleil
briller sur toi...
Navire en vue ! Navire en vue ! Navire en vue !
Ne sens-tu pas le mouvement de l'océan,
ne sens-tu pas le vent froid qui souffle ?
Il y a tant de poissons dans la mer,
nous sommes juste, nous sommes juste, nous sommes juste
portés par les vagues...
les vagues... les vagues...







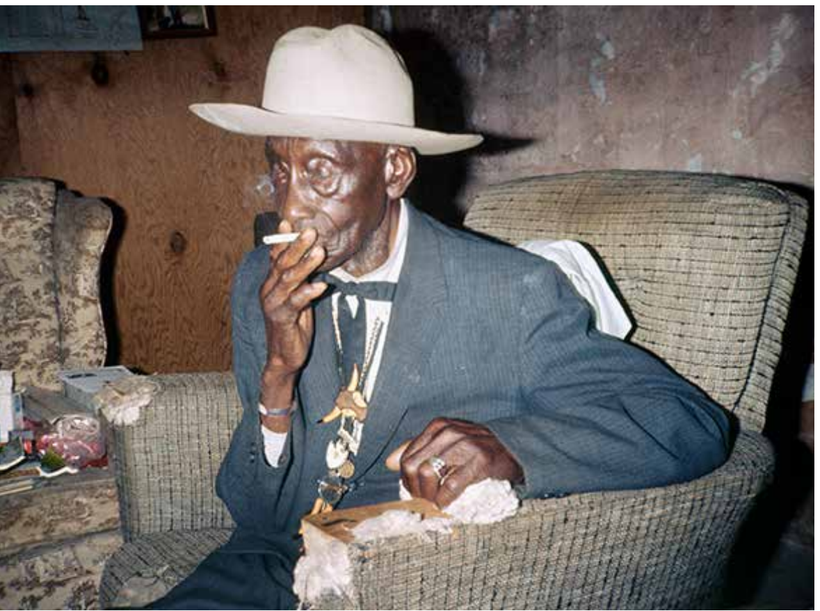
En auto-stop à travers l'histoire

« Je suis née à l'époque de l'esclavage – quand était-ce ? Je ne sais pas. Je ne peux rien te dire à ce sujet. Tout ce que je sais, c'est que je travaillais dans les champs et que je travaillais dur. » - Harriet Smith, Hempstead, Texas

Je pensais que l'esclavage appartenait à un passé lointain, mais en Floride, j'ai rencontré Charles Smith, qui affirmait avoir 134 ans et se souvenir clairement avoir été réduit en esclavage en Afrique.

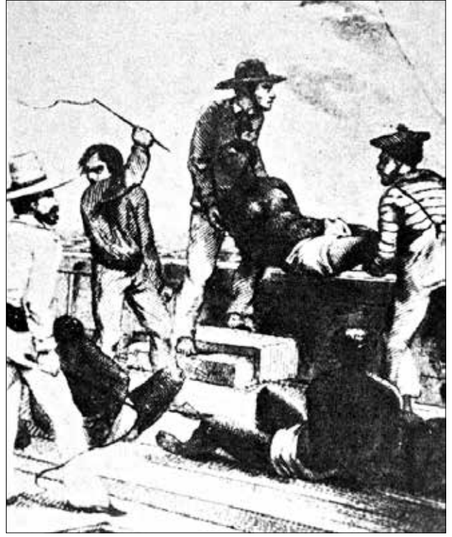
- Je suis arrivé aux États-Unis alors que je n'avais que douze ans.
- Avez-vous été vendu comme esclave aux États-Unis ?
- Ouais, attends, laisse-moi te raconter. Ils m'ont amené d'Afrique... C'était à l'époque de l'esclavage. Je n'avais jamais vu de Blanc en Afrique. Bon, j'ai demandé à ma maman si je pouvais descendre sur le bateau pour voir l'homme blanc. Elle a dit oui, et je n'ai plus revu maman depuis. Les adultes ont porté les enfants à bord pour voir les « arbres à sucre » dans les écoutilles. On sentait que le bateau bougeait, mais on croyait que c'était le vent. Il ne nous a jamais ramenés. On n'a jamais vu les arbres à sucre. Les gens de couleur voulaient me jeter par-dessus bord. Je m'en souviens comme si c'était hier. Legree, le capitaine du bateau, ne voulait pas qu'on me jette par-dessus bord. On est arrivés dans ce pays, et on a été vendus à la Nouvelle-Orléans. Mis sur un bloc et vendus aux enchères. Le plus offrant a gagné...

Un travailleur social noir qui m'avait recueilli et avait vu mes photos alors que je vagabondais en Floride m'avait parlé de Charles Smith et m'avait emmené dans sa petite maison. Lui et d'autres Noirs de la région m'ont dit que Smith se considérait comme différent des autres Noirs et, en fait, les méprisait.
Smith était trop jeune pour comprendre pourquoi les Africains plus âgés le jetaient par-dessus bord, ce qui, selon les historiens, était assez courant pour sauver les enfants de l'esclavage. Lorsqu'il fut acheté par un fermier texan en 1854, il était déjà trop âgé pour être élevé comme esclave et subir les traumatismes psychologiques que subissent les esclaves lorsqu'ils sont contraints à la soumission pour éviter des punitions cruelles ou la mort au moindre signe de résistance.
Bien que Charles Smith ait probablement confondu l'histoire de son père avec la sienne, il s'agit d'une description poignante du sort de millions d'autres Africains capturés.
J'ai découvert que ce comportement de soumission, en tant que stratégie de survie, continue de tourmenter les Noirs américains, et il m'a frappé que, si l'esclavage a laissé des blessures psychologiques aussi profondes, la véritable liberté n'avait pas encore été atteinte. Ayant appris que les États-Unis sont finalement devenus une démocratie dans les années 1960, lorsque tous les citoyens ont obtenu le droit de vote, je suis surpris que, même aujourd'hui, 60 ans plus tard, un quart de la population du Sud soit encore analphabète.
N'est-ce pas le devoir d'une démocratie d'éduquer ses citoyens ?



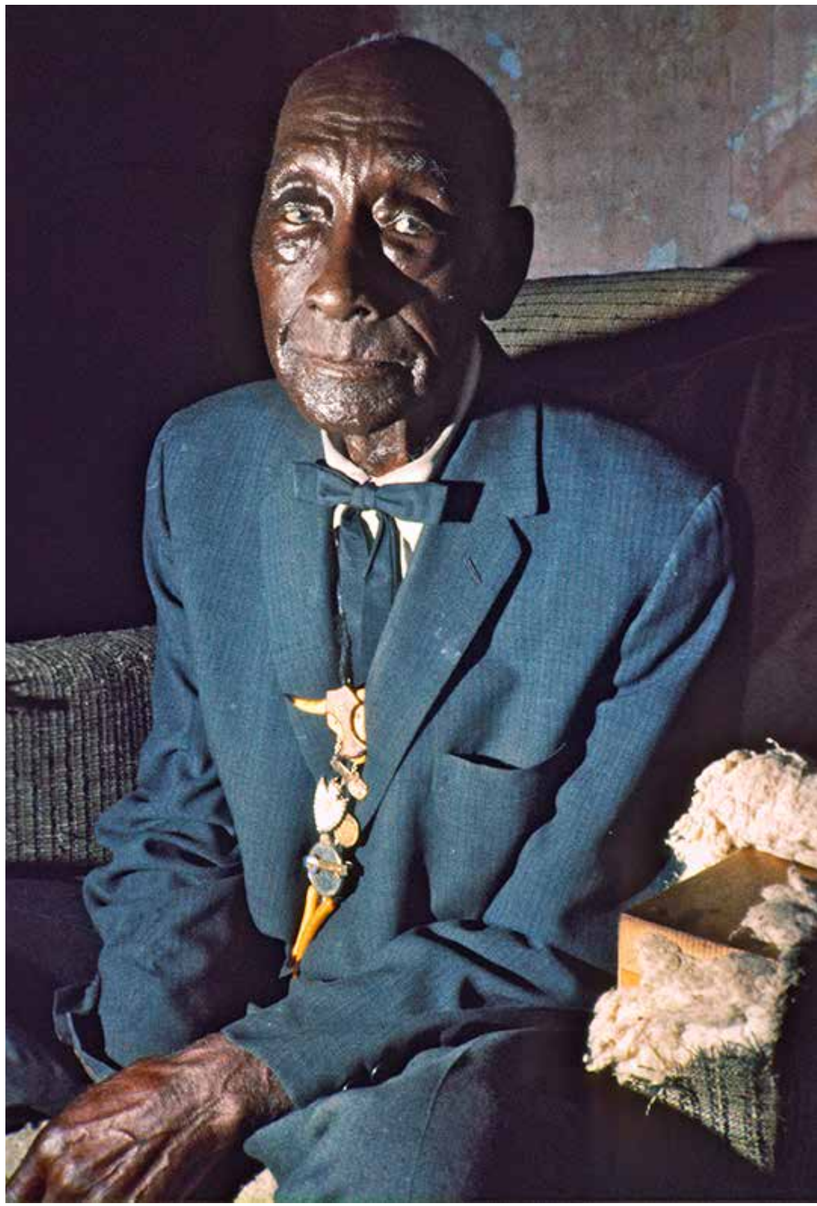
1974 – Bartow, en Floride. Charles Smith – un an après que la BBC eut tourné un documentaire sur sa longue vie, et j'ai vu sur son mur des coupures de journaux annonçant qu'il avait été nommé citoyen d'honneur de Los Angeles. Au cours de ma longue interview avec lui, enregistrée sur bande magnétique, il m'a impressionné en énumérant correctement les présidents de son époque et en sachant exactement quel âge il avait lorsque les premières voitures sont apparues sur le marché. Mais après 2008, des doutes ont surgi quant à sa capacité à se souvenir correctement de son âge.

Mon interview avec Charles Smith mentionnée plus haut









Un bref retour sur le mouvement des droits civiques

- et mon travail ultérieur avec la famille King

« Le noble rêve du Dr King a dégénéré en un cliché, un slogan, comme la « diversité », une échappatoire – plutôt qu'une porte d'entrée – à des conversations complexes et nuancées sur la race. Au mieux, ce que le mouvement des droits civiques semble avoir produit, c'est une génération désireuse de voir au-delà de la race, mais qui trouve de l'autre côté non pas la liberté, mais une énigme. L'énigme de la race, quelque chose que l'on voit mais qu'il faut toujours faire semblant de ne pas voir. » —Emily Bernard, Black Is the Body: Stories from My Grandmother's Time

Des années avant mon arrivée, Martin Luther King et le mouvement des droits civiques avaient déjà mis fin aux formes les plus manifestes et les plus primitives de discrimination. Mais la partie la plus importante de son rêve est partie avec lui dans la tombe :

« J'ai un rêve, qu'un jour, sur les collines rouges de Géorgie, les fils d'anciens esclaves et les fils d'anciens propriétaires d'esclaves puissent s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.
J'ai un rêve, que mes quatre petits enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur leur personnalité. J'ai un rêve, qu'un jour chaque vallée sera comblée et chaque colline et chaque montagne abaissées... »

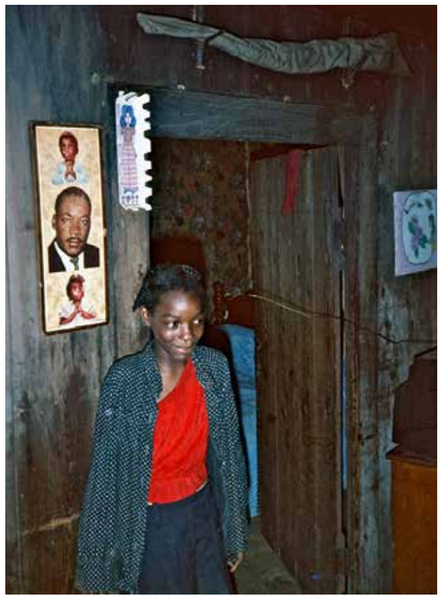
Je partage, comme la plupart des autres Blancs, les beaux rêves de Martin Luther King. Au cours de mon parcours, cependant, j'ai vite compris que le seul qui se soit réalisé est peut-être le fait que les Afro-Américains ne sont plus jugés sur la couleur de leur peau, mais sur leur caractère. Ce qui est triste, c'est que les traits de caractère que les Noirs ont développés après des siècles d'oppression ne répondent pas aux normes des Blancs, dont les traits de caractère et les « collines » économiques sont façonnés par leur rôle d'oppresseurs. Constater à quel point les traits de caractère des Afro-Américains diffèrent de ceux des Blancs et des immigrants noirs m'a aidé à comprendre l'énorme asservissement mental causé par l'esclavage et notre exclusion continue des Noirs. Car ostraciser et faire en sorte que d'autres se sentent mal aimés, c'est commettre une violence contre leur humanité. Il n'est pas surprenant que notre langage de violence soit aujourd'hui non seulement compris, mais aussi parlé par ceux qui ont dû l'entendre pendant des siècles.

« Je tiens à féliciter Jacob Holdt... d'avoir rendu cet événement important possible. C'est toujours réconfortant de savoir que l'anniversaire de mon père est reconnu et célébré partout dans le monde. En tant qu'Afro-Américain, je suis flatté de l'intérêt que les jeunes danois ont manifesté pour notre culture. Les Afro-Américains ont de nombreuses raisons d'être fiers, et nous apprécions que vous reconnaissiez nos accomplissements. De même, certains Afro-Américains ont adopté des comportements dont nous ne sommes pas fiers et qui nous font honte et nous embarrassent. La plus répandue de ces caractéristiques est la violence entre nous. »
- Yolanda King dans son discours lors d'un événement que nous avons organisé pour « Stop the Violence » après avoir présenté ensemble mes photos au président Clinton au Kennedy Performing Art Center.

« Le rêve est toujours différé. Mais tant que le rêve vit, nous avons de l'espoir. » - Assata Shakur







1975 - Texas



2005 – New Jersey



2015 - King Memorial, Washington DC.

à gauche 1975 – Martin Luther King Sr., Coretta King et Bernice King

en bas 1975 – Beaumont, TX - 1975 – Tuskegee, AL





« I have a dream » illustré par plusieurs de mes photos

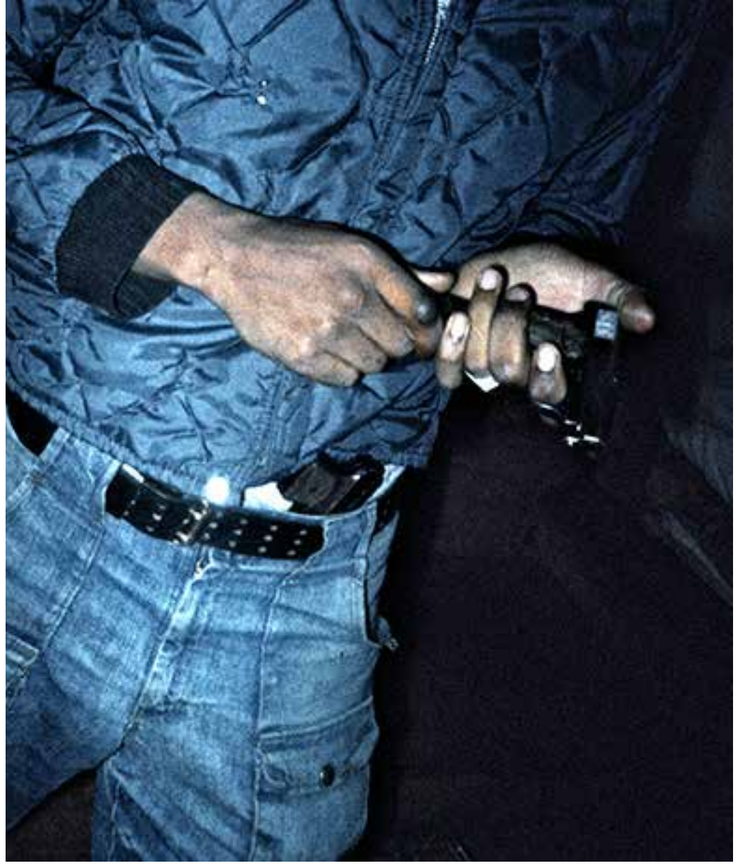




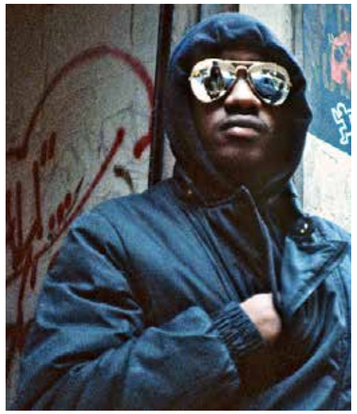
1995 – Queens, NY, les funérailles de Simon, le cinquième membre de la famille de Lela que j'ai connu et qui a été assassiné

D'où vient toute cette colère?
... alors, qu'est-ce qui nous attend ?
Je parle de la guerre raciale !
« Reprends-toi »
« Ouvre les yeux, deviens sage »
La guerre raciale... des gens se font tuer dans les rues
du sang sur tes pieds
on n'arrive pas à joindre les deux bouts,
et à qui vont-ils en faire porter la responsabilité, à moi ?

Où NOUS nous sommes-nous trompés ?
Accuse les médias, accuse la police, accuse ta télé,
n'importe qui sauf toi-même.
Mais une fois que les balles commencent à siffler
les gens commencent à mourir
tout ça à cause des mensonges
les livres d'histoire enseignent la haine
Je n'avais aucun moyen d'échapper à cette croyance raciste
c'est comme en Afrique du Sud, on va commencer à tuer
guerre raciale, guerre raciale, guerre raciale,
guerre raciale, guerre raciale...







1987 – Harlem, NY et 1973 – Norfolk, VA

Échos de violence : le tribut intergénérationnel de l'oppression

« Le traumatisme de cette histoire vit dans nos corps, dans nos esprits, dans la façon dont nous interagissons avec le monde. » - Nikole Hannah-Jones

Mais quand, comme moi, on vient d'Europe et qu'on n'a, par exemple, jamais vu de pistolet, on subit un choc qu'on n'oubliera jamais la première fois qu'on entend le ton de ce langage. Après seulement quelques jours dans ce nouveau pays, j'ai été braqué par des hommes armés — un type de personnage que je n'avais jamais rencontré.

De même, la peur que j'ai ressentie était une peur que je n'avais jamais éprouvée auparavant : la peur d'un autre être humain.
Mon parcours s'est alors transformé, dans une large mesure, en un voyage à la découverte de cet être humain. Et plus je comprenais et appréciais cet être humain, plus je commençais à voir comment j'avais moi-même pu provoquer cette colère au sein d'un système oppressif qui, dès le premier jour, m'avait contraint, moi et d'autres immigrants, à me ranger du côté de l'oppresseur, que je le veuille ou non en tant que touriste danois.

Se pourrait-il que, par mon comportement, j'aie moi-même été la cause de cette colère ? Pourrais-je un jour finir par nourrir une telle colère ?

À partir du jour où j'ai fait l'expérience de cette réalité américaine violente, j'ai commencé à comprendre à quel point la peur et la colère caractérisent la relation entre l'oppresseur et l'opprimé.

Extrait de la chanson « Race War » d'Ice-T

Jacques 5, 1-6 (Malheur aux riches)

Voyager sur le chemin de fer clandestin en Rolls-Royce

« Le chemin de fer clandestin dépasse ses opérateurs et ses passagers. C'est ce grand esprit américain de résistance, cette idée que nous pouvons être meilleurs que nous ne le sommes, que nous pouvons lutter contre les systèmes conçus pour nous opprimer. » – Colson Whitehead, auteur de « The Underground Railroad »,

À la Nouvelle-Orléans, j'ai vécu avec un meurtrier noir nommé Nell. Comme les autres meurtriers que j'ai connus, c'était une personne ordinaire qui était devenue meurtrière par accident ou à cause de son milieu social. Bien sûr, il lui a fallu un certain temps pour me parler de son passé, car il s'était évadé d'une prison du Nevada et était recherché, mais comme d'autres criminels, il avait besoin de partager ce qui le pesait avec un autre être humain en qui il pouvait avoir confiance. Personne ne peut vivre seul avec un fardeau aussi lourd. Nous vivions avec quelques autres personnes dans l'est de la Nouvelle-Orléans, et Nell essayait de mener une vie aussi normale et respectable que les circonstances le permettaient. Sachant qu'il serait renvoyé en prison pour le reste de sa vie s'il se mêlait à quoi que ce soit, il essayait de rester à l'écart de la criminalité autant que possible et gagnait sa vie principalement en tant que donneur de sang. Je ne pensais pas que ses chances de rester libre pour le reste de sa vie étaient très bonnes, mais je m'efforçais de rendre son répit de liberté aussi heureux et encourageant que possible. J'avais le sentiment qu'il avait déjà été suffisamment puni par la pauvreté et l'humiliation que la société lui avait infligées dans son enfance, avant même qu'il ne commette le moindre crime.

Lorsque j'ai exprimé cette opinion au cours d'une de nos conversations nocturnes, il m'a confié son crime, et après cela, nous avons été liés encore plus étroitement par cette confiance secrète. Nous allions souvent nous promener ou à la banque du sang ensemble. La plupart du temps, nous pouvions survivre en vendant du plasma deux fois par semaine, car les banques du sang de la Nouvelle-Orléans étaient les mieux rémunérées des États-Unis à l'époque : 6,10 dollars par visite. Ce n'est qu'en de rares occasions que j'étais contraint de voler du fromage et d'autres petits articles dans les supermarchés pour me nourrir. Je ne voulais pas que Nell fasse cela, car il risquait la prison à vie, tandis que moi, fort de mon privilège de Blanc, je savais que si je me faisais prendre, je pourrais me sortir d'une situation aussi embarrassante en discutant avec les employés. Nell était toujours hanté par son destin, mais je ne m'en suis jamais rendu compte aussi clairement que la dernière nuit où je l'ai vu.

Nous avions commis l'erreur stupide de marcher ensemble dans la rue du quartier noir où nous vivions et d'attirer l'attention de la police. C'est un péché mortel pour un homme blanc et un homme noir de marcher ensemble dans un quartier noir, car ils sont immédiatement soupçonnés d'être des trafiquants de drogue. Mais comme nous étions plongés dans une conversation lorsque nous sommes entrés dans le quartier, nous avons oublié de nous séparer. Peu après, une voiture de patrouille s'est arrêtée à côté de nous dans l'une des rues faiblement éclairées de l'East Side. Les flics étaient du genre sympa et jovial, qui voulaient juste nous faire peur, alors ils nous ont dit que nous pourrions partir si nous leur donnions simplement nos joints.
J'ai vu la police utiliser cette méthode tant de fois dans les quartiers noirs, car ils n'ont pas à déclarer l'herbe qu'ils confisquent ; ils peuvent la fumer eux-mêmes. Je n'avais rien sur moi, mais je savais que Nell avait un joint ou deux, comme la plupart des gens. Mais soudain, Nell fut saisi par la paranoïa de son sort — cette paranoïa et cette méfiance envers ses semblables que partagent presque tous ceux de son milieu social — et il refusa de rendre les joints. Pour ma part, je n'aurais pas hésité un seul instant. J'avais une confiance totale dans les flics. La méfiance de Nell envers les flics l'a poussé à se refermer sur lui-même et à agir de manière irrationnelle. Les policiers sont formés pour repérer ce genre de réaction chez les criminels, et ils sont immédiatement sortis de la voiture pour le fouiller. Ils n'ont trouvé que deux petits joints et son couteau, mais comme il n'avait pas de papiers d'identité, ils l'ont emmené au poste pour prendre ses empreintes. J'ai su alors que je ne reverrais plus jamais Nell. Il avait été piégé par la paranoïa et la culpabilité communes à tous les Noirs pauvres, qu'ils aient commis un crime ou non. C'était cette même paranoïa qui avait fait de lui un meurtrier au départ.

Après le départ de Nell de « ce monde », la Nouvelle-Orléans m'a soudain semblé être une ville fantôme, et je ne supportais plus de rester dans la même maison. Je voulais quitter la ville, alors j'ai essayé de faire du stop jusqu'à Baton Rouge. La Nouvelle-Orléans est l'un des endroits les plus difficiles des États-Unis pour trouver un moyen de transport, et j'ai attendu des heures sur l'autoroute avec mon panneau, en espérant qu'on me prenne avant l'arrivée de la police. Soudain, la seule Rolls-Royce dans laquelle j'aie jamais pris place s'est arrêtée au milieu de l'autoroute à trois voies pour me prendre. C'était en pleine heure de pointe et nous avons immédiatement provoqué un énorme embouteillage de voitures klaxonnant. Dès que je suis monté dans la voiture, la police est arrivée derrière nous et nous a mis une contravention pour arrêt illégal. L'homme qui m'avait pris a dit qu'il s'en occuperait, est retourné vers les policiers, et, sans un mot, leur a tendu sa carte. Quand les policiers ont vu son nom, ils sont devenus tout souriants et aimables et l'ont suivi jusqu'à sa Rolls-Royce, lui tapotant le dos et lui assurant que ce n'était qu'une broutille et qu'on ne devait plus s'en faire.



1974 - Palm Beach, FL

Naturellement, je me suis demandé qui pouvait bien être ce type qui s'en était tiré si facilement, sans même recevoir de contravention. Il m'a dit qu'il s'appelait Wayne A. Karmgard et qu'il m'avait pris en stop parce que je me tenais là avec ma pancarte « En route pour les États-Unis depuis le Danemark ». Il n'avait jamais pris d'auto-stoppeur auparavant, mais il s'était soudain dit que ça pourrait être amusant puisqu'il était d'origine danoise. Normalement, cette information m'aurait poussé à me taire et à sortir de la voiture aussi vite que possible. J'ai depuis longtemps perdu toute envie de côtoyer des Américains d'origine danoise, qui ne me laissent trop souvent qu'un seul sentiment : une honte d'être danois. Mon conseil aux Danois qui visitent les États-Unis est le suivant : si vous voulez vous faire une bonne impression du pays, restez à l'écart de cette population, qui est souvent l'un des groupes blancs les plus racistes et réactionnaires des États-Unis. J'ai entendu dire que 80 % d'entre eux votent républicain. Ils ne parlent que de la merveilleuse liberté dont ils jouissent en échappant aux impôts élevés du Danemark. Ils fuient toute responsabilité humaine pour faire baisser leurs impôts. J'ai rencontré des Dano-Américains qui étaient des sociaux-démocrates « ardents » chez eux au Danemark, mais qui, en seulement cinq ans, se sont transformés en réactionnaires des plus sombres. Les Dano-Américains contrastent fortement avec les Juifs américains, qui sont le seul groupe blanc avec lequel je ressens une forte harmonie. Ce groupe a une compréhension très profonde de la condition des Noirs et des mécanismes sociaux qui ont fait d'eux les « Nègres » de l'Europe pendant tant de siècles.

Pourtant, je ne pouvais pas dire non à un Américain d'origine danoise dans une Rolls-Royce. J'ai immédiatement commencé à le divertir avec des récits de voyage afin qu'il m'invite chez lui. J'ai particulièrement mis l'accent sur mes expériences avec Rockefeller et Kennedy, car tous les petits millionnaires admirent les grands millionnaires. Je savais qu'il m'inviterait chez lui, estimant que cela le rapprocherait un peu plus des Rockefeller. Ça a marché, et j'ai fini par retourner à la Nouvelle-Orléans. Il possédait l'hôtel le plus raffiné et le plus cher de la ville, en plein cœur du quartier français. Tout le monde en ville le connaissait, et j'ai appris plus tard qu'il possédait une grande partie du quartier français et qu'il était un spéculateur immobilier (propriétaire sans scrupules). On m'a attribué une suite fabuleuse dans son hôtel, la Maison de Ville, et on m'a dit de sonner la cloche chaque fois que je voulais quelque chose. Des serveurs noirs en uniformes fraîchement repassés me servaient tout sur des plateaux en argent avec une servilité excessive. Je me suis assis dans le jardin de l'hôtel et j'ai demandé à un serveur noir de m'apporter une chose après l'autre, en essayant de le faire parler, mais c'était impossible. Il sentait probablement toute son existence menacée quand je lui parlais comme à un être humain normal. Assis là, je me disais combien il était étrange qu'à ce moment précis, Nell fût « servi » par des gardiens de prison blancs en enfer, tandis que j'étais servi par des serveurs noirs au paradis. C'était comme si tout dans nos vies nous avait naturellement conduits à nos places respectives, et que notre brève amitié n'était qu'un aperçu de l'utopie. Mais je me suis rendu compte que Nell, en tant qu'homme noir, était en réalité allé plus loin, car n'était-il pas plus libre que ce serviteur brisé qui ne pouvait garder la tête haute qu'en apprenant à apprécier sa propre oppression ici, dans l'univers sadomasochiste de ce riche Danois ?

Karmgard n'était-il pas un puissant oppresseur, alors qu'en même temps il semblait être un homme doux, calme et malheureux qui avait appris à tirer pleinement parti des mécanismes que lui offrait cette société ? De plus, on disait de lui qu'il était l'homosexuel le plus riche de la ville, ce qui signifiait qu'il faisait lui-même partie d'une minorité opprimée. N'était-ce pas la même insécurité propre à une minorité vulnérable qui l'avait conduit dans cette situation malheureuse, tout comme elle avait poussé de nombreux Juifs en Europe vers une sécurité économique similaire à travers les âges ?

La sécurité de cet environnement était écœurante. Je me sentais agité et seul. C'était l'hôtel préféré des stars de cinéma les plus riches et les plus glamour, mais il n'y avait aucun contact humain. Devais-je sortir dans la rue et trouver un pauvre pour partager ma suite luxueuse et une bouteille de vin ? Non, on ne devrait pas acheter l'amitié avec la richesse, pensais-je. Pas même avec une richesse empruntée. Je n'y suis resté qu'une nuit, une nuit terriblement solitaire.



1973 - New Orleans



1973 – Natchez, Mississippi – Ma « domestique », qui devint plus tard mon amie pour la vie, Earline Gaynes



1973 - Natchez, MS



1973 - New Orleans, LA

Pendant des années, j'avais partagé des maisons et des lits avec des gens, et ce fut un choc de me retrouver soudainement seul. Après mon petit-déjeuner servi sur un plateau d'argent le lendemain, je me suis précipité vers la liberté, déterminé à trouver des gens avec qui vivre. Sur Bourbon Street, deux jeunes filles se sont précipitées vers moi pour obtenir mon autographe. En tant que touristes, elles s'étaient rendues au célèbre hôtel par curiosité, m'avaient vu assis sous les palmiers en train de prendre mon petit-déjeuner, et avaient supposé que j'étais une star de cinéma. Pendant un instant, j'ai été tenté de jouer les « stars de cinéma » et peut-être de rester avec elles, mais j'ai finalement décidé de dire la vérité. Elles ont alors perdu tout intérêt pour moi et j'ai réalisé que j'étais redescendu sur terre. À cause des nombreux touristes, il est impossible pour un vagabond de trouver un endroit où loger à la Nouvelle-Orléans.

Vers le soir, j'avais très faim et je me suis souvenu du Bonnie's Grill sur Decatur Street que Nell m'avait montré une fois. Bonnie était une femme blanche extrêmement corpulente qui tenait un petit café miteux. Bonnie était le genre de personne qui ne savait parler aux gens qu'avec des mots grossiers et de mauvaise humeur, et elle leur criait toujours dessus, mais plus elle parlait durement aux gens, plus elle les aimait. Elle aurait facilement pu gagner beaucoup d'argent avec son café, mais au lieu de cela, elle était toujours fauchée car l'endroit était fréquenté par les plus pauvres des sans-abri, et Bonnie offrait des repas gratuits toute la journée à ceux qui n'avaient pas d'argent. Bonnie se souvenait de moi et savait que je n'avais pas d'argent, alors elle a immédiatement poussé un grand bol de gruau devant moi, puis plus tard des hamburgers et d'autres friandises. Elle se tenait là, dans toute sa splendeur, les mains sur les hanches, et m'observait sans dire un mot, mais je savais qu'elle m'aimait bien parce que j'avais connu Nell.
Sans mentionner Nell, elle a dit après un long silence : « Tu peux vivre avec moi maintenant. » Je m'installai donc dans l'appartement délabré et encombré de Bonnie. Il y avait des poux et des puces, et plusieurs centimètres de poussière partout.

Ce qui se passa au cours des jours suivants fut étrange, car même si nous pouvions à peine communiquer et n'avions aucune relation sexuelle, nous devînmes rapidement plus proches que je ne l'avais jamais été avec quiconque au cours de mon périple. Lorsque nous réalisâmes que nous étions probablement les seules personnes à qui Nell avait confié son passé, nous devînmes inséparables. Vivre avec Bonnie, c'était comme vivre sur un volcan de chaleur humaine. C'est la seule que je connaisse qui gère encore le « chemin de fer clandestin ». Vivre avec elle signifiait être réveillée presque toutes les nuits par un homme noir en fuite devant la justice. Ils trouvaient tous refuge ici. Bonnie aimait les hommes noirs, surtout ceux qui s'étaient rebellés d'une manière ou d'une autre contre la relation maître-esclave. Elle avait toujours été comme ça. Elle avait vécu à Jacksonville, en Floride, mais avait été battue et chassée de la ville par les Blancs. Elle était partie à la Nouvelle-Orléans, considérée comme une ville plus libre dans le Sud.
Ses deux enfants étaient négligés et avaient besoin de vêtements, d'une alimentation saine et de vitamines ; mais d'un autre côté, ils avaient été élevés par leur mère dans le refus de la haine et étaient, à leur manière, bien plus sains que la plupart des enfants blancs. Tout au long de leur enfance, ils avaient vu des meurtriers, des voleurs, des violeurs, des junkies et d'autres criminels prendre la place de leur père dans le lit de leur mère, mais ils les avaient tous perçus comme des êtres humains parce qu'ils les voyaient à travers les yeux de leur mère. Bonnie refusait d'accepter et de ne voir en eux que leurs identités opprimées, et grâce à cette croyance plus profonde en l'être humain, elle créait véritablement des êtres humains. Pour ces enfants, des termes comme « meurtrier » et « nègre » n'avaient aucun sens car, chez Bonnie, les hommes se comportaient tous comme leur « papa », et c'est ainsi que les enfants les voyaient. Il y avait toujours des acclamations lorsqu'un « papa » sortait de prison. Bonnie soupira un peu car ils ne reverraient plus jamais Nell, mais elle était prête à accueillir une nouvelle Nell. Bonnie et moi avons développé une compréhension et une affection mutuelles discrètes qui, au fil des ans, se sont transformées en une relation amoureuse si forte que je n'ai cessé de revenir à la Nouvelle-Orléans pour vivre avec elle. Bonnie ne sait pas si elle est juive, danoise, irlandaise ou polonaise. Elle est simplement américaine, dit-elle.

Extraits de lettres originales rédigées dans mon style primitif des débuts

PS — J'ai laissé ici mes généralisations stéréotypées et dépassées sur certaines minorités pour contrebalancer l'attitude véritablement américaine de Bonnie, qui a été un précurseur direct de l'élection d'Obama.

Mon voyage dans le temps, retour sur 200 ans de tyrannie du coton blanc

« Le champ de coton était notre univers, et les rangées s'étendaient à l'infini du nord au sud, telles les coutures de notre histoire. » Ralph Ellison, *L'Homme invisible*

« Le coton et le sang se mêlaient sur bien des champs où les morts et les mourants gisaient près des rangées sarclées et des capsules tombantes. » - Frederick Douglass, [My Bondage and My Freedom]

En route vers la Floride cet hiver-là, j'ai découvert d'où provenaient cette peur et cette hostilité qui avaient donné lieu à ma terrifiante rencontre dans les rues du Nord. Peu de Noirs cueillent encore le coton aujourd'hui, mais rencontrer ceux qui sont toujours prisonniers derrière le rideau de coton, au cœur de la société d'abondance des années 1970, m'a semblé si surréaliste que je me suis immédiatement senti projeté en arrière dans l'histoire — étouffé par le coton dont la tyrannie blanche enveloppait autrefois toute la vie noire dans le Sud.





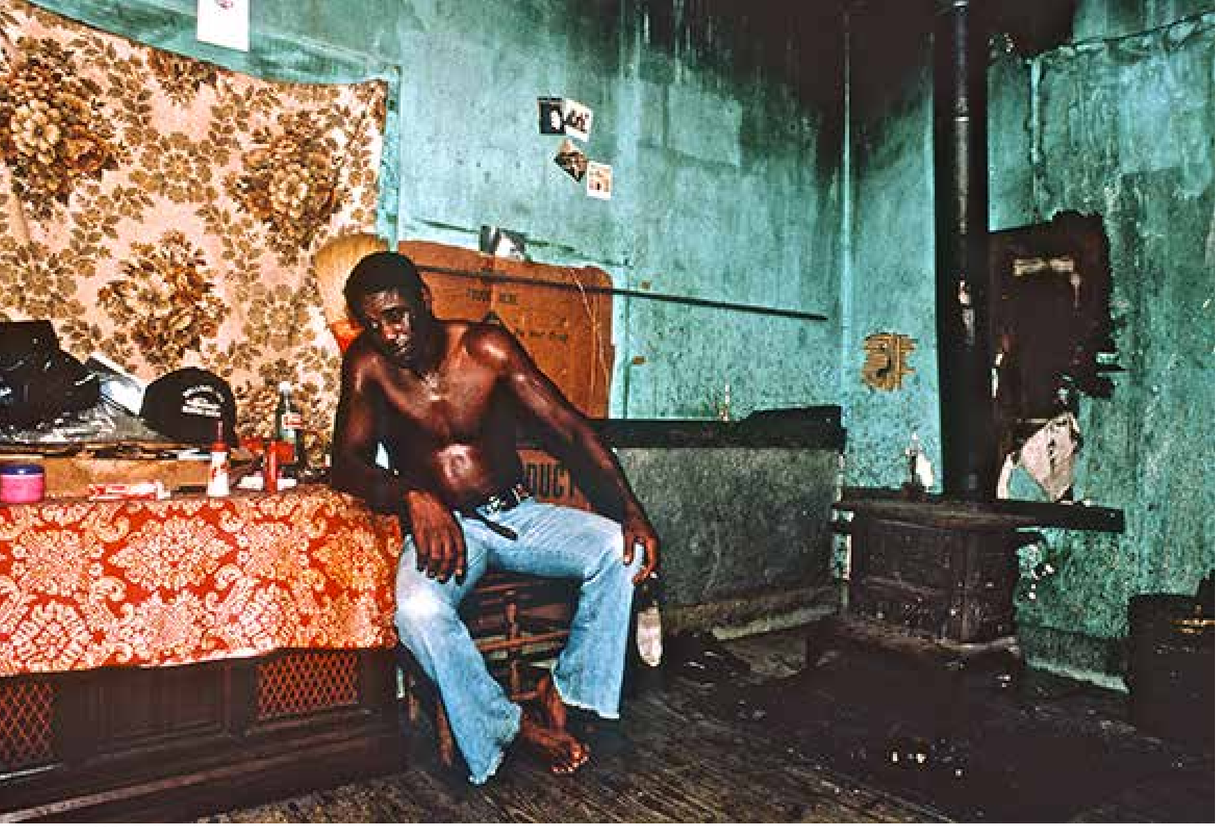


1973 - Allendale County, SC









1995 - Bullock County, AL



1975 - Edgecombe County, NC

1975 - Macon County AL



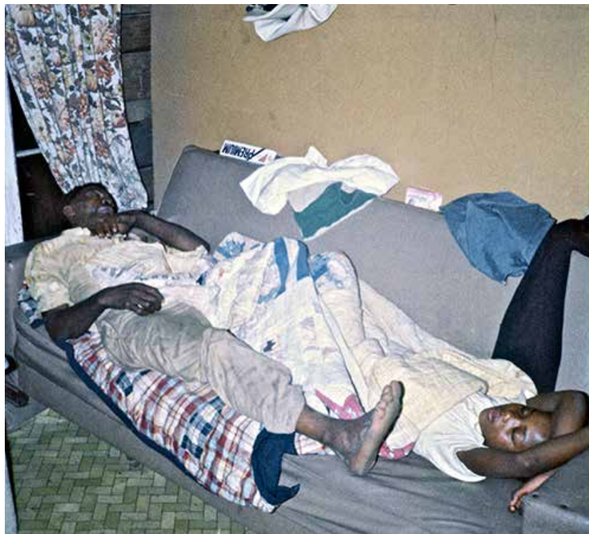
1975 - Edgecombe County, NC



1974 - Washington, NC



1974 - Apopka, FL



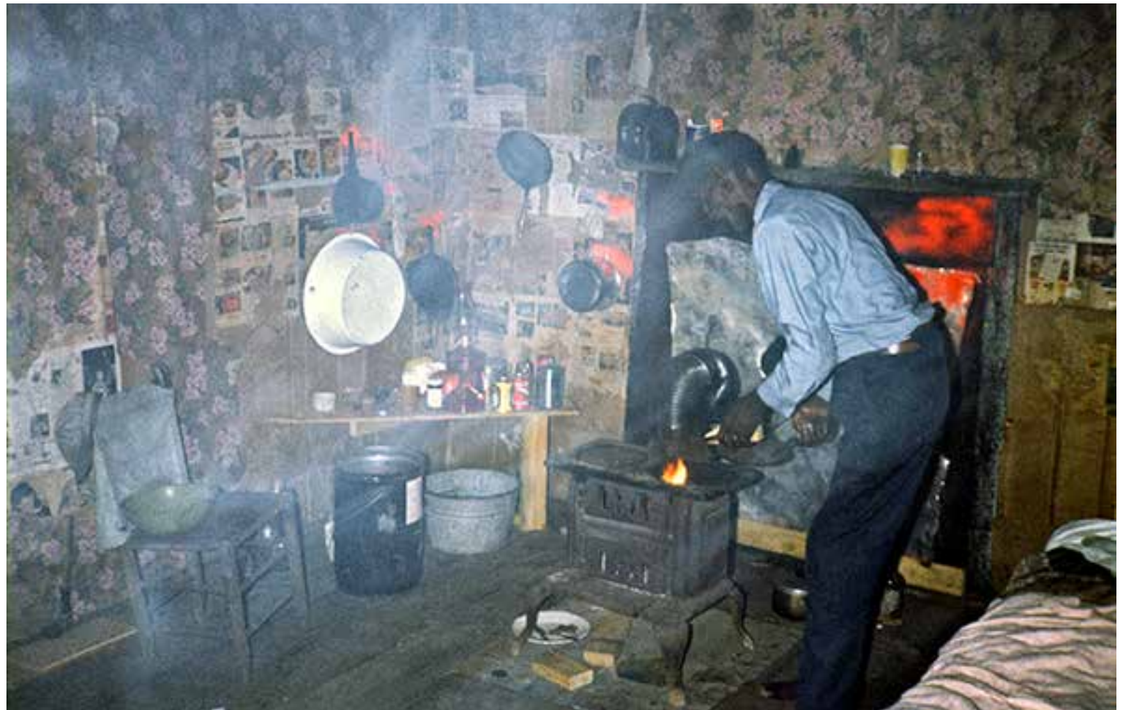


1978 - Bullock County, AL



1973 - Allendale County, SC

1975 - Waynesboro GA



« Le coton est roi, et nous sommes les esclaves. Nous cueillons le coton, mais nous ne voyons jamais l'argent. Nous vivons dans des cabanes, mais nous ne possédons jamais la terre. Nous travaillons au soleil, mais nous ne sentons jamais sa chaleur. » - Richard Wright, Black Boy

En travaillant dans les champs, j'ai découvert une réalité très éloignée des photos historiques et des caricatures dont je me souvenais, montrant des cueilleurs de coton souriants, presque enfantins. Les sourires sur cette photo étaient en fait les seuls que j'ai vus dans les plantations — ils n'apparaissaient que lorsqu'un ouvrier se débattait pour comprendre comment fonctionnait mon appareil photo.
Il m'a fallu beaucoup de temps pour surmonter leur hostilité et leur peur de moi en tant qu'homme blanc, mais j'ai finalement été autorisé à rester chez Martha et Joe en échange de tout le coton que je cueillais.

Bien que je travaillais dur du matin au soir, le corps tout endolori, je ne parvenais jamais à récolter plus de quatre dollars par jour. Les autres, plus expérimentés, pouvaient en gagner plus de six. Relativement, c'est à peu près la même chose aujourd'hui : je vois désormais Martha et beaucoup d'autres travailler pour Walmart et toujours incapables de s'en sortir par leurs propres moyens.

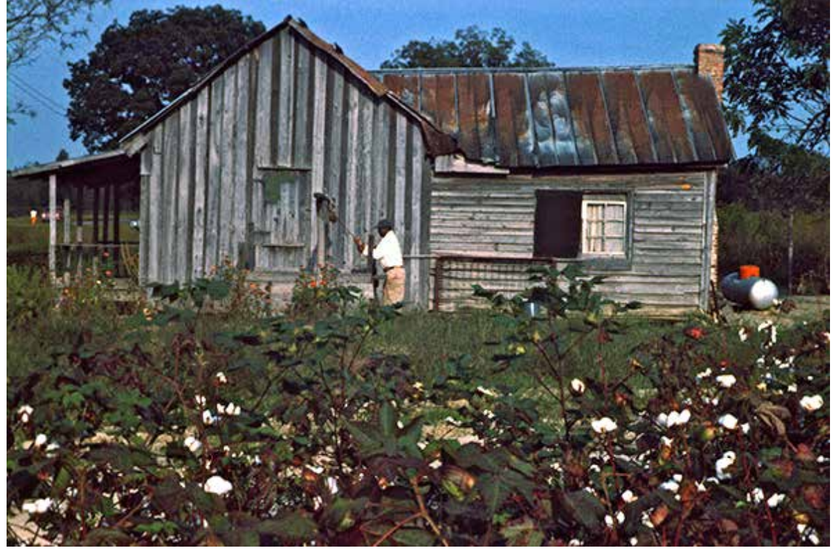
Les moissonneuses-batteuses les ont chassées des champs, et au fil des années, j'ai également vu des agriculteurs noirs indépendants perdre leurs terres parce qu'ils ne pouvaient pas obtenir de prêts pour acheter les mêmes machines coûteuses que les exploitations industrielles détenues par des Blancs – des exploitations soutenues par des subventions gouvernementales. Celles-ci s'élèvent désormais à 2,1 milliards de dollars par an en moyenne, soit environ la moitié de la valeur de la récolte.

La raison ? Se protéger contre le coton bon marché, cueilli à la main, importé d'Inde et d'Afrique. Encore une fois, une forme de racisme qui nuit aux pauvres et les exclut.

Ainsi, quand on m'a payé quatre cents la livre à la tâche, j'ai ressenti à la fois de la honte face à mon privilège et une étrange fierté de partager une fraction de la souffrance qui avait façonné des millions de vies noires. Le propriétaire blanc vendait ce même coton soixante-douze cents la livre. J'ai commencé à comprendre comment il pouvait vivre dans un grand manoir blanc tandis que ses cueilleurs restaient dans des cabanes.



2004 - Arkansas



1996 - Selma, AL

À la fin de la journée, son fils pesait le coton et nous payait sur-le-champ. Nous étions épuisés. Cet argent ne nous procurait aucune joie ; il suffisait à peine à acheter du kérosène pour la lampe d'une cabane ni plus grande ni plus confortable que celles où vivaient autrefois les esclaves.

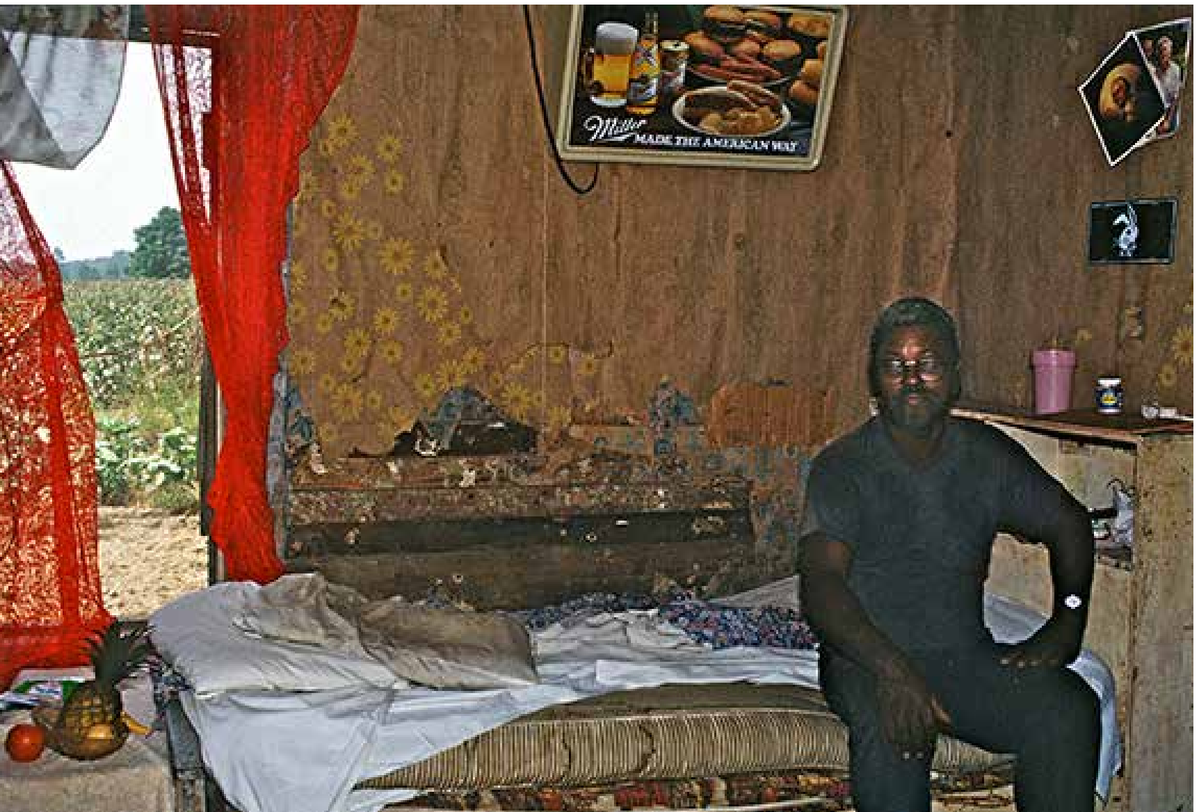
Comment ces gens pouvaient-ils être qualifiés de libres alors que tout autour d'eux leur rappelait l'ancienne relation maître-esclave ?

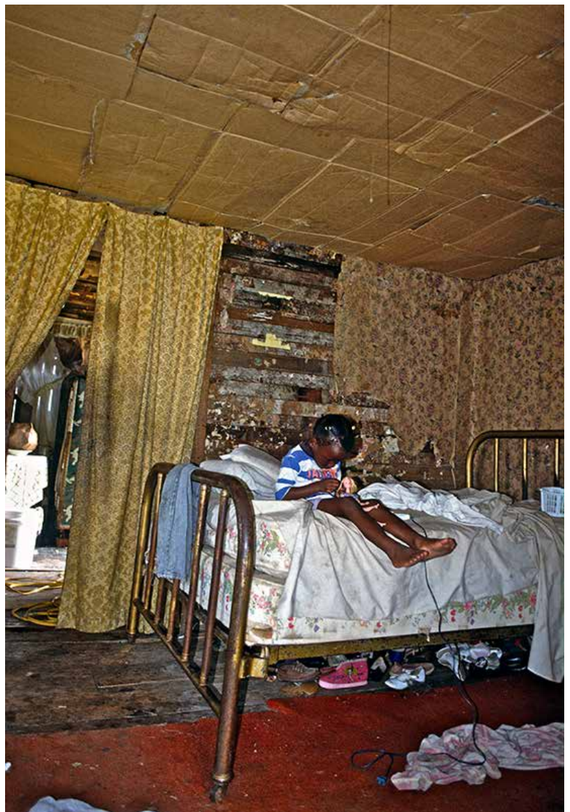
1996 - Selma, AL



1973 - Zebulon, NC

1996 – Selma, AL – Des cueilleurs de coton dans une cabane au milieu des champs de coton





1974 - Elizabethtown NC





1974 - Washington, NC



1974 - Alachua, FL



1973 - Allendale County, SC



2004 - Arkanas



1973 - Allendale County, SC

1975 - Meridian, MS



Les chaînes de l'âme : l'emprise durable du coton

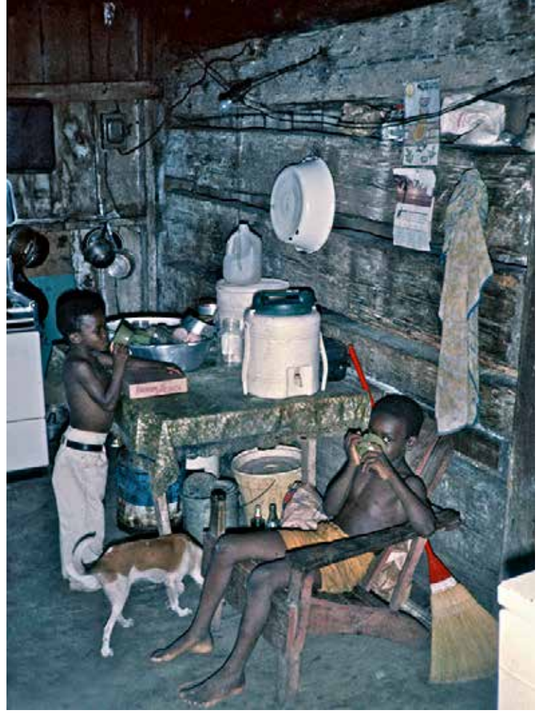
Conducteur d'esclaves
Les rôles sont inversés maintenant
prends feu
tu vas te brûler maintenant.
Chaque fois que j'entends le claquement du fouet
mon sang se glace
Je me souviens, sur un navire négrier
comment ils ont brutalisé mon âme même.
Aujourd'hui, ils disent
que nous sommes libres
pour n'être enchaînés que dans cette pauvreté !
Bon Dieu
Je pense que c'est de l'analphabétisme
ce n'est qu'une machine qui rapporte de l'argent.

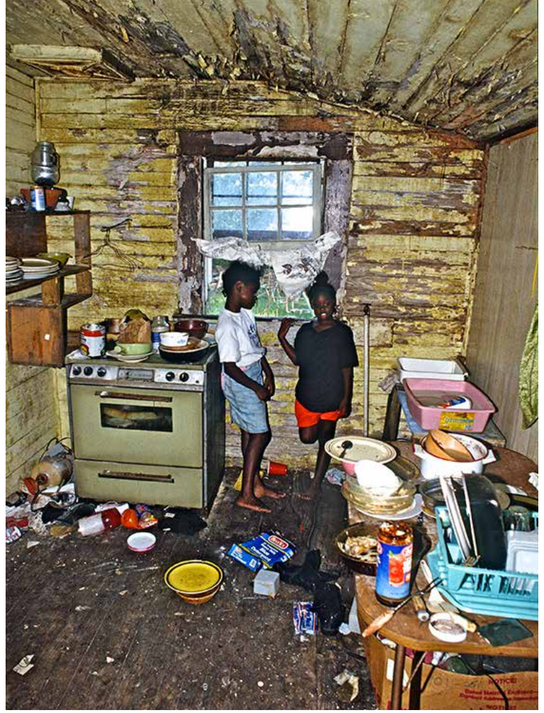
« Le coton est le tissu de nos vies, mais aussi celui de notre oppression. Il nous relie au passé et au présent, aux riches et aux pauvres, à la terre et à l'eau. C'est un fil qui nous lie, mais qui nous déchire aussi. » - Isabel Wilkerson, The Warmth of Other Suns

Un siècle plus tôt, les Blancs croyaient que c'était leur « droit naturel » d'acheter et de vendre des êtres humains comme des biens. Heure après heure, en écho symbolique à cette croyance, de riches propriétaires de bétail du Nord, dans de grands camping-cars, nous dépassaient dans les champs de coton, en route vers la Floride ensoleillée. Pourquoi les gratte-papiers de New York et du Massachusetts, qui possédaient déjà d'immenses maisons, s'étaient-ils également procuré ces maisons roulantes alors que les cueilleurs n'avaient même pas une cabane étanche ?

Aujourd'hui encore, chaque camping-car coûte dix fois plus cher que les caravanes de mes anciens amis cueilleurs de coton, et chaque voyage en Floride émet autant de CO_2 — cinq tonnes — que ces pauvres en un an. Les 10 % d'Américains les plus riches émettent 56,5 tonnes par personne et noient ainsi littéralement les cueilleurs de coton du Pakistan, inondant un tiers de leur pays et détruisant la moitié de leurs récoltes — le même innocent et aveugle système de castes dirigé contre les non-Blancs, tout comme hier.

La chanson « Slave Driver » de Taj Mahal – illustrée

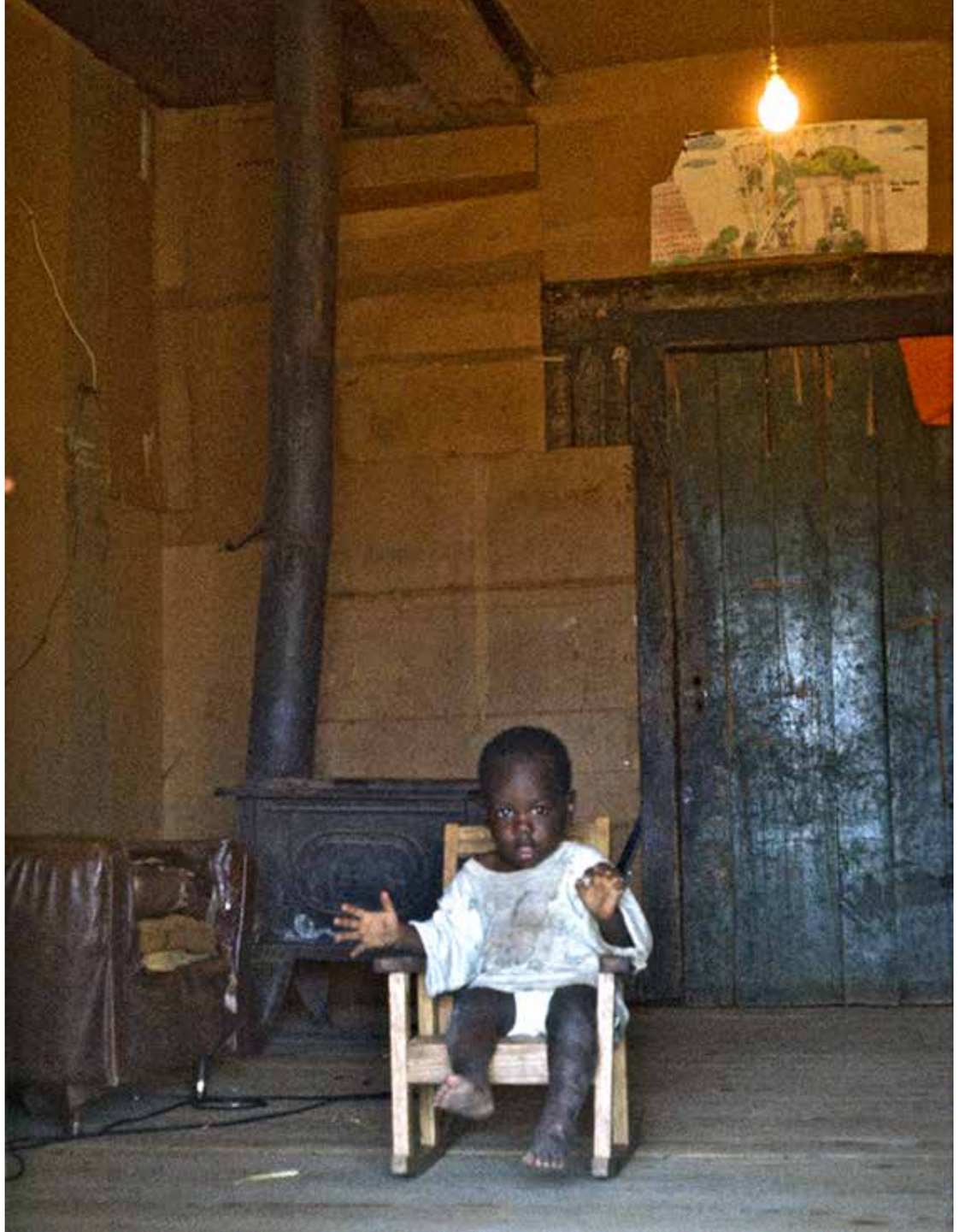




1995 - Notasulga, AL - en bas 1990 - Burke County, GA

1975 - Macon County AL - à droite 1973 - Tunica, LA





Retour en auto-stop à travers 350 ans d’esclavage du tabac

« J’ai grandi à l’ombre des champs de tabac, là où mes ancêtres ont été réduits en esclavage et torturés. J’ai vu la douleur et la souffrance dans leurs yeux, et j’ai entendu leurs histoires dans leurs chants. J’ai juré de ne jamais laisser leurs voix se taire, de ne jamais laisser leur combat tomber dans l’oubli. » - Nina Simone



1974 – Bethel, NC

De plus, dans les champs de tabac, j’ai vu que les Blancs possédaient et dirigeaient tout, tandis que les Noirs suivaient derrière eux — tant au printemps, lorsque le tabac était planté et que les femmes sans emploi observaient depuis leurs cabanes, qu’en août, lors de la récolte. « C’est un vrai boulot de nègre », ai-je entendu des Blancs dire. « Ils sont déjà noirs, donc le goudron ne colle pas autant sur eux. »
La loi garantissait aux travailleurs un salaire minimum — seulement un tiers de ce que je gagnais en tant qu’ouvrier non qualifié au Danemark. Pire encore, comme il s’agissait d’un travail saisonnier avec peu d’activité le reste de l’année, même ce revenu était maigre. Ces personnes, qui auraient pu gagner leur liberté et leur dignité si seulement quelques centimes de chaque paquet de cigarettes leur avaient été versés, travaillaient avec des expressions faciales que seul un esclave pouvait exprimer.





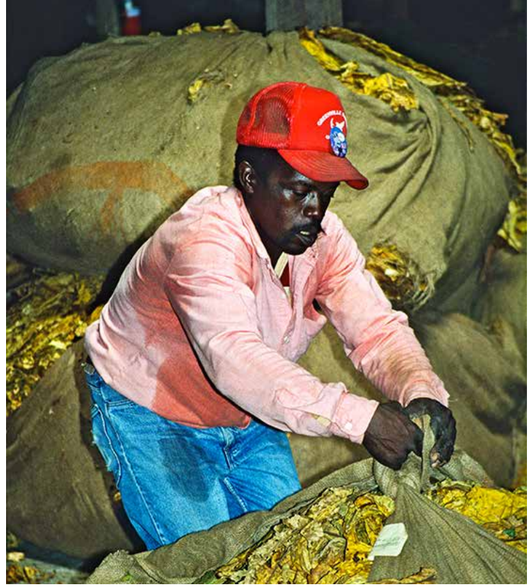
En bas 1988 – Bethel, Caroline du Nord – 12 ans plus tard







1986 - Wendell, NC



1986 - Wendell, NC - en bas 1974 - Bethel, NC



1974 – Raleigh, Caroline du Nord – J'interviewe Ben Chavis – Écoutez-le dans mon interview ci-dessous

Racisme environnemental et résistance noire dans l'industrie du tabac

« Les conséquences sanitaires du travail dans les champs de tabac se font encore sentir aujourd'hui, avec des taux plus élevés de maladies respiratoires et de cancer dans les communautés noires. » - Dr Camara Jones, cofondatrice de la National Black Nurses Association

« Le tabac est un tueur. Il tue la terre, il tue les gens, il tue l'esprit. C'est une arme de destruction massive, et l'homme blanc s'en sert pour nous asservir. » — Alice Walker, dans La Couleur pourpre

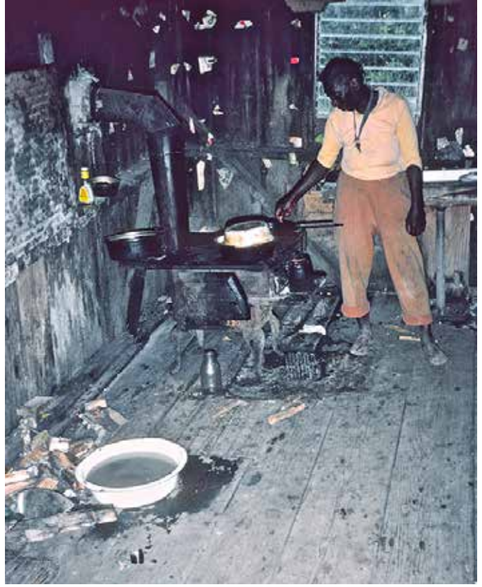
Plus tard dans l'été, le tabac était séché et vendu aux enchères. Il y avait peu d'endroits où la relation maître-esclave était aussi profondément ancrée dans l'esprit des Noirs que dans les ventes aux enchères de tabac. Les acheteurs blancs marchaient en tête, faisant des signes rapides et discrets du doigt et de la tête, tandis que les Noirs se dépêchaient derrière, emportant les ballots. Les Blancs entraient directement dans la salle des ventes dans de grosses voitures tape-à-l'œil et mangeaient des steaks de la taille d'une assiette pour le déjeuner, tandis que les Noirs devaient manger leurs repas emportés à l'extérieur.
Au fil des ans, j'ai vu les Noirs se faire complètement évincer, remplacés par des migrants latino-américains moins chers — souvent sans papiers. Les Noirs se sont sentis encore plus exploités lorsque, à partir de 2000 environ, les fabricants de tabac ont prétendu que les travailleurs noirs coûtaient trop cher puisqu'ils devaient désormais leur fournir une assurance maladie.
Dans le même temps, l'industrie du tabac a perdu des milliards de dollars de subventions et a commencé à acheter du tabac moins cher à des pays plus pauvres comme le Zimbabwe, où elle n'avait pas à fournir d'assurance maladie
Peu à peu, 22 000 exploitations de tabac ont été transformées en vastes élevages industriels de porcs dans l'est de la Caroline du Nord. Pourquoi là-bas ? Parce que les communautés noires pauvres laissées pour compte avaient trop peu de pouvoir pour protester contre la puanteur dégagée par les 3 404 bassins de décantation répartis sur les anciens champs de tabac.
C'est le révérend Ben Chavis, militant des droits civiques, qui a été le premier à protester contre cette nouvelle agression envers les communautés noires dans les années 1980. Je l'avais interviewé en 1973 après qu'il eut été condamné à 34 ans de prison sur la base de fausses accusations à la suite des luttes pour les droits civiques à Wilmington. « C'est du racisme environnemental », s'était écrié Chavis alors que la porte de la prison claquait.
Ses paroles ont marqué le début de la lutte contre la pollution persistante imposée aux communautés de couleur par une poignée d'industries porcines détenues par des Blancs et leurs neuf millions d'animaux producteurs de déchets et de CO_2. Notre racisme ne cesse de trouver de nouvelles formes.

« La discrimination raciale consistant à cibler délibérément les communautés ethniques et minoritaires pour les exposer à des sites et installations de déchets toxiques et dangereux, associée à l'exclusion systématique des minorités de l'élaboration, de l'application et de la remise en état des politiques environnementales » - Ben Chavis



La chanson « Slave Driver » de Taj Mahal – illustrée ici par mes photos sur le tabac

Mon interview choquante de Ben Chavis sur les circonstances qui l'ont conduit à purger une peine de 34 ans de prison



1975 - Bullock County, AL



1978 - Waynesboro, GA

« Nous étions pauvres, mais nous avions de la chaleur. Le poêle au milieu de la pièce brillait comme un petit soleil, et nous nous rassemblions autour comme s'il s'agissait de la vie elle-même. » – Maya Angelou

« La maison était froide et le vent s'engouffrait par les fissures. Nous restions près du poêle, l'alimentant de bouts de bois, gardant précieusement cette petite chaleur. »
- Richard Wright

« Le feu diffusait une douce lueur rouge dans la pièce et la nuit se pressait contre les murs fins. » - Zora Neale Hurston

« Nous vivions serrés les uns contre les autres parce que la maison laissait passer le froid, et la seule chaleur venait du poêle et de notre présence mutuelle. » - Jesmyn Ward



1973 - Tunica, LA

1975 – Meridian, MS



Mon prédécesseur danois, Peter Sekaer, avait photographié le même modèle de poêle à bois dans les années 1930, que j'ai encore vu dans les années 1970 dans le Sud, par exemple ici, chez Mosley Whitley. Il était appelé « Southern Jewel » par le fabricant, Southern Stove Works.



1973 - Zebulon, NC



« L'industrie sucrière a une dette envers les communautés noires pour l'immense richesse qu'elle a bâtie sur leur dos. Nous devons lui demander des comptes et exiger réparation. » - Nikole Hannah-Jones



1975 – Tennessee, une famille devant sa maison de plantation



1975 - Houma, LA

« La plantation de canne à sucre est le creuset où se sont forgées une grande partie de la violence et de l'exploitation dans le Sud. C'est un lieu où les corps noirs ont été brisés et les communautés noires fracturées, et son héritage continue de façonner la vie des Noirs dans le Sud aujourd'hui. » - Jesmyn Ward, « Sing, Unburied, Sing »

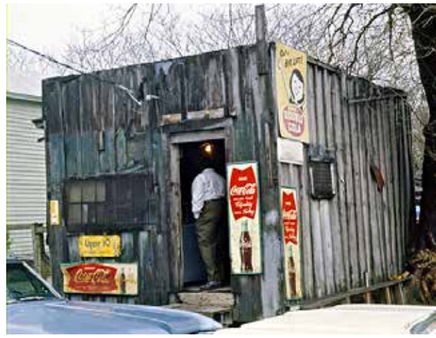
1975 - Houma, LA



De l'esclavage au servage : les luttes incessantes des travailleurs noirs de la canne à sucre

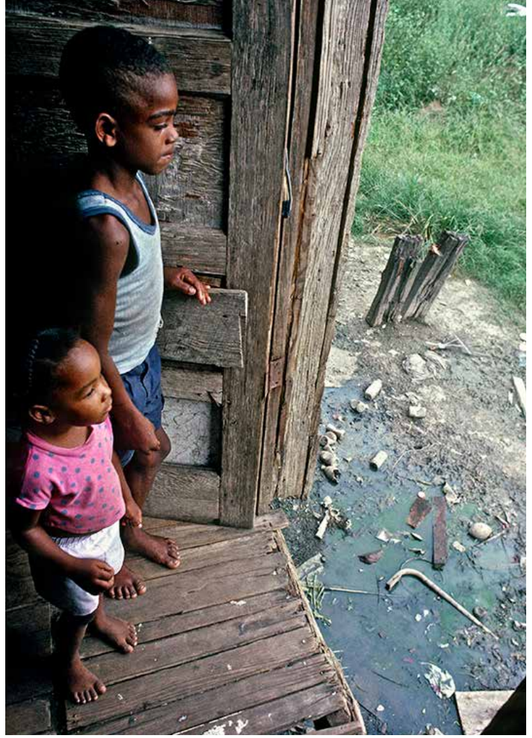
En hiver, j'ai parcouru le Sud profond en auto-stop, et un Noël, je me suis retrouvée dans les plantations de canne à sucre de Louisiane. Alors que j'avais perçu l'esclavage dans les champs de tabac de Caroline du Nord principalement comme un état d'esprit, j'ai été choquée de découvrir ici quelque chose qui s'apparentait davantage au servage féodal.
Les Blancs possédaient non seulement les plantations, mais aussi les maisons où vivaient les travailleurs noirs. Les cabanes s'agglutinaient autour de la grande maison de plantation, exactement comme à l'époque de l'esclavage. Ils possédaient tout le reste aussi, y compris le seul magasin — « le magasin de l'entreprise ». Ici, les prix étaient environ 30 % plus élevés qu'en ville, où les travailleurs pouvaient rarement se permettre d'aller et où beaucoup, étant analphabètes, ne pouvaient même pas lire les panneaux de signalisation.

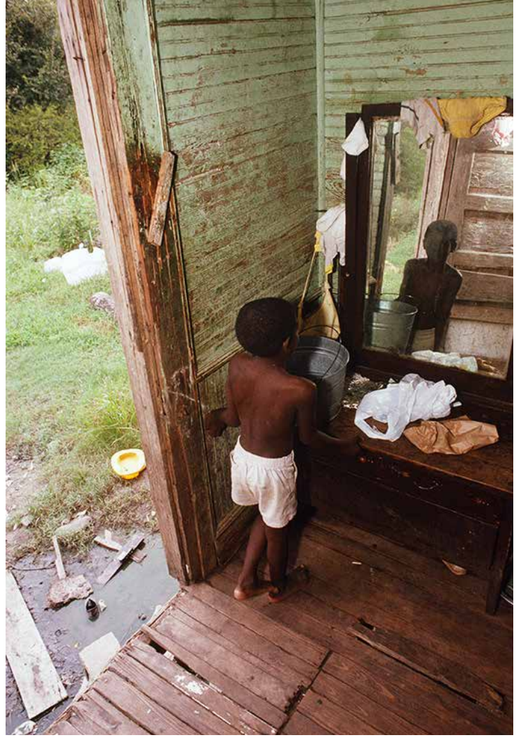
Leur revenu moyen était inférieur à 3 000 dollars par an, et ils devaient souvent subvenir aux besoins de familles de six à dix personnes. Pour survivre, ils empruntaient au propriétaire, s'endettaient rapidement et payaient non pas en espèces mais avec davantage de crédit, s'enfonçant ainsi davantage dans l'esclavage économique.
Les personnes qui ne reçoivent pas de salaire pour leur travail ne peuvent être qualifiées que d'esclaves. Pris dans ce cercle vicieux, ils étaient de fait la propriété du propriétaire : ils ne pouvaient pas partir tant que leur dette n'était pas remboursée — ce qui ne pouvait se produire que par miracle.
J'ai ensuite été témoin d'un « miracle » amer. Dans les années 1990, les ouvriers agricoles noirs qui coupaient la canne à sucre à la main ont été remplacés par des machines coûteuses et une main-d'œuvre latino-américaine moins chère, forçant de nombreux Noirs à quitter « leurs » maisons — le miracle étant qu'ils étaient désormais libres de partir.
Aujourd'hui, les planteurs blancs sont devenus si riches grâce à cet « or blanc » qu'ils ont eux-mêmes quitté les plantations et ont même cessé d'utiliser ce terme, mal à l'aise face à son association avec l'esclavage.



1975 - Houma, LA et 1996 - Houma, LA







en haut: 1996 - Montgomery County, AL

en bas 1996 - Burke County, GA

Un esclave se souvient pour des générations



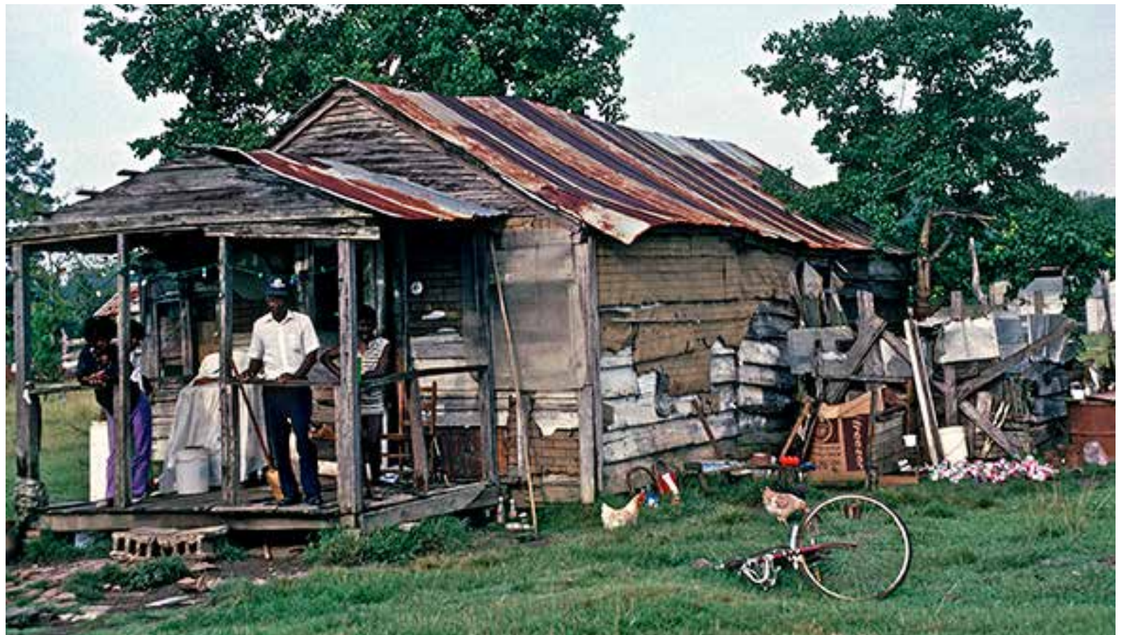
1975 - Houma, LA

Lorsque j'étais à la Nouvelle-Orléans en 1973, les journaux ont rapporté l'existence d'un féodalisme invisible juste à l'extérieur de la ville : des enfants travaillant dans les plantations de canne à sucre qui ne recevaient une orange qu'une fois par an, à Noël. Une campagne émouvante a été lancée pour envoyer des cadeaux de Noël, et des étudiants en médecine dentaire ont organisé des bus dentaires gratuits lorsqu'il a été révélé que la plupart des familles n'avaient jamais vu de dentiste.
D'autres avaient tenté d'organiser ces travailleurs asservis. Un prêtre catholique blanc tenait des réunions en secret – car on leur tirait souvent dessus – mais en vain. Les Noirs, se souvenant d'un soulèvement écrasé dans les années 1930 où beaucoup avaient été tués, craignaient de perdre le peu qu'ils avaient.
Bien que cela fût entré dans l'histoire pour les Blancs, j'ai vite découvert que partout dans la communauté noire, un esclave se souvient pendant des générations.

Après la parution de mon premier livre, l'émission 60 Minutes a diffusé un reportage intitulé « The Cane Curtain », confirmant ce que j'avais écrit et qualifiant ces travailleurs de victimes de l'héritage de l'esclavage. Peu de Noirs osaient s'exprimer, mais CBS en a réuni quelques-uns dans une église à une cinquantaine de kilomètres de là, où ils ont parlé de leur peur, le visage couvert.
Un planteur blanc parlait sans vergogne des quelques centimes que ses serviteurs sous contrat lui devaient et de la façon dont l'USDA le sous-payait en subventions.
Même aujourd'hui, les producteurs de sucre reçoivent environ 1 milliard de dollars par an en subventions, ce qui fait que les Américains paient le sucre deux fois plus cher que le reste du monde.

«Ne te laisse pas guider par la peur de ce qui pourrait arriver, mais par la force de qui tu es. » - Natalie Baszile et Oprah Winfrey dans « Queen Sugar »





1996 - Montgomery County, AL

L’offrande de la veuve (Marc 12:41–44)

« Le monde a soif de liens. Il a soif d’histoires qui nous unissent, d’histoires qui nous rappellent que nous sommes tous humains, que nous méritons tous dignité et compassion. » — Jesmyn Ward

Comme les travailleurs craignaient les représailles des Blancs, il était presque impossible de rester avec eux. Quand j’ai enfin réussi à trouver un logement et que je m’étais couché, la nouvelle s’est répandue dans la ville comme une traînée de poudre. Ma porte a été enfoncée, et un voisin en colère, George Davis, m’a mis un pistolet sous le ventre et m’a chassé dans la nuit hivernale.

Plus tard dans la nuit, Virginia Pate, une pauvre veuve, a eu pitié de moi et m’a laissé partager un lit avec cinq de ses enfants dans une cabane au fin fond des marécages. Il a fait froid le matin quand le poêle s’est éteint, et comme les enfants tiraient la couverture vers eux, j’ai gelé la première nuit.
Mais le lendemain matin, Virginia s’est mise à raccommoder de vieilles couvertures pour que je ne gèle plus. Je n’oublierai jamais cette veuve, à qui j’ai rendu visite presque chaque année.
Elle était prête à défier les Blancs même si elle n’osait pas rester sous le même toit que moi (elle dormait dans la cabane de sa sœur Eleanora).

Avec son fils Morgan, je suis allé chasser dans les marécages des tatous et d’autres animaux. Nous tirions notre eau potable de la gouttière du toit. George Davis a ensuite été assassiné par la nièce et le neveu de Virginia, Bertha et Bartram.

Ce que je n’aurais jamais imaginé, c’est que mon amitié avec Virginia durerait près de quarante ans, jusqu’en 2012, lorsque je suis venu lui dire au revoir peu avant sa mort. Je suis revenu presque chaque année, souvent accompagné d’amis — une fois même d’un dirigeant du Ku Klux Klan.





À gauche : Virginia Pate. En haut : les enfants en 1973 – Tunica, LA



Lorsque des équipes de tournage danoises sont venues la filmer, elle leur a fièrement fait visiter les lieux où nous avions vécu. Grâce à elle, je suis devenu membre de sa grande famille : sept sœurs, quatre frères, des enfants, des petits-enfants, des arrière-petits-enfants.

Comme pour beaucoup d’autres familles dans ce livre, j’ai dressé des arbres généalogiques détaillés pour m’y retrouver. Ses enfants, Morgan, Doretha et Oliver, m’accompagnaient parfois sur scène pour répondre à la question du public : comment c’était de partager un lit avec un homme blanc à l’allure étrange.

J’ai offert mon livre à Virginia Pate en 1978



En 2005, Virginia tente d’étrangler Jeff Berry, le chef du Ku Klux Klan

Virginia Pate raconte à une équipe de télévision danoise comment j’ai emménagé chez elle pour la première fois

40 ans d'amitié mènent à la liberté après 40 ans

« Les entreprises n'ont pas d'âme, seules les personnes en ont une. Et c'est à nous, en tant qu'individus, de veiller à ce que nos âmes restent intactes. » —Anita Roddick

VBeryl, la sœur de Virginia, amusait tous mes amis. Profondément croyante, elle occupait néanmoins un poste de gardienne dans la tour de la prison locale d'Angola, 12 heures par nuit
« Tireriez-vous sur vos deux neveux s'ils tentaient de s'échapper ? »
« Bien sûr », répondit-elle. « Sur quiconque s'approcherait ne serait-ce que de la clôture. »
Ces neveux étaient les jumeaux Bertha et Bertram, qui avaient tué George Davis, celui-là même qui, la première nuit, avait failli me tuer avec son fusil de chasse.



Dernière visite à Virginia à l'hôpital en 2012



Bertha en 1994 après sa libération, alors qu'elle écrivait à son frère jumeau à Angola

Anita Roddick en 1994 en compagnie de la nièce de Virginia, Virginia Honore, qui est mariée à un gardien de prison



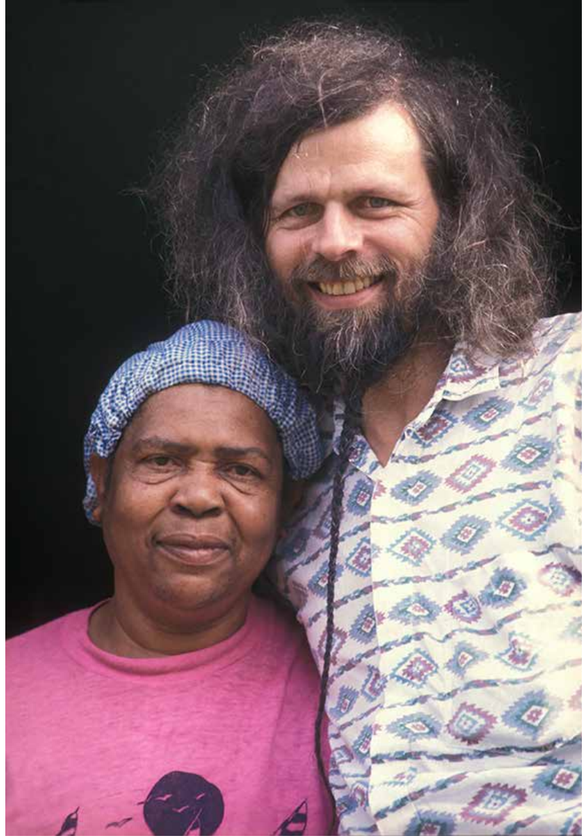
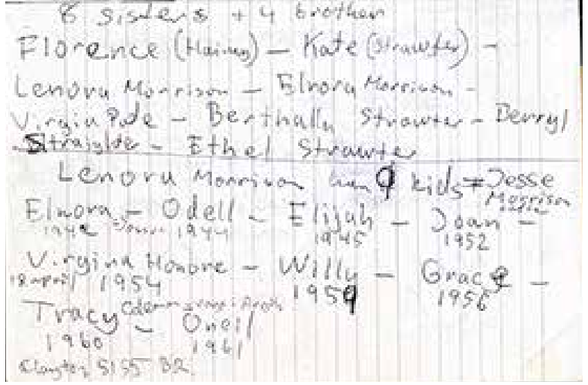


Photo de Virginia Pate et moi, prise par Anita Roddick en 1994



Avant l'apparition des logiciels de généalogie sur PC, il était difficile de s'y retrouver parmi les familles mentionnées dans le livre



Extrait de la lutte pour la libération des « Angola 3

Je n'ai rencontré Bertha qu'à sa libération en 1994. Bertram, condamné à soixante-quinze ans de prison, ne quittera probablement jamais Angola.
C'est pourquoi il est si important de rassembler les gens. Je les avais tous rencontrés en 1973, lorsque j'avais tenté d'entrer à Angola parce que des Noirs de la Nouvelle-Orléans m'avaient dit : une fois que tu y es entré, tu n'en ressors jamais.
J'avais commencé à photographier pour les Black Panthers lorsque trois militants Panthers de la Nouvelle-Orléans avaient été faussement accusés d'avoir poignardé un gardien blanc. Entièrement piégés en raison de leur militantisme au sein des Black Panthers, ils ont été condamnés à l'isolement cellulaire à vie.

Des années plus tard, en 1994, j'y suis retournée avec Anita Roddick. Devenue milliardaire du jour au lendemain lorsqu'elle a introduit son entreprise, The Body Shop, en bourse, elle souhaitait investir dans les communautés noires. Ainsi, lorsque Bertha et moi lui avons parlé des « Angola Three », elle a lancé une campagne mondiale.
Dans la prison, elle a rendu visite aux trois « prisonniers politiques », dont l'un avait survécu en apprenant (grâce aux Black Panthers) à lire des ouvrages sur l'histoire de l'oppression des Noirs : « « Quand j'ai commencé à comprendre qui j'étais, je me suis considéré comme libre. »
Anita avait désormais le pouvoir de changer les choses pour les opprimés — et elle l'a utilisé pour faire libérer les trois Black Panthers après 30 à 42 ans d'isolement cellulaire — la plus longue période de l'histoire américaine.

Cela aussi est né de ma longue amitié avec Virginia Pate, et c'est pourquoi j'adore cette photo qu'Anita a prise de nous deux.
L'année suivante, Anita m'a invitée dans son château en Écosse, à côté de Balmoral, la résidence de la reine Elizabeth. Le privilège blanc a de nombreux visages.

Récolte de la honte : l'or blanc se transforme en neige noire

« Les plantations de canne à sucre sont les endroits les plus horribles au monde. Elles sont pires que l'enfer. Ce sont des lieux où les êtres humains sont traités plus mal que des animaux. » — Harry Belafonte

Au cours de mes années de vagabondage, de 1970 à 1976, le procureur général de Floride a poursuivi les propriétaires de plantations de canne à sucre pour esclavage. Quelques-uns ont été emprisonnés pour avoir réellement enchaîné les travailleurs, mais sous la présidence de Reagan, on a cessé de poursuivre ces propriétaires d'esclaves. Après une journée de travail épuisante, les Noirs étaient conduits comme du bétail vers un camp d'esclaves entouré de barbelés et de panneaux « Défense d'entrer ». À l'intérieur des camps, où je les ai vus vivre jusqu'à 100 par pièce, un seul a osé me parler, caché dans des toilettes, car ils étaient immédiatement licenciés s'ils parlaient à des Blancs.

Ces camps d'esclaves appartiennent à Domino Sugar, mais le véritable propriétaire d'esclaves est le gouvernement, qui finance la moitié des coûts d'exploitation par des subventions. Après une vague de poursuites judiciaires ces dernières années contre Domino Sugar pour « esclavage moderne », la Floride a adopté la loi sur le droit à l'agriculture (Right to Farm Act) pour mettre fin à ces nuisances (et aux intrus comme moi sur leur « propriété privée »), ainsi qu'aux poursuites pour pollution due au brûlage des champs de canne à sucre. Cela provoque la « neige noire » qui assombrit aujourd'hui le ciel au-dessus des Noirs au chômage et en colère que j'ai vus lors de mon dernier voyage à Belle Glades, après que la mécanisation moderne les eut partiellement libérés de cet esclavage.



1996 - Belle Glade, FL



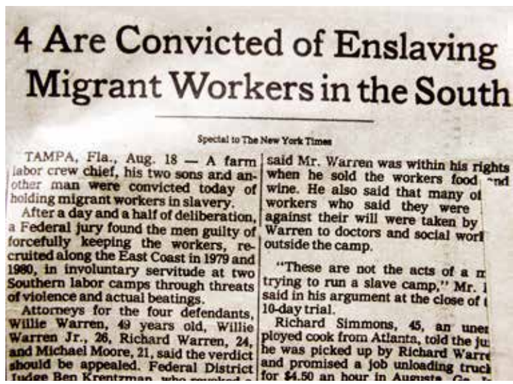
1996 - Benson, NC



1974 - Palm Beach County, FL



1974 - Immokalee, FL



4 Are Convicted of Enslaving Migrant Workers in the South

Special to The New York Times

TAMPA, Fla., Aug. 18 — A farm labor crew chief, his two sons and another man were convicted today of holding migrant workers in slavery.

After a day and a half of deliberation, a Federal jury found the men guilty of forcefully keeping the workers, recruited along the East Coast in 1979 and 1980, in involuntary servitude at two Southern labor camps through threats of violence and actual beatings.

Attorneys for the four defendants, Willie Warren, 49 years old, Willie Warren Jr., 26, Richard Warren, 24, and Michael Moore, 21, said the verdict should be appealed. Federal District

said Mr. Warren was within his rights when he sold the workers food and wine. He also said that many of workers who said they were against their will were taken by Warren to doctors and social work outside the camp.

"These are not the acts of a m trying to run a slave camp," Mr. said in his argument at the close of 10-day trial.

Richard Simmons, 45, an unem ployed cook from Atlanta, told the ju he was picked up by Richard Warre and promised a job unloading truck for $4.50 an hour in Augusta, Ga.

1983 - New York Times





1974 - Belle Glade, FL

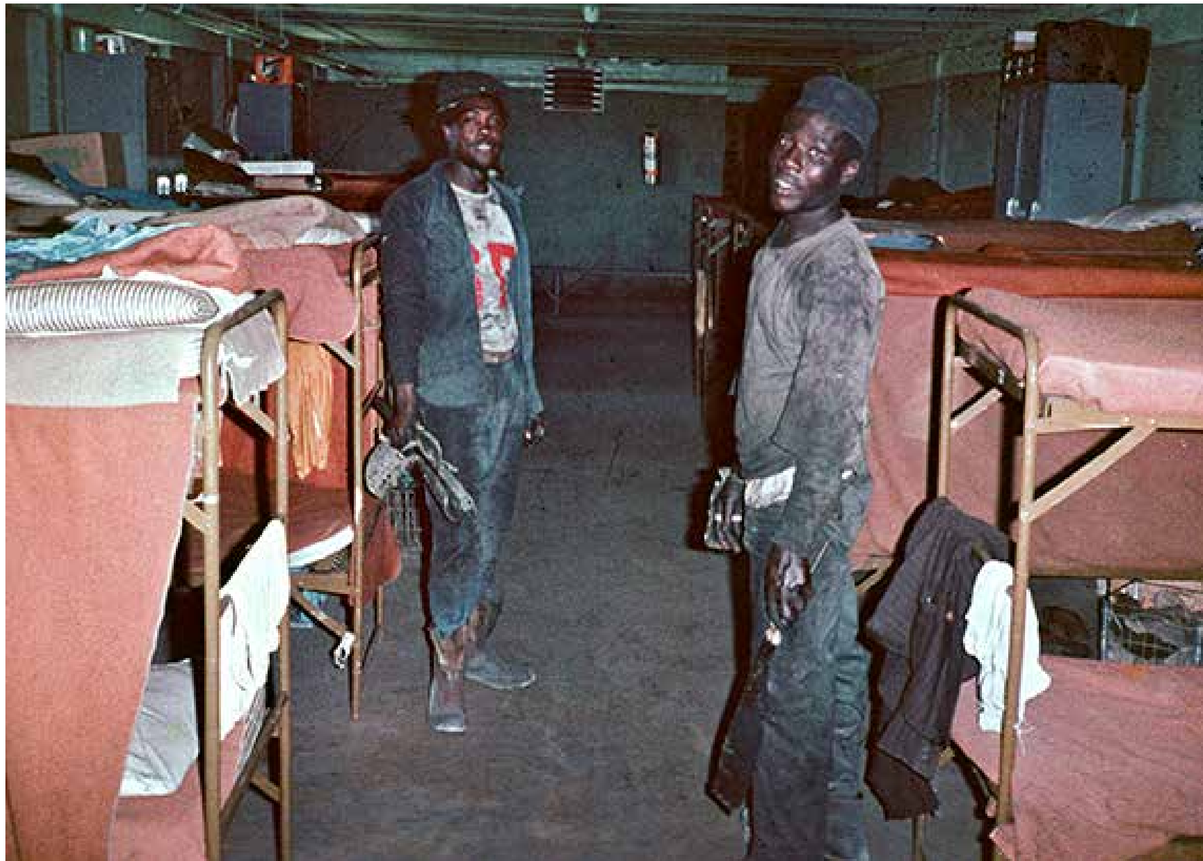


1974 - Belle Glade, FL



1974 - Belle Glade, FL





« The Underground Railroad » : l'évasion de l'esclavage moderne

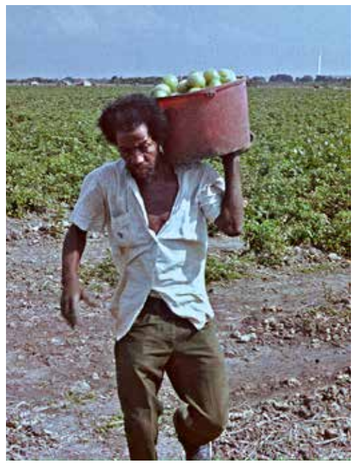
« Des corps volés travaillant sur des terres volées. C'était une machine qui ne s'arrêtait pas, sa chaudière affamée alimentée par le sang. » - Colson Whitehead dans « The Underground Railroad »

Aujourd'hui, je découvre de plus en plus de ces camps d'esclaves et je choque souvent mes étudiants universitaires lorsque je les emmène les visiter. En Caroline du Nord, j'ai trouvé des bars où des « chasseurs d'esclaves » kidnappent des hommes ivres pour les emmener dans leurs camps. Ces camps séparent et détruisent la famille noire, comme l'esclavage l'a toujours fait. Les épouses et les enfants ne sont pas admis dans les camps. Plusieurs hommes à qui j'ai parlé n'avaient pas vu leur famille depuis près de huit mois.

Un auto-stoppeur noir couvert de sang que j'ai pris en stop après une conférence, tard dans la nuit, avait été tellement roué de coups par les gardes lors de sa tentative d'évasion que j'ai dû soigner ses blessures. Il m'a parlé d'un autre dont les jambes avaient été écrasées par les gardes après une tentative d'évasion et qui devait désormais marcher avec des béquilles. « Bienvenue dans le monde libre », lui ai-je dit. Mais il a secoué la tête. Il était en route pour les camps de Caroline du Nord, et voter avec ses pieds n'était pas vraiment un choix pour quelqu'un emprisonné par des électeurs américains indifférents dans ce goulag.



-



1974 - Hwy 29, FL

1996 - Immokalee, FL




Florida migrant workers fight 'slave labor' in court

By Deborah Sharp
USA TODAY

1992

IMMOKALEE, Fla. — When Benjamin Torres saw the job offer in a Houston newspaper, it proved too tempting to resist.

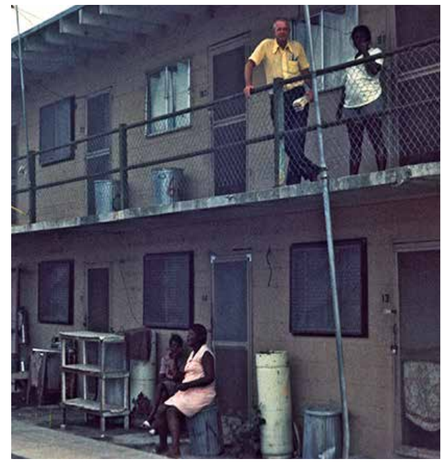
A company called La Pisca promised a job picking grapefruit in Florida with pay of up to $300 a week.

All Torres had to do was sign a contract promising to repay the company for transportation costs ranging from $125 to $150. It was also agreed he would pay for room and board.

So Torres signed. But the 45-year-old father of eight didn't get what he bargained for.

A Justice Department investigation and separate civil lawsuit suggest that Houston-based La Pisca forced Torres and many other mi-

1992 - USA Today



1974 – Belle Glade, Floride, avec un propriétaire blanc





2009 – Belle Glade, Floride – Sonny et sa famille ont été expulsés par leur propriétaire lorsqu'il est devenu trop malade pour travailler

Les raisins de la colère : le travail des enfants connaît un nouvel essor dans l'Amérique de Trump

« La pauvreté murmure aux oreilles des mères et des enfants qu'ils sont en quelque sorte inférieurs aux autres… » - Marian Wright Edelman, Children Left Behind

« Les champs étaient un maître cruel, et les enfants apprenaient leurs leçons tôt : la brûlure du soleil, la douleur des muscles, le vide de la faim. » - Maya Angelou, Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage



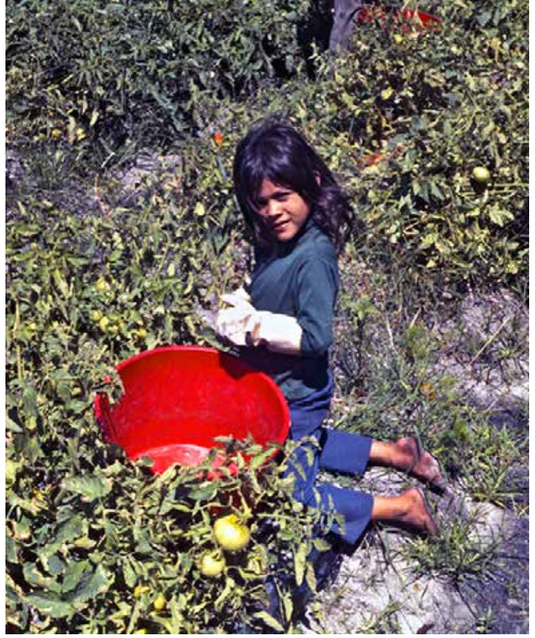
1974 - Bethel, NC

Ailleurs, j'ai vu des camps de migrants où des familles entières pouvaient vivre ensemble, mais étaient tellement dépendantes des revenus de chacun qu'elles ne pouvaient pas se permettre de laisser leurs enfants quitter le travail pour aller à l'école. Mais la situation est bien pire aujourd'hui, alors qu'une part encore plus importante des fruits américains est cueillie par des enfants âgés de 12 à 16 ans. Alors que les violations du droit du travail des enfants se multipliaient dans les années 80, Reagan a commencé à assouplir les lois, une tendance poursuivie par les républicains du Tea Party vers 2000. Et dans l'esprit actuel de Trump, État après État, on supprime purement et simplement les lois de protection de l'enfance.

Lorsque les Américains sont inondés de fruits bon marché, ce n'est pas seulement le résultat de salaires deux fois moins élevés qu'en Scandinavie. C'est aussi le « raisin de la colère » des ouvriers agricoles, auxquels les électeurs ont choisi de ne pas offrir de filet de sécurité sociale comme le nôtre : pas d'allocations chômage, pas de soins médicaux ni d'éducation gratuits, pas d'aides au loyer, d'allocations familiales, de crèches ou de jardins d'enfants. Alors que l'Europe consacre 14 000 dollars par an à la garde d'enfants contre 500 dollars aux États-Unis, la tentative de Biden d'augmenter ce montant via l'IRA a été rejetée par les républicains.

Près des trois quarts des enfants interrogés par Human Rights Watch ont signalé des symptômes graves et soudains — notamment des nausées, des vomissements, une perte d'appétit, des maux de tête, des vertiges, des éruptions cutanées, des difficultés respiratoires et une irritation des yeux et de la bouche — alors qu'ils travaillaient dans les champs de tabac et les granges remplies de feuilles séchées et de poussière. Bon nombre de ces symptômes correspondent à un empoisonnement aigu à la nicotine.





1974 – Route 29, Floride



1974 - Allendale County, SC - En bas 1974 - Greenville, NC

En bas 1974 - Greenville, NC



Les camps d’esclaves de Coca-Cola : de l’exploitation à la résistance

« Le Sud n’est pas une entité monolithique. Il y a des Noirs qui défendent leurs droits, et il y a des Blancs qui défendent leurs droits. Notre lutte n’est pas contre les Blancs, mais contre l’oppression. » – Alice Walker

Un jour, j’ai vu le nom de Coca-Cola sur les camions qui transportent le jus d’orange des camps vers les États du Nord et j’ai découvert que Coca-Cola, sous le nom de Minute Maid, possède bon nombre de ces camps d’esclaves.



1974 - Apopka, FL

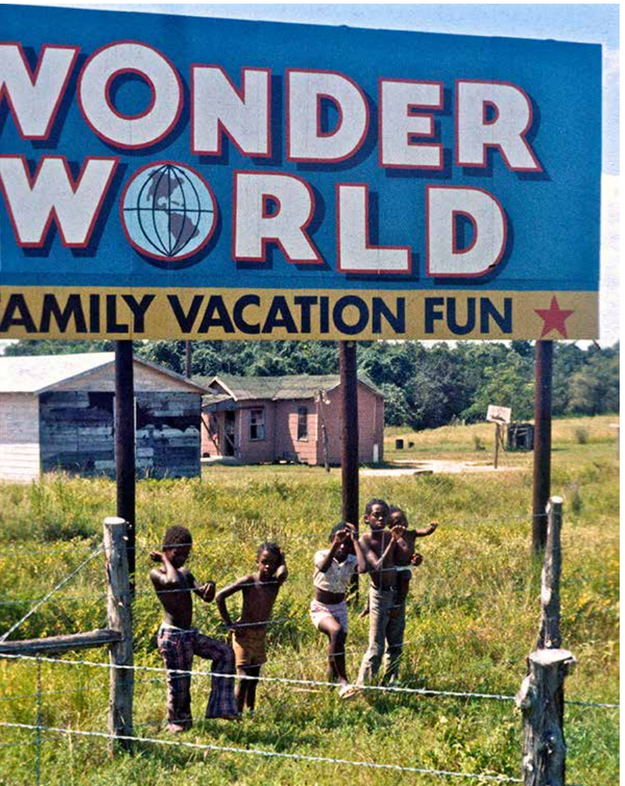


« Nous ne pouvons pas attendre de l’oppresseur qu’il nous donne la liberté. Nous devons la prendre. » – Cesar Chavez

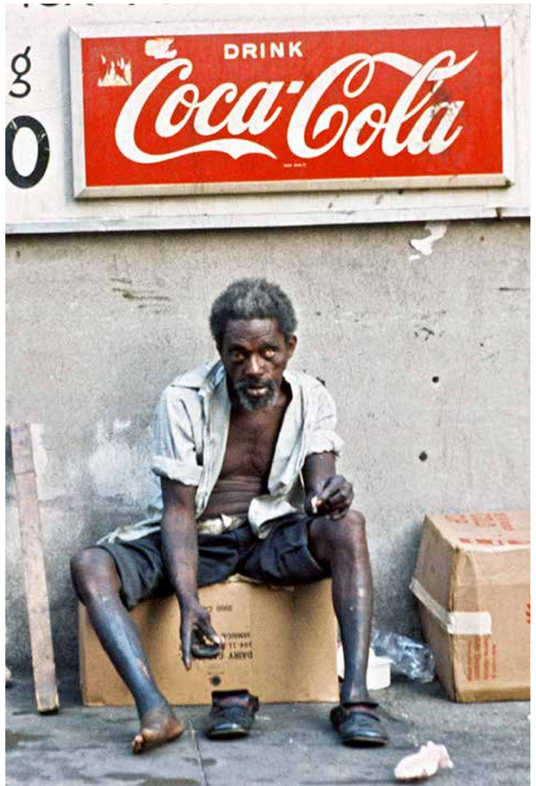
Les camps d’esclaves de Coca-Cola ne sont pas les pires de Floride, bien que de nombreux enfants souffrent de maladies carentielles et d’anémie, ce qui les rend épuisés et émaciés.
Lorsque mon livre est sorti, Coca-Cola m’a envoyé une lettre, reconnaissant à quel point les conditions étaient terribles, mais affirmant également qu’ils avaient désormais entamé des réformes et m’ont proposé de m’envoyer là-bas en avion afin que je puisse témoigner de l’amélioration des conditions. Si quelque chose avait changé à mon retour, c’était grâce au contrat conclu entre Cesar Chavez et l’United Farmworkers avec Coca-Cola — imposé par ses marches inlassables, auxquelles j’avais moi-même participé.



1974 - Texas



1975 - NYC



Cesar Chavez et UFW - 1975 - Modesto, CA



Cesar Chavez - 1975 - Modesto, CA



1974 – Route 29, Floride – Salaire journalier à la fin de la journée de travail – En bas, le propriétaire terrien



1994 - Bullock County, AL

1974 – Immokalee, Floride – La femme interviewée

Les champs de la tromperie -

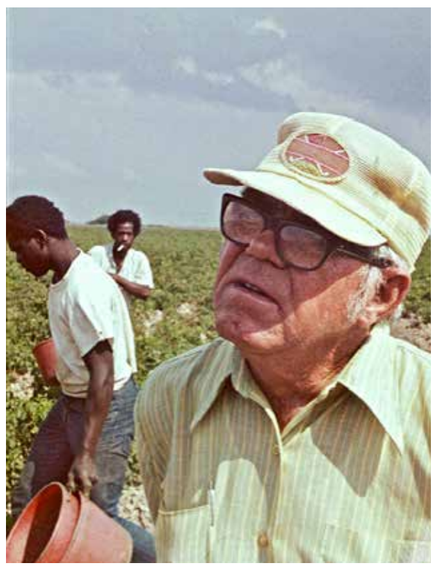
Le poids des mensonges innocents

« Je ne peux pas faire confiance à un homme qui ne voit pas mes larmes. » - Solange Knowles dans « Where Do We Go »

Dans le sud de la Floride, j'ai été hébergé par un producteur de tomates blanc qui m'a dit qu'il gagnait près d'un million de dollars par an grâce aux travailleurs migrants. Je me suis fait mettre à la porte quand il a découvert mes photos de « nègres » :

- Alors, quel est ton objectif principal ? Ce n'est pas seulement de faire une tournée. Je ne suis pas né de la dernière pluie. Je te dis la vérité, tu viens de ce milieu des droits civiques du Nord.
- Non, j'étudie juste l'agriculture pour un livre
- Eh bien, si tu restes avec ces gens des bidonvilles, c'est le genre de livre sur les bidonvilles que tu vas avoir, n'est-ce pas ? Ça dépend du genre de personnes à qui tu parles. Tu dis que tu parles aussi bien aux Blancs qu'aux gens de couleur.
- Je fais confiance à tout le monde.
- Tu verras que les gens de couleur sont mieux traités ici qu'ailleurs aux États-Unis. Ils sont heureux.

J'ai toujours essayé de respecter l'honnêteté de ces racistes du Sud, alors quand mon magnétophone a révélé plus tard que, dans le feu de la dispute, je lui avais menti (un petit mensonge), je me suis senti un peu déprimé. Je n'avais alors aucune idée que mes photos finiraient un jour dans un livre.



Écoutez l'interview du propriétaire terrien



« Nous vivons dans une terre mourante. »
- Jesmyn Ward dans Sing, Unburied, Sing

Plus tard, j'ai pu vivre avec certains de ses ouvriers agricoles, qui étaient des Noirs et des Mexicains en fuite. Leur situation est déprimante, c'est le moins qu'on puisse dire. Beaucoup sont trop brisés pour parler de leur situation, mais cette femme, qui était l'une des rares Blancs pauvres dans les champs, m'a raconté, dans sa petite cabane louée, quelles étaient les conditions :

- Avez-vous déjà bénéficié de l'aide sociale ou de bons alimentaires ? – Si je pouvais en avoir, je le ferais, parce que j'en ai vraiment besoin. – Combien gagne votre mari par semaine en général ? – Pas grand-chose, trente-cinq ou quarante dollars par semaine, peut-être. Ça suffit à peine pour payer le loyer et acheter de quoi manger. – Et vous travaillez sept jours sur sept ?
- Sept jours sur sept pour 40 dollars, oui !
- Y a-t-il eu des moments où vous n'aviez rien à manger ?
- Il y a eu des moments où je n'avais rien, pas même une cigarette. J'ai connu des moments où je n'avais que du sucre, de l'eau et du pain pendant trois semaines. Les gens qui n'ont rien, ils souffrent vraiment.
- Mais qui blâmeriez-vous pour tout ça ?
- Le gouvernement. Il essaie de nous affamer.
- Vous ne blâmez personne ici ?
- Non, je ne blâme pas les miens. Je blâme mon gouvernement.
- Je suis content que vous ne blâmiez pas les Noirs ou les Mexicains pour ça. Beaucoup de gens le font, vous savez.
- Non, ça vient du gouvernement lui-même. C'est la raison pour laquelle il y a eu toutes ces émeutes et tout ça... On m'a brûlé mes vêtements et tout ce que j'avais trois fois.

Mon interview de la pauvre femme blanche

Immokalee: Le crépuscule de nos invisibles et de nos oubliés



1974 - Immokalee, FL

« Nous ne sommes jamais libérés du sentiment que quelque chose va venir nous prendre tout ce que nous avons. » - Jesmyn Ward

Ce fut une agréable surprise de rencontrer une Blanche pauvre qui ne rejetait pas indirectement la faute de son propre malheur sur les Noirs, car il est courant parmi les Blancs pauvres de faire d'eux des boucs émissaires.

Dans sa ville, Immokalee, plusieurs propriétaires blancs de camps de travail ont depuis été emprisonnés par le procureur général de Floride. Mais les conditions se sont encore détériorées depuis ma première visite en 1974, lorsque des gardes armés tiraient sur tous les intrus, même sur les journalistes de NBC qui n'avaient rien filmé.

Même les rednecks, pourtant enclins à la violence, m'ont déconseillé de m'y rendre et n'ont pas osé m'y conduire, même en plein jour. J'ai fini par y vivre une semaine avec quelques travailleurs migrants pauvres, mais je m'étonne encore aujourd'hui d'en être sorti vivant.

D'une manière ou d'une autre, j'ai réussi à me lier d'amitié avec l'un des gardes noirs, qui m'a donné un peu de nourriture et m'a suivi à distance dans les rues pour me « protéger ». Lui et le chef de la police m'ont tous deux dit que 25 corps avaient été retrouvés dans les rues au cours des six derniers mois dans cette ville de seulement 3 000 habitants. Chaque nuit, j'entendais des coups de feu.

„Der Körper hat ein Gedächtnis. Die körperliche Haltung trägt mehr als ihr eigenes Gewicht." – Claudia Rankine



1974 – Route 29, Floride



1974 - Immokalee, FL





1974 - Immokalee, FL



1974 - Immokalee, FL

J'y ai vu plus de sang que partout ailleurs en Amérique, mais je n'ai osé photographier que quelques scènes. Ce Mexicain a été poignardé alors que j'étais assis à ses côtés. Chaque matin, une file de silhouettes débraillées s'alignait le long de la route — agressées et volées pendant la nuit — essayant désormais de quitter la ville en auto-stop. Beaucoup n'ont jamais échappé à ce camp de travail forcé.
Ce qui m'a le plus intéressé, ce ne sont pas les cadavres, mais les vivants — ces gens chez qui tout semblait éteint. Ces malheureux épuisés, qui avaient survécu en travaillant sept jours sur sept, avaient lentement baissé les bras et gisaient désormais là, attendant la mort. La nuit, ils dormaient dans les rues. L'un d'eux est allongé, coincé entre les distributeurs de Pepsi et de Coca-Cola.
En 2008, la campagne anti-esclavage de la Coalition of Immokalee Workers a remporté son procès contre ce que le procureur général des États-Unis a qualifié d'« esclavage pur et simple », et plusieurs propriétaires de camps blancs ont été emprisonnés. La campagne a permis de libérer 1 200 travailleurs retenus contre leur gré par des gardes armés.
En 1996, alors qu'elle raccompagnait un auto-stoppeur chez lui à Immokalee, ma compagne de voyage, Eli Sæter, une Norvégienne, écrivit plus tard dans son livre :
« Devant la maison où nous nous trouvons actuellement, l'auto-stoppeur a découvert deux personnes tuées. L'une avait la tête arrachée par une balle. L'autre avait été poignardée. J'ai peur. Je n'ose pas dormir. Jacob est épuisé, il a conduit trop longtemps. Il dort comme une souche. »
Oui, au fil des ans, je me suis habitué à la violence.

1974 - Immokalee, FL



Fuite vers le sanctuaire et la souveraineté

« Au XVIIe siècle, nos ancêtres ont lutté contre l'esclavage et se sont enfuis dans les zones boisées du nord de la Floride espagnole. Là, nous avons rejoint nos frères et sœurs indiens qui avaient eux aussi fui l'oppression des esclavagistes européens. Ensemble, pendant de nombreuses années, nous avons résisté à leurs tentatives de nous rattraper. » - Les Séminoles noirs – Une durabilité éprouvée

Lors de ma première visite, j'ai rapidement reçu tant de menaces de mort à cause de mes photos que, comme les esclaves fugitifs d'autrefois, j'ai cherché refuge auprès des Amérindiens en dehors de la ville. Là, j'ai vécu avec cette femme de la tribu séminole. Je trouvais romantique de dormir dans une hutte de feuilles de palmier, mais ce romantisme n'a duré que quelques jours.

Une nuit, j'ai été réveillé en sursaut par des cris m'ordonnant de sortir. J'ai senti que ma dernière heure était venue lorsque je me suis retrouvé dans les phares d'une camionnette où des hommes armés hurlaient avec un accent mexicain : « Tu dois avoir quitté la ville avant le lever du soleil. Sinon, tu ne verras plus jamais un autre lever de soleil ! »

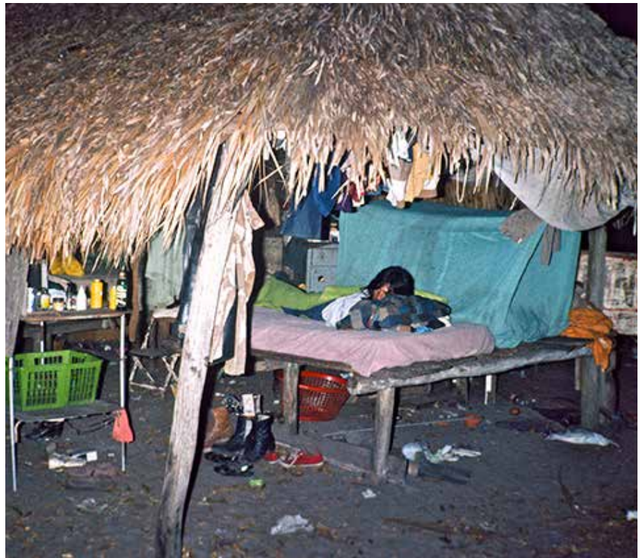
Je savais qu'ils étaient on ne peut plus sérieux. La femme n'osait plus m'héberger, alors je me suis glissé hors de la ville comme une ombre, reconnaissant envers les Séminoles de m'avoir protégé, tout comme ils avaient autrefois donné refuge aux Noirs.
Des années plus tard, en revenant, j'ai compris à quel point j'avais vécu en marge de la loi. Les Séminoles avaient ouvert le premier casino amérindien, jetant les bases d'une industrie de plusieurs milliards de dollars qui a remplacé leurs anciens combats d'alligators et leurs petits jeux d'argent.

Leurs machines à sous prennent l'argent des joueurs blancs et redistribuent les bénéfices : chaque membre de la tribu reçoit désormais environ 130 000 dollars par an — plus du triple du revenu moyen américain et huit fois ce que gagnent les cueilleurs de tomates noirs et latino-américains qui travaillent autour de leurs manoirs.

À dix-huit ans, de nombreux enfants séminoles sont déjà millionnaires — bénéficiaires des seules réparations sanctionnées par le gouvernement dont j'ai connaissance en Amérique.



1974 – Réserve d'Immokalee, Floride





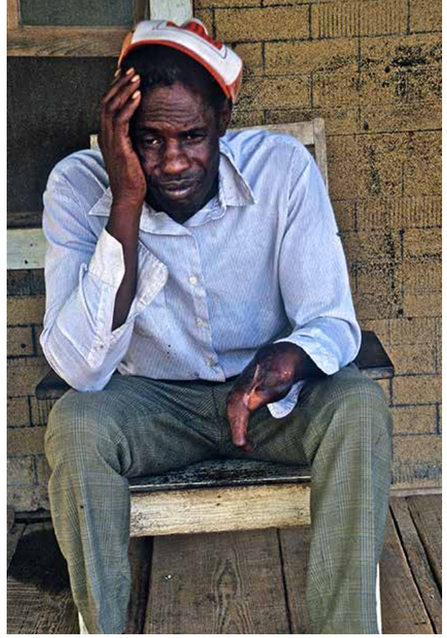
Des chaînes aux horloges : les échos du fouet

« Les syndicats doivent-ils user de leur influence pour priver l'homme noir de sa possibilité de travailler—[ou] s'unir à ceux qui veulent offrir à chaque homme, sans distinction de couleur, de race ou de croyance, ce que le colonel Roosevelt appelle le « square deal » en matière de travail ? » - Booker T. Washington

Au cours de mon voyage, j'ai cherché à comprendre pourquoi nous voyons constamment une image ennemie chez nos semblables et permettons ainsi la violence à leur égard. Je me suis interrogé sur les conditions de travail qui continuent de nous abattre, corps et âme.

Les tâches pénibles sont toujours effectuées par des Noirs tandis que les Blancs les dirigent. De nombreux Noirs ont été tués dans ces scieries et encore plus de pieds et de doigts ont été coupés — comme sur ce travailleur. En Amérique centrale, j'ai vu comment les États-Unis apportent un soutien militaire à la répression sanglante des syndicats, mais j'ai été choqué de constater qu'il n'y avait pratiquement aucun syndicat dans les États du Sud capable de protéger ces travailleurs. Ces travailleurs ne recevaient aucune indemnisation lorsque la scie leur coupait les doigts, et ils devaient reprendre le travail deux jours plus tard, car comme on le disait à l'un d'eux : « Il y a plein de nègres affamés dehors qui attendent de trouver du travail. » Les États du Sud ont toujours des lois sur le « droit au travail » qui dispensent les travailleurs de cotiser aux syndicats. Ces lois ont été initialement adoptées par des suprémacistes blancs pour détruire les syndicats en faisant craindre aux Blancs d'être « contraints d'adhérer à des organisations avec des « singes » africains noirs qu'ils devront appeler « frère » sous peine de perdre leur emploi ».

Martin Luther King a mis en garde contre le risque de se laisser berner par ces lois sur le « droit au travail », qui « nous privent de nos droits civils et du travail, ainsi que de la liberté de négocier collectivement pour améliorer les salaires et les conditions de travail de tous ».
Aujourd'hui encore, Jeff Bezos amasse ses milliards en licenciant régulièrement les membres du syndicat d'Amazon, qui disposent de peu d'autres avantages sociaux et d'une maigre indemnité de chômage dans le Sud.



1996 - Bullock County, AL

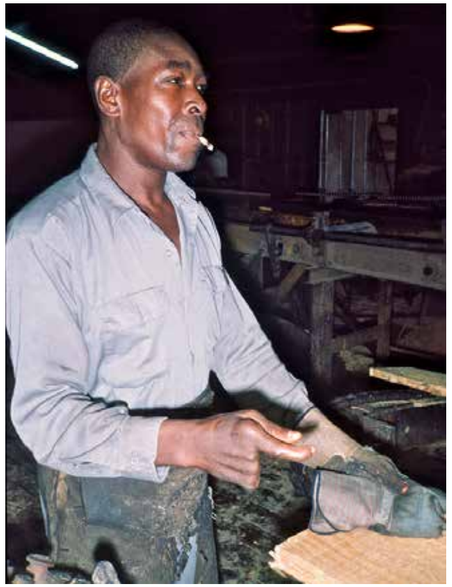


1973 - Tunica, LA





1975 - Washington, GA



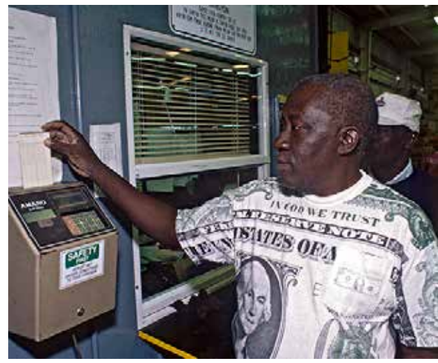
1975 - Washington, GA

Le passé n'est jamais révolu

« Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé. » – William Faulkner, paraphrasé par Barack Obama dans « A More Perfect Union »

Dans une société qui s'en prend si violemment à d'autres êtres humains et où les concepts européens de participation des employés sont à des années-lumière, les travailleurs perçoivent la pointeuse comme le nouveau fouet du maître esclavagiste — un symbole de notre oppression perpétuelle. Lorsque, cinq ans plus tard, je suis retourné voir le travailleur migrant Sam Kator (page 83) pour lui remettre mon livre, j'ai découvert qu'il avait été battu à mort par la police dans une cellule de prison.

Voyager dans le monde des Noirs américains devient inévitablement un voyage au cœur de l'âme et de l'histoire de chaque personne que l'on rencontre.



1996 - Immokalee, FL

On commence à comprendre les traits de caractère et les tendances que nous avons imprimés dans la conscience collective des Noirs à travers l'esclavage, et comment, depuis lors, nous avons non seulement perpétué et ravivé leurs schémas de détresse et les nôtres, mais aussi les avons intensifiés.

Enregistrement audio et autres photos d'ouvriers devant la pointeuse



En haut 1994 - Bullock County, AL

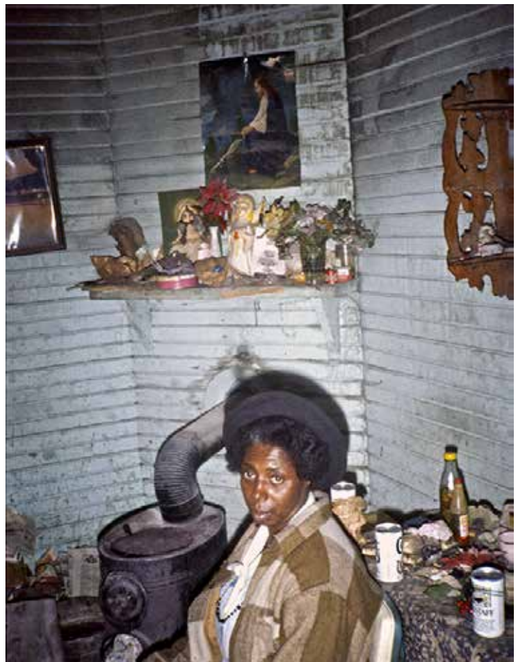
« Je ne suis pas un esclave. Je suis un homme. J'ai une histoire, une culture, un esprit, une âme. Je ne suis pas un objet à utiliser, à jeter et à oublier. » Octavia Butler, Kindred

« Le passé est tout ce qui donne sa cohérence au présent, et de plus, le passé restera horrible exactement aussi longtemps que nous refuserons de l'évaluer honnêtement. »
- James Baldwin

Pauvre esclave

Pauvre esclave,
libère ton corps de ses chaînes,
pauvre esclave, enchaîne ton esprit.

Écoute-moi attentivement
et si j'ai tort, corrige-moi.
Mais si j'ai raison, loue mon chant,
voyons maintenant si nous sommes d'accord :
La définition d'un esclave
signifie quelqu'un qui n'est pas entièrement libre
donc un esclave reste un esclave
s'il ne peut pas penser par lui-même.



En bas 1974 - Washington, NC - 1994 - Bullock County, AL





1996 - Bullock County, AL



1974 - Immokalee, FL



1996 - Bullock County, AL

Un arbre reste un arbre
même s'il perd ses feuilles quand l'hiver arrive.
Mais il refleurit au printemps
car il n'a pas perdu ses racines.
Mais un esclave reste un esclave
sans la connaissance de ses racines
jusqu'à ce qu'on lui enseigne le passé
pas seulement une partie, mais toute la vérité.
Pauvre esclave, libère ton corps de ses chaînes,
pauvre esclave, enchaîne ton esprit.

1974 - Alachua, FL

« Un peuple qui ignore son histoire passée est comme un arbre sans racines. » - Marcus Garvey, leader du mouvement panafricaniste

« Plus tu connais ton histoire, plus tu es libéré. »
- Maya Angelou, Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage

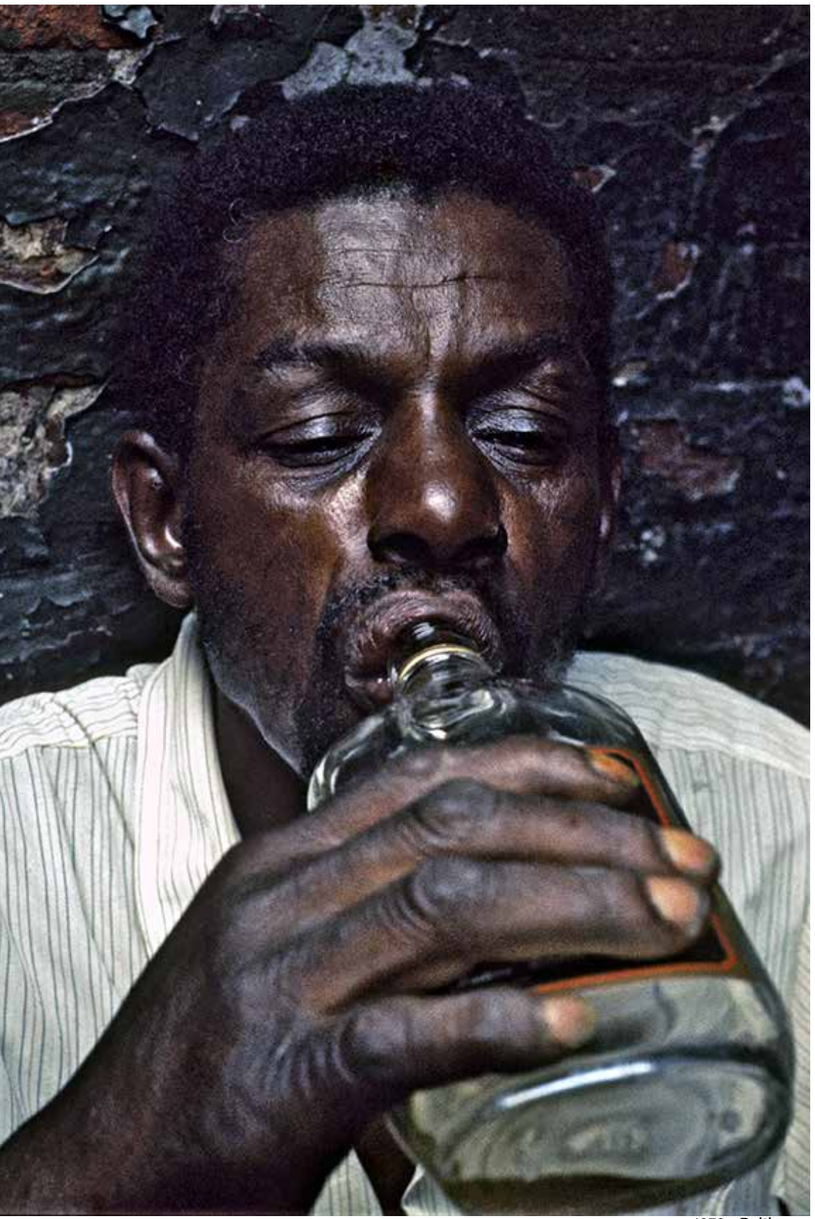


1975 - Dallas, TX

1974 - Greenville, NC







1973 - Baltimore



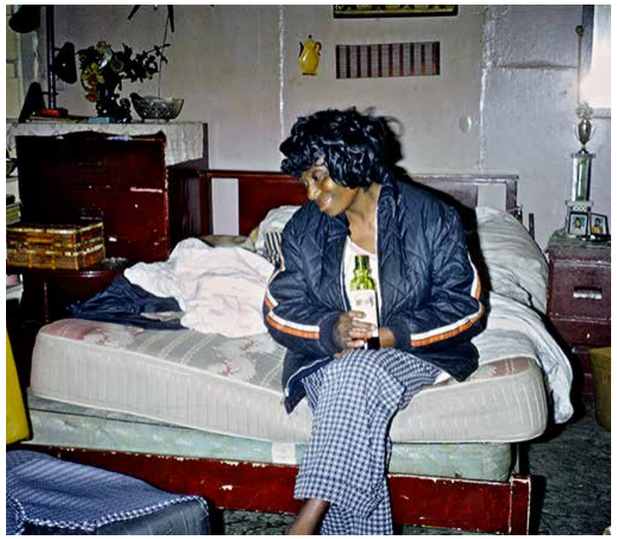
1996 - Belle Glade, FL

« Je n'ai pas honte de mes grands-parents pour avoir été esclaves. J'ai seulement honte de moi-même pour avoir eu honte à un moment donné. »
— Ralph Ellison, auteur de *Invisible Man*

Il y avait un frère l'autre jour
qui me disait qu'il se sentait planer
mais je n'ai pu que soupirer tristement
car la drogue et l'alcool ne sont pas une gloire,
et si j'avais la chance de planer
je dirais la vérité et non un mensonge,
car le plus grand trip qu'un homme puisse atteindre
vient de la sagesse, de la connaissance et de la compréhension.

Pauvre esclave,
soulage la pression de ton corps,
pauvre esclave,
mets-la sur ton esprit...

La chanson poignante de Jimmy Cliff «***Pauvre esclave*** », illustrée



1974 - Washington, NC



1994 - Bullock County, AL



1978 - Zebulon, NC



2008 - Bullock County, AL

Comment nos privilèges de caste nous rendent aveugles à la souffrance qui nous entoure

« Je suis invisible, comprenez-le bien, simplement parce que les gens refusent de me voir. »
—Ralph Ellison, Invisible Man

En vivant parmi les classes défavorisées, j'ai vu comment les chaînes physiques se transformaient en chaînes mentales. Les cabanes où nous avons confiné notre frère Caïn, que nous avons tué, depuis l'époque de l'esclavage, étaient tout à fait inhumaines et n'offraient aucune possibilité d'expression intellectuelle ou créative.
Il y a cent ans, les Blancs vivaient souvent à côté des Noirs.
Voir des gens relégués à des conditions de vie aussi inférieures est incompréhensible et blessant — non seulement pour les opprimés, mais aussi pour l'enfant blanc innocent.

En grandissant, l'enfant est lentement manipulé pour se forger des images hostiles, de sorte que la joie naturelle de socialiser avec des Noirs aux États-Unis ou des immigrés en Europe est réprimée.
Une fois ce cercle vicieux enclenché, il devient facile pour les Blancs de se convaincre que les parias vivent juste à côté de leurs maisons de luxe, dans des cabanes sordides, souvent plus petites que cette vieille cabane d'esclaves.
Comme le disaient souvent les étudiants du Sud après mes conférences,
« Avant de voir votre exposition, je n'avais jamais imaginé que de vraies personnes vivaient dans ces cabanes. »

Pourtant, l'abîme sombre dans nos esprits que reflètent ces conditions de bidonville est bien pire que ce que montrent mes photographies.
Les images ne montrent pas comment le vent siffle à travers les fissures, rendant impossible de se réchauffer en hiver, ni les planchers pourris aux fissures si larges que les serpents et la vermine rampent directement dans le salon.

L'impuissance que je ressentais en essayant de photographier ces sensations suffocantes reflétait l'impuissance imposée aux victimes piégées. Même si j'avais pu m'offrir un objectif grand angle pour rendre compte de l'étroitesse des lieux, les images n'auraient pas pu montrer qu'il n'y avait ni eau courante, ni toilettes, ni douches, ni électricité. J'ai vu des milliers d'Américains grandir à la lumière d'une lampe à pétrole.



1975 - Bullock County, AL

En bas 1973 - MS - À gauche 1974 - Savannah SC



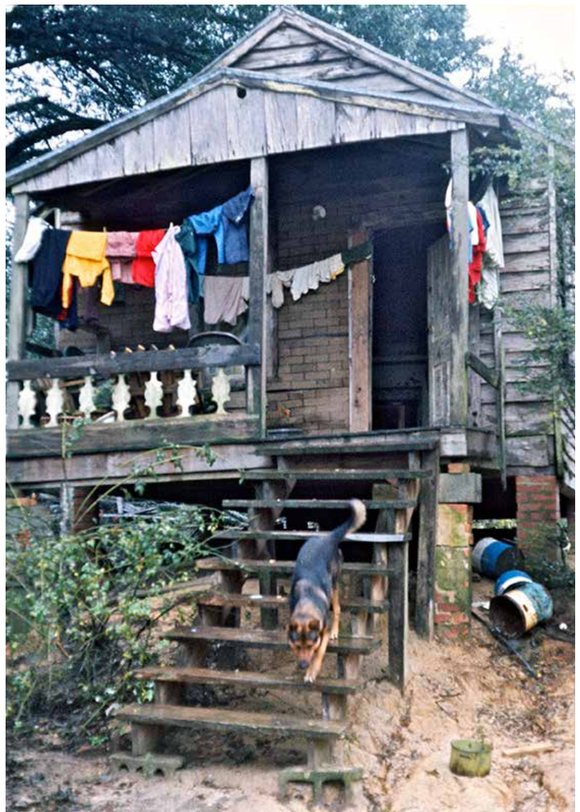
1974 Savannah SC - En bas 1974 – Ancienne cabane d'esclaves sur la plantation, SC

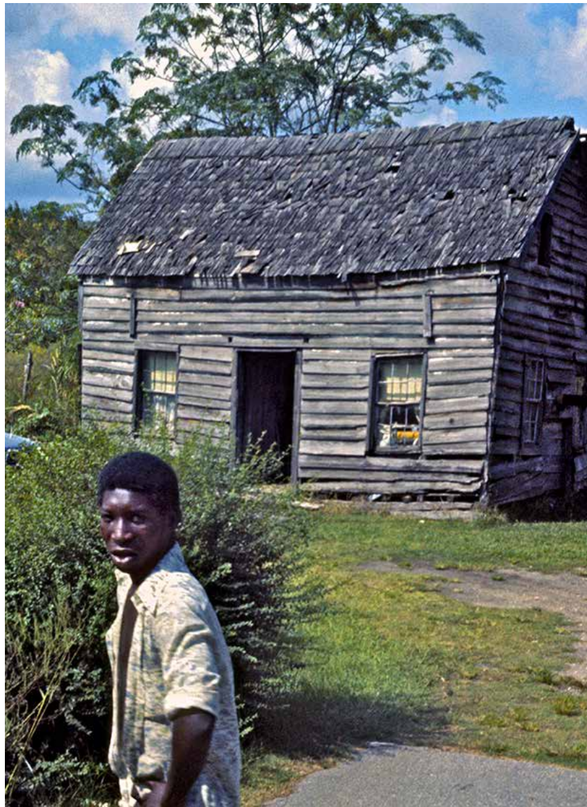


1973 - Bamberg, SC - En bas 1978 Bullock County, AL







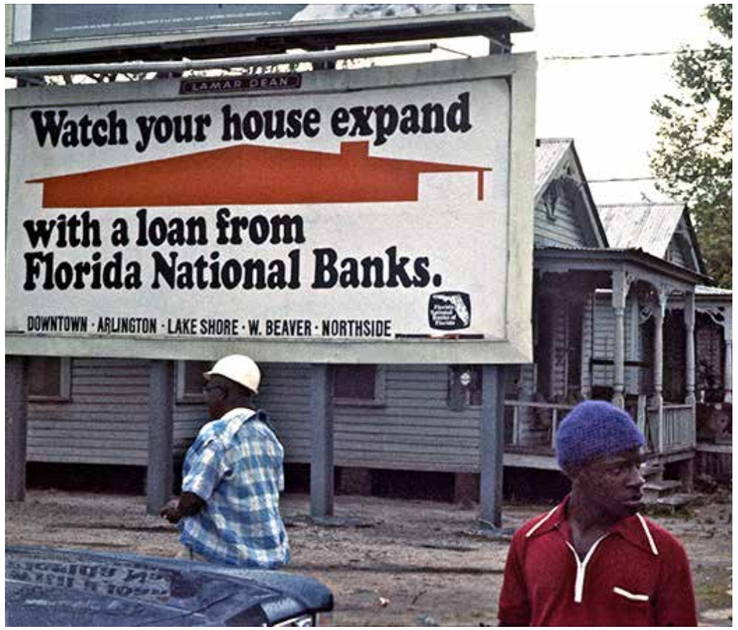


Rêves de panneaux publicitaires dans les bidonvilles

« Mais il y avait des rêves sous ces toits en tôle ondulée, des espoirs tissés dans les fissures de ces planches usées par les intempéries. Nous le savions, même dans nos plus jeunes années. » —Jacqueline Woodson, Brown Girl Dreaming

De la même manière, je ne me sentais pas capable de décrire cette étrange sensation psychique d'être soudainement plongé dans une situation que nous ne connaissons plus au Danemark depuis cent ans — même si, après le bruit étouffant des foyers américains, le silence sans télévision ni radio semblait presque libérateur.

Les Blancs libéraux, qui ne craignent jamais de se voir couper l'électricité, affirment parfois lors de mes conférences que les Noirs devraient être reconnaissants pour la même raison. Avec un tel romantisme, nous révélons une insensibilité troublante à la psychologie de la pauvreté involontaire. Et même si vous échappez à l'invasion des publicités d'une société d'abondance à l'intérieur de votre logement de bidonville, votre horizon reste écrasé par les panneaux d'affichage agressifs qui se dressent juste à l'extérieur.



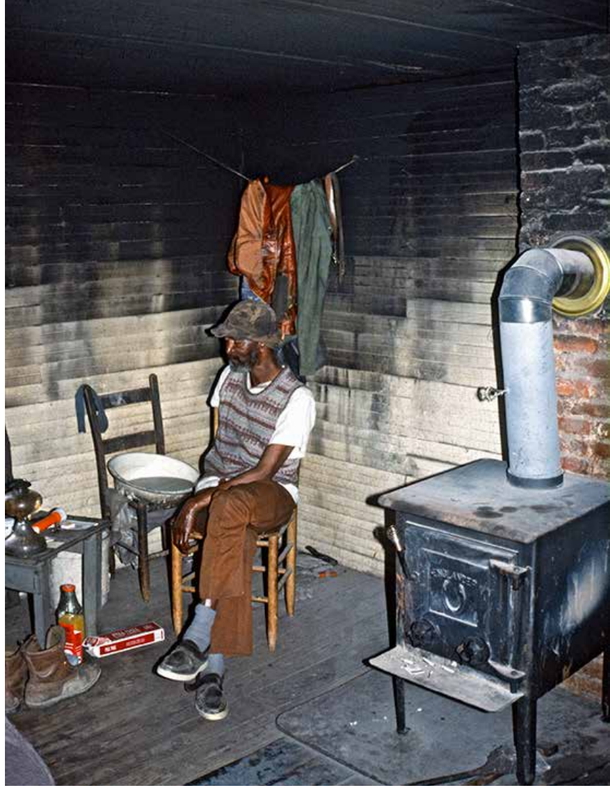
1974 - Jacksonville, FL



1975 - Philadelphia, MS



1974 - La Crosse, FL



1996 - Capron, VA - En bas: 1975 - Burke County, GA



1990 - Burke County, GA



Les cabanes aujourd'hui

« Il y a des années qui posent des questions et des années qui y répondent. » - Zora Neale Hurston, « Their Eyes Were Watching God »

Dans les années 70, j'ai pris des milliers de photos de cabanes dans l'idée de les donner à la Schomburg Collection à Harlem, convaincu qu'elles appartiendraient bientôt au passé. Comme j'avais tort. Je vois encore des cabanes délabrées partout. En voici quelques-unes prises lors de mes dernières visites.

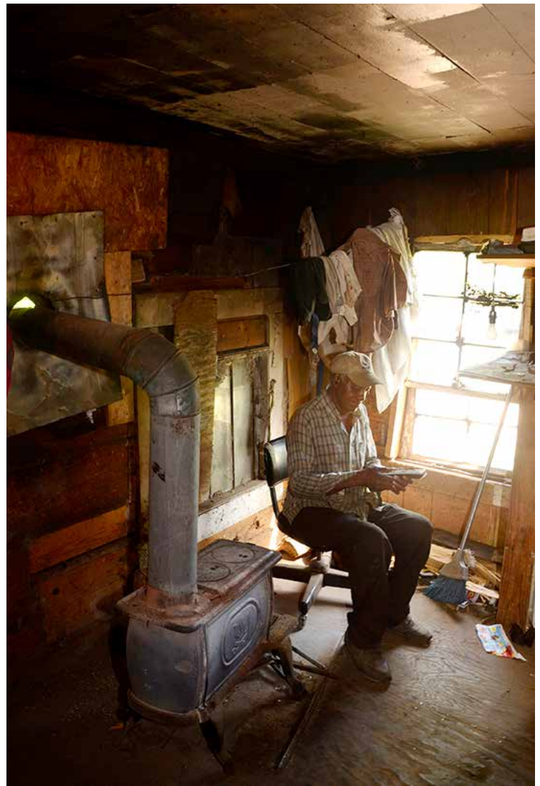


2003 - Union Parish, LA



2012 – Un pasteur rentrant chez lui après le service religieux, comté de Perry, Alabama

2012 – vieil homme avec un téléphone portable dans sa cabane dans le comté de Perry, AL



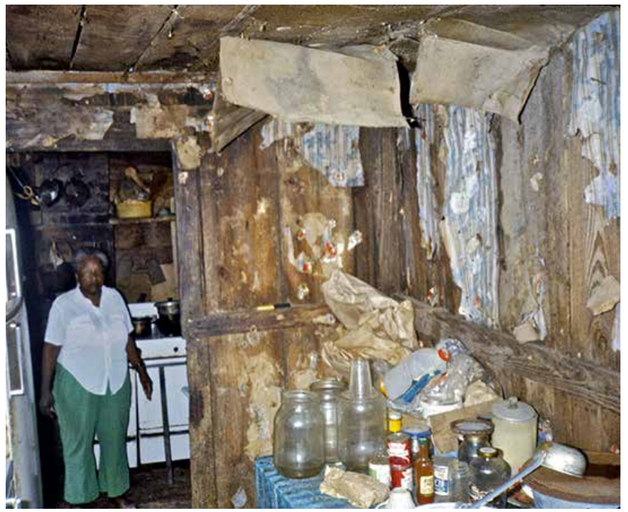
2009 – St. Francisville, Louisiane – Femme aveugle de 98 ans



2012 – Un pasteur se détend dans sa cabane après le service religieux, comté de Perry, AL









À gauche 1975 - Tuskegee, AL - en haut et en bas 1975 - Bullock County, AL

1973 - Orangeburg County, SC



Sauts psychiques de la Terre à la Lune

« La pauvreté est une cage. C'est une cage dont il est difficile de s'échapper. Et c'est une cage qui n'est pas seulement faite de difficultés économiques. Elle est faite de honte, de peur et d'isolement. » - Jesmyn Ward, « Sing, Unburied, Sing »

« J'ai grandi dans une cabane d'une seule pièce, mais j'ai toujours eu des livres à lire. Je savais qu'il existait un monde au-delà de celui dans lequel je vivais. » - Oprah Winfrey

De même, j'ai eu du mal à photographier la riche classe supérieure américaine. Contrairement aux riches vantards d'aujourd'hui, comme le gouvernement de milliardaires dorés de Trump, les riches des années 1970 affichaient souvent une sorte de culpabilité. Le fossé entre riches et pauvres s'est considérablement creusé depuis cette époque, où les États-Unis avaient atteint leur plus grand niveau d'égalité jamais connu. Malgré tout, la classe supérieure ne se cachait que derrière des manoirs et des ranchs « modestes ». Je ne pouvais photographier qu'une seule pièce à la fois, jamais la véritable ampleur de leurs demeures. Bien que le contraste photographique entre riches et pauvres semblait minime, les sauts psychiques que j'effectuais d'une cabane à une maison de plantation — ou d'un ghetto à une demeure de millionnaire — me donnaient toujours l'impression de voyager de la Terre à la Lune. Je gardais donc Søren Kierkegaard dans ma poche :

La philosophie de notre temps est comme cet homme riche qui, par une nuit sombre mais étoilée, sort dans sa confortable voiture aux phares brillants et emporte avec lui sa propre lumière et ses propres ténèbres. Il apprécie sa sécurité et la lumière qui éclaire son environnement immédiat, mais il ne comprend pas que cet éclat intense l'éblouit et l'empêche de voir les étoiles que le pauvre paysan, à pied ou dans sa charrette sans lampe, peut observer à la perfection dans l'immensité du ciel.

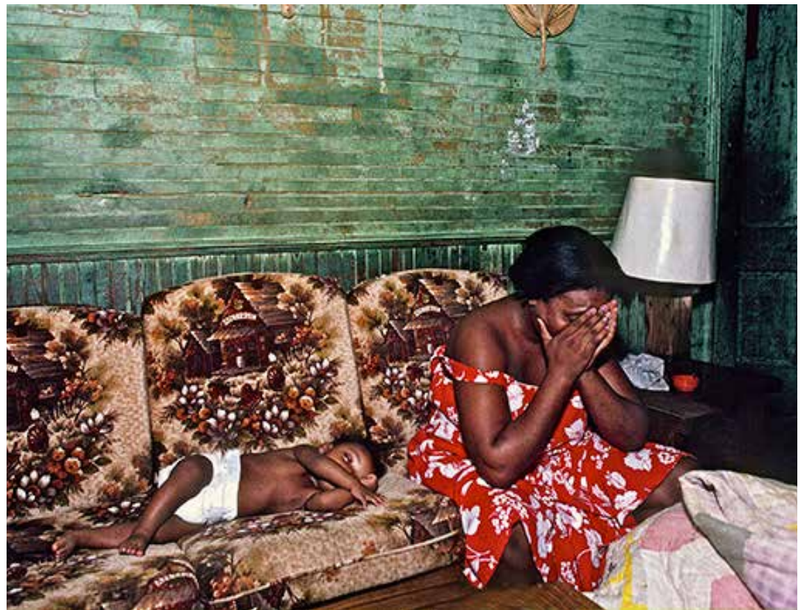


1973 - Natchez, MS



1974 - Palm Beach, FL

1995 - Montgomery County, AL





1974 - Alachua County, FL



1971 – Newton, MA – Voir la mise à jour avec Marly Sockol ci-dessous



1974 - Daytona Beach, FL



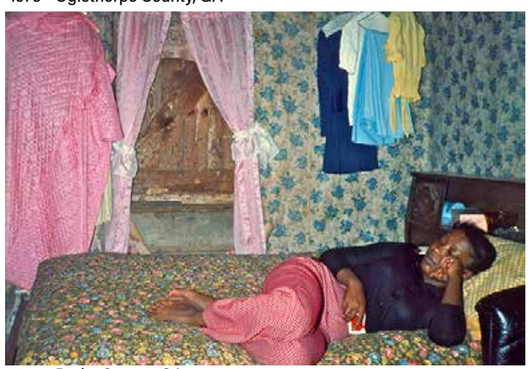
1974 - Cambridge, MA



1975 - Oglethorpe County, GA



1974 - Greenville, NC



1975 - Burke County, GA

Extrait d'un film avec Marly Sockol sur la façon dont ma dépression – après qu'elle m'eut quitté en 1971 – m'a poussé vers les ghettos

De l'auto-stop et des sauts psychiques

« Le sexisme n'a jamais rendu les femmes impuissantes. Il a soit réprimé leur pouvoir, soit exploité celui-ci. » — bell hooks, Ain't I a Woman: Black Women and Feminism

Faire du stop en Amérique, c'est une tentative constante de surmonter la peur des gens et de faire de le fait de vous prendre en stop une expérience positive. Quand vous voyez les feux de freinage rouges qui vous font frissonner et que vous vous précipitez dans l'obscurité, ouvrant brusquement la portière de la voiture pour vous retrouver face au canon du pistolet d'un conducteur effrayé, vous savez que c'est pour votre bien-être et votre sécurité mutuels que vous êtes obligé de montrer votre passeport ou le contenu de vos poches. On peut favoriser la confiance avec une belle pancarte bien élaborée. J'expérimente toutes sortes de slogans, comme « J'économise du carburant pour vous » (pendant la crise pétrolière de 1973) et « La Bible Belt — et pas de bon Samaritain ? » Mais malheureusement, la seule chose qui donne vraiment confiance aux gens, c'est de montrer que je ne suis pas américaine.

La confiance est essentielle pour l'auto-stop démographique. Les trajets avec des femmes sont perçus par les auto-stoppeurs comme un encouragement psychologique particulier et une sécurité après les agressions des soi-disant « rednecks » et « pervers ». Mais les femmes posent aussi un problème. Comme les étrangers trouvent généralement les femmes américaines blanches extrêmement ouvertes et que, contrairement aux conductrices en Europe, elles vous invitent souvent chez elles, elles se rendent vulnérables. D'une part, il est important de laisser la femme fixer les limites de cette nouvelle amitié. De cette manière, il y a une chance d'éviter le sexisme qui vous est inévitablement imposé en tant qu'homme. La société ne vous a jamais donné le choix de devenir sexiste ou raciste ; seulement d'essayer de contrer les pires conséquences. Sans conscience de votre propre souffrance, vous êtes voué à blesser les opprimés avec vos « vibrations de maître ». D'autre part, vous ne pouvez pas, comme avec les conducteurs masculins, vous laisser porter par n'importe quelle situation, car vous risquez facilement de blesser les sentiments. Être un bon vagabond est plus difficile qu'être funambule. Même le vagabond le plus compétent commet des erreurs ici, notamment parce que vous êtes vous-même si vulnérable, et que les épreuves de la route vous font souvent tomber amoureux de personnes auxquelles vous ne vous seriez jamais ouvert autrement.

J'ai vécu une expérience frappante de ce genre de malentendus lorsqu'un conducteur m'a proposé la soi-disant « drogue de l'amour », le MDA, qui vous fait vous sentir incroyablement amoureux de tout le monde.

Le trajet suivant s'est fait avec une femme de 80 ans un peu raide qui n'a pas pu s'empêcher d'être touchée par mon amour incontrôlable et qui, au cours des heures suivantes, s'est mise à se comporter comme une adolescente amoureuse. Nous avons donc été tous les deux un peu déçus lorsque l'euphorie s'est dissipée.

L'une des plus belles choses que l'on puisse vivre en tant que vagabond, ce sont ces relations avec des personnes âgées que l'on évite d'une manière ou d'une autre dans la vie normale. Les seniors constituent le groupe le plus harmonieux pour l'auto-stoppeur, car ils vivent avec le même sens du temps que le vagabond et ajoutent à votre voyage cette quatrième dimension essentielle : la perspective historique. Quand vous les entendez dire des choses comme « Ce dont ce pays a besoin, c'est d'une nouvelle Grande Dépression pour nous rassembler à nouveau », vous percevez l'énorme aliénation qui rend la compagnie du vagabond si importante à leurs yeux.

Mais les plus hyperactifs peuvent vous tuer avec leurs sauts psychiques ! En Floride, j'ai été pris en stop par un riche septuagénaire, le tristement célèbre « Wild Bill » Gandall. Il voulait faire de moi son photographe privé et dénoncer les « richissimes » de Palm Beach. Il m'emmenait aux soirées les plus huppées, où nous nous vautrions dans le champagne, les femmes et les multimillionnaires. Immédiatement après, il m'emmenait, avec des cadeaux luxueux, dans les bidonvilles noirs de West Palm Beach ou les camps d'esclaves en dehors de la ville, puis faisait le tour en signalant ces conditions à la police, aux tribunaux et aux conseils municipaux. De six heures du matin à deux heures du matin, il fulminait et s'indignait contre les injustices. Si nous étions perdus, il s'arrêtait n'importe où pour demander son chemin. Une nuit, il s'est arrêté devant une église de banlieue bondée, s'est précipité à l'intérieur, a interrompu le service, m'a présenté comme le fils d'un pasteur danois, puis a prononcé un sermon tonitruant et dirigé la chorale. Au bout d'une demi-heure, l'assemblée était prise de fou rire, et il s'est soudainement souvenu de sa mission : il a envoyé les gens chercher des cartes dans leurs voitures, puis nous avons formé un cercle sur le sol de l'église pour trouver Indian Road.

Chaque jour apportait son lot de nouveaux projets. Un jour, il a découvert l'« agriculture biologique » et a immédiatement organisé le transport par avion de quatre camions de fumier depuis les Everglades jusqu'à son domaine aux Bahamas. Après une telle semaine, j'étais complètement épuisé par le manque de sommeil et de recul, et j'ai dû partir. Oh, comme j'ai apprécié de retrouver la liberté de l'autoroute !

Mais le voyage suivant s'est fait avec une femme de 82 ans tellement hyperactive qu'elle ne dormait que lorsque je conduisais. Heureusement, au bout de quelques jours, elle m'envoya à Philadelphie chercher l'une de ses voitures. Si elle ne m'avait pas laissé utiliser sa carte de crédit pour inviter mes pauvres amis des champs de tabac, si elle ne m'avait pas laissé prendre des clochards et des auto-stoppeurs pour les emmener dans les meilleurs restaurants sur le chemin du retour vers la Floride (me permettant ainsi de me parer de plumes empruntées), cela aurait facilement pu se terminer par un effondrement mental au lieu d'un nouveau bond psychique.

Lettre à Mog, une amie américaine.

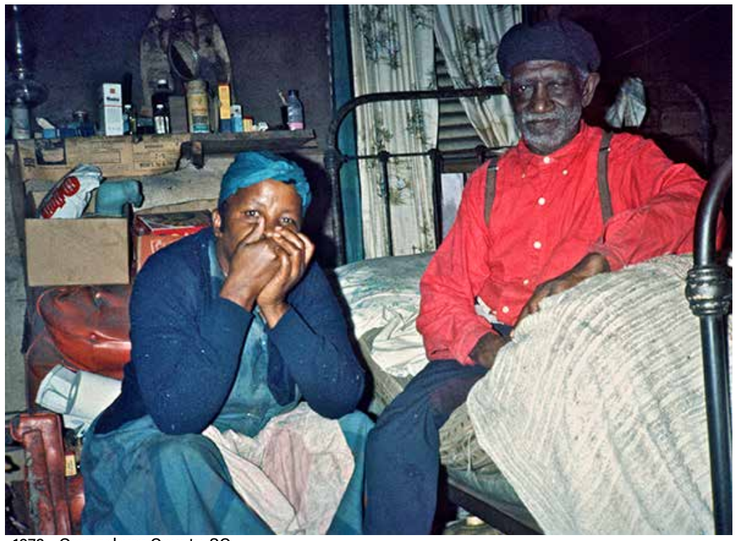
Sauts psychiques parmi les victimes de l’apartheid

« La seule façon de faire face à un monde qui n’est pas libre est de devenir si absolument libre que votre existence même soit un acte de rébellion. Le pont entre ce qui est et ce qui devrait être est construit par les choix humains. » - Audre Lorde

Une des raisons pour lesquelles je ne me lasse jamais de voyager en Amérique, c’est que c’est le seul pays que je connaisse où l’on peut faire des voyages aussi contrastés presque tous les jours. Parfois, quand je vivais avec, par exemple, une mère pauvre bénéficiant de l’aide sociale dans un ghetto du nord, j’allais faire du stop au nord de la ville, là où vivent les riches, pour ne pas grever son budget alimentaire.

Souvent, j’étais pris en stop par un homme d’affaires aisé, et lorsque je le divertissais avec mes récits de voyage, il m’arrivait parfois d’être invité à dîner chez lui, dans sa grande maison équipée de la climatisation centrale. Pendant le dîner, je racontais comment cette mère de trois enfants du ghetto pouvait rarement se permettre de manger correctement.

Si j’étais chez une famille conservatrice, tôt ou tard, ils me disaient généralement que j’étais le bienvenu chez eux pour que je n’aie pas à retourner dans ces conditions. Mais les familles libérales me chargeaient généralement de produits alimentaires coûteux sortis du congélateur, me conduisaient jusqu’à la limite du ghetto et me donnaient de l’argent pour un taxi pour le reste du trajet. « Voilà Robin des Bois », disais-je en riant fièrement quand je rentrais chez moi. J’avais appris qu’être un bon vagabond, c’est une question de concessions mutuelles. Un médecin de Skokie m’a donné huit rôtis pour une mère bénéficiaire de l’aide sociale à South Chicago, et un homme d’affaires de North Philadelphia m’a donné un grand sac de jetons pour que le fils de ma famille à South Philly n’ait pas à marcher jusqu’à l’université Temple.



1973 - Orangeburg County, SC





1973 - Orangeburg County, SC



1973 - Orangeburg County, SC

« La pauvreté n’est pas un accident. Tout comme l’esclavage et l’apartheid, elle est le fait de l’homme et peut être éliminée par l’action des êtres humains. » - Nelson Mandela

J’ai rarement trouvé la même compassion débordante pour les pauvres dans le Sud, mais j’y ai aussi vécu des moments de grande émotion. Un matin, je coupais du bois de chauffage pour une femme de 104 ans en Caroline du Sud. Elle et sa fille de 77 ans, Scye Franklin, devaient généralement couper leur propre bois. Leur cabane ressemblait à celles de l’époque de l’esclavage, bien qu’elle eût un puits (ce qui n’était pas le cas de beaucoup d’autres). Le mari de Scye avait 97 ans, et tous les trois dormaient dans le même lit pour se réchauffer lorsque la cheminée s’éteignait la nuit. Leur maison appartenait à un propriétaire blanc (qui vivait derrière les arbres), à qui elles versaient 30 dollars par mois.

Plus tard, lorsque je faisais du stop et que je montrais mes photos aux conducteurs, ils me disaient : « Vous avez dû prendre celles-là dans les années 60. » Je répondais : « Alors venez rendre visite à mes amis dans cette cabane, juste là, dans le champ. » Ils s’asseyaient avec la famille de Scye, regardant avec incrédulité et honte les larges fissures dans son plancher, puis lui donnaient de la nourriture et m’offraient quelques dollars pour acheter d’autres pellicules.
Ces dons m’ont permis de donner des conférences pendant les 40 années qui ont suivi, au cours desquelles j’emmenais souvent des étudiants et des amis fortunés — comme la multimillionnaire Anita Roddick (propriétaire de The Body Shop) — rendre visite à mes amis dans leurs cabanes, même après 2000. Anita leur a ensuite envoyé de gros chèques et a écrit à leur sujet dans ses livres : « La pauvreté nous fait honte à tous. J’ai essayé de voir si The Body Shop pouvait mettre en place une initiative économique à petite échelle au sein des communautés que nous avons visitées. »
La rencontre entre le super-capitaliste et le sous-prolétariat est toujours mutuellement enrichissante.



1994 – Anita Roddick dans Bullock, Alabama

Voici un lien vers l’article d’Anita Roddick publié dans The Body Shop, qui raconte nos voyages ensemble. Elle m’avait accompagnée dans le but d’investir dans la communauté noire défavorisée, mais elle a perdu tout espoir en constatant la situation désespérée qui régnait dans la « Black Belt ».

« L'Amérique blanche a bâti sa maison sur la négation de l'Amérique noire. [...] Et lorsque les Noirs remettent en cause la structure de cette maison, le simple fait de la remettre en cause est accueilli par des accusations de haine. »
—Ta-Nehisi Coates





1974 - Washington, NC

Témoin privilégié : Confronté à ma blancheur face

Changer d'environnement aussi rapidement pouvait être choquant alors que la distance physique n'était que de quelques kilomètres. Mais après avoir erré pendant des années, on se rend compte qu'un tel vagabondage psychique est nécessaire à la survie. Ayant été façonné par un environnement danois de classe moyenne, j'ai trouvé accablant de vivre entièrement dans des foyers du ghetto pendant longtemps, avec leur surpeuplement, leur bruit constant et leur oppression psychique. Au bout d'un certain temps, j'ai eu besoin de rechercher des foyers plus aisés où je pourrais passer quelques jours dans ma propre chambre et retrouver la paix de l'esprit. Mais je m'ennuyais vite là-bas et je retournais vers les ghettos. À Washington, en Caroline du Nord, j'ai vécu dans quatre foyers noirs, dont trois sans électricité ni eau courante. Quand j'ai séjourné chez cette jeune femme, Cay Peterson (que l'on voit à côté de la lampe à pétrole), j'ai dû dormir toute la nuit dans un fauteuil, car elle était sur un canapé avec un bébé. Il n'y avait plus de place. Ma situation a empiré la nuit suivante, dans une cabane où la mère a hurlé toute la nuit d'une voix de soprano perçante sur son fils, James Paige, parce qu'il avait ramené un Blanc à la maison pour partager son lit. J'ai caché son pistolet dans une pile de vêtements, de peur qu'ils ne s'en servent l'un contre l'autre. Dans une autre cabane, j'ai été mis à la porte par un voisin en colère qui détestait les Blancs. Il était difficile de comprendre ce rejet constant de la part de nombreux Noirs, qui refusaient de laisser un Blanc franchir leur seuil. Au début, je ne voyais pas cela comme une réaction naturelle à notre propre rejet des Blancs alors que, pendant ces mêmes années, nous poussions activement des millions de Noirs dans des ghettos. « Vous ne devez pas fraterniser avec l'oppresseur », disaient nos parias, comme on le voit aujourd'hui chez les musulmans marginalisés d'Europe.

.....à la souffrance noire

Les conditions de vie dans ces foyers étaient si misérables que je me promenais avec un mal de tête constant dû à la faim et au manque de sommeil. Une nuit, j'étais si malade et accablé de fatigue que je me suis dirigé vers la prison municipale dans l'espoir d'y passer la nuit — une échappatoire que je n'avais jamais recherchée auparavant. Mais, comme toujours, lorsque j'étais confronté à la douleur et à la souffrance, les portes du paradis s'ouvraient. Sans cette croyance presque religieuse, le vagabond ne peut survivre.

Juste avant d'arriver à la prison, une jeune femme blanche m'a pris en stop et m'a emmené dans la maison la plus somptueuse où j'avais vécu depuis longtemps. Il y avait des courts de tennis privés et des terrains de golf aussi grands que la moitié du ghetto de cette ville, une piscine couverte — et même des avions et des voiliers. Dans les maisons du ghetto, j'entendais tous les bruits, qu'ils soient extérieurs ou privés, à travers des murs fins comme du papier.

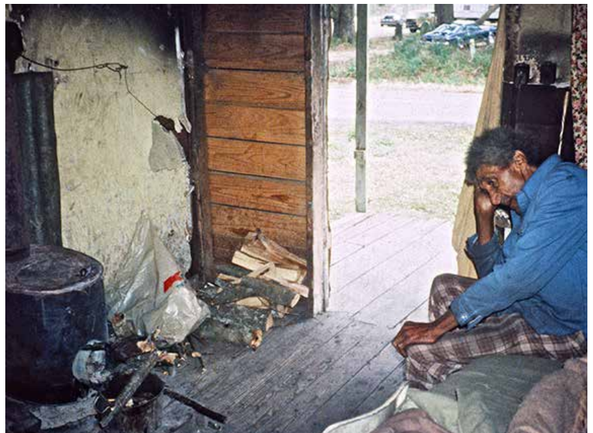
Ici, nous avions un interphone pour communiquer entre les différentes ailes de la maison. Il y avait même un bassin à poissons intérieur aussi grand que certaines des flaques d'eau dans les cabanes quand il pleuvait. D'où venait toute cette abondance ?

La réponse n'est pas toujours simple, mais des gens m'ont dit plus tard que le père de cette femme, un avocat, possédait bon nombre des cabanes délabrées du ghetto de cette ville, où 60 % de la population vivait sous le seuil de pauvreté. Je me demandais comment j'avais bien pu me retrouver chez lui, alors que la misère qu'il avait contribué à créer dans le ghetto m'avait presque conduit en prison. Une fois de plus, je ressentais l'accusation des Noirs à l'encontre de mon privilège de Blanc et la façon dont tout, dans la société, nous force, nous les immigrés, à nous ranger du côté des Blancs dans le schéma de l'oppression aux États-Unis.

« Le privilège est invisible pour ceux qui en bénéficient. » - Roxane Gay

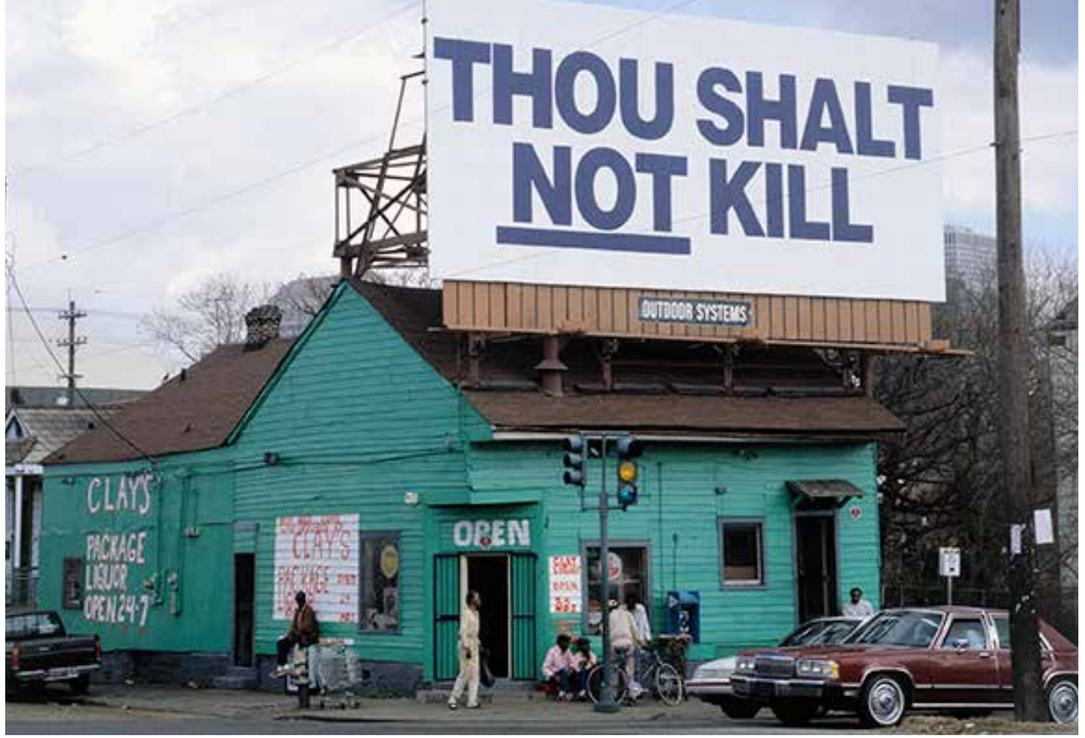
« Les murs qui nous entourent sont invisibles, mais ils sont bel et bien là, nous séparant les uns des autres, les riches des pauvres, les Blancs des Noirs. Nous devons abattre ces murs. » - Rosa Parks







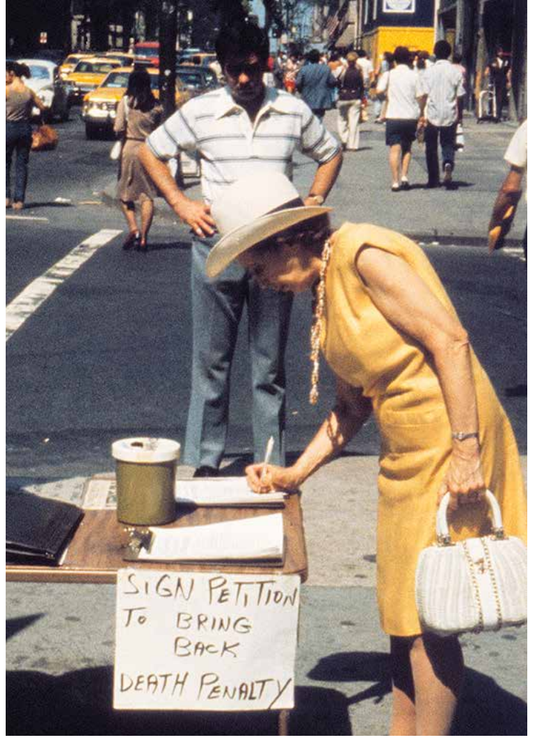




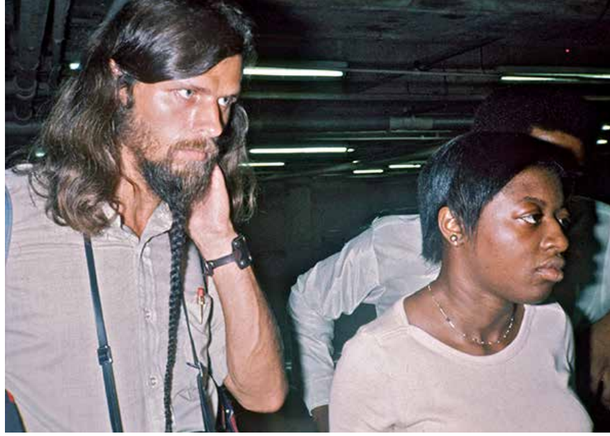
1992 - New Orleans



1975 - San Francisco



1974 - New York, NY



1975 – avec Joan Little, Raleigh, NC



1975 – Angela Davis à Oakland, Californie

Innocence brutalisée : la violence commence par le message adressé aux enfants

« La peine capitale est le déni ultime des droits de l'homme. Elle réaffirme l'idée qu'il est permis d'ôter la vie à un être humain, mais je ne crois pas qu'ôter la vie, quelle que soit l'atrocité du crime, puisse jamais être juste. » - Maya Angelou

D'autres n'ont pas eu cette chance. À cette époque, une femme noire dont je connaissais la famille se trouvait à la prison municipale. Elle y a été violée par un gardien de prison blanc et est rapidement devenue célèbre dans le monde entier parce qu'elle, Joan Little, a tué son violeur.

Les viols de Noirs par des Blancs ne sont pas rares dans le Sud, mais il était surprenant que Joan Little ait eu le courage de tuer son agresseur. Sans une grande campagne en faveur des droits de l'homme, elle aurait été condamnée à mort dans cet État, où même le cambriolage était passible de la peine capitale.
Partout dans le monde, les enfants naissent avec un esprit ouvert et aimant, avides de vie. Mais en Amérique, cette innocence est brutalement brisée dès le plus jeune âge par le message néfaste du gouvernement : qu'il est juste de prendre la vie d'autrui. Cette brutalisation, ils la reproduisent plus tard dans leur vie, et la violence augmente, alors qu'au Danemark, elle a diminué lorsque nous avons aboli la peine de mort.

Les sauts psychiques que j'ai effectués dans la ville natale de Joan Little m'ont, par hasard, permis de comprendre les fondements économiques de la suprématie blanche. De tels voyages contrastés sont nécessaires pour voir clairement la société. Je ne peux pas rester longtemps dans des foyers blancs avant de commencer, à travers leurs yeux, à voir les « nègres » comme inférieurs. Partout dans le monde, les oppresseurs développent une vision dévastatrice similaire de ceux qu'ils ont lésés.

J'essaie toujours de rester ouvert à ce lavage de cerveau, car si l'on n'entre pas dans la vision du monde de l'oppresseur, on ne peut ni l'aimer ni comprendre la douleur que nous avons ressentie lorsque, en tant qu'enfants ouverts et aimants, nous avons appris à déshumaniser nos voisins les plus proches. Sans comprendre ces motivations et ces blessures plus profondes, je ne saisirais pas pourquoi le racisme persiste de génération en génération malgré notre idéal « aime ton prochain ». Au cours de mes années de vagabondage, cependant, j'ai toujours réussi à échapper à ce lavage de cerveau et à revenir à la culture noire.

Credo

« Tout art est une sorte de confession, plus ou moins indirecte. Tous les artistes, s'ils veulent survivre, sont contraints, en fin de compte, de raconter toute l'histoire. » — James Baldwin

« Parfois, être un ami signifie maîtriser l'art du timing—il s'agit de reconnaître quand il est temps de s'en aller. » — Octavia Butler

Chère Edwina.
Je suis enfin dans une maison équipée d'une machine à écrire, ce qui me donne l'occasion de te raconter un peu ce qui s'est passé depuis notre dernière rencontre. Je suis venu vivre avec deux jeunes femmes blanches ici, à Greensboro. Elles me traitent comme si j'étais au paradis, ce qui est bouleversant après ces dernières semaines d'une existence chaotique. L'une d'elles, Diane, est mannequin et criminologue de gauche, et elle aime tellement mes photos qu'elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour me trouver de l'argent afin que j'achète plus de pellicule. Je vais devoir attendre au moins six mois, mais elle m'a promis de collecter des fonds pour moi en disant aux gens que c'est pour un foyer pour enfants handicapés ou quelque chose comme ça. Je trouve ça un peu louche, mais elle dit que ça leur apprendra peut-être que c'est au gouvernement de garantir ces droits humains et que ce n'est pas quelque chose qui devrait être laissé à la charité privée. Bon, je doute qu'elle arrive vraiment à récolter quoi que ce soit pour moi. Chaque fois que j'ai eu un petit espoir comme ça, j'ai été déçu. Je suppose que je vais devoir me contenter de vendre mon sang et du peu d'argent que je gagne sur la route en divertissant les gens avec mes photos et mes expériences. La semaine dernière, j'ai gagné neuf dollars, ce qui est le meilleur résultat que j'aie jamais eu : cinq dollars d'un vendeur intéressé qui m'a pris en stop, deux dollars d'une femme noire au grill du père de Tony, et deux dollars d'un type en Virginie-Occidentale qui a trouvé ma photo des junkies avec le Capitole en arrière-plan intéressante et l'a achetée. L'affaire comprenait son sac-repas, qui contenait trois cuisses de poulet.

Maintenant que j'ai fait réaliser mes albums photos, cela me rend tellement heureuse chaque fois que je reçois ce genre de réaction positive. Mais cela m'effraie aussi un peu parfois. À un endroit, une femme s'est mise à pleurer en voyant mes photos, et je ne savais pas quoi faire. C'est étrange avec les Américains. Ils ont vécu toute leur vie au milieu de cette souffrance sans y penser, et puis soudain, quand ils la voient figée sur une photo, ils peuvent se mettre à pleurer. Certains m'accusent d'embellir les Noirs, je ne comprends tout simplement pas ; je les photographie exactement comme je les vois, et une photo ne ment pas, n'est-ce pas ?

Mais plus j'y pense, plus je me rends compte que ce décalage dans la façon dont nous voyons les Noirs doit être dû au fait qu'ils ont vécu si longtemps dans cette relation maître-esclave qu'ils sont tout simplement incapables de voir les Noirs comme des êtres humains, mais ne peuvent voir que les aspects d'eux qui confirment leur « nature d'esclave » .
Mais lorsque les Blancs du Sud réagissent positivement à mes photos, je crois que c'est parce qu'ils sont en réalité malheureux de voir avec ces yeux de « maîtres ». Ils aspirent à devenir humains, et dès que je peux leur « prouver » que les Noirs sont des êtres humains et non des esclaves, des enfants éternels ou des sous-humains, cela les rend eux-mêmes humains et non plus des maîtres, des surhommes ou quoi que ce soit d'autre. Si je ne l'interprète pas ainsi, comment expliquer que même les pires racistes d'ici me donnent de l'argent de temps à autre, même s'ils marmonnent quelque chose du genre « c'est drôle de me voir me promener en prenant des photos de nègres ». Je dois admettre que lorsque j'essaie de décrire la relation maître-esclave en tant qu'institution, il me semble souvent difficile de ne pas finir par la dépeindre comme si les personnes au sein de ce système avaient réellement cette « nature ».
J'ai souvent l'impression que ma propre vision est contaminée par ce poison insidieux du Sud, car je m'efforce de respecter la dignité de ces personnes, en particulier des personnes âgées. Elles ont vécu toute leur vie dans cette tradition maître-esclave, et j'ai le sentiment que ce serait une violence tant envers les Noirs que les Blancs que d'essayer de les arracher à cette tradition (même si les générations futures doivent absolument éviter cette atrophie de l'esprit) . C'est pourquoi je n'essaie jamais de leur imposer mes opinions, mais je m'efforce de comprendre les leurs et d'apprendre d'eux. C'est précisément parce que je respecte leur dignité dès le départ que je noue souvent



1973 - Natchez, MS



1975 – à l'est de Meridian, MS – aujourd'hui un centre commercial

avec eux des amitiés si solides que, grâce à ces amitiés, je parviens à les amener à respecter mon point de vue et à en tirer des enseignements. En tant que vagabond dans le Sud, il est absolument nécessaire de pouvoir communiquer par l'amitié plutôt que de créer de l'hostilité et de la confrontation.
Mais si vous êtes capable de cela – et même de recevoir un amour et une admiration constants, comme j'ai la chance de le faire, ou d'entendre des phrases telles que « Je t'envie » ou « Tu sais que tu es une personne très chanceuse ? » – alors vous marchez sur une corde raide où votre intériorisation peut facilement vous faire s'enliser.
Ce fossé entre ma réalité utopique (aimer les gens en les imaginant comme des personnes dans une société libre) et ma réalité effective (aimer les gens tels qu'ils sont dans leur condition actuelle de non-liberté) est aussi difficile à franchir qu'une rivière qui s'élargit de plus en plus, de sorte que l'on perd lentement de vue l'autre rive utopique tandis que l'on s'enfonce lentement dans la boue sur sa propre rive.
Cependant, il semble que si vous interprétez correctement la « boue » (la réalité actuelle) de ce côté de la rivière (c'est-à-dire si vous creusez jusqu'aux aspirations les plus profondes des gens, même s'ils ne voient pas encore les liens entre elles), cela vous donnera la matière pour construire une tour d'ivoire si haute et si belle que vous pourrez vous y asseoir et dire aux gens sur la rive en contrebas à quel point l'autre rive est belle.

Mais comme vous n'avez vous-même eu aucun contact personnel avec l'autre rive – un contact qui aurait pu transformer votre propre caractère et toute votre âme –, vous n'avez aucun moyen de communiquer votre vision aux gens en contrebas, car ils ne voient aucune preuve que vous ayez vous-même été réellement « touché » ou transformé. Car les idées visionnaires ne vous rendent pas nécessairement plus aimant et compatissant que ceux qui luttent pour s'entraider et garder la tête hors de l'eau (le défi auquel sont confrontés la plupart des Américains aujourd'hui). Ils oublient donc rapidement le message de votre histoire, mais ils trouvent l'histoire de mes images anti-américaines si intéressante qu'ils vous permettent de construire une tour d'ivoire encore plus haute, en la renforçant et en l'embellissant. Dans la frustration et la dépression de ne pas pouvoir leur faire passer votre message, vous devenez de plus en plus inquiet et avez un besoin accru de reconnaissance et d'admiration pour la tour d'ivoire que vous avez construite – encore plus que de leur reconnaissance



de la raison pour laquelle vous avez voulu la construire au départ. Finalement, vous devenez si confus et inquiet que tout ce qui compte pour vous, c'est leur approbation de la tour elle-même, de sa beauté et de sa forme. Et vous la construisez de plus en plus haut, jusqu'à atteindre ces sommets cyniques où vous ne pouvez plus vraiment voir ni votre propre rive ni la rive opposée, et où elles commencent à se ressembler.
De plus, vous avez atteint une telle hauteur que vous perdez le contact avec les gens de votre propre rive et décidez d'envoyer votre tour d'ivoire sous la forme d'un livre, afin que les gens là-bas, dans la boue, aient de quoi se divertir. Bien que vous ayez commencé par construire un pont vers la rive utopique d'en face, vous finissez par construire une tour sur votre propre rive. Au lieu d'aider les gens à sortir de la boue, vous aggravez en fait leur situation, car vous leur avez désormais donné de quoi se réjouir ou pleurer là où ils se trouvent, et vous renforcez ainsi cette rive boueuse.

De plus, votre tour d'ivoire est moralement répréhensible précisément parce qu'elle est construite sur des fondations de boue : votre œuvre d'art est le résultat direct de l'exploitation des gens que vous aviez initialement l'intention d'aider, et plus votre tour s'élève, plus vous vous éloignez de leur souffrance. Ce sont des pensées comme celles-ci qui m'ont rendu de plus en plus déprimé ces derniers mois. J'entends sans cesse des gens dire : « Comme je t'envie de pouvoir voyager ainsi parmi les Noirs », ou quelque chose du genre, et je me rends compte que je me suis déjà tellement éloigné de la boue. Et quand je réalise, malgré ce désir ardent, l'impossibilité de construire un pont, je peux devenir si désespéré que j'ai l'impression que le pistolet devrait être ma véritable arme, et non l'appareil photo. Mais alors se pose immédiatement la question de savoir dans quelle direction je tirerais, puisque j'ai le sentiment, comme tu le sais, que tout le monde est également empêtré sur cette rive – et donc à la fois coupable et innocent. Où est le faiseur de pluie qui a créé cette flaque de boue ?
Et ainsi je continue à patauger dans la boue, en essayant de garder mon appareil photo suffisamment propre pour immortaliser les victimes – sans vraiment croire que cela servira un jour à quoi que ce soit.

Bon, mais ce que je voulais vraiment te raconter, c'est un peu ce qui s'est passé depuis notre séparation. L'une des premières personnes à m'avoir pris en stop était un riche homme d'affaires juif (les Juifs me prennent toujours en stop pour me remercier parce que le Danemark a sauvé un certain nombre de Juifs pendant la guerre, même si je n'étais même pas né à l'époque et même si j'ai de plus en plus le sentiment d'être autant américain que danois). Il n'avait pas vraiment envie de me ramener chez lui, car il était complètement abattu, en partie parce que ses affaires allaient mal et en partie parce que son frère était en train de mourir d'un cancer. Il était sous l'emprise de tranquillisants, mais il s'est rendu compte qu'il avait besoin de quelqu'un à qui parler, alors il



1996 - Tunica, LA - À gauche 1974 - Washington, NC

m'a ramené chez lui, auprès de sa femme. Ce fut une expérience très forte pour moi. Complètement bouleversés, ils attendaient d'un moment à l'autre un appel de l'hôpital leur annonçant que son frère était mort, et sur ce fond sombre, mes photos ont fait une énorme impression sur eux. Lorsque je suis parti le lendemain matin, ils m'ont remercié chaleureusement, et lui a tenté d'exprimer ce qu'il avait vécu, les larmes coulant sur ses joues, en disant : « Je pleurais parce que je n'avais pas de chaussures, jusqu'à ce que je rencontre un homme qui n'avait pas de pieds. » Avant mon départ, il m'a acheté 15 rouleaux de pellicule.

De Philadelphie, je me suis rendu à Norfolk pour y passer la nuit, en route vers le sud. J'ai arpenté le ghetto à la recherche d'un endroit où loger et j'ai discuté avec quelques vieilles femmes qui se trouvaient dans les ruines du ghetto avec leurs petits chariots à main pour ramasser du bois de chauffage. L'une d'elles m'a dit qu'à cause de l'inflation, elle ne pouvait plus s'offrir que quatre queues de cochon par jour au lieu de cinq. C'était étrange d'entendre cela à l'ombre de la plus grande base navale du monde. J'ai fini par loger chez une mère célibataire noire de 32 ans. Elle n'était pas du genre à m'inviter chez elle, mais son oncle m'avait emmené à son appartement pour me montrer comment son plafond fuyait, espérant que j'étais un journaliste capable de faire en sorte que la ville le répare.

Quand il est parti, je m'entendais si bien avec cette femme qu'elle m'a laissé rester. Elle venait d'avoir son premier enfant et c'était une expérience merveilleuse de la voir passer presque chaque minute à s'en occuper. Je restais assis à la regarder pendant des heures. Elle était également très croyante, et quand le bébé dormait, nous nous asseyions pour prier ensemble, ou elle me lisait la Bible en me tenant la main. Elle restait assise là longtemps, les yeux fixés sur une image de Jésus juste sous le plafond qui fuyait, avec un regard si intense et plein d'amour que j'étais très ému. Après quelques jours en ville, j'ai pris la route vers Washington, en Caroline du Nord, où je suis arrivé juste après la tombée de la nuit.

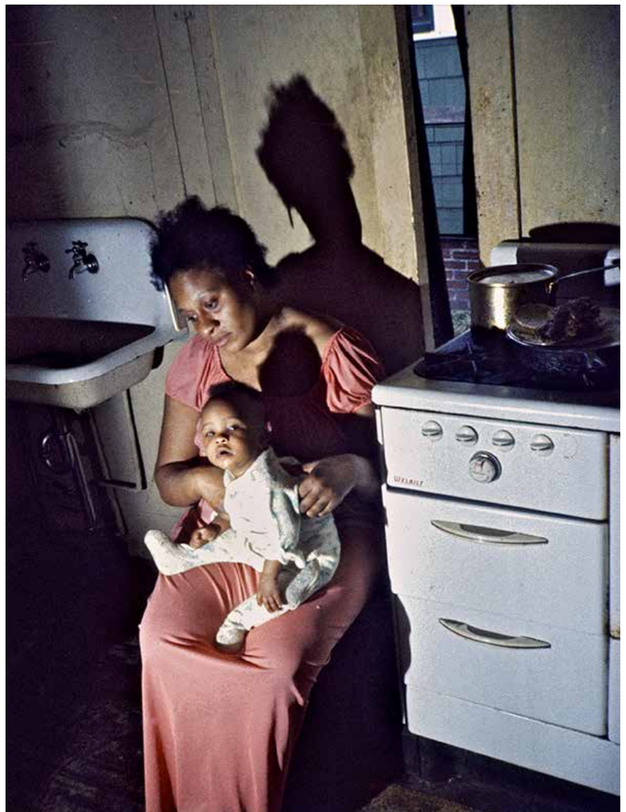


2004 – Philadelphie, PA. Retrouvailles avec mon parrain Allan Tunick, 30 ans plus tard

J'ai erré toute la soirée à la recherche d'un endroit où dormir, mais tout le monde avait peur de moi, pensant que j'étais un escroc. D'abord, un homme m'a dit que je pouvais dormir sur le canapé de son oncle. Il m'a emmené dans une vieille cabane peinte en rouge, crasseuse et sans lumière. Son oncle est sorti, une lampe à pétrole à la main, extrêmement en colère, et a brandi son bâton pour me faire comprendre, mais nous avons réussi à entrer et j'ai mangé de vieilles cuisses de poulet dans une assiette sale, dans le coin de la cabane qui servait de cuisine, bien qu'il n'y eût pas d'eau courante.

Mais le vieil homme était toujours en colère, et la situation a empiré de plus en plus, jusqu'à ce qu'il finisse par me jeter dehors à coups de bâton. Il ne voulait pas de Blancs chez lui, a-t-il tonitrué. Puis il a pris de grandes planches et les a clouées devant les fenêtres et les portes, de peur que je ne m'introduise chez lui, avant de s'éloigner dans l'obscurité, toujours en hurlant et en criant. Il ne faisait pas confiance aux Blancs. Plus loin dans la rue, une femme m'a interpellé depuis son porche et m'a proposé de partager une canette de bière. Plus tard, alors que j'étais assis à essayer de parler à son mari malade, qui était en fauteuil roulant et incapable de parler, j'ai remarqué qu'elle regardait une image du Christ accrochée au mur. Au bout d'un moment, elle m'a fait signe de la suivre dans la chambre incroyablement en désordre, à l'arrière. Je me demandais ce que pensait son mari, incapable de bouger. Là, elle m'a d'abord serré dans ses bras et m'a regardé fixement de ses grands yeux larmoyants. Puis elle s'est soudainement jetée à mes pieds, et tout en me tenant les chevilles, elle a embrassé mes chaussures sales et a murmuré : « Jésus, Jésus.

Comme vous le savez, j'ai souvent été « pris » pour Jésus par des Noirs du Sud à cause de mes cheveux (c'est l'une des raisons pour lesquelles je garde ma barbe tressée un peu ridicule), mais dans la plupart des cas, leur sens de l'humour nous permet de rire ensemble de cette identification à Jésus. Vous y verrez probablement un autre exemple de l'identification de l'« esclave » avec le « maître », voire d'un véritable engouement pour lui. Quoi qu'il en soit, cela m'aide sans doute à briser la barrière raciale. Mais dans une situation aussi choquante, je ne savais tout simplement pas quoi dire, ne sachant pas s'il serait malvenu de la sortir de son expérience religieuse. J'ai cherché une citation biblique appropriée… la futilité de la Samaritaine qui buvait à la source de Jacob… mais je n'arrivais pas à prononcer un mot. Je suis resté là pendant plus d'une heure avant d'avoir le courage (la cruauté) de la sortir de sa transe. C'était une expérience si forte que je ne me sentais pas capable de rester là toute la nuit.
En errant à nouveau dans les rues vers dix heures, j'ai rencontré une jeune femme noire qui devait être un peu ivre, car elle m'a immédiatement demandé si nous pouvions être amies (ce qui est inhabituel d'après mon expérience avec les femmes noires dans le Sud). Elle m'a dit que si je trouvais un endroit où passer la nuit, elle resterait avec moi. Je doutais que ça marche, mais nous sommes allés dans l'un de ces « joints » (bars clandestins) du Sud et avons parlé à son cousin des endroits possibles. Tout à coup, elle s'est mise à m'embrasser frénétiquement partout et m'a demandé d'une voix douce : « Tu es un hippie ? » J'ai répondu non, mais elle n'a pas compris. En réalité, cet endroit n'était pas des plus sûrs. Dans l'obscurité, on distinguait vaguement autour de nous 15 à 20 « superflies ». Deux d'entre eux se sont approchés et m'ont prévenu d'un ton amical que c'était un endroit dangereux, mais j'ai répondu avec conviction : « Je n'ai peur de rien », ce qui les impressionne généralement car ils ont peur de leur propre ombre dans ces repaires.



1974 – Norfolk, Va. La femme chez qui je logeais

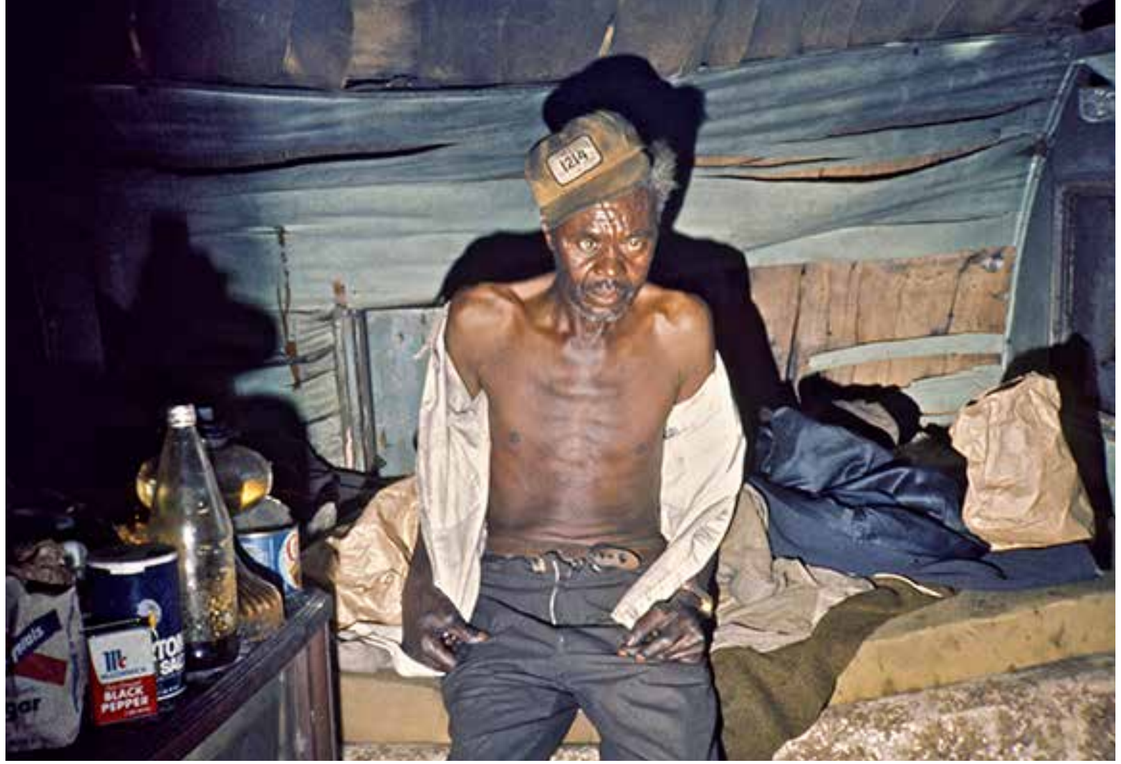
Mais c'est là que tout a dégénéré. Quelqu'un avait dû parler de moi au type avec qui la femme « vivait », car soudain, il est arrivé en courant avec un gros couteau et s'en est d'abord pris à sa compagne. Heureusement, il n'a pas utilisé le couteau, mais il a roué la pauvre femme de coups, lui a donné des coups de poing au visage et lui a infligé la pire raclée que j'avais vue depuis des mois. J'ai dû être plutôt de sang-froid cette nuit-là, maintenant que j'y repense, car j'ai immédiatement sorti mon appareil photo et essayé d'y fixer le flash, mais à ce moment-là, deux types se sont précipités vers moi et m'ont attrapé : « Tu ferais mieux de filer d'ici. Quand il en aura fini avec elle, il s'en prendra à toi. » Et ils m'ont pratiquement traîné hors de là. Je n'ai jamais revu cette femme. Même si j'avais déjà vu ce genre de choses tant de fois auparavant, j'étais d'autant plus bouleversé que, d'une certaine manière, j'en étais la cause. Avec ce statut d'oppresseur que l'on m'attribue, c'est comme si je ne pouvais pas établir de relations humaines plus profondes sans devenir soit victime, soit bourreau. La plupart du temps, bien sûr, je suis une victime (d'un rejet compréhensible), mais comme j'essaie toujours d'aller jusqu'au bout avec les gens, je franchis parfois la ligne invisible entre victime et bourreau.

Je déteste ça, car je suis alors obligé de prendre les choses en main au lieu de laisser les autres diriger les événements. Je ne suis pas allé aussi loin ce soir, cependant, et je commence à craindre d'être devenu si endurci que j'ai perdu ma propre volonté.
C'est peut-être cette pensée qui me tracassait et qui m'a fait réagir différemment de d'habitude plus tard dans la nuit. Après avoir erré pendant deux heures, j'ai finalement trouvé un endroit où dormir chez deux vieux clochards. Ils étaient complètement bourrés et l'endroit était en pagaille. Ils n'avaient même pas les moyens d'acheter du kérosène, donc il n'y avait pas de lumière. On était censés dormir tous les trois dans un seul lit. Il y avait des centimètres de saleté par terre, et toutes les 25 minutes, l'un de nous devait se lever pour mettre du bois dans le poêle car il faisait très froid. Au début, je dormais entre eux, mais je me suis ensuite rendu compte qu'ils étaient tous les deux homosexuels.





1974 – Washington, Caroline du Nord, avec la « femme de Jésus » et, à droite, quatre ans plus tard, lorsque je lui ai offert le livre racontant l'histoire de ma première rencontre avec elle.



1974 – La Crosse, FL, après une expérience similaire avec Sam ici. La photo originale des deux protagonistes de cette histoire se trouve toutefois à la page 380

Je me suis donc déplacé vers le mur pour n'avoir qu'un seul à repousser, mais c'est lui qui s'est avéré être le plus excité. D'habitude, dans ce genre de situation, j'accepte tout ce qui arrive, mais cette nuit-là, je n'en avais pas envie, peut-être à cause de mon expérience précédente dans cet endroit. C'était ce qu'on pourrait appeler un « vieux pervers » avec une barbe de trois jours et de la bave, mais ce n'était pas la raison. J'ai connu bien pire. J'en avais probablement juste marre d'être utilisé par des hommes gays. Je déteste faire du mal aux gens, mais je suppose que cette nuit-là, je voulais me prouver qu'il me restait au moins un peu de volonté. Je me suis donc allongé sur le côté, le visage contre le mur. Mais il griffait et déchirait mon pantalon si fort que j'avais peur qu'il ne se déchire, et comme c'était le seul que j'avais, je ne pouvais pas me permettre de le sacrifier. Je me suis donc retourné pour lui faire face, mais il a continué, pressant son énorme érection contre mes côtes et commençant à m'embrasser partout – des baisers qui sentaient le vin de pomme Boone's Farm. Le pire, c'est qu'il n'arrêtait pas de me murmurer des choses à l'oreille comme : « Je t'aime. Je t'aime. Oh, comme je t'aime. »

Bon, c'était peut-être vrai à ce moment-là, mais ça me rendait folle de l'entendre. Comme tu le sais, je trouve que ce mot a été galvaudé, surtout chez les hommes noirs. Je ne pense pas que ce soit quelque chose qu'on puisse dire dès la première nuit où on couche avec quelqu'un. Il ne manquait plus qu'il me dise : « Oh, tu ne m'aimes pas parce que je suis noir. » Mais heureusement, j'ai été épargné. Bon, il a finalement eu sa tétine, mais ça ne l'a pas satisfait, parce que c'était le genre d'homosexuel qui aime les trucs hard. Il est juste devenu de plus en plus excité et a fini par être tellement excité que je me suis senti vraiment coupable, mais je n'ai toujours pas cédé d'un pouce. Il a essayé encore et encore. Finalement, il a détruit la belle ceinture en cuir que tu m'avais offerte quand je n'arrivais pas à garder mon pantalon en place. Ça m'a tellement énervé que j'ai attrapé son gros engin à deux mains et que je l'ai tourné avec force vers l'autre type qui ronflait comme un bateau à vapeur. « Pourquoi vous ne vous amusez pas tous les deux ensemble et vous me laissez tranquille ? Je veux dormir. » Mais ça n'a pas aidé, alors la bagarre a duré toute la nuit, moi tournant le canon dans l'autre sens toutes les cinq minutes (environ quatre fois entre chaque nouveau chargement de bois de chauffage).

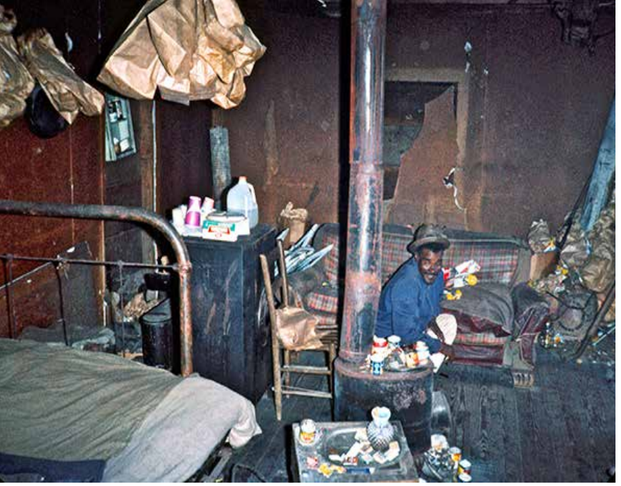
Finalement, le type est parti vers huit heures et j'ai pu dormir quelques heures. Plus tard dans la journée, je l'ai croisé au café du coin. Il est venu me voir et m'a demandé si j'étais en colère contre lui. J'ai répondu : « Bien sûr que non, on est toujours bons amis. J'étais juste tellement fatigué hier soir. » Il était tellement content qu'il s'est mis à danser partout et a fait rire tout le monde. C'était l'un de ces marginaux, rejeté tant par les Noirs que par les Blancs. J'étais très triste parce que j'avais l'impression d'avoir détruit quelque chose en moi. Je ressentais une profonde irritation de ne pas avoir été capable de lui donner de l'amour. À ses yeux, j'étais une sorte de gros bonnet, et cela l'aurait rendu heureux si je m'étais donné entièrement. Il y a juste eu quelque chose en moi qui a « cliqué » cette nuit-là, si bien que toute la journée suivante, j'ai éprouvé un profond dégoût de moi-même. Je trouve constamment de nombreuses lacunes dans mes relations avec les gens, mais le pire, c'est quand mes lacunes blessent ces personnes qui sont déjà blessées et détruites de toutes les manières possibles par la société qui les entoure.

Si je ne pouvais pas donner constamment un peu d'amour à ces perdants, je ne serais pas capable de supporter de voyager aussi longtemps que je l'ai fait. La seule chose qui ait du sens pour moi dans mon voyage, c'est d'être avec ces âmes solitaires et naufragées. Mon hobby photographique n'est, après tout, rien d'autre qu'une exploitation de la souffrance qui ne contribuera probablement jamais à l'atténuer. Mais je ne peux pas m'empêcher de la capturer, car d'une manière ou d'une autre, elle doit sortir.

La force que je tire de ma présence auprès de ces perdants extrêmes, et l'amour que je reçois souvent d'eux, c'est ce qui me donne le faible espoir que mes photos pourront parler aux gagnants de la société. Le fait que j'aie réagi si négativement cette nuit-là est peut-être dû au fait que j'avais récemment vécu une expérience similaire qui m'avait profondément blessé. C'était le jour même où je t'ai quitté à Plainfield. L'une des premières personnes à m'avoir pris en stop dans la rue au New Jersey était un homme blanc d'une cinquantaine ou d'une soixantaine d'années. Il s'est immédiatement mis à raconter qu'il avait toujours été le mouton noir de la famille et a même utilisé le terme « vieux pervers » pour se désigner lui-même. Je vois souvent cette haine de soi chez les homosexuels plus âgés et je comprends ce sentiment, ayant moi-même été le mouton noir de ma propre famille pour d'autres raisons.
Il m'a demandé de rentrer chez lui pour discuter, et je n'ai pas pu refuser, même si j'avais prévu de partir pour la Caroline du Nord le jour même. Après avoir parlé toute la journée, il m'a emmené au cinéma ce soir-là, où il était projectionniste. Il projetait un film de John Wayne, du genre habituel. Au milieu du film, il a commencé à me caresser les cuisses. Je n'étais pas vraiment surpris, mais j'ai trouvé grotesque qu'il reste là tout le temps à commenter le film, surtout les scènes de bagarre, et à encourager John Wayne : « Donne-leur ce qu'ils méritent, mets-les K.O. », etc. Comment pouvait-il s'identifier à ce point à l'univers terrifiant de John Wayne, fait de machisme et d'oppression virile, qui plus que toute autre chose l'avait opprimé toute sa vie et lui avait donné cette haine violente de soi ? Pendant l'entracte, je me suis promené dans le grand centre commercial où se trouvait le cinéma. Partout où j'allais, une musique promotionnelle en plastique me suivait depuis les haut-parleurs, et j'ai soudain ressenti un terrible dégoût pour l'Amérique, que j'assimilais à tort à mon expérience avec John Wayne. Mais au milieu de ce dégoût, j'ai senti que même si ces gens sont en grande partie leurs propres oppresseurs, il devait être possible de les toucher et de les faire sortir de ce schéma sadomasochiste. Le soir, quand je suis rentrée chez lui, j'ai essayé de voir toute la beauté en lui. Ce n'était pas facile, car il était en effet de ce type que la société a condamné comme répugnant et obscène, mais avec toute l'énergie que je venais de recevoir de mon séjour chez toi, j'avais un tel surplus cette nuit-là que je crois vraiment avoir ressenti des lueurs d'amour pour lui.

Mais c'est alors que s'est produit ce qui allait me briser. Dans la chaleur de la nuit, au lit, ma perruque a glissé et mes longs cheveux sont tombés. Je pouvais clairement voir son étonnement et son dégoût, mais il a essayé de les cacher, marmonnant quelque chose du genre : « Au moins, tu n'es pas une hippie crade. » (Quand je faisais du stop et pour survivre parmi les Blancs conservateurs, je portais généralement une perruque aux cheveux courts et j'enroulais ma barbe de 43 cm.) Mais à partir de ce moment-là, notre relation a volé en éclats, et je n'ai jamais réussi à le faire s'ouvrir à nouveau. Il aurait probablement préféré me mettre à la porte sur-le-champ, mais j'ai été autorisé à rester car il pleuvait à verse cette nuit-là. Bien qu'il fût petit et qu'il eût des jambes courtes et trapues, il était si gros que j'ai dû dormir tout au bord du lit et que je ne pouvais m'empêcher de tomber qu'en m'appuyant d'une main sur le sol toute la nuit. Je n'arrivais donc pas à dormir ; je restais allongé là, à penser à quel point il est étrange que les gens puissent avoir des préjugés si forts qu'ils les emportent même avec eux au lit. Comme il pleuvait toujours à verse le lendemain matin, je me suis demandé si je devais rester un jour de plus et essayer de briser la glace, mais ce n'était manifestement pas ce qu'il avait en tête. Presque sans un mot, il m'a conduit jusqu'à la route principale près de Milltown, où je suis resté debout sous la pluie battante pendant les sept heures qui ont suivi, car comme vous le savez, les gens ne vous prennent jamais en stop quand vous en avez le plus besoin. Il faut être fou pour rester debout sous la pluie, pensent-ils. C'est alors que l'homme d'affaires juif m'a finalement repêché. Comme tu peux le comprendre, j'étais presque aussi déprimé que lui, même si je ne lui ai pas parlé de mon expérience déprimante.

Bon, je t'en dirai plus sur Washington, en Caroline du Nord, dans une prochaine lettre, et pour conclure, je dirai que je suis en train de sortir de la dépression dans laquelle je me trouvais à ton sujet à l'époque, même si le souvenir de toi plane toujours comme un lourd nuage noir sur mon parcours. Je ne comprends toujours pas comment j'ai pu être si blessée par notre relation et pourquoi elle a pris cette tournure. Même si tu es plus jeune que moi, cela s'est transformé en une relation mère-fils que je n'aurais jamais pu imaginer au début de mon amour pour toi. Ta force et ta sag-



1973 – Zebulon, Caroline du Nord – Mon ami Lee dans l'une des premières cabanes « Etrums » que j'ai découvertes



1990 – Comté de Bullock, Alabama – Une femme de 96 ans

esse t'ont empêché de te laisser séduire par une relation aussi irréaliste que la nôtre l'aurait été. Tu appartiens à la bourgeoisie noire, et même si j'adorais me jeter dans tes luxueux canapés rembourrés, j'aurais dû comprendre tout de suite que ce n'était pas mon monde. Tu étais fasciné par ma vie de vagabond et tu as soutenu mon projet avec ta fierté noire, mais ta fierté était menacée par le monde que je représentais. Depuis que tes ancêtres ont été éduqués par le maître d'esclaves, ta famille a perpétué cette division de classe, et je ne peux m'empêcher de penser que ce gouffre psychologique immense que tu as été élevé à ressentir entre toi et le ghetto dans lequel je me promenais habituellement est ce qui a réellement détruit notre relation.

Mais peu importe comment je l'analyse et essaie de le comprendre, j'ai du mal à accepter que ce soit ainsi que cela doive se terminer entre nous. Les souffrances que j'ai endurées chez toi sont quelque chose que je ne veux plus jamais revivre, mais en tant que vagabond, je suis devenu tellement fataliste que je crois que cela a servi à quelque chose et que cela me permettra de m'identifier plus facilement à la souffrance des autres et de ne faire qu'un avec elle, même si, bien sûr, la souffrance que je vois autour de moi dans cette société est d'une nature bien plus violente que celle que j'ai vécue avec toi. Néanmoins, j'utiliserai le mot « souffrance » pour décrire le processus que j'ai traversé avec toi. Sans cette souffrance, tu n'aurais pas pu me déstabiliser à ce point. À partir du moment où tu as réalisé que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, et où ton amour s'est refroidi jusqu'à une certaine froideur, j'ai ressenti un désespoir grandissant en moi. Je ne suis pas très agressif de nature, comme tu le sais, ni même très protecteur envers moi-même, mais face à ton rejet initial, j'ai ressenti une agressivité croissante qui devenait de plus en plus insupportable. Avec toute ta perspicacité psychologique, tu l'as probablement sentie. Quoi qu'il en soit, elle s'est déchaînée cette nuit-là quand je me suis glissé dans ton lit sans y être invité et que j'ai enfreint l'un de mes principes de voyage : ne jamais abuser de l'hospitalité des gens.

Mais si je veux vraiment illustrer le désespoir psychologique que j'éprouvais pour toi dans mon amour, un désespoir plus fort que tout ce que j'ai jamais ressenti pour une femme, je ne peux mieux faire que de laisser la célèbre citation de W.E.B. Du Bois décrire mon état d'esprit :

« Il est difficile de faire comprendre aux autres toute la signification psychologique de la ségrégation de caste. C'est comme si, depuis une grotte obscure creusée à flanc d'une montagne menaçante, on voyait le monde défiler et qu'on s'adressait à lui ; on lui parle avec courtoisie et persuasion, en lui montrant comment ces âmes ensevelies sont entravées dans leurs mouvements, leurs expressions et leur développement naturels ; et comment leur libération de cette prison ne serait pas simplement une question de courtoisie, de sympathie et d'aide à leur égard, mais un secours pour le monde entier. On parle ainsi, de manière posée et logique, mais on remarque que la foule qui passe ne tourne même pas la tête, ou si elle le fait, jette un regard curieux et continue son chemin. Peu à peu, l'idée s'impose à l'esprit des prisonniers que les passants n'entendent pas ; qu'une épaisse vitre invisible mais terriblement tangible se dresse entre eux et le monde. Ils s'agitent ; ils parlent plus fort ; ils gesticulent. Certains passants s'arrêtent par curiosité ; ces gesticulations leur semblent si inutiles ; ils rient et continuent leur chemin. Ils n'entendent toujours pas du tout, ou n'entendent que faiblement, et même ce qu'ils entendent, ils ne le comprennent pas. Alors, les gens à l'intérieur peuvent devenir hystériques. Ils peuvent hurler et se jeter contre les barrières, réalisant à peine, dans leur désarroi, qu'ils crient dans le vide sans être entendus et que leurs pitreries peuvent en fait paraître drôles à ceux qui regardent de l'extérieur. Ils peuvent même, ici et là, percer la barrière dans un bain de sang et la défiguration, et se retrouver face à une foule horrifiée, implacable et tout à fait écrasante de gens effrayés pour leur propre existence. »

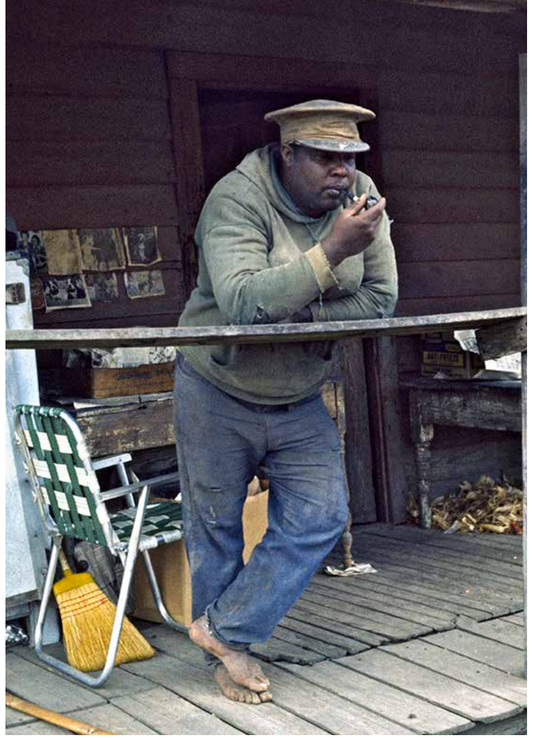
Je ne pense pas que cette description de mon état d'esprit à l'époque soit très exagérée, tant mon engouement était fou. Mais cela m'étonne que tu aies pu voir si tôt à quel point notre relation était à sens unique. Un mariage entre nous, après tout, aurait comporté cette barrière de verre invisible entre nous, moi à l'intérieur de la grotte à laquelle j'avais consacré une si grande partie de ma vie, et vous à l'extérieur. Avec toute votre nature de la haute société, vous n'auriez jamais pu vivre la vie que je mène dans la grotte et que j'essaie de montrer au monde extérieur à travers mes peintures. Je sais qu'au fond de moi, d'une manière ou d'une autre, je serai toujours à l'intérieur de la grotte, tandis que vous savez aussi bien que moi que vous serez toujours à l'extérieur, malgré un certain aperçu de la grotte. Chaque fois que j'ai creusé trop profondément dans la grotte et que je me suis senti perdu, tu as toujours su m'expliquer les choses grâce à ta sagesse et à ta profonde compréhension de l'humain, et remettre tout cela en perspective. Il n'était donc pas surprenant que, malgré ma résistance, tu sois devenue de plus en plus comme une mère pour moi. Ce que je crains, c'est que malgré ta compréhension de la caverne, tu sois encore tellement marquée par ta classe sociale qu'au moment critique où la barrière de verre se brisera, quand tout sera dit et fait, tu te retrouves parmi la foule horrifiée et implacable. Pour éviter cela, nous devons continuer à travailler ensemble. Si un mariage entre nous était irréaliste et, pour moi dans la caverne, inévitablement destructeur, il n'est pas irréaliste qu'il y ait une profonde amitié entre nous. Si tu continues à me soutenir et à me conseiller, grâce à une telle amitié, nous pourrons progressivement briser cette barrière de verre et construire une relation d'une force et d'une valeur telles que nos deux races en auront dans l'Amérique post-raciale, lorsque notre lutte commune sera terminée. Grâce à notre amitié durable, je pourrai construire le pont qui enjambe la rivière afin que mon travail ne devienne pas simplement la tour d'ivoire d'un homme blanc. Mon amour pour toi relève encore davantage de l'engouement que de l'amitié. Ta beauté et ta grande afro soyeuse, ta voix douce et grave (et maternelle) et tes lèvres douces qui avaient l'habitude de m'éveiller par des baisers le matin me tourmentent encore dans mes pensées. Mais dès que je sortirai de cet état d'esprit caverneux, peut-être dans quelques mois seulement, je serai de retour à Plainfield et nous pourrons commencer à construire notre amitié – une amitié sans laquelle nous ne parviendrons jamais à briser les barrières de verre et à construire un pont vers une Amérique nouvelle et magnifique. D'ici là, tu restes ma bien-aimée, mais lointaine et inaccessible Edwina.

Avec tout mon amour, Jacob.

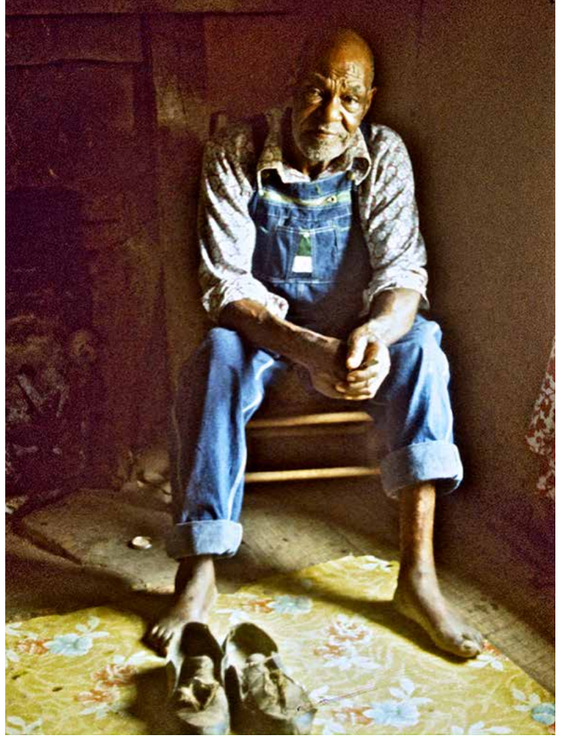
Lettre originale à Edwina



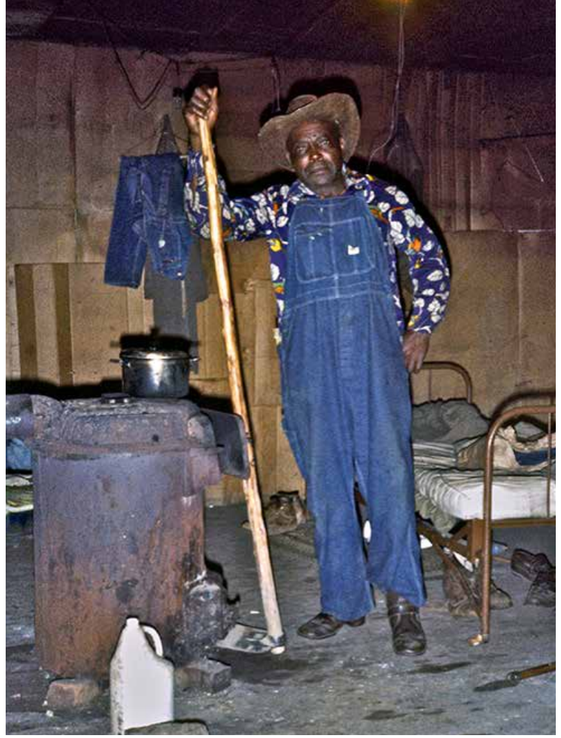
Edwina en 1974 à Plainfield, New Jersey – Sa famille m'a rendu visite au Danemark en 2005



1973 - Orangeburg County, SC



1975 - Bullock County, AL



1975 - Oglethorpe County, GA



1973 - Gadsden, AL

De l'esclavage au servage : l'accumulation continue de richesses

« L'héritage du métayage perdure dans le fossé racial persistant en matière de richesse, le manque d'accès aux soins de santé dans les zones rurales et le nombre disproportionné de Noirs vivant dans la pauvreté. » - Nikole Hannah-Jones

En Alabama, je vivais avec Jack Ray, qui avait fondé et possédait plusieurs banques. Jack était l'un des hommes les plus libéraux de l'État et employait des Noirs comme caissiers. Il était aimant et empathique, c'est pourquoi cela me faisait mal quand il les appelait les « nègres », comme le faisaient les gens dans la région.

Souvent, en tant que pauvre vagabond, je ressentais un fort désir de faire des études, de me lancer dans une carrière et d'accéder à la classe supérieure, mais chaque fois que j'avais, comme ici, l'occasion de mener ce qu'on appelle une belle vie, cela me rendait généralement si mal à l'aise que je m'enfuyais rapidement vers l'autoroute.
Car d'où venait tout cet argent — l'argent qui avait permis à Jack d'acheter sa luxueuse maison à la périphérie de la ville ? Il m'a dit qu'il avait fait fortune en accordant des prêts à de pauvres métayers noirs afin qu'ils puissent acheter une mule ou quitter leur masure pour emménager dans une caravane en plastique et rejoindre le nouveau prolétariat du plastique, fort de plus de 20 millions d'Américains. Mais de nombreux métayers n'avaient même pas les moyens de s'offrir ces masures modernes. Ils avaient déjà assez de mal à rembourser leurs mules et restaient constamment endettés tant auprès de la banque que du propriétaire foncier blanc, cédant souvent la majeure partie de leur récolte — un peu comme les paysans de l'Europe féodale qui payaient l'Église et le seigneur.

Ce système a vu le jour après la guerre civile, alors que ni les planteurs ni les esclaves affranchis n'avaient d'argent. Poussés par la faim à travailler pour un salaire dérisoire, voire gratuitement, les Noirs démunis concluaient des accords avec leurs anciens propriétaires d'esclaves pour emprunter des terres, des logements et des semences.
Les bénéfices étaient censés être partagés, mais les dettes et une comptabilité malhonnête laissaient généralement les métayers dans une situation matérielle pire que sous l'esclavage, où les maîtres avaient au moins intérêt à les nourrir.
Le cycle s'est perpétué de génération en génération : à la dette éternelle envers le propriétaire s'ajoutaient celles envers le magasin de la coopérative et enfin la banque — chaque couche contribuant à bâtir une classe supérieure blanche.

Déjà, lorsqu'il est venu me chercher en 1973, Jack Ray s'était enrichi au point de me proposer de m'emmener faire un tour dans son jet privé. J'aimais beaucoup ce patriarche qu'était Jack et sa femme au foyer, Jeannie, mais à chaque fois que je revenais, son empire bancaire s'était agrandi, et il m'invitait à dîner dans un club réservé aux Blancs.
Mécène de tout, des bourses d'études aux orchestres, il a rejoint la Chambre de commerce en 1993, et le Jack L. Ray Family Park a été nommé en son honneur — bien qu'aucun Noir n'ait assisté aux célébrations. Peut-être parce que sa plus grande contribution à la société a été d'aider à doubler la valeur nette des Américains blancs, la faisant passer de six à douze fois celle des Américains noirs, entre le moment où je l'ai rencontré et sa mort en 2006.

1973 - Gadsden, AL



Comment le servage a façonné la vie des Afro-Américains



1975 - Burke County, GA

« Si je le pouvais, je n'écrirais rien du tout ici. Ce seraient des photographies ; le reste serait des fragments de tissu, des morceaux de coton, des mottes de terre, des enregistrements de paroles, des morceaux de bois et de fer, des flacons d'odeurs… » - James Agee, à propos des métayers pendant la Grande Dépression

Plus tard, j'ai rendu visite à un métayer qui vivait près du banquier. Lui et sa femme avaient tous deux 78 ans et auraient dû cesser de travailler depuis des années. Mais il m'a dit : « Je dois travailler jusqu'à ce que je tombe raide mort dans les champs. L'année dernière, ma femme a eu des problèmes cardiaques, alors maintenant je dois faire le travail tout seul. » Deux fois par an, il se rendait à pied au magasin du coin pour acheter un peu de farine et de sucre. C'était tout ce qu'il achetait. Je lui ai demandé ce qu'ils mangeaient au petit-déjeuner. « Un verre de thé et des feuilles de navet », a-t-il répondu. Et pour le déjeuner ? « Juste des feuilles de navet. » Et le dîner ? « Principalement des feuilles de navet. »
Un autre métayer, en train d'écorcher un lapin, m'a parlé : — *Mais vous vous couchiez souvent le ventre vide ? — Oui, monsieur, la plupart du temps. Parfois, des gens nous donnaient du pain ou un repas. – Des Blancs ?*

— *Parfois des Blancs, parfois des Noirs. Parfois rien, et nous allions nous coucher le ventre vide. Nous sommes allés nous coucher le ventre vide un million de nuits. Parfois, nous voulions chasser, mais nous étions trop faibles pour attraper des lapins.*
Mes tentatives dans les années 70 pour en savoir plus sur les conditions de vie de ces métayers se sont heurtées à un mur presque infranchissable de peur et d'intimidation. J'avais imaginé que cette peur n'était qu'historique. Une nuit, après avoir rendu visite à un métayer, je marchais les dix miles qui me séparaient de ma cabane, au bout d'une impasse, quand j'ai été pris en embuscade par une camionnette dont les phares étaient braqués sur moi et d'où sortaient des armes. J'ai réussi à me sortir de cette situation en discutant, mais j'ai peu à peu compris que cette intimidation de la part des Blancs trouvait ses racines dans le système violent du peonage, qui empêchait les métayers et les ouvriers agricoles de fuir leurs « dettes » par des coups, l'emprisonnement et le meurtre. Pendant la Seconde Guerre mondiale — alors que les États-Unis étaient salués comme le Pays de la Liberté —, le ministère de la Justice a admis qu'« il y a plus de Noirs retenus par ces esclavagistes de la dette qu'il n'y en avait réellement en esclavage avant la guerre civile ».



1994 - Pahokee, FL

« Le métayer est piégé dans un système qui fait de lui un esclave de la terre, de la récolte, du commerçant et du propriétaire foncier. » - Ralph Ellison, « L'Homme invisible »

Pourtant, le ministère de la Justice n'a rien fait pour poursuivre ces propriétaires d'esclaves, qui allaient même jusqu'à échanger et vendre des peons entre eux. Bien que le nombre de cas de peonage ait augmenté dans les années 1970, seuls quelques-uns ont été portés devant les tribunaux, et seuls les plus cruels — comme une affaire de 1980 dans laquelle un planteur avait enchaîné ses ouvriers pour les empêcher de s'échapper — ont été relayés par la presse et portés à la connaissance du public américain.
Dans les années 1990, The Atlanta Constitution a publié un article majeur sur un propriétaire foncier qui s'était enfui aux Bahamas, un paradis fiscal, abandonnant ses métayers criblés de dettes, qui ne savaient même pas s'ils avaient été achetés ou vendus.
Plus je m'enfonçais dans ce courant sous-jacent de terreur et d'effroi, plus je sentais que le XXe siècle avait eu un impact bien plus violent sur la psyché noire que ce qu'on appelle « l'esclavage historique ».

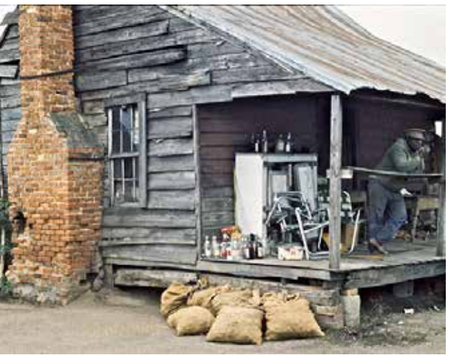


1974 - Charleston, SC



1975 - Notasulga, AL

1973 - Orangeburg County, SC



1973 - Yazoo City, MS



1974 - Elizabethtown, NC



1975 - Bullock County, AL



Entretien avec le locataire susmentionné



1978 - La Crosse, FL

« On ne comprend jamais vraiment une personne tant qu'on ne se met pas à sa place— Tant qu'on ne se glisse pas dans sa peau pour marcher à sa place. » – Harper Lee, Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur



1974 - Manhattan, NY

« Si vous ne faites pas attention, les journaux vous feront détester les opprimés et aimer les oppresseurs. » — Malcolm X

Des mules aux manteaux de vison

Mon ami Jack Ray, qui a récemment été victime de cette ignorance violente, a, sans le savoir, ajouté une pièce supplémentaire au puzzle de la faim et de la terreur que j'avais observé dans les classes défavorisées rurales des années 70. Aujourd'hui encore, tant les banques que l'USDA accordent beaucoup moins de prêts aux agriculteurs noirs, les forçant ainsi à quitter leurs terres.

Le racisme hante tous les pays, mais il est plus visible en Amérique car il est étroitement lié à une oppression de classe impitoyable — le fossé le plus large entre riches et pauvres dans le monde industrialisé. Sans un État-providence protecteur pour freiner les forces du marché, beaucoup sont réduits à une telle pauvreté qu'ils perdent à la fois leur liberté et l'initiative nécessaire pour affronter le marché.



1994 - Pahokee, FL



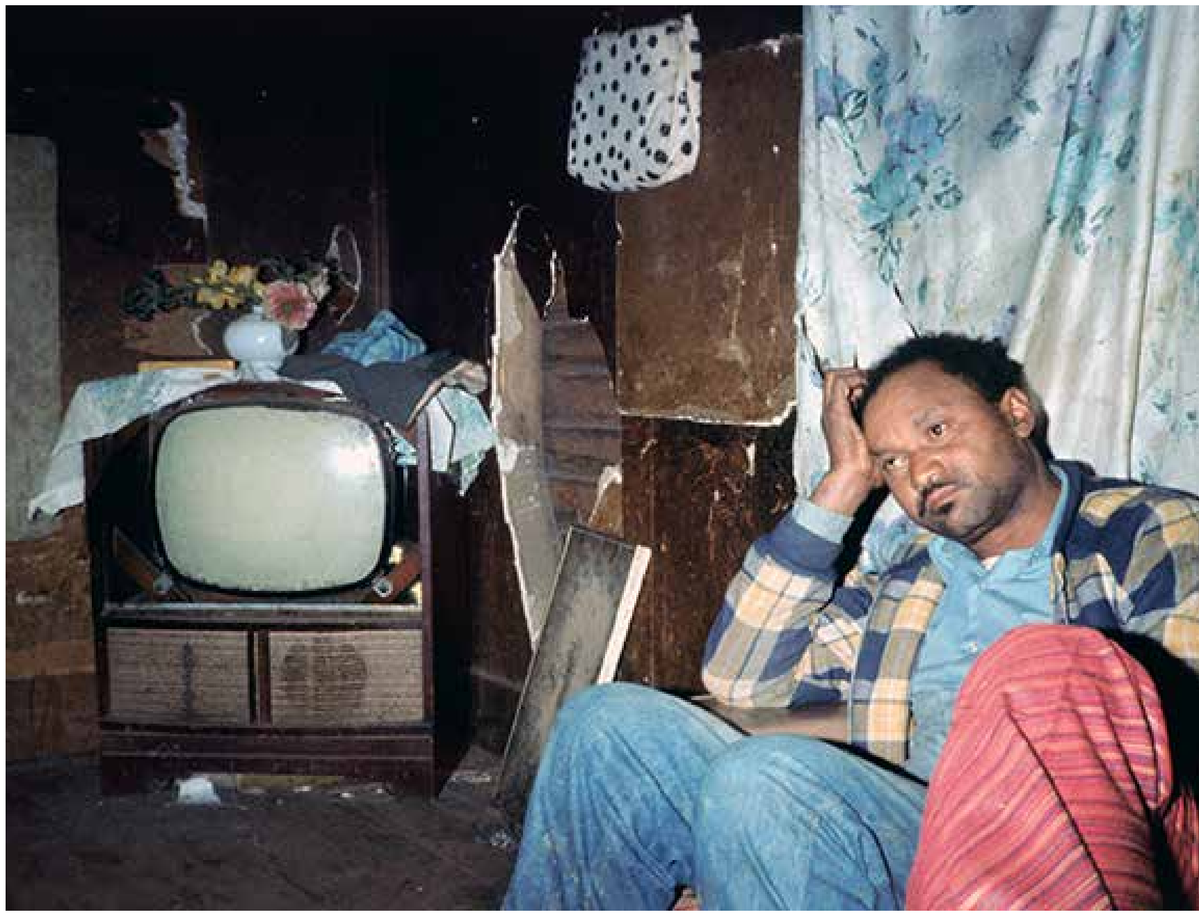
Quand 2 % de la population détient 80 % de toute la richesse aux États-Unis, on comprend mieux d'où venait le manteau de vison de ce banquier. La seule chose qu'il ne pouvait pas acheter, c'était le vrai bonheur. Je constate sans cesse que la classe supérieure est contrainte de substituer des manteaux de vison, de l'alcool, des tranquillisants et de la cocaïne au bonheur personnel.

J'ai commencé à me sentir à des années-lumière de l'ignorance blanche dominante, qui semble incapable de comprendre pourquoi leurs propres ancêtres ont pu « réussir » si rapidement, alors qu'après plus d'un siècle de « liberté », les Noirs continuent de lutter.

1973 - Gadsden, AL



1974 - Washington, NC



1973 – Zebulon, NC – Lefus Whitley – voir son histoire à la page suivante

Mes images trompeuses : dévoiler les dangers des préjugés



Mosel et les enfants en 1973 – Gwen, âgée de 5 ans



De gauche à droite : Kenny, Gwen avec mon livre, René, Betty Jean et Mosel en 1978.



Gwen avec le livre en 2003. En tant que spécialiste en informatique, elle m'envoie des e-mails sur la famille

« Le problème quand on juge un homme sur sa simple apparence, c'est qu'on le regarde et qu'on le juge selon ses propres critères, qui découlent de sa propre expérience. On ne tient pas compte du fait qu'il a vécu des expériences totalement différentes. » - Maya Angelou

» C'est une fin à la fois triste et drôle que de se retrouver à faire semblant
d'être un homme riche dans la chemise d'un homme pauvre » - Bruce Springsteen

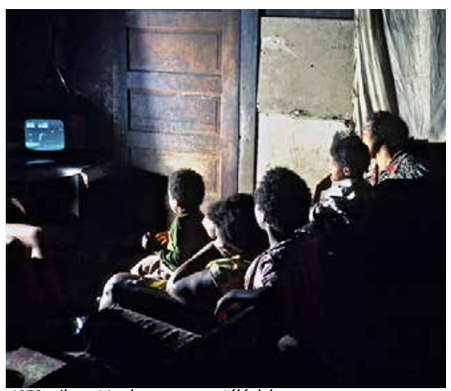
Mon amitié avec Lefus Whitley montre à quel point il est important de vagabonder dans la quatrième dimension – en incluant le temps. Car les images mentent souvent, même au photographe. Lep, un gangster de New York, m'a invité en 1973 à rendre visite à ses parents dans les bois de Caroline du Nord. C'est là que j'ai pris la photo de son père Lefus, ivre et apathique devant la télévision, à la page 99.
Ces photos « honnêtes » ont par la suite rendu difficile la présentation de mon spectacle dans les lycées, car on craignait que ces images ne renforcent les préjugés des élèves selon lesquels les Noirs seraient « paresseux » et « apathiques ». Je crains de l'avoir moi-même perçu ainsi, car à chaque fois que je lui rendais visite au fil des ans, il gisait ivre sur le sol — sauf une fois en 1991, lorsque nous l'avons fait s'asseoir pour la télévision danoise. J'avais toujours besoin de l'aide de son fils pour retrouver la famille au fin fond des bois, dans de nouvelles cabanes délabrées, car Lefus avait brûlé les précédentes alors qu'il était ivre.
Mes préjugés ont donc duré 30 ans, jusqu'à ce qu'en 2003, je parte en voyage pour réaliser des interviews vidéo avec mes amis sur leur propre vision de leur vie, plutôt que sur mes interprétations. Sa famille et ses voisins ont confirmé que Lefus n'avait jamais manqué un seul jour de travail de toute sa vie. En tant que métayer travailleur dans sa jeunesse, il ne buvait que le week-end, mais la situation s'est aggravée après qu'il eut perdu ses terres lorsque les propriétaires terriens blancs ont chassé les derniers agriculteurs noirs.



Lefus à la télévision danoise en 1992



Lefus est décédé le 17 mars 2004 à l'âge de 77 ans.
J'ai vu Mosel peu avant son décès en 2008.



1973 – Ils ont toujours eu une télévision.



Lorsque j'ai vu Lefus pour la dernière fois en 2003, il avait arrêté de boire. Regardez comment il en parle dans l'interview vidéo ci-dessous.

Il est alors devenu ouvrier du bâtiment, et son équipe venait le chercher tous les matins à cinq heures pour l'emmener à Raleigh, où il a construit les gratte-ciel que l'on voit aujourd'hui dans la capitale de l'État.
Pendant toutes ces années, il ne buvait qu'après le travail et après avoir donné à sa femme Mosel l'argent dont elle avait besoin pour subvenir aux besoins de la famille — c'est-à-dire lorsque je lui rendais visite le soir. Ma superficialité venait du fait que je ne lui rendais visite que la nuit et que je ne restais jamais chez lui, puisque je logeais toujours chez Lep. C'était moi qui avais été « paresseux », pas Lefus, ce qui m'a encore une fois appris à ne jamais juger les gens tant que l'on n'a pas vécu avec eux 24 heures sur 24.

Des années plus tard, Bruce Springsteen a commis la même erreur lorsqu'il a volé cette photo pour la mettre sur son best-seller 57 Channels (And Nothin' On) sans demander ni payer un centime, ni à moi ni à Lefus. Contrairement à notre façon stigmatisante de considérer des gens comme Lefus comme des « n..... paresseux et profiteurs », il n'avait, jusqu'à sa mort le 17 mars 2004, jamais reçu aucune aide de la société. Alors pourquoi blâmons-nous les « classes supérieures » qui s'en tirent à bon compte tant en matière d'accaparement des terres que de parasitisme ? Bruce Springsteen est peut-être « né aux États-Unis », mais comme je l'ai toujours dit : c'est mon ami Lefus qui a BÂTI l'Amérique.



Lefus est devenu mondialement célèbre

Entretien approfondi avec Lefus Whitley sur sa vie



1996 - Selma, AL

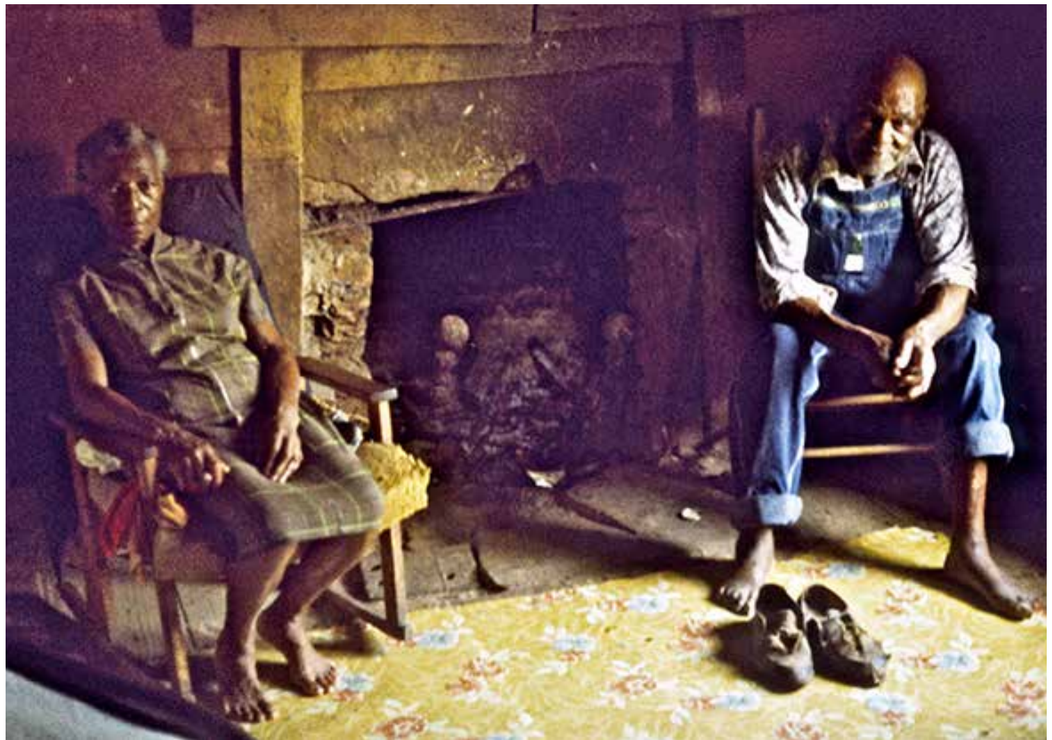


1996 - Selma, AL

1974 - Washington, NC



1975 – Comté de Bullock, AL (le grand-père de Mary, âgé de 102 ans, qui a tué sa femme peu après la prise de cette photo. Voir Mary, page 152)



Victimes de l’inégalité des castes :

l’impact de la faim sur les enfants noirs

« La faim s’est emparée de moi si lentement qu’au début, je ne savais pas vraiment ce que signifiait la faim. » - Richard Wright, « Black Boy »

La faim — et ses causes — dont j’ai été témoin autour du banquier n’étaient pas un cas isolé. La sagesse populaire américaine veut que si un homme souffre de la faim, il ne peut s’en prendre qu’à lui-même, car il refuse de travailler. Alors pourquoi ai-je si souvent vu les affamés travailler plus dur et plus longtemps que ceux qui étaient responsables de leur faim ?

Ce sont les enfants que ce cynisme social touche le plus durement. La malnutrition affaiblit leur résistance aux maladies, c’est pourquoi la famine était généralement inscrite comme « pneumonie » sur le certificat de décès. Partout dans le Sud, j’ai vu de petites pierres tombales cachées dans les champs. Dans de nombreux comtés, la mortalité infantile chez les enfants noirs était huit à dix fois plus élevée que chez les blancs. À titre de comparaison, le taux pendant l’esclavage n’était que deux fois plus élevé que chez les blancs (comme c’est le cas aujourd’hui pour l’ensemble du pays). En d’autres termes, plus de 6 000 bébés noirs meurent chaque année simplement parce qu’ils ne bénéficient pas des soins de santé et de la nutrition dont bénéficient les Blancs.

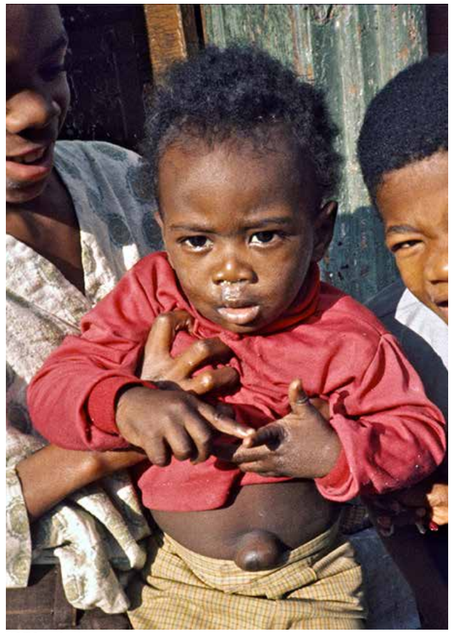


1974 - Vanceboro, NC



1974 - Greenville, NC

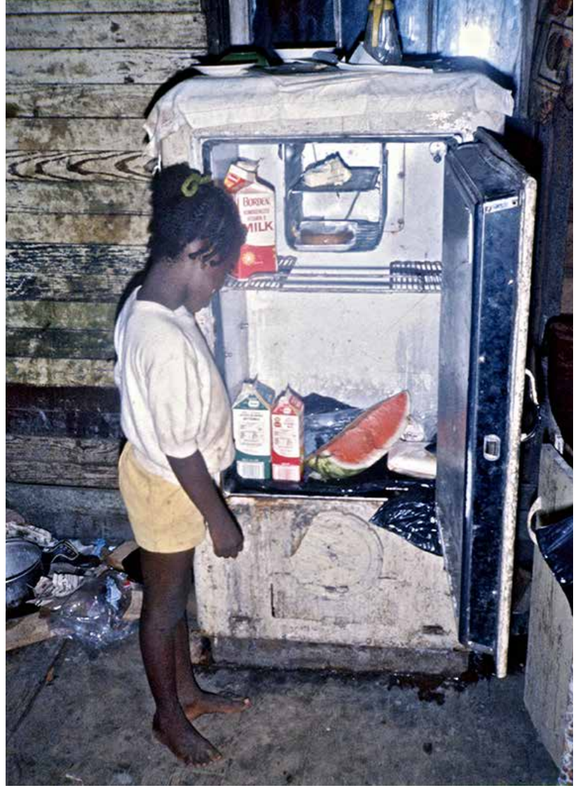
Beaucoup d’autres pourraient être sauvés s’ils avaient accès aux mêmes soins médicaux et aux visites hebdomadaires d’une infirmière avant et après la naissance que nous considérons comme acquis dans un État-providence comme le Danemark. Aujourd’hui, l’espérance de vie au Bangladesh est plus élevée que dans dix comtés du Mississippi.
J’ai eu du mal à photographier la faim, car peu de personnes étaient visiblement émaciées. Beaucoup, en fait, étaient en surpoids parce qu’elles devaient manger de grandes quantités de glucides pour obtenir suffisamment de protéines, comme la mère de Blondie Ecell (que l’on voit ici). Quand je suis revenu lui remettre un exemplaire du livre, elle avait honte que je l’aie décrite comme étant en surpoids. Depuis lors, l’obésité est devenue si courante parmi les pauvres que cette honte s’est en grande partie estompée. Alors que nous, les Blancs plus aisés, critiquions autrefois la léthargie des personnes sous-alimentées, nous condamnons aujourd’hui leur obésité.



1973 - Baltimore

Je me suis souvent demandé si, en tant que photographe, je faisais moi aussi preuve de discrimination en essayant de toucher les racistes blancs avec mes photos — ou si j’étais moi-même influencé par leur racisme.

Mais rien ne justifie la faim dans une société hautement développée. Contrairement au racisme, la pauvreté et la malnutrition sont en grande partie le résultat de nos choix électoraux. Depuis les années 1970, les Américains ont systématiquement choisi des politiques qui creusent le fossé entre riches et pauvres. (En 2021, 13 % des enfants noirs étaient en situation d’insécurité alimentaire, contre 4 % des enfants blancs.) Ils oublient que des pays comme le Danemark, la Suède et le Japon, qui ont atteint la plus grande égalité en matière de revenus et de santé — et ont ainsi moins étouffé l’initiative individuelle — ont également connu la plus forte croissance économique du XXe siècle.



1974 - Pireway, NC et en bas 1974 - Daytona, FL

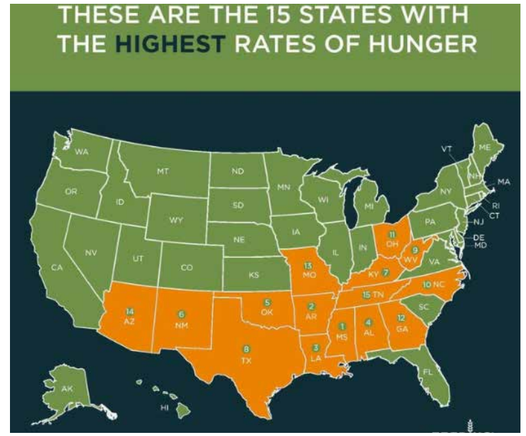


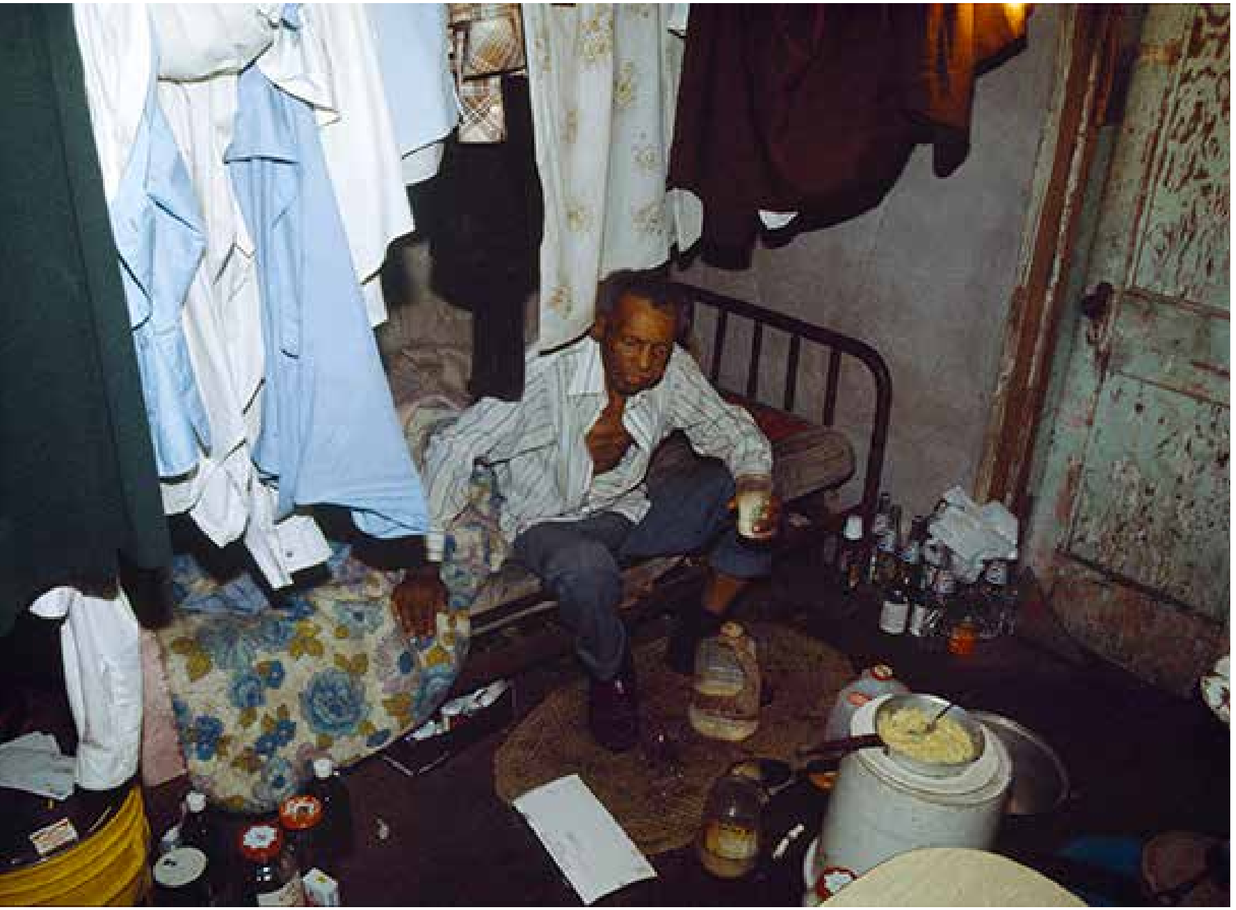


Annonces sur la faim dans l’Amérique d’aujourd’hui.



Suite à la gigantesque réforme fiscale de Trump de 2025, la faim devrait toucher bien plus de personnes – au profit des milliardaires.





1990 – Pahokee, Floride – Un homme affamé, à moins d'une heure de route du Mar-a-Lago de Trump et des millionnaires de droite de Palm Beach



1974 – Des millionnaires dégustant du homard à Palm Beach, en Floride

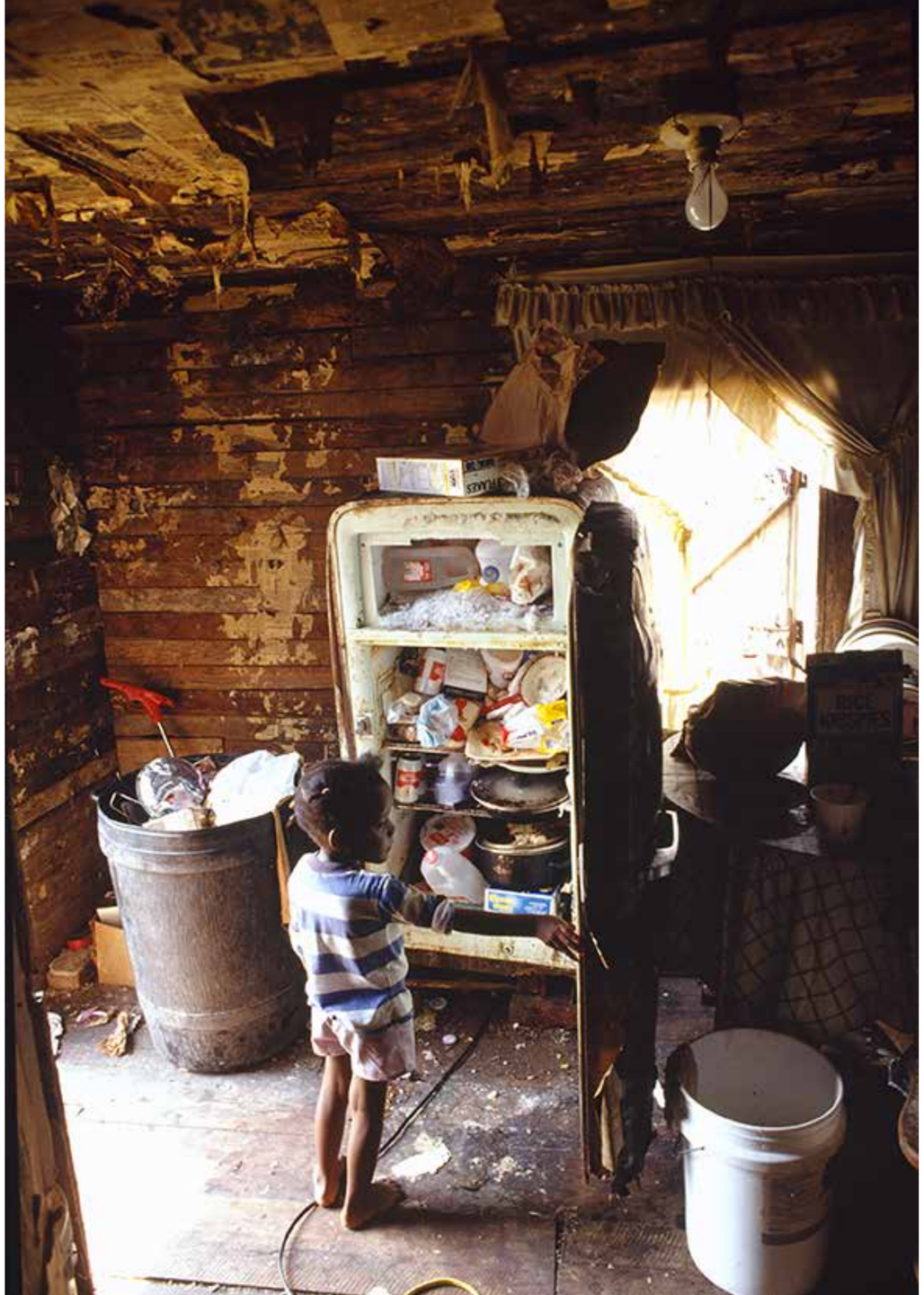


1998 – Thanksgiving à Dayton, Ohio



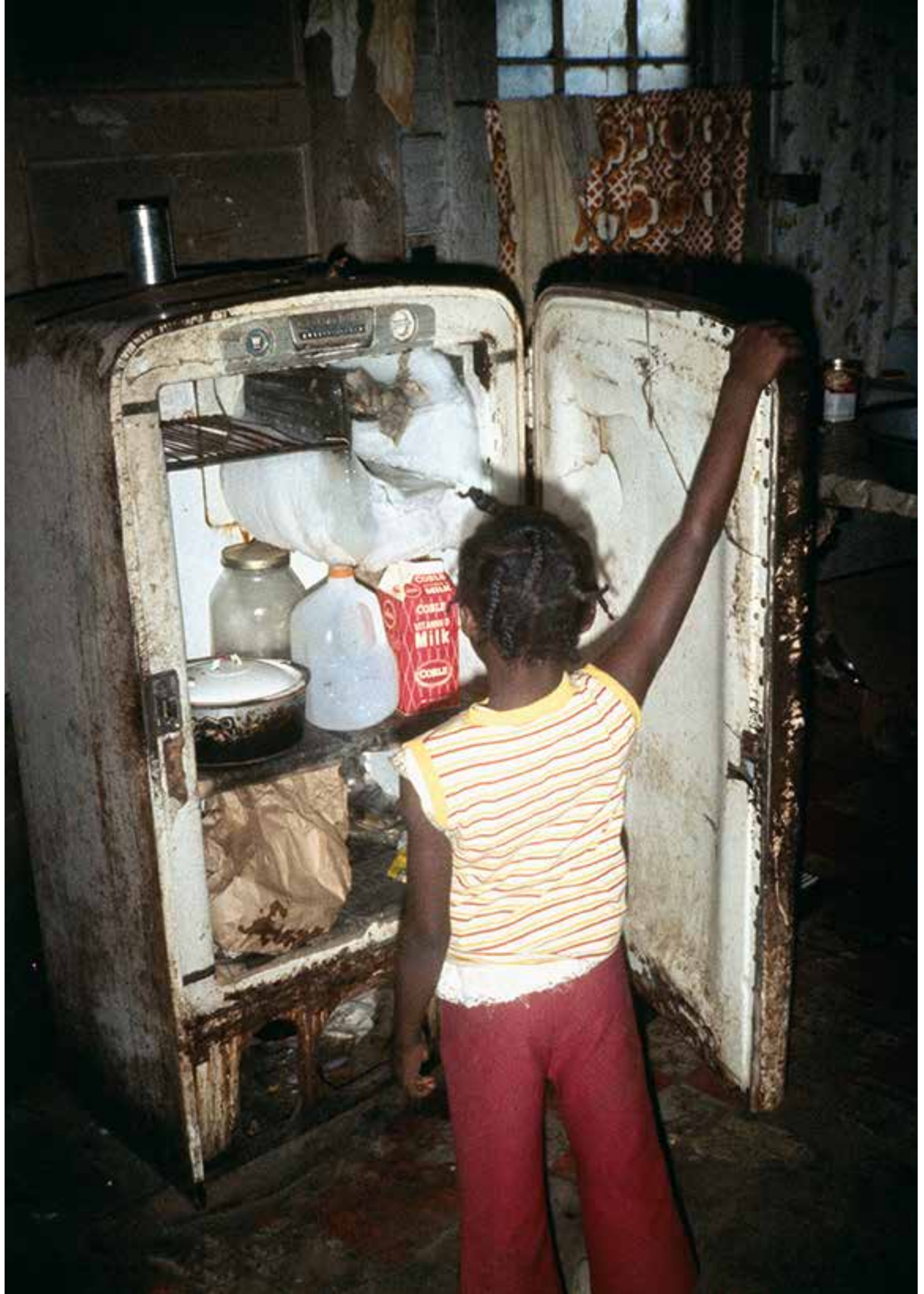
1984 – Fête privée avec B.B. King, engagé pour jouer à Houston

USA
1996



1996 - Selma, AL

USA
1975



1975 - Pireway, NC

Douce terre : le goût de la faim dans l'Amérique noire

« Je suis le fermier, esclave de la terre.
Je suis l'ouvrier vendu à la machine.
Je suis le Noir, serviteur de vous tous.
Je suis le peuple, humble, affamé, misérable —
Affamé encore aujourd'hui malgré le rêve. »
Langston Hughes, extrait de « Let America Be America Again »

La faim que nous infligeons indirectement à nos exclus renforce notre vision raciste d'eux. Au fil des ans — et surtout aujourd'hui — j'ai vu les Blancs blâmer de plus en plus les victimes plutôt que la politique fédérale pour leur apathie. Les décès marqués par des pierres tombales n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. Une mauvaise alimentation rend les gens apathiques et vulnérables aux maladies, ce qui explique en partie pourquoi l'espérance de vie des Noirs est inférieure de sept ans à celle des Blancs (comme on l'a vu à nouveau pendant la pandémie de Covid–19). Historiquement, de nombreux enfants noirs ont subi des lésions cérébrales irréversibles dues à la faim, entraînant apathie, aliénation et incapacité à travailler.
J'ai eu du mal à atteindre ces enfants maussades et renfermés — ils avaient une peur profonde des étrangers. À maintes reprises, dans des cabanes délabrées, j'ai mangé du pain de maïs, du gruau et des haricots cuits au four avec des morceaux de graisse.
Dans les foyers plus aisés, on me servait une « soul food » plus traditionnelle : jarrets de porc, tripes, oreilles, pattes et queues — les restes gras de la table de l'homme blanc. Des centaines de milliers de personnes recevaient moins que les 1,6 kg de lard et de porc qu'un ouvrier agricole obtenait chaque semaine sous l'esclavage.

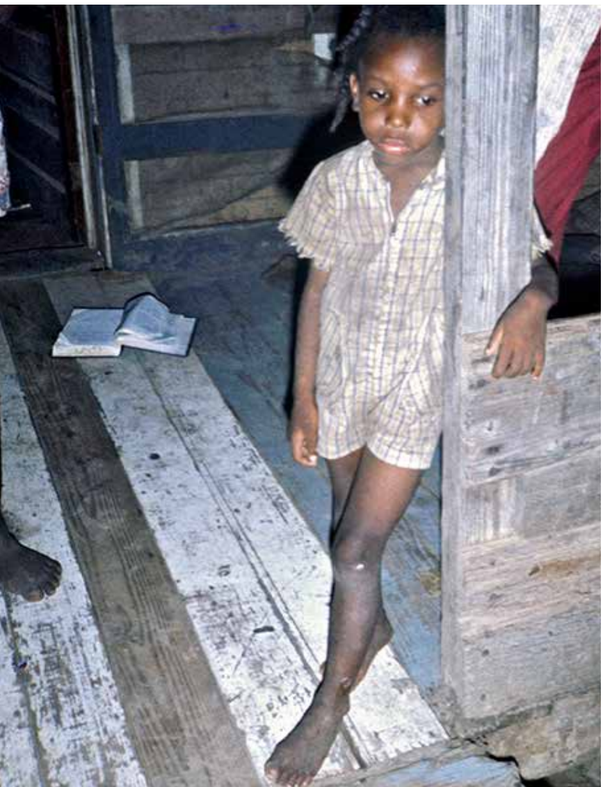
La famine la plus terrible sévissait sur les routes secondaires isolées et parmi les personnes âgées en milieu urbain. Un chien affamé est souvent le signe que des gens affamés se trouvent à proximité. En hiver, lorsque la famine atteignait son paroxysme, j'ai vu des Noirs déterrer des racines dans des champs appartenant à des Blancs. De nombreuses femmes noires du Sud mangeaient de la terre. Lors de ma première visite, près de la moitié des femmes noires en Alabama, au Mississippi et en Caroline du Nord mangeaient de l'argile ; selon le New York Times, cela se produisait encore en 2000. Cette femme, affaiblie par l'anémie, m'a conduite sur une pente où elle a creusé pour trouver la « nourriture » qu'elle partageait avec son fils.

« Il y a quelque chose dans la pauvreté qui sent la mort. Des rêves morts tombant du cœur comme des feuilles en saison sèche. »
- Zora Neale Hurston, Their Eyes Were Watching God

- Mangez-vous parfois de la terre ?
- Parfois…
- Est-ce que ça a bon goût ?
- Oui. (Surprise) Tu n'en as jamais mangé ?
- Non, mais j'aimerais bien essayer. C'est quoi, de l'argile ? De l'argile rouge ?
- Oui, elle est vraiment rouge…
- Comment tu l'appelles ?
- On l'appelle de la terre sucrée…
- Je croyais qu'on l'appelait « Mississippi mud ». C'est comme ça qu'on l'appelle dans le Nord. (J'ai découvert que beaucoup de Noirs du Nord se la faisaient envoyer par la poste par leur famille du Sud).
- Est-ce que tu manges parfois de l'amidon à repasser ? – Parfois.
- Qui d'autre mange de la terre par ici ?
- Ma mère et ma tante là-bas. Tout le monde, je crois.



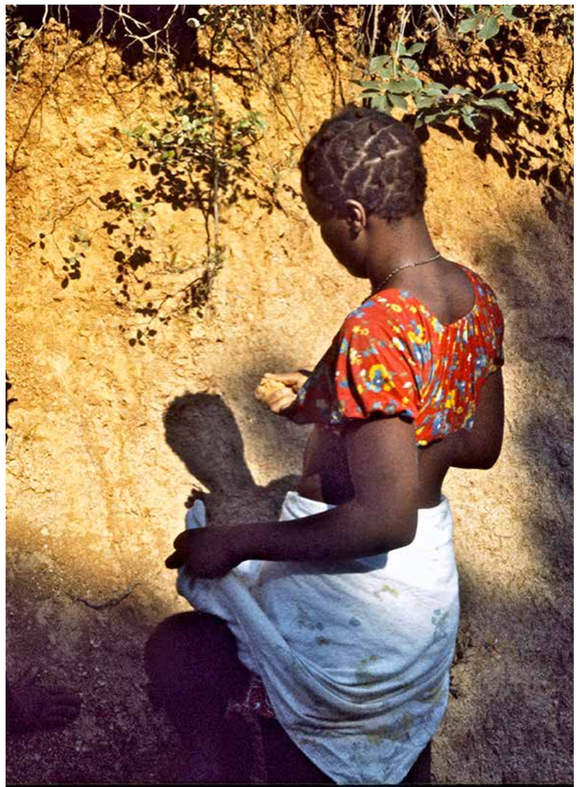
1975 – Meridian, Mississippi – Écoutez ci-dessous l'interview où elle parle de « manger de la terre »

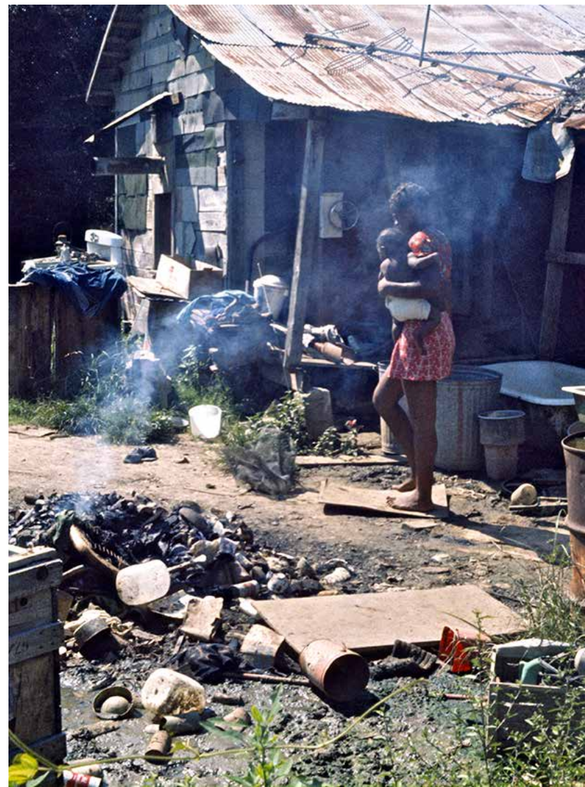


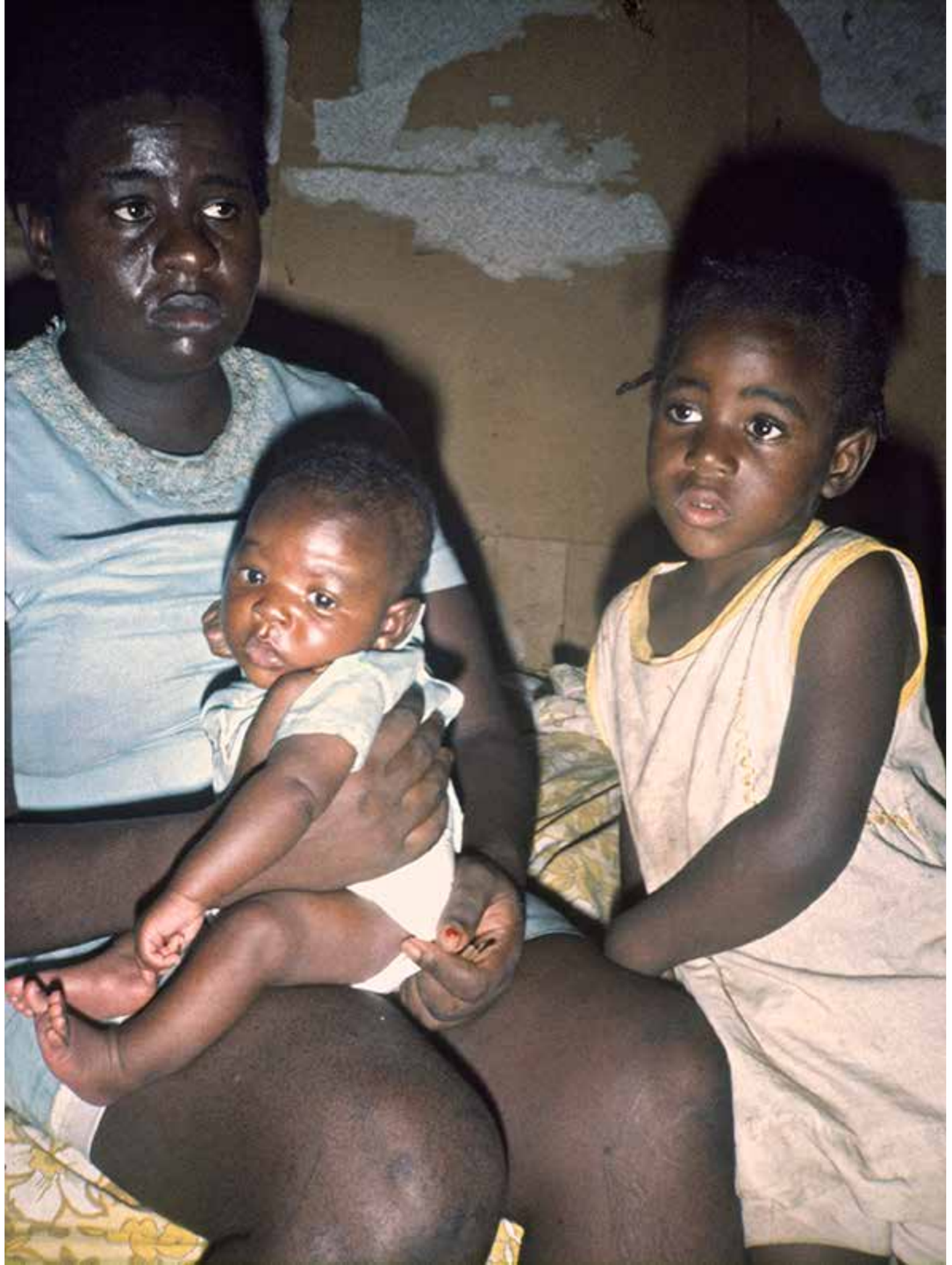


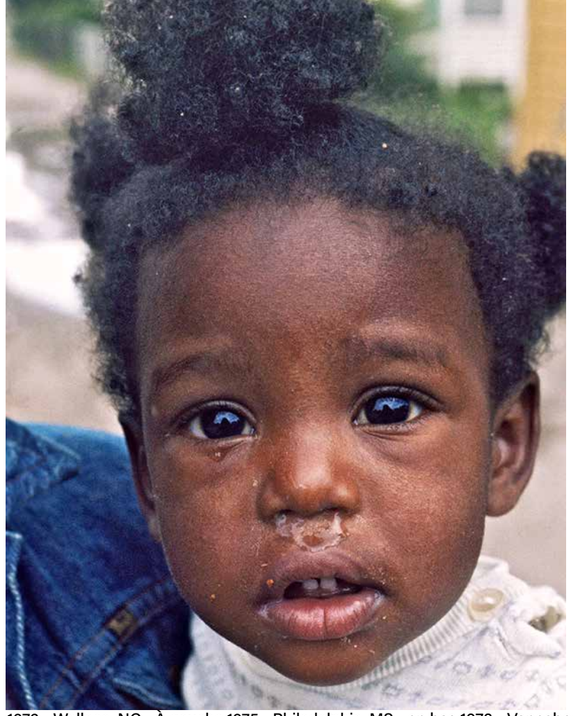
À gauche 1975 - Meridian, MS - En haut 1974 – quelque

Entretien avec le « mangeur de terre » à droite

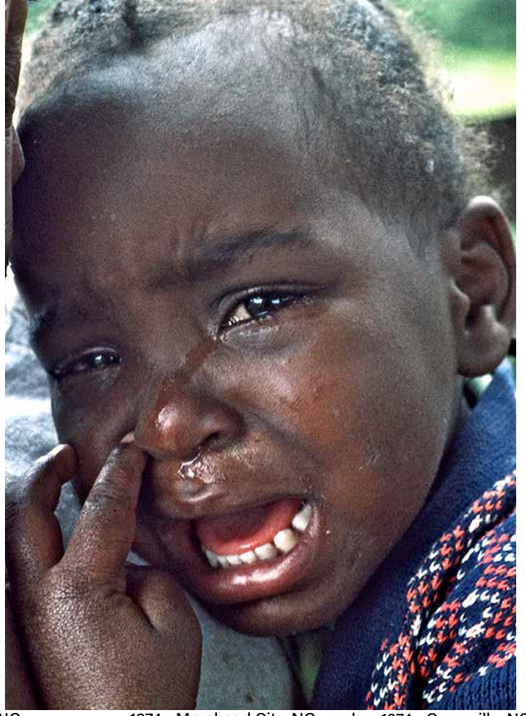






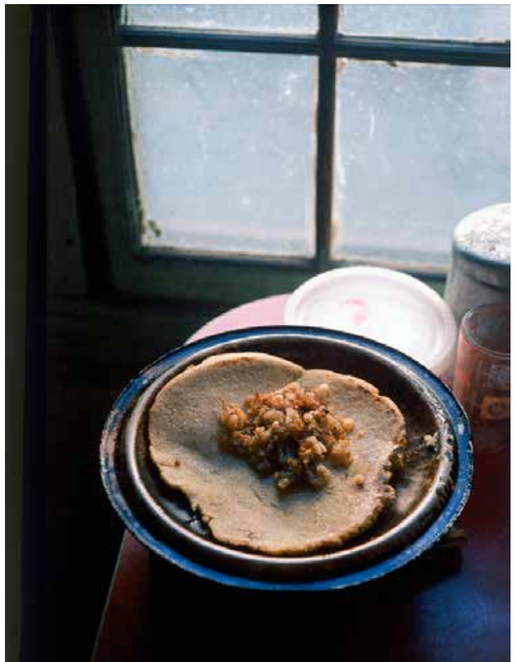


1973 - Wallace, NC - À gauche 1975 - Philadelphia, MS - en bas 1973 - Vanceboro, NC



1974 - Morehead City, NC - en bas 1974 - Greenville, NC





La faim silencieuse de l'âme : L'apathie face à la pauvreté

« Dans le Sud, les morts ne sont jamais morts. Ils font partie de ton sang, de tes os, de ton souffle. » - Alice Walker, « Meridian »

« Le saturnisme est une catastrophe environnementale qui a empoisonné et tué d'innombrables enfants noirs. » - Alice Walker

La confrontation directe avec les pleurnicheries incessantes, l'agitation et les nez qui coulent des enfants qui pleurent sans cesse parce qu'ils ont faim semble presque être un soulagement — infiniment préférable aux yeux vides et au silence de mort des enfants que la faim a rendus si apathiques qu'ils ne peuvent plus pleurer. Mais sommes-nous nous-mêmes capables de pleurer ?

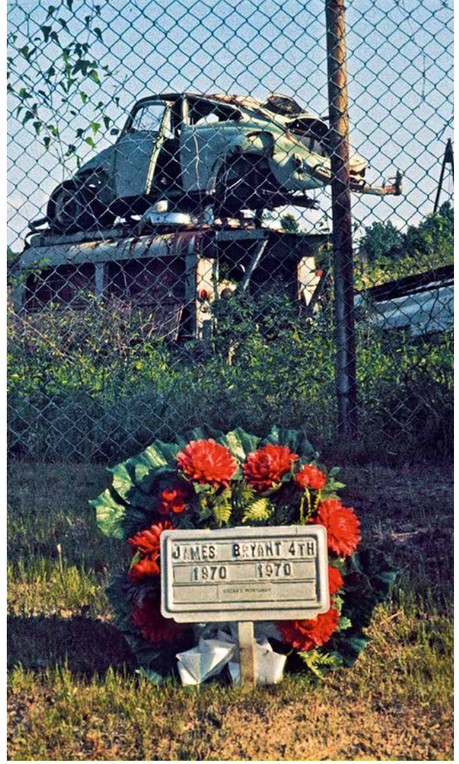
Lorsque je me rafraîchissais dans d'interminables centres commerciaux avec leur musique d'ambiance engourdissante, j'ai failli pleurer devant le contraste avec la pauvreté que je venais de voir — devant la facilité avec laquelle, par de telles évasions, nous laissons ce genre de faim s'inscrire dans la vie des Noirs tout au long de l'histoire américaine.

Je ne suis pas né dans cette oppression. Mais comment cela me façonnerait-il d'être témoin de ce qui arrive à l'âme d'un peuple au cours d'une vie ? De voir des mères enterrer leurs enfants ? Ou de voir des mères mourir à un rythme effroyable (13 600 femmes noires meurent chaque année en couches) ? Seules 3 481 mourraient si elles avaient accès aux soins de santé des Blancs — moins de 2 000 avec les soins européens.

Comment les Américains peuvent-ils dépenser des milliards chaque année pour concevoir de nouveaux modèles de voitures tout en condamnant leurs enfants à n'occuper que la 15e place en matière de mortalité infantile (17 686 bébés sont morts inutilement en 1977) ?

Le bombardement constant de publicités pour les voitures et les biens nous rend-il aveugles aux valeurs humaines et à la souffrance qui nous entoure ? Que révèle-t-il de nos priorités le fait que le cimetière de voitures à l'arrière-plan soit clôturé, mais pas le cimetière humain au premier plan ?

Cela reflète probablement les mêmes priorités qui ont permis à General Motors de détruire les tramways dans les villes américaines en 1936 pour vendre plus de voitures. Aujourd'hui, en l'absence de transports publics, la pollution atmosphérique causée par les voitures est responsable de près de 100 000 décès par an aux États-Unis, les enfants noirs étant particulièrement vulnérables à cette forme de racisme environnemental. sind.



1974 - New Bern, NC

1974 – Est de la Caroline du Nord





1973 - New York

1975 - Philadelphia, MS

1974 - New Bern, NC







1974 - NYC - en bas 1991 - NYC

Les mythes de la méritocratie

derrière l'exploitation systémique

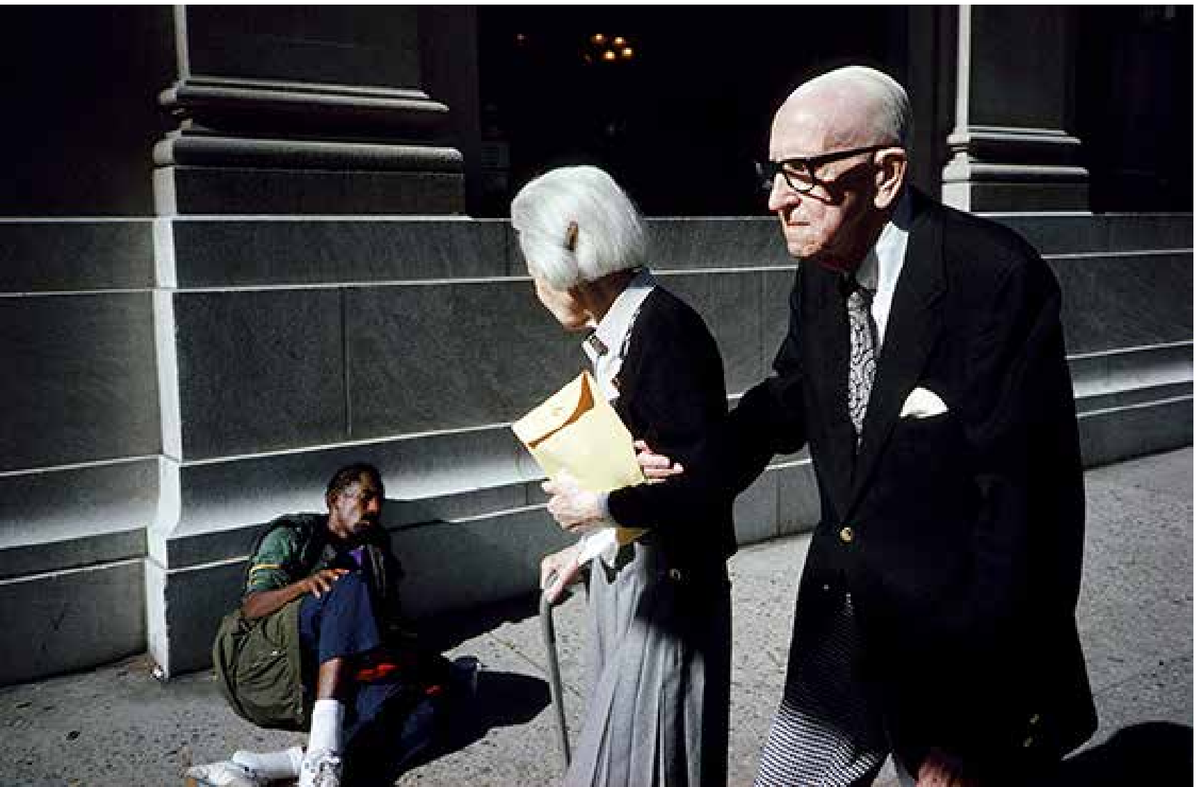
« J'ai appris que le racisme, comme la plupart des systèmes d'oppression, ne consiste pas en des personnes mauvaises commettant des actes terribles envers ceux qui sont différents d'elles, mais qu'il s'agit plutôt d'un moyen pour certains groupes de conserver le pouvoir au détriment d'autres. » - Alicia Garza, The Purpose of Power

L'aveuglement idéologique qui insiste pour que chacun « rame son propre bateau » est entretenu par des appels constants à l'égoïsme et à la cupidité.

Les lois de notre système, invisibles pour la plupart, nous manipulent par une propagande incessante à la Horatio Alger — des histoires de Rockefeller et de « l'homme qui s'est fait tout seul », des leçons sur la prétendue accessibilité du succès.

L'énorme exploitation et la souffrance nécessaires pour créer, par exemple, un Jeff Bezos et ses esclaves à l'horloge de pointage sont passées sous silence.

La réussite est présentée comme un chemin semé d'embûches qu'un homme déterminé, doté des qualités nécessaires, peut surmonter. La récompense attend au bout du chemin. La route est solitaire, et pour y parvenir, il faut adopter des qualités de loup : manger ou être mangé. On ne peut réussir qu'au prix de l'échec des autres.





1991 - Astor Place, New York

1973 – New York. Rolls-Royce avec chauffeur noir



1974 - 42nd St, NYC





2009 – Harlem, New York, pendant la crise financière



1974 - Miami Beach, FL et 1974 - New Orleans

Autre page: 1971 - New York - Cette banque, E. F. Hutton & Co.,
a fusionné avec Lehman Brothers et a déclenché la crise financière



Ma photo visionnaire d'une crise annoncée

« La discrimination légalisée — qui empêchait les Noirs, souvent par la violence, de posséder des biens immobiliers, ou qui refusait d'accorder des prêts aux entrepreneurs afro-américains, ou qui privait les propriétaires noirs de l'accès aux prêts hypothécaires de la FHA, ou qui excluait les Noirs des syndicats, des forces de police ou des pompiers — a empêché les familles noires d'amasser une richesse significative à léguer aux générations futures. Cette histoire aide à expliquer l'écart de richesse et de revenus entre les Noirs et les Blancs, et les poches de pauvreté concentrées qui persistent dans tant de communautés urbaines et rurales d'aujourd'hui. » Obama

« L'obsession de l'Amérique pour la richesse détruit l'âme de la nation. Nous sommes de plus en plus divisés entre riches et pauvres, ce qui conduit à la violence, à l'inégalité et au désespoir. » – Alice Walker

Wealth Gap Grows Between Whites and Minorities

The median wealth of white households is 20 times that of black households and 18 times that of Hispanic households, according to a Pew Research Center analysis of newly available government data from 2009.

These lopsided wealth ratios are the largest since the government began publishing such data a quarter century ago and roughly twice the size of the ratios that had prevailed between these three groups for the two decades prior to the Great Recession that ended in 2009.

20-to-1

The median wealth of white households is 20 times that of black households and 18 times that of Hispanic households, according to an analysis of newly available government data from 2009.

2011 - Pew Research Center

En tant que vagabond sans le sou, j'étais constamment indigné par les inégalités en Amérique, mais il était difficile de photographier les forces qui avaient créé les nombreuses victimes que je voyais dans les rues. Pourtant, j'étais parfois étrangement visionnaire : cette banque, E. F. Hutton & Co., qui blanchissait de l'argent pour la mafia, a perdu des millions lors du Lundi noir et a failli provoquer l'effondrement du capitalisme mondial en 1987. Elle a ensuite fusionné avec Lehman Brothers et a contribué à déclencher la crise financière de 2008, réussissant une nouvelle fois presque à renverser le capitalisme mondial.
Des années de déréglementation sous Reagan, combinées à des prêts hypothécaires à risque — dont beaucoup ont été imposés à la classe moyenne noire en difficulté — ont contraint des millions de personnes à quitter leur logement. Soudain, j'ai vu des Noirs faire la queue pour de la nourriture partout, comme ceux-ci à Harlem. Après la crise, le Blanc moyen était vingt fois plus riche que le Noir moyen. À mon arrivée en 1970, les Blancs n'étaient que six fois plus riches.





1975 - San Francisco



1974 – quelque part



1973 - Charleston, SC

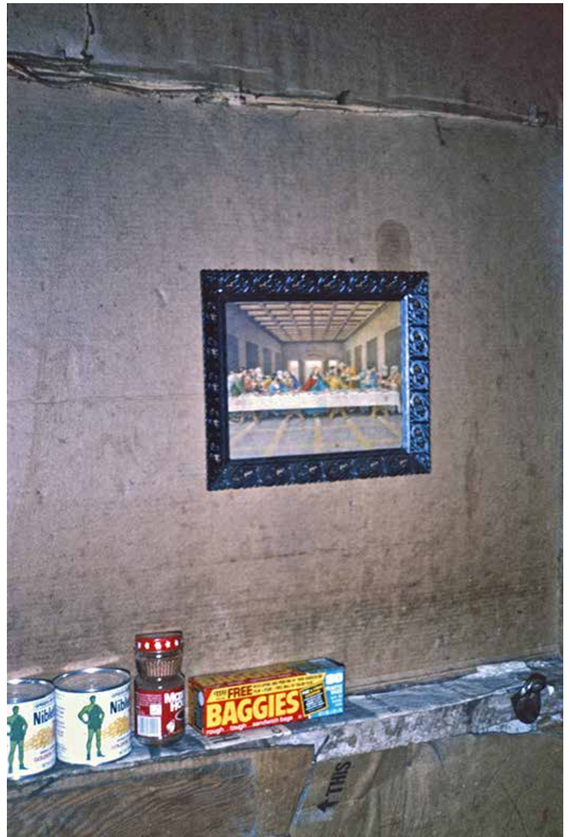


1974 – New York – Tu demandes et tu n'obtiens rien, car tu demandes mal

1975 - Bullock County, AL



1975 - Union Springs, AL



1978 - Waynesboro, GA





1974 – quelque part aux États-Unis



1973 - 5th Ave, NYC

Inégalités en matière de santé et la philosophie du loup

« Les États-Unis sont le pays le plus riche du monde, pourtant nous avons les pires résultats en matière de santé parmi tous les pays à revenu élevé, et cela s'explique en partie par la profondeur de nos inégalités raciales persistantes en matière de santé. » — Uché Blackstock, Un médecin noir face au racisme en médecine

Il est facile de voir comment cette philosophie du loup se manifeste. Les gigantesques palais de l'argent au milieu des bidonvilles noirs comptaient parmi ses expressions les plus grotesques. Aujourd'hui, l'argent est concentré dans les quartiers blancs, souvent entourés d'une armée de Noirs sans-abri dont je n'avais jamais vu un tel nombre dans les années 70. Dans des ghettos infestés de rats, de saleté et de violence, les Noirs doivent « aller en ligne ou en centre-ville » pour se rendre dans des banques construites comme des châteaux de marbre avec d'énormes coffres-forts bordés d'or.
Oui, il y a beaucoup d'argent dans les banques, les compagnies d'assurance et chez ceux qui les possèdent. Mais alors, je me demande — avec la morale de rue du vagabond — pourquoi n'y en a-t-il pas pour mon ami handicapé Lee, qui est assis dehors à mendier quelques centimes ?
Lee avait étudié le droit à l'université dans sa jeunesse, mais avait dû abandonner après avoir contracté la polio. Il étudie toujours, et je lui ai apporté des livres sur le droit des affaires, dont il croyait encore qu'ils pourraient l'aider à se sortir de là par ses propres moyens.

Lee n'était pas seulement victime de sa propre philosophie de poche, mais aussi la caricature d'un mal social qui fait que les médecins américains gagnent tellement d'argent que les pauvres ne peuvent pas se les permettre. Alors que le Canada et d'autres pays riches offrent des soins de santé gratuits, les médecins américains opèrent comme des hommes d'affaires, laissant les pauvres avec une santé digne du tiers-monde et des milliers de personnes mourant de causes qui ne seraient pas mortelles en Europe. Avant l'Obamacare, 50 millions de personnes ne pouvaient pas se permettre d'avoir une assurance du tout. Pourquoi la classe moyenne devrait-elle consacrer moins de 4 % de ses revenus aux soins de santé alors que les pauvres paient plus de 15 % pour des soins de troisième et quatrième classes ? Résultat : les Blancs aisés sont en aussi bonne santé que les Danois, tandis que les pauvres (noirs) souffrent de conditions comparables à celles des pays en développement. Et la situation serait encore pire sans les médecins étrangers : la plupart des médecins des ghettos viennent de pays en développement, car les Américains blancs refusent d'y exercer. Seuls 5 % des médecins américains sont afro-américains, et même la moitié d'entre eux évitent les patients des ghettos.
Et personne ne fait de visites à domicile. Dans le ghetto de Norfolk, j'ai passé une journée à réconforter un homme solitaire et accablé de chagrin dont la femme était décédée la nuit précédente parce qu'il n'avait pas pu l'emmener chez le médecin. Je me suis senti coupable, me souvenant des nombreux matins où, enfant, j'avais crié « au loup » pour que le médecin vienne voir mon « mal de ventre » parce que je n'avais pas fait mes devoirs. – Peu de gens peuvent se le permettre dans une société de loups où les soins de santé à but lucratif sont un commerce mortel : 24 000 Noirs meurent chaque année faute de « soins médicaux à la blanche » ; 39 500 femmes américaines meurent en couches faute de soins dignes de la Scandinavie ; et les hommes américains ne se classent qu'au 35e rang en espérance de vie parmi les nations de l'ONU.
Étant donné que les Américains paient près de deux fois plus cher leurs soins de santé que les Européens et plus que le prix d'une maison pour quatre années d'université, vous comprenez pourquoi la plupart n'ont plus les moyens ni le temps de prendre nos six semaines de congés payés. Ils ne se rendent pas compte que c'est précisément parce que les Danois paient deux fois plus d'impôts que nous avons plus d'argent une fois toutes les factures payées — suffisamment pour que même les travailleurs puissent voyager à travers le monde. (Je prends le Danemark comme exemple parce que Bernie Sanders fait de même au Sénat.)

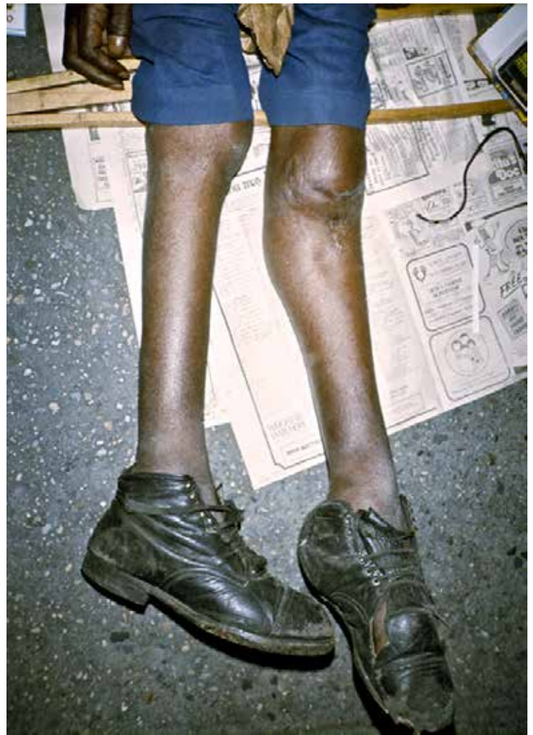


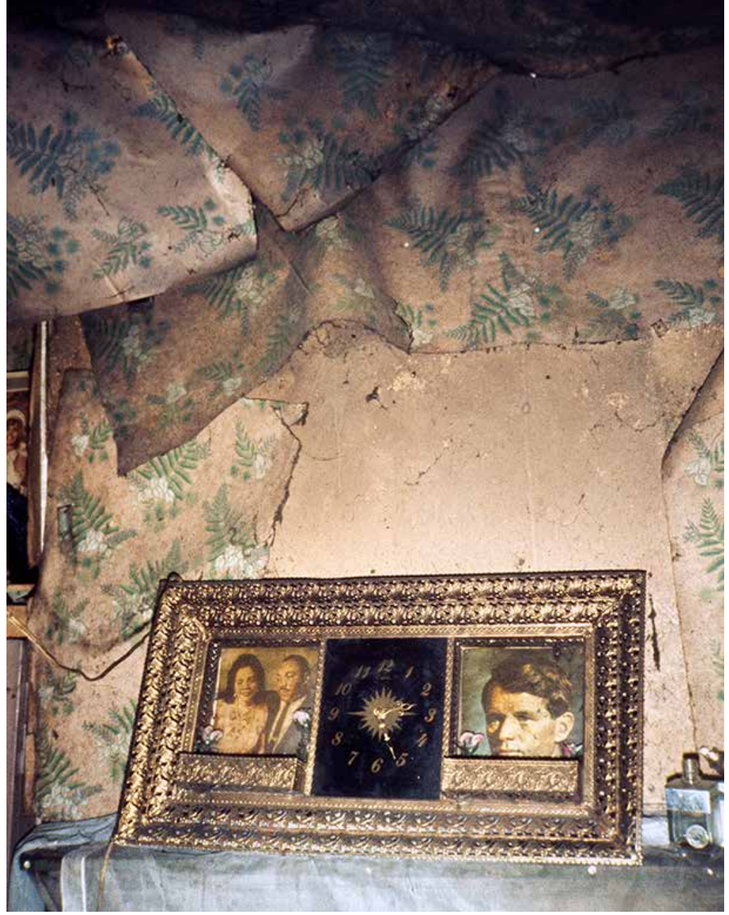


En haute 1971 - New York, NY

Ci-dessous, mon ami Lee devant le guichet du Manufacturers Trust, au 510 de la 5e Avenue à New York. J'ai appris plus tard que la désormais célèbre Vivian Maier l'avait photographié à cet endroit vingt ans auparavant.





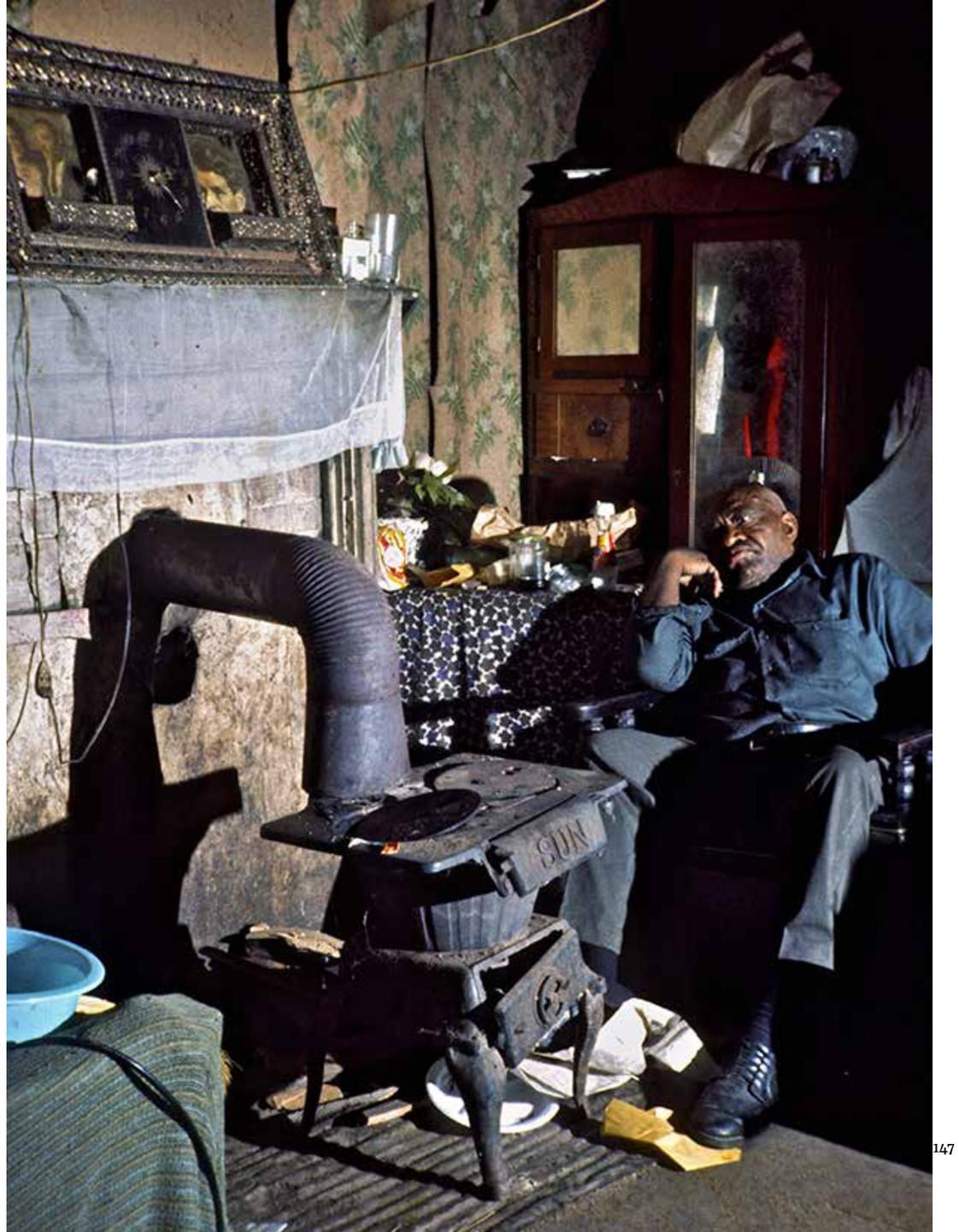


L'apathie : le tueur silencieux de la pauvreté

« Il n'y a pas de plus grande agonie que de porter en soi une histoire qui n'a pas été racontée. » - Maya Angelou

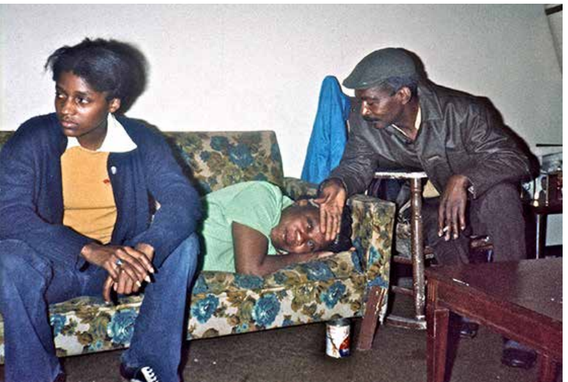
« L'ennemi le plus mortel de l'esprit humain est le désespoir. » - Cornel West

Les statistiques sur la mortalité ne montrent que la surface. Willie Williams reste assis toute la journée, recroquevillé dans un fauteuil, le regard vide, fixant les deux hommes qui lui ont autrefois donné tant d'espoir : Martin Luther King et Robert Kennedy.
Sa femme, Julia, est alitée, malade et affaiblie par la faim. Elle n'a pas les moyens de s'offrir des aliments adaptés aux diabétiques ; ils ne reçoivent que 72 dollars par mois. Ils sont seuls, oubliés par la société dans un monde de vide, seulement troublé par le goutte-à-goutte morne de la pluie qui s'infiltre à travers le plafond.
La maladie la plus pernicieuse de la pauvreté est, sans aucun doute, l'apathie — cet état d'esprit dans lequel tombent des millions de personnes lorsqu'elles réalisent qu'elles ne peuvent pas tenir leur place dans un monde dominé par l'optimisme ascendant de la philosophie du loup et qu'elles abandonnent tout simplement la lutte.



Entretien avec Julie Williams

1975 – Waynesboro, Géorgie – Julie Williams en bas – à droite : Willie Williams







1998 – New York – Les inégalités ont explosé sans frein après les années Reagan



1991 – New York, NY – Des sans-abri dans le Lower East Side

La destruction de l'amour et de la confiance

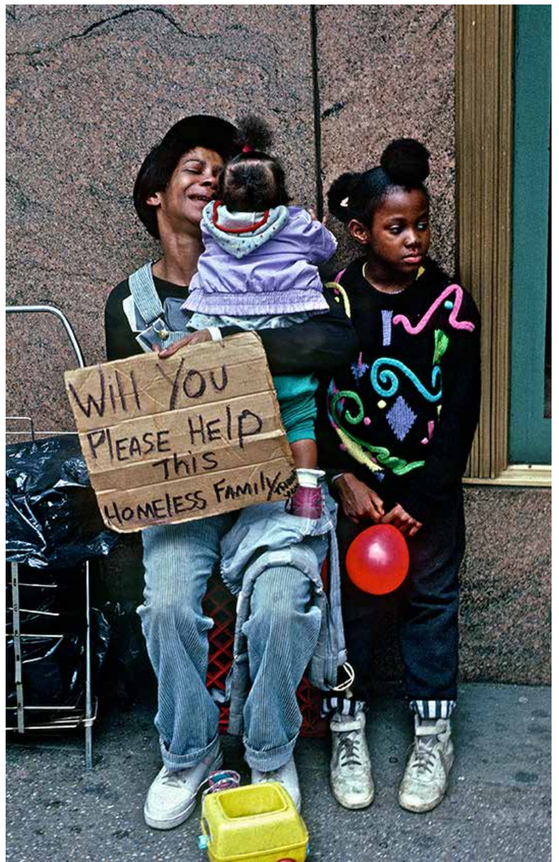
« Si tu tais ta douleur, ils te tueront et diront que tu as aimé ça. » – Zora Neale Hurston

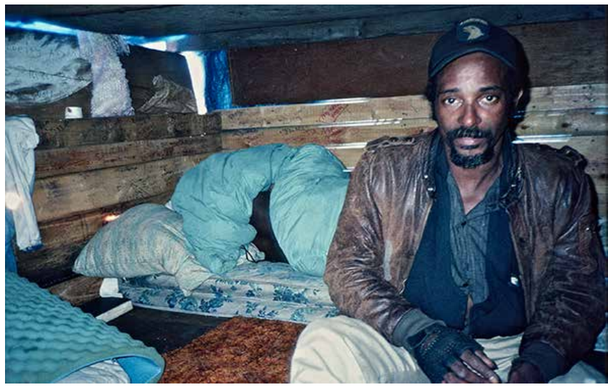
Aux États-Unis, les personnes dans le besoin constituent une minorité et voient la richesse partout où elles posent les yeux. En conséquence, la solidarité et la fierté qui caractérisent souvent les communautés rurales des pays pauvres sont absentes ; la pauvreté devient ici plus cruelle et bien plus destructrice sur le plan psychologique qu'ailleurs.

En Amérique, on vous répète sans cesse que la pauvreté est de votre propre faute. Vous tombez ainsi dans une haine de soi violente, un état morbide que je n'ai vu nulle part ailleurs. Cet état d'esprit détruit l'amour social – ces fils invisibles d'interdépendance et de confiance mutuelles qui lient les gens dans une société saine.
La destruction de l'amour sème une méfiance et une peur croissantes. Bien que la peur semble diriger tout le monde dans une telle société, elle paralyse avant tout les pauvres.



1974 - Zebulon, NC



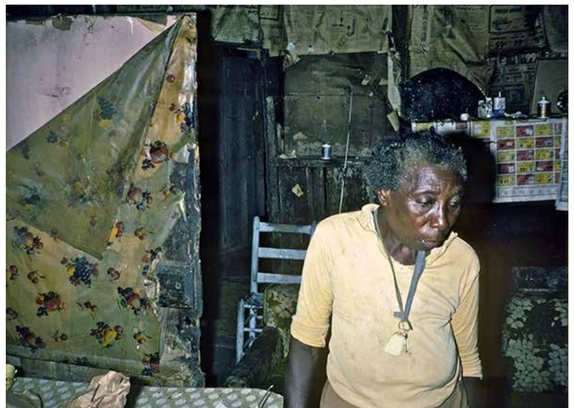


1995 et en houte 1990 - New York, NY - En bas 1974 - Tarboro, NC

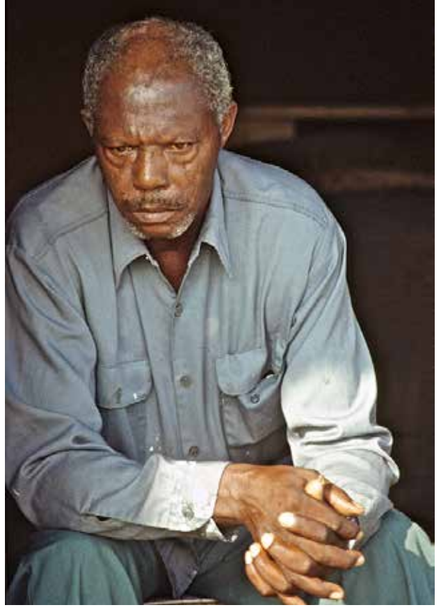
1974 - Washington, NC



1975 - Bullock County, AL







1996 - Houma, LA

« La suprématie blanche n'est pas seulement un arrangement social ; c'est une machine à tuer. »
– Cornel West



1995 - Bullock County, AL

à droite 1974 - Elizabethtown, NC

La suprématie blanche et l'institutionnalisation de la peur

L'une des choses auxquelles j'ai le plus de mal à m'habituer en Amérique, c'est cette peur omniprésente – et les réactions qu'elle suscite. Non seulement la peur primitive des autres, mais aussi, ce qui est encore plus effrayant, la peur institutionnalisée de la vieillesse, de la maladie et de l'insécurité, qui assombrit les années dorées de tant de personnes. Elle les conduit à penser et à agir d'une manière qui semble totalement irrationnelle et autodestructrice quand, comme moi, on a été façonné par une sécurité sociale qui nous accompagne du berceau à la tombe.

Le désir de s'accrocher à la suprématie blanche est l'un des schémas de détresse nés de cette peur. Cela a à son tour poussé les Noirs, comme cette femme qui s'est d'abord enfuie à ma vue, à craindre les Blancs.

- Tu as peur des Blancs par ici ?
- Écoute, je ne me frotte pas aux Blancs, sous aucun prétexte.

- Qu'est-ce qui ne va pas avec les Blancs ?
- Ces Blancs-là, ils te font du mal, mec. Ils te font perdre ta maison, te font perdre ton mec, te font perdre ton mari si t'en as un.
Ils te font faire tout ce qui n'est pas bien... Je parle de ceux d'ici... Et toi, tu es qui ?
- Je ne suis pas un Blanc du Sud...

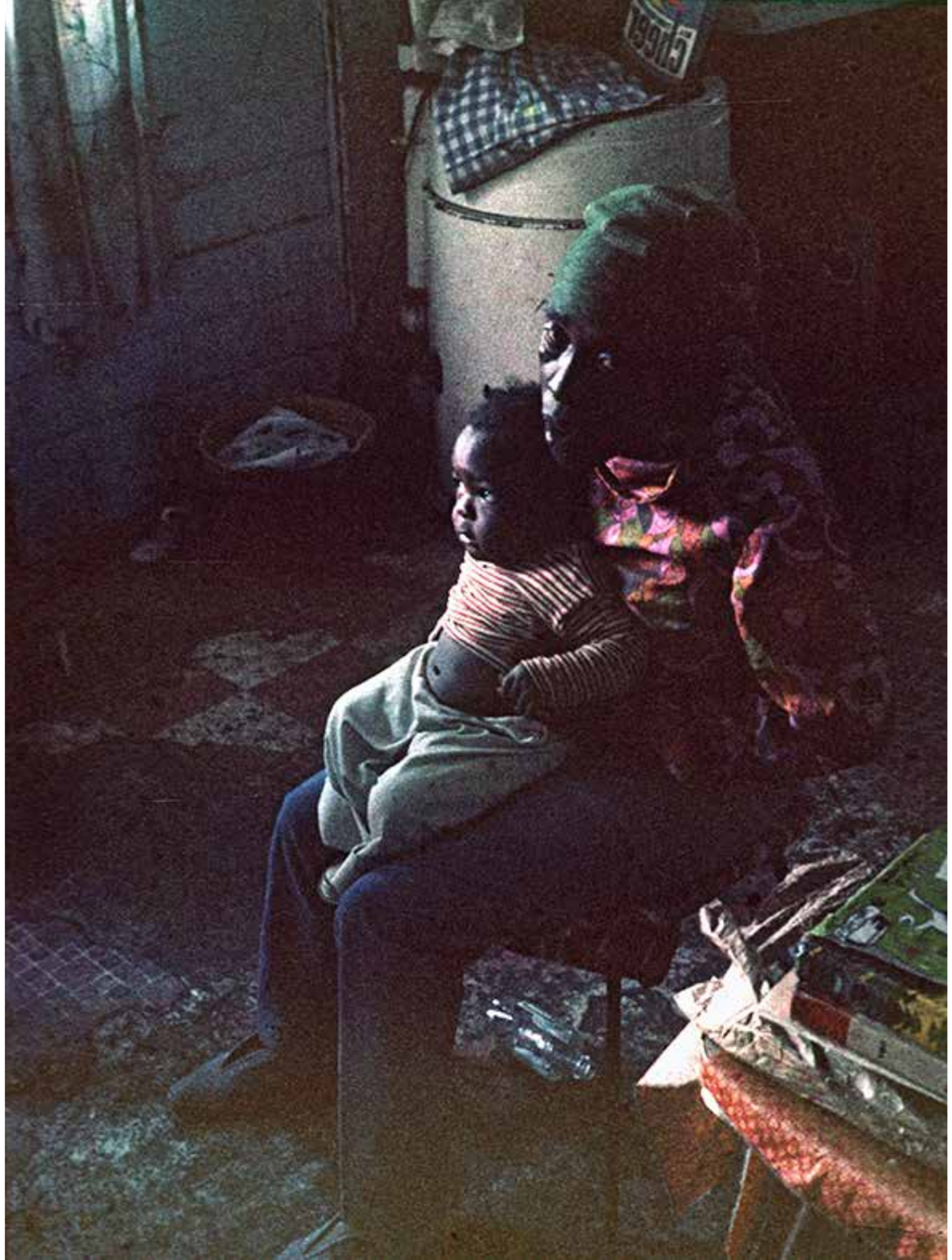
J'ai souvent eu l'impression que les Noirs exagéraient un peu lorsqu'ils me racontaient ce genre de choses. J'ai toujours eu une foi quelque peu naïve en la bonté des gens, probablement parce que je n'ai pas grandi dans la pauvreté et l'insécurité. Sans cette foi, je n'aurais pas pu voyager comme je l'ai fait, car ma foi faisait généralement ressortir le bon côté des gens.

Par conséquent, je m'entendais bien avec les Blancs du Sud, que j'apprécie pour leur chaleur et leur honnêteté, plus qu'avec les Blancs du Nord, plus libéraux mais plus froids et moins directs.

1995 - Bullock County, AL



Entretien avec la femme effrayée à droite





Mary la nuit dans sa cabane au milieu des bois du comté de Bullock, 1974



1974 – Mary, prête à aller à l'église

Le puits de la Samaritaine : un Roméo et Juliette à l'américaine

« L'amour ne connaît pas de barrières. Il franchit les obstacles, saute les clôtures, traverse les murs pour arriver à destination plein d'espoir. » - Maya Angelou, Collected Poems

La dure réalité m'est apparue sur les routes secondaires humides et étouffantes de l'Alabama, lorsque je suis venu voir Mary et son fils, John, pour un verre d'eau. Sans eau courante, nous avons fini par partager – à plus d'un titre – l'eau du puits de la Samaritaine. Mary et moi avons idéalisé notre relation dans cet environnement hostile, mais sa confiance en les gens n'était pas la mienne : elle gardait trois pistolets et un fusil sous son lit.

Ces jours-là se sont avérés être parmi les plus heureux de ma vie, et nous avons entretenu des sentiments profonds l'un pour l'autre jusqu'à la fin de nos jours. Lorsque je suis parti brièvement pour assister à une réunion du Ku Klux Klan dans le Kentucky, Mary m'a donné une croix en argent pour me protéger. Il s'est avéré qu'elle en avait davantage besoin que moi. Une nuit, simplement parce qu'un homme blanc vivait avec elle, trois Blancs ont lancé une bombe incendiaire dans sa cuisine.

La maison entière a été la proie des flammes. Elle a réussi à faire sortir son fils, mais son frère, qui dormait à l'intérieur, a péri dans l'incendie.

Cette tragédie m'a replongé dans un dilemme récurrent : puis-je, en tant qu'étranger, entretenir des relations pleinement humaines avec ceux qui sont considérés comme des parias ? Ceux qui veulent maintenir un système de castes condamneront toujours de tels liens. Les systèmes de tabous paralysants ne peuvent donc être brisés que si, sur le plan personnel, nous essayons d'être pleinement humains avec tout le monde — avec le risque que cela comporte de sentiments plus profonds et d'engouement.

Mais ignorer les origines de l'autre peut aussi, comme dans Roméo et Juliette, impliquer un danger pour soi-même et pour les autres — un danger ou, s'il est conscient, une peur, qui ne doit jamais nous limiter dans notre engagement humain, dans l'amour de notre prochain comme de nous-mêmes.
Les Américains me reprochent souvent la tragédie de Mary, peut-être par culpabilité face à la ligne d'apartheid tacite dans leurs propres cœurs et esprits qui a véritablement causé notre tragédie shakespearienne.
De même, nous, Européens, condamnons les Américains pour leur résistance viscérale particulière aux relations intimes entre Noirs et Blancs, tout en oubliant notre propre résistance primitive à la proximité avec les immigrés musulmans.
Partout dans le monde, l'esprit tant de l'oppresseur que de l'opprimé est rongé par d'obscures objections obsessionnelles envers les mariages mixtes et les relations intimes. Mais pour celui qui se tient en dehors d'une oppression particulière, il est facile de voir que ni l'oppresseur ni l'opprimé ne sont libres !

Mes adieux à Mary et John – Regardez la vidéo ici

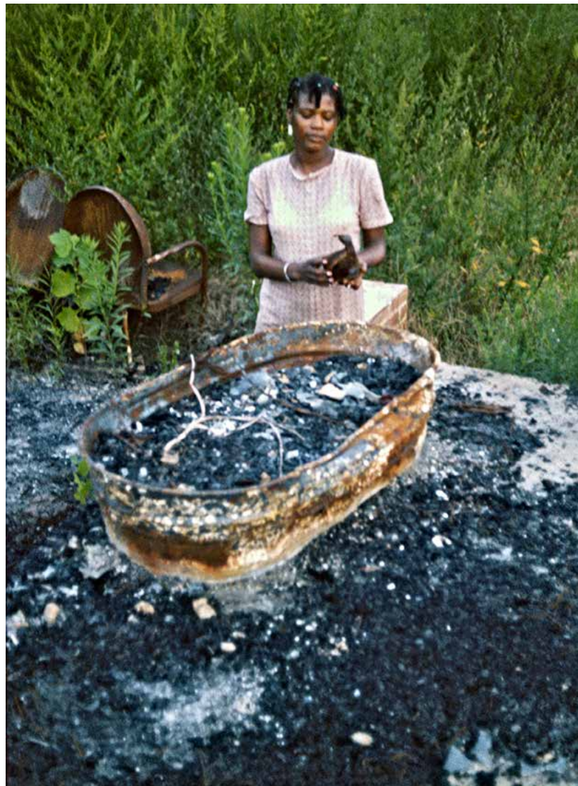


L'histoire telle qu'elle est racontée dans le diaporama accompagné de musique et de l'interview sur l'incendie, trois mois après l'attaque

Mary n'avait pas la même confiance en les gens que moi

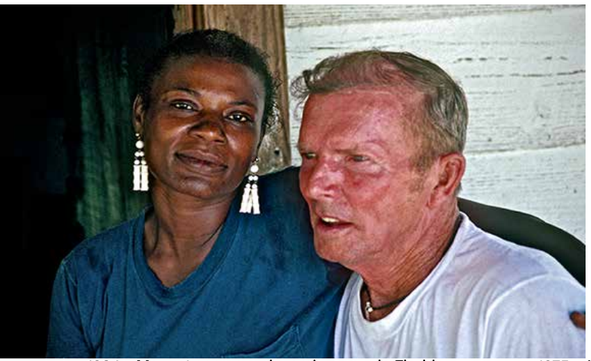


Mary devant sa maison après l'incendie criminel

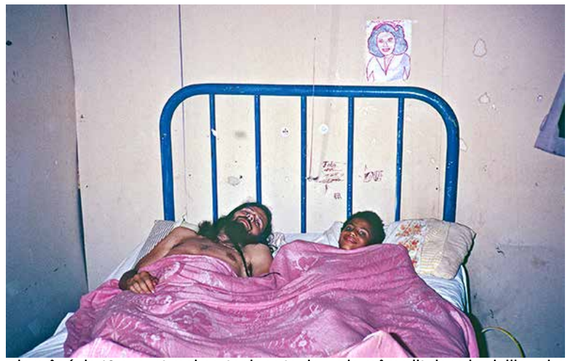


Peut-il y avoir un « amour libre » dans des conditions d'esclavage ?

Réflexions sur ma relation de toute une vie avec Mary



1984 – Mary et son nouvel « ami » venu de Floride



1975 – John, alors âgé de 10 ans, et moi partagions toujours le même lit dans la vieille cabane



1978 – Mary avec sa nouvelle cabane sur les parcelles encore en friche - 1986 – Trempé de sueur, je récolte des pois avec Mary



1984 – Mary et son amie Bertha avec le petit ami de cette dernière



1978 – Ce vétéran de guerre violent menaçait sans cesse avec ses armes

« Je ne suis pas à vendre. Ni à toi. Ni à aucun homme blanc. Je ne tiens absolument pas à être possédée. Même par toi »
– Nella Larsen dans « Quicksand » à propos de sa relation avec un homme danois blanc

Dans les années qui ont suivi la tragédie de Mary, mon public m'a presque quotidiennement reproché d'en être la cause : « Tu n'aurais pas dû exposer une pauvre femme noire à ce genre de danger par ton exploitation (sexuelle) irresponsable. »
Je me suis souvent demandé pourquoi les Américains imaginent immédiatement le sexe lorsqu'ils voient des images d'une femme nue, plutôt que l'intimité que j'essayais de transmettre. Dans le cas de Mary, elle était moins « nue » qu'une femme en bikini sur la plage, et pourtant des universités religieuses comme Baylor au Texas m'ont forcé à retirer certaines images de ma présentation avant de donner ma conférence.
Cette obsession pour le sexe empêche les Américains de voir l'oppression plus profonde sous laquelle vivait Mary. Même si nous avions voulu avoir une relation sexuelle, sa situation rendait cela presque impossible. En tant que vagabond, je partageais un lit avec son fils de sept ans, John, dans leur minuscule chambre équipée de deux lits simples, et je devais quitter la cabane avant 5 heures du matin — c'est pourquoi je dormais souvent chez un voisin.
Pourquoi devais-je partir si tôt ? Grâce à la bonne vieille intégration nocturne entre le maître blanc et sa maîtresse esclave préférée, qui a commencé à l'époque de l'esclavage. « L'intégration nocturne et la ségrégation diurne font de cet endroit un lieu très confus », écrivait Rosa Parks lors de son célèbre boycott des bus de Montgomery, non loin de chez Mary. En échange de relations sexuelles, les propriétaires terriens blancs offraient un soutien financier aux femmes noires célibataires, qui en devenaient dépendantes pour survivre. Le « sugar daddy » de Mary, Harry, se présentait vers cinq heures du matin, disant à « sa femme hystériquement jalouse », comme Mary l'appelait, qu'il était parti travailler aux champs.
Mary parlait toujours de lui avec chaleur, et pour des raisons morales — ainsi que pour protéger leur arrangement —, avoir des relations sexuelles avec moi était impensable. Lorsque je suis revenu en 1978 avec mon livre sur l'incendie criminel, elle avait le cœur brisé : Harry, qui après l'incendie lui avait acheté un terrain et une cabane plus grande, venait d'être tué. J'ai alors passé les 23 années suivantes avec elle dans cette cabane romantique de deux pièces, sans qu'il y ait guère de romance entre nous. Toujours séduisante, Mary a rapidement trouvé un autre homme blanc pour subvenir à ses besoins. C'était un vétéran du Vietnam violent et traumatisé, mais il m'a laissé loger dans l'autre pièce. Ils étaient reconnaissants de ma présence ; ils ne s'étaient pas parlé depuis des semaines, et j'ai fini par servir de médiateur entre eux. Quand je suis revenu en 1982, elle s'était enfuie après qu'il eut tenté de la tuer avec l'une des armes mêmes que je l'avais photographié en train de tirer.
L'homme suivant était un vieux « redneck » de Floride qui, comme les autres, était profondément raciste. Il m'a laissé rester et photographier l'affection que Mary lui témoignait quand il était là. Grâce à elle, j'ai rencontré tout un réseau de femmes noires rurales pratiquant cette « intégration nocturne ». Elles venaient même la pratiquer dans notre cabane pendant la journée. J'ai photographié Bertha, l'amie de Mary, après qu'elle fut tombée enceinte de son « sugar daddy ». Tous les Noirs du coin étaient au courant, et je n'ai jamais compris pourquoi cela ne semblait pas les déranger. Je ne comprenais pas non plus pourquoi, comme Mary, ils continuaient à voter pour George Wallace — le gouverneur qui leur avait autrefois barré la porte de l'enseignement supérieur avec sa politique de « ségrégation aujourd'hui, ségrégation demain, et ségrégation pour toujours ».
Cette exploitation flagrante semblait avoir pris fin pour Mary dans les années 80. Pourtant, nous ne nous sentions pas libres dans notre relation — même si notre affection s'était approfondie avec l'âge. Elle avait toujours été une ouvrière agricole, cueillant du coton enfant au lieu d'aller à l'école, et sans les revenus d'un « sugar daddy », elle devait désormais travailler encore plus dur. Je faisais de mon mieux pour l'aider. Certains jours, je me tenais sur scène devant un millier d'étudiants rongés par la culpabilité ; le lendemain, rongé moi-même par la culpabilité, je cueillais un millier de paniers de haricots et de pois avec Mary — qui appelait cela affectueusement « cueillir des pois ensemble ». L'admiration que me portaient les élèves m'a donné l'illusion dangereuse que je pouvais marcher sur l'eau, alors je l'ai contrebalancée en marchant dans la boue aux côtés de ceux dont je racontais les histoires — parfois, comme avec Mary, trempés par la chaleur étouffante du mois d'août.
Je sentais l'ancienne relation maître-esclave renaître lorsque le propriétaire terrien blanc arrivait à 5 heures du matin et nous déversait dans un champ isolé, où nous travaillions sous le soleil jusqu'au crépuscule. Le soir, nous cultivions notre propre nourriture sur les « 40 acres (moins 38) et une mule » — j'étais la mule, labourant ses deux acres —, une terre qu'elle avait reçue en guise de « réparation » de son amant blanc décédé.



« Tu pratiques l'esclavage danois », plaisantais-je. Contrairement aux esclaves aux États-Unis, ceux des îles Vierges danoises et d'autres îles des Caraïbes étaient autorisés à cultiver leur propre nourriture sur de petites parcelles tout en travaillant pour le maître pendant la journée. Ainsi, leur initiative personnelle et leur esprit d'entreprise n'étaient pas brisés, contrairement à ce que je constatais encore un siècle plus tard ici, dans la Black Belt.
Au moment où la lune se levait de manière romantique au-dessus des champs, nous étions tellement épuisés que nous nous sommes simplement effondrés sur le lit, le dos



1988 – Mary dans un moment de détente après une dure journée de travail

— et toute libido — tout aussi brisés.
En hiver, notre célibat avait d'autres causes. Pendant mes tournées de conférences, je rendais toujours visite à Mary et à de vieux amis. Comme elle n'avait pas de téléphone, j'appelais Eula, une voisine âgée, qui envoyait ses petits-enfants annoncer mon arrivée. Mary passait alors la journée à cuisiner mes plats soul préférés : queues de cochon, feuilles de navet, tripes de porc. Ensuite, nous traversions les bois en voiture pour rendre visite à des gens que j'avais autrefois photographiés dans leurs cabanes à vélo. Beaucoup de ces cabanes avaient brûlé, généralement à cause d'incendies de poêle, et seule Mary savait où mes amis s'étaient réinstallés le long des interminables chemins de terre.
L'un d'eux était son grand-père de 98 ans, que j'avais photographié des années plus tôt (page 99). Elle m'a raconté plus tard qu'il avait abattu sa femme et était mort de chagrin peu après. Plus que quiconque, Mary tenait à jour mon histoire photographique des gens vivant dans des cabanes isolées. Avec elle à mes côtés, les gens ne me craignaient ni ne se méfiaient plus de moi en tant qu'homme blanc — ce avec quoi j'avais dû lutter pendant mes années de vagabondage. Maintenant que nous étions de vieux amis, ils s'attendaient à ce que j'apporte des caisses de bière. Soir après soir, nous buvions jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour conduire, et nous nous endormions là où nous étions. J'adorais ces soirées détendues avec Mary, dont le charme pouvait ouvrir n'importe quelle porte — sauf celle d'une vie sexuelle entre nous.
Chaque fois que nous essayions de passer une nuit romantique et tranquille dans sa cabane, la tension et la violence s'immisçaient. Des ivrognes d'un club voisin venaient en voiture dans notre cour pour fumer de la drogue ou faire l'amour dans leur voiture, et Mary restait assise pendant des heures derrière les rideaux avec son fusil. Les incendies criminels de notre innocence de jeunesse nous avaient marqués tous les deux à vie.
La personne qu'elle craignait le plus, en fin de compte, était son propre fils, John. Il avait été conçu dans la violence — l'enfant d'un homme blanc qui avait violé Mary quand elle avait seize ans. Elle m'appelait sans cesse pour que je l'aide à le faire sortir de prison, généralement pour cambriolage, vol, ou possession d'une arme à feu ou de crack. Elle croyait naïvement que moi, en tant qu'homme blanc, j'avais le pouvoir de changer les choses.
Métis, John a souffert toute sa vie d'une crise d'identité et d'une profonde insécurité. Il m'aimait depuis son enfance comme le père qu'il n'avait jamais eu, mais la violence le suivait partout. Il a même volé les armes de sa mère et les cadeaux coûteux qu'elle avait reçus de ses amants blancs, les mettant en gage pour acheter du crack. Il a laissé des femmes enceintes partout en Alabama, nous

Extrait du téléfilm « Jacob Holdt en Amérique » de 1991. Les caméramans sont tombés à travers le plancher de Mary



1990 – John avec Debra, enceinte, l'année précédant son assassinat



1984 – « Deux acres et une mule (danoise) »



1994 – Mary, toujours prête à nous protéger avec ses armes

obligeant, Mary et moi, à faire le tour en voiture pour les réconforter tandis qu'elle luttait pour suivre le rythme d'un nombre croissant de petits-enfants.
Debra, que j'avais photographiée enceinte dans notre cabane, était l'une de ses petites amies les plus adorables. Un an plus tard, quand je lui ai demandé de ses nouvelles, Mary m'a répondu avec désinvolture : « Oh, Debra est allée en ville acheter du lait pour le bébé, mais elle s'est fait tirer dessus et tuer en sortant du magasin. »
Je pense que c'est la peur de la violence qui a poussé Mary à éviter les petits amis noirs. Il y a eu une exception, dont j'ai eu connaissance presque par hasard. Après avoir passé quelques jours avec elle en février 1996, je lui ai demandé pourquoi elle reniflait sans arrêt. Elle m'a répondu qu'elle avait attrapé la grippe dans un marécage gelé. « Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? »
Presque en passant, elle m'a répondu que quelqu'un avait essayé de la tuer le soir du Nouvel An. À cette époque, elle avait cinquante ans et avait renoncé à trouver un autre petit ami blanc ; elle avait donc, pour la première fois, essayé un homme noir, récemment libéré après des années de prison. Quand elle s'est rendu compte à quel point il était violent et qu'elle a essayé de le quitter, il l'a forcée à monter dans sa voiture sous la menace d'une arme et l'a emmenée dans les marécages. Il a appuyé le pistolet contre sa tempe. Elle tenait justement une bouteille de Coca-Cola et l'a fracassée contre son crâne. Puis elle s'est enfuie à travers les marais glacés toute la nuit avant d'atteindre une cabane. « Eh bien, c'est la façon sudiste d'attraper la grippe », ai-je pensé — pourtant, je ne comprenais pas pourquoi elle ne m'avait pas raconté cette histoire terrifiante avant que je ne pose par hasard la bonne question.
Je m'étais depuis longtemps habitué à la violence qui l'entourait, mais les nombreux Européens que j'avais amenés avec moi pour rencontrer Mary – qu'ils adoraient toujours – étaient souvent choqués. Lorsque la multimillionnaire Anita Roddick a voyagé avec moi en 1994, elle s'est immédiatement liée d'amitié avec Mary et a voulu l'employer pour un projet d'entreprise idéaliste qu'elle espérait lancer en faveur des Noirs pauvres de la Black Belt.
Après une soirée passée à boire et à jouer au billard, j'ai dit à Anita qu'elle pouvait prendre mon lit dans le van tandis que je dormirais dans celui de Mary. Mais Anita avait déjà été bouleversée par la violence de cette première nuit de notre tournée. Le cousin ivre de Mary, par exemple, s'était mis à tirer sur les lampadaires que nous croisions. Anita était terrifiée à l'idée de dormir seule dans les bois et craignait que la cabane de Mary ne soit à nouveau incendiée. Sa société, The Body Shop, avait insisté pour nous envoyer des gardes du corps armés, mais nous avions toutes les deux refusé : ce voyage devait se dérouler selon mes « conditions de vagabonde ».



1994 – Mary, âgée de 47 ans



1994 – Mary montre à Anita Roddick les chapeaux et les couettes qu'elle confectionne



2011 – John souffre encore de douleurs intenses, quelques jours après la tornade



2005 – Mary montre son nouveau jardin dans le quartier de logements sociaux au chef du Ku Klux Klan, Jeff Berry

Ainsi, dès la toute première nuit, j'ai dû faire face à un choix que je n'avais jamais eu à faire : coucher avec l'une des femmes les plus riches du monde ou l'une des plus pauvres – une multimillionnaire ou une ouvrière agricole ? Si je couchais avec Anita, je risquais de blesser Mary en couchant avec une femme blanche. Si je choisissais Mary, je risquais de perdre Anita, effrayée, pour le reste du voyage.

La situation n'était pas facile, alors nous avons tergiversé, en jouant au billard et en buvant de la bière. Vers quatre heures du matin, j'ai résolu mon dilemme par un petit mensonge, en disant à Mary que notre emploi du temps était tellement serré que nous devions partir la nuit même pour rencontrer quelqu'un dans le Mississippi. Bien trop ivre pour conduire, j'ai néanmoins roulé en trombe sur un kilomètre et demi le long d'une route forestière déserte et j'ai partagé mon « Body Shop » avec Anita — sans rancune de part et d'autre. Plus tard, Anita a envoyé un gros chèque à Mary. Mais la violence et le désespoir qu'elle a rencontrés partout l'ont convaincue d'abandonner son projet idéaliste, de la même manière que d'autres investisseurs avaient toujours ghettoïsé et brisé l'initiative des personnes les plus démunies de la Black Belt.

La peur de la violence peut être accablante. En août 1990, je suis revenue du Danemark à New York, et comme d'habitude, la première nuit, on a cambriolé ma camionnette dans le Lower East Side. Le lendemain soir, alors que je balayais des éclats de verre, j'ai entendu des coups de feu. J'ai regardé par la fenêtre de la camionnette et j'ai vu deux Portoricains courir puis tomber. Par habitude, j'ai attrapé mon appareil photo et j'ai sprinté pour aller prendre des clichés, avant de réaliser que je fixais les yeux de deux personnes mourantes.

J'ai commencé à trembler de manière incontrôlable. Pris de panique, j'ai couru à l'étage rejoindre les lesbiennes avec lesquelles je vivais sur l'Avenue D. Toujours tremblant, j'ai raconté à Martha ce qui s'était passé. Elle a ri doucement et m'a dit : « Eh bien, Jacob, bienvenue de retour en Amérique. Hier, j'ai vu depuis la fenêtre de la cuisine une femme noire qui attendait le bus sur la 8e rue. Elle s'est soudainement effondrée, morte. Touché par des balles perdues. »

Son rire m'a stupéfié. Comment ces poètes féminines sensibles, qui réalisaient des films sur la violence contre les femmes, pouvaient-elles survivre à l'horreur qui les entourait ?

J'avais prévu de photographier l'épidémie de crack et de criminalité qui sévissait là-bas, alors que Bush se livrait lui-même à une véritable tuerie en Irak, mais j'étais tellement bouleversé que j'ai sauté dans ma camionnette le soir même et j'ai roulé mille kilomètres d'une traite pour retrouver la paix relative de la cabane de Mary.

Avec Mary, je n'avais jamais peur. Au club du coin, nous dansions les dernières chorégraphies de Da' Train les soirs où ça marchait ; les soirs où ça ne marchait pas, je photographiais des hommes en train de battre leurs femmes (voir la photo d'une des amies de Mary à la page 291). J'adorais ce bouge funky au fin fond des bois de l'Alabama — jusqu'à ce qu'un des habitués le mette le feu, avec mes affiches d'American Pictures sur les murs, après une bagarre.

Mais la violence la plus effrayante ne venait pas des gens. En 2011, alors que Mary avait soixante-cinq ans, je revenais d'une conférence dans le Mississippi – ou plutôt d'une tentative d'« autonomiser » le public, composé presque exclusivement de femmes, au Tougaloo College, un établissement historiquement noir. « Où sont les hommes ? » ai-je demandé. « Ils sont tous en prison. »

Une fois de plus, j'ai ressenti la destruction et le désespoir engendrés par notre racisme omniprésent dans la Black Belt.

Après cette journée d'atelier, alors que je roulais vers un lycée noir plus prestigieux à Atlanta, j'ai entendu à la radio qu'un ouragan dévastateur se dirigeait vers moi. Les bulletins sur cette « supertempête historique » s'aggravaient, tout comme le ciel, j'ai donc accéléré, essayant d'atteindre le nouveau logement de Mary dans la cité en briques, où je serais plus en sécurité. Je venais à peine d'arriver que Mary est sortie en courant sous la pluie, criant qu'elle avait perdu le contact par téléphone avec John, qui était dans les bois. Avec son instinct maternel, elle savait que quelque chose n'allait pas et a insisté pour que nous allions le chercher.

En quelques minutes, l'ouragan nous avait complètement encerclés — l'expérience la plus terrifiante de ma vie. Nous ne voyions pas à un mètre devant nous ; c'était comme conduire à travers une piscine, sauf que des arbres volaient dans les airs. J'ai rapidement perdu tout espoir de le retrouver — encore moins vivant — mais Mary connaissait chaque virage de ces routes secondaires sombres et refusait d'abandonner. Puis le miracle s'est produit.

Nous avons trouvé John coincé sous son camion, qui avait été projeté en l'air et avait atterri sur son pied. Nous l'avons sorti de là et, bien qu'il hurle de douleur, nous l'avons ramené à la maison. Être « amies pour la vie » implique aussi d'assumer la responsabilité de la vie de leurs enfants.

Ce qui me ramène à la question : Mary a-t-elle jamais vraiment été ma « petite amie » ? Nous étions différentes en tout point, et c'est un miracle que notre relation ait duré toute une vie. Avec autant de fierté que de crainte, nous l'avons idéalisée pour son côté Roméo et Juliette. Comme nous étions nées presque le même jour, j'ai même cherché des réponses astrologiques à ce mystère.

Elle était profondément marquée par la violence, dans tous les sens du terme. Dans sa jeunesse, elle jurait et criait sans cesse, surtout contre les Noirs qui l'entouraient — eux-mêmes n'étaient pas moins bruyants. Pourtant, quel que soit le nombre de Noirs présents, dès qu'elle s'adressait à moi, sa voix s'adoucissait pour devenir douce et affectueuse. Cela était souvent suivi d'un sourire embarrassé face à ses propres accès de colère. Ils riaient, surpris de voir à quel point elle recelait de « paix et d'amour » en elle — peut-être parce qu'ils regrettaient ces parties d'eux-mêmes enfouies depuis longtemps.

Mais s'agissait-il d'une relation saine ? Était-ce naturel ? Quelle que soit la forme d'amour dont elle était issue, elle a naturellement évolué au fil des ans vers une attirance physique de plus en plus profonde l'un pour l'autre. Après avoir fait chauffer de l'eau sur un réchaud fabriqué à partir d'un vieux tonneau, nous nous lavions mutuellement dans une baignoire posée à même le sol du salon. Nous adorions nous blottir l'un contre l'autre et nous tenir dans les bras toute la nuit.

Je m'en suis souvenu lorsque Vibeke, ma femme danoise, a déménagé à Boston pour m'aider avec les commandes par correspondance de mon livre. Par erreur, elle a ouvert une lettre de Mary décrivant à quel point elle aimait passer la nuit blottie dans mes bras.

« Pourquoi tu peux faire ça avec Mary mais pas avec moi ? », me taquina Vibeke.

Quand j'ai rencontré Vibeke pour la première fois, je lui ai dit : « Si tu m'épouses, tu épouses aussi toutes les personnes de mon livre qui nous ont réunis. »

Depuis, elle a rencontré beaucoup d'entre eux, en accueillant même certains au Danemark, comme si nous formions une grande famille.

Non, le véritable obstacle dans ma relation avec Mary n'était pas d'ordre moral, bien qu'elle fût profondément religieuse et qu'elle eût fréquenté l'église toute sa vie. Elle était ancrée en elle-même et adorait se produire devant les équipes de tournage que j'amenais avec moi. Lorsque la télévision danoise nous a filmés en train de partager un repas, elle a insisté pour que nous disions le bénédicité ensemble, comme nous le faisions toujours.

Après des années de réflexion, j'ai enfin compris la raison profonde de notre célibat de quarante ans. Chaque fois que nous étions sur le point de glisser vers une dimension sexuelle de notre amour, nous sentions immédiatement le piège historique qui se dressait devant nous : que nous allions, d'une certaine manière, répéter la violation séculaire de la femme noire par les Blancs. Nous voulions tous deux prendre nos distances par rapport à « l'intégration nocturne » dont Mary avait été victime. Nous voulions que notre amour soit libre et pur. Mais cela s'est avéré impossible.

Au final, nous sommes nous-mêmes devenus les victimes de cette histoire, empêchés de vivre pleinement ce qui devrait être naturel entre un homme et une femme : « l'amour libre ». Je me suis souvent demandé si une relation interraciale véritablement saine était même possible dans une société qui n'est manifestement pas encore libre.

Et ainsi les années passèrent jusqu'à ce qu'en 2009, Mary soit frappée à la fois par un cancer et une tumeur au cerveau, nous donnant d'autres choses à penser. Je n'avais pas l'habitude de manipuler les bouteilles d'oxygène et je m'emmêlais sans cesse dans les tuyaux la nuit, mais heureusement j'avais avec moi un voyageur danois qui pouvait m'aider.

D'une certaine manière, cela ressemblait à un vieux mariage, mais plus que tout, j'étais simplement reconnaissant de pouvoir prendre soin de quelqu'un que j'aimais depuis notre jeunesse, lorsque nous étions exultants et croyions pouvoir changer le monde.

C'était étrange et tendre de pousser cette vieille femme gravement malade en fauteuil roulant à travers la ville pour l'emmener à ses rendez-vous, de payer ses factures médicales, de m'occuper d'elle. Sachant que nous ne nous reverrions peut-être jamais, j'étais reconnaissant que mon ami danois puisse nous photographier ensemble.

Après la mort de Mary en 2014, j'ai fait venir une équipe de tournage danoise pour réaliser Jacob Holdt – An American Love Story. Je voulais leur montrer la vieille cabane où Mary et moi avions passé tant d'années ensemble, mais je parvenais à peine à la trouver, désormais engloutie par une jungle dense. C'était déprimant – et dangereux – de marcher sur le plancher pourri, mais j'étais heureux que mes affiches soient toujours accrochées aux murs, même si un caméraman remarqua qu'une avait été vandalisée : quelqu'un avait découpé le carré où figurait

La télévision danoise s'est rendue sur place 26 ans après la tragédie – sans moi – pour interviewer Mary au sujet de l'incendie





1989 – Mary, âgée de 42 ans - 1991 – Nous disons le bénédicité avant nos repas

une photo de nu. « Ces Américains fous », avons-nous convenu. « Pourquoi n'ont-ils pas découpé les images de violence ? »
L'équipe voulait me filmer là-bas en train de raconter l'histoire de ma vie avec Mary, mais soudain, je me suis mis à pleurer de manière incontrôlable. C'était comme si des années d'émotions refoulées éclataient d'un seul coup. Quand ma fille a vu la scène lors de la première, elle a dit : « Papa, je ne t'ai jamais vu pleurer comme ça. »
Mais entre-temps, un autre petit miracle s'était produit. Trois ans plus tôt, Mary s'était brièvement remise de sa tumeur au cerveau, et nous avions eu droit à un dernier moment ensemble avant sa mort.
Je n'oublierai jamais cette dernière soirée dans son petit appartement. Elle était toujours la seule dans la cité à avoir un jardin comme celui qui entourait sa vieille cabane, rempli des fleurs qu'elle aimait – même le bananier sous lequel je l'avais photographiée une fois avec un chef du Ku Klux Klan en 2005. Son jardin contrastait fortement avec cette cité terne où les autres n'avaient que des parcelles d'herbe usées.

À l'intérieur, elle s'affairait toujours à confectionner des courtepointes, des chapeaux et des vêtements pour ses six petits-enfants et ses cinq arrière-petits-enfants. Ensemble, nous avons dessiné des arbres généalogiques avec leurs noms et leurs dates de naissance afin que je puisse me souvenir d'eux et rester en contact après son départ. C'est ainsi que j'ai remarqué que beaucoup des plus jeunes portaient désormais des prénoms africains : Neikata, Takivie. Les temps avaient changé depuis ma première rencontre avec Mary quarante ans plus tôt, quand tout le monde portait encore des noms d'esclaves.
Puis, lors de notre dernière nuit, alors que je m'endormais à ses côtés, elle a soudainement dit, à l'improviste : « Pourquoi ne me donnes-tu pas un peu de ta douceur maintenant ? Ne penses-tu pas qu'il est temps — avant qu'il ne soit trop tard pour nous ? »
Sans attendre de réponse, elle m'attira sur son gros ventre d'un seul bras. J'étais paralysé par la confusion. Les médicaments l'avaient rendue extrêmement obèse, et dans ma tête, j'entendais à nouveau mon public m'accuser de « profiter d'une pauvre femme noire ». Et donc, pour éviter cela de la part de mes lecteurs également, je ne révélerai pas ce qui s'est passé ensuite — nous avons tous droit à un peu d'intimité, n'est-ce pas ? Mais j'avoue que l'idée de faire l'amour avec une arrière-grand-mère me semblait à la fois répugnante et étrangement belle — porteuse de la promesse qu'il n'est jamais trop tard pour « y arriver », et pour devenir : « Libres enfin, libres enfin, grâce à Dieu Tout-Puissant, nous sommes enfin libres. »

« Tous les cœurs sont noirs quand ils se brisent » – Nella Larsen

« Le problème quand on est Noir en Amérique, c'est qu'on ne peut jamais échapper à la question de son identité. Elle ressentit un désir soudain de tout quitter, de s'enfuir, de se cacher quelque part où elle pourrait être libre. » – Nella Larsen, à propos de son petit ami au Danemark dans son roman autobiographique, Quicksand.





1985 – Notre cabane libérée, décorée de mes affiches, après que nous avons chassé ses « Sugar Daddies » blancs

De 1909 à 1910, Nella a peut-être eu mon grand-père comme professeur à l'université populaire d'Askov, près de l'endroit où j'ai grandi et où, 66 ans plus tard, ma grand-mère a vu mon premier diaporama, American Pictures.
« J'ai le mal du pays », écrivait-elle, « non pas de l'Amérique, mais des Noirs ». Elle est retournée aux États-Unis pour devenir infirmière au Tuskegee Institute, à quelques kilomètres seulement des bois où, 57 ans plus tard, mon histoire avec Mary allait se dérouler — et où je suis devenu le premier conférencier blanc dont on se souvienne. Après Tuskegee, Larsen est partie vers le nord, a rejoint la Renaissance de Harlem et est devenue célèbre.
Elle n'a jamais révélé si sa relation avec un Danois était sexuelle — tout comme la mienne avec Mary. Dans nos choix de vie, je reconnais le même paradoxe tragique : le désir d'amour dans un monde où même l'amour est colonisé par la couleur de peau et l'histoire.

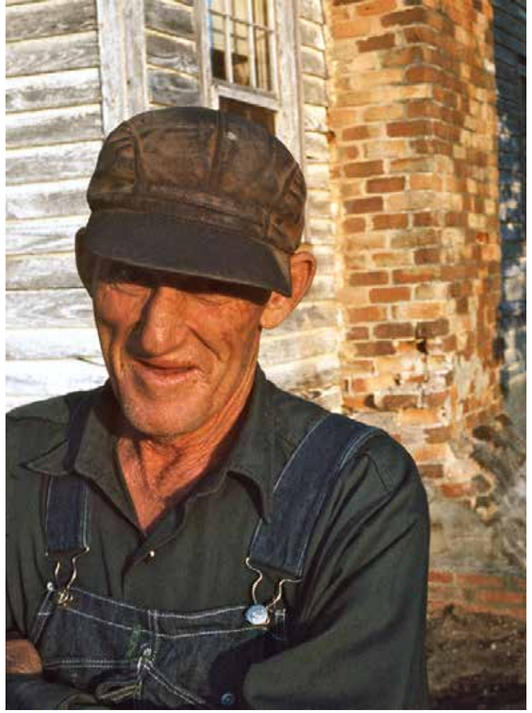


2009 – J'aide Mary à soigner ses artères bouchées et à gérer ses tubes à oxygène

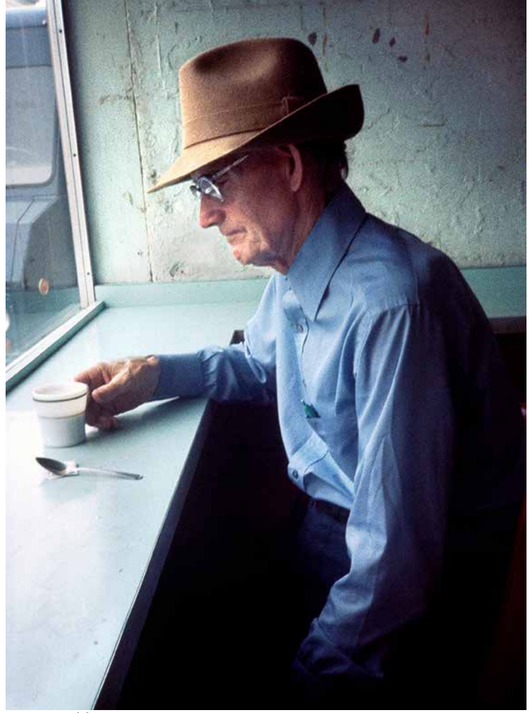
Extrait du film danois « An American Love Story », tourné en 2016 après la mort de Mary



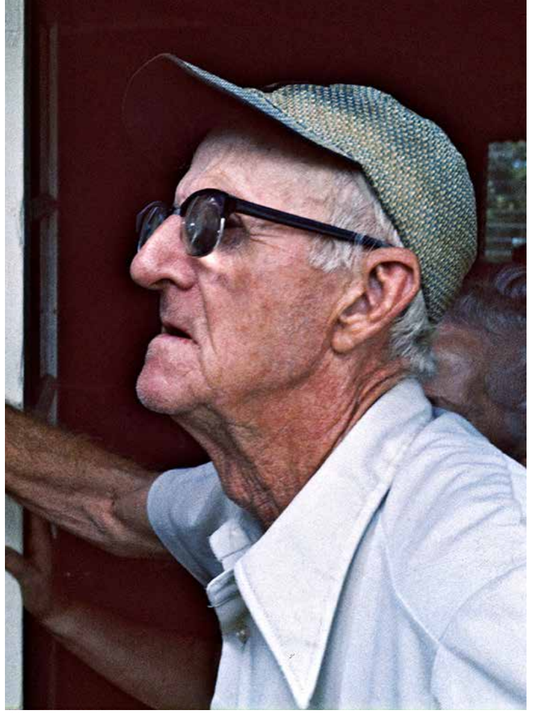
1975 – AL – Écoutez-le dans l'interview suivante



1974 - NC



1973 - Baltimore



1975 - Troy, AL

Mon crime aux yeux bleus contre les prisonniers de l'apartheid historique

« La haine, qui pouvait tant détruire, ne manquait jamais de détruire celui qui haïssait, et c'était là une loi immuable. Quiconque rabaisse les autres se rabaisse lui-même. » - James Baldwin

Enregistrement d'un homme blanc (en haut à gauche) qui m'a pris en stop près de chez Mary, en Alabama :

- Que pensez-vous de l'intégration ?
- Je n'y suis pas du tout favorable. Qu'ils restent entre eux et qu'ils continuent comme ça. Bon sang, je ne crois pas qu'il faille se mélanger avec eux, aller à l'école avec eux, aller à l'église avec eux. Je n'ai jamais rien eu contre les nègres. Ils ne peuvent pas s'empêcher d'être des nègres, pas plus que je ne peux m'empêcher d'être blanc. C'est une race différente, qu'ils restent différents…
- Vous avez toujours voté pour Wallace ?
- Bien sûr… mais il n'a rien contre les nègres en tant que tels… Il y a beaucoup de nègres qui votent pour lui… il obtient beaucoup de votes de nègres…
- Que pensiez-vous de Martin Luther King ?
- Qui… Martin Luther King ?… Pourquoi
– (crachant par la fenêtre) *ce n'était rien d'autre qu'un fauteur de troubles… un agitateur communiste…*

Ce raciste du Sud est un exemple type de l'oppression que nous subissons pour devenir des oppresseurs. L'innocence de son enfance avait été systématiquement écrasée par les injonctions incompréhensibles de ses parents : « Les nègres sont sales. Ne joue pas avec ces enfants ; ils te poignarderont. »

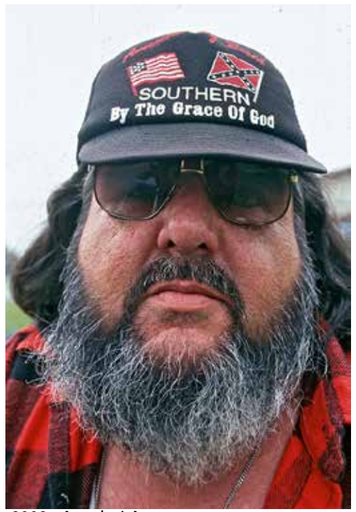
Comme pour tous les enfants du Sud, son ouverture d'esprit naturelle, sa joie de vivre et son affection pour les autres ont été étouffées.

Blessé, son esprit s'est refermé, et au fil des ans, la douleur accumulée s'est transformée en schémas chroniques de détresse. Incessamment, il devait désormais revivre ces expériences de détresse non guéries comme un disque rayé : « nègre, nègre, nègre ».
En écoutant ces voix de l'histoire, je savais que l'attentat à la bombe contre la maison de Mary était la conséquence extrême mais logique de cette répression. S'il avait grandi dans le Nord, il n'aurait peut-être pas fini avec un état d'esprit aussi déformé — et encore moins dans le Danemark de ma jeunesse, avant le racisme d'aujourd'hui.

Lorsque je lui ai montré mes photos — Mary au lit, par exemple —, j'ai pris conscience de l'ampleur de mon « crime », aux yeux d'un Blanc du Sud, contre ce système d'apartheid. En tant que Scandinave « neutre », je trouvais Mary extraordinairement belle et attirante.

J'ai donc été choqué par le dégoût que cet homme exprimait à l'idée d'être près de sa « peau sale, sombre et repoussante ».
Peu à peu, j'ai compris que cette vision négative découlait de la suprématie blanche et s'était figée en une conviction intériorisée et profondément ancrée, contaminant non seulement les Blancs à travers l'Amérique, mais aussi la perception qu'ont les Noirs eux-mêmes de la beauté de la peau foncée.

« Personne ne naît en haïssant une autre personne à cause de la couleur de sa peau, de ses origines ou de sa religion. Les gens doivent apprendre à haïr, et s'ils peuvent apprendre à haïr, on peut leur enseigner à aimer, car l'amour vient plus naturellement au cœur humain que son contraire. » - Nelson Mandela

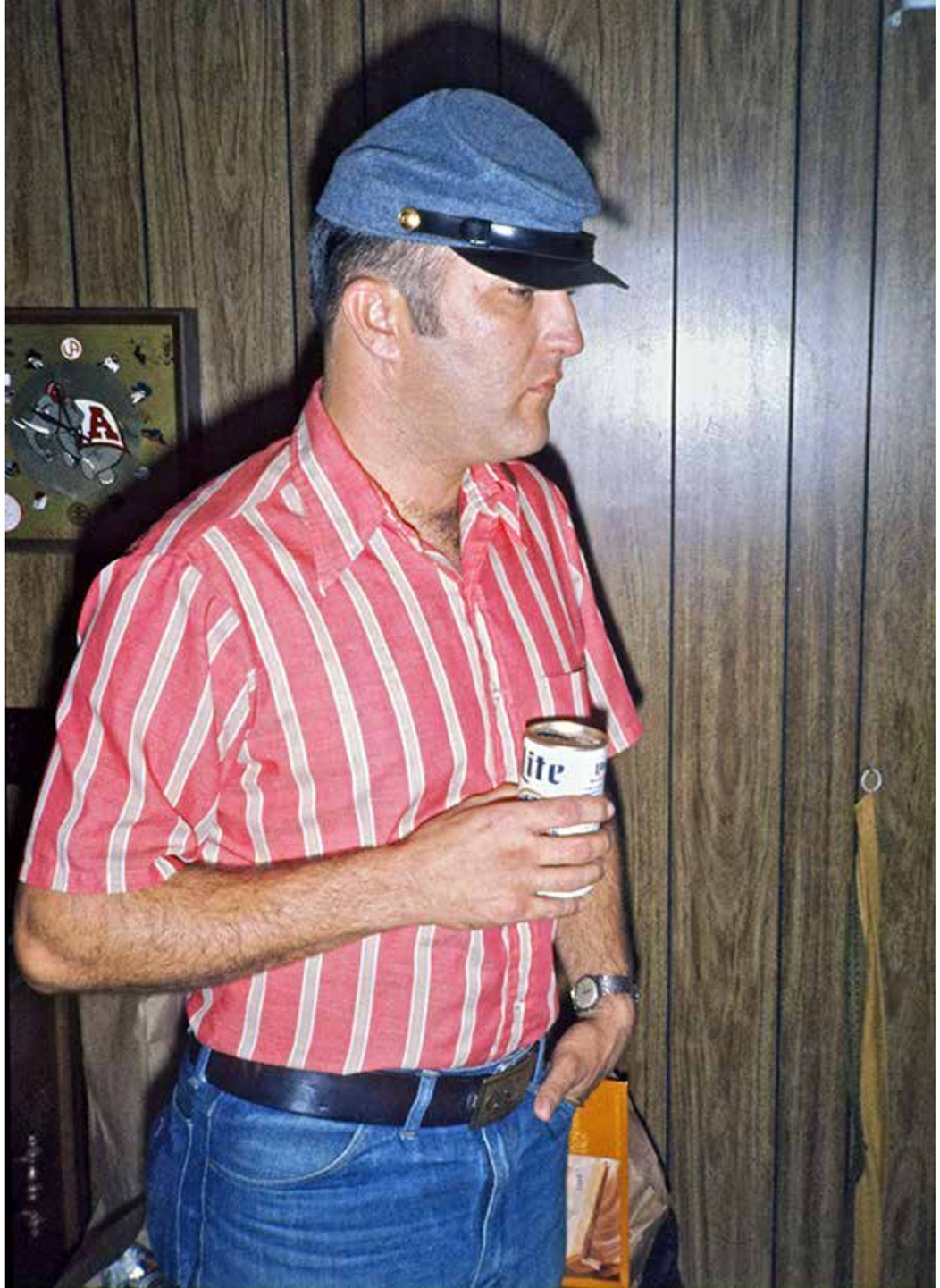


2003 - Angola, LA



1975 - Bullock County, AL

À gauche : entretien avec le chauffeur de camion mentionné ci-dessus – À droite : Chanson de Mary Clayton sur « Southern Man », illustrée dans le diaporama



1974 -
Jackson, MS



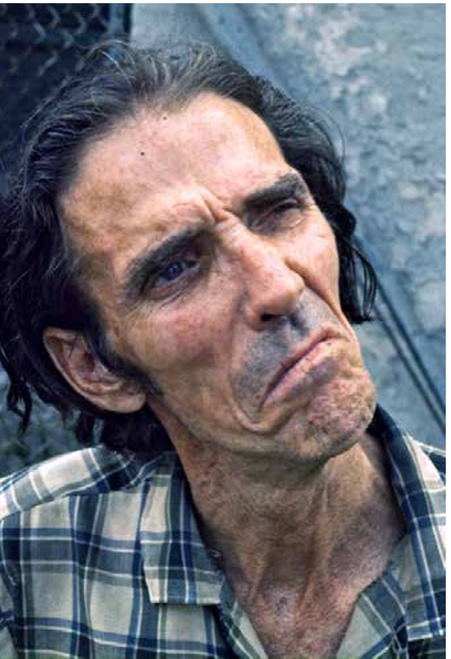
1974 - Troy, AL



1996 - Immokalee, FL - En bas 1973 - Baltimore



1975 - Meridian, MS - En bas 2003 - Philadelphia, MS



Les autres victimes :

« Le déclencheur de la rage blanche, inévitablement, c'est l'ascension sociale des Noirs. Ce n'est pas la simple présence des Noirs qui pose problème ; c'est plutôt la négritude accompagnée d'ambition, de dynamisme, d'un but, d'aspirations et d'exigences pour une citoyenneté pleine et égale. » -
- Carol Anderson, White Rage : la vérité cachée derrière nos divisions raciales

Les vagabonds et les Noirs entretiennent une relation particulière avec les Blancs pauvres. Avec des armes suspendues dans leurs pick-up comme symboles de pouvoir, ce sont eux qui tirent sur les auto-stoppeurs tard le vendredi soir, vous jettent des bouteilles de bière les autres soirs et essaient de vous renverser à toute heure.

Alors que les Blancs plus aisés donnent le ton, ce sont les pauvres qui commettent la plupart des actes de violence physique directe contre les Noirs, que ceux-ci qualifient avec mépris de « pauvres blancs de bas étage ».
Ce sont eux qui se sont vu attribuer les rôles brutaux et sadiques de surveillants et de chasseurs d'esclaves. Tout comme les Blancs pauvres d'aujourd'hui, ces surveillants se sentaient méprisés par la société des plantations et reportaient leur insécurité et leur colère sur les Noirs par une cruauté implacable.
Les politiciens racistes démagogues faisaient appel à eux. Mais lorsque les Noirs ont obtenu le droit de vote et que le pendule politique a basculé vers des dirigeants plus libéraux, les Blancs pauvres ont perdu une grande partie de leur rôle de maintien de l'ordre — et le peu de fierté qui allait avec.
Tout comme les Noirs, ils souffrent de haine de soi et réagissent souvent violemment contre leur environnement, par exemple en jetant des ordures partout.

les Blancs pauvres dans une Amérique divisée

La malnutrition et la négligence ont également altéré leur intelligence, et ils peuvent être encore plus craintifs que les Noirs.
Comme je les craignais moi-même, mon for intérieur m'a trahi, et je n'ai donc pas pu leur envoyer les messages d'amour nécessaires pour les ouvrir. Lorsque je m'approchais de leurs cabanes, ils se réfugiaient souvent à l'intérieur et verrouillaient les portes. En chassant avec eux et en étant témoin de leur cruauté envers les animaux, j'ai compris que la racine de leur violence et de leur comportement abusif résidait dans leur propre oppression passée — battus alors qu'ils étaient des enfants sans défense, ils ont été contraints à un rôle insensible et répressif.
Ce cycle de maltraitance est similaire à celui subi par les Noirs, qui ont tendance à reproduire leur expérience violente sur leurs semblables. Les Blancs pauvres ont pour cible non seulement leurs propres enfants, mais aussi les Noirs, en tant que groupe vulnérable et socialement sanctionné. Ayant toujours entendu dire que les Blancs sont supérieurs, ils se sentent abandonnés lorsqu'ils voient des Noirs occuper de meilleurs emplois. Ils disent que « les nègres ont trop de droits » et qu'« aucun nègre ne pourra jamais atteindre le statut du Blanc le plus bas ». Ainsi, lorsque de nombreux Noirs vivent désormais mieux et occupent de meilleurs emplois qu'eux, ils le vivent comme une chute personnelle.
Après des années de lutte des classes sous Reagan, leur espoir d'accéder à la classe moyenne n'a cessé de s'amenuiser, tandis que le fentanyl se répandait dans leurs communautés. Mais leur pourcentage dans la société et leurs frustrations profondes restent les mêmes.
Je sens que c'est aussi la raison profonde pour laquelle beaucoup de mes anciens amis blancs pauvres ont voté pour Trump, comme dans l'histoire suivante.

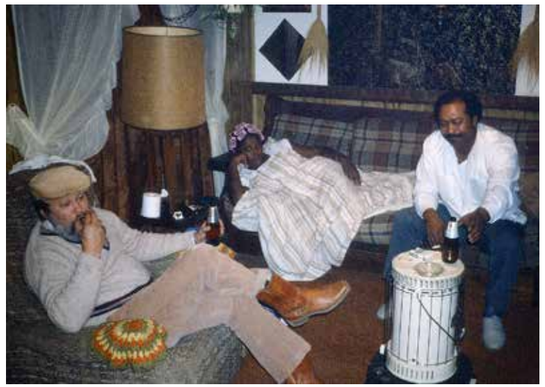


Des hippies antiracistes aux électeurs racistes de Trump

- Des nouvelles de Glynn et Vicky Queen



1985 – Glynn, Vicky et leurs enfants en 1985



1987 – J'ai réussi à convaincre Glynn, qui se montrait désormais réticent, de rendre visite à Lep et Gertrude

La notion de temps fait partie de ma définition du « bon vagabond » : suivre les personnes que j'ai rencontrées autrefois et voir ce qu'elles sont devenues par la suite – et peut-être découvrir la vérité plus profonde que leurs vies incarnaient.

Comme mes photographies nous liaient de manière presque symbiotique, le simple fait qu'elles apparaissent dans mon travail m'a toujours donné une raison de revenir.

Un jour, le couple de hippies Glynn et Vicky Queen m'a pris en stop dans leur combi VW près de Raleigh. C'était en 1973, à une époque où un combi VW à l'horizon garantissait presque à coup sûr un trajet. Il ne restait plus beaucoup de hippies, mais le progrès était plus lent ici, dans le Sud.

Ils avaient grandi dans la pauvreté en Virginie, mais avaient rompu avec leurs familles à cause du racisme. À présent, ils n'avaient plus d'amis blancs, car ils avaient commencé à fréquenter les Noirs. Ils m'ont invité dans leur petite ferme, que Glynn, aux cheveux longs, louait à un oncle et sur laquelle il avait construit quelques cabanes hippies. Cela a marqué un tournant décisif dans ma photographie.

J'avais fait du stop vers le sud pour documenter la récolte du tabac parmi les travailleurs les plus pauvres de l'est de la Caroline du Nord, mais je m'étais laissé distraire à Greensboro, où mon nouvel ami Tony m'avait présenté à tant de familles noires de la classe moyenne, instruites et passionnantes, que j'étais arrivé avec des mois de retard pour la récolte – typique de moi chaque fois que j'avais un objectif clair.

Mais je ne l'ai pas regretté, car Tony, grâce à sa profonde compréhension de la psychologie des Noirs et des Blancs, est devenu mon compagnon de route pour la vie en tant que conférencier.

Pourtant, sans Glynn, le hippie blanc, je n'aurais peut-être jamais « réussi » non plus.

Car chaque soir, ses amis pauvres qui travaillaient dans le tabac se rassemblaient à la ferme pour boire de la bière, et grâce à eux, j'ai pu accéder aux routes secondaires reculées de la Black Belt – des endroits où faire du stop était presque impossible. C'est grâce à ces contacts que j'ai réalisé bon nombre de mes photographies les plus importantes.

C'est là que j'ai rencontré Lep Whitley (que l'on voit dans le salon de Glynn à la page 449) et sa famille (Lefus et Mosel, pages 121–123).

À l'époque, Glynn et Vicky étaient végétariens et farouchement de gauche. Mais à chaque fois que je revenais, quelque chose avait changé. Dès mon premier retour en 1978, venu remettre mon livre à ceux que j'avais photographiés, j'avais remarqué qu'ils étaient devenus plus aisés, et Glynn conduisait désormais un camion de glaces vendant des friandises aux enfants noirs pauvres.

En 1985, lorsque je suis resté chez eux avec ma femme et notre fils de cinq ans, Daniel, ils avaient trois enfants avec lesquels il pouvait jouer. Les changements étaient désormais plus évidents. Glynn n'avait plus les cheveux longs car il avait un emploi stable, et ma femme, végétarienne, était déçue de voir qu'il y avait désormais de la viande sur la table.

Grâce à eux, j'ai continué à retrouver mes amis noirs dispersés dans la zone forestière, où ils déménageaient constamment d'une cabane abandonnée à une autre lorsque les anciennes brûlaient à cause d'un feu de cheminée.



1994 – Lep, toujours alerte dans sa caravane



2007 – Lep, chauve et sans sa chère Gertrude, décédée entre-temps d'un cancer

J'ai donc été choqué de découvrir que leurs amis noirs ne venaient plus du tout chez eux. « Ils nous ont tournés le dos ! » répondit Glynn, avec hésitation, sachant que je n'aimais pas ce langage.

Tout avait commencé, m'expliqua-t-il, quand l'un de leurs amis les plus proches – Hugh, que j'ai photographié au lit à la page 348 – les avait dépouillés de tout. Hugh a ensuite purgé 25 ans à la prison centrale de Raleigh, où je n'ai jamais réussi à lui rendre visite.

À cette époque, j'avais ma propre voiture et je n'avais plus besoin de Glynn pour retrouver mes amis noirs, que je continue de visiter aujourd'hui. Pendant ce temps, Glynn et Vicky s'enrichissaient de plus en plus. Leur ferme délabrée s'est lentement transformée en un petit château, tandis que Lefus et les autres familles noires de la région s'appauvrissaient de plus en plus.

Pourquoi ? Parce que, comme Glynn nous l'a dit avec désinvolture lorsque je suis revenu en 1995 avec un voyageur danois, il n'employait désormais – comme les autres Blancs – que des Mexicains. Les Noirs des champs de tabac avaient eux aussi tous été remplacés par des Latinos.

Et maintenant qu'il n'avait plus que des amis blancs et un arsenal d'armes à feu toujours plus important, il était devenu le reflet exact du racisme effrayant contre lequel il s'était autrefois rebellé en tant que hippie.

Il était désormais le chef local du Parti républicain, nous entraînant à des barbecues avec ses amis républicains, où il se plaignait des impôts et de « toutes les aides sociales que reçoivent les Noirs » — bien que lui et ses amis employeurs ne leur donnaient plus de travail.

Pourtant, cela m'a fait du bien de vivre à nouveau avec Glynn, car l'année précédente, j'avais fulminé contre les républicains qui faisaient obstruction aux politiques de Clinton comme s'ils étaient des ennemis sans visage. Mais comme j'aimais Glynn et que je tenais à ses amis, j'ai été contraint de voir l'être humain derrière les débuts de leur politique de division.

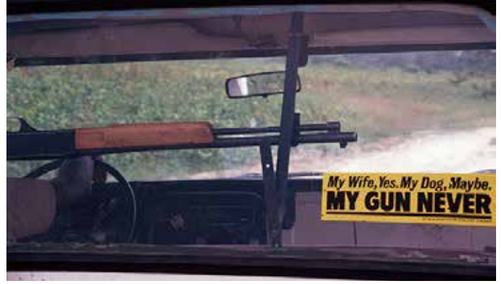
La transformation dont j'ai été témoin chez Glynn et Vicky — et chez tant d'autres de ma génération — reflétait la dérive historique de l'Amérique blanche elle-même, jusqu'au mouvement MAGA de Trump.

Glynn est mort en 2012 d'une hépatite C — l'ancienne « maladie des hippies ».

Après l'élection de 2016, Vicky m'a dit qu'elle avait voté pour Trump, tout comme Glynn l'aurait fait. Et ainsi, ils ont une nouvelle fois contribué à creuser le fossé économique entre Noirs et Blancs, qui s'était creusé de manière explosive depuis l'époque de relative égalité de mes années de vagabondage.

J'ai vu ce fossé le plus clairement lorsque j'ai continué à rendre visite à Lep, l'ancien ami noir de Glynn, dans sa caravane ; il ne savait même pas que Glynn vivait toujours à seulement un kilomètre de là.

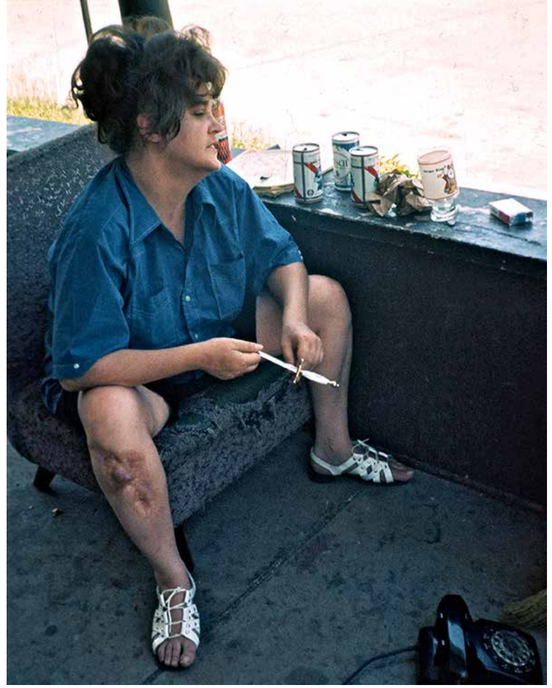
Dans ce petit village, j'étais, sans l'avoir prévu, véritablement devenu un messager entre l'Amérique noire et l'Amérique blanche — un voyage que j'avais commencé en tant que vagabond, mais dont la signification profonde ne se révèle qu'avec le temps.



1986 – quelque part



1974 - NYC



1972 - Jackson, MI - En bas Photo d'époque

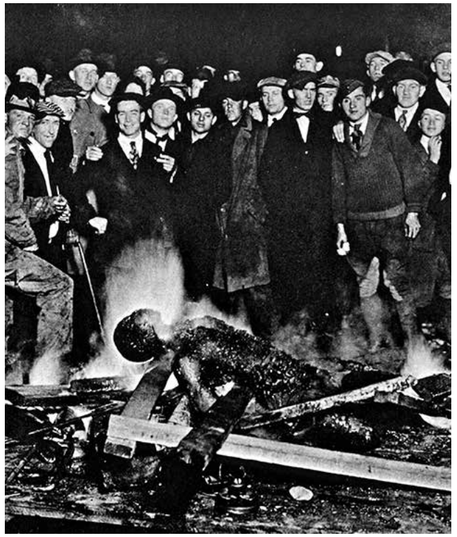


1974 - Kinston, NC

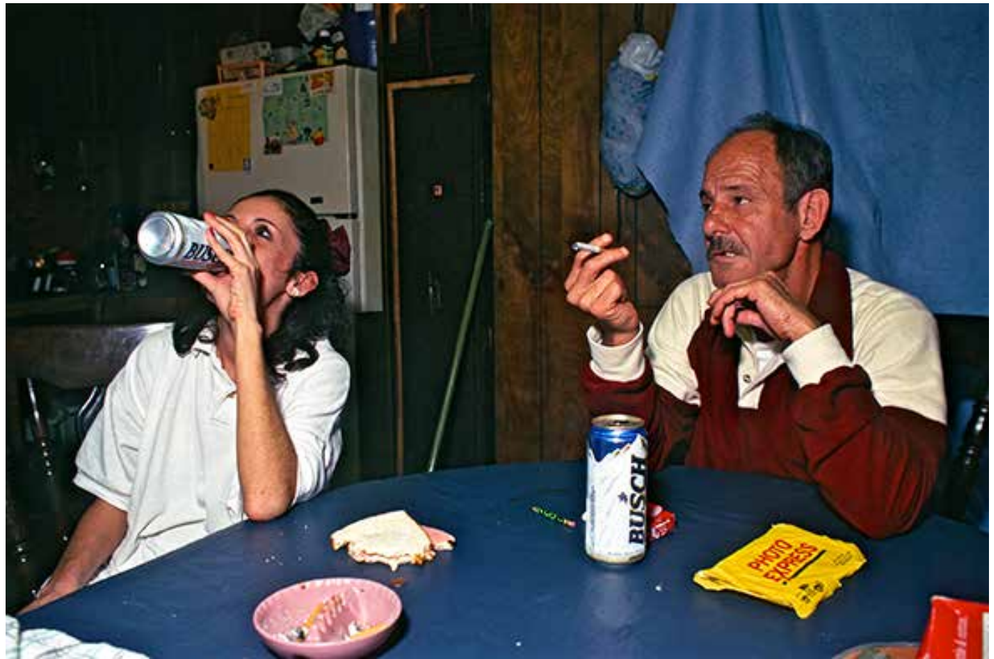
Entre mépris et cruauté : le rôle des Blancs pauvres dans l'oppression

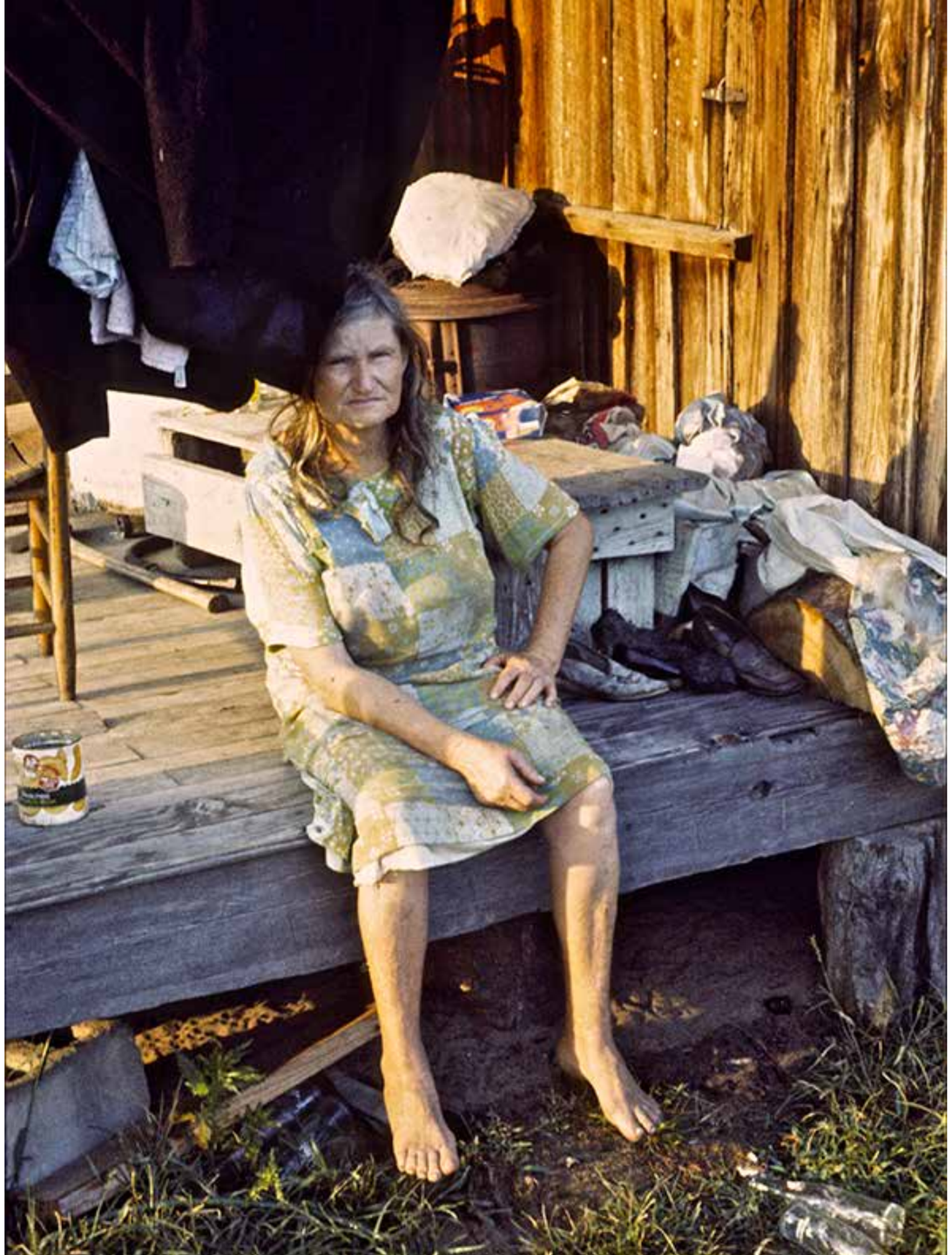
« Le racisme, en tant que forme de culte de la peau, et en tant que maladie et anxiété pathologique pour l'Amérique, est si grand que les Blancs pauvres – plutôt que de se battre pour des emplois ou l'éducation – se battent pour rester roses et se battent pour rester blancs. Et par conséquent, ils ne peuvent envisager une alliance avec des personnes qu'ils considèrent comme intrinsèquement inférieures. »
– Jesse Jackson

Les pauvres ne comprennent pas les rouages de notre système qui les laisse souvent sans emploi, et ils en font porter la responsabilité à quelqu'un qui est légèrement différent – tout comme des groupes similaires en Europe font des immigrés musulmans des boucs émissaires, les protestants irlandais blâment les catholiques, les Israéliens blâment les Palestiniens, les Japonais blâment les Coréens, les Indiens et les Africains blâment les castes et les tribus inférieures, et tout le monde a des hallucinations au sujet des « Juifs », surtout là où il n'y a pas de Juifs ! Comme aucune société n'a jamais été exempte d'oppression, chaque génération doit apprendre à affronter et à guérir ses schémas de colère avant qu'ils ne s'accumulent et n'éclatent en génocide. Si nous n'osons pas affronter nos côtés sombres, nous agissons trop facilement sous l'emprise d'une rage déplacée. En l'absence de sécurité du berceau à la tombe en Amérique, les pauvres sont particulièrement vulnérables. Leur racisme, leur faible niveau d'éducation et nos propres campagnes de dénigrement insensibles les qualifiant de « rednecks » et de « crackers » les poussent plus à droite que la plupart des Américains et les dressent contre tout filet de sécurité sociale qui profiterait également aux Noirs. Incapable de s'attaquer aux véritables causes de leur frustration, la colère des Blancs se transforme souvent en violence raciale.
Une telle amertume a conduit les Blancs pauvres à lyncher près de 5 000 Noirs.



1996 - Mississippi







1975 - San Francisco

À gauche 1974 - Elizabethtown, NC - En bas 1974 - Jacksonville, FL





1974 - Little Italy, NY

« Strange Fruit » sous de nouveaux visages

« Les nazis étaient impressionnés par la coutume américaine consistant à lyncher la caste subordonnée des Afro-Américains, ayant pris conscience des tortures rituelles et des mutilations qui accompagnaient généralement ces actes. Hitler s'émerveillait tout particulièrement devant le « talent des Américains à maintenir un air d'innocence robuste au lendemain de morts massives ». - Isabel Wilkerson

Les lynchages se poursuivent — mais sous d'autres formes. Derrick Johnson n'avait que 15 ans lorsqu'il s'est égaré dans un quartier pauvre de Blancs à New York. Les Blancs inculquent généralement le racisme à leurs enfants de manière plus subtile, mais là, ils se tenaient sur le pas de leurs portes, les encourageant à l'aide de cris tels que « Tuez le nègre » et « Tuez ce bâtard ». Les enfants ont attaqué Derrick avec des battes de baseball en plein jour, tandis qu'aucun des adultes n'a accepté par la suite de parler à la police. En Europe, nous savons comment les forces totalitaires peuvent manipuler ces Blancs pauvres et aigris pour les pousser à une haine explosive envers les minorités. Là-bas, cela a conduit au fascisme. Aux États-Unis, cela prend souvent la forme d'une violence collective impunie. Ce que ces phénomènes ont en commun, c'est que cette « colère populaire » est rarement dirigée contre ceux qui détiennent le pouvoir, mais vers le bas — contre ceux qui sont déjà marginalisés.



Teenagers Kill Black, 15

Continued From Page 8

Two other residents confirmed this part of her statement.

"They were encouraging the kids to attack them," said woman. "They were shouting 'get the nigger' and 'kill the bastard.'"

Several members of the social club, which is just north of the park where Johnson was found and across the street from where Sanders was beaten have denied seeing the attack or taking any part in it.

Police have canvassed buildings in the predominately Italian neighborhood searching for witnesses with no success.

A Post reporter also interviewed dozens of people in the area without finding any witnesses to the attack other than the woman mentioned. She asked to remain anonymous because she feared possible reprisals against her family. But he indicated she would talk to police.

Many members of the community said they'd heard about the incident but none admitted to actually seeing the attack or knowing anyone who did.

an officer close to the investigation, "because no one is talking to us. But since no white kids were hurt and around it isn't likely that we didn't find any weapons the black kids were using the attacking."

Several incidents with racial overtones have erupted in recent months between local whites and black teenagers attending nearby Chelsea JHS and Food and Maritime Trade HS. Community and religious leaders have insisted that those incidents were not racially motivated but were caused by a natural conflict of interests over the use of a local gymnasium.

Neither of the youths beat-

r the others.
ng better.



1974 - Little Italy, NY - Derrick Johnson



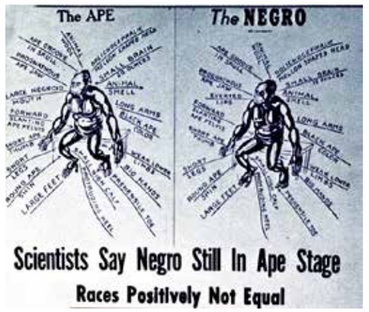


1972 - Miami, FL

Quand les États-Unis ont inspiré Hitler

« Hitler a étudié l'Amérique de loin—et a attribué ses réalisations à sa souche aryenne. Au moment où Hitler est arrivé au pouvoir, les États-Unis - étaient la première juridiction raciste - à tel point que même l'Allemagne nazie se tournait vers l'Amérique pour s'en inspirer. »
- Isabel Wilkerson, Caste : Les origines de nos mécontentements

Mon ami nazi de Baltimore avait d'abord été communiste, mais lorsqu'il découvrit qu'ils luttaient pour l'égalité avec les Noirs, il se tourna vers les nazis, qui croyaient que les Blancs étaient supérieurs et que « tous les nègres devaient être renvoyés en Afrique ». Les nazis du Nord partageaient le souhait de nombreux Européens blancs d'aujourd'hui de garder les exclus hors de vue — un racisme évasif qui refuse l'intégration. Le Ku Klux Klan du Sud ne voulait pas les expulser, mais seulement les maintenir à leur place, par un racisme dominateur, souvent soutenu par des menaces et l'acceptation tacite de la loi. J'ai vu comment, lors des rassemblements du Ku Klux Klan, la police désarmait les Noirs locaux tout en autorisant le Klan à porter même des mitraillettes. Une nuit, vêtu d'une robe blanche, je me suis glissé dans l'un de leurs rassemblements où l'on brûlait des croix et j'ai enregistré ce discours :







1973 - Baltimore



1978 - Gadsden, AL





1974 - Gainesville, AL

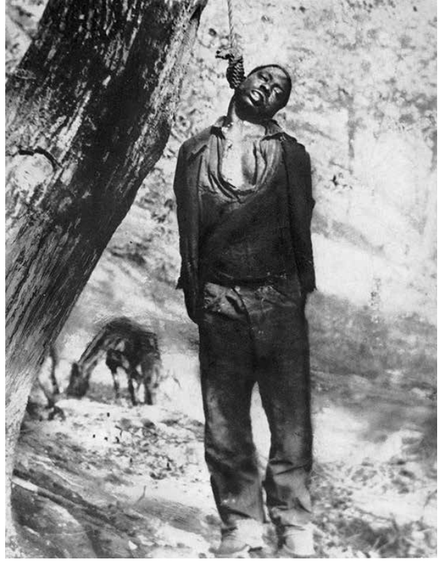


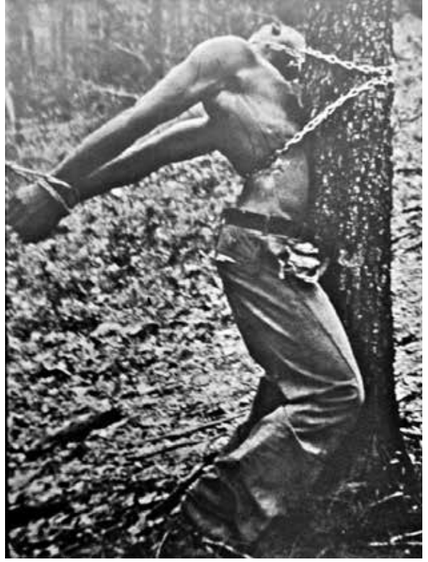
1973 - Louisiana



1975 - Tarboro,NC







« J'imagine que l'une des raisons pour lesquelles les gens s'accrochent si obstinément à leur haine, c'est qu'ils sentent qu'une fois la haine disparue, ils seront contraints de faire face à la douleur. » – James Baldwin

Photos historiques de lynchages

Affronter la douleur profonde qui se cache derrière la haine des Blancs

« Oui, le complot nous donne beaucoup à réfléchir... et la plupart d'entre vous ne pensent qu'à ces singes qui courent partout en se tirant la queue. Vous êtes toujours exaspérés et agités par tous ces petits singes qui courent en criant : « Je suis victime de discrimination, je veux que ce policier soit renvoyé », et toutes ces sornettes. Et cela vous incite à vouloir agir. Mais mes amis, le complot est plus profond qu'une bande de nègres sauvages aux lèvres d'Ubangi infestant la jungle. Et il y a trois choses que vous ne pouvez pas leur donner ! Absolument trois choses seulement : vous ne pouvez pas donner à un nègre une lèvre enflée, un œil au beurre noir et un emploi ! (applaudissements) ... Une autre fois, on a rattrapé ces quatre nègres et on était prêts à... à... (en mimant un lynchage à la corde) (applaudissements)... et juste au moment où on s'apprêtait à lancer nos missiles vers leurs têtes de chauves, quelqu'un a dit : « Attendez, on les a et on vous remercie de les avoir attrapés. » Ils les ont donc descendus et enfermés. Et le lendemain matin, le maire a dit à notre responsable : « Monsieur, nous sommes désolés, mais nous avons dû les relâcher, car je ne veux pas que ma ville soit mise sans dessus dessous. » Et ces nègres ont bondi en riant hystériquement « Ha, Ha, Ha », comme des singes sautillant et se tirant la queue. (rires)
Mes amis, il y a quelques années, le Ku Klux Klan a été convoqué à Washington pour comparaître devant la commission d'enquête – croyez-le ou non – sur l'assassinat de King. Ils ont confié cette commission à deux personnes – pas des Noirs. Je les appellerai des nègres parce qu'ils ont gaspillé cinq millions de vos dollars d'impôts durement gagnés pour trouver une réponse à l'assassinat de King ! Eh bien, tout d'abord : on n'assassine pas un nègre ! (applaudissements) On n'assassine qu'un homme d'État ou un homme de caractère et de talent reconnus. On n'assassine pas de la racaille ! »

« Individuellement, ces perdants solitaires et désespérés avaient souvent tout autant peur de moi que j'avais peur d'eux. Malgré tous mes préjugés, je ne pouvais m'empêcher de les apprécier en tant qu'individus. Les êtres humains prêts à assassiner ce qu'ils appellent des « ordures » sont des gens que la société a perpétuellement endoctrinés en leur inculquant le sentiment fondamental qu'ils sont eux-mêmes des ordures.
Leur insécurité et leur mépris d'eux-mêmes leur donnent un étrange besoin catégorique de haïr les autres. »

Oui, c'est ce que j'ai écrit dans mon livre en 1984, alors que j'essayais de comprendre le Ku Klux Klan après avoir pris en stop un pauvre auto-stoppeur lors de ma tournée de conférences. Au cours de notre long trajet, il m'a révélé des choses qui m'ont fait soupçonner qu'il avait été victime d'inceste. Je lui ai donc posé des questions avec délicatesse sur son enfance, et bien sûr, il m'a raconté comment son père l'avait violé à maintes reprises. Pourtant, il essayait encore de le défendre, ce qui, d'après mon expérience, est la manière dont ces victimes commencent à rediriger leur colère et à faire des autres des boucs émissaires.
Je me suis également rendu compte que, comme la plupart des enfants maltraités que j'ai connus, il n'avait jamais reçu aucune aide. Nous qui sommes mieux lotis avons tendance à fuir les signaux de méfiance que nous envoient ces enfants de la douleur et à réserver notre amour à ceux qui sont capables de rayonner l'amour qui les a eux-mêmes façonnés. Et nulle part ailleurs on n'a plus de temps à leur consacrer pour une thérapie émotionnelle que sur les autoroutes sans fin des États-Unis.

Enregistrement illustré du discours

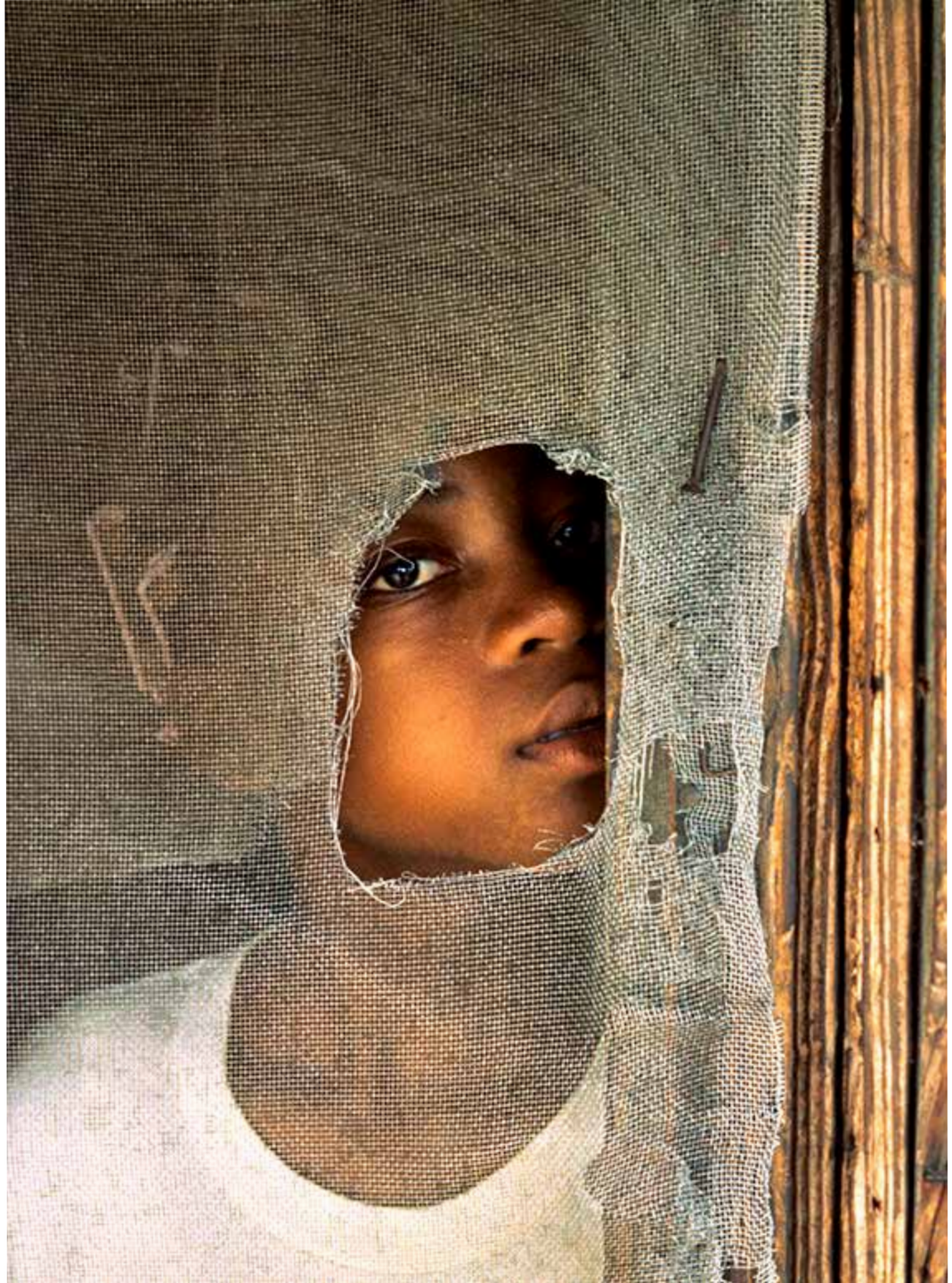
Ils sont presque toujours profondément reconnaissants et feront n'importe quoi pour vous par la suite.
Ainsi, après lui avoir montré mon livre, il m'a supplié de l'accompagner à ce rassemblement du Ku Klux Klan — d'abord la réunion de recrutement publique en journée, où je ne pouvais m'empêcher d'éprouver de la compassion pour les pauvres sympathisants blancs mentionnés plus haut.
Avant de nous rendre à la cérémonie secrète de brûlage de croix (réservée aux membres), je lui ai acheté un repas et l'ai laissé utiliser ma carte téléphonique pour appeler sa mère. Soudain, son visage s'est déformé de colère et de douleur lorsque sa mère lui a dit que deux Noirs venaient de tuer son oncle. Il avait promis de me protéger et de me cacher sous une cagoule, mais oserais-je maintenant marcher avec lui et cinquante membres du Ku Klux Klan armés au cœur d'une forêt sombre, sachant qu'il savait que j'étais antiraciste (« amoureux des nègres ») ? Allait-il me trahir ? J'avais tellement peur que j'ai appelé ma famille au Danemark : « Si je ne vous rappelle pas avant minuit, prévenez la police. » Quelle naïveté. J'avais déjà vu à quel point le Ku Klux Klan travaillait en étroite collaboration avec la police.
Mais il ne m'a jamais trahi, ce qui m'a une fois de plus enseigné l'une des leçons les plus importantes de ma vie :
TOUTES les personnes qui souffrent — et il souffrait alors à la fois des mauvais traitements subis et du meurtre de son oncle bien-aimé — ont davantage besoin de NOTRE amour que d'exprimer leur douleur et leur colère par la haine et la violence.



Le lynchage de Michael Donald en 1981 à Mobile, en Alabama. Des membres du Ku Klux Klan ont enlevé, sous la menace d'un pistolet, un étudiant de 19 ans choisi au hasard dans une rue de la ville, « afin de démontrer la puissance du Klan en Alabama ». Le lendemain matin, son corps a été retrouvé pendu dans un quartier noir. L'un des membres du Klan, James Knowles, a ensuite été condamné à la chaise électrique. Morris Dees, du Southern Poverty Law Center, raconte comment le public a fondu en larmes lorsque le lyncheur, qui avait avoué son crime, a raconté comment Michael avait supplié qu'on lui épargne la vie tandis que les membres du Klan lui passaient la corde autour du cou. Photo de police

1978 - Gadsden, AL





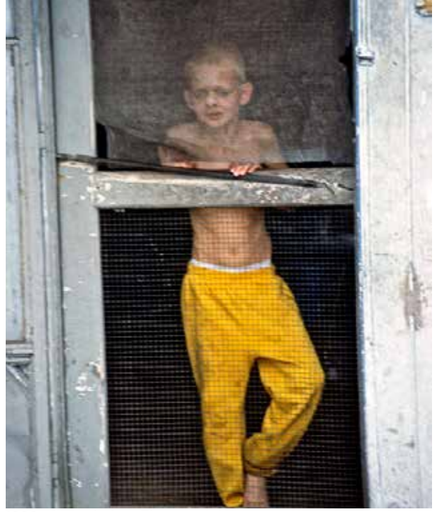
1975 -
Waynesboro,
GA



1978 -
Gadsden, AL



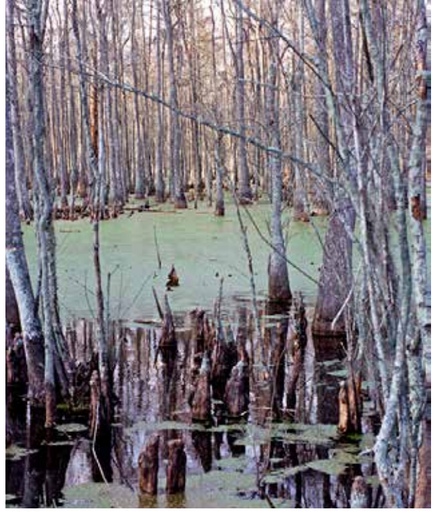
1991 – Woody, le soir où je l'ai pris en stop



1996 - Immokalee, FL



1975 - Waynesboro, GA



1996 – Les marais, Louisiane

Découvrir la douleur derrière la haine violente

« Les Blancs ont besoin du "nègre", car c'est le "nègre" qui est en eux qu'ils ne peuvent accepter. » - James Baldwin

Au cours de mes années de vagabondage dans les années 70, la plupart des Américains semblaient se sentir bien dans leur peau, et je n'ai pratiquement pas constaté d'activité du Ku Klux Klan. Mais la maltraitance croissante des enfants que j'ai observée depuis lors semble aller de pair avec la montée en puissance du Ku Klux Klan et des groupes suprémacistes blancs sous les présidences d'Obama et de Trump. Voici comment je me suis retrouvé dans une famille qui allait devenir partisane de Trump.
Une nuit de 1991, j'ai pris en stop Woody, un auto-stoppeur sans le sou dans le Mississippi, qui m'a raconté que lui et ses deux frères avaient personnellement tué tellement de Noirs qu'ils en avaient perdu le compte.
- Je ne sais pas s'il a tué les deux premiers. J'ai eu du sang sur moi, je sais qu'il s'est ouvert le crâne de très grave.
- Hmm
- John s'est ouvert le crâne, vraiment, vraiment gravement... Il s'est arraché un gros morceau de la tête – et j'ai eu du sang sur moi à ce moment-là. C'est parce que je tenais le mec. À chaque battement de son cœur, le sang giclait à environ 1,50 mètre, mec.
Le gars a couru une dizaine de pas, puis il est juste tombé – la tête la première. Je t'emmènerai même à l'ancien bureau de poste ce soir pour te montrer, exactement là où ça s'est passé. Et puis ils ont une grande pancarte qui dit « Interdit aux nègres » quand tu arrives par l'autoroute.
- Toujours ? On est en quelle année ?
- On est en 91 maintenant, bientôt 92, et ils ont une pancarte qui dit « Interdit aux nègres ».
- Quand tu es sorti pour les tuer, est-ce qu'il en parlait toute la journée avant, ou est-ce que c'est juste arrivé comme ça... ?
- Non, c'est juste arrivé. C'était juste un de ces trucs. Il marchait dans la rue et il a juste eu envie de le faire. Il les avait vus, alors il l'a fait...
- C'est juste ici que ce type est tombé après que mon frère l'ait poignardé
. Ça doit être les flics. C'est juste ici qu'il est tombé. Je vais te montrer où il a été poignardé. Il a été poignardé juste de l'autre côté de ce poteau téléphonique, juste ici. Et puis il a couru trois mètres et il est tombé. Partons avant que les flics n'arrivent, parce qu'ils sont méchants ici la nuit.
- Qu'est-ce qu'il a dit exactement ?
- En fait, il a dit : « Je vais tuer un nègre ce soir ». Il l'a répété toute la journée et quand on est revenus de l'autre côté de la voie ferrée, Sammy lui a dit : « Je parie que tu ne tueras pas celui-là. » Et c'était un gros nègre, tu vois. Et John a dit : « Parie avec moi ! ». Et Sammy a dit : « Je parie. » Et il a ajouté : « Oublie le pari. » Il s'est approché et il a dit : « Hé, t'as rencontré ton créateur ? » et il l'a poignardé. Les yeux du type se sont retournés et John a tourné le couteau dans la plaie avant de le retirer. Le sang, quand il a giclé, nous a éclaboussés, Sammy et moi.
- Comment ça s'est passé quand... ?
- Il sort et il tue des nègres pour s'amuser. Il m'a dit qu'il aimait voir la peur sur leur visage quand ils mouraient. C'était comme quand on roulait sur River Road, je t'avais raconté comment Sammy en avait appelé un vers la voiture et John avait bondi pour lui tirer dessus. Eh bien, deux d'entre eux se sont enfuis, et l'un d'eux est resté là, tu vois, il était complètement paniqué. Je suppose qu'il était jeune ou quelque chose comme ça, tu vois. Sammy a commencé à le frapper à la tête avec une bouteille qu'il avait. Et puis John a commencé à lui donner des coups de pied et tout ça – et quand ils l'ont eu à terre, en sang et incapable de bouger, John l'a juste piétiné jusqu'à ce qu'il meure. La seule chose que je n'ai jamais vue John faire, c'est sortir et écraser les nègres qu'il avait l'habitude d'écraser. Mais j'ai vu du sang sur la voiture et... comme je l'ai dit, j'ai retiré des t-shirts et des chemises et des trucs comme ça de sous la voiture après qu'il les ait écrasés. Je l'ai vu tabasser de très nombreux nègres à de nombreuses reprises et les laisser pour morts.
- Combien diriez-vous ?
- Combien ? Plus que je ne peux en compter sur mes doigts et mes orteils.

Comme toujours avec les personnes violentes, je lui ai posé des questions sur son enfance. Les larmes lui montèrent aux yeux lorsqu'il décrivit comment les trois frères avaient été constamment battus et maltraités par leurs parents, de grands alcooliques.

- D'aussi loin que je me souvienne, j'ai reçu des coups de ma mère. Elle rentrait souvent ivre... Elle te frappait partout où elle pouvait. Quand elle te frappe avec une planche, si tu bouges et que ça te touche ailleurs, c'est que tu n'aurais pas dû bouger...

Il est important de toujours donner à ces enfants de la douleur tout l'amour et l'affection dont nous sommes capables. Au cours de mes voyages, j'ai souvent été étonné de voir à quel point il suffit de peu d'attention pour que ces personnes renfermées et découragées relèvent la tête et se sentent mieux dans leur peau.

Les personnes qui se sentent bien dans leur peau ne font pas exprès de blesser les autres ni même de penser du mal d'eux. Seules les personnes qui souffrent souhaitent faire du mal. Tous les racistes violents que je rencontre ces jours-ci ont, sans exception, été maltraités ou humiliés dans leur enfance.
Leurs croix brûlées et leurs croix gammées ne sont qu'un appel maladroit à l'aide et à l'attention, et il suffit d'étonnamment peu d'attention pour les guider hors de leurs schémas destructeurs.

Cinq ans plus tard, j'ai retrouvé certaines des victimes de Woody, comme la famille de Sarah, qu'il avait poignardée pendant son sommeil (voir page 213 pour savoir ce qui s'est passé par la suite). Leurs vies brisées avaient besoin du même soutien, afin qu'elles ne soient pas consumées par une peur paralysante et une haine implacable.
Notre connaissance de la façon dont une telle haine peut perdurer indéfiniment a conduit le gouvernement sud-africain à gracier sagement tous les auteurs de crimes racistes commis pendant l'apartheid.
Mon ami Woody avait commencé à comprendre que, comme personne ne l'avait aidé à guérir sa douleur, il l'avait inconsciemment retournée contre les Noirs d'une manière effroyable :

Mon enregistrement du discours haineux de Woody, suivi de la chanson de Phil Ochs

il décrivait comment, après de longues tortures, ils les assassinaient un par un et jetaient leurs corps dans les rivières et les marécages du Mississippi.
sissippi warfen.

– Vous vous en débarrassiez généralement en les jetant dans les rivières et les marécages ?
- Oh, oui, on les a souvent jetés dans les marécages...

À la santé de l'État du Mississippi,
car sous ses frontières
le diable ne trace aucune ligne.
Si tu dragues ses rivières boueuses,
tu trouveras des corps sans nom.
Oh, les usines des forêts
ont caché mille crimes.
Le calendrier ment
quand il indique l'heure actuelle.
Oh, trinquons à cette terre
à laquelle vous avez arraché le cœur :
Mississippi, trouve-toi
un autre pays auquel appartenir !

Chanson de mon ami Phil Ochs. En 1971, je le présentais tous les soirs sur scène au Gaslight à New York. Lui, en retour, m'a fait découvrir la haine du Sud avant que j'ose m'y rendre.





1975 - Washington, GA

Le complexe du sauveur blanc : sur le racisme paternaliste



« Le racisme opprime ses victimes, mais il lie aussi les oppresseurs, qui brûlent leur conscience avec de plus en plus de mensonges jusqu'à devenir prisonniers de ces mensonges. Ils ne peuvent pas affronter la vérité de l'égalité humaine car elle révèle l'horreur des injustices qu'ils commettent. »
- Alvin Poussaint, Why Blacks Kill Blacks

En Géorgie, où je vivais avec la famille Barnett dans une ancienne maison de plantation, j'ai rencontré une forme de racisme qui ne reposait pas sur la haine, mais sur un « amour » paternaliste, conditionné par l'histoire, pour les Noirs.

Mme Barnett passait des journées entières à me faire visiter les familles que ses proches avaient autrefois possédées — apparemment il n'y a que peu de temps dans son imagination (et, comme je l'ai découvert, dans la conscience noire également).

Mme Barnett : *Voici l'acte de vente que M. Cadman a établi à l'intention de mon arrière-grand-père pour Lucinda, ses enfants et sa descendance à jamais. Le prix était de 1 400 dollars.*

Mme Hill (son amie d'une autre plantation) : *Mais, vous voyez, quand ils sont arrivés ici, c'étaient des sauvages, et je pense qu'au lieu de blâmer le Sud comme le Nord nous a blâmés, je pense qu'on mérite un peu de crédit. Ils nous les ont vendus et ils savaient qu'ils nous vendaient des sauvages. Mais ils ont continué à nous les envoyer. Puis ils ont commencé à parler de notre traitement sévère, mais vous savez, quand on avait des gens qui travaillaient pour nous, on faisait tout pour eux, on les nourrissait, on leur donnait des vêtements et un logement, et on prenait soin d'eux.*

Mme Barnett : *Les Blancs auraient fait n'importe quoi pour les nègres, sauf les laisser tranquilles, comme on dit. (rires) Une chose est sûre. Ils nous manquent encore.*

Mme Hill : *Oui, ils nous manquent.*

Lorsqu'un « esclave de maison » est venu apporter le thé de l'après-midi, la conversation — comme c'était si souvent le cas dans l'aristocratie sudiste — a dérivé sur les folies de leurs serviteurs, une autre façon de maintenir leur attitude paternaliste envers les Noirs et de revendiquer la distinction sociale d'autrefois.

Mon entretien avec Mme Barnett et Mme Hills : cinq ans plus tard, lorsque je leur ai offert le livre, elles ont ri quand je leur ai raconté comment les Européens s'étaient moqués d'elles parce qu'elles regrettaient les esclaves.





1975 - Tupper Plantation home, Washington, GA

Le racisme de la bienveillance : aimons-nous davantage les esclaves que les hommes libres ?



« La notion de sauveur blanc est en réalité le pendant de la suprématie blanche. Si la blancheur règne en maître, si tout le pouvoir repose entre les mains des Blancs, alors le pouvoir de sauver repose également entre leurs mains. » - Honorée Fanonne Jeffers

Ce qui manque à Mme Barnett, ce ne sont pas les esclaves en tant que main-d'œuvre ou propriété, mais l'ancienne dépendance symbiotique entre l'esclave et le maître. Le fait de pouvoir perdre un esclave valant plus de 1 400 dollars à cause d'une maladie a insufflé à la classe supérieure blanche une préoccupation paternelle et un sentiment de responsabilité envers ses esclaves.
Chez Mme Barnett, cet « amour » s'est manifesté dans son travail en faveur des Noirs condamnés à la prison à vie — en d'autres termes, un besoin d'exprimer de la bienveillance envers un groupe qui, comme les esclaves, n'est pas libre.

Était-ce ce genre de racisme condescendant que je commençais moi-même à absorber en Amérique ? Combien de temps pourrais-je m'accrocher à la croyance naïve que, en tant qu'étranger, je serais capable de rester à flot dans un océan de racisme qui avait noyé tous les autres ?





1973 – Natchez, Mississippi – À gauche : Jane, la fille d'Emely Kelley



1975 – Philadelphie, Mississippi. – Polly dans sa cabane
En bas 1975 – Philadelphie, Mississippi. Carl (à droite)
est devenu pasteur, son frère purgeait une peine à perpétuité





Comment le paternalisme a sapé l'autonomie des Noirs

« La belle du Sud est un mythe, un produit de l'imagination romantique. Elle n'est pas réelle. C'est une création du Sud blanc pour justifier son exploitation des femmes noires. » - bell hooks

Dans le Sud, j'ai rencontré deux réactions opposées de la part des Blancs envers les opprimés : la haine et l'amour. Plus je reconnaissais ces schémas de détresse particuliers comme les produits d'un système vieux de plusieurs siècles, plus les jugements de valeur tels que le bien et le mal s'estompaient. Malgré leur sillage de destruction, je ne pouvais plus me contenter de haïr ces Blancs.
Dès l'instant où je leur ai témoigné respect et compréhension, des portes se sont ouvertes partout — les portes de l'hospitalité sudiste. Plus tard, en voyageant parmi les Sud-Africains blancs, j'ai rencontré une hospitalité encore plus bouleversante, apparemment proportionnelle à la plus grande distance de classe entre Noirs et Blancs. Contrairement à l'Europe, la caste subordonnée dans le Sud et en Afrique du Sud fait l'objet d'une bienveillance traditionnelle tant qu'elle conserve son statut de classe inférieure.

Ils sont moins payés pour leur travail que pour leur servilité — pour connaître « leur place » et rester dépendants. Leur résistance passive est qualifiée d'« irresponsabilité » ou de « paresse », ce qui justifie à son tour la « nécessité » de la relation paternelle et rehausse le statut des Blancs. Ce statut artificiellement gonflé crée une sorte de surplus psychique, qui s'exprime par une chaleur et une amabilité exubérantes envers l'individu — mais jamais envers le groupe : les « nègres », les « Yankees » ou les « communistes ».

Dans une maison de plantation, je suis arrivée coiffée de ma perruque à cheveux courts, mais l'hôtesse, Emely Kelley, tombait de plus en plus amoureuse de moi, et un soir, j'ai surpris les convives en dévoilant tous mes cheveux. Emely s'écria : « Je sais que tu es communiste, mais je t'aime bien quand même. »

Cette classe hospitalière ne participe peut-être pas aux actes de terrorisme blanc, mais elle bénéficie directement de ce maintien de l'ordre. Aucune des maisons de plantation où j'ai séjourné n'était fermée à clé, bien qu'elles regorgent d'or, d'argent et de tableaux de grande valeur — juste à côté de certaines des personnes les plus pauvres de la planète, que je voyais souvent commettre des crimes violents les unes contre les autres.

L'une des raisons pour lesquelles je pouvais me déplacer sans crainte même dans les ghettos les plus violents du Sud était ma prise de conscience que l'esclavage des années 1970 étendait son parapluie protecteur sur moi partout où j'allais. Quand on est confronté à un système si profondément ancré que même votre « idéalisme scandinave aux yeux bleus » n'est pas compris, il est facile d'abandonner et de devenir un acteur du système. J'ai vite appris l'art inconfortable et autodestructeur de laisser des femmes de ménage noires me servir le petit-déjeuner dans mon lit à baldaquin — en prenant soin de ne pas commettre le « crime » de le préparer moi-même. Dans le Mississippi, j'ai vu des domestiques passer des journées entières à habiller les « belles » blanches de robes d'avant-guerre pour que nous puissions continuer les vieux bals confédérés, où les Noirs n'apparaissaient que sous les traits d'une femme blanche au visage noirci jouant le rôle de « mammy ». J'adorais ces « belles du Sud » en apparence distantes mais chaleureuses, ouvertes et charmantes, dont la « féminité blanche » inviolable servait de prétexte fallacieux pour tuer des milliers d'hommes noirs dans une campagne de terreur visant uniquement à préserver la suprématie blanche.

Pourtant, lorsque je suis revenue à Natchez en 1978 et que j'ai trouvé la ville scandalisée par un article du New York Times qualifiant les plantations de « décadentes et libertines », j'ai dû rire — j'avais moi-même vécu exactement cela.



1975 – Phil, Mississippi. C'est ici que Rachel a été violée et assassinée à l'âge de 14 ans

1973 - Natchez, MS



Sur le fait de dire oui

« La famille est comme la forêt : si vous êtes à l'extérieur, elle est dense ; si vous êtes à l'intérieur, vous voyez que chaque arbre a sa propre place », Yaa Gyasi dans « Homegoing »

La plus grande liberté que je connaisse est de pouvoir dire oui ; la liberté de se jeter dans les bras de chaque personne que l'on rencontre. En tant que vagabond, on a la liberté, l'énergie et le temps d'être pleinement humain envers tous ceux que l'on croise. La loterie la plus fantastique qui soit, à mon sens, c'est l'auto-stop. Il y a un prix à chaque fois. Chaque personne peut t'apprendre quelque chose.
Je n'ai jamais refusé un trajet, même s'il y avait des pistolets posés sur le siège avant ou quatre hommes à l'air sinistre portant des lunettes de soleil à l'intérieur de la voiture. Chaque personne est comme une fenêtre à travers laquelle on peut entrevoir la société dans son ensemble.
À New York, un homme m'a demandé de conduire une remorque U-Haul jusqu'en Floride. Il n'a pas voulu dire ce qu'il y avait dedans. Nous avions convenu que je recevrais soixante dollars, mais je n'ai jamais vu l'argent. Plus tard, j'ai appris que j'avais travaillé pour la mafia : ils préféraient utiliser un étranger naïf pour le transport illégal de stupéfiants, etc. Ou peut-être des armes pour les exilés cubains à Miami ?

Une autre fois, en Alabama, une pauvre femme de 87 ans m'a demandé de la conduire à Phoenix. Elle voulait s'y rendre pour mourir. Je l'ai aidée à barricader les fenêtres de sa cabane délabrée près de Notasulga. Même si elle savait qu'elle ne reviendrait jamais, elle ne voulait pas que les Noirs du coin s'y installent. Pendant tout le trajet, elle est restée assise, un pistolet à la main. Elle avait une peur bleue de moi à cause de mes cheveux longs et de ma barbe, mais elle n'avait aucun autre moyen de se rendre en Arizona. Elle était si faible que je devais la porter chaque fois qu'elle sortait de la voiture, mais elle ne lâchait pas son arme.
La voiture était si vieille que nous ne pouvions rouler qu'à une cinquantaine de kilomètres à l'heure, le voyage a donc duré quatre jours. Elle avait économisé pendant des années pour l'essence, mais n'avait pas d'argent pour se nourrir ; j'ai donc volé des carottes et tout ce que je pouvais trouver le long de la route.
Pendant la majeure partie du trajet, elle parlait du gouverneur Wallace et de son espoir qu'il devienne président avant sa mort. J'ai appris davantage sur l'Alabama au cours de ce voyage que je n'aurais pu en apprendre en lisant toute ma vie.

En Floride, deux jeunes femmes m'ont pris en stop et m'ont proposé un brownie. Comme j'avais faim et que j'étais assis à l'arrière, j'ai saisi l'occasion et j'ai mangé quatre brownies entiers. Je mange toujours ce que les gens me donnent — des pilules, de la terre, n'importe quoi — et à chaque fois, cela m'apporte un aperçu de la société. Et donc, ce jour-là, il s'est avéré que c'étaient des brownies au haschisch.

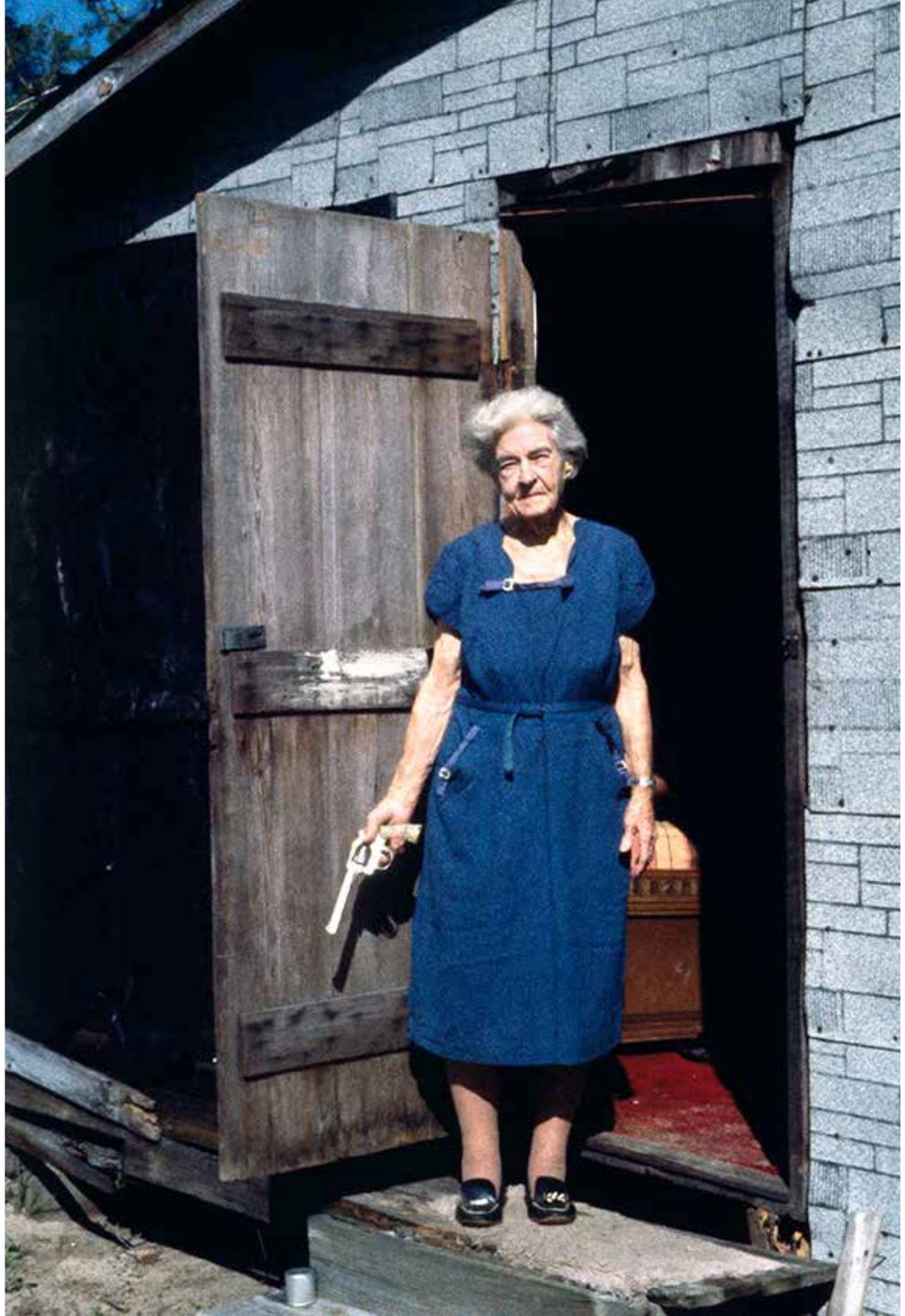
Je me suis défoncé comme jamais et je n'ai plus pu faire d'auto-stop ce jour-là, incapable de communiquer avec les conducteurs. Je suis entré à pied dans Jacksonville et je me suis assis dans un parc en attendant que l'effet se dissipe. Deux clochards inoffensifs se sont assis à côté de moi, mais soudain, j'ai eu une peur bleue d'eux et je me suis précipité à la gare routière. Je n'osais pas rester dehors, même en plein jour. Le haschisch m'avait rendu paranoïaque, et c'est justement quand on émet des ondes de peur vers les autres qu'on se fait agresser.

Ce jour-là, j'ai compris la peur angoissante que beaucoup d'Américains portent en eux et contre laquelle ils ne peuvent rien faire. Depuis, j'ai plus de compassion pour leurs réactions. Parfois, moi aussi, j'ai peur des autres.

Une nuit à New York, une voix m'a interpellé depuis une ruelle sombre près de la 9e Avenue. J'étais certain que je serais agressé si j'entrais dans cette ruelle. Mais j'avais encore plus peur que si je ne le faisais pas, cela créerait un précédent, et je deviendrais paralysé comme tant d'autres. Je me suis donc forcé à y aller. Bien sûr, il s'est avéré que ce n'était qu'une prostituée de rue usée, à cinq dollars. J'ai pris conscience d'une forme de souffrance que je n'avais jamais connue auparavant et cela m'a rappelé une fois de plus qu'il n'y a jamais de mal à dire oui. En règle générale, on en est directement récompensé.

À Détroit, un garçon de cinq ans m'a supplié avec insistance de rentrer chez lui avec lui pour prendre des photos de sa mère. Je n'avais pas le temps ce jour-là, mais j'ai décidé de l'accompagner quand même. À notre arrivée, sa mère était malade, et quatre de ses sept frères et sœurs avaient de grosses morsures de rat sur le dos et les jambes.
Au début, je percevais mon incapacité à dire non comme une faiblesse, car j'ai toujours été très conciliant. Mais j'en suis venu à y voir une force et j'en ai fait une habitude partout où je vais. Presque tous les jours, quand je fais de l'auto-stop, un conducteur m'invite dans un restaurant. On me donne le menu, mais je suis incapable de choisir. Après un silence gêné, le conducteur me suggère quelque chose, et j'accepte immédiatement. Je me fiche complètement de ce qu'on me sert. La nourriture n'est qu'un moyen de tenir le coup.

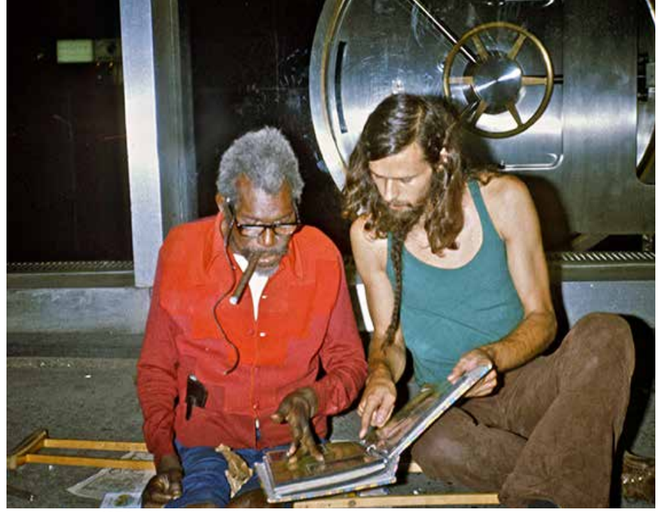
J'ai découvert que même l'incapacité à choisir a ses avantages quand on voyage. Après avoir donné mon sang à la Nouvelle-Orléans et m'être frayé un chemin à travers « le mur gay » pour sortir de la ville avec de nombreux gays, alors que je me rendais dans le delta du Mississippi pour voir les inondations, j'ai fait du stop avec un antiquaire obèse. Il n'arrêtait pas de me pousser à le suivre dans les bois sombres, en me promettant : « Je t'hébergerai chez une riche dame blanche après. »



1975
– Notasulga, AL
– La femme en question, qui a plus tard inspiré la chanteuse néerlandaise Marike Jager pour son album « Celia Trigger »

1974 – Harlem, NY – « OUI, d'accord », ai-je répondu lorsque ces enfants m'ont demandé de prendre une photo avec eux – puis ils se sont soudainement enfuis avec mon appareil photo, ce qui a donné lieu à une longue course-poursuite nocturne à travers Harlem. Mais OUI, nous sommes finalement devenus amis.



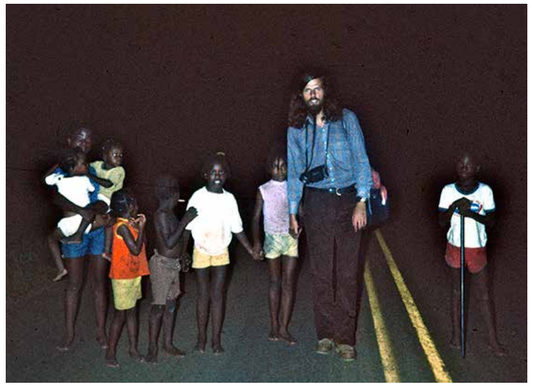


1974 – New York, NY avec mon ami Lee



1973 - Natchez, MS

1973 - Boston, MA



1975 - Meridian, MS

1974 - Norfolk, VA





Je ne voulais pas perdre mon temps avec un autre « vieux pervers », mais cela allait à l'encontre de mes convictions de dire non directement. J'ai donc fini par le laisser assouvir ses désirs dans les bois, et bien sûr, après cela, il m'a conduit dans l'une des grandes plantations de Natchez, où son amie, la propriétaire, Emely Kelley, m'a immédiatement invité à vivre des expériences tout aussi intimes. J'avais appris depuis longtemps que sans accepter un peu de souffrance, on n'entre pas au paradis. Après des semaines de privations, c'était vraiment le paradis d'avoir des serviteurs noirs qui nous servaient sur des plateaux d'argent dans nos lits à baldaquin.
Mais il est important de redescendre sur terre, alors au bout de deux semaines, j'ai quitté le manoir et, le soir même, je me suis retrouvée à vivre avec un proxénète noir à Greenville, dans le Delta frappé par la pauvreté.
Nous sommes devenus de bons amis, et grâce à notre amitié, il m'a proposé l'une de ses prostituées. Je n'ai rien dit. Il m'a emmené dans un bar où quatre de ses « filles » attendaient debout.
« Choisis la chatte que tu veux. Tu peux l'avoir gratuitement », m'a-t-il dit.
Je ne savais pas quoi faire. J'en suis venu à aimer ces prostituées noires pour leur fantastique mélange de brutalité violente et de tendresse intense. On en apprend plus sur la société en une journée avec une prostituée qu'en dix cours à l'université. Mais il m'était tout simplement impossible de choisir.*
Alors Ed, comme on l'appelait, m'a ramené chez lui.
À partir de là, il s'est ouvert. Il s'est avéré qu'il me testait. Ce que je lui avais raconté l'intéressait beaucoup, mais il n'avait jamais rencontré d'homme blanc en qui il pouvait avoir confiance et voulait voir si j'étais comme les autres dans le Mississippi.
Cette nuit-là fut l'une des expériences les plus intenses de ma vie. Nous nous sommes allongés dans le lit qu'il utilisait habituellement pour son travail, et toute la nuit, il m'a raconté son enfance. Tout cela a été une révélation pour moi.

C'était ma première fois au Mississippi, et cela m'a particulièrement marqué après avoir passé deux semaines dans d'immenses manoirs de plantation remplis de robes d'avant-guerre, d'or et de paillettes. Il m'a parlé de la faim, de la façon dont il cueillait du coton depuis l'âge de cinq ans pour deux dollars par jour, de la raison pour laquelle il n'était pratiquement pas allé à l'école, et des humiliations sans fin qu'il devait endurer de la part des Blancs.
Puis il n'en pouvait tout simplement plus.
« Pas question », répétait-il sans cesse. Il voulait sortir de cet enfer du coton.
Il est donc devenu proxénète. Ses filles et lui étaient d'accord pour dire qu'il valait mieux se prostituer ainsi que dans les champs de coton. L'homme blanc y trouvait son compte dans les deux cas, mais ici, elles gagnaient bien plus : quinze dollars par nuit et par fille.
Il avait étudié l'homme blanc toute sa vie, chacun de ses gestes et de ses pensées. Il avait l'impression de le connaître mieux que lui-même — et pourtant, il ne le comprenait toujours pas. Mais ses expériences avaient fait de lui un bon proxénète, même s'il n'avait que dix-neuf ans. Il savait exactement comment mettre les hommes blancs en relation avec ses filles.
Mais cela lui faisait mal de le faire. Cela lui laissait une profonde blessure. Il avait l'impression de vendre à la fois sa race et sa fierté ; mais il n'avait pas le choix. Il détestait l'homme blanc de tout son cœur, mais n'osait jamais le montrer.

Cette nuit-là, j'ai compris que si de nombreux Noirs du Mississippi ressentaient la même chose qu'Ed, un jour viendrait où les choses tourneraient mal pour les Blancs. J'étais tellement bouleversé après cette nuit-là que, les jours suivants, je ne pouvais plus regarder les Blancs dans les yeux.
Heureusement, quelqu'un m'avait donné ce jour-là des piles pour mon magnétophone, ce qui m'a permis d'enregistrer une grande partie de ce qu'il a dit. Aujourd'hui, quand je séjourne chez des Blancs dans le Mississippi, je passe souvent cette cassette la nuit pour éviter de m'identifier trop fortement à leur point de vue. Avec leurs charmants accents et leur grande chaleur humaine, il est facile de se laisser séduire. L'astuce consiste à garder la tête froide dans le chaudron bouillonnant du Sud.
À l'époque, je pensais que c'était une coïncidence si Ed s'était confié à moi ; j'avais vraiment davantage envie d'être avec les prostituées. Mais aujourd'hui, je commence à penser que ce n'était pas du tout le hasard. C'est comme si quelque chose ne cessait de me mener vers les bonnes situations.

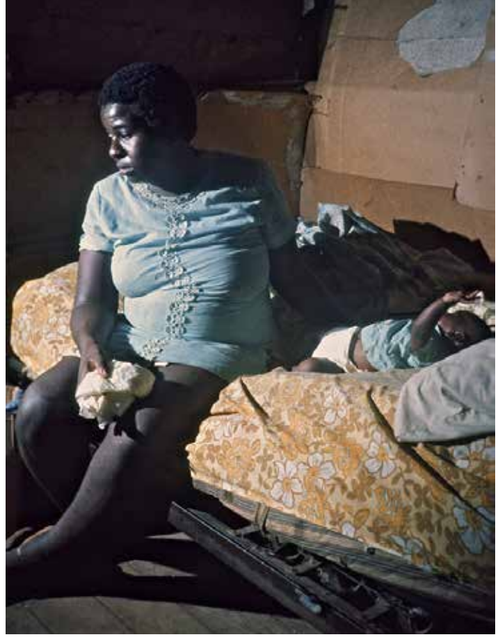
Lettre à un ami américain

** J'ai appris par la suite que ces premières lignes irréfléchies de cette lettre originale, concernant mon amour pour les prostituées en tant que groupe opprimé, sont souvent mal comprises aux États-Unis et en Grande-Bretagne, dans un sens sexuel plutôt que politique. Pour plus de précisions, voir page 409.*

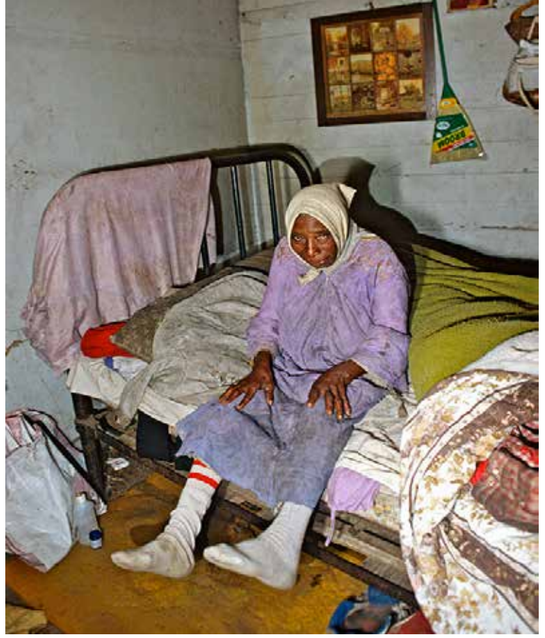


1973 - Natchez,

MS - Emely Kelley



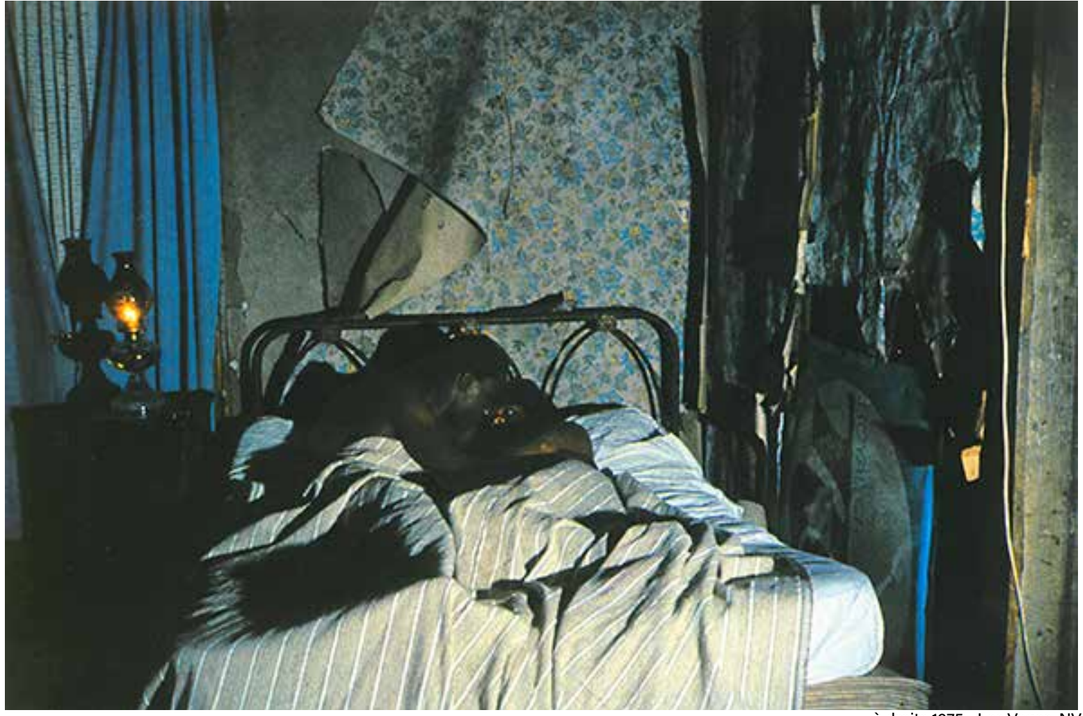
1975 - Philadelphia, MS - Helen Wilson



1996 - Bullock County, AL - Ida Ford

1975 – Philadelphie, Mississippi – Polly Jones, qui vivait encore sans électricité en 1996





1974 - Tarboro, NC



1974 - Greenville, NC

Le piédestal de la femme blanche – la croix de la femme noire

« L'appel à la chevalerie de l'homme blanc n'est qu'une moquerie vide de sens, car il ne signifie que la préservation de la féminité blanche comme emblème de la pureté raciale, et la justification du lynchage. » - Ida B. Wells, , militante des droits civiques de la première heure

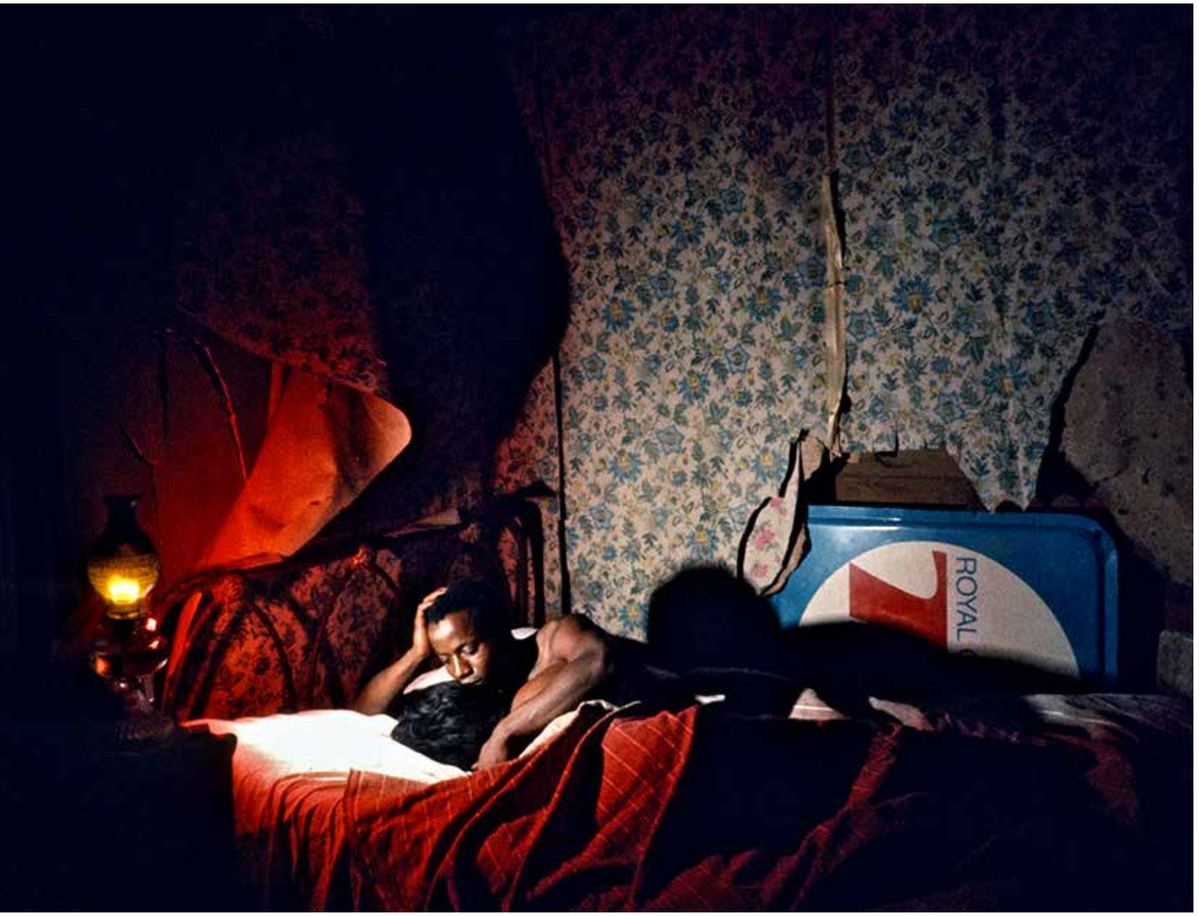
« L'homme blanc est le maître de tout. Alors que la femme blanche est protégée et adorée, la femme noire est la mule du monde. » - Zora Neale Hurston, Their Eyes Were Watching God

L'un des aspects les plus singuliers de l'hospitalité sudiste est cette envie irrépressible de « donner » immédiatement à un visiteur masculin une « fille » séduisante. Non seulement parmi l'ancienne aristocratie, mais aussi parmi les millionnaires « en pleine ascension ». Il ne s'écoulait que rarement plus d'une journée avant qu'ils ne me fournissent un « rendez-vous » issu de la même classe sociale (ou, plus souvent, quelqu'un aspirant à en faire partie), souvent sans même me demander mon avis. Lorsque je vivais dans le Mississippi chez des proches de John C. Stennis, un sénateur américain ultra-conservateur, on m'a remis une liste de belles parmi lesquelles choisir. Jack Ray, le banquier de l'Alabama, a même insisté pour me donner la secrétaire personnelle du sénateur Allan pour la nuit.

Leur attitude envers la « féminité blanche » semblait guère meilleure que leur traitement historique de la féminité noire. Pourtant, cette féminité blanche sacrée sert encore d'excuse à la répression violente des Noirs et à l'instillation de la peur chez les Blancs. Dans une telle atmosphère, il est peut-être tout aussi difficile pour le véritable amour de s'épanouir sous des lustres de cristal que dans la lueur d'une lampe à pétrole parmi ceux qui sont contraints de « vivre en concubinage ».

à droite 1975 - Las Vegas, NV



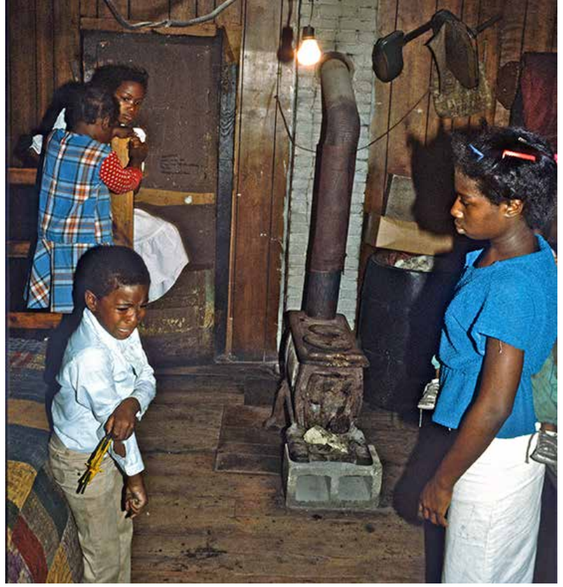


1974 - Tarboro, NC

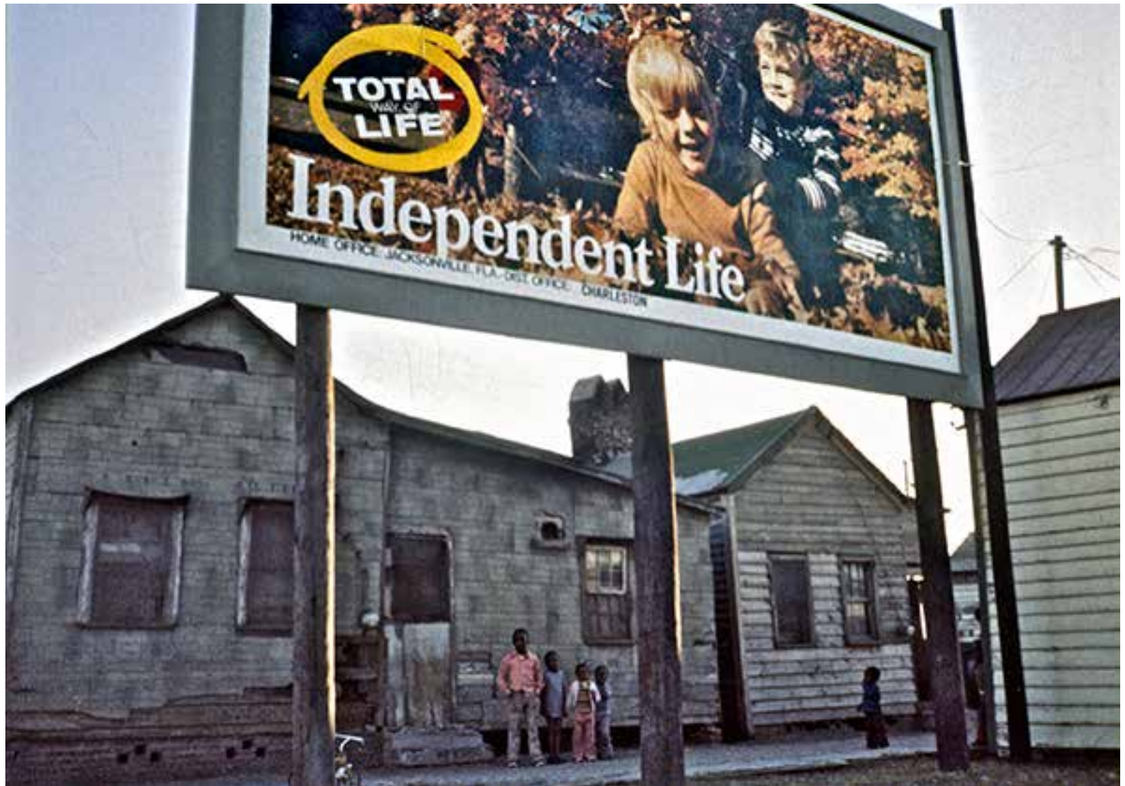
A droite 1974 – Des étudiants gâtés du Nord lors de leur « Spring Break » annuel à Fort Lauderdale, FL



1989 - Bullock County, AL



1990 - Burke County, GA



1973 - Charleston, SC

La perpétuation de l'oppression :

le fardeau de l'auto-accusation

« L'arme la plus puissante entre les mains de l'oppresseur est l'esprit de l'opprimé. »
- Steve Biko

« La plus grande arme utilisée contre nous est notre doute de soi. C'est l'arme la plus insidieuse, la plus destructrice de toutes. »
- Nikki Giovanni

Je pense qu'aucun Blanc ne peut pleinement comprendre l'énorme pression psychologique sous laquelle vivent les Noirs, constamment bombardés par le message qu'ils valent moins que les Blancs.

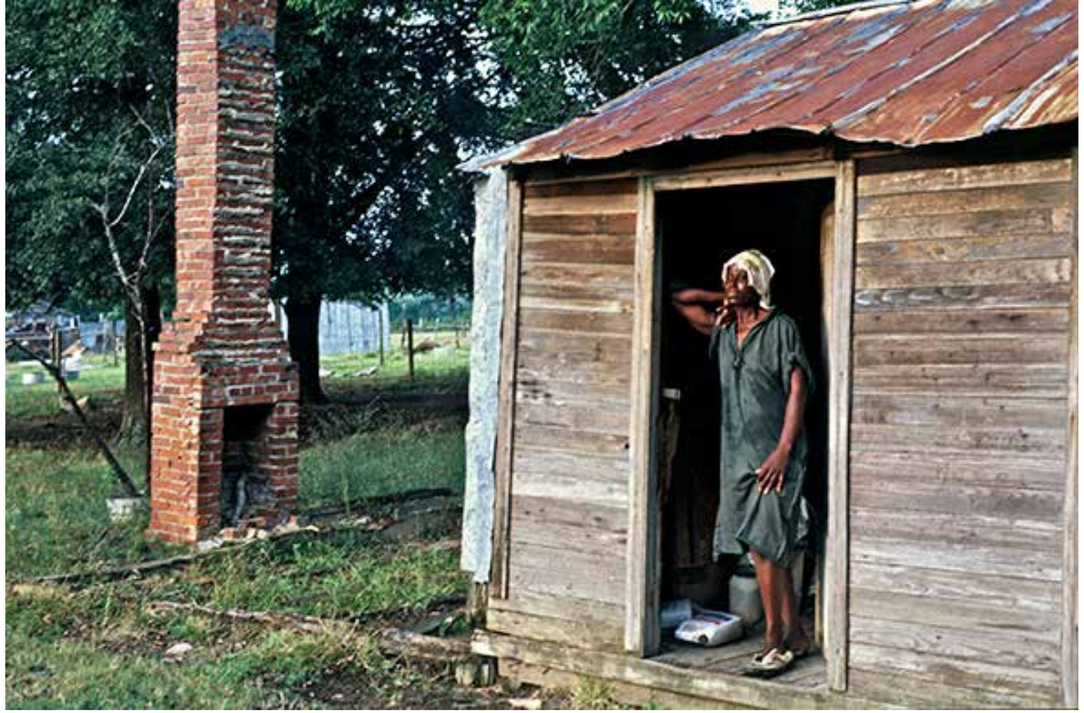
Le pire se produit lorsque la victime commence à croire aux préjugés de l'oppresseur. J'entends souvent des propos cruels et dénigrants — « T'es rien, nègre » — résonner au sein des familles défavorisées. Elles finissent par s'inculquer mutuellement le mépris raciste même que nous leur projetons, ainsi que la sombre perspective d'être définitivement reléguées dans l'ombre de la société blanche.

L'espoir que j'avais autrefois trouvé chez les Noirs dans les années 70 est aujourd'hui remplacé presque partout par l'auto-accusation.



1996 - Tunica, MS - En bas 1990 - Burke County, GA





1991 - Montgomery County, AL



1992 – Cecil, Alabama – Regardez ci-dessous mon interview en direct avec Wilma



Le miroir démoralisant :

« J'ai appris que le doute de soi est un voleur d'opportunités, un voleur de foi. Il tue les rêves et engendre la peur. C'est un fardeau qui ne s'allège que lorsque nous choisissons de croire en nous-mêmes et en nos capacités. » - Oprah Winfrey

Entre deux conférences sur les campus dans les années 90, j'adorais les discussions qui duraient toute la nuit sur la question raciale que j'avais avec Wilma dans sa petite cabane. Elle était très instruite mais exprimait, en termes crus et sans détours, ce que mon public blanc pensait mais n'osait pas dire :

- Ce sont les miens qui me tiennent à terre. J'ai peur d'eux. Ma vie est menacée par les miens.
- As-tu perdu confiance dans les Noirs ?
- Oui, à cause de la façon dont ils m'ont traitée.
- Les Blancs ne t'ont-ils jamais fait de mal ?
- Jamais, en Alabama et à New York, je n'ai jamais eu de problèmes avec les Blancs. Toujours les miens.
- Leur en veux-tu ?
- Oui, je leur en veux.
- Mais je vous ai déjà dit qu'il ne faut jamais oublier la véritable...
- Oui, vous appelez ça l'oppression intériorisée, n'est-ce pas ? Mais je ne vois pas les choses ainsi. Je pense que c'est simplement dans leur nature d'être comme ça...
- Non, non, non !
- Je ne pense pas que ce soit de l'oppression intériorisée.
- Mais vous ne devez jamais perdre foi en l'être humain.
- J'ai perdu foi en eux, oui, c'est vrai.
- Mais tout ça vient d'ici, ça vient du racisme.

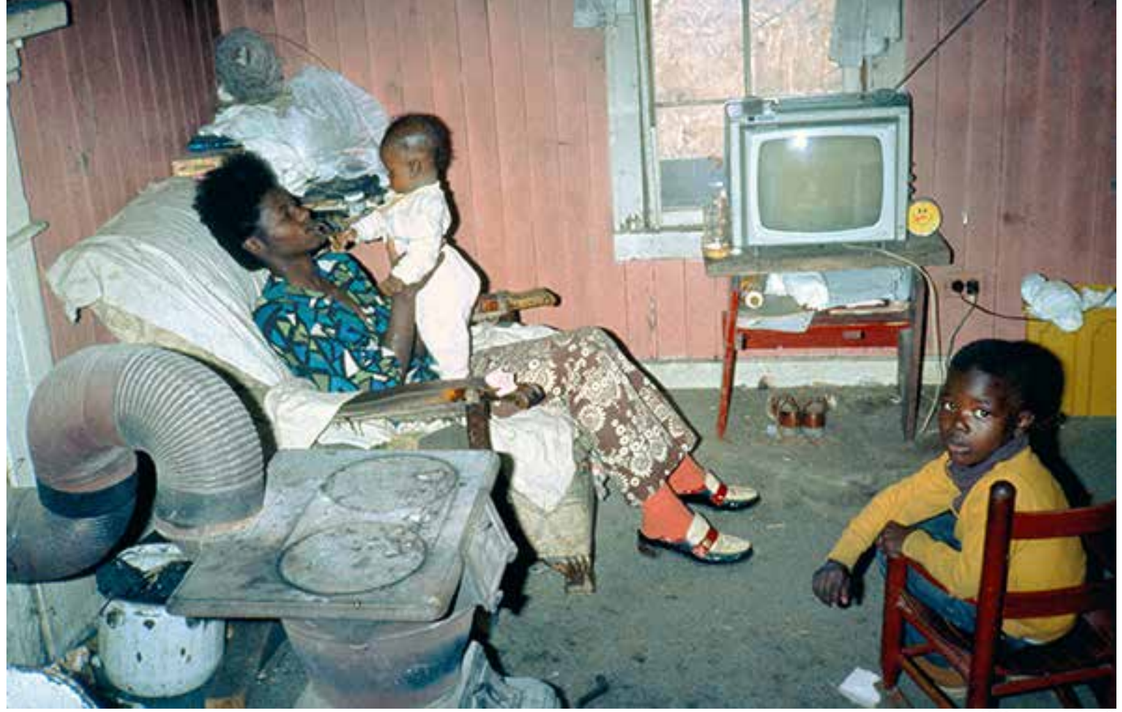
se voir à travers les yeux de l'oppresseur

Quand les gens sont tellement blessés, et tu sais que les Noirs sont blessés, ils s'en prennent les uns aux autres. Quand on rabaisse et humilie les gens dans un pays pendant assez longtemps, ils finissent par retourner leur colère les uns contre les autres.
- Oui, mais ce dont tu parles s'est passé il y a 100 ans. Je sais que ce que tu dis est vrai, mais nous avons fait beaucoup de chemin depuis. Des portes se sont ouvertes pour nous. Mais nous nous freinons les uns les autres avec la haine, l'égoïsme et tout le reste. Ce ne sont pas les Blancs qui nous freinent maintenant, c'est nous qui nous freinons les uns les autres.
- Wilma, tu racontes les conneries des Blancs maintenant. C'est ce qu'ils disent. Qui sont les employeurs dans ce pays ?
Ce sont des Blancs, et à qui ne donnent-ils pas de travail ?
- Je sais, je sais, mais je ne peux parler que de ce que je vis. Ils me freinent. Ce sont les miens qui me freinent.
- C'est ce que ressentent tous les Noirs de nos jours, et c'est pour ça qu'ils finissent par se faire encore plus de mal les uns aux autres. Quand les gens se détestent eux-mêmes, ils se défoulent les uns sur les autres...
- Je sais. Tout ce que je veux, c'est m'éloigner d'eux.
- Où iras-tu ?
- Je ne sais pas encore, mais j'y travaille...

« Le passé américain n'est pas un chapitre clos. C'est une présence implacable dans le présent, qui hante toujours les esprits et les corps de nos citoyens, qu'ils soient noirs ou blancs. » - James Baldwin



L'entretien en direct avec Wilma présenté ci-dessus, réalisé pour un téléfilm danois de 1992



1973 - Wendell, NC



1975 – Bullock County, AL – Découvrez Bessie sur cette photo, prise 30 ans après la vidéo

La cicatrice invisible : le traumatisme du racisme dans le corps et l'âme

« Le racisme est un phénomène bien plus clandestin, bien plus caché, mais en même temps, il est peut-être bien plus terrible qu'il ne l'a jamais été. » — Angela Davis

Après l'espoir et l'optimisme des années 70, je n'aurais jamais imaginé que le racisme puisse s'aggraver au point qu'un jour, je me retrouve à défendre les victimes les unes contre les autres. Les gens peuvent survivre à l'oppression s'ils parviennent clairement à identifier leur oppresseur et à éviter ainsi de se culpabiliser. Autrefois, cette prise de conscience permettait aux Noirs d'entrevoir la lumière au bout du tunnel. Il y a cent ans, Blancs et Noirs vivaient en étroite proximité physique.
Mais aujourd'hui, nous sommes tellement isolés les uns des autres que les Noirs — que nous bombardons sans relâche de fantasmes télévisés sur leur liberté — ont du mal à identifier leur oppresseur, peut-être pour la première fois de l'histoire. Au lieu de cela, ils cherchent en eux-mêmes la cause de leur désespoir et de leur impuissance croissants, ce qui conduit souvent à la dépression. Les recherches modernes en épigénétique suggèrent même que les traumatismes causés par le racisme peuvent être transmis biologiquement d'une génération à l'autre.
Et une fois que nous parvenons à convaincre les opprimés qu'ils sont leurs propres pires ennemis, tout s'effondre. Ni leurs revenus ni leur estime de soi ne sont suffisamment solides pour soutenir la famille nucléaire que nous présentons constamment comme l'idéal. Le désespoir et l'échec déchirent les familles.
Personne qui se sente vraiment bien n'opprimerait les autres de manière aussi dévastatrice que nous le faisons aujourd'hui. Et les victimes ne sont pas seulement les familles marginalisées, mais, de plus en plus, les enfants.



1990 - Burke County, GA

Comment nous, les Blancs, écrasons avec un visage amical

« Il n'y a pas de spectateurs innocents dans le théâtre de l'oppression. » - Audre Lorde

Nous, les Blancs, aimons parler d'avoir « un ami noir ici » et « un ami musulman là » — comme si cela nous conférait un statut moral et la reconnaissance de nos victimes. Nous dénonçons avec empressement le racisme plus primitif des autres, mais oublions que les fanatiques comme le KKK ou les nazis sont eux-mêmes tellement traumatisés et marginalisés qu'ils n'ont guère de pouvoir réel pour façonner la situation générale des Noirs aux États-Unis ou des musulmans en Europe.

Non — nos victimes savent très bien que c'est nous, les « bons » citoyens respectueux des lois, qui poussons discrètement des millions de nos exclus vers les ghettos, l'isolement psychologique et le désespoir.

Dans notre culpabilité blanche de ne pas être à la hauteur de nos nobles idéaux libéraux et chrétiens, nous nous réfugions dans des séries télévisées noires escapistes pour masquer notre propre rôle dans l'écrasement de la famille noire.

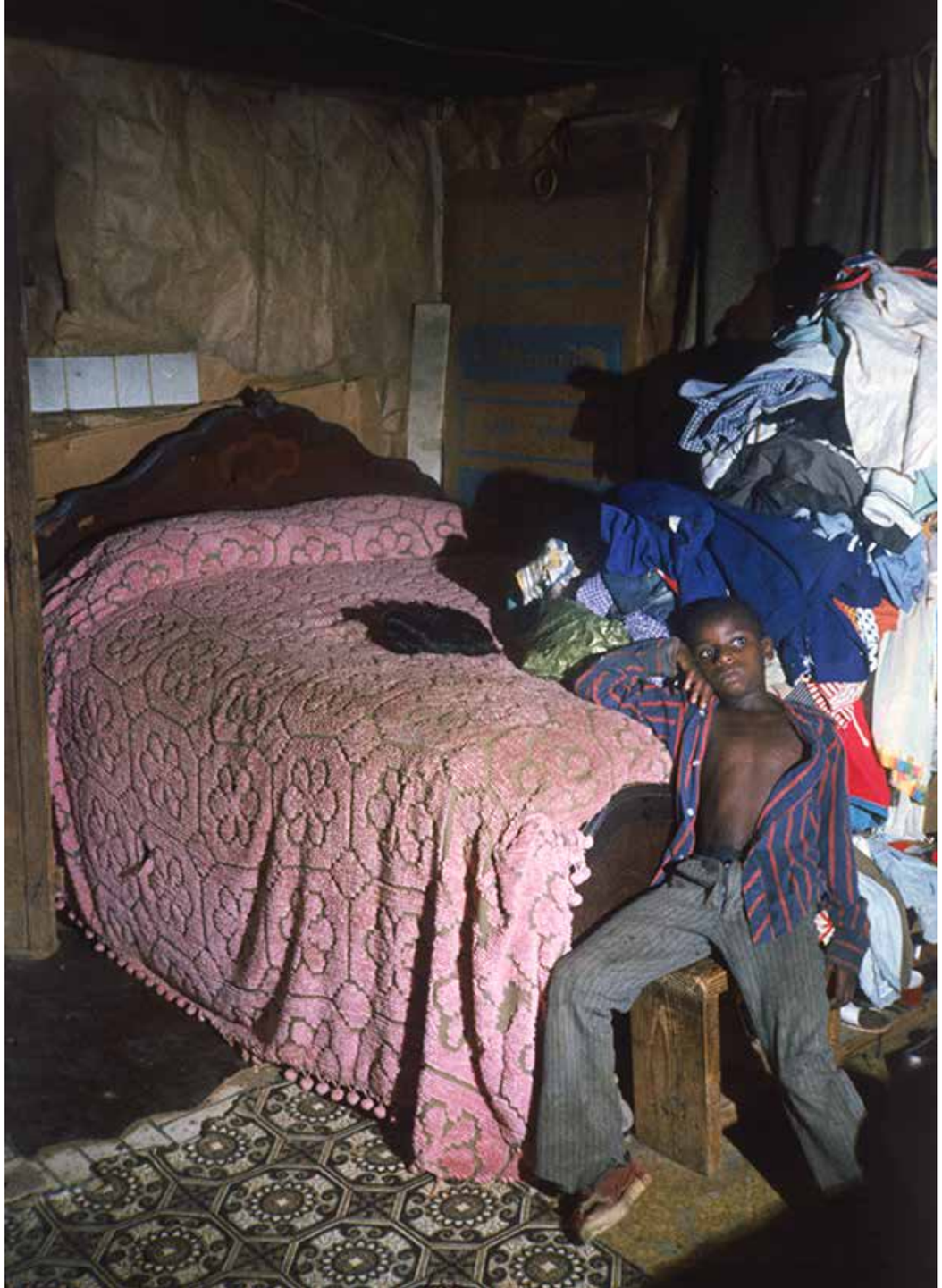
Aujourd'hui, plus de 70 % des enfants noirs grandissent sans père, et un sur dix sans aucun parent — deux fois plus qu'à mon arrivée en Amérique, et trois fois plus qu'à l'époque de l'esclavage.

« Le libéral blanc est le pire ennemi de l'homme noir. Il est pire que le membre du Ku Klux Klan, car ce dernier est honnête quant à ses intentions. Le libéral blanc est plus dangereux, car il est plus trompeur. »
- James Baldwin

Ci-dessus, Bessie Christian parle, 30 ans plus tard, de son mari violent qui a tué son père. Notre amitié a duré jusqu'à sa mort en 2024



1998 - Natchez, MS



1975 -
Philadelphia,
MS



1990 -
Georgetown
County, SC

Matriarches de la résilience :

l'héritage des grands-mères noires

« Les grands-mères sont les gardiennes de notre histoire et de notre culture. Ce sont elles qui transmettent nos traditions et nos valeurs de génération en génération. » - Première dame Michelle Obama

Quand je veux réfléchir à ce qui serait juste, équitable et sage à faire, je n'ai qu'à penser à ma grand-mère. Je l'entends toujours me dire : « Allons, ma fille, tu sais ce qui est juste. Fais simplement ce qui est juste ! » - Maya Angelou

« Grandma's Hands » de Bill Withers, interprété lors de mon spectacle avec des grands-mères

C'est donc la grand-mère qui prend soin d'eux. Les étudiants noirs qui parviennent à réussir malgré la pire oppression depuis les ventes d'esclaves me disent souvent qu'une grand-mère a été leur ange gardien.

Les mains de grand-mère
applaudissaient à l'église le dimanche matin.
Les mains de grand-mère
jouaient si bien du tambourin.
Les mains de grand-mère servaient à lancer des avertissements,
elle disait : « Billy, ne cours pas si vite,
tu pourrais tomber sur un morceau de verre –
il y a peut-être des serpents dans cette herbe.
Les mains de grand-mère
apaisaient les mères célibataires du coin…



1974 - Washington, NC



1973 - Greensboro, NC



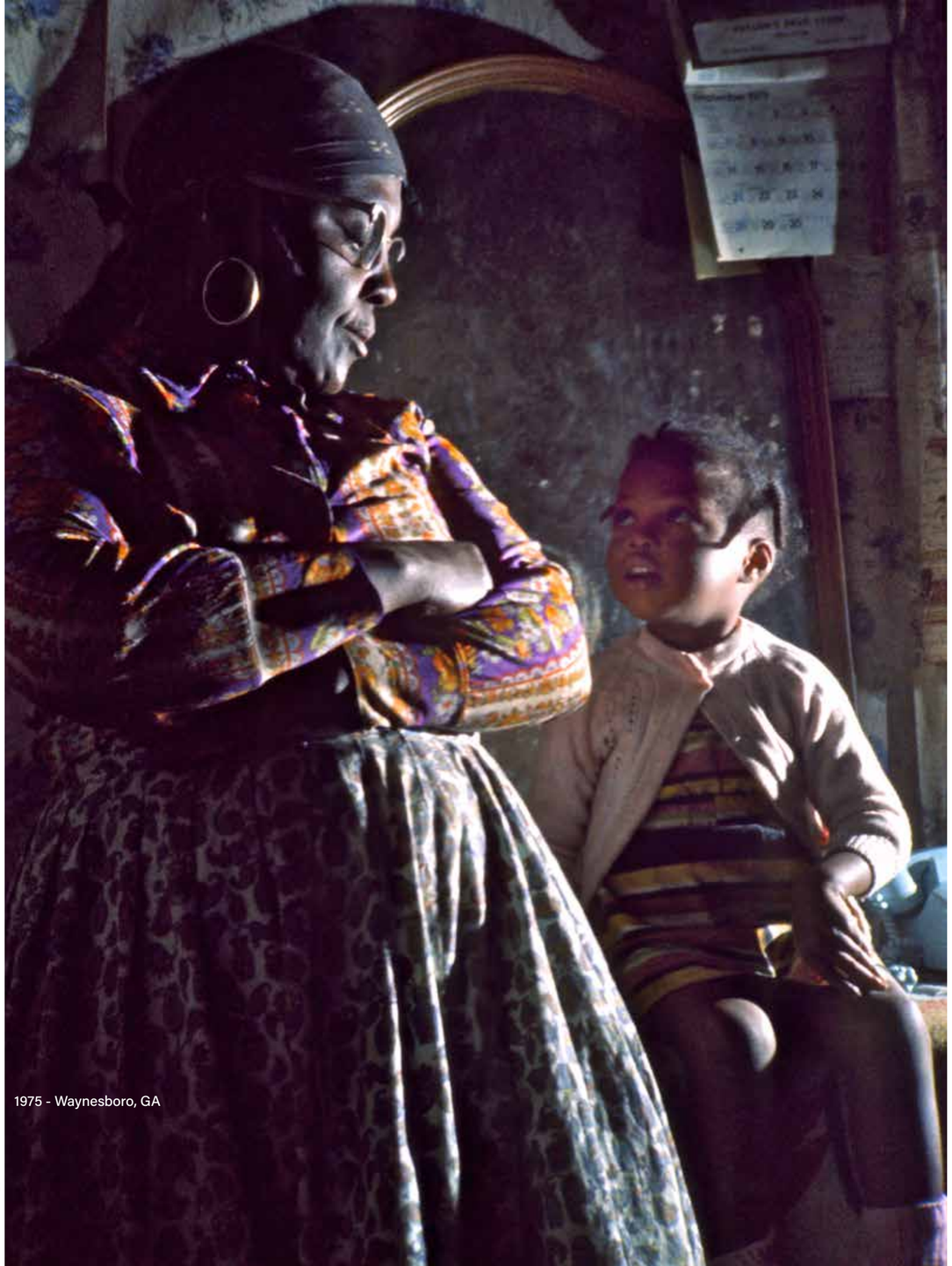
1974 - Jersey City, NJ

1973 - Wendell, NC - a droite 1975 - Notasulga, AL- 1974 - Norfolk, VA









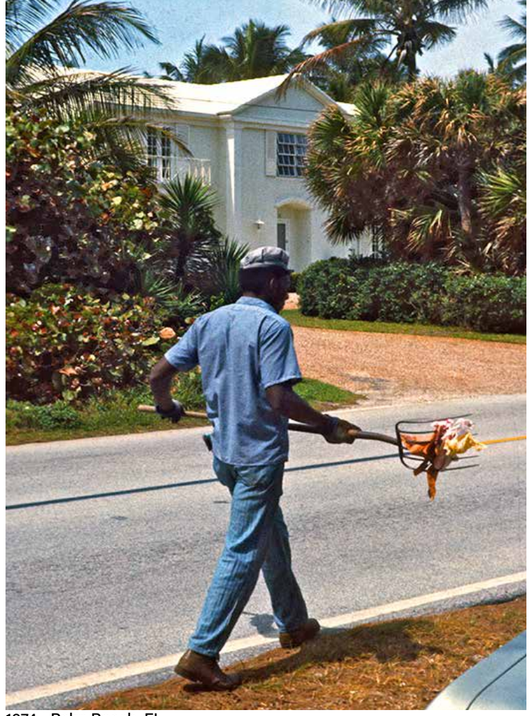
1975 - Waynesboro, GA





1974 - Palm Beach, FL


Transport de détenus en 1974 – et jusqu'à aujourd'hui, Floride


1974 - Palm Beach, FL

1973 – Prison d'Angola à Tunica, LA



Des chaînes à la survie :

le rôle de la famille élargie dans l'Amérique noire

« La famille élargie noire est un réseau de soutien et d'amour qui nous a aidés à survivre à des siècles d'oppression. » – Dorothy Height, militante influente des droits civiques et des droits des femmes, présidente du Conseil national des femmes noires pendant plus de 40 ans.

« La famille élargie noire est un témoignage de la résilience de l'esprit humain. C'est un symbole de notre capacité à surmonter l'adversité et à prospérer face aux défis. » – Angela Davis

Même sous l'oppression la plus désespérée, les gens ont une volonté inébranlable de survivre. La famille élargie devient donc souvent le dernier recours désespéré de la famille noire pour résister aux effets d'une société brutale. Mais alors qu'en Afrique, ce concept désignait une famille étroitement liée vivant dans le même village, en Amérique, il a signifié le déracinement et la séparation forcée des familles sur de grandes distances.

Lorsque les libéraux excusent la destruction de la famille noire en la qualifiant d'« héritage de l'esclavage » – comme si la famille seule, sans raison, devait transmettre cet héritage de génération en génération –, cela leur permet de rejeter la faute sur un système maléfique qui a pris fin il y a un siècle et de se sentir libérés de toute responsabilité.
Ce que j'ai vu à maintes reprises, ce n'était pas un héritage noir de l'esclavage, mais plutôt l'héritage de l'esclavage laissé par la société. Lorsque le système dans lequel ils vivent est à peine distinguable de l'esclavage – et souvent perçu comme tel –, cet « héritage » est clairement imposé de force à la famille noire.
Beaucoup de ces pères disparus ont construit les autoroutes du Sud en chaînes de forçats. Aujourd'hui, il n'y a plus de chaînes ; les chiens de chasse et les mitraillettes sont bien plus efficaces.
En suivant les camions pénitentiaires, j'ai découvert que les détenus sont utilisés pour nettoyer les alentours des manoirs et des plages privées de certaines des personnes les plus riches du monde à Palm Beach. Ces photos ont été prises sur South Ocean Boulevard, à l'extérieur de Mar-a-Lago, propriété de Donald Trump. En tant que président, il a mis en œuvre la plus grande baisse d'impôts de l'histoire des États-Unis, aidant ainsi les milliardaires à payer moins d'impôts au total que de nombreux travailleurs.
Travailler ici sous la menace des armes des gardes blancs ne peut guère être perçu par la conscience noire autrement que comme une continuation du travail forcé autrefois effectué autour des grandes plantations blanches. En 2022, les législateurs de l'État ont proposé des projets de loi visant à abolir cette « esclavage ou servitude involontaire » de la Constitution de Floride, mais cette initiative a échoué.
Tout comme les esclaves volaient autrefois pour survivre aux épreuves qui leur étaient imposées, de nombreux prisonniers justifient aujourd'hui le crime comme une nécessité pour survivre à la pauvreté que ces millionnaires blancs leur ont activement imposée.


1974 - Palm Beach, FL

Car la guerre des classes inversée menée par les riches a progressivement transféré l'argent des pauvres vers les riches, effaçant l'égalité économique relative dont j'ai été témoin dans les années 70.
Lorsque, partout, les Noirs reçoivent des peines plus longues que les Blancs pour des infractions similaires, la perception de l'esclavage devient une réalité concrète. Beaucoup écopent de peines à perpétuité pour des chefs d'accusation dont les Blancs seraient acquittés.

Les milliers de personnes vivant sous ce legs forcé de l'esclavage peuvent, en un sens, être qualifiées de prisonniers politiques.



Photo d'époque montrant des détenus menottés





1974 - Palm Beach, FL



1974 – Palm Beach, Floride – Un mendiant parmi les milliardaires





1974 - La Crosse, FL

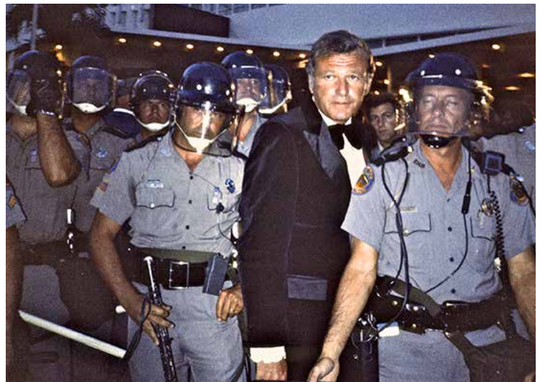
Un fossé qui se creuse : 50 ans de marche de l'inégalité

« Le fossé grandissant entre riches et pauvres n'est pas un accident ; c'est le résultat de choix politiques délibérés. » - Isabel Wilkerson, Caste : Les origines de nos mécontentements

« Ils parlent de la théorie économique du ruissellement, mais ça ne ruisselle jamais / Tout ce que je vois, ce sont des manoirs tandis que les gens croupissent dans la misère » - Jay-Z, rappeur

Je trouve que la plupart de mes amis mentionnés dans ce livre sont aujourd'hui dans une situation relativement pire que lorsque je les ai rencontrés pour la première fois. Pourtant, ici à Palm Beach et à Miami Beach, parmi les familles les plus riches d'Amérique, vivent des gens que les réductions d'impôts de Reagan, Bush et Trump ont rendus encore plus riches. Il y a encore quelques années, les Noirs – à l'exception des domestiques – n'avaient pas le droit de mettre les pieds ici, et même aujourd'hui, ils sont souvent interpellés ou arrêtés. De temps à autre, un mendiant se faufile et obtient une pièce de monnaie de la part des multimillionnaires.
C'est également ici que les présidents américains jouent au golf sur certains des plus beaux parcours du monde – et font appel à des caddies noirs, que j'ai vus être payés cinq ou six dollars de l'heure. Et c'est ici que ces travailleurs esclaves noirs peuvent regarder les millionnaires blancs assis dans leurs Rolls-Royce vérifier les derniers chiffres de Wall Street. Pourtant, j'ai aussi rencontré un millionnaire de gauche, Bill Gandall, qui m'a offert quelques jours de bonne humeur et m'a prêté sa Mercedes pour que je puisse suivre les esclaves de la prison à travers cet enfer de l'argent. Si vous utilisez des détenus pour travailler pour vous, vous devez naturellement aussi garder la police à vos côtés. Quand vous avez tué l'amour et la confiance dans la société, toutes les caméras de surveillance du monde ne suffisent pas.
Peur que vos enfants soient kidnappés, il vaut mieux les enfermer dans un monde froid et isolé — comme Tania et sa petite sœur ici — en les laissant avec une nounou cubaine. Et pour les parents carriéristes débordés, il est plus facile de transformer leurs enfants en esclaves des appareils numériques que de les laisser découvrir le monde extérieur, où Linda et sa famille vivaient à seulement quelques kilomètres de là.

1972 - Miami Beach, FL

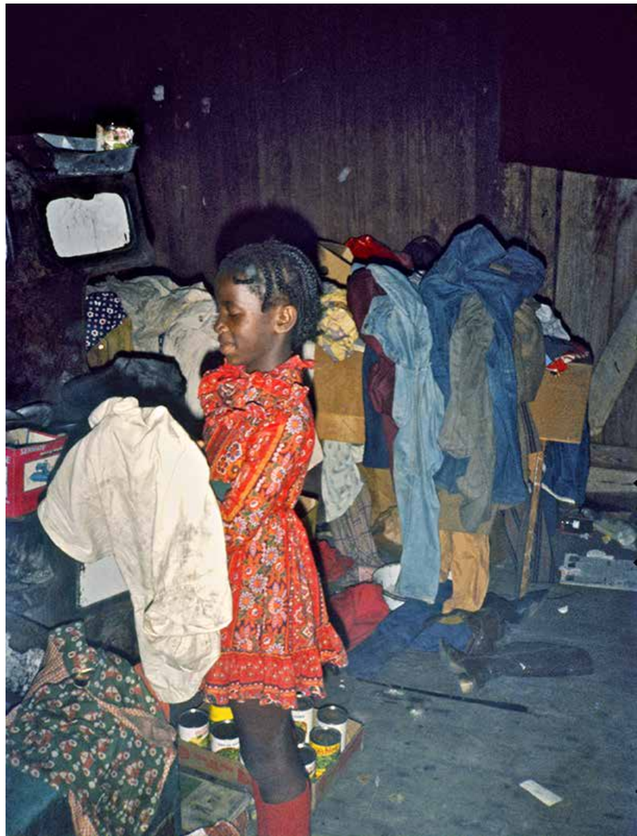


1974 – Palm Beach, Floride, avec Bill Gandall en veste verte



1974 - Miami Beach, FL





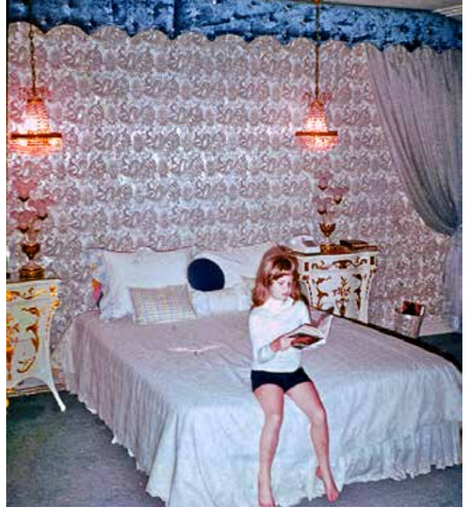




À gauche et en haut- 1974 - Miami Beach, FL

1974 - La Crosse, FL

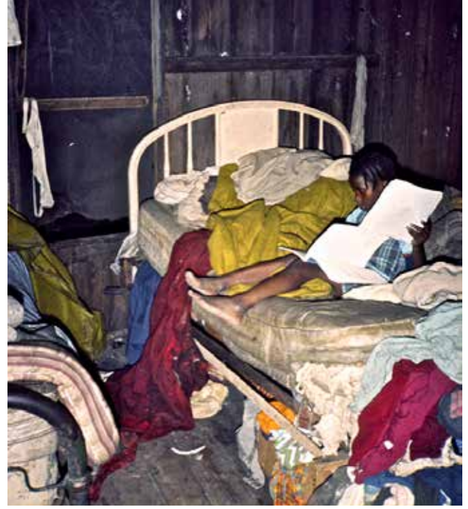




1974 - Miami Beach, FL







1974 - La Crosse, FL



La flamme de la résilience noire :

« Accroche-toi à tes rêves
Car si les rêves meurent
La vie est un oiseau aux ailes brisées
Qui ne peut plus voler. »—Langston Hughes

Linda vivait non loin de Disney World, même si je ne devrais pas le dire trop fort, car elle n'avait jamais eu les moyens d'y aller. La famille de Linda était si pauvre qu'ils avaient rarement de la lumière avant que j'emménage chez eux.



Il se trouve que j'avais un peu d'« argent de millionnaire », assez pour acheter du kérosène pour leur vieille lampe. Ce fut un jour de réjouissance pour la famille.
Le père de Linda travaillait du petit matin jusqu'à tard le soir à s'occuper des vaches d'un propriétaire terrien blanc et, après une marche de cinq kilomètres — souvent pieds nus —, il ne rentrait pas avant dix heures. Mais ce soir-là, nous voulions lui faire une surprise, et quand nous l'avons vu arriver dans l'obscurité, Linda s'est précipitée dehors et s'est jetée dans ses bras en criant : « Papa, papa, on a un cadeau... tu vois ? Tu vois ? De la lumière ! On a de la lumière ! »
Ensuite, Linda et son frère ont dansé dehors à la lueur de la lampe. Leur joie devant cette petite flamme m'a profondément réchauffé le cœur, surtout après avoir visité une succession de froides demeures de millionnaires. Sinon, je ne trouvais pas grand-chose qui me rendait heureux. La nourriture était toujours cuite sur un feu à l'extérieur, et la mère de Linda ne pouvait que rester assise immobile toute la journée car elle souffrait d'une maladie douloureuse. Linda devait finir ses devoirs avant le coucher du soleil, mais parfois je la voyais lire au clair de lune. Souvent, elle passait des heures à me faire la lecture à voix haute sur le lit.

- une histoire d'espoir

« L'espoir, c'est ce qui te fait continuer quand tout autour de toi te dit d'abandonner. » — Jacqueline Woodson, « Brown Girl Dreaming »

Pour moi, Linda a été, sans comparaison, mon expérience la plus lumineuse et la plus encourageante en Amérique. Je suis arrivée chez sa famille profondément découragée après des mois de voyage à travers la pauvreté du Sud noir, une pauvreté que je trouvais plus destructrice et déshumanisante que tout ce que j'avais vu auparavant.
Je regardais Linda et me demandais pourquoi elle n'avait pas été brisée dans son esprit et son corps comme tant d'autres enfants noirs pauvres que j'avais rencontrés dans les classes défavorisées. Qu'est-ce qui permettait à sa famille de rester unie au milieu de cette existence inhumaine ? Et pourquoi s'aimaient-ils plus profondément les uns les autres que dans n'importe quel autre foyer où j'avais été aux États-Unis ?

Être chez Linda, c'était comme entrer dans un film hollywoodien qui idéalise la pauvreté.

Alors que partout aux États-Unis, la pauvreté est hideuse et donne aux gens et à leur environnement un visage repoussant, ici, elle avait permis à l'amour de survivre. Cette expérience, celle de trouver l'amour au milieu d'un monde de laideur, était si indescriptible et bouleversante que j'en ai été complètement submergé.



1974 - Miami Beach, FL

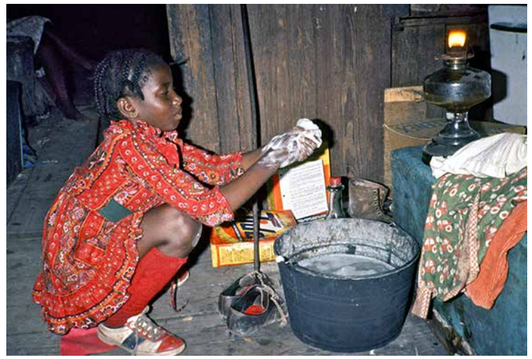


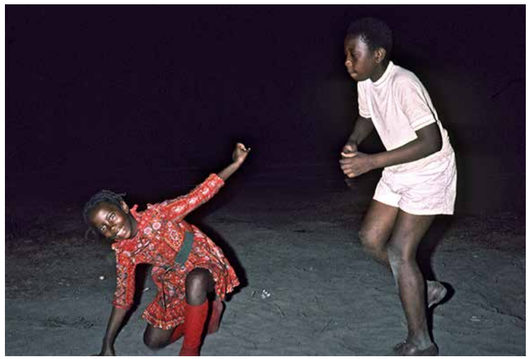




1974 - Miami Beach, FL







Maintenant que nous avons trouvé l'amour
que va-t-on en faire ?
Donnons-lui une chance
laissons-le diriger notre destin.
Nous nous le devons à nous-mêmes
de vivre heureux pour l'éternité.

Oh, l'amour est ce que nous espérions,
et l'amour est ce que nous recherchions.
Maintenant que je l'ai bien là, dans ma main,
je vais le répandre partout dans le pays.
Maintenant que nous avons trouvé l'amour
que va-t-on en faire ?

Pardonnons et oublions
ne laissez aucune pensée être votre ennemie.
Je ne me suis jamais senti aussi bien,
je suis aussi heureux, heureux, heureux
qu'un homme puisse l'être.

L'amour, c'est ce que nous attendions,
l'amour, c'est ce que nous espérions.

Maintenant que je l'ai là, dans ma main
je vais le répandre partout dans le pays...



La chanson des O'Jays, illustrée par d'autres photos de Linda. Voir la mise à jour sur Linda à la page 362


PRAY
FOR
AMERICA



« Si l'on veut vraiment réussir à conduire une personne vers un endroit précis, il faut avant tout prendre soin de la trouver là où elle se trouve et commencer à partir de là. C'est là le secret de tout l'art d'aider. Quiconque n'est pas capable de cela se berce d'illusions s'il pense pouvoir aider quelqu'un d'autre. Pour aider véritablement quelqu'un d'autre, je dois comprendre plus que lui – mais avant tout comprendre ce qu'il comprend. Si je ne le fais pas, alors ma plus grande compréhension ne lui est d'aucune aide. Si je veux néanmoins affirmer ma plus grande compréhension, c'est parce que je suis vaniteux ou orgueilleux. Mais toute aide véritable commence par l'humilité. »
Søren Kierkegaard dans « De mes œuvres en tant qu'auteur », 1859

« Je ne débats pas. Je m'engage. Je ne débats pas la haine ; je la désarme. Si vous arrivez les armes à la main, tout ce que vous obtiendrez, c'est que l'autre camp vous riposte les armes à la main. Mais si vous arrivez l'esprit ouvert et prêt à écouter, ils se sentent validés. Il ne s'agit pas de changer le monde. Il s'agit de changer un cœur à la fois. » - Daryl Davis, un homme noir qui s'est lié d'amitié avec le KKK et a transformé ses membres, extrait de son livre « Klan-destine Relationships – a Black Man's Odyssey in the Ku Klux Klan »

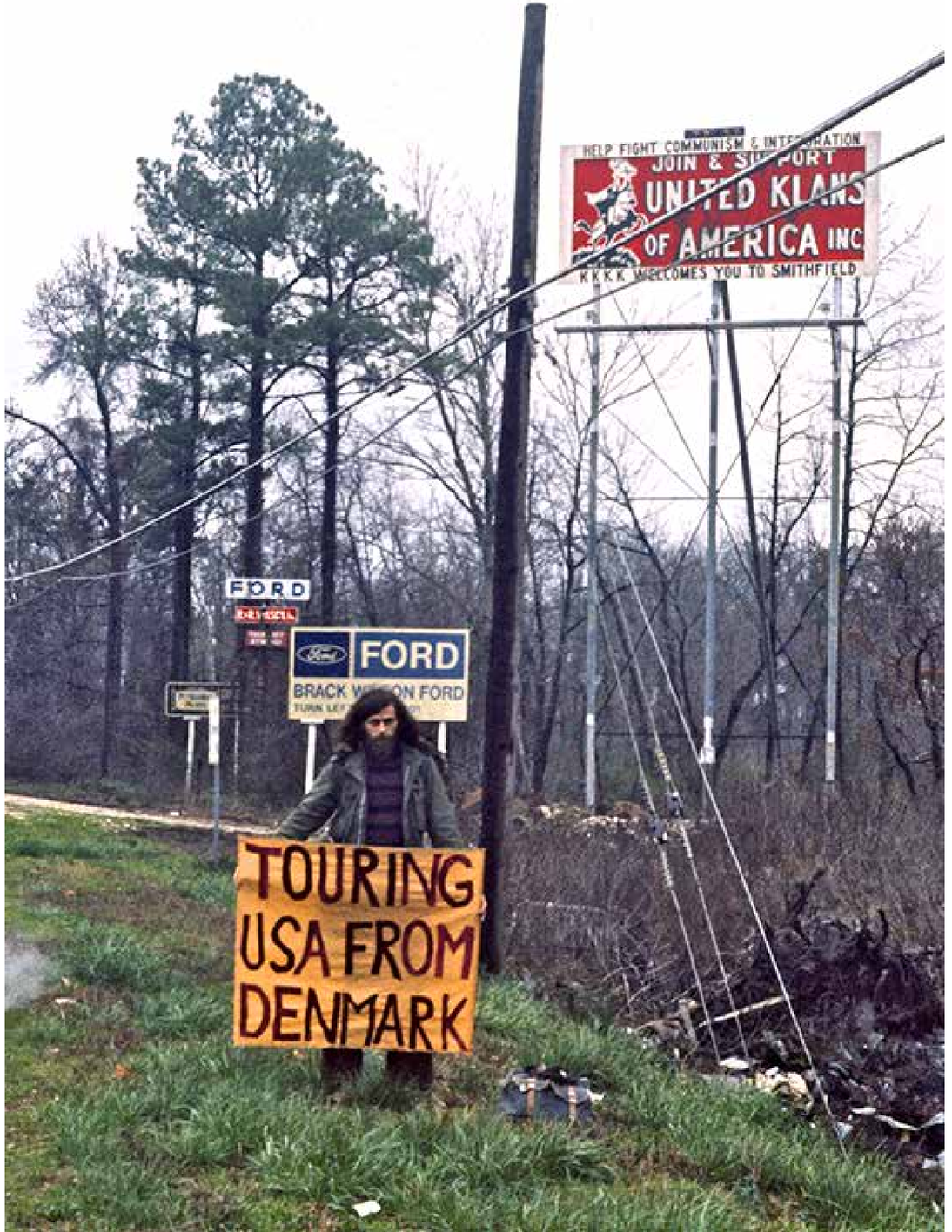
Intermedium

Comprendre...

Les racines de la haine blanche

Au cours de mes années de vagabondage, je ne comprenais pas — je percevais à peine — la haine des Blancs. Pourtant, je voyais et photographiais partout le sillage de destruction qu'elle laissait derrière elle. C'est précisément pour cette raison que mon opinion sur les « Blancs haineux », tels que le Ku Klux Klan, restait extrêmement négative — et c'est pourquoi ils ne se sont jamais ouverts à moi. Tout ce que je voyais, c'étaient leurs panneaux d'affichage, hissés haut sur des poteaux d'acier parce que les Noirs n'arrêtaient pas d'essayer de les brûler.
Mais fort de l'amour que m'ont témoigné mes élèves au cours de plus de 30 ans d'ateliers – où je leur montrais la destruction que leur propre racisme « innocent » pouvait causer, et où, en retour, ils m'ouvraient leur cœur, me révélant la douleur qui se cachait derrière –, quelque chose a commencé à changer.
Après les attentats du 11 septembre, ma relation avec un groupe qui m'était auparavant invisible a soudainement changé. Ils ont commencé à surgir de partout et m'ont pris par la main — non pas pour me montrer leur haine, mais leur monde de souffrance.
Voici les histoires de certains de mes nouveaux amis — et les paroles pleines de sagesse de celui qui m'a inspiré :

« Les ténèbres ne peuvent chasser les ténèbres ; seule la lumière le peut. La haine ne peut chasser la haine ; seul l'amour le peut. »
- Martin Luther King



1974 - Smitfield, NC

Comprendre les racines de la haine blanche : Peut-on aimer le Ku Klux Klan ?

« Personne ne naît en haïssant une autre personne à cause de la couleur de sa peau, de ses origines ou de sa religion. Les gens doivent apprendre à haïr, et s'ils peuvent apprendre à haïr, on peut leur enseigner à aimer, car l'amour est plus naturel au cœur humain que son contraire. » - Nelson Mandela

« L'accent mis sur le Klan a également contribué à présenter le racisme comme une aberration individuelle plutôt que comme un phénomène systémique, institutionnel et omniprésent. » - Carol Anderson, White Rage

Sie lieben? 25 Jahre lang habe ich an amerikLes aimer ? Pendant 25 ans, j'ai tenu des discours dans les universités américaines sur la nécessité d'accepter le Ku Klux Klan — ce qui n'était pas toujours facile pour les étudiants noirs et juifs — mais je n'ai jamais sérieusement envisagé de passer de la parole aux actes, de « joindre le geste à la parole ». Comme d'habitude, nous avons besoin d'un coup de main pour nous intégrer à ceux que nous craignons ou méprisons. Car comment pourrais-je « embrasser » sans adhérer ? Ou, comme je le dis en plaisantant dans mes conférences, « Comment je suis devenu membre officiel du Ku Klux Klan ».

Voici comment, pour un antiraciste déclaré, l'impensable s'est produit. La télévision danoise voulait réaliser un film sur mon travail aux États-Unis et a eu l'idée folle de me mettre face à face avec Jeff Berry, l'un des dirigeants du Ku Klux Klan les plus haineux du pays. « Ça me va si je ne suis pas en tournée de conférences. J'ai eu affaire à plein d'étudiants racistes ; je ne peux pas imaginer qu'un chef du Ku Klux Klan soit pire », ai-je dit. Mais le jour où nous devions prendre l'avion pour le siège du Ku Klux Klan dans l'Indiana, une conférence dans le Maine a été reportée à cause de la neige. Ils ont donc installé la caméra à New York et m'ont dit : « Dis quelque chose au chef du Ku Klux Klan qu'on puisse lui montrer. »

Que dire à un chef du Ku Klux Klan quand on est entouré de Noirs et de Juifs à New York ? J'ai parlé des pauvres « enfants de la souffrance » blancs que j'avais recueillis sur la route au fil des ans, qui m'avaient raconté des passages à tabac et des abus sexuels sans fin, et comment ils avaient grandi pour rejoindre le Ku Klux Klan ou des groupes similaires — des histoires qui ressemblaient à ce que j'avais entendu de la part de nombreux Noirs des classes défavorisées. Pour le taquiner, j'ai même comparé les Noirs en colère des ghettos au Ku Klux Klan et j'ai dit : « C'est pourquoi j'éprouve la même compassion pour vous, membres du Ku Klux Klan, que pour mes amis noirs. » Quand il a vu la vidéo, il a été tellement ému qu'il m'a envoyé une invitation ouverte. (Sa femme m'a dit plus tard que j'avais touché les couches les plus profondes de la douleur issue de son enfance marquée par les abus.)

En général, j'avais des conférences tous les jours et je n'avais pas le temps de le rencontrer. Mais l'année suivante, mon agent de conférences, Muwwakkil, me devait tellement d'argent que je l'ai licencié (pour un temps), et il a annulé 41 conférences par vengeance. J'étais soulagé d'avoir le temps de rencontrer de vraies personnes au lieu de me contenter de donner des conférences à leur sujet. J'ai appelé Muwwakkil, qui est noir, et je l'ai taquiné : « D'accord, alors je vais rejoindre le Ku Klux Klan pour te forcer à payer. »

Entre-temps, Jeff Berry avait été condamné (dans un premier temps) à 30 ans de prison. Comment pouvais-je donc prendre des vacances qui aient un sens ? J'ai emménagé chez sa femme, Pamela, désormais chef par intérim du Ku Klux Klan. Son lit était aussi en désordre que celui des autres Blancs pauvres : des cartes de membre éparpillées partout. Je l'ai aidée à ranger et j'ai plaisanté : « Si j'écris mon nom sur l'une de ces cartes, est-ce que je deviendrai membre du Ku Klux Klan ? » À ma grande surprise, elle s'est exclamée : « Oui, s'il te plaît, fais-le. Nous n'avons jamais eu d'antiraciste parmi nos membres. Cela signifierait tellement pour nous. » Le lendemain, elle a fièrement appelé son mari pour lui dire qu'ils en avaient recruté un. Une fois de plus, j'ai appris à quel point il est facile de rejoindre ou de s'intégrer à n'importe quel groupe quand on l'aborde avec empathie plutôt qu'avec hostilité. Mais pouvais-je les changer maintenant que je n'étais plus un photographe passif, mais un antiraciste engagé ?



Ce que j'ai appris en vivant avec le Klan au cours des années suivantes mériterait un autre livre. En voici quelques points saillants. J'ai enregistré de longues interviews avec Pamela au sujet des abus sexuels qu'elle avait subis dans son enfance, et elle m'a décrit comment Jeff avait subi des coups si brutaux au sein de sa « famille dysfonctionnelle » qu'il s'était enfui et avait survécu dans la rue en tant que « prostitué ».

En prison, Jeff m'a confié qu'il avait été négligé et mal aimé par sa mère, une travailleuse du sexe héroïnomane. « Mais aujourd'hui, c'est une femme respectable depuis qu'un client noir l'a épousée et sauvée. J'aime mon beau-père pour ça. »

Pamela n'arrêtait pas d'insister sur le fait qu'il n'y avait pas de haine chez Jeff — « il a plein d'amis noirs... C'est juste que je n'aime pas quand il parle avec tant de haine des « pédés » lors de nos réunions. Je me sens encore profondément blessée d'avoir perdu ma meilleure amie, une femme noire, quand j'ai rejoint le Klan. »

Tout le monde au sein du Klan m'aimait et a commencé à inviter des Grands Dragons d'autres États au dîner du dimanche avec « notre nouveau membre antiraciste ». En les interviewant, j'ai constaté le même schéma : de graves abus subis pendant l'enfance. Un an après avoir dîné avec la Grande Dragon Jean et son mari Dennis, son garde du corps, je leur ai rendu visite dans leur modeste maison de l'Illinois. Elle s'est précipitée vers moi pour m'embrasser : « Jacob, je suis tellement contente de te voir. Dennis vient de mourir d'une crise cardiaque. Je suis une femme libre maintenant. » Elle m'a entraîné dans la chambre et s'est déshabillée. C'est vrai, elle m'avait déjà photographié à genoux en train de demander Pamela en mariage — vêtu d'une robe du Ku Klux Klan avec des roses rouges, incarnant mon idée de « coucher avec l'ennemi » — mais j'étais tout de même sous le choc.

Heureusement, Jean voulait seulement montrer que ses seins et ses parties intimes étaient désormais couverts de tatouages. Pour elle, c'était ça, « être une femme libre ». Pourquoi ? Le beau-père violent et alcoolique de Dennis était couvert de tatouages, et son bras tatoué et meurtri l'avait tellement hanté qu'il avait interdit à Jean de se faire tatouer. « Mais tu comprends, Jacob, tu n'es pas une vraie femme du Ku Klux Klan tant que tu ne portes pas fièrement l'insigne du Klan sur tes parties les plus intimes », m'a-t-elle dit.

Elle était la couturière du Klan et m'a proposé de me confectionner une robe « pour seulement 80 dollars, en raison de no-



2002 – Mon premier déjeuner dominical avec le Grand Dragon Jean et Dennis

2002 – Butler, Indiana. J'aide Pamela à ranger la chambre en désordre



Le petit-fils du chef du Ku Klux Klan, enveloppé de symboles de haine



2003 – Une histoire d'amour entre un nazi et un membre du KKK

tre longue amitié ». Je les appelais des « costumes de clown », ce qui les faisait toujours rire. Ils savaient que le KKK, aujourd'hui, n'est pour la plupart d'entre nous qu'une bande de clowns — vêtus de costumes historiques dans une tentative désespérée d'attirer l'attention.

Que ces plumes de haine leur aient été prêtées, je l'ai également ressenti lorsque leurs deux perroquets m'ont empêchée de dormir en criant « White Power ! » Je n'y voyais pas du racisme, mais le cri de deux oiseaux opprimés qui s'étaient perchés près du répondeur toute leur vie et avaient intériorisé son message — ce que j'ai bientôt perçu comme le « pouvoir des pauvres blancs trash » : un appel à l'aide de Blancs ostracisés qui ne se sont jamais sentis intégrés à la structure du pouvoir blanc dont d'autres tirent profit. Quand j'ai vu plus tard mes naïfs amis du Klan se faire berner en croyant que Donald Trump, un milliardaire, allait les sauver, j'ai compris à quel point ils étaient maltraités et exploités.

J'ai vu de nombreux exemples de la douleur et de la confusion qu'ils ressentaient quand on les traitait de « haineux ». Ils n'arrêtaient pas de me mettre en garde contre une visite chez Wally, un nazi qui avait épousé la fille du chef du Ku Klux Klan, Tania — « les nazis sont pleins de haine » (contrairement à nous). Une fois de plus, j'ai constaté ce besoin humain de considérer les autres comme pires que nous-mêmes pour justifier notre propre racisme « innocent ».

Pourtant, après une nuit passée avec Wally, j'ai découvert la douleur qui marquait sa vie. Il avait mené une vie de couple heureuse à New York jusqu'à ce que sa femme et sa fille soient tuées par des balles perdues lors d'un échange de tirs entre des gangs de rue noirs. Il était alors devenu fou furieux et avait rejoint les nazis.

Plus tard, il a vu le chef du Ku Klux Klan et sa fille dans l'émission The Jerry Springer Show, est tombé amoureux et a pris la route pour l'Indiana afin de la demander en mariage. « C'est comme ça qu'on a laissé un nazi de merde entrer dans notre fier Ku Klux Klan », m'ont dit mes amis, honteux. Jeff m'a confié en prison à quel point il était furieux que Wally et Tania aient pris le contrôle de la station de radio du Ku Klux Klan, « si bien que tous les Américains pensent désormais que nous prônons la haine, et non la justice et les droits civiques pour les Blancs ».

J'ai pris de nombreuses photos de Wally saluant Hitler avec sa fille, Kathrin, mais je ne craignais pas qu'elle devienne raciste car elle baignait dans l'amour parental.

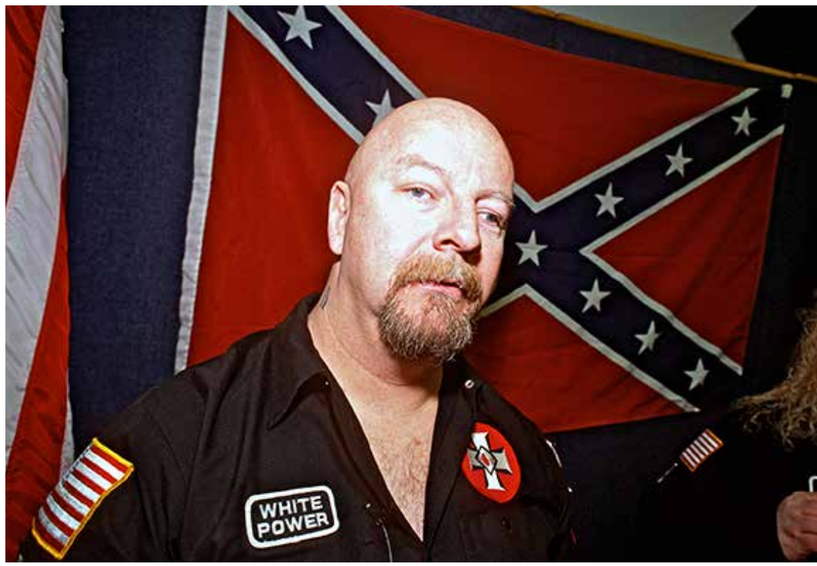
Wally craignait tellement de la perdre qu'il refusait de travailler, passant tout son temps à lui lire des livres pour enfants. Au fil des ans, je l'ai vue devenir une femme chaleureuse et épanouie — contrairement à beaucoup de membres du Klan qui avaient été maltraités ou mal aimés.

Ma longue amitié avec le Ku Klux Klan nous a permis de nous tester mutuellement. Je les interrogeais sur les Noirs, les immigrés, les musulmans, les homosexuels, les Juifs. Les musulmans : « De bonnes personnes craignant Dieu. » Seuls les homosexuels étaient vilipendés par certains, comme Jeff, mais quand je demandais : « Et si votre propre enfant était gay ? », ils répondaient généralement : « Alors je l'aimerais comme mes autres enfants » — une réponse que je n'entendais pas de la bouche de beaucoup de républicains à l'époque. Sur certaines questions, comme la peine capitale, ils étaient plus à gauche que la plupart des Américains. La remarque la plus antisémite que j'ai entendue venait de Jean, qui m'a demandé si je croyais à l'Holocauste. J'ai senti qu'elle avait lu des propos négationnistes sur Internet et je lui ai fait un long discours. Elle a semblé soulagée, et depuis lors, ils m'appelaient – moi, un décrocheur du lycée – « le professeur ».

Lorsque j'ai ensuite donné une conférence au Danemark pour dire que je voyais moins de haine chez les membres du Ku Klux Klan



Des perroquets qui tiennent un langage grossier empreint de haine



2003 – Wally, qui, au grand dam de Jeff, avait pris le contrôle de la station de radio du KKK pour y répandre la haine



2002 – Le petit-fils du chef du Klan bénéficie d'un soutien scolaire



2003 – Une histoire d'amour interraciale au sein du Ku Klux Klan

que chez les Danois dans leur attitude envers les immigrés, une femme noire en colère s'est levée : « Jacob, ma mère m'a emmenée voir American Pictures quand j'avais 14 ans, et tu étais mon héros. Je portais un t-shirt sur lequel était écrit « Bombardez le Ku Klux Klan ». Mais maintenant, tu as perdu la tête. » À elle, Rikke Marrot, aujourd'hui âgée de 34 ans, j'ai dit : « Si tu as des préjugés contre quelqu'un, il n'y a qu'une seule chose à faire : emménager avec cette personne et la considérer comme un être humain. Viens avec moi en Amérique et emménage avec le Ku Klux Klan. Ensuite, tu pourras les bombarder autant que tu veux — je prendrai des photos. »

Rikke a pris un congé de son travail de mannequin et m'a accompagnée. Je savais ce qui allait se passer : ils ont fini par s'aimer, et elle a écrit plus tard un livre expliquant comment, en tant que femme noire, elle avait trouvé moins de haine au sein du Klan — du moins par rapport au Danemark. J'ai adoré la filmer en train de divertir le Ku Klux Klan en disant que « sa famille noire avait tué des centaines de Blancs ». Elle faisait référence à sa tribu masaï pendant le soulèvement des Mau Mau, mais les membres du Ku Klux Klan, peu instruits, n'ont entendu cela que dans le cadre du racisme noir-blanc américain et sont restés bouche bée devant la courageuse guerrière noire qui était entrée dans leur vie.

« Je veux rencontrer notre nouveau membre noir pour pouvoir impressionner les 5 000 Noirs qui m'entourent ici en prison », a dit Jeff. Nous avons donc roulé onze heures — pour finalement apprendre qu'ils ne laisseraient pas Rikke entrer. Pam et Rikke se sont embrassées en pleurant. En voyant l'amour entre Pam et Jeff, Rikke a décidé de jouer avec moi.

Voici pourquoi il est important d'aller vivre avec ceux envers qui vous avez des préjugés. Si je n'avais pas vécu avec Pamela, je n'aurais pas surpris une conversation téléphonique avec un voisin et réalisé que Jeff était innocent du crime pour lequel il avait été emprisonné. C'était en fait son fils violent – toujours impliqué dans des bagarres de bar – qui avait menacé quelqu'un avec une arme à feu alors qu'il se disputait avec des journalistes hostiles. Rien ne se serait passé si mes amis du Southern Poverty Law Center n'en avaient pas entendu parler. Ils font un travail admirable en traquant les groupes haineux, une mission que je soutiens depuis longtemps.

Ils ont inculpé le fils de Jeff pour tentative d'enlèvement, mais Jeff ne supportait pas l'idée que son fils aille en prison, alors il a avoué. Et quand on est un dirigeant du Ku Klux Klan aux États-Unis, on peut facilement écoper de trente ans — même sans témoins, sans blessés et sans antécédents de violence.

Lorsque Rikke Marrot et moi avons compris qu'il était en prison par amour, et non par haine, nous avons – avec son avocat noir – monté une défense massive. Nous avons couru voir des avocats, des juges et des journaux locaux, et j'ai rédigé des appels à l'aide en ligne, intitulant l'un d'eux « Roméo et Juliette sous les cagoules du Ku Klux Klan ». J'ai taquiné Rikke : « Je croyais que tu étais venue faire sauter le Ku Klux Klan, pas libérer son chef. »

Nos efforts ont porté leurs fruits, et Jeff a été libéré. Profondément reconnaissant, il m'a emmené rencontrer ses amis pauvres du quartier. Il avait perdu son emploi, et comme je lui avais raconté comment j'avais laissé des dealers noirs des ghettos vendre mon livre à la place de la drogue, il m'a dit : « Jacob, je peux pas vendre ton livre moi aussi ? » Et c'est comme ça que le plus grand chef du Ku Klux Klan des États-Unis s'est retrouvé à faire le tour du quartier en voiture pour vendre mon livre antiraciste. Nous avons tous deux ri de cette ironie.

Quand j'ai vu à quel point le site web rudimentaire du Ku Klux Klan avait été négligé pendant l'absence de Jeff, j'ai obtenu l'autorisation d'en devenir le webmaster avec carte blanche. À ma grande surprise, je n'ai trouvé presque aucun message haineux à supprimer (seulement à l'encontre des pédophiles). J'ai compris pourquoi et je les ai laissés tels quels ; nous avons tous besoin de quelque chose à haïr quand nous souffrons. Comme je l'ai dit à mes amis noirs et juifs : « Maintenant, vous m'avez comme garantie que rien de raciste ou d'antisémite n'apparaîtra sur le site web du Ku Klux Klan. Vous n'obtenez ce pouvoir qu'en leur donnant de l'amour. Si vous les attaquez avec de la haine, ils ne feront qu'empirer pour se montrer à la hauteur de leur rôle de « méchants » — l'attention négative qu'ils ont toujours recherchée dans leur haine d'eux-mêmes. »





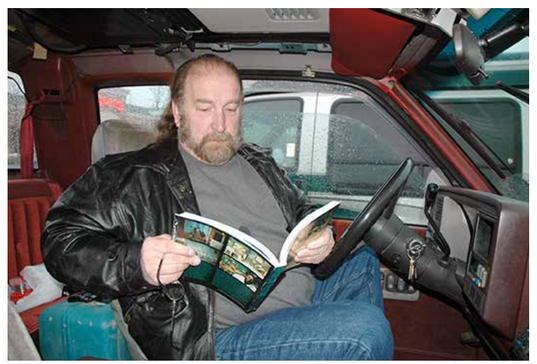
Jeff est le seul chef du KKK à avoir défilé à Manhattan, comme on peut le voir ici. ..... Alors pourquoi ne pas essayer d'apaiser un chef du Klan aussi provocateur ?

J'avais l'impression de ne pouvoir rien faire de mal. Le Klan a commencé à organiser des fêtes endiablées chaque fois que je passais par là lors de ma tournée de conférences — j'amenais souvent avec moi des militants antiracistes très instruits pour les aider à sortir de leur haine aveugle envers le KKK. Ce n'était pas difficile quand on nous accueillait parfois en disant : « Oh, bon sang Jacob, pourquoi es-tu arrivé si tard ? Tu aurais adoré la fête d'hier soir. Il y avait tellement de tes amis noirs et mexicains ici — même quelques Amish du coin... »

Finalement, grâce à notre longue amitié, j'ai voulu soumettre Jeff à l'épreuve ultime en l'emmenant à travers l'Amérique pour rencontrer mes vieux amis noirs de ce livre. J'ai invité le journaliste de télévision danois Mads Ellesøe en tant que témoin — et pour aider les écoliers danois à cesser d'« adorer le diable » et à commencer à assumer la responsabilité du racisme en eux-mêmes.

Je n'avais pas prévu un problème. En privé, je n'avais jamais détecté de racisme profond chez Jeff Berry, mais lui, comme tous les membres du Ku Klux Klan, savait que s'ils se comportaient simplement comme eux-mêmes, personne ne continuerait à les présenter comme « les méchants » — le seul rôle qui leur valait de l'attention. Ainsi, dès que la caméra se braquait sur lui, Jeff se lançait dans une rhétorique exagérée du Ku Klux Klan. Cela m'a choqué ; il ne s'était jamais exprimé ainsi en privé. Pire encore, il m'a poussé à endosser le rôle opposé – celui du grand antiraciste – afin qu'aucun de nous

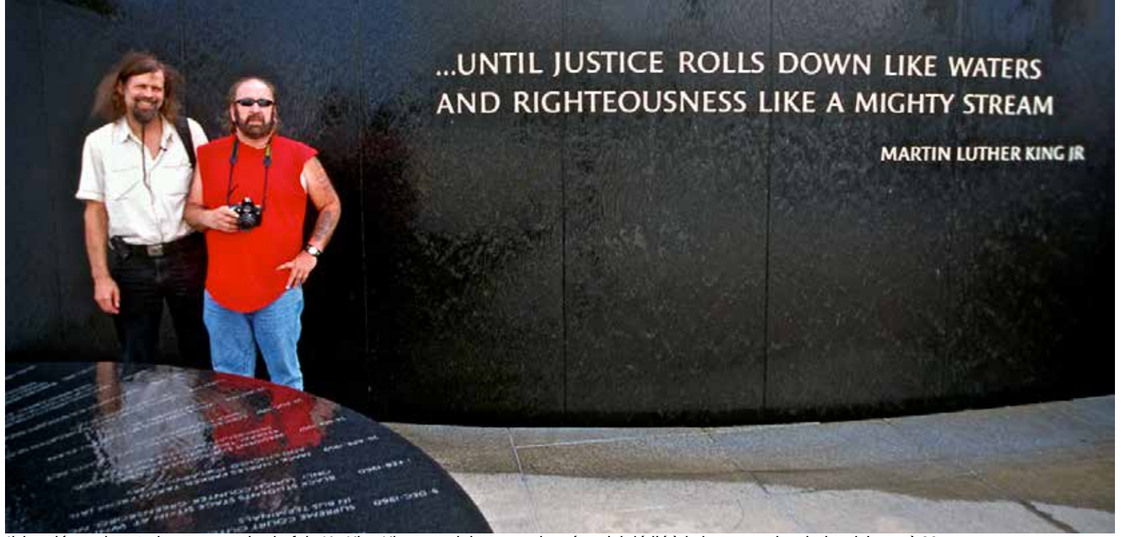




Un exemple tiré de mon expérience en tant que concepteur web officiel pour le Ku Klux Klan - Le chef du Klan en tournée pour vendre mon livre antiracist



Nous rendons visite à Jeff en prison, où le chef du Klan voulait impressionner ses nombreux nouveaux amis noirs en leur présentant « mon nouveau membre noir » – photo de Rikke.



J'ai roulé pendant 24 heures avec le chef du Ku Klux Klan pour lui montrer le mémorial dédié à la lutte pour les droits civiques à Montgomery, sur lequel figurent les 41 noms des personnes qui ont perdu la vie à cause de la violence du Ku Klux Klan

ne perde la face aux yeux des téléspectateurs. Nous avons tous deux fini par détester les médias pour avoir vendu la haine et avoir failli détruire notre amitié. En privé, Jeff adorait rencontrer mes amis noirs — Mary [p. 152], dont la maison avait été incendiée par des racistes ; Virginia Pate [p. 58], la veuve chez qui j'avais séjourné dans les marais. Le respect était réciproque.

Quand nous sommes arrivés chez Virginia Honore [p. 53], que je connaissais depuis qu'elle avait 16 ans et qui était désormais mariée à Howard, un gardien de la prison d'Angola, Jeff s'était endormi dans la voiture. Assise sous le porche, j'ai dit : « Je t'ai toujours connue comme une chrétienne bienveillante, capable de pardonner à n'importe qui. Mais si je t'amenais un chef du Ku Klux Klan ? »

Elle répondit : « Tu sais que je l'aimerai comme les autres enfants de Dieu. Peu importe qui tu as amené dans ma cabane : des multimillionnaires comme Anita Roddick ou les vagabonds les plus pauvres. »

« Eh bien, cette fois, j'ai amené le chef du Klan le plus détesté d'Amérique. »

J'ai réveillé Jeff, et sans hésiter, Virginia est entrée pour lui apporter à manger et à boire. Ce fut une soirée inoubliable, faite de rires et de longues conversations, au cours de laquelle ils se sont mis d'accord sur presque tout sur le plan moral — même sur leur opposition aux mariages mixtes. « Jenny », a appelé Virginia, « viens entendre de la bouche d'un membre du Klan lui-même qu'il est mal de sortir avec ton petit ami blanc. Ça fera du mal aux enfants de grandir en étant métis. » Tous deux croyaient également que rien de bon ne pouvait venir de la prison ou de la peine capitale. Virginia et Howard avaient autrefois adopté un garçon de 16 ans pour l'éloigner de la criminalité, mais celui-ci avait commis un meurtre brutal, et c'était désormais à Howard de conduire son fils adoptif à l'exécution. (Il avait également joué le rôle d'un figurant dans Dead Man Walking.)

Jeff a été accueilli avec amour et pardon par tous mes amis noirs — même dans la petite église de mon ex-beau-père à Philadelphia, dans le Mississippi, tristement célèbre pour le meurtre par le Ku Klux Klan de trois militants des droits civiques, plus tard mis en scène dans Mississippi Burning. J'ai toujours cru que rassembler les gens était le meilleur moyen de briser la peur et la diabolisation.

Non, Jeff n'avait aucun problème avec mes amis noirs — seulement avec les questions agressives de Mads Ellesøe, qui voulait faire de la bonne télévision. Cela a failli détruire notre amitié. Le véritable dialogue devrait toujours avoir lieu en privé, pas devant les caméras. Au bout de quelques jours, l'atmosphère était si toxique qu'ils ne pouvaient plus partager la même chambre. Mads voyait Jeff comme un manipulateur répugnant ; Jeff voyait Mads comme un snob libéral pathétique. Nous ne pouvions nous permettre qu'une seule chambre de motel, alors quand Jeff dormait dans ma voiture, je craignais qu'il ne parte avec tout mon matériel de tournage. Je me suis forcé à dire : « Tu dois croire au meilleur chez les gens, sinon le pire prendra le dessus. »

Une nuit, le chef du Ku Klux Klan, furieux, a explosé. Nous avons crié si fort sur une place d'Alabama que tout l'État pouvait nous entendre. Quand Jeff a essayé de rentrer chez lui, je l'ai arrêté. Il a levé les poings, mais je me suis approché et j'ai dit calmement : « Jeff, tu n'es pas violent. Je sais que tu es bon au fond de toi. » Mads m'a regardé comme si j'étais fou. Mais je le savais. J'avais vu la même rage chez beaucoup d'amis noirs du ghetto. Derrière la haine, il y avait toujours une blessure. Si on reste assez longtemps, on peut l'atteindre. Jeff est revenu vers nous. Et ce soir-là, il s'est passé quelque chose que je n'aurais pas pu prévoir.

Alors que je me tenais devant le motel pour reprendre mon souffle, une femme m'a interpellé depuis l'obscurité : « Alors... tu as des problèmes ? » « Oui... et j'entends que toi aussi. »

Elle s'appelait Cristy Warren, une prostituée blanche pauvre et toxicomane. Je me suis vite retrouvé au lit avec elle et une bouteille de vodka après sa rupture houleuse avec un client noir. Elle n'arrêtait pas de se recroqueviller sur elle-même comme Jodie Foster dans Nell.

(Jodie Foster avait vu mon spectacle à Yale en 1981 et acheté mon livre). Quand j'ai évoqué le film, qui avait profondément marqué Cristy, elle s'est confiée. Elle venait d'une famille membre du Ku Klux Klan et avait été abusée sexuellement par la plupart des hommes depuis l'âge de trois ans. À quatorze ans, elle s'était enfuie, était devenue toxicomane et prostituée, mais avait ensuite été recueillie par une famille noire aimante et était





Le chef du Klan avec Virginia et Howard, connus pour leur rôle dans le film « Dead Man Walking »



Cristy pendant sa séance de spiritisme nocturne avec Nell

À gauche : Jeff retrouve Virginia et Howard dans le téléfilm « Jacob et le Klan ».
À droite : Regardez le film dans son intégralité





Jeff chez Bob Warren, le père sans le sou de Cristy, et avec Cristy sur les genoux chez ses amis, comme cette femme qui n'avait jamais appris à lire

désormais la seule membre blanche du gang violent les Crips. Émue, je l'ai écoutée toute la nuit parler, pleurer, rire et gesticuler comme Nell. Au lever du soleil, je me suis dit : cette femme peut sauver notre projet de film.

Le lendemain matin, elle nous a emmenés rendre visite à son père, membre du Ku Klux Klan, dans une caravane délabrée — trois chiens, des ordures partout, un regard hagard. Quand je l'ai entendu utiliser le mot en « N » pour parler des gens « de bas étage » qui prennent sans rien donner en retour – qu'ils soient blancs ou noirs –, Jeff Berry s'est illuminé. C'était « mon peuple », comme il le disait toujours, utilisant ce même mot en « N » pour les Blancs pauvres. Il voulait désormais aider le père malade de Cristy dans son ghetto noir/blanc, et j'ai senti quelque chose en lui commencer à changer.

Mais le véritable tournant s'est produit le lendemain. J'ai demandé à Mads Ellesøe d'apporter la caméra et beaucoup de bière dans une forêt, où nous avons étendu des couvertures. J'ai fait asseoir Jeff en face de Cristy et j'ai dit : « Maintenant, je vais te raconter son histoire. Écoute — avec toute ta compassion. » J'ai parlé des mauvais traitements, de la douleur, des tentatives de suicide. Ma voix s'est brisée. Cristy a pleuré, et finalement des larmes ont coulé sur les joues endurcies de Jeff, bien qu'il s'efforçât de garder son fard. Puis il s'est levé et s'est enfoncé dans la forêt. J'ai cru qu'il était parti. Mais il est revenu.

Quand il s'est rassis, j'ai dit : « Jeff, tu sais que c'est aussi ton histoire. Peut-être pas sexuellement — mais les mêmes coups et humiliations que tu as subis enfant. Ta mère toxicomane qui ne te voyait jamais pendant que ses hommes te battaient. Toutes ces choses dont tu ne parles jamais — la douleur que tu portes encore en toi. Tu te caches au sein du Ku Klux Klan tandis que Cristy se cache dans le gang noir le plus violent d'Amérique. » Il n'a rien dit, mais je voyais bien que cela l'avait touché. Le reste de la journée s'est transformé en une longue catharsis partagée — comme si tous deux avaient attendu toute une vie pour être vus et entendus.

Ironiquement, j'ai moi aussi été « sauvé ». Au motel de Cristy, un ami gangster noir est arrivé pour lui vendre de l'héroïne. Il est devenu paranoïaque, convaincu que j'étais flic parce que j'avais encore un micro dans ma chemise. Pendant que je dormais dans la voiture, il s'est assis à l'intérieur avec Jeff et Cristy, devenant encore plus paranoïaque alors qu'ils préparaient de l'héroïne, et a menacé de sortir pour me tirer dessus. Jeff m'a sauvé en lui montrant mon livre American Pictures, rempli de photos de moi avec des criminels noirs. « Regarde, Jacob n'est pas flic », a-t-il dit. « C'est l'un des vôtres. »

Le lendemain matin, il m'a servi un café dans la voiture et m'a dit fièrement : « Je viens de te sauver la vie, mon frère. C'est à ça que sert le Klan. »

Et je me suis dit : c'est ce qu'on appelle de la construction de ponts à un sacré niveau. :-)

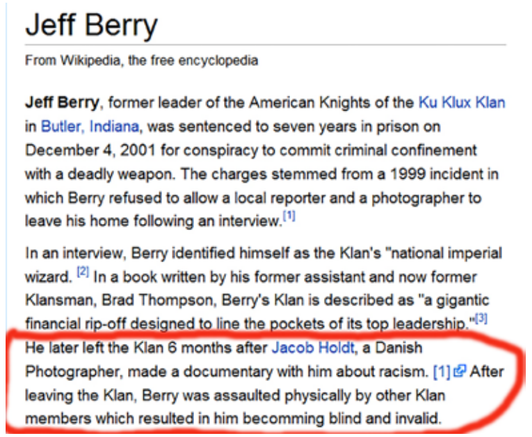
Transformation

Deux ans plus tard, Cristy avait quitté son gang noir sous protection policière, changé de nom, surmonté sa dépendance — et la dernière fois que j'ai vécu avec elle en 2011, elle venait de remporter le prix de la meilleure étudiante de son université.

Et Jeff ? Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si facile d'aider un dirigeant à quitter le Klan (même si ça n'a jamais été mon but), mais peu après notre voyage, il a dissous tout son groupe. Il avait fait partie du KKK toute sa vie ; c'était son identité et son seul titre de gloire, mais cela n'avait plus de sens. Ce qui s'est passé ensuite m'a choqué. Certains membres, dont son propre fils — qu'il avait



Petit-déjeuner au lit chez mon fier sauveur



Jeff Berry

From Wikipedia, the free encyclopedia

Jeff Berry, former leader of the American Knights of the Ku Klux Klan in Butler, Indiana, was sentenced to seven years in prison on December 4, 2001 for conspiracy to commit criminal confinement with a deadly weapon. The charges stemmed from a 1999 incident in which Berry refused to allow a local reporter and a photographer to leave his home following an interview.[1]

In an interview, Berry identified himself as the Klan's "national imperial wizard.[2] In a book written by his former assistant and now former Klansman, Brad Thompson, Berry's Klan is described as "a gigantic financial rip-off designed to line the pockets of its top leadership."[3] He later left the Klan 6 months after Jacob Holdt, a Danish Photographer, made a documentary with him about racism. [1] After leaving the Klan, Berry was assaulted physically by other Klan members which resulted in him becomming blind and invalid.

Wikipédia sur l'agression de Jeff



Quand je vivais chez Jeff, désormais aveugle, avec ses béquilles en arrière-plan

sauvé de la prison —, étaient tellement furieux qu'ils ont tenté de le tuer. Il a été battu jusqu'à tomber dans le coma pendant deux mois, et les médecins doutaient qu'il survive.

À son réveil, il était aveugle et handicapé à vie. Mais lorsque je lui ai rendu visite, ainsi qu'à Pamela, ils étaient si heureux qu'ils m'ont donné leur propre lit. Désormais, il prêchait l'amour dans une église au lieu de la haine dans les bois. Je ne voyais aucune différence réelle entre l'ancien Jeff et le nouveau — si ce n'est qu'il était enfin logique pour lui de rechercher l'attention dont il avait tant besoin à travers la lumière plutôt que les ténèbres : la sainte croix au lieu de la croix enflammée. L'amour profond qui l'habitait, brisé et emprisonné depuis les abus subis dans son enfance, avait été si bien masqué que nous, qui le regardions de l'extérieur, l'avions pris pour de la haine.

Coda : La goutte qui a déclenché la vague

De retour au Danemark, j'ai vu une Danoise noire, Naval, sur les réseaux sociaux, traiter constamment tout le monde de raciste — y compris moi. Je me suis dit : cette colère — je la connais. Je l'ai donc invitée à mon diaporama American Pictures dans une université éloignée. Elle a crié et gesticulé pendant tout le trajet, mais pendant la conférence, elle est restée parfaitement immobile pendant cinq heures. Le lendemain, je l'ai invitée à ma deuxième conférence, Can We Love the Ku Klux Klan?, organisée pour le personnel de la télévision danoise par Charlotte Borg, qui, en tant que jeune cinéaste, m'avait mis en contact avec Jeff Berry et avait déclenché toute cette histoire.

Il n'y avait qu'une seule chambre disponible, alors j'ai dit nerveusement : « On va devoir partager le lit. »

À ma grande surprise, Naval — une femme musulmane originaire de Somalie — a répondu : « Ce n'est pas un problème. »

J'aurais dû me douter que cela signifiait que je ne dormirais pas. Elle a bu et fait la fête toute la nuit avec l'équipe de télévision pendant que j'essayais de me reposer. Mais le lendemain matin, elle est restée assise tranquillement pendant mes trois heures de conférence — et après, dans la voiture, la révélation est venue.

Elle m'a raconté qu'enfant, en Somalie, elle avait été victime d'abus sexuels répétés de la part d'hommes de sa famille — jusqu'à ce qu'elle soit excisée à huit ans et que la famille s'enfuie au Danemark. Toute sa vie d'adulte, elle avait été alcoolique et toxicomane, allant même jusqu'à être internée pendant un an à l'hôpital psychiatrique St. Hans, sans que personne ne puisse l'aider ni qu'elle comprenne pourquoi. Jusqu'à ce qu'elle m'entende parler de la souffrance du chef du Ku Klux Klan — et du fait que la colère irrationnelle est souvent un chagrin déguisé.

« Je pensais que j'étais en colère contre tous les autres, que je les considérais comme des racistes », a-t-elle dit. « Mais j'étais en colère contre mes propres démons. »

J'avais vu ces démons dans le chaos de son appartement. Plus tard, elle m'a aidé à vendre des livres lors de mes conférences. Elle était désormais bien habillée, sobre — et maîtrisait sa vie. Lorsque mon fils lui a rendu visite, il m'a dit, stupéfait : « Papa, son appartement était parfaitement propre et rangé. » C'est là que j'ai su qu'elle s'était libérée.

Voici ce que je veux dire à travers cette histoire : jeter des ponts ne consiste pas seulement à se parler — il s'agit de se libérer mutuellement. Et cela — oui, parfois « transgressif » — est contagieux et libérateur à travers les pays.

Comme nous le disions toujours dans mes ateliers réunissant Noirs et Blancs dans les universités américaines :

«Si un schéma de détresse vous attaque — et seul un schéma de détresse ferait cela — l'aide est toujours à portée de main : celle de la personne qui y est prisonnière, attendant d'être libérée.»

Car derrière chaque cri, chaque accusation, chaque mur de haine, il y a presque toujours une vieille douleur qui supplie d'être entendue. Si nous osons écouter assez longtemps — si nous osons rester — alors quelque chose de remarquable se produit : l'autre personne s'avère être bien plus comme nous que nous ne l'imaginions.

L'ennemi devient un être humain — surtout, comme je le dis toujours, quand on fait le grand saut et qu'on « couche avec l'ennemi ». :-)

Comprendre les racines de la haine blanche : L'amour déguisé en haine - I.

.... ou pourquoi le KKK est si facile à démanteler

« L'héritage du Ku Klux Klan est toujours vivant. Nous devons le démanteler, pas seulement le condamner. » - Killer Mike, rappeur

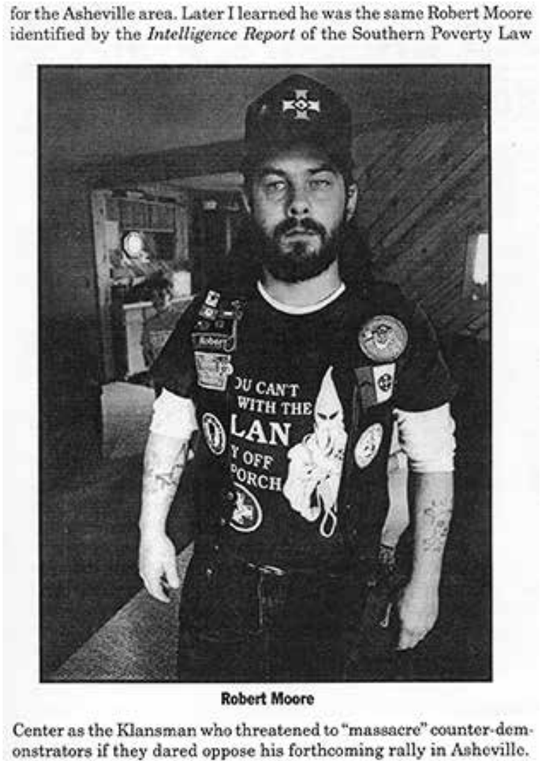
« Nous ne pouvons pas démanteler la suprématie blanche sans démanteler le KKK, tant sous sa forme physique qu'idéologique. » - Ibram X. Kendi

Dans les livres consacrés au KKK, Robert Moore est décrit comme l'un des « Grand Dragons » les plus dangereux des États-Unis. Il avait menacé de dire que « ses membres ouvriraient le feu pour massacrer les contre-manifestants s'ils osaient s'opposer » à ses rassemblements — « et que Dieu nous en préserve s'il y avait des enfants parmi eux ». De tels propos peuvent être dangereux pour les âmes sensibles ; c'est pourquoi, lorsque j'ai rencontré Robert lors d'une fête au siège du Klan, j'étais curieux de savoir de quoi il était vraiment fait.

Certes, cet homme petit, gros, timide et taciturne pouvait paraître effrayant avec tous ses tatouages haineux, mais je me suis dit : ne juge jamais sur les apparences — regarde ce que les gens ont dans le cœur (malgré la graisse de la bière). J'en ai eu l'occasion pendant que nous buvions. Il n'arrêtait pas de me demander s'il pouvait faire le trajet avec moi jusqu'au Mississippi, puisque je me rendais à la Nouvelle-Orléans.
« Pourquoi veux-tu aller là-bas ? » lui ai-je demandé. J'étais surpris : il vivait en Caroline du Nord et n'avait même pas les moyens de s'acheter un billet de bus pour rentrer chez lui. Il ne voulait pas répondre devant les autres. (On ne se vante pas de ses actes d'amour au sein du Klan.) Mais après avoir bu suffisamment de bière, il s'est détendu et m'a raconté son histoire à voix basse.
Voici la version courte. Ancien chauffeur routier, il avait fait partie du Klan toute sa vie. Récemment, il avait subi plusieurs opérations cardiaques graves, et les médecins lui avaient interdit de retravailler. Il avait été mis en invalidité, ce qui ne rapporte presque rien aux États-Unis. Il était donc désormais sans le sou à Lexington, en Caroline du Nord, dormant sur le canapé de sa première ex-femme (il en avait eu quatre).

Un jour, il a vu à la télévision que des milliers de Noirs s'étaient noyés pendant l'ouragan Katrina. Il a été tellement ému qu'il a emprunté de l'argent pour acheter un billet de bus pour le Mississippi. Pendant deux mois, il a aidé à reconstruire des maisons, à couper des arbres tombés et à déblayer les débris. Le travail était si physiquement exigeant que le chef du Ku Klux Klan l'a invité au siège national — où nous nous sommes rencontrés — pour qu'il se remette.

Mais maintenant, il voulait y retourner et continuer le travail — ou, comme il l'a dit timidement dans le langage du Ku Klux Klan, « récupérer mes affaires, comme ma robe, pour pouvoir la montrer à mon fils de 17 ans, qui vient de sortir de prison ».
Malgré les avertissements des médecins selon lesquels le travail physique pourrait le tuer, ce membre du Ku Klux Klan avait aidé des Noirs à reconstruire leur vie. Des histoires comme celle-ci m'ont toujours inspiré. Elles me rappellent que sous la façade endurcie que beaucoup d'entre nous adoptent après avoir traversé des épreuves, il y a – si l'on creuse assez profondément – un cœur encore capable de bonté et d'amour.


for the Asheville area. Later I learned he was the same Robert Moore identified by the *Intelligence Report* of the Southern Poverty Law

Robert Moore

Center as the Klansman who threatened to "massacre" counter-demonstrators if they dared oppose his forthcoming rally in Asheville.

La manière dont Robert Moore apparaît dans les livres sur le KKK



Intimidants en apparence, mais il faut toujours regarder ce que les gens ont dans le cœur

Robert Moore lors de notre fête célébrant la libération des deux membres du Ku Klux Klan après leur peine de cinq ans de prison pour possession de drogue.

.

Parfois, j'ai un peu de mal à accepter mes nouveaux amis—

.

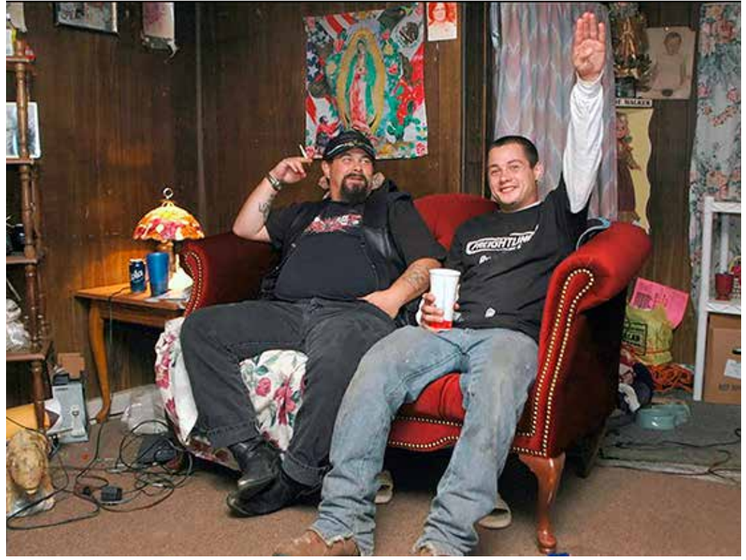




J'étais tellement ému que j'ai dû le serrer dans mes bras encore et encore, même s'il était difficile d'enlacer ce ventre de buveur de bière. Inspiré, je l'ai nommé mon chauffeur officiel aux États-Unis.
À quoi sert le Ku Klux Klan si ce n'est à l'engager dans un travail antiraciste constructif ? Robert était fier de m'accompagner dans des universités élitistes — des lieux auxquels lui, en tant que « white trash » pauvre, n'avait jamais eu accès. Et on ne trouve guère de meilleur chauffeur qu'un membre du Klan. La plupart des week-ends, du vendredi au lundi, il traversait l'Amérique en voiture pour assister à ces rassemblements ridicules — 30 membres impuissants dans les bois tandis que leurs amis noirs du coin se tenaient là à se moquer d'eux (le lende-



Nancy, après avoir maigri



a droite: Justin admire son père en lui adressant des salutations « Heil »

main, ils partaient chasser ensemble comme d'habitude). Il pouvait conduire 24 heures sans dormir, pendant que je faisais la sieste et lisais dans le lit à l'arrière de ma camionnette.

Robert m'a tellement ému que je lui ai rendu visite chez lui par la suite. Il était l'un des rares membres du Ku Klux Klan à utiliser encore le « mot en N » et des slogans creux du genre : « Je défends ma race ! »
« Alors pourquoi tu es allongé sur ce canapé pendant que ton ex-femme baise avec un Mexicain dans la pièce d'à côté ? », l'ai-je taquiné, sachant que les Mexicains occupaient un rang encore plus bas dans la hiérarchie du Klan puisqu'ils leur volaient leurs emplois.
« Ce clochard », a-t-il répondu, « a été un bon beau-père pour mes fils pendant toutes ces années où je les ai négligés. »
À Nancy, son ex-femme, il a dit : « Il ne t'a supportée, toi et tes 270 kilos, que pour obtenir sa carte verte. » Ils ont tous les deux ri.
Nancy a affirmé qu'elle avait perdu 180 kilos, si bien que désormais, tous les trois pouvaient s'asseoir ensemble sur le canapé.
Au cours des jours suivants, elle a confirmé dans une interview vidéo ce que Robert m'avait raconté. Enfant, il avait été sauvagement battu par son beau-père alcoolique. À 14 ans, il avait lacéré le ventre de son beau-père avec un rasoir pendant qu'il dormait et avait purgé cinq ans de prison pour tentative de meurtre. À sa sortie, il avait épousé Nancy, mais ils étaient si pauvres qu'ils devaient partager la cabane d'une seule pièce de son beau-père.
« Robert était complètement déchaîné », a déclaré Nancy. Ils étaient tous deux toxicomanes, et leurs deux fils ont été placés par les services de protection de l'enfance. La plupart de leurs amis étaient noirs, et Nancy n'a jamais entendu Robert dire du mal d'eux — elle ne comprenait pas non plus pourquoi il avait rejoint le Ku Klux Klan. Bien que le KKK l'ait aidé à se sevrer de la drogue, elle ne voulait plus rien avoir à faire avec lui et n'a depuis eu que des petits amis noirs et mexicains.

La sœur de Robert avait subi des abus similaires. À 12 ans, elle avait pris un couteau de cuisine et tranché la gorge de leur beau-père. Il avait survécu, et elle avait été retirée de la famille.
Pourtant, c'est le frère aîné qui m'a le plus marqué. Ermite caché au fond des bois, il a été surpris que je le trouve, mais a refusé d'être photographié. Il avait passé sa vie à faire des allers-retours en prison pour incendie criminel — brûlant des maisons sans se soucier de la race des propriétaires. Être pyromane était sa façon de brûler des croix… ou peut-être de faire disparaître sa douleur par le feu.

Car les enfants maltraités du monde entier ne finissent bien sûr pas tous membres du Ku Klux Klan, nazis, islamistes ou membres de gangs. Il existe d'innombrables façons pour eux d'exprimer leur colère et leurs blessures non cicatrisées. S'ils ne subissent pas de maltraitance physique, c'est souvent mentale. Comme l'a dit Hitler, le pire n'était pas les coups de son père, mais l'humiliation publique qu'il lui infligeait. Et comme le petit Adolf n'avait ni grand-mère aimante ni ange gardien, il a reporté sa colère sur des millions de personnes. C'est pourquoi il est important que ceux d'entre nous qui ont des « surplus » apprennent à être des anges gardiens pour ceux qui ont des « déficits », comme l'enfant maltraité de notre voisin.

Prenons les deux fils mal-aimés de Robert et Nancy, désormais élevés par Nancy et son mari mexicain. L'aîné, Thomas, est en prison pour avoir posé des bombes dans des maisons, tandis que Justin, récemment libéré, a purgé une peine d'un an pour des vols commis avec ses amis noirs.
« Il aurait dû rester plus longtemps en prison », a déclaré Robert à propos de son fils atteint d'un handicap mental.
Justin avait 17 ans lorsque je l'ai rencontré, et il était évident qu'il avait soif de l'amour de son père. Il le voyait pour la première fois : le chef du Ku Klux Klan de retour, qu'il avait admiré et qui lui avait manqué toute sa vie. Robert lui racontait des histoires sur ses « formidables batailles » en tant que « croisé en armure », et Justin rêvait de devenir un grand membre du Ku Klux Klan. Il surpassait même son père dans l'utilisation du « mot en N » et du langage raciste — à un point tel que Robert se sentait mal à l'aise, réalisant que son fils naïf prenait tout cela au sérieux.

Justin se vantait désormais à l'école qu'il deviendrait un chef du Ku Klux Klan comme son père. Cela n'a pas aidé sa popularité : il était le seul enfant blanc dans une école de quartier défavorisé. En fait, ce fils de membre du Ku Klux Klan n'avait jamais eu d'ami blanc. J'avais souvent observé cela dans le Sud : de nombreux membres du Ku Klux Klan ont fréquenté des écoles comptant jusqu'à 95 % d'élèves noirs. En tant que « pauvres blancs de bas étage », ils sont souvent les seuls Blancs qui n'ont pas les moyens de déménager ou de choisir une autre école.
Cela explique une autre contradiction. Partout dans le monde, les gens ont tendance à conserver leurs amitiés d'école, si bien que de nombreux membres du Ku Klux Klan finissent par avoir plus d'amis noirs que la plupart des Blancs. Comme l'a écrit Barack Obama, la plupart des Blancs en Amérique n'ont pas un seul ami noir proche. Pourtant, le Ku Klux Klan ne parle pas de ces amitiés, car alors la société ne pourrait pas les présenter comme des méchants — ce rôle de « méchant » qu'ils endossent dans la douleur et le dégoût d'eux-mêmes. Grandir stigmatisés du mauvais côté de la barrière, souvent après des années de coups infligés par des beaux-pères ivres, laisse un besoin profond de crier : « Nous sommes tout aussi bons que vous, les Blancs des banlieues ! » Et ils utilisent le seul langage dont ils savent qu'il nous fera écouter : un langage grossier et raciste.

C'était triste d'être assis avec eux trois dans la cabane délabrée de Nancy « de l'autre côté de la barrière », entourés uniquement de voisins noirs.
Ils n'avaient pas les moyens d'acheter du kérosène pour le poêle, alors ils se réchauffaient dans leurs manteaux — et dans l'amour qui circulait au sein de cette famille réunie, souvent exprimé par les deux garçons qui taquinaient Nancy au sujet de sa vie sexuelle avec son petit ami mexicain, Pedro, que Robert admettait à contrecœur aimer.
« Heureux les doux », pensais-je souvent quand j'étais avec le Klan, « car ils hériteront de la terre. »

J'ai suivi Robert au fil des ans et je pensais tout savoir de lui. J'ai ri en le voyant dans The Jerry Springer Show jouer le rôle du « méchant » qu'il avait si bien appris. Devant des centaines de spectateurs hargneux, il a tabassé Justin parce qu'il avait une petite amie noire, tandis que Justin — le fils pas très futé — s'en est pris à sa demi-sœur Tania parce qu'elle avait eu un « bébé de clochard ». Elle pleurait sur scène : « Mais tu l'aimes, lui, et tu aimes aussi ton beau-père mexicain — tu agis ainsi uniquement pour obtenir l'amour de ton père. »



2015 – Dix ans plus tard, lorsque j'ai marié Robert devant des sympathisants du Ku Klux Klan, en présence de sa cinquième femme

Ils avaient tous été payés, conduits en limousine, logés dans de beaux hôtels — manipulés et mis en scène pour faire croire au monde qu'ils haïssaient les Mexicains et les Noirs dans un spectacle de gladiateurs destiné à nous, les vrais haineux.

Dix ans plus tard, Robert m'a demandé de marier sa cinquième épouse, Peggy, « une bonne chrétienne », fille de pasteur venue du nord qui essayait d'être son ange gardien. Je me suis donc rendu en Arkansas avec une équipe de télévision danoise. J'avais déjà marié des couples musulmans et juifs, il me semblait donc presque naturel de marier un couple chrétien membre du Ku Klux Klan.
Voici un extrait de mon discours de mariage, filmé devant les amis du Ku Klux Klan de Robert, surpris :

« Chers Robert et Peggy,
Nous sommes réunis aujourd'hui pour sceller votre union. [...] Pour vous deux, le chemin a été long et semé d'embûches avant que vous ne vous trouviez – et, d'une certaine manière, que vous ne vous sauviez l'un l'autre.
Quand je vous ai rencontrés au sein du Ku Klux Klan, je m'attendais à de la haine, mais j'ai trouvé autre chose : des personnes qui avaient reçu très peu d'amour dans leur enfance. [...] J'espère que tu ne m'en voudras pas de dire ici que tu as été brutalement battu dès l'âge de quatre ans par ton beau-père violent... et qu'à 14 ans, tu lui as entaillé le ventre avec un rasoir et que tu as purgé cinq ans de prison. Puis les ennuis ont recommencé. Un jour, tu as lynché un Noir... »
Là, j'ai eu le souffle coupé, littéralement par la douleur. Le matin même, en faisant mon jogging, j'étais tombé, je m'étais cassé une côte et j'avais été hospitalisé. Quand je suis repassé plus tard avec l'équipe de tournage pour dire à Robert que je ne pourrais peut-être pas venir au mariage, il a vu mes blessures bandées et m'a dit qu'il avait quelque chose à avouer — quelque chose qu'il ne m'avait jamais dit auparavant.

« Eh bien, Jacob, j'ai besoin de me libérer d'un poids et de te dire d'abord qu'une fois, j'ai lynché un Noir. Ça a commencé en Caroline du Nord quand il a agressé sexuellement une petite fille de quatre ans. Le père de la fillette était un ami de l'un de nos membres. Nous sommes donc allés le chercher un soir alors que nous étions à une fête en train de boire beaucoup de bière... tout comme nous le faisons ici aujourd'hui. Nous l'avons emmené dans les montagnes, lui avons passé une corde autour du cou et lui avons demandé s'il avait quelque chose à dire. Il a répondu : « Que Dieu ait pitié de mon âme. »
C'est là que je l'ai pendu. Il est tombé. Puis je lui ai tranché la gorge pour m'assurer qu'il était mort. »

Robert, tout comme moi, était visiblement bouleversé. « J'ai des cauchemars. » J'étais complètement sous le choc. « Vraiment ? »
« Oui, parfois, quand je ferme les yeux, je vois ce nègre qui se balance là-bas. Oui, quelqu'un qui dit pouvoir tuer quelqu'un sans que ça le dérange, eh bien, c'est un menteur. Après toutes ces années, je me réveille encore comme si on m'avait aspergé d'eau. C'est quelque chose dont je dois parler avec Peggy parce que ça me perturbe. Les cauchemars reviennent sans cesse, encore et encore. C'est une histoire sans fin pour moi. »
J'étais sans voix. Même si j'aurais dû passer la nuit dans la maison en désordre de Robert, je suis retourné à l'hôtel avec l'équipe de tournage pour voir si je pouvais encore célébrer la cérémonie ce soir-là. J'ai décidé que je ne pouvais pas le laisser tomber — même si nous souffrions tous les deux.
On a dû me sortir du lit en hurlant, avec ma côte cassée.

Voici donc des extraits du reste de mon discours de mariage :
« ... un jour, Robert, tu as vu à la télévision comment l'ouragan Katrina avait dévasté le Mississippi et la Louisiane, noyant des milliers de personnes. Tu as été tellement ému que tu es allé là-bas pour aider les gens à reconstruire leurs maisons... un travail physique pénible... et j'ai vu comment tu as risqué ta propre vie pour aider les Noirs.
C'est ce que j'appelle « l'amour déguisé en haine », et ce sont donc des gens comme toi, Robert, qui inspirent ma vie...
Et je termine donc avec saint Paul : « L'amour est patient, l'amour est bienveillant. Il n'est pas envieux, il ne se vante pas, il n'est pas orgueilleux... L'amour ne se réjouit pas de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité. Il protège toujours, il fait toujours confiance, il espère toujours, il persévère toujours. »
Je te le demande, Robert, veux-tu prendre Peggy pour épouse ? »

Mon discours a suscité de la joie, de la surprise et du soulagement parmi les membres du Ku Klux Klan en fête, qui ont déclaré avoir beaucoup appris sur eux-mêmes.
Depuis lors, j'ai poursuivi mes discussions avec Robert au sujet du lynchage.
« L'aurais-tu fait à un pédophile blanc ? »
« Oui, Jacob, tu sais que je ne vois pas en termes de couleur. »
En effet, une réponse frappante de la part d'un membre engagé du Ku Klux Klan. Connaissant la haine intense du Klan envers les pédophiles – qui, ironiquement, correspond aux normes sociales plus larges –, je comprenais sa logique. Robert a commis ce crime en 1985, quatre ans après le lynchage de Michael Donald, le dernier cas officiellement enregistré. Ce meurtre a envoyé un membre du Ku Klux Klan sur la chaise électrique, tandis que mon vieil ami Morris Dees a obtenu 7 millions de dollars pour la mère de Donald, ruinant littéralement l'United Klans of America.

Robert n'a écopé que de dix ans de prison, car son acte n'a pas été considéré comme un crime haineux, mais comme le meurtre d'un pédophile. À sa libération en 1995, son châtiment s'est poursuivi sous forme de cauchemars que les psychologues d'aujourd'hui qualifieraient de syndrome de stress post-traumatique classique.
Cela m'amène à deux conclusions.

Lorsque je l'ai rencontré en 2005, il avait trop honte de son crime pour m'en parler, bien qu'il fût par ailleurs ouvert. Il n'était plus acceptable au sein du Ku Klux Klan de lyncher ou de faire du mal aux Noirs — seulement d'exiger « une justice égale pour tous » en s'opposant aux programmes de discrimination positive. Comme ils me le disaient toujours en plaisantant : « Les gens pensent qu'on pend encore les Noirs aux arbres. »

Toujours accablé par la culpabilité et les cauchemars liés au syndrome de stress post-traumatique lorsque Katrina a frappé



Quand Robert m'a avoué qu'il avait lynché un homme noir

en 2005, dix ans après sa libération, Robert a peut-être estimé que ce n'était qu'en risquant sa propre vie pour sauver des vies noires – en rendant la vie qu'il avait prise – qu'il pourrait se racheter. À peu près à la même époque, il m'a raconté comment il s'était réconcilié avec son beau-père violent, qu'il avait détesté toute sa vie. Il avait fait un long trajet en voiture pour le voir sur son lit de mort et avait trouvé un soulagement en l'entendant enfin dire : « Je suis désolé. »
Au fil de mes conversations avec lui et Nancy, j'ai vu comment il établissait un lien entre son enfance violente, la rage qui l'avait conduit à la drogue, ses amitiés avec des camarades noirs, puis son rejet de ces derniers et de Nancy — et enfin le lynchage.
Quand on grandit dans la terreur, on n'est jamais pleinement libre. Les émotions étouffées, on se déconnecte de la réalité.
Pas étonnant que je voie désormais Robert publier fréquemment des messages sur Jésus sur Facebook.
D'une certaine manière, je le vois porter la croix de son sauveur rédempteur — ainsi que celles des deux pécheurs crucifiés à ses côtés

Le mariage de Roberts et ses aveux d'avoir lynché un homme noir

Essayer de comprendre les racines de la haine des Blancs : L'amour déguisé en haine - II.

« Le Ku Klux Klan est bien vivant, et il ne se cache pas seulement dans l'ombre. Il est présent dans les services de police, dans les salles d'audience, au sein du gouvernement. » - Opal Tometi, cofondatrice de Black Lives Matter

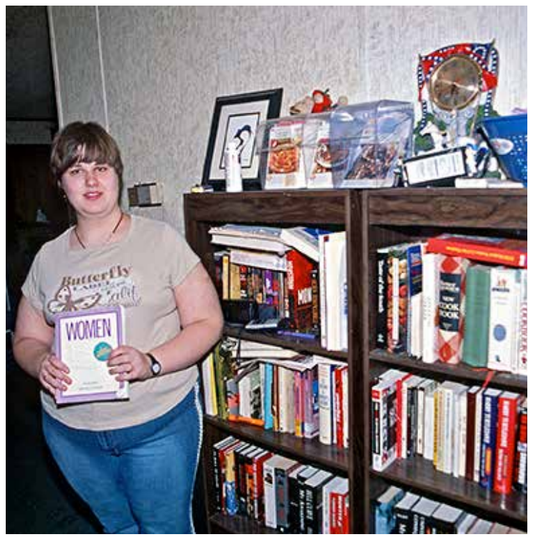
Au cours de ma longue collaboration avec le Klan, je ne les ai jamais vus commettre d'actes de violence contre des Noirs, mais j'en ai vu beaucoup entre eux. Raine, qui appartenait à un autre groupe du Klan, avait lu ce que j'avais écrit sur le Ku Klux Klan sur mon site web et m'avait invité chez elle, en Caroline du Nord. « J'ai un diplôme universitaire en sociologie », m'a-t-elle dit, « j'ai étudié nos membres et je suis parvenue à la même conclusion que toi concernant leur enfance marquée par la maltraitance. »
Quand elle m'a servi mon café du matin au lit, elle m'a parlé de ses deux peines de prison. « Pour quoi faire ? » ai-je demandé.

« Tu ne savais pas que j'étais une double meurtrière ? »
En entendant cela de la bouche de cette adorable jeune femme de 20 ans à mes côtés, j'ai failli recracher mon café.
Elle m'a raconté comment, à 14 ans, elle s'était enfuie de chez son père raciste et violent, était devenue une skinhead antiraciste et avait vécu à Los Angeles dans un garage avec des filles mexicaines. Un jour, en légitime défense, elle a tué un gangster mexicain qui s'était introduit chez elle. Après deux ans de prison et se sentant trahie par les Latinos, elle est rentrée chez elle et, alors âgée de 17 ans, est devenue néonazie et a tiré sur un manifestant antiraciste blanc — « également en légitime défense ».
Puis « de bons chrétiens du Ku Klux Klan » sont intervenus, « m'apprenant que ce qui comptait dans la vie, c'était de faire le bien plutôt que de tuer ». Ils l'ont envoyée en mission en Afrique pendant six mois.

Raine a adoré l'Afrique et a été impressionnée de voir pour la première fois à quel point les enfants noirs étaient disciplinés et avides d'apprendre.
« C'était tout le contraire des gamins turbulents des ghettos avec lesquels j'allais à l'école aux États-Unis. »
De retour chez elle, son ascension au sein du Ku Klux Klan a été fulgurante, et elle s'est lancée dans une quête pour devenir la première femme à diriger le Klan américain. Elle est devenue rédactrice de discours et stratège pour le leader Virgil Griffin et était la seule membre éduquée du Klan que j'ai rencontrée. Féministe déclarée et militante pro-homosexuelle, elle a déclaré : « Il y a trop d'homophobie et de sexisme au sein du Klan. »
Raine m'a invité à un rassemblement d'automne du Klan dans les bois, mais plus tard, quand j'ai demandé à publier mes photos, elle m'a supplié d'attendre. Le Klan adore



Au lit avec le Klan chez Raine en 2005



Un membre du KKK avec des livres sur le féminisme et l'émancipation LGBTQ



Raine et Billy affichent leur harmonie noir-blanc, mais ils étaient gênés de m'emmener en cachette dans un restaurant chinois où l'on servait leur plat préféré.

généralement la visibilité – c'est le but même de l'adhésion –, mais elle postulait pour « l'emploi de mes rêves : conseillère auprès des criminels [noirs] dans notre prison locale. Mais on ne peut pas travailler pour l'État en Caroline du Nord si on est membre du KKK. »

Alors, qu'est-ce qui se cachait derrière son désir de « faire du bien » aux Noirs ? Comme pour de nombreux membres du Klan, cela remontait à une blessure d'enfance. Raine avait grandi en tant que Blanche pauvre dans le ghetto, et ses camarades de classe étaient presque exclusivement noirs. Pourtant, elle n'avait jamais le droit de les ramener à la maison à cause du racisme de son père :
« Ce sont tous des criminels et des toxicomanes », disait-il.
Il n'avait pas tout à fait tort. Les enfants des ghettos se comportent rarement comme des saints.

Dès son enfance, Raine avait donc rêvé d'aider ses amis à devenir de « meilleures personnes ». En Afrique, elle a commencé à comprendre comment la ghettoïsation en Amérique — et non la race — façonnait leur comportement de manière à repousser son père. Elle s'est mise à déconstruire le racisme américain, qui assimile les Noirs à la criminalité.
Après de brèves études universitaires, elle avait désormais la chance de les aider en prison, où beaucoup de ses anciens amis avaient fini par atterrir.
Voyait-elle là une contradiction ? Non. « Quand les Noirs deviendront des "gens bien" comme nous », raisonnait-elle, « le Ku Klux Klan n'aura plus besoin de protéger la race blanche contre leur criminalité et leur trafic de drogue. » Une conclusion logique — et, à sa manière, pleine d'amour.
Peu après, elle m'a appelé au Danemark, toute excitée :
« Jacob, j'ai décroché le job de mes rêves — tu peux désormais publier tes photos sur Internet. »
Six mois plus tard, j'ai vu partout sur Internet des articles sur le « viol et meurtre brutaux » de Raine. Sous le choc, j'ai appelé son mari, Billy. Il m'a dit qu'après de nombreuses transfusions sanguines, elle avait miraculeusement survécu à la tentative d'assassinat perpétrée par deux membres du Klan, David Laceter et Scott Belk.
Le Ku Klux Klan n'avait rien contre le fait qu'elle conseille des Noirs en prison, mais elle m'avait mis en garde contre Belk, que j'avais brièvement rencontré à l'extérieur de la prison. Il était extrêmement dangereux — membre du gang carcéral de l'Aryan Brotherhood, qui s'opposait à ce qu'elle prenne le parti des gangs noirs avec lesquels ils étaient en conflit sanglant. Peu après que j'ai photographié Scott, lui et David se sont introduits chez Raine, l'ont violée et lui ont tiré dessus avec une mitraillette. Elle m'a montré plus tard les traces de balles. David a



Scot Belk, lorsque je l'ai rencontré lors d'un rassemblement du Ku Klux Klan

été incarcéré pour avoir « criblé Raine de balles » et a ensuite été assassiné en prison. Au cours de son long séjour à l'hôpital et de son procès, Raine n'a plus pu cacher son appartenance au KKK et a été licenciée conformément à la loi de l'État. Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée là.

Les détenus noirs se sont révoltés et ont forcé la prison à réembaucher leur assistante sociale la plus populaire. La prison a demandé s'ils ne savaient pas qu'elle était membre du KKK. Oui, les Noirs le savaient depuis le début. Car les prisons ont des programmes de « sensibilisation aux gangs » pour aider les détenus à ne pas retourner dans les gangs après leur libération, même si c'est difficile compte tenu des pressions sociales intenses qui règnent à l'intérieur.
Dans les prisons du Sud, le Klan est souvent considéré comme un simple gang de blancs pauvres et marginaux — ce qu'il est, à bien des égards. Ainsi, lorsque les détenus ont visionné une vidéo du groupe local du Klan, ils ont immédiatement reconnu Raine. Cela n'a fait qu'accroître sa popularité : « Waouh, c'est une membre de gang, tout comme nous. »
Bien que ses associés du Klan toléraient son travail, elle savait qu'elle était en danger lorsque Belk a commencé à répandre des rumeurs selon lesquelles elle « mouchardait » pour l'État. Pourtant, elle a poursuivi son travail idéaliste visant à « améliorer » les Noirs, pleinement consciente qu'elle risquait sa vie. C'est ce que j'appelle l'amour déguisé en haine : une femme du Ku Klux Klan prête à tout risquer pour aider ceux qu'elle était censée combattre.

Je ne peux pas rencontrer un meurtrier de sang-froid comme Scottland « Scott » Kevin Belk sans essayer de comprendre l'être humain qui se cache derrière. Ses crimes ultérieurs en ont révélé beaucoup. Il avait été gravement maltraité par une mère célibataire qui, pour le faire taire, l'avait rendu toxicomane à l'âge de huit ans.
À l'âge adulte, il a continué à se droguer et, en 1998, il a braqué une banque avec une petite amie qu'il avait lui aussi rendue accro à la drogue. Alors qu'il avait des relations sexuelles avec sa dealeuse noire, il lui a parlé du braquage. Elle l'a dénoncé à la police pour échapper elle-même à la prison, et Scott a passé quelques années derrière les barreaux. Là-bas, il a rejoint l'Aryan Brotherhood pour se venger de sa balance noire.
Lorsque je l'ai rencontré lors d'un rassemblement du KKK en 2003, tout juste sorti de prison, il essayait de reconstruire sa vie : il avait rejoint un groupe du Klan relativement pacifique et travaillait comme chauffeur routier. Scott était alors marié à Rhonda Belk.
Malheureusement, sa mère, Margarette Kalinosky, accro au crack, a emménagé avec eux et les a replongés tous les deux dans la toxicomanie. Leur vie s'est rapidement détériorée à nouveau. Deux ans plus tard, lors d'une dispute au sujet de l'argent de la drogue, il a perdu tout espoir et a frappé sa mère avec une batte de baseball avant de l'étrangler.



Le film sur Scot Belk

Rhonda et lui s'enfuirent dans l'un des camions de son employeur, se dirigeant vers la Nouvelle-Orléans pendant l'ouragan Katrina. Se faisant passer pour un prêtre, il peignit des slogans de secours sur le camion et continua jusqu'au Texas, se faisant passer pour un réfugié de Katrina. Une église les aida à rejoindre Seattle, où ils louèrent un appartement jusqu'à ce qu'un propriétaire les reconnaisse grâce à une affiche du FBI les désignant comme personnes recherchées.
En 2007, Belk a été condamné à 15 ans de prison, tandis que Rhonda a écopé de cinq ans pour le meurtre de sa mère, qui l'avait maltraité et avait fait de lui un toxicomane. Ironiquement, sa vie a inspiré une série télévisée hollywoodienne : I (Almost) Got Away with It, Got to Pose as Katrina Refugees, lui offrant le « moment de gloire » dont rêvent tous les membres du Ku Klux Klan. Non seulement son histoire a été portée à l'écran par des acteurs célèbres, mais il a lui-même été autorisé à apparaître dans la série, racontant depuis sa prison le drame de sa vie.
L'autre assassin potentiel de Raine, David Laceter, avait un parcours similaire : toxicomanie, vie de gang et appartenance à la fois à l'Aryan Brotherhood et à la World Church of the Creator, un groupe nazi, jusqu'à son assassinat en 2003.
La haine blanche a toujours des racines profondes.
Le fait de constater que ces tueurs et ces haineux endurcis n'ont jamais reçu d'aide pendant leur enfance marquée par la maltraitance n'a fait que renforcer ma conviction qu'il n'est jamais trop tard pour les atteindre – ne serait-ce que pour nous protéger, nous et la société, de leur rage. J'ai



Après la tentative de meurtre, Raine était lourdement armée par crainte de nouvelles attaques



.....mais elle est fière d'avoir retrouvé son travail : aider les Noirs en prison.

eu ma chance lorsque Raine m'a organisé une rencontre avec le « sorcier impérial » de son groupe du Ku Klux Klan, Virgil Griffin, l'un des chefs les plus notoires et les plus haineux du Klan.
Ce fut une épreuve difficile, car j'avais de profonds préjugés à son égard. Il avait été le chef du Ku Klux Klan à l'origine du massacre de Greensboro en 1979, au cours duquel cinq manifestants anti-Ku Klux Klan avaient été tués. Une de mes vieilles amies, Willena Cannon, avait aidé à organiser cette manifestation. Un jour, alors que j'étais assis avec elle et son fils de 4 ans, Kwame, dans sa cuisine de S. Eugene Street, elle m'a raconté pourquoi elle avait travaillé avec Jesse Jackson au sein du Mouvement des droits civiques pour intégrer les commerces de Greensboro. À l'âge de neuf ans, elle avait vu un homme noir brûlé vif dans une grange — son « crime » était d'aimer une femme blanche. Ses cris avaient résonné dans la nuit, et elle ne les a jamais oubliés.

Trente ans plus tard, elle et son fils, Kwame, alors âgé de 10 ans, ont failli être tués par le Ku Klux Klan. Parmi les morts se trouvait Sandy Smith, l'ex-petite amie de mon collègue Tony Harris. J'avais passé du temps avec eux au Bennett College, une école pour femmes noires, où Sandy était présidente des étudiantes. Je sortais avec son amie Alfrida, qui était aussi fière de son afro que Sandy l'était du sien.
Bien que Tony m'ait encouragé à « passer à l'action », ces femmes très instruites avaient des normes sociales bien ancrées contre le fait de « sortir avec un Blanc ». Je finissais donc surtout par aider Alfrida à rédiger ses dissertations toute la nuit pendant que Tony couchait avec Sandy. Nous étions jeunes et libres et pensions que la société évoluait vers une plus grande liberté raciale.
Personne n'a donc été plus choqué que Tony lorsque, six ans plus tard, alors qu'il était en tournée avec American Pictures, il a vu à la télévision norvégienne le Ku Klux Klan sortir ses armes et assassiner son ex-petite amie dans sa ville natale.
Tony et les autres membres noirs de notre collectif de Copenhague s'étaient auparavant opposés à ce que j'inclue des images du Ku Klux Klan dans mon diaporama : « Nous luttons contre le racisme aujourd'hui. Le Ku Klux Klan appartient au passé — ça donnera un air dépassé à ton spectacle. »
Or, ils insistaient désormais pour que je les inclue dans le spectacle.
J'étais tout aussi bouleversé, car le massacre de Greensboro avait eu lieu juste à côté des Morningside Homes, où j'avais vécu avec Baggie – que l'on voit avec Nixon sur ma photo « La Belle et la Bête » (p. 312).
Notre indignation s'est intensifiée lorsque les membres du Klan ont été acquittés par un jury entièrement blanc — alors que le monde entier avait été témoin des meurtres. En d'autres termes, le KKK était encore « politiquement correct » en 1979. La police les avait même prévenus de la manifestation, les avait regardés charger leurs armes dans leurs voitures, puis était restée à l'écart pendant qu'ils ouvraient le feu — sur les amis de Tony et les miens, dont beaucoup étaient des enfants.
Pourtant, lorsque l'un de ces enfants, Kwame Cannon, a eu 17 ans, il a été arrêté pour des cambriolages non violents et condamné à deux peines de prison à perpétuité consécutives. En partie parce que l'oncle de Tony, Pinckney Moses – avec qui j'avais souvent passé du temps à la fac de droit – était trop ivre pour le défendre correctement. Mais aussi parce que sa mère, Willena, avait été avertie par le juge qu'en raison de son militantisme communautaire, il y aurait de graves conséquences si Kwame n'acceptait pas un accord de plaidoyer.

Eh bien, les temps changent. En 2020, la ville de Greensboro a présenté des excuses officielles pour le massacre perpétré par le Ku Klux Klan et a érigé un mémorial en l'honneur des victimes.
Quand j'ai enfin eu l'occasion de rencontrer Virgil Griffin, le cerveau de cette tragédie, j'ai décidé de ne pas lui laisser percevoir mes sentiments négatifs.



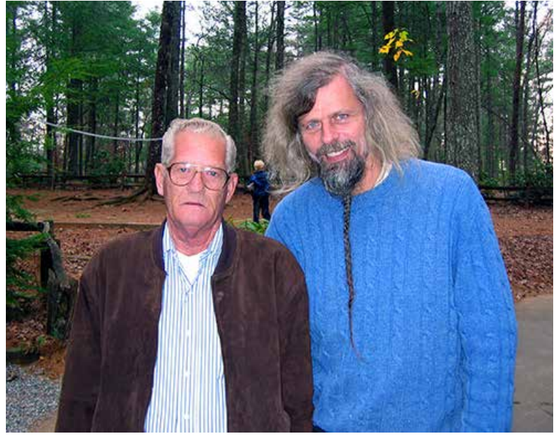
Virgil L. Griffin (C), seen here at a 1982 rally in front of the Raleigh, North Carolina state house, was among nine persons indicted by a Federal Grand Jury 4/21/1983 on charges of conspiring to disrupt an anti-Klan rally which resulted in the deaths of five members of the Communists Workers Party. Griffin was the Grand Dragon or head of the North Carolina chapter of the Invisible Empire, Knights of the Ku Klux Klan.

Virgil Griffin en 1982 lors d'une réunion du Ku Klux Klan



Virgil Griffin, lorsque je l'ai rencontré en 2005





Alfrida, celle avec qui j'avais rendez-vous – une amie de Sandy –, qui a été assassinée par le groupe du Ku Klux Klan de Virgil Griffin
- Ma promenade avec Virgil Griffin, au cours de laquelle il m'a ouvert son cœurie von Virgil Griffins Klan-Gruppe ermordet wurde

Tony Harris, cependant, voulait que je le confronte : « Demande-lui pourquoi il a ordonné ces meurtres. »
« Je le ferai », ai-je répondu. « Mais je ne laisserai pas le passé m'empêcher de l'atteindre — et de l'aider à se libérer de sa colère refoulée. »
Pendant le long trajet en voiture depuis Atlanta, avec le fils métis de Tony à mes côtés, je n'arrêtais pas de me répéter :
Aime-le. Souris-lui. Aime-le — pour qu'il puisse vraiment le ressentir.
Je savais que je n'avais qu'une seule journée pour pratiquer la communication non violente avec Virgil, ce serait donc une expérience superficielle visant à voir à quel point les gens sont influencés par ce que nous pensons d'eux. Je dois avouer que ce n'était pas facile. Lorsque j'ai rencontré Virgil et son groupe du Ku Klux Klan dans une forêt isolée un matin, j'ai été submergé par leurs regards hostiles — par ce que j'imaginais qu'ils pensaient de moi (Raine leur avait dit qu'elle amenait une antiraciste).
J'ai commencé par la question difficile de Tony. Le grand sorcier impérial a donné la même réponse que celle qui l'avait acquitté au tribunal :
« Nous avons tiré sur des communistes au Vietnam. Alors pourquoi ne devrions-nous pas les combattre ici, chez nous ? »
Ah oui, c'est vrai : la manifestation avait été organisée par le syndicat local des travailleurs du textile, considéré comme assez « communiste » de par son nom. Comment aurais-je pu contredire un jury entièrement blanc qui estimait que ses actions étaient « politiquement correctes », surtout dans cet État réactionnaire du Sud, si peu de temps après la guerre du Vietnam ?
Comme Griffin ne voyait aucune différence entre les « communistes » et les « antiracistes », je savais que les accusations concernant son passé ne mèneraient nulle part. Au lieu de cela, pendant le reste de la journée, je me suis forcé à lui envoyer mes pensées et mes sourires les plus affectueux — en utilisant un langage « girafe » unificateur contre leur langage « chacal » diviseur.
Bien sûr, j'avais aussi des raisons égoïstes — c'est logique quand on se retrouve seul parmi 50 membres du Ku Klux Klan furieux et lourdement armés dans une forêt isolée. Oh non — lapsus ! Ne qualifiez pas ces « enfants de la douleur » de fous. Ce sont des victimes dont la vie a été façonnée par notre distance ou nos pensées haineuses. Ils ont rarement ressenti notre amour, seulement des slogans contre-productifs comme les menaces « Mort au Ku Klux Klan » — du même genre que celles criées à Greensboro, avec des conséquences mortelles pour les manifestants.
Je savais qu'ils n'étaient pas différents des habitants des ghettos dans leur soif d'amour et qu'il n'est jamais trop tard pour leur montrer un peu de notre soi-disant humanité. Pourtant, un chef du Ku Klux Klan — tout comme un chef de gang noir — doit paraître dur devant ses membres. Ainsi, pendant longtemps, Virgil m'a soit évité, soit s'est rabattu sur la rhétorique du Ku Klux Klan quand d'autres étaient dans les parages. J'ai passé ce temps à nouer discrètement de petites alliances avec les membres.
Au fil de la journée, Griffin s'est laissé de plus en plus influencer par mes pensées « aimantes » (même si l'amour, c'est bien plus que ça). Au début, il me rendait mes sourires avec nervosité, mais l'après-midi venu, il semblait presque séducteur. Cela m'a détendu moi aussi – puisque je partage le même désir d'être apprécié.
En fin de journée, il m'a soudain demandé si je voulais l'accompagner dans les bois « pour parler en tête-à-tête ». J'ai accepté.
Sa première préoccupation était de me convaincre qu'il n'avait incendié aucune église noire. Deux de ses stations-service avaient été saisies après que mon ami Morris Dees, chasseur de membres du Ku Klux Klan, l'eut poursuivi en justice lorsque la police avait trouvé une vieille carte de membre du groupe de Griffin sur un pyromane.
« Tu dois me croire, Jacob. Je suis un homme profondément religieux. Je ne pourrais jamais imaginer incendier une église. »
Il tenait profondément à ce que je le croie — et ce faisant, j'ai gagné sa confiance. Et ce n'était pas difficile à croire. Je savais par Jeff Berry que les dirigeants du Ku Klux Klan gagnaient souvent bien leur vie en vendant des cartes de membre à de jeunes hommes en manque de confiance qui se vantaient partout de leurs cartes, mais que les dirigeants ne voyaient jamais ces hommes au sein du Klan. Ces cartes sont risquées : si la police en trouve une sur quelqu'un commettant un crime de haine, le dirigeant du Ku Klux Klan est aujourd'hui tenu pour responsable, qu'il soit impliqué dans le crime ou non. Pour éviter la prison, les dirigeants se montrent donc prudents lorsqu'il s'agit d'admettre des individus violents. Comme Jeff me l'a dit un jour : « Je ne peux pas utiliser 80 % des candidats. Ce sont des fous. »
Je comprenais ce qu'il voulait dire — j'avais moi-même ramassé bon nombre de ces « fous » égarés sur les autoroutes.
Croyez-le ou non, c'est ainsi que le Ku Klux Klan est redevenu « politiquement correct » — se cachant aujourd'hui dans de petits rassemblements conviviaux autour d'une bière, au fond des bois.
Puis vint Donald Trump, qui poussa le bouchon encore plus loin, laissant entendre qu'il était « acceptable » de sortir des bois et de rejoindre son mouvement blanc dans des endroits comme Charlottesville — même avec des armes et de la violence.

Griffin a probablement confondu ma connaissance d'initié (mais tacite) du Ku Klux Klan avec un pardon bienveillant — quelque chose qu'il n'avait jamais reçu mais qu'il désirait clairement ardemment. Il s'est alors vraiment ouvert et m'a raconté la longue histoire de son appartenance au Ku Klux Klan depuis qu'il avait commencé à cueillir du coton à l'âge de 19 ans, pendant le Mouvement des droits civiques, « qui allait trop loin, trop vite ».
Il avait eu une vie longue et difficile, mais celle-ci touchait à sa fin. Il avait récemment subi trois pontages coronariens. « Je sais que je vais bientôt mourir », a-t-il dit. « Mais en février, j'aurai 60 ans, et cela signifierait tellement pour moi si tu pouvais venir à mon anniversaire. S'il te plaît, tu me le promets ? »
J'étais tellement surpris et ému que je lui ai promis d'essayer. À la fin de la journée, j'ai dit au revoir à tous mes nouveaux amis : « Alors, on se reverra bientôt à l'anniversaire de Virgil. »
« Quoi ? » ont-ils demandé, stupéfaits. Je me suis soudain rendu compte qu'aucun d'entre eux n'avait été invité. Avec le dégoût de soi si courant chez les membres du Klan, ils sont souvent rebutés par ce qu'ils voient chez les autres – leur douleur et leur malheur partagés – et Griffin n'avait donc pas envie d'inviter ses semblables. Ce dont ces personnes « en manque » ont soif, c'est l'amour de ceux qui ne font pas partie de leur monde – de ceux qui ont un surplus. De ceux qui ne vivent pas dans leur ghetto. Ils aspirent à une chaleur humaine qu'ils ne peuvent pas facilement trouver ou exprimer au sein du Ku Klux Klan, dont j'ai toujours vu les membres, émotionnellement atrophiés, se tenir seuls lors des rassemblements. Au fil des années où j'ai travaillé avec différents groupes, j'étais souvent leur « membre » le plus ancien. Après moins d'un an, j'en ai vu beaucoup démissionner et rejoindre les Alcooliques anonymes, les Narcotiques anonymes ou des groupes religieux — n'importe où où ils pouvaient trouver un peu de cet amour que l'idéologie du Ku Klux Klan n'a jamais permis de faire grandir.
C'est pourquoi ma petite expérience de communication non violente – même si je n'ai eu qu'une seule journée – a réussi, même avec Griffin, l'un des chefs du Klan les plus redoutés depuis les années 1960. Quelques mois plus tard seulement, il quittait les Cleveland Knights of the KKK, qu'il avait dirigés pendant la majeure partie de sa vie, et le groupe s'est effondré.
Je ne prétends pas que cela soit uniquement dû à mon intervention — le changement est toujours le fruit de nombreux facteurs. Mais pour un homme qui avait passé sa vie sur la défensive, face même à des foules haineuses scandant « Mort au Klan », rencontrer soudainement quelque chose qu'il a vécu comme un véritable amour peut faire toute la différence. Surtout à un moment de vulnérabilité — quand, comme il le disait, « un bon chrétien doit rencontrer son créateur ».
Je dis toujours à mes élèves : « Essayez cette méthode d'amour avec votre pire professeur — et voyez à quelle vitesse vos notes s'améliorent. »
Cela a clairement fonctionné avec deux des chefs du Klan les plus notoires des États-Unis. Plus encore, mes années passées parmi des personnes violentes m'ont convaincu que penser positivement aux autres fonctionne avec tout le monde — et qu'il est dans notre propre intérêt, ainsi que dans celui de la société, d'essayer sincèrement d'aimer nos semblables.

Comprendre les racines de la haine blanche : À propos de la souffrance des tueurs en série

Suite de la page 182

« On ne devrait jamais tenir pour acquis l'existence d'un "nous" lorsqu'il s'agit de la souffrance d'autrui—La compassion est une émotion instable. Elle doit se traduire en action, sinon elle se flétrit—Désigner un enfer ne nous dit rien sur la manière d'en sortir les gens, ni sur la manière d'atténuer ses flammes—Les photographies de la souffrance et du martyre d'un peuple, ou d'enfants, transforment ces événements en quelque chose de beau. Les cruautés macabres et l'incroyable impitoyabilité des actes montrés sont également représentées—Les récits peuvent nous aider à comprendre. Les photographies font autre chose : elles nous hantent. » – Susan Sontag dans « Regarding the pain of others »

Un soir de 1991, alors que je roulais, j'ai aperçu une femme blanche d'un certain âge sous les piliers de l'autoroute et je l'ai prise en stop. Elle avait été agressée par des voyous noirs et saignait tellement que j'ai dû l'emmener à l'hôpital. Une heure plus tard, j'ai repéré un homme blanc au bord de la route. Furieux et tendu, il venait d'être licencié sans indemnité d'un bateau de pêche à la crevette dans le golfe et attendait depuis trois jours qu'on le prenne en stop.
Vu le désespoir dans les yeux de Woody, j'aurais facilement pu déclencher une réaction violente chez lui en montrant de la peur et de la méfiance. Quand je lui ai parlé de la femme blanche que ses agresseurs noirs venaient de laisser pour morte, Woody a commencé à s'ouvrir. (Je n'avais alors aucune idée à quel point j'allais m'impliquer dans sa famille.) Il m'a dit qu'il n'avait jamais été attaqué par des Noirs parce qu'il « les attaquait toujours le premier ». Petit à petit, il m'a raconté comment lui et ses deux frères avaient tué tant de « nègres » que je ne pouvais pas les compter sur mes doigts et mes orteils.

J'étais désormais complètement réveillé. Au début, j'ai cru qu'il se vantait, mais ses récits comportaient trop de détails et de lieux précis. Lorsqu'il a également évoqué les mauvais traitements qu'il avait subis dans son enfance, j'ai conclu un marché avec lui : je le ramènerais chez lui, ce qui me ferait faire un détour de quatre heures, s'il acceptait de me raconter ses histoires et de me laisser les enregistrer.
« Mais je ne te dirai pas où j'habite. Dépose-moi simplement quelque part dans ma ville. » Il savait que je pouvais aller directement voir la police avec mon enregistrement.

Dans mon émission, mise à jour pour inclure Woody et sa famille, sa voix a choqué les étudiants universitaires. Quelques années plus tard, après avoir écouté cette voix cauchemardesque nuit après nuit, j'ai voulu savoir ce qu'il était devenu. Quand j'en ai enfin eu l'occasion au printemps 1996, j'ai invité Eli Saeter, l'éditeur norvégien des livres de Toni Morrison, à m'accompagner en tant que témoin.
Ce qui l'effrayait le plus, c'était que toutes les personnes que nous rencontrions avaient été en prison pour meurtre ou viol.
« Ils me rappellent les hommes du film Deliverance », a-t-elle dit.
À notre arrivée, un brouillard épais recouvrait les lieux. Cela donnait à notre chasse au tueur en série dans ce paysage marécageux, où nous ne voyions pas à deux mètres devant nous, une atmosphère inquiétante et irréelle.
Au bout de trois jours, nous avons trouvé le cousin de Woody. « C'est vrai, comme vous le dites, Woody est venu ici il y a cinq ans », a-t-il déclaré. « Lui et son ami Bobby se sont introduits dans une maison, et Woody a poignardé une jeune fille de seize ans pendant qu'elle dormait. Il a écopé de vingt-cinq ans de prison. Il s'est comporté comme un idiot pendant le procès. Il faisait du bruit, se moquait du juge et raillait tout le monde. J'ai essayé de le calmer, mais ça n'a servi à rien. Il a tout gâché pour lui-même. »
Nous avons retrouvé la victime de Woody, Sarah, qui nous a raconté cette horrible nuit. Woody l'avait tirée de son lit et lui avait ouvert le ventre et les poumons avec un long couteau. Elle a survécu après plusieurs séjours coûteux à l'hôpital, mais personne n'avait aidé cette pauvre famille à surmonter le traumatisme.

Cela s'était produit seulement quelques jours après que j'ai déposé Woody. Cela m'a déprimé. Au cours de notre nuit ensemble, j'avais cru l'avoir aidé à prendre conscience de la douleur et de la colère qui l'habitaient. J'ai essayé de dire à Sarah que Woody avait été mon ami, mais ma voix s'est brisée sous le poids de la culpabilité et du regret quand j'ai vu la terreur dans ses yeux. Elle ne voyait en lui qu'un monstre sanguinaire et racontait comment il s'était comporté comme un « animal » pendant le procès, criant « Un jour, je t'aurai ! » avant d'être traîné hors de la salle d'audience enchaîné. Depuis, elle vivait avec des cauchemars où il revenait.
Il était important de comprendre Sarah, la victime du bourreau en puissance, car pendant tant d'années, je m'étais surtout occupée de la victime qui se cachait en ce bourreau.

Lorsque nous nous sommes rendus chez Woody, une femme a ouvert la porte moustiquaire et a dit :
« Je sais qui vous êtes. Woody est rentré à la maison il y a cinq ans, tout joyeux. Il a dit qu'il avait été pris en stop par un inconnu qui l'avait forcé à tout raconter sur lui-même.

Je me suis demandé qui cela pouvait bien être, car Woody est la personne la plus secrète que je connaisse. »
Adeline, la mère de Bobby, le complice de Woody, vivait là avec Rose, la mère de Woody et de ses deux frères aînés, Sammy et John.

« Oh oui, c'est horrible. Ce n'est pas le genre de Woody de faire une chose pareille, mais il était désespéré quand tu l'as ramené à la maison après des mois de travail dans le Golfe sans être payé. Lui et Bobby avaient bu et pris de la drogue, et je pense que c'est Bobby qui a commencé. Ils sont rentrés en courant à deux heures du matin, martelant la porte et criant : « Maman ! Maman ! On a fait quelque chose de terrible ! » Puis ils se sont évanouis sur la pelouse, où la police les a trouvés endormis. »



Woody, le soir où je suis passé le chercher en 1991 après ma conférence à l'université de Houston

J'étais soulagé de constater qu'il n'y avait rien eu de prémédité chez Sarah, seulement la douleur et la rage que j'avais perçues chez Woody. Sous l'emprise de la drogue, lui et Bobby avaient volé un vélo devant la maison de Sarah et s'étaient disputés pour le garder. Woody s'était introduit dans la maison pour s'emparer d'un couteau de cuisine afin de s'en servir contre son demi-frère, qui s'était enfui. Dans une frénésie sanguinaire, Woody avait ensuite enfoncé les portes à coups de pied et attaqué la famille endormie.
Quant au comportement « bestial » de Woody pendant le procès, Adeline a expliqué qu'il était terrifié, les jambes tremblantes à l'idée que sa vie était finie. Les pauvres se détruisent sans cesse, ai-je pensé, car son comportement avait convaincu la cour qu'il ne devait jamais être libéré, ce qui a ajouté dix ans à sa peine.

Ce qui nous unissait, Adeline et moi, c'était l'amour que nous portions toutes les deux à Woody. J'ai été frappée par la clarté avec laquelle elle comprenait que les abus subis pendant son enfance avaient conduit à sa violence.

Et ses frères ? Woody avait dit qu'ils l'avaient emmené avec eux dans leurs tueries, assassinant des Noirs sans raison. « Est-ce que cela pourrait être vrai ? »
« Oh oui », a dit Adeline. Elle les avait souvent entendus parler de ces meurtres, bien qu'elle ait ajouté que leur père, Vincent, avait été encore pire, et leur grand-père pire encore. « On faisait juste ce genre de choses par ici, à l'époque. » Cela ressemblait presque à des excuses.

« Sammy est comme son père. Un homme terrible. Une organisation a fini par l'arrêter. Perpétuité. Il ne sortira jamais. » Agacée, elle a dit que Sammy n'avait été emprisonné pour son dernier meurtre que parce que la NAACP l'avait qualifié de crime haineux. Autrefois, il ne se passait rien après de tels meurtres.
Elle ajouta que Sammy continuait à tuer des Noirs en prison. Lorsqu'un détenu noir lui avait dit qu'il serait bientôt libéré, Sammy avait répondu : « Non, tu ne le seras pas ! »
La veille de la libération de cet homme, Sammy l'avait aspergé d'essence et y avait mis le feu, le réduisant à un cadavre carbonisé. Woody m'avait dit que Sammy dirigeait le gang aryen de la prison.

En l'absence d'une vraie mère, Woody appelait Adeline « maman » et lui téléphonait chaque semaine depuis la prison. Les choses se compliquaient encore davantage car il sortait avec sa fille toxicomane, Dawn, pour laquelle, tout comme pour son fils Bobby, elle semblait avoir peu d'affection.
Et John, le frère cadet ? A-t-il également participé aux meurtres ?

« Je ne sais pas combien de personnes il a tuées, mais je sais qu'il a tué un homme une fois. Il n'a écopé que de trois ans pour ça. »
Plus tard, nous avons pris la route vers les marais pour retrouver John, malgré les avertissements sévères d'Adeline.

« Tu ne comprends pas ? C'est le pire de tous. Il est froid, dur, et il ne te parlera jamais. »
Sa description effraya Eli, qui en avait déjà assez entendu parler de violence, et il insista pour que nous partions avant la tombée de la nuit. Mais maintenant que j'avais enfin trouvé l'homme capable de corroborer l'histoire de Woody, je refusais d'abandonner.



Angel nous fait signe de la main depuis la caravane pour nous dire au revoir

Alors que nous roulions à travers le marécage sans fin, où des arbres dénudés se dressaient comme des doigts squelettiques sous une mousse espagnole fantomatique, Eli pâlissait de plus en plus.
« Tu n'étais pas venue pour découvrir l'Amérique ? » lui ai-je demandé, essayant de lui remonter le moral, amusé que la réalité semble avoir emprunté les pires effets spéciaux d'Hollywood, avec un épais brouillard au-dessus des eaux noires infestées de crocodiles. « Pourquoi les gens vont-ils voir ce genre de films alors que la réalité est bien plus passionnante ? », ai-je demandé à Eli.

Au cœur du marais, juste avant la tombée de la nuit, j'ai trouvé une caravane délabrée dont les fenêtres étaient recouvertes de plastique. Des bateaux rouillés et des voitures accidentées jonchaient les environs. Quand j'ai vu deux filles blanches sales, hirsutes et pieds nus, le nez qui coulait, j'ai su qu'il s'agissait des enfants de John.
Eli était tellement effrayée qu'elle a verrouillé les portières de la voiture et a refusé de sortir. Pour elle, la scène ressemblait à un passage de Deliverance (en Norvège, le film s'appelait « Excursion avec la mort »).

Elle craignait que si John nous tirait dessus, personne ne retrouverait jamais nos corps dans ces marécages. Je me suis souvenu de la description détaillée de Woody sur la façon dont leurs visages s'étaient figés lorsqu'ils avaient un jour retiré le cadavre dissous d'une de leurs victimes d'un filet à écrevisses.

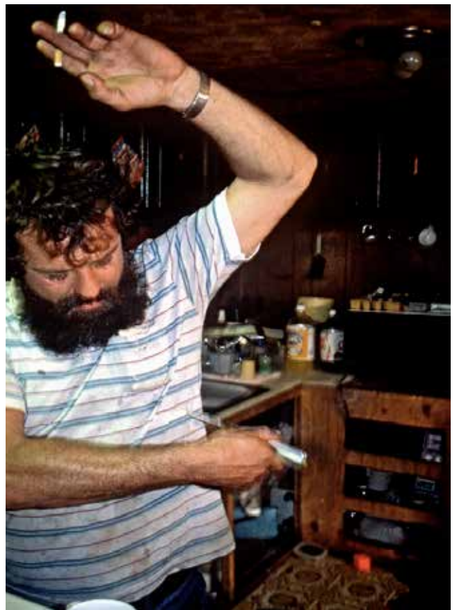
Pourtant, je n'ai fait preuve ni de courage ni de naïveté en partant à la recherche de John. Dans ce marécage sombre, j'avais l'impression d'être sur un sol parfaitement solide. J'étais presque euphorique, car l'une des grandes énigmes de la vie semblait enfin à ma portée. Cet état d'esprit avait son importance. Lorsque John finit, comme je l'avais prédit, par se comporter d'une manière diamétralement opposée à ce que l'on attendrait d'un psychopathe terrifiant, comme sa famille avait insisté pour le décrire, c'était précisément parce que j'avais mentalement élevé cet homme désespéré au rang de celui qui détenait la réponse à l'énigme de la vie. Ainsi, j'ai pu lui donner ces pouvoirs inimaginables que les gens acquièrent quand on leur témoigne de la confiance et un profond intérêt humain : il s'est senti accepté et aimé.

Certes, il était isolé, hostile et, oui, impressionnant. Il est venu à la porte avec un pistolet, la barbe hirsute et le corps couvert de tatouages violents. Pourtant, quand je lui ai dit que j'étais un ami de Woody, il s'est immédiatement ouvert. Le pistolet fut rangé et remplacé par des tasses de café frais.

Je ressentis bientôt une telle chaleur de la part de John et de sa femme, Connie, que je persuadai Eli d'entrer. John était bel et bien le même « monstre » couvert de sang que Woody avait décrit dans son interview et qu'il m'avait martelé dans la tête pendant mes conférences pendant cinq ans. Mais en même temps — Eli était d'accord —, c'était aussi un petit enfant effrayé qu'on ne pouvait s'empêcher de vouloir prendre dans ses bras.

Étant donné que j'aurais très bien pu être un informateur de police rusé, il était étonnant de voir à quel point il avait suffi de peu pour les faire s'ouvrir et parler avec empressement d'eux-mêmes. C'est dans cette conversation même, dans le lent travail de surmonter la douleur, que résidait la réponse à toute violence. Pourtant, partout dans le monde, les gouvernements s'aveuglent avec leur rhétorique archaïque du « œil pour œil » et leurs réflexes répressifs récidivistes tout droit sortis de la forteresse de droite de Lucifer.

Pendant le reste de la journée, John et Connie ont décrit la violence qui traversait leur famille. « Regardez Angel », a dit Connie en soulevant sa fille de deux ans et demi, victime de maltraitance. « Elle est pleine de violence envers sa sœur. C'est elle la méchante ! »



John montre comment il a enfoncé le couteau dans le corps de l'homme noir



John apprend à Natasha, âgée de 7 ans, à manier les armes et me montre une partie de sa collection d'armes posée sur le lit des enfants

Eli et moi avons immédiatement pensé que c'était exactement ainsi que l'enfant devenait « méchante » : en entendant depuis sa naissance qu'elle n'était pas assez bien. Sa mère la fessait sans cesse, mais elle ne pleurait presque jamais. Son visage aux yeux rougis n'exprimait que de l'humiliation et du ressentiment.

Les deux parents ont admis qu'ils ne devenaient violents que lorsqu'ils étaient ivres, et il était facile d'imaginer ce que devait être la vie pour les deux filles. Ils ont donné d'innombrables exemples de la violence dans laquelle ils avaient été impliqués. Je n'avais guère besoin de poser de questions sur les meurtres de Noirs ; leurs remarques désinvoltes et sanglantes correspondaient parfaitement aux descriptions de Woody.

Quand j'ai demandé à voir les armes utilisées pour les meurtres, John a sorti sept fusils et trois pistolets, des armes qu'il avait déjà appris aux petites filles à utiliser. Il a même montré avec un couteau comment il avait poignardé un père noir devant sa famille.

Je l'ai photographié sous un portrait de son propre père, l'homme qui avait transmis toute cette violence. Le portrait était accroché dans un cadre doré et dégageait une malveillance inquiétante qu'aucune pose de studio ni aucun habit du dimanche ne pouvaient dissimuler.

John voulait que nous passions la nuit chez lui et que nous allions chasser l'alligator le lendemain matin. Il vivait du braconnage illégal d'alligators et avait rempli le réfrigérateur de leur viande.





Photo de famille des parents de John, Rose et Vincent



Les marécages peuplés de crocodiles où vivaient John et Connie

J'étais tenté, mais Eli s'opposa à « aller chasser l'alligator dans le marais avec un tueur en série dans le brouillard ». Nous sommes donc repartis dans l'obscurité après des adieux chaleureux. Sur le chemin du retour, nous étions terrifiés et ne pouvions parler d'autre chose.

Voyage d'automne 1996

ICet automne-là, je suis revenue avec la journaliste de télévision danoise Helle Vibeke Risgaard pour filmer la famille traumatisée. John était parti travailler en mer, et Connie s'est donc exprimée plus ouvertement à son sujet. Pendant des jours, nous avons entendu le récit d'un meurtre après l'autre, cette fois devant une caméra Betacam allumée.

Les récits se succédaient dans un tel chaos que nous avons rapidement eu le vertige. Au bout de quelques heures, nous pouvions à peine nous souvenir, ni même nous soucier, de tous les meurtres dont nous avions entendu parler.

Connie était un étrange mélange. Elle semblait rationnelle et posée, mais Rose et Adeline affirmaient qu'elle était encore plus violente que John, qu'elles considéraient comme sa victime. Elle répétait sans cesse que sans sa religion et les enfants, elle l'aurait quitté depuis longtemps. Pourtant, nous en avons vite douté. Sans les enfants, qui aurait-elle pu battre ?
John parti, nous avons osé boire avec Connie, souvent jusqu'à quatre heures du matin, et nous avons vu beaucoup plus clairement comment elle traitait les enfants. Un instant, elle était aimante ; l'instant d'après, elle explosait de rage et fouettait Angel, âgé de trois ans, avec une ceinture en cuir.
Cela a conduit à un conflit entre Helle et moi. Helle a instinctivement essayé de protéger l'enfant, ce qui m'a rendu fou car cela m'empêchait de photographier la maltraitance.

Naturellement, elle s'est écriée : « Quel homme cruel tu es ! » et des propos du même genre.
« Si tu avais passé plus de temps dans les ghettos noirs et vu ce genre de maltraitance tous les jours », ai-je répondu avec colère, « tu saurais que ce n'est pas ton rôle de sauver tous les enfants sur un coup de tête. Ton travail consiste à donner aux parents les moyens de s'aimer eux-mêmes et, par conséquent, d'aimer leurs enfants. Pourtant, pour éviter d'être témoins de la violence et des enfants maltraités, nous fuyons le ghetto. En fin de compte, nous devenons ainsi la cause directe de la maltraitance de ces enfants. »

Je savais que je n'avais pas besoin de faire la leçon à Connie sur le fait qu'il est mal de frapper les enfants. Les gens le savent déjà. Si j'avais moralisé, elle se serait seulement sentie encore plus mal dans sa peau.

Mon jugement plus froid me disait aussi qu'une intervention était inutile à ce moment-là, car l'enfant s'attendait à la correction. Elle ne pleurait même pas. Par dépit, elle continuait le comportement qui avait rendu sa mère folle.

Pourtant, photographier ces mauvais traitements n'était pas quelque chose que j'appréciais pour une émission sur les Blancs pauvres. Je me demandais sans cesse où se situait la limite. À quel moment devais-je intervenir ?

Contrairement à la violence plus incontrôlée que j'avais souvent observée chez les Noirs pauvres, la présence d'un étranger tempérait généralement l'agressivité des parents blancs pauvres. Le simple fait de photographier Connie lui montrait que son comportement était inacceptable, mais de manière plus douce que si nous l'avions ouvertement condamnée. Lui dire qu'elle était « une mauvaise personne » n'aurait fait que répéter ce qu'elle faisait déjà à l'enfant.
Certains lecteurs seront sans doute choqués par cela. Pourtant, ces mêmes personnes s'opposent rarement à la violence lorsqu'elles la voient dans mon exposition.
Dans les années 1990, lorsque l'exposition a connu un regain d'intérêt, j'ai eu le sentiment qu'elle reflétait la violence croissante



Connie frappait Angel, alors âgée de deux ans



Angel, victime de maltraitance. Cherchait-elle de l'aide ?



Connie fouettait les enfants

dans la société due à l'augmentation de la maltraitance infantile. Elle a également suscité un intérêt accru pour ce que j'appelle la pédagogie de l'oppression — comprendre comment la violence se perpétue est essentiel pour protéger les enfants.
Pourtant, je peux facilement défendre le point de vue opposé : qu'il est toujours nécessaire de mettre fin à la violence envers les enfants et les femmes, même si cela implique de perdre des preuves photographiques essentielles. Car si ceux d'entre nous qui recherchent ces marginaux se contentent de les documenter (de les exploiter ?) sans jamais intervenir, alors qui le fera ? Quel que soit notre objectif, le bon Samaritain ne peut pas simplement ouvrir son objectif et passer son chemin.

Le pire n'était pas le conflit éthique, digne de Dostoïevski, mais ce que Helle et moi avons progressivement ressenti envers l'enfant maltraitée. Lorsque nous sommes entrés pour la première fois dans ce nid de guêpes détrempé, toute notre sympathie allait aux deux enfants battus aux yeux cernés. Nous allions bientôt sentir comment « nous » finissons toujours par contribuer à forcer ces victimes à endosser le rôle de l'oppresseur — le cercle vicieux.

Jamais je n'avais vu aussi clairement qu'avec Angel, âgée de trois ans, comment la maltraitance peut se transformer en rancune. Chacune de ses réactions semblait motivée par le ressentiment. Au début, on a envie de prendre un tel enfant dans ses bras et de le réconforter. Mais l'enfant mord rapidement la main tendue et détruit tout l'amour et la patience que l'on peut mobiliser.
De huit heures du soir à quatre heures du matin, cette petite « Angel » « maléfique » a détruit presque toutes nos caméras, nos micros, nos câbles et nos bandes. Peu à peu, nous avons senti la violence monter en nous, jusqu'à ce que nous ayons nous-mêmes envie de lui crier dessus, de la frapper, de la jeter à terre.
C'est ainsi que, partout dans le monde, nous blessons les blessés.
Après avoir passé des années à enseigner aux étudiants le cercle vicieux de l'oppression, ce fut une leçon troublante de sentir à quelle vitesse je pouvais moi-même en faire partie.



Natasha, âgée de 7 ans, le jour où elle a fièrement avoué avoir frappé un petit garçon noir jusqu'au sang

À quelle vitesse Helle et moi pouvions devenir la « coalition des volontaires » de Connie, sombrant avec elle là-bas dans ces marécages.

Le plus effrayant était le lien étroit entre la maltraitance et le racisme. Quand nous avons demandé à Angel ce qu'elle pensait des Noirs, elle a eu l'air complètement perdue.
« Qu'est-ce que tu entends par Noirs ? Nègres ? On tire sur les nègres, n'est-ce pas, maman ? »

Lorsque la caméra tournait et que Connie était sobre, elle la corrigeait parfois et utilisait le mot Noir devant l'enfant. C'était intéressant car cela montrait que l'argument de Gunnar Myrdal dans An American Dilemma était valable même parmi les couches les plus basses de la société. En d'autres termes, il existe un conflit entre les idéaux supérieurs de la société, tels que « nous sommes tous égaux », et les messages complètement différents que les parents nourrissent dans leur « instinct » au sujet des « sous-humains », qui finissent par s'infiltrer dans l'inconscient de leurs enfants.

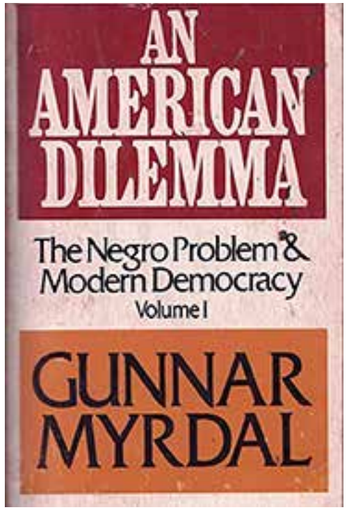
Nous l'avons vu encore plus clairement avec Natasha, âgée de sept ans. Connie a accepté que Natasha ait causé des problèmes à l'école parce que, comme l'expliquait Natasha, « le nègre assis devant moi sentait mauvais ». Mais Connie s'est mise en colère lorsque Natasha a été renvoyée pour avoir formé un gang avec quatre autres filles.

J'ai senti qu'il y avait plus derrière tout cela et j'ai demandé si le gang avait pris pour cible des Noirs. Au début, Natasha a hésité. Le simple fait que j'utilise le mot « noir » lui indiquait que j'étais du côté du mot en « n », donc sa réponse n'était pas aussi facile cette fois-ci que lorsqu'elle avait répété de manière rhétorique : « Les nègres puent ! » Mais plus tard, elle a admis que les filles avaient attiré un garçon noir dans les bois et l'avaient frappé à la tête avec une pierre jusqu'à ce que le sang coule à flots.
Elle prenait visiblement plaisir à décrire cette agression horrifiante dans un langage cru et explicite. Pourquoi avait-elle fait cela ? Parce qu'un jour, dans un élan de politiquement correct, sa mère lui avait dit que « les niggers saignent rouge, tout comme nous ».

C'était la façon dont Connie lui disait (quand elle était sobre) que « nous sommes tous égaux, alors parle gentiment de tes camarades de classe ». Mais Natasha ne croyait pas à ce message. Cela contredisait tout ce qu'elle avait appris à la maison sur le fait de « tuer des niggers ». Elle a donc formé un gang et blessé un garçon pour vérifier si c'était vrai.

À cela, Connie a simplement répondu : « Ce n'était pas gentil de ta part, Natasha. » Mais nous avions tous bu, et Connie l'a dit avec un grand sourire. Elle était manifestement fière. Natasha a donc compris qu'il était acceptable de fracasser le crâne d'un garçon simplement pour savoir si les Noirs saignaient rouge.

J'ai rarement vu une leçon aussi classique sur la pédagogie du racisme. C'est là l'arme redoutable à double tranchant du double message pratiqué par la grande majorité – c'est-à-dire nous, gens ordinaires, sensés et « libéraux » – qui martelons sans cesse à nos enfants « nous sommes tous égaux », le credo américain, et « l'amour chrétien ». Pourtant, lorsqu'il s'agit des habitants des « quartiers défavorisés », des Noirs, des



« La bible de la recherche sur le racisme », qui a inspiré Johnson pour ses lois sur les droits civiques



Angel avec son nouveau compagnon de jeu bien-aimé

homosexuels, des Juifs et des musulmans, nous haussons inconsciemment les sourcils ou modifions le ton de notre voix, envoyant ainsi le message que quelqu'un n'est « pas aussi égal ». Les enfants ne peuvent pas assimiler un tel double message avec son oppression cachée, et ils se comportent selon divers schémas racistes en grandissant, poussés par la douleur et la confusion.

Pourtant, Connie m'a aussi donné de l'espoir. Comme je l'avais constaté avec des criminels violents et des membres du Ku Klux Klan ; comme Ivan l'affirme dans Les Frères Karamazov, on n'a pas besoin d'enseigner le bien et le mal à un adulte comme Connie. Tout le monde sait que tuer, haïr et infliger de la douleur sont des actes répréhensibles. Cependant, prisonniers de leur propre douleur atroce, ils ne peuvent pas toujours se montrer à la hauteur de leurs idéaux les plus élevés.

Connie exprimait notre humanité commune la plus profonde mieux que quiconque, si bien que je ne pouvais m'empêcher de ressentir de plus en plus d'affection (et de joie) en sa présence. Elle était une énorme boule de violence et de haine explosives, mêlées d'un étrange mélange de bon sens, de tendresse et d'amour. Pourtant, elle avait un profond désir d'exprimer les idéaux les plus nobles.

J'étais heureux de ressentir cette attirance féroce pour Connie, car cela me rappelait mes sentiments envers les Noirs en tant que victimes. Il est devenu évident qu'elle-même était une victime lorsque nous avons rencontré le père de Connie, alcoolique désespéré et à moitié fou, bien que Connie ait affirmé qu'il n'y avait jamais eu de relation incestueuse directe entre eux.
Ce n'est qu'après quelques jours passés dans les marécages que nous avons réalisé à quel point notre propre sens moral avait dérapé. Cet été-là, John avait attrapé un raton laveur, qui était devenu l'animal de compagnie de la famille. Les enfants dormaient avec lui et lui donnaient des biscuits. J'ai même pris plaisir à me laver dans la « salle de bain » crasseuse, car le raton laveur – un « ours à laver » en danois – m'aidait à me laver dans la baignoire grâce à sa grosse queue. C'était si charmant que Helle a voulu faire une émission de télévision pour enfants sur ces enfants négligés qui jouaient avec lui. Mais elle n'avait plus de cassettes vidéo. Avant notre arrivée, je l'avais prévenue : « Cette famille est tellement désemparée que tu ne peux pas les interroger directement sur leur violence. Laisse simplement ta caméra tourner tout le temps, surtout quand ils sont ivres, et tu captureras des images vraiment choquantes d'eux discutant avec désinvolture de leurs meurtres. »

Au cours de nos nuits passées à boire et à raconter des histoires de tueries, nous avons épuisé nos cassettes. Helle a suggéré d'enregistrer par-dessus les anciennes. À ce moment-là, le meurtre était déjà devenu si banal, si « banalité du mal », que j'ai dit à Helle que ce n'était pas grave, même si ces enregistrements étaient la raison même pour laquelle je l'avais emmenée.
Ce n'est que plus tard, alors que nous roulions sur l'autoroute, que nous avons réalisé que nous avions effacé une grande partie des preuves d'une histoire de meurtres en série extraordinaire – même selon les normes américaines – afin de réaliser une émission pour enfants insignifiante.

C'était un terrible exemple de la rapidité avec laquelle nous avions été endoctrinés par la logique tordue de Connie. Elle-même



Angel a été maltraitée par Connie, qui avait elle-même été maltraitée par son père (à droite)

l'a parfaitement exprimé lorsqu'elle a soudain demandé : « Est-ce que tu écris un livre sur nous ? »

Gêné, j'ai répondu honnêtement que je le ferais peut-être un jour, mais que je veillerais à les protéger (contre des poursuites judiciaires). « Tu n'as pas à t'inquiéter pour ça », a répondu Connie. « La seule chose que je ne veux pas que tu mentionnes, c'est la nuit où Woody et moi avons cambriolé un restaurant et volé des fruits de mer parce que nous avions faim. »

Elle savait que le cambriolage était illégal. Elle y était très sensible parce qu'un voisin noir lui avait un jour volé ses poulets. Mais quand elle était ivre, elle ne considérait pas le meurtre de Noirs comme illégal ou répréhensible.

Et peu de temps après, nous non plus. C'était une autre leçon que Connie m'avait apprise. Les meurtriers violents ne sont pas uniquement le fruit de coups reçus pendant l'enfance. Même les meilleurs et les plus vertueux d'entre nous peuvent rapidement subir un lavage de cerveau qui les pousse à endosser de tels rôles, comme nous le savons grâce aux soldats, aux tortionnaires et aux policiers du monde entier, tels que l'assassin de George Floyd.

Après de chaleureuses embrassades, nous nous sommes dit au revoir devant la caravane délabrée aux fenêtres recouvertes de plastique. Je savais que Connie allait me manquer – ou du moins le contact avec le côté violent de moi-même qu'elle avait révélé.

Une autre raison de partir était le père dérangé de Connie, dont les fantasmes sexuels à propos de Helle gâchaient chaque conversation. « Tu peux vraiment dormir dans la voiture avec une blonde aussi sexy sans faire l'amour ? », n'arrêtait-il pas de demander.
Ivre et fou, il exprimait ce que beaucoup d'Américains pensaient en silence lorsque j'invitais des Danoises à m'accompagner lors de mes voyages. Leur présence m'empêche également de succomber à l'engouement que je ne peux m'empêcher de développer pour mes sujets photographiques – et eux pour moi –, comme dans le cas de Connie.

Plus tard en 1996

Après avoir écrit à Woody pendant plusieurs années, j'ai enfin reçu l'autorisation de lui rendre visite en prison. Après près de vingt heures de route, je suis arrivé à la prison de haute sécurité, cachée dans un endroit rec-



Cinq ans plus tard, il ne restait plus rien de ce beau jeune homme en prison

ulé que peu de familles pouvaient se permettre d'atteindre.
Woody n'avait pas eu de visiteur depuis cinq ans et avait hâte de me voir autant que j'avais hâte de le voir. Pourtant, la rencontre fut choquante.
Après d'interminables contrôles de sécurité, Woody est entré dans la salle des visites enchaîné aux mains et aux pieds, avec des chaînes encore plus lourdes enroulées autour de son corps. Enlacer cet homme de fer, c'était comme enlacer une créature étrange. Le beau visage innocent dont je me souvenais, les longs cheveux blonds et l'air juvénile, avaient disparu. Avec les cheveux coupés courts, des tatouages, des dents manquantes et des cicatrices sur les bras, il ressemblait à une version grotesque de Sean Penn dans Dead Man Walking — mais bien, bien pire.

Cinq ans plus tôt, j'avais mis en doute ses récits de meurtres. À présent, je croyais tout. Il avait été sauvagement brutalisé dans cette prison, qui semblait bien pire qu'Angola.
Il avait passé la moitié de son temps dans l'obscurité de l'isolement cellulaire à cause d'infractions disciplinaires constantes. « Combien de bagarres ? » lui ai-je demandé. Il en a compté douze avec des détenus noirs et trois avec des détenus blancs — toutes des luttes à mort. Sa peine de 25 ans avait été prolongée à chaque fois. Pourtant, comme il vivait désormais presque exclusivement parmi des Noirs, il avait aussi acquis un respect réticent à leur égard.
« Ils savent se défendre », a-t-il dit.

Il m'a raconté qu'avant que je ne vienne le chercher en 1991, il avait un jour partagé une cellule avec un Noir. Furieux, il s'était fait passer une arme en cachette et lui avait tiré dessus. « Pas pour tuer le nègre », cependant, car cela lui aurait valu une peine de prison supplémentaire. Il lui avait tiré dans la jambe pour qu'on le transfère de sa cellule.

C'était impossible dans cette prison « high-tech ». Ici, il avait appris à vivre avec son compagnon de cellule noir. « Il ne me cherche pas et je ne le cherche pas. »
Ils ne parlaient jamais de race, et aucun des deux ne savait même pourquoi l'autre était incarcéré.
Sarah était la seule victime de Woody que je connaissais, je me sentais donc responsable en tant que messager. Comme Woody ne se souvenait de rien de la nuit où il l'avait agressée, il m'a demandé de lui raconter exactement ce qui s'était passé. « Cette pauvre fille », a-t-il répété plusieurs fois.
À propos de son comportement « bestial » au tribunal, lorsqu'il avait menacé Sarah, il a simplement dit qu'il avait été « un connard ». Il ne s'était même pas rendu compte qu'elle était là. Je lui ai dit à quel point la lettre dans laquelle il lui demandait pardon avait ému Sarah, et je lui ai demandé s'il était prêt à la rencontrer dans le cadre d'une rencontre victime-délinquant afin de tenter de panser les blessures. Après mûre réflexion, il a répondu non.
C'est alors que j'ai commis une terrible erreur. Je lui ai dit que Sarah avait peut-être été plus compréhensive que je ne l'avais imaginé parce que son propre frère était en prison.
Les tentatives de Woody pour faire preuve de compassion se sont immédiatement évaporées, et son instinct de tueur a pris le dessus. « Tu dois me dire son nom », a-t-il exigé. « J'ai entendu dire qu'il y a quelqu'un ici qui veut me tuer. En prison, c'est tuer ou être tué. »

Je savais qu'il parlait probablement du frère de Sarah. Au cours de mes conversations avec sa famille, son autre frère avait souvent dit : « Si jamais je mets la main sur lui… »

Je me suis soudain retrouvé pris dans une situation de vie ou de mort et j'ai réalisé qu'être un messager, un bâtisseur de ponts ou un homme de réconciliation n'était peut-être pas aussi facile que je l'avais imaginé. Comme Notre Seigneur lui-même, je devais décider qui allait mourir ! Si je ne révélais pas ce nom, ce serait Woody, mon ami, qui se ferait probablement égorger un jour. Je savais que je ne dirais pas le nom à Woody, mais je savais aussi que si je continuais à refuser, il me repousserait.
Revoir Woody m'a forcé à réévaluer une grande partie de ce que j'avais dit à son sujet dans mes conférences. Je pouvais encore entrevoir l'enfant blessé en lui, mais il devenait de plus en plus difficile de ne pas le voir à travers le regard critique de la société.

Je savais que je n'oserais pas relâcher cet homme dans le monde tel qu'il était. Pourtant, je savais aussi – et je ne cessais de me le rappeler – que cet état était causé par notre société moralisatrice et jetable. Sans compter que la prison l'avait encore plus brutalisé.

Cacher le nom du frère de Sarah était difficile, mais ne pas parler à Woody de Dawn, l'amour de sa vie, l'était presque autant.
J'avais appelé la mère de Dawn, Adeline, ce matin-là. Elle était sous le choc. Dawn avait tenté de se suicider la nuit précédente et avait été retrouvée à demi-morte dans un four à gaz. Adeline m'avait supplié de ne pas lui en parler, mais Woody n'arrêtait pas de poser des questions à son sujet. Et il y avait pire encore.

Dawn avait eu un enfant avec le meilleur ami de Woody. Je savais que si Woody l'apprenait, il voudrait le tuer lui aussi.

Dans ce bref récit, je n'ai fait qu'évoquer les problèmes insolubles qui se sont posés lorsque j'ai tenté de rester loyal envers tout le monde dans un milieu criminel régi par la violence.
Pendant les trois jours de route pour rentrer à New York, sous une pluie déprimante qui n'a pas cessé un seul instant, je ne pouvais penser qu'à une seule chose : MON dilemme américain.

1998

Près de deux ans après ma visite à Woody, j'ai reçu une lettre de Noël surprenante. Elle provenait du pire des trois tueurs en série : le frère aîné de Woody, Sammy.
J'avais tenté de lui rendre visite en prison en 1996. En tant que chef d'un gang aryen, il avait continué à assassiner des Noirs même derrière les barreaux, allant jusqu'à asperger d'essence un prisonnier endormi et à y mettre le feu.

Il s'excusait maintenant de ne pas avoir répondu à ma précédente lettre. Il en avait été légalement empêché, disait-il, puisqu'il avait passé deux ans au « trou » pour avoir poignardé à mort un prisonnier noir.
Mais maintenant, écrivait-il, il voulait faire quelque chose de plus créatif. Est-ce que certains de mes amis accepteraient de devenir ses correspondants ?

Plusieurs de mes amis noirs de la région travaillaient comme gardiens de prison. En les utilisant comme références, et après avoir attendu plusieurs années, j'ai enfin obtenu l'autorisation de rendre visite à Sammy. Le directeur, un chrétien, croyait au pardon.

Malheureusement, après avoir roulé près d'une semaine pour m'y rendre, j'ai trouvé la prison en confinement à cause d'une épidémie de grippe porcine.

Mit einer schwarzen Frau im Jahr 2003

En 2003, j'ai décidé d'y retourner avec une femme noire pour voir comment la famille réagirait. « Je veux savoir s'ils vont te tuer toi aussi », ai-je plaisanté auprès de Rikke Marott, un mannequin danois.

« Jacob », a-t-elle répondu nerveusement, « je suis une jeune femme noire. Tu es un homme blanc d'âge mûr. La moitié des hommes ici sont en prison pour avoir tué ou violé des Noirs. »
« Ils tuent aussi des Blancs », ai-je répondu.
« Ça ne change rien. »

Nous avons d'abord rendu visite à Rose, la mère de Sammy et John. Je voulais en savoir plus sur son passé.
« J'ai grandi au fin fond des marais, sans aucune autre famille autour », a-t-elle dit. « Nous étions neuf personnes dans une seule pièce. Nous étions si pauvres que nous devions tous travailler. Nous pêchions des crevettes dans les marais. Ce n'est qu'à l'âge de 13 ans que les autorités nous ont trouvés et envoyés à l'école, mais j'ai arrêté après le CM2 parce que mes parents avaient besoin de moi. Je n'ai jamais appris à lire ni à écrire. »

Rikke désigna la photo d'une belle jeune fille accrochée au mur.
« Ma fille, là, a disparu en 1967 », dit Rose. « Elle avait seize ans. J'ai reçu un appel anonyme m'informant qu'elle s'était noyée dans le port. »



Angel avec des lettres adressées à sa mère, dans lesquelles il promet d'être un meilleur enfant

« Qui a appelé ? » demanda Rikke.
« Peut-être le meurtrier. Personne d'autre ne savait où elle était. »
Sa voix tremblait et ses yeux se remplirent de larmes.
« On ne l'a jamais retrouvée. Ça fait 35 ans, mais je n'ai jamais perdu l'espoir qu'elle revienne un jour. »
« Notre famille est maudite », poursuivit-elle. « Il y a eu tellement de meurtres et d'accidents. Mon beau-fils est en prison pour tentative de meurtre : il a lacéré le ventre d'une jeune fille. Elle a survécu, mais elle ne pourra jamais avoir d'enfants. »

Quand j'ai interrogé Rose sur la façon dont le père de Woody, Vincent, lui avait arraché l'utérus, elle a fondu en larmes, gênée que je sois au courant. Elle avait tellement honte de ne plus avoir d'utérus qu'elle n'est pas allée à l'hôpital pendant un mois. Même là, elle n'y est allée que parce que les saignements étaient trop importants. Dans les instants qui ont précédé la tragédie, Vincent, qui avait beaucoup bu, a crié : « Je vais m'assurer que tu ne puisses jamais avoir d'enfants avec un autre homme ! »

Rose a dit qu'elle avait voulu le quitter, mais avant que j'éteigne la caméra, elle a avoué qu'elle avait tué son mari à la hache. Il n'était pas « tombé du lit », comme tout le monde me l'avait dit.

De plus en plus émue, elle a évoqué le meurtre de la sœur aînée de Woody. Au printemps, Adeline m'avait dit que sa fille s'était suicidée à l'âge de 16 ans après une longue relation incestueuse avec son père. Mais maintenant, Rose affirmait qu'Adeline avait en réalité été assassinée.

Abasourdis par tant d'histoires, nous avons oublié de demander par qui, quand elle a rapidement poursuivi.
« J'ai un autre fils en prison pour meurtre. Il a tué des gens au hasard. » Elle a décrit en détail (et en vidéo) tous les meurtres, mais a omis de mentionner que les victimes étaient toutes noires.

Plus tard, Rikke a dit : « Elle essayait de me protéger parce que je suis noire. Mais elle n'avait pas besoin de le faire.
Je sentais bien qu'elle se moquait de ma couleur de peau. Ce qui comptait pour elle, c'était qu'il y ait un autre être humain qui essayait de comprendre d'où elle venait. »

Alors que nous nous préparions à partir, j'ai dit que nous allions rendre visite à John.

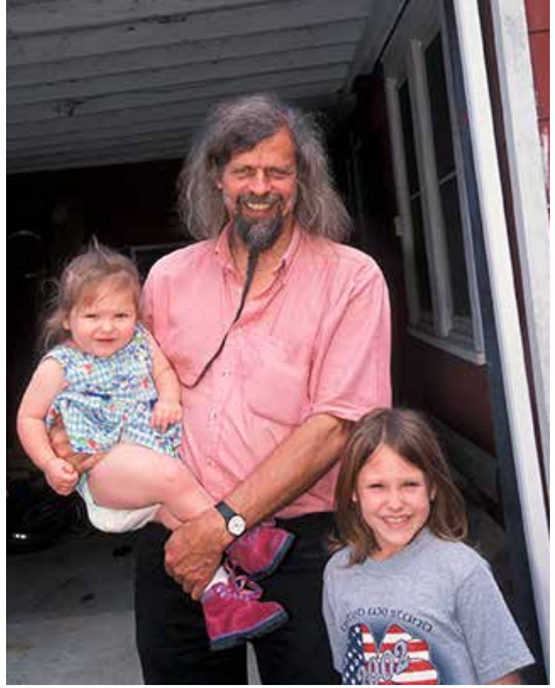
« La femme de John est morte », a répondu Rose. « Connie a été tuée l'année dernière après une de leurs disputes d'ivrognes. Elle a pris le volant et a eu un accident. John est maintenant parti travailler sur un bateau pendant plusieurs jours d'affilée. »
« Et les enfants ? » ai-je demandé.
« Ils ont été placés par les services sociaux », a dit Rose. « Ma fille chrétienne s'occupe des deux plus jeunes. L'aînée, qui a 17 ans, vit avec John et sa nouvelle petite amie. »

J'étais choquée, mais pas surprise. La mort de Connie semblait être le résultat inévitable d'un mélange dangereux de cocaïne, d'alcool et d'une vie entière de rage.
J'avais hâte de la revoir et j'étais en larmes pendant le long trajet en voiture pour rendre visite à ses enfants. Se souviendraient-ils de moi après sept ans ?

J'ai été soulagé lorsque nous sommes arrivés devant leur nouvelle maison, chez une « bonne famille chrétienne ». Comme si j'étais un oncle bien-aimé, Angel est sortie en courant et s'est jetée dans mes bras avec une joie incontrôlable.

On dit que les enfants ne se souviennent de rien avant l'âge de deux ou trois ans, mais Angel se souvenait clairement de moi.
J'étais arrivé, hanté par la honte d'avoir un jour voulu la frapper alors qu'elle était encore toute petite.

Heureusement, ce n'était pas le souvenir qu'elle gardait de moi. Comme sa famille était de celles que les Blancs comme les Noirs avaient fui dans les marécages, elle se souvenait probablement de moi comme de la seule étrangère « sensée » de son enfance qui avait été témoin de la profondeur de son traumatisme.



Angel, âgé de 9 ans, avec sa nouvelle sœur Sally en 2003



Rose montre à Rikke Marott la photo de son fils Sammy en prison



Natasha, âgée de 16 ans, aimait Rikke Marott



Avec Natasha en 2003, peu avant qu'elle ne s'enfuie de chez son père



John montre comment la pelouse s'est teintée de rouge de sang en 2009



John avec son beau-fils et sa petite-fille Connie, qui montre les armes qu'il avait utilisées la veille au soir pour commettre le meurtre

Bien que je n'aie connu Angel que brièvement en 1996, je pouvais désormais voir à quel point ces brèves rencontres avaient compté pour elle avant qu'elle n'atteigne l'âge de trois ans. À neuf ans, elle m'a pris par la main pour me présenter sa nouvelle famille, sa petite sœur et une lettre qu'elle avait écrite à sa mère décédée, dans laquelle elle promettait désormais de devenir « une bonne enfant ».

Natasha, aujourd'hui âgée de dix-sept ans, était tout aussi ravie de nous voir. Elle qui avait failli tuer un garçon noir à coups de pierres et qui avait depuis passé deux ans en prison pour d'autres crimes. Elle était particulièrement fascinée par Rikke et voulait être photographiée avec elle encore et encore.

Les enfants avaient été élevés pour « tuer les nègres ». Pourtant, leur douleur ne faisait aucune distinction quant à la couleur de la peau de la femme qui leur offrait de l'affection.

Rikke avait été adoptée par une famille danoise aimante et apportait avec elle tout l'amour dont ces enfants en manque d'affection avaient tant besoin.
Au cours des années qui suivirent, ils me demandèrent souvent pourquoi je n'avais pas ramené « cette charmante femme de couleur » avec moi.

2009

Pourtant, la malédiction familiale continuait de hanter les enfants. John finit par les récupérer. Comme il travaillait en mer, je ne le revis pas avant 2009, alors qu'il vivait dans une nouvelle caravane entourée d'un bout de terrain. À ce moment-là, j'avais appris à m'attendre à l'inattendu de la part d'un tueur en série. Alors, quand je lui demandai pourquoi sa cour était couverte de sang, il répondit de la voix rouillée d'un vieil homme :

« Eh bien, Jacob, tu sais qu'on a toujours fait des folies quand on était bourrés. Hier soir, j'étais tellement bourré que j'ai commencé à tirer sur ma seule vache. Elle a eu tellement peur qu'elle a sauté la clôture et s'est enfuie. Je suis monté sur mon cheval, je l'ai poursuivie à travers la ville, et après une course effrénée en pleine nuit, j'ai tué cette maudite saloperie à huit kilomètres de la ville. Ce matin, mon beau-fils de quinze ans et moi l'avons ramenée dans la camionnette. Nous venons juste de la dépecer ici, sur cette pelouse ensanglantée. »

« Eh bien, au moins, tu ne tues plus de Noirs », ai-je répondu.
« Non », a-t-il répondu. « On s'adoucit tous en vieillissant. Je crois que j'ai arrêté ça à peu près au moment où je t'ai rencontré. »

J'étais tellement soulagé que sa rage meurtrière de jeunesse semblait s'être estompée que je suis même allé pêcher des crevettes avec lui dans les marais.
Pour la première fois, nous avons eu l'occasion de parler calmement de sa vie et des violentes disputes avec Connie qui lui avaient finalement coûté la vie. Ce qui m'attristait le plus, c'était que ses deux filles avaient disparu.



John avec le plus jeune des enfants que Natasha a laissés derrière elle



Angel, âgée de deux ans, avec son oncle Woody, qui l'a violée par la suite

Natasha s'était enfuie à peu près au moment où je l'avais vue pour la dernière fois et avait désormais deux enfants à elle, qu'elle avait laissés chez John. Il n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait.
« Probablement de retour en prison », supposa-t-il.

Et Angel était en prison elle aussi. Après seize ans, Woody avait été libéré sur parole et avait emménagé chez John. Là, il avait violé Angel, alors âgée de treize ans, et l'avait rendue accro à la drogue. Furieux, John avait dénoncé son frère, qui avait été renvoyé en prison — cette fois pour la vie — pour avoir enfreint sa liberté conditionnelle.

Angel n'était pas une sainte non plus. À treize ans, elle avait volé une voiture pour emmener ses amis au McDonald's et avait été envoyée dans un centre de détention pour mineurs. Un an plus tard, elle s'était échappée en volant l'un des bus scolaires jaunes de l'établissement. Je ne sais pas comment quelqu'un d'aussi petite pouvait même atteindre les pédales.

Peut-être qu'elle ne le pouvait pas, car elle a eu un accident et détruit le bus. À présent, elle purgeait elle aussi une longue peine dans une prison si éloignée que John n'avait pas les moyens de lui rendre visite.

Pourtant, j'avais le sentiment que John, avec sa nouvelle femme, essayait sincèrement d'élever ses deux petites-filles mieux qu'il n'avait élevé ses propres filles.

L'une d'elles avait été prénommée Connie en hommage à leur grand-mère décédée. Pour la première fois, j'ai eu l'impression que John allait peut-être dans la bonne direction. C'étaient Angel et Natasha qui m'inquiétaient désormais.
en.

2012

Je n'ai retrouvé Natasha qu'en 2012. Elle m'a contacté parce qu'elle voulait que je l'aide à envoyer son père en prison. Rose, sa grand-mère, lui avait dit que c'était en réalité John — et non Sammy — qui avait commis le meurtre sur le marché pour lequel son oncle Sammy purgeait une peine à perpétuité.
Bien que Natasha n'ait jamais rencontré Sammy, elle trouvait scandaleux qu'il soit enfermé alors qu'elle savait que son propre père avait tué bien plus de Noirs.
Cela m'avait longtemps intrigué. Sur l'enregistrement que j'avais réalisé avec Woody vingt ans plus tôt, il disait clairement que John avait tué le père noir devant sa famille. John lui-même m'avait même montré comment il avait enfoncé le couteau dans le cœur de l'homme.

Selon Natasha, les frères avaient conclu un pacte immédiatement après le crime car il y avait eu de nombreux témoins. Sammy avait accepté d'endosser la responsabilité car John avait des enfants, et Sammy était recherché pour tant d'autres choses qu'il finirait de toute façon en prison.

« Ouah », ai-je pensé. À cause de cet accord étrangement honorable conclu pour l'empêcher de se retrouver sans père, Natasha voulait désormais que son père soit en prison.

Elle avait vingt-trois ans. J'ai décidé qu'il était enfin temps de lui demander ce dont elle se souvenait des meurtres de son enfance. Nous nous sommes assis derrière la cabane où elle vivait, avec une caméra vidéo devant nous. Elle a insisté pour que nous achetions d'abord une bouteille de whisky : « J'ai tellement de choses à te raconter. »

Au début, les souvenirs affluaient lentement, comme s'ils avaient été enfouis depuis trop longtemps. Mais au bout de quelques heures, j'ai eu l'idée de lui faire écouter un extrait de l'interview de Woody, enregistrée vingt ans plus tôt. Natasha a alors fondu en larmes et s'est mise à trembler violemment dans mes bras. C'était comme si la cassette avait rouvert les blessures de son enfance. Elle m'a parlé de certains des meurtres dont elle l'avait entendu se vanter et m'a raconté à quel point elle avait souvent aidé à nettoyer le sang de la voiture après que John soit sorti « tuer des nègres ». Elle a même assisté à l'un des meurtres.

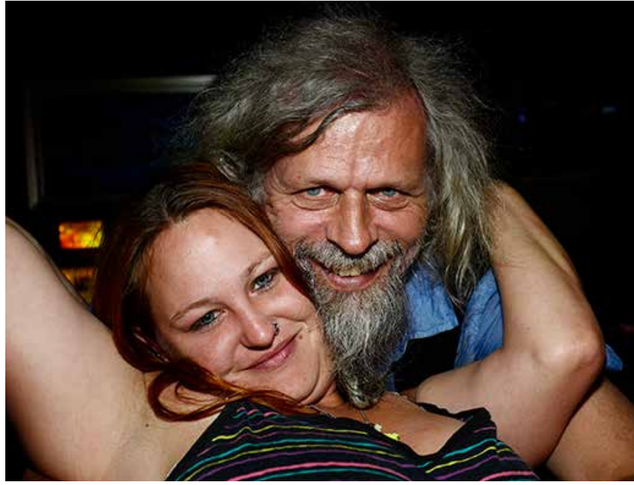
« On était sur la route, et ce Noir dans une petite Honda a coupé la route à papa. Papa l'a poursuivi et l'a percuté. J'ai vu ce nègre valdinguer dans le fossé — papa l'a littéralement percuté à 80 km/h.



Avec Natasha lors de notre entretien thérapeutique en 2012 - Natasha avec ses amis déjantés accros à la méthamphétamine au « Loch » le même soir







Natasha et ses amis au bar de nuit où Natasha distribuait des « tequila bodyshots »



Natasha et Angel sur une photo de famille

Papa était juste assis là à rire, en disant que cette putain de salope ne couperait plus la route à personne. Et puis, le lendemain, ça passait à la radio : on demandait si des témoins voulaient se manifester. Il y avait une récompense et tout. »
« Donc, tu l'as entendu à la radio, et tu savais que c'était ton père. »
« Oui, j'étais là avec lui. »
« Et puis tu as eu des remords. C'était la première fois que tu sentais que quelque chose n'allait pas ? »
« Oui, à peu près la seule fois où j'ai pensé que quelque chose n'allait pas — parce que je l'ai vu de mes propres yeux. »
« Juste parce qu'il était recherché pour ça ? »

« Je ne sais pas si c'était parce qu'il était recherché pour ça, mais j'étais là et j'ai tout vu. Je ne suis pas quelqu'un de violent, de violent. Ne te méprends pas. J'ai beaucoup de problèmes de colère, et si quelqu'un m'énerve, il verra le pire de moi, mais je ne suis pas un tueur de sang-froid. Papa te regardera droit dans les yeux et te poignardera — juste parce que tu te tiens là. Il n'a ni culpabilité, ni remords. »

« Mais tu ne savais pas que c'était mal de tuer des gens ? »
« Non, on a été élevés pour tuer des *n-word*s, alors comment aurais-je pu le savoir ? Ce n'est qu'à l'âge de 14 ans environ, quand j'ai entendu ça à la radio, que j'ai commencé à me retourner contre mon père. Et peu après t'avoir vu, toi et cette gentille dame de couleur, la dernière fois, je me suis enfui de chez moi. »

Je me sentais coupable parce qu'elle voulait utiliser ma cassette de Woody comme preuve contre son propre père au tribunal. Elle l'aimait, mais elle le voyait désormais comme un tueur sans remords. John, en revanche, était devenu mon ami de confiance au fil des ans. Il me racontait tout, mais j'ai toujours pensé ou espéré qu'il ne faisait que se vanter. De plus, je l'ai toujours considéré comme une victime.
Le whisky et les détails horribles et sanglants nous excitaient tous les deux.

Assise à côté de moi devant la caméra, elle a commencé à m'embrasser et à me serrer dans ses bras (photographiée avec enthousiasme par son nouveau petit ami, qui allait bientôt devenir le père de son troisième enfant). Elle le faisait de plus en plus souvent, réagissant à la joie de libérer quelque chose qu'elle avait refoulé pendant si longtemps.

Même tout en condamnant son père, elle continuait à le défendre.
« Mon père ne voulait pas se faire baiser par les nègres », a-t-elle dit. J'ai glané quelques indices supplémentaires sur le passé de John dans son discours, mais c'est elle-même qui a mentionné son viol avec désinvolture.
« Ton père a été violé ? Par qui, son père ? »
« Oui, il a été violé quand il était enfant. Avant ses treize ans. Et Sammy aussi. Tout le temps. »
« Comment tu le sais ? »
« Parce que mon père me l'a dit quand il était ivre. »
« Comment te l'a-t-il dit ? »
« On a parlé de plein de choses, et il a dit qu'on avait abusé de lui quand il était enfant. J'ai dit : "Comment ça, abusé de toi ?" Une fois, il a dit : "Ma chérie, si j'étais si surprotecteur avec toi quand tu étais petite, c'est à cause de ce qui m'est arrivé quand j'étais enfant." Il n'a pas voulu entrer dans les détails — pourquoi l'aurait-il fait ? C'est un homme adulte.

Natasha évoque les meurtres commis par son père

Je n'ai donc pas cherché à en savoir plus. Certaines choses nous pèsent, à lui comme à moi. En tant que père et fille, on peut s'insulter, mais quand il le faut, on se serre les coudes et on surmonte ces épreuves sans montrer nos émotions. »

Plus tard dans la nuit, j'ai vu que les gens exprimaient ces sentiments de différentes manières. Après ces révélations qui avaient duré toute la journée, au cours desquelles elle avait confirmé les meurtres atroces de Noirs dont Woody m'avait parlé vingt ans plus tôt, nous étions tous les deux émotionnellement dévastés. Plus important encore, elle m'avait aussi donné une explication plus profonde à tout cela. Cela trouvait son origine dans une colère profonde et non apaisée, issue du viol répété de deux jeunes garçons.
À la fin de la journée, nous étions épuisés, mais Natasha a alors insisté pour que je la conduise au magasin d'alcool, puis « dans le trou », un repaire de toxicomanes criminels dont je savais que c'était le pire endroit de la ville.
Là, nous avons été rejoints par ses amis, les accros au crack et les fabricants de méthamphétamine les plus déchaînés que j'aie jamais vus. Natasha ayant clairement perdu la tête, l'un d'eux nous a forcés à monter dans ma voiture de location (moi à l'arrière et Natasha à l'avant). La course la plus folle de ma vie était sur le point de commencer.

Nous roulions à 160 km/h dans les rues — à contresens dans des rues à sens unique et à travers des ruelles sombres, souvent avec des poubelles qui volaient autour de nous, comme dans une scène de poursuite hollywoodienne. À plusieurs reprises, Natasha a essayé de se jeter par la portière à pleine vitesse. Au début, j'ai regretté de ne pas avoir souscrit d'assurance pour la voiture. Plus tard, j'ai regretté de ne pas avoir souscrit d'assurance-vie. Avec un conducteur aussi ivre et drogué, j'étais absolument certain que ma vie allait finir de la même manière que celle de la mère de Natasha. Après une course-poursuite à grande vitesse à travers de nombreuses rivières et marécages tard dans la nuit, nous nous sommes retrouvés dans un bar désert où Natasha s'est réveillée. Elle a sorti son couteau et a exigé des shots pour nous tous. Elle a insisté pour que je boive le mien dans un verre serré entre ses seins. « Une tradition locale », crois-je qu'ils aient dit. Je me sentais plus en sécurité parmi leurs couteaux qu'en roulant avec eux, j'ai donc reporté le retour à la maison jusqu'à ce que Natasha s'évanouisse. Elle semblait si « morte » que nous avons pensé qu'elle avait eu une crise cardiaque. Nous l'avons portée jusqu'à la voiture et sommes rentrés à la maison. À cinq heures du matin, nous avons porté son corps extrêmement lourd jusqu'au salon. Avec tout le poids qu'elle avait pris, son corps ressemblait à celui de sa mère.



Ils ramènent Natasha, inconsciente, chez elle à 5 heures du matin

Soulagée d'être en vie, je me suis enfuie de la scène du crime, craignant que la police n'arrive et ne compare les bosses sur ma voiture avec ce que nous avions détruit cette nuit-là. Il s'est avéré que Natasha était enceinte et a accouché peu après. Lorsqu'elle a été emprisonnée à nouveau, on lui a également retiré son enfant.

Plus tard dans la journée, la chance m'a souri et j'ai retrouvé Angel dans une autre ville. Je ne l'avais pas vue depuis près de dix ans. Elle avait été en prison, mais quand elle m'a vu, elle s'est précipitée vers moi et m'a serré dans ses bras exactement comme elle l'avait fait à l'âge de neuf ans.



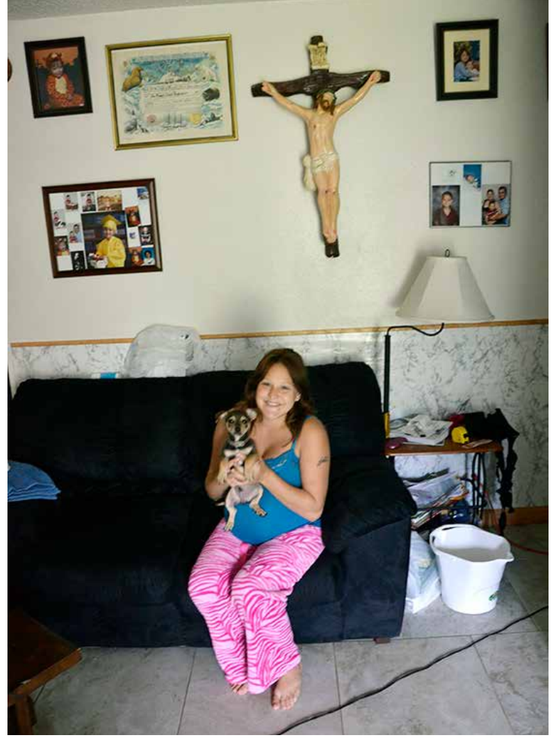
Angel, enceinte de son mari de passage en 2012

À dix-neuf ans et enceinte, elle était mariée à un homme à l'allure rude qui me rappelait le jeune Woody, brisé par la prison. Natasha n'avait pas annoncé mon arrivée, car les sœurs ne se parlaient plus.
Quand j'ai mentionné que Natasha voulait que leur père aille en prison, Angel n'arrivait pas à comprendre. Elle était trop jeune pour avoir été témoin de tous les meurtres. À deux ans, elle n'avait appris que les mots dont elle se souviendrait plus tard comme sa première phrase : « On tue les nègres. » Elle n'avait pas compris ce qu'ils signifiaient.
Après avoir passé des années à extérioriser la rage de ses parents et à être traitée comme « la méchante », Angel était enfin sortie de prison et voulait fonder sa propre famille. Alors que j'étais assise là à l'interviewer, j'ai de nouveau été frappée par sa petite taille. Elle avait bon espoir en l'avenir. Avant que je ne parte, elle m'a demandé de la photographier avec l'homme qu'elle avait épousé dans la maison de John. Bien qu'elle vivait désormais relativement confortablement chez les parents de son mari violent, il était clair qu'elle ne voulait pas que je parte.
Au cours des huit années suivantes, Angel m'a envoyé une lettre désespérée après l'autre, bien qu'elle sache à peine écrire. Elle m'a d'abord écrit pour me parler de la naissance de ses deux enfants, notant soigneusement leur poids et leur taille. Puis sont venues des lettres racontant comment son mari l'avait quittée et comment elle vivait seule avec les enfants dans une caravane aussi délabrée que celle dans laquelle elle avait grandi — pauvre comme Job et seule avec ses deux enfants.

Après cela, ce furent des appels à l'aide lancés depuis une prison après l'autre, après que les autorités lui eurent retiré ses enfants. Chaque fois que je lui demandais des nouvelles de Natasha, Angel savait seulement qu'elle aussi était de retour en prison.
Plus récemment, Angel a purgé sa peine, s'est trouvé un nouveau mari et a eu un autre bébé. Pendant un certain temps, elle semblait plus heureuse.
Aujourd'hui, elle m'envoie des appels à l'aide alors que John, son père, est à l'hôpital après des années d'alcoolisme. « Papa veut te voir », m'a-t-elle écrit peu avant la mort de son père. « S'il te plaît, reviens, Jacob. Je paierai le billet d'avion. »
Elle n'a aucune idée de la distance qui nous sépare du Danemark, ni du prix d'un tel billet.
Ces dernières années, le dernier espoir de la famille a été le président Trump. Le nouveau mari d'Angel (qui l'a également abandonnée) a publié de longs messages sur Facebook au sujet du « traitement injuste que Trump a subi après tout ce qu'il a fait pour nous, les pauvres ».



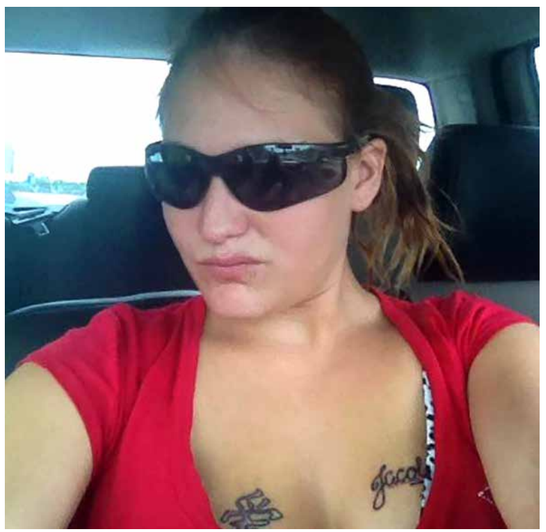
Connie a roué de coups Angel – « la méchante » – en 1996



Angel, enceinte et heureuse, chez ses beaux-parents en 2012

J'ai le sentiment que cette famille a été traitée injustement par nous tous, les gagnants de la société.
Mes 30 ans d'amitié avec cette famille traumatisée m'ont appris l'importance d'intervenir en tant qu'anges sauveurs pour défendre les enfants maltraités et négligés qui nous entourent, quel que soit le peu de temps qu'il nous reste après nos carrières bien remplies.

Même si je n'ai passé que quelques jours avec Angel lorsqu'elle avait deux et trois ans, elle ne m'a jamais oubliée. Elle me l'a montré lorsqu'elle avait neuf ans, puis à nouveau à dix-neuf ans. À ce jour, elle m'écrit et m'appelle sans cesse, et elle a même fait tatouer mon nom sur sa poitrine (comme on peut le voir ici).



Divorcée et seule avec deux enfants et un tatouage de Jacob en 2018

Deuxième partie

Was passiert mit einem aufgeschobenen Traum?
Qu'advient-il d'un rêve reporté ?
S'assèche-t-il
comme un raisin sec au soleil ?
Ou s'envenime-t-il comme une plaie –
avant de suinter ?
Pue-t-il comme de la viande pourrie ?
Ou se recouvre-t-il d'une croûte sucrée –
comme une confiserie sirupeuse ?
Peut-être s'affaisse-t-il simplement
comme un lourd fardeau.
Ou bien explose-t-il ?

Langston Hughes

Le ghetto dans nos cœurs

Liberté

La liberté ne viendra pas
Aujourd'hui, cette année
Ni jamais
Par le compromis et la peur.

J'ai autant le droit
Que n'importe qui d'autre
De me tenir
Debout sur mes deux pieds
Et de posséder cette terre.

Je suis tellement las d'entendre les gens dire :
« Laissons les choses suivre leur cours. »
Demain est un autre jour.
Je n'aurai plus besoin de ma liberté quand je serai mort.
Je ne peux pas vivre du pain de demain.
La liberté
Est une graine puissante
Plantée
Dans un grand besoin.
Moi aussi, je vis ici.
Je veux ma liberté
Tout comme toi.

Langston Hughes

Romains 7 : 18-20

« On ne peut pas changer tout ce à quoi on est confronté, mais on ne peut rien changer tant qu'on n'y est pas confronté. » - James Baldwin

« Il faut surmonter la peur d'affronter le pire en soi. Il faut plutôt craindre le racisme non examiné. Craindre l'idée qu'en ce moment même, on pourrait contribuer à l'oppression d'autrui sans le savoir. Mais ne craignez pas ceux qui mettent cette oppression en lumière. Ne craignez pas l'occasion de faire mieux. » - Ijeoma Oluo, So You Want to Talk About Race

« Le problème, c'est que les Blancs considèrent le racisme comme une haine consciente, alors que le racisme est bien plus que cela. Le racisme est un système complexe de leviers et de rouages sociaux et politiques mis en place il y a des générations pour continuer à fonctionner au profit des Blancs aux dépens des autres, que les Blancs en soient conscients ou non, qu'ils l'apprécient ou non. Le racisme est une maladie culturelle insidieuse. Il est si insidieux qu'il se moque que vous soyez un Blanc qui apprécie les Noirs ; il trouvera quand même le moyen d'influencer la façon dont vous traitez les personnes qui ne vous ressemblent pas. » — Scott Woods, « The Problem with 'Nice Racism' »

« Nous pouvons être en désaccord tout en nous aimant, à moins que votre désaccord ne trouve son origine dans mon oppression et le déni de mon humanité et de mon droit d'exister. » James Baldwin

« Je crois qu'il y a parmi la jeunesse blanche américaine une force formidable au service du bien. Mais elle doit connaître l'histoire du racisme en Amérique et la manière dont il se manifeste aujourd'hui. » — James Baldwin

« Les outils du maître ne démantèleront jamais la maison du maître. » — Audre Lorde



1987 – Je donne une conférence à l'université Tufts, dans le Massachusetts

Le ghetto dans nos cœurs

Trente ans d'ateliers sur le racisme destinés aux étudiants américains ont réaffirmé ma conviction que les intentions des gens sont fondamentalement bonnes. Les étudiants collectent de la nourriture pour les pauvres ou forment des chaînes humaines à travers le pays — des gestes qui montrent à quel point nous voulons croire que le racisme n'est plus une question de couleur de peau ou de religion.

Pourtant, j'entends souvent des Blancs dire qu'ils aimeraient adopter des enfants noirs « pour qu'ils deviennent exactement comme nous ».

Nous révélons ainsi que c'est leur comportement différent que nous « blâmons » et dont nous « nous distançons » dans notre pensée hiérarchique de caste

Mais le comportement ne surgit pas de nulle part. Il reflète des siècles d'exclusion : les Noirs américains façonnés par la ségrégation et la terreur ; les Roms par la persécution ; les immigrants musulmans par les dictatures et les cultures patriarcales bien avant de nous rencontrer.

Notre image libérale de nous-mêmes s'effondre dès qu'une personne arrive de l'extérieur de notre confortable « territoire » avec des habitudes que nous ne comprenons pas. C'est alors que nos valeurs sont mises à l'épreuve.

Dans cette deuxième partie, nous examinerons comment nous réagissons lorsque des millions de migrants noirs pauvres du Sud des États-Unis — ou de réfugiés musulmans nouvellement arrivés — viennent vers le Nord dans l'espoir d'être enfin traités d'égal à égal. Sommes-nous à la hauteur de nos nobles idéaux ? Ou nous réfugions-nous dans un « racisme évasif », en les repoussant dans des ghettos de notre propre fabrication, extérieurs ou intérieurs ?

La réponse en dit plus long sur « le ghetto dans nos cœurs » que sur les personnes que nous prétendons aider.



1986 – 5 à 6 millions de personnes se tiennent par la main à travers tout le pays dans le cadre de la campagne « We are the World »



1974 - Greenville, NC

« Ils étaient prêts à se déraciner de tout ce qu'ils avaient jamais connu à la recherche de quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu. »
- Isabel Wilkerson,
Extrait de The Warmth of Other Suns

« Je quittais le Sud pour me jeter dans l'inconnu—J'emportais une partie du Sud pour la transplanter dans un sol étranger. »
- Richard Wright, Black Boy



1975 - Eastern SC

« Le Nord n'est pas la terre promise. Ce n'est qu'une étape de plus sur la longue route. »
- Langston Hughes

« Le Nord n'était pas le salut. C'était simplement une autre forme de la même prison. »
- James Baldwin



1973 - Boston

1974 - Queens, NYC



Œillères idéologiques

Deutéronome 15: 7-11

« Le véritable activisme ne consiste pas à élever la voix. C'est changer le monde. » - Amanda Gorman, poète de la cérémonie d'investiture

Partout où je vais, je constate une incapacité choquante à voir la souffrance qui se trouve juste sous le nez des gens. Les gens du Nord parlent de la pauvreté dans le Sud mais ne voient pas la pauvreté dans leurs propres ghettos. Les gens de l'Est parlent de la pauvreté des Indiens dans l'Ouest sans voir leur propre pauvreté noire ; les gens de l'Ouest parlent de la pauvreté noire dans l'Est tout en ignorant la misère des Indiens tout près d'eux. Et dans le Sud, on ne parle pas du tout de pauvreté.

J'ai vu un exemple frappant de cette cécité lorsque j'ai fait du stop une fois dans le Mississippi avec un optimiste invétéré. Il m'a récité les clichés habituels : l'Amérique regorge d'opportunités, n'importe qui peut réussir si « on se prend par la queue de pantalon », n'importe qui peut devenir millionnaire en dix ans, et ainsi de suite.

J'avais entendu ce refrain si souvent en passant devant des cabanes que je l'aurais peut-être ignoré – si nous n'avions pas traversé ce jour-là une partie inondée du Delta où de pauvres métayers étaient assis sur leurs cabanes au toit de tôle. Parfois, seule une cheminée émergeait de l'eau, avec leurs mules et leurs cochons noyés. D'autres pagayaient autour de leurs maisons submergées pour tenter de sauver leur bétail. Pourtant, mon chauffeur insistait sur le fait que tout était possible « si on essayait simplement ».

J'ai vécu un autre moment de ce genre à Detroit. Je marchais avec une femme noire qui avait été membre des Black Panthers à seize ans et qui était désormais une féministe trotskiste. Nous nous rendions à une réunion trotskiste — un vendredi, bien sûr, jour où l'on sert gratuitement du café et des gâteaux. (Les églises servent le café plus vite, mais les trotskistes vous font vraiment vivre un enfer avec un sermon de trois heures sur le salut des « masses » avant de vous accorder la récompense du gâteau.)

En route vers notre réunion « gâteau pour les masses », nous avons croisé un mendiant qui tendait la main. À ma grande surprise, elle l'a ignoré. Je lui ai demandé pourquoi, sachant qu'elle avait de l'argent. « Ce genre d'absurdités devra attendre après la révolution », a-t-elle répondu. Je lui ai demandé : « Mais que se passera-t-il si la révolution n'arrive pas de son vivant ? » Elle n'a pas répondu.

Contrairement à ces cas issus de la classe moyenne, les membres de la classe supérieure — s'ils sont accidentellement témoins de la souffrance — peuvent se montrer d'une aide touchante. À Gainesville, en Floride, je vivais avec un riche assureur et, un jour, je l'ai aidé à sortir la mule d'un métayer d'un bourbier à l'aide de son hélicoptère. Le fermier se tenait debout dans l'eau jusqu'au cou, tenant la tête de la mule hors de l'eau. La scène ressemblait à un dessin animé communiste, mais ni le prolétaire ni le capitaliste n'y voyaient l'humour. Ce serait drôle si le riche tombait lui-même dans le trou boueux, pensais-je.



1974 - NYC



1973 - NYC



1973 – Inondation dans le delta près de Greenwood, dans le Mississippi

Mon pieux souhait s'est réalisé : alors qu'il atterrissait et s'approchait du trou, il a glissé et s'est cassé la jambe. Comme il devait rester alité pendant quelque temps, j'ai emprunté sa Mercedes et, lors d'une de mes balades, j'ai trouvé la cabane de Linda sur une route déserte et isolée.

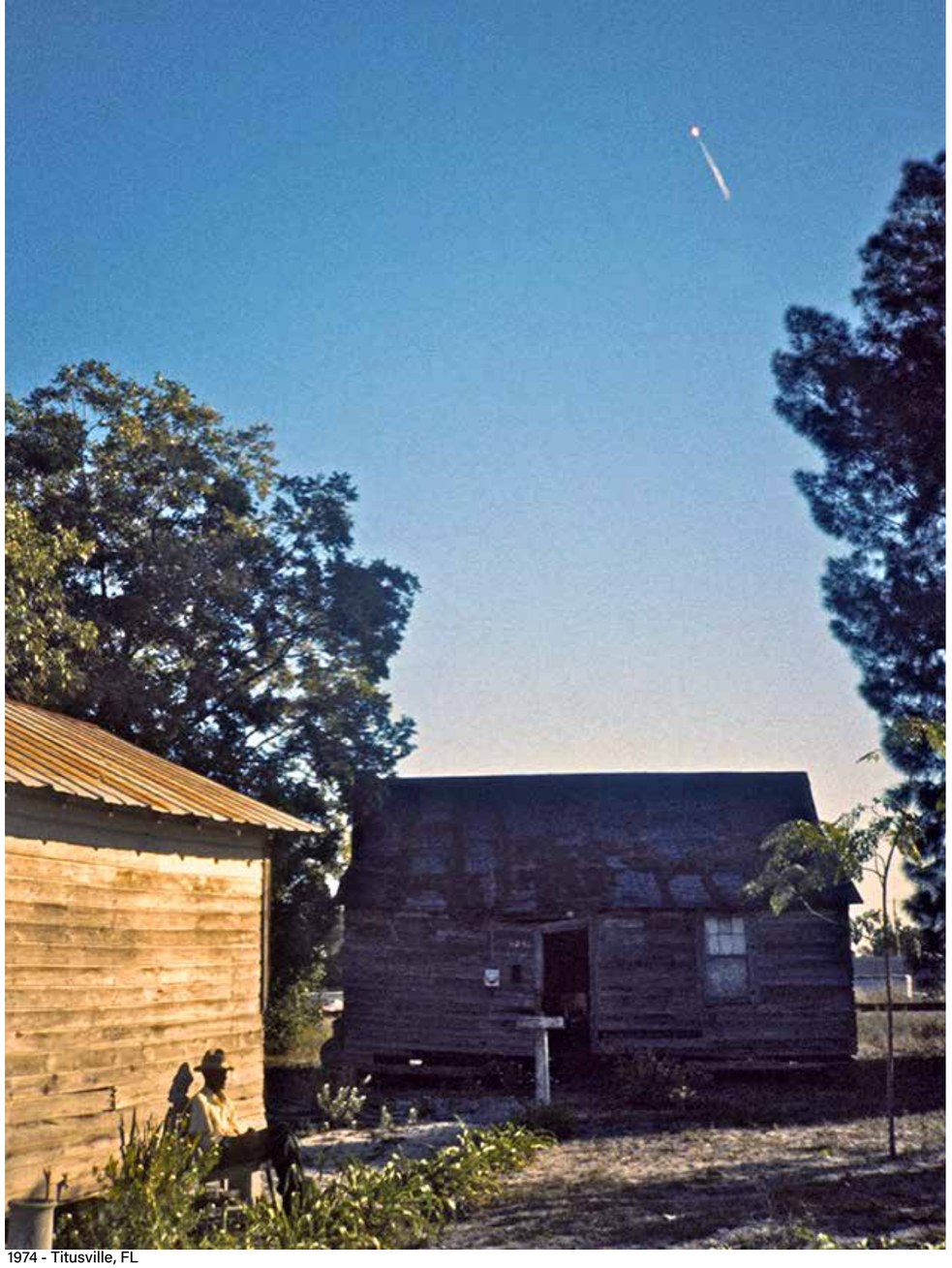
Puis il y eut Tommy Howard (page 170), un playboy millionnaire qui m'a pris en stop dans sa Jaguar et m'a emmené dans une station de ski où il dépensait des fortunes pour « draguer des filles ».

Pourtant, il fut tellement frappé par ma devise de vagabond, « La sécurité, c'est d'être sur la route sans argent », qu'il m'a d'abord donné les clés de son manoir, puis a rapidement vendu son entreprise pour « vivre ta philosophie de vagabond ».

Il a passé sept ans à parcourir le monde en auto-stop. En Afrique, il s'est fait son premier ami noir — ce qui est ironique, puisqu'il avait vécu dans une ville à 50 % noire mais n'avait jamais invité de personne noire chez lui, à l'exception de celles avec qui j'étais venu en auto-stop.

Que l'on n'ait rien ou que l'on ait trop, le résultat peut être le même : une cécité arrogante envers ceux qui sont contraints à l'itinérance et à la pauvreté. Le fait que Tommy ait ensuite voyagé dans un immense camping-car pour écrire The Freedom Machine, tandis que je parcourais le pays dans un van aménagé pour donner des conférences sur « la liberté de dire oui », a révélé une fois de plus notre privilège blanc commun dans une société non libre.

Extrait de lettres



1974 - Titusville, FL



1974 - Greenville, NC

Aspirations célestes au milieu de la désolation terrestre

« Je me fiche de la Lune. Je me soucie des gens qui souffrent ici sur Terre. La Lune ne va pas résoudre nos problèmes. Nous devons investir dans l'éducation, les soins de santé et la justice sociale. » — Kendrick Lamar

- Pensez-vous que l'homme noir soit libre aujourd'hui ?
Charles Smith, ancien esclave : – Non, il n'a jamais été libre.

En tant que doyen de l'Amérique, Charles Smith a été invité d'honneur au lancement d'une fusée lunaire.

Il a décliné l'invitation ; il refusait tout simplement de croire qu'un homme puisse un jour atteindre la Lune. Un matin, dans la région où je faisais encore du stop sur des charrettes tirées par des mules, j'ai regardé à travers les fissures de la cabane où je logeais tandis qu'une fusée s'élevait dans le ciel au-dessus de lui.

Mais ce vieil homme — le voisin le plus proche de Cap Canaveral — ne s'en est jamais aperçu. Il n'avait ni électricité, ni radio, aucun moyen de savoir qu'un projet d'un milliard de dollars se déroulait au-dessus de son toit. Et même si quelqu'un le lui avait dit, il était trop mal nourri et trop malade pour lever la tête et regarder la fusée.



1972 - Lower East Side, NYC





Je demande à Charles Smith, un ancien esclave, s'il pense que les Noirs sont libres depuis l'abolition de l'esclavage





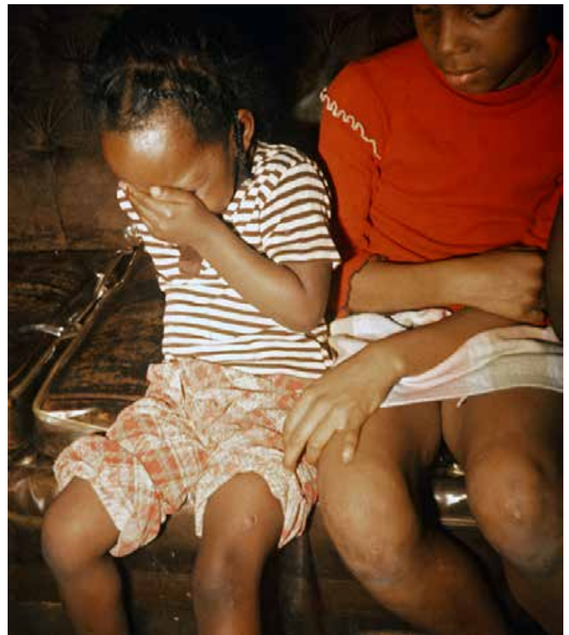
1974 - Bronx, NY

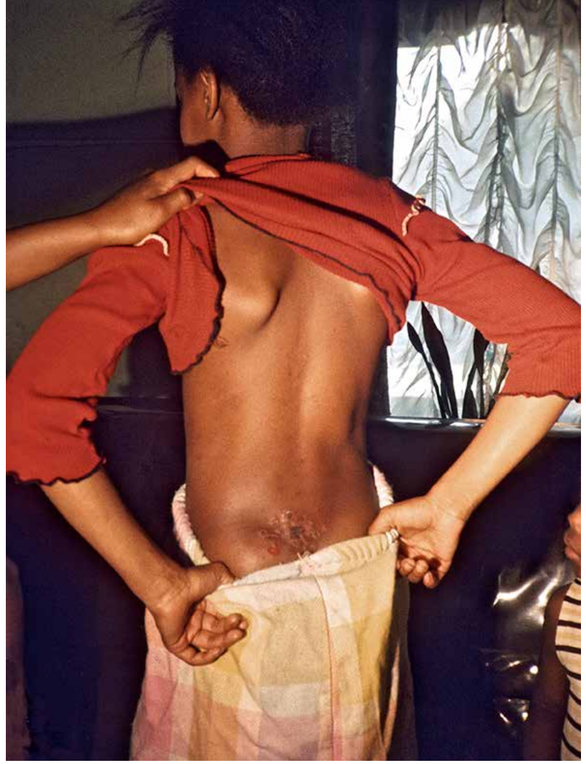
WHITEY SUR LA LUNE

Un rat a mordu ma sœur Nell
avec Whitey sur la Lune
son visage et ses bras ont commencé à enfler
et Whitey est sur la Lune.
Je ne peux pas payer les factures du médecin
quand Whitey est sur la Lune
dans dix ans, je paierai encore
alors que Whitey est sur la Lune,
Tu sais, le propriétaire vient d'augmenter
Mon loyer hier soir
parce que Whitey est sur la Lune.
Pas d'eau chaude, pas de toilettes, pas de lumière
parce que Whitey est sur la Lune.
Je me demande pourquoi il m'augmente le loyer
parce que Whitey est sur la Lune ?
Eh bien, je lui payais déjà 50 par semaine
et maintenant Whitey est sur la Lune.
Les impôts me prennent tout mon fichu chèque,
les junkies me rendent complètement nerveux,
le prix de la nourriture augmente
et comme si tout ça ne suffisait pas,
un rat a mordu ma sœur Nell
alors que Whitey est sur la Lune,
son visage et ses bras ont commencé à enfler
et Whitey est sur la Lune.
Avec tout l'argent que j'ai gagné l'année dernière
pour Whitey sur la Lune,
comment se fait-il que je n'en ai pas ici ?
Hum ! Whitey est sur la Lune...
Tu sais, j'en ai vraiment marre
de Whitey sur la Lune,
je crois que je vais envoyer ces factures de médecin
par courrier aérien spécial...
... à Whitey sur la Lune !



1973 - East Detroit





1973 - East Detroit





1974 - Chicago

« Les autoroutes étaient un outil de ségrégation et d'oppression. Elles divisaient les communautés noires, nous rendaient plus difficile l'accès au travail et à l'école, et créaient une barrière physique qui symbolisait la fracture raciale en Amérique. » - Ta-Nehisi Coates

Six cents bébés noirs sont morts à Chicago des suites de morsures de rats et de malnutrition l'année où l'Amérique a planté son drapeau sur la Lune. Lorsque j'ai séjourné chez une famille à Detroit, quatre enfants ont été mordus par des rats pendant leur sommeil. Leurs cris ont été étouffés par le bruit de la circulation sur l'autoroute devant leur maison. Prisonniers de notre propre système, nous, les Blancs, filons à toute allure sur les autoroutes, de nos banlieues sûres vers nos emplois en centre-ville, afin de ne jamais être confrontés aux rats, à la misère et à la violence des ghettos en contrebas. Qu'est-ce qui a si complètement engourdi notre amour naturel que nous roulons sur la souffrance sans y réfléchir à deux fois ? (Des années plus tard, en tant que conférencier très occupé, j'ai fait de même.)



LET'S GET RID OF RATS

EVERY TENANT MUST HELP

- Keep your house clean.
- Keep your food in covered jars or cans.
- Keep your garbage pail tightly covered.
- Do not throw garbage in the yard, hallway or dumbwaiter shaft.
- Keep your baby's crib clean.
- Wash your baby's face and body before putting him to bed. Rats follow the smell of milk.
- Watch your baby afterward.

Your landlord has been notified by the Health Department that he must exterminate the rats in your building. You can help get rid of rats in your own apartment. If we all cooperate, we can get rid of this nuisance.

DEPARTMENT OF HEALTH

La chanson de Gil Scott-Heron
« Whitey on the Moon »
– illustrée



1973 - Baton Rouge, LA

Les routes que nous construisons : des rêves aux cauchemars

« ILS TUENT LE RÊVE AMÉRICAIN »
« Au-delà des lignes / Qui oserait aller / Sous le pont / Au-dessus des rails / Qui séparent les Blancs des Noirs. » —Tracy Chapman, qui a été inspirée pour écrire cette chanson après avoir vu American Pictures à l'université de Harvard.

Si vous êtes un vagabond errant sous les autoroutes américaines, vous voyez la société différemment des automobilistes qui passent au-dessus. Arrivant du Sud par une nuit glaciale, vous êtes choqué par la vitesse du trafic. Les voitures filent sur les autoroutes surélevées, et vous réalisez vite que votre seule chance de survie est de vous hisser dans cette vitesse vertigineuse. Vous essayez de gravir les pentes glacées mais vous glissez sans cesse en arrière. Le rêve sudiste d'échapper à la « chaleur insupportable de l'injustice et de l'oppression » s'évanouit lorsque vous découvrez que ces pentes ne mènent pas aux « vallées nivelées et montagnes aplaties » du Dr King.

Finalement, vous renoncez à votre ascension sisypheenne et errez parmi les piliers de béton sous les autoroutes. Ces piliers rappellent les colonnes grecques des anciennes plantations et risquent de vous emprisonner dans une nouvelle forme de ghetto — pourtant, vous vous accrochez encore à l'espoir.

Vous ne réalisez pas encore que vous entrez dans un monde divisé, un écho glaçant de La Machine à explorer le temps de H. G. Wells : les Eloi sont des créatures de lumière, pour qui la vie est sans effort — sauf la nuit, quand ils craignent les Morlocks souterrains.

En tant que vagabond, tu vois notre société inégalitaire comme une dystopie devenue réalité — la ghettoïsation forcée de millions de migrants noirs qui ont voyagé vers le nord avec de l'espoir, tout comme les immigrants pauvres d'aujourd'hui viennent en Europe en quête d'égalité. Tu le vois peut-être d'un œil plus humain que le sociologue. Mes amis qui tiennent mon livre n'ont connu aucune ascension sociale depuis que je les ai rencontrés il y a 42 ans. Ils sont coincés dans les mêmes cabanes, génération après génération — littéralement écrasés par des camions rugissants et des conducteurs pressés.

Ces autoroutes symbolisent non seulement la lutte des immigrants pauvres contre un système inhumain, mais aussi notre propre impuissance alors que nous traversons des villes de plus en plus misanthropiques. Notre racisme a détruit des quartiers d'affaires noirs florissants en y tranchant des autoroutes — afin que nous puissions faire facilement la navette entre les banlieues blanches et les emplois du centre-ville.

Dans le Sud, il était plus facile de rejeter la responsabilité de l'oppression sur « l'autre », mais dans le Nord, j'ai vu les poutres de béton dans mon propre œil. Après mes années de vagabondage, je suis devenu conférencier et je me suis vite retrouvé à rouler moi aussi sur « les autres », tout comme les habitants des ghettos doivent le faire pour se rendre au travail. Ou bien je traversais le pays en avion avec des hommes d'affaires presque tous blancs — qui parlaient fièrement de leur « meilleur ami noir » tout en évitant de faire des affaires dans les ghettos. Je voyais la hiérarchie des castes encore plus clairement lorsque des chauffeurs noirs en uniforme venaient me chercher dans des limousines allongées. À travers leurs vitres teintées, j'observais mes vieux amis debout dans les quartiers que nous traversions. Toute oppression est une question de pouvoir et de responsabilité, et tout au long de la vie, nous ne cessons d'échanger nos rôles : oppresseur à un moment, opprimé l'instant d'après.

« Les autoroutes ont été construites au cœur des communautés noires, détruisant tout sur leur passage. Nos maisons ont été rasées, nos commerces déplacés et nos familles déchirées. Les autoroutes étaient un symbole de la brutalité du racisme et du mépris cruel pour la vie des Noirs. » — Angela Davis



2009 – Baton Rouge, Louisiane – les mêmes personnes que celles des cabanes sur la gauche avec mon livre, 42 ans plus tard

„Wir gestalten unsere Welt durch das, was wir sehen wollen. Rassismus überlebt, indem er Leid unsichtbar macht."
– Nikole Hannah-Jones

„Menschen, die ihre Augen vor der Realität verschließen, laden einfach ihre eigene Zerstörung ein, und jeder, der darauf besteht, in einem Zustand der Unschuld zu verharren, lange nachdem diese Unschuld tot ist, verwandelt sich selbst in ein Monster." – James Baldwin



1974 - Miami



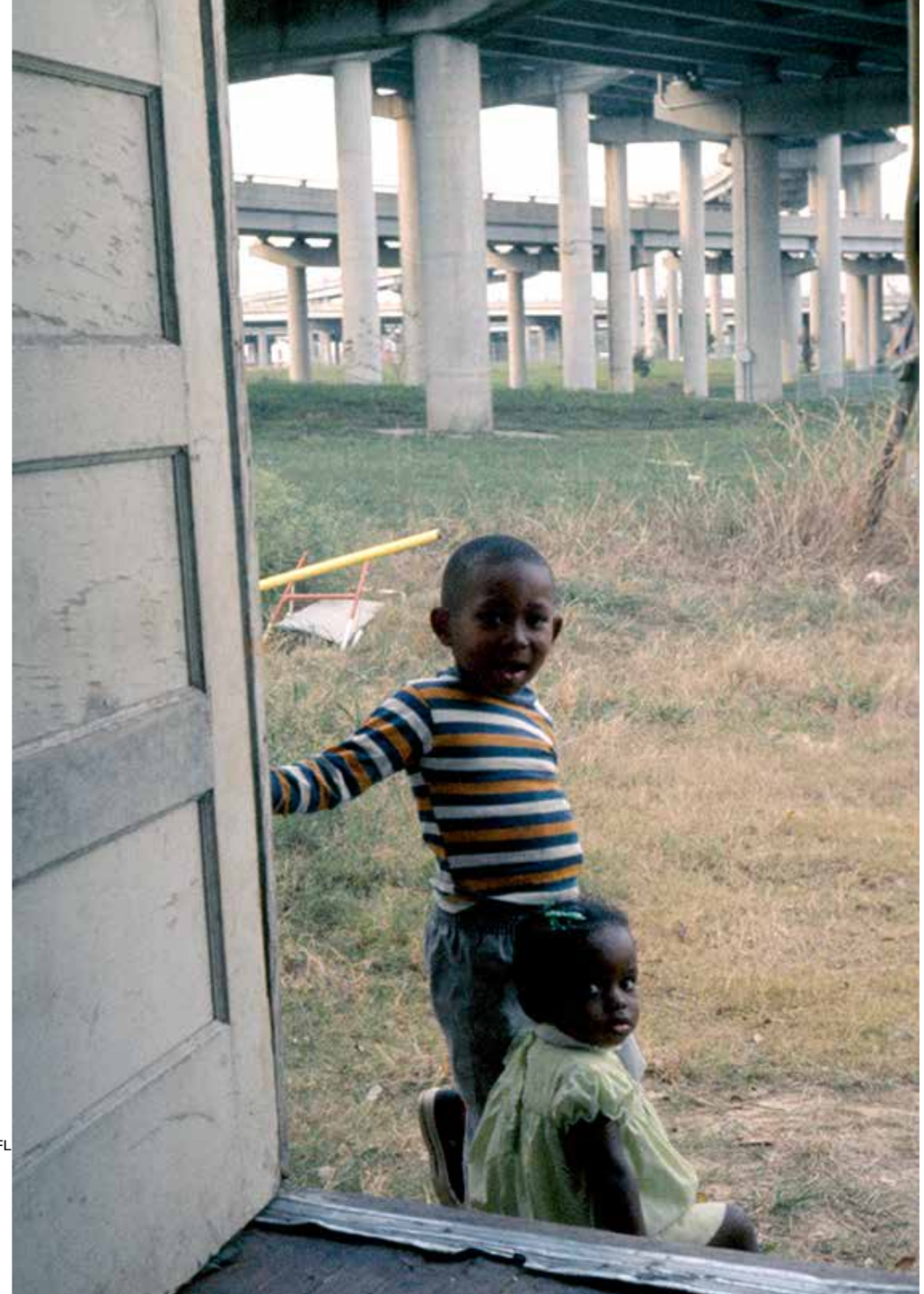
1973 - Boston

1973 - Baton Rouge, LA





1973 - Baton Rouge, LA



1972 - Miami, FL



1973 - New Orleans

1973 - Baton Rouge, LA





1970 - East St. Louis, IL



1973 - Baton Rouge, LA



1974 - Boone, NC - En bas 1974 - New Orleans



1973 - Baton Rouge, LA





Notre fuite destructrice – tant chez nous qu'à l'étranger

« Nous construisons notre monde à partir de ce que nous choisissons de voir. Le racisme perdure en rendant la souffrance invisible. »
— Nikole Hannah-Jones

« Ceux qui ferment les yeux sur la réalité ne font qu'inviter leur propre destruction, et quiconque s'obstine à rester dans un état d'innocence bien après que cette innocence ait disparu se transforme lui-même en monstre. »
— James Baldwin

La planète ne peut plus absorber notre consommation effrénée. Nous sommes pris dans un cercle vicieux où même les décisions « rationnelles » — comme les interventions militaires pour s'assurer l'approvisionnement en pétrole — sont les symptômes d'une addiction plus profonde.

Nous évitons d'affronter la simple vérité : que nous, une petite fraction de l'humanité, avons généré des émissions catastrophiques de CO_2 en un seul siècle — en grande partie en pillant les sources d'énergie les moins chères de la Terre.

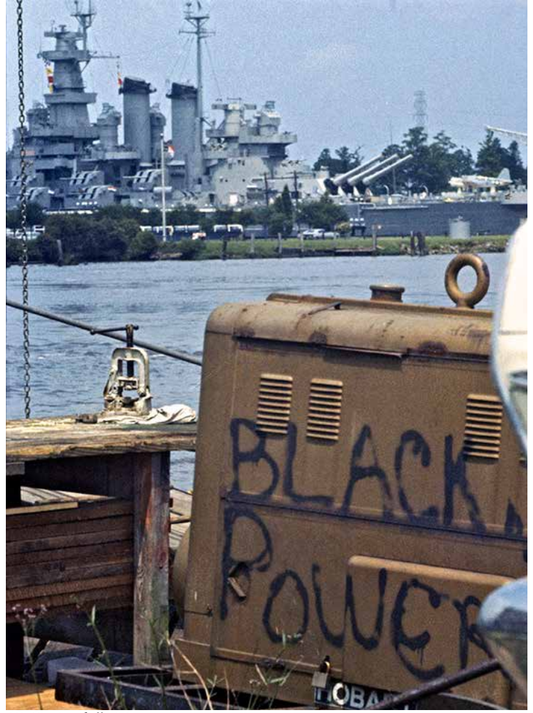
Les médias nous apaisent avec des publicités nous exhortant à « tout oublier », masquant ainsi notre racisme environnemental et climatique — la réalité selon laquelle les communautés les plus vulnérables, généralement les personnes de couleur, subissent les conséquences les plus lourdes de la crise climatique tandis que les moins touchés continuent de consommer librement.

Nous fuyons nos responsabilités et trahissons l'avenir des enfants de couleur à travers le monde. Nous conduisons nos propres enfants dans des SUV nuisibles au climat vers des écoles privées lointaines — loin des enfants noirs aux États-Unis et des enfants de couleur en Europe. Un cercle vicieux ancré dans notre fuite face à la souffrance même que nous avons créée.

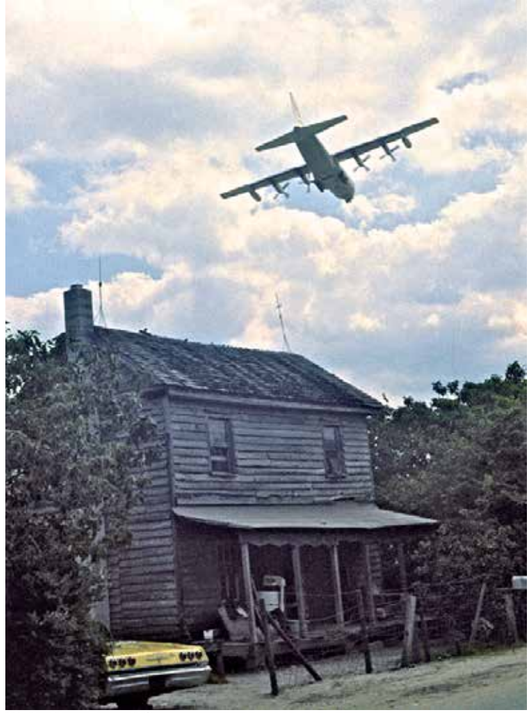
C'est une fuite chaotique noyée sous le bruit des publicités et de la musique qui nous vendent des « besoins » qui alimentent davantage la consommation – et une fuite encore plus grande. Les Blancs en fuite dépensent plus pour un week-end au ski qu'une famille des classes défavorisées ne gagne en une semaine. En ce sens, nous sommes des oppresseurs – pourtant, nous nous sentons nous aussi piégés par le même système, et souvent tout aussi malheureux que ceux à qui nous faisons du tort.

Pour l'amour de Dieu,
il faut donner plus de pouvoir au peuple !
Il y a des gens là-haut qui accaparent tout,
qui racontent des mensonges, qui trouvent des alibis,
à propos de l'argent et des biens du peuple.
Et s'ils comptent tout jeter
ils pourraient tout aussi bien m'en donner un peu.
Ils se fichent des pauvres,
ils n'ont jamais connu la misère.
Il y a des gens qui meurent de faim
qu'ils n'ont jamais connus, mais dont ils ont seulement entendu parler,
et ils n'ont jamais eu la moitié de ce qu'il fallait.
Si tu n'as pas assez à manger,
comment peux-tu penser à l'amour ?
Tu n'as pas le temps de te soucier
des crimes dont tu es coupable
Pour l'amour de Dieu,

« Give more power to the people »,
interprétée par The Chi-Lites
– illustrée



1973 - Norfolk, VA


1974 - New Bern, NC



1973 - Virginia

Notre racisme climatique et notre militarisme sapent la véritable démocratie

« Il est grand temps que nous commencions à respecter l'environnement. Nous sommes tous liés. Les décisions que nous prenons aujourd'hui auront des répercussions sur les générations à venir. » —Janelle Monáe

« Il n'existe pas de lutte pour une seule cause, car nous ne menons pas des vies centrées sur une seule cause. » – Audre Lorde

« Une nation qui, année après année, continue de dépenser plus d'argent pour la défense militaire que pour des programmes d'amélioration sociale s'approche de la mort spirituelle. » — Martin Luther King Jr.

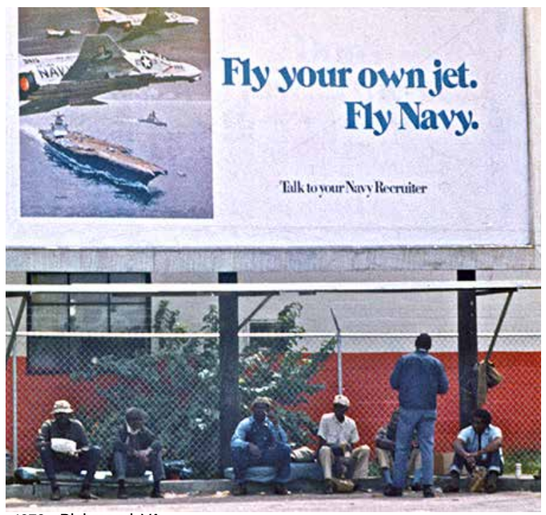
Notre consommation nous enferme dans un cercle vicieux de besoins inventés.

Notre comportement destructeur est en train de remodeler fondamentalement les vies dans les pays du Sud, où les sécheresses, les inondations et les conflits liés au climat pour la terre et l'eau poussent des millions de personnes vers nos frontières. Lorsque les politiciens des pays riches ne font appel qu'aux désirs à court terme des électeurs — plutôt qu'à la survie planétaire à long terme —, nos démocraties vacillent.

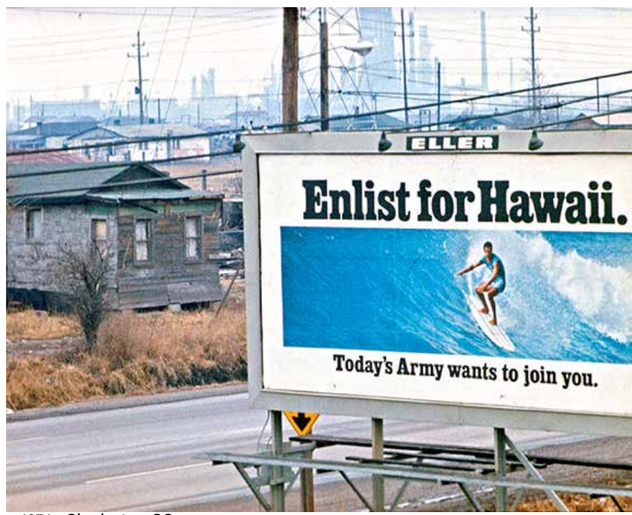
Il est presque banal de dire que ce ne sont pas seulement les politiciens qui vendent du « vent » aux pays en développement. NOUS répercutons les coûts de nos modes de vie sur nos propres enfants.

Quel genre d'avenir leur préparons-nous lorsque nous les privons peu à peu d'empathie, alors qu'ils se sentent contraints d'ériger des murs et de déployer des soldats pour contenir à la fois les réfugiés climatiques et nos propres minorités en colère ?

Alors que la génération de mes parents célébrait l'armée américaine pour avoir libéré l'Europe, ma génération a vu les États-Unis soutenir des dictatures à travers le Sud. Mes préjugés ont perduré jusqu'aux interventions de Clinton en Haïti et au Kosovo, lorsque je me suis « intégré » à l'armée américaine dans l'espoir qu'elle puisse à nouveau défendre la démocratie et la liberté — comme nous l'avons vu en Ukraine jusqu'à la trahison de Trump.



1973 - Richmond, VA



1974 - Charleston, SC

Notre vol militaro-industriel aux dépens des pauvres

« Les guerres sont menées pour le pétrole, mais les pauvres se noient dans les inondations qu'elles provoquent. » — Nnimmo Bassey

À partir de quand le prix de la sécurité nationale devient-il un vol commis au détriment des personnes qu'elle prétend défendre ?

À Norfolk, en Virginie, l'un des plus grands ports navals du monde, cette femme affamée a tenté de se rendre à l'hôpital car elle souffrait de douleurs thoraciques, mais elle n'avait pas les moyens de payer une ambulance.

Chaque matin, à travers des vitres crasseuses, elle regardait des navires de guerre valant des milliards de dollars sortir des cales sèches. Elle n'avait ni électricité, ni radio, ni télévision — seulement la vue d'un navire de la marine consommant vingt fois plus d'énergie en une minute (267 gallons) que sa lampe à pétrole n'en consomme en un an (12 gallons).

Comme Eisenhower nous l'a averti :

Chaque arme fabriquée, chaque navire de guerre mis à l'eau, chaque fusée tirée signifie, en fin de compte, un vol commis au détriment de ceux qui ont faim et ne sont pas nourris, de ceux qui ont froid et ne sont pas vêtus.



1973 - Norfolk, VA

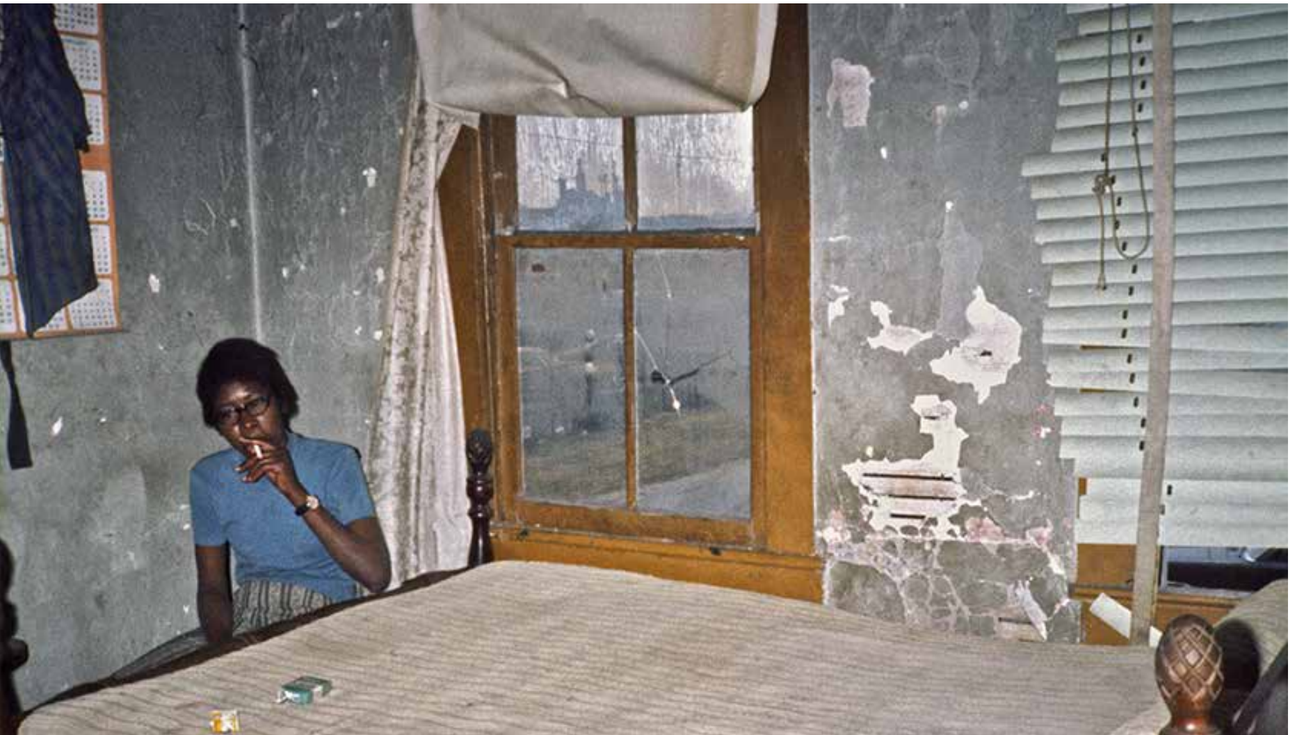
Les hommes d'État essaient de voir qui a
le pouvoir de tuer le plus.
Quand ils en auront assez du pouvoir
le monde deviendra un fantôme.
Ils savent que nous ne sommes pas satisfaits
malgré leurs cris et leurs hurlements.
Ils nous font une promesse
et nous jettent quelques dollars de plus.
Le bonheur n'a pas de prix,
l'amour n'a pas de prix.
Le coût de la vie grimpe
et on se retrouve exactement là où on était.
Maintenant, on va se lever
et en obtenir davantage.
Pour l'amour de Dieu, donnez plus de pouvoir au peuple...



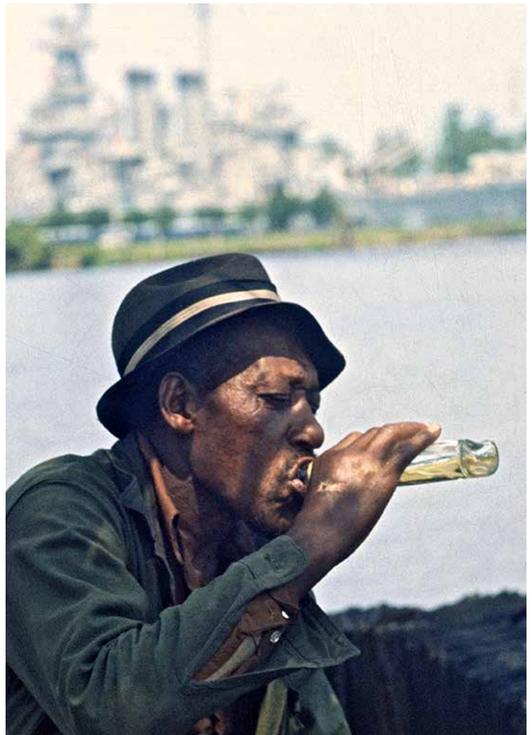
1985 - Buffalo, NY

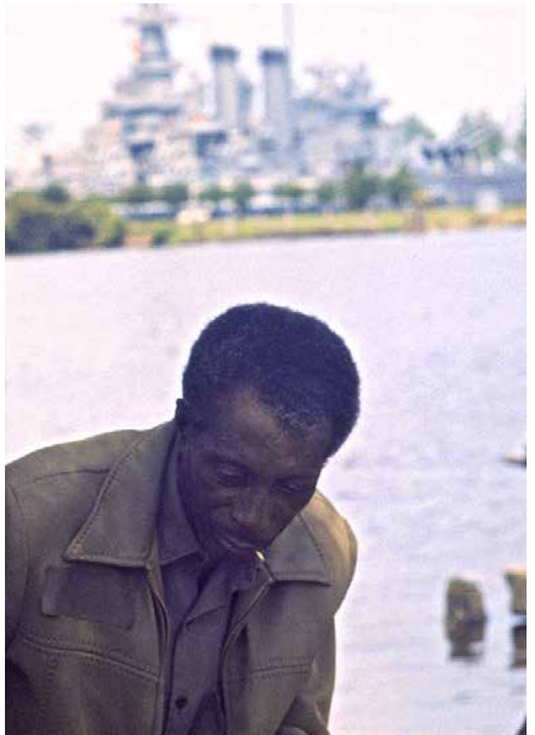


1973 – Le général Westmoreland à Charleston, SC



1973 - Norfolk, VA







1973 - NYC



1971 - NYC

Nos rêves abandonnés font écho à notre société du jetable

« La pollution, c'est de la violence. Tout comme le silence qui l'entoure. » — Majora Carter, militante pour la justice environnementale du South Bronx

J'ai souvent entendu des Blancs dire que les Noirs des ghettos jettent leurs ordures dans leur arrière-cour parce que, dans le Sud, ils avaient l'habitude de les jeter par la fenêtre de la cuisine aux cochons ou aux chèvres.
Je vois plutôt cela comme une protestation muette contre une caste dominante qui a toujours déversé ses déchets sur les corps, les maisons et l'avenir des pauvres. Depuis des générations, nous avons installé des décharges toxiques à proximité des quartiers noirs — du South Bronx à l'est de Los Angeles, du sud-ouest de Détroit à la « Cancer Alley » en Louisiane. Nous avons encerclé les ghettos de raffineries et d'usines chimiques, condamnant les enfants à l'asthme, aux cancers, à des nappes phréatiques empoisonnées et à des maisons qui valent moins que le sol sur lequel elles sont construites. Ou bien, comme on le voit ici dans le sud de Chicago, nous avons transformé en décharges les quartiers noirs historiques du West End et de Vine City à Atlanta, du nord de Birmingham en Alabama.
Et l'histoire se répète. Aujourd'hui, l'homme le plus riche du monde, Elon Musk, construit l'un des supercalculateurs les plus gourmands en énergie de la planète — en plein cœur d'un quartier noir historique de Memphis. Son entreprise, xAI, l'alimente à l'aide de turbines à gaz sans l'accord des habitants. Ceux-ci ont passé des décennies à se battre pour faire démanteler d'anciennes usines toxiques et sont à nouveau asphyxiés — cette fois pour entraîner le chatbot de Musk, Grok.
C'est la destruction du climat déguisée en progrès. Alors qu'on demande au reste du monde de réduire sa consommation, Musk rejette du CO_2 dans l'atmosphère – car l'intelligence artificielle exige apparemment de véritables sacrifices.
Une fois de plus, ce sont les enfants noirs qui paient pour l'ambition des Blancs. Aucune responsabilité. Juste un autre homme puissant qui déverse du bruit, de la chaleur et du poison là où il suppose que personne d'important ne vit. Les Blancs privilégiés ne découvrent souvent leur propre racisme environnemental que lorsqu'ils déplacent les Noirs – une fois de plus – par le biais de la gentrification, et se retrouvent soudainement à vivre au milieu de montagnes de déchets, comme à East Harlem et à Bayview–Hunters Point, à San Francisco.
Et nos déversements ne s'arrêtent pas aux frontières nationales. Nous expédions des montagnes de déchets électroniques – plomb, cadmium, mercure – vers l'Afrique. Nous dispersons du plastique à travers l'Asie et envoyons des navires chargés d'amiante mourir sur les côtes du Bangladesh et du Pakistan. Nous empoisonnons l'Amérique centrale avec des déchets médicaux et radioactifs. Nous inondons les marchés africains de nos « dons » de vêtements usagés, écrasant les industries locales tout en nous félicitant de recycler.
Nos privilèges sont soutenus par un système mondial qui fait en sorte que les quartiers des autres – les enfants des autres – absorbent ce que nous refusons de voir. Nous ne nous débarrassons pas seulement d'objets ; nous nous débarrassons de vies. Et nos déchets descendent toujours vers le bas.



1991 - Bronx, NY



1983 - Chicago



1974 – L'autoroute Interstate 95 en Virginie



1975 - Harlem, NY



1973 - NYC



1973 - NYC



1972 - NYC

2013 - 4th St, Los Angeles



1978 - NYC



La société du jetable a jeté ce qu'il y avait de meilleur en moi.
Elle a jeté la sincérité,
la pierre angulaire de l'intégrité.
Jetable pour être jeté,
acheter quelque chose de neuf un autre jour.
Il n'y a rien de fabriqué qui soit fait pour durer.
L'obsolescence programmée te fera payer :
assiettes en papier, patins en carton, couverts en plastique,
voitures aux roues jetables,
perruques au lieu de cheveux, c'est comme ça.
Jetable, la façon dont tu aimes,
pas exactement ce à quoi tu penses.
Jette-moi quand tu en auras fini
de peur que je ne te jette.
Jetable, ton ami le plus proche,
tu es censé l'aimer jusqu'au bout.
Ton esprit rigide ne te laisse pas fléchir.
Tu es plus loin que tu ne le prétends...

« Disposable Society »,
interprétée par Esther Philips
– illustrée

Noël à New York

« New York est l'endroit le plus solitaire au monde si l'on ne connaît personne. » Nella Larsen, figure de la Renaissance de Harlem, à son retour du Danemark

New York est une ville inhumaine et froide. Il faut accepter l'aliénation, sous peine d'être anéanti. Au cours de mon périple, j'essaie toujours d'aller jusqu'au bout avec les gens auxquels je m'attache, mais à New York, je dois sans cesse rompre prématurément avec les gens et abandonner ainsi le lien humain qui s'est créé entre nous. J'en ai fait l'expérience de la manière la plus forte ce Noël, qui a été encore plus intense que l'année dernière, lorsque j'ai été retenue par trois Portoricains sur la Quatrième Rue la veille de Noël. Cette année, je venais d'arriver en auto-stop depuis l'Alabama, mais je n'arrivais pas à retrouver mes amis et je me suis retrouvé dans la rue, dans le quartier de Bowery, la veille de Noël. J'ai engagé la conversation avec un clochard qui avait allumé un feu pour se réchauffer. Il devait être clochard depuis longtemps, car ses cheveux bouclés étaient tout emmêlés et impossibles à démêler. Nous sommes rapidement devenus de bons amis. C'était l'un de ces clochards qui savent parler ; les pires sont ceux qui ne peuvent communiquer que par le regard.

Alors que nous étions assis là à discuter, nous avons réalisé que c'était la veille de Noël, et nous sommes devenus de plus en plus sentimentaux. Lorsque nous avons échangé nos souvenirs des Noëls de notre enfance, ce n'était pas seulement la fumée du feu qui nous faisait monter les larmes aux yeux. Il avait été marié, avait eu des enfants et avait été, pensait-il, assez heureux, mais il s'était soudainement retrouvé au chômage, après quoi sa famille s'était désintégrée et il était devenu alcoolique.
Nous avons partagé une flasque et nous sommes peu à peu devenus assez ivres. Un type fou s'est mis à nous lancer des bouteilles, les fracassant contre le mur à côté de nous. Finalement, mon ami n'en a plus pu, et il a pris un morceau de bois enflammé et a frappé l'homme jusqu'à ce qu'il disparaisse.
Cela s'est passé près de Delancey Street, où il y a toujours un groupe de prostituées postées au coin de la rue. Les clochards, tout comme les autres, ont envie de trouver quelqu'un de plus bas qu'eux, et pendant notre conversation, il revenait sans cesse sur son indignation face au fait que ces prostituées soient dehors même la veille de Noël. Chaque fois que j'ai beaucoup bu avec des clochards, ce sont eux qui se sont endormis les premiers, même si nous avions bu la même quantité. Lui aussi s'est endormi vers 22 h ou 23 h.
Je me suis demandé si je devais rester pour veiller sur lui, puisque nous étions devenus de bons amis. J'ai si souvent vu de pauvres ménagères noires et portoricaines, avec leurs enfants et leurs sacs de courses, marcher sur des clochards complètement ivres, les piétiner ou leur donner des coups de pied avant de se dépêcher de rentrer chez elles vers leurs casseroles – une manifestation typique de leur manque d'estime de soi, voire de leur haine de soi. Mais comme les rues étaient plutôt désertes cette nuit-là, j'ai décidé de le laisser après avoir mis une bonne quantité de bois de récupération dans le feu.
Je me suis promené jusqu'à mon coin préféré près de l'Avenue B, la « zone de tir libre », où il y a toujours des bagarres entre les Portoricains et les Noirs, mais que j'aime parce qu'il y a un équilibre racial presque parfait entre les Blancs, les métis et les Noirs. C'est là que j'ai vu Larry debout dans une entrée.
Nous avons commencé à discuter, et il m'a dit qu'il venait d'être mis à la porte par sa femme blanche. Quand nous avons réalisé que nous étions dans le même bateau, nous avons décidé de partir ensemble à la recherche d'un endroit où dormir.
Nous avons d'abord acheté une bouteille de vin. Puis nous nous sommes promis que si l'un de nous trouvait un endroit, il ne le prendrait pas sans l'autre. Larry était plus extraverti et éloquent, mais j'étais blanc, alors nous avons pensé que nous pouvions nous compléter.
Larry était du genre à devoir discuter avec tout le monde dans la rue. Il avait été marié pendant quatre ans, mais m'a confié que, pendant tout ce temps, il avait toujours eu l'âme d'un vagabond.
Nous n'avions pas marché bien loin qu'une foule de vagabonds nous avait déjà rejoints ; la plupart étaient des clochards. À un moment donné, il y en avait cinq à qui Larry avait promis de trouver un endroit où dormir et une bouteille de vin. Deux marchaient avec des béquilles.
Un troisième agitait les mains dans les airs comme pour chasser des moustiques.
J'étais convaincu qu'on ne trouverait jamais de place pour loger toute cette foule, mais comme il arrivait souvent que quelque chose d'inattendu se présente dans de telles situations, je ne dis rien. Nous avons demandé aux quelques personnes que nous avons croisées si elles connaissaient un endroit où loger, en nous concentrant sur les Juifs, car les autres fêtaient Noël et nous supposions qu'ils n'auraient pas de place dans leur cœur. De plus, les Juifs sont traditionnellement hospitaliers. Comme j'étais le seul Blanc, c'était à moi de m'occuper des Juifs, mais tous mes efforts furent vains. Un homme m'a dit que s'il était vraiment vrai que j'étais un étranger, il m'accueillerait volontiers chez lui, mais qu'il n'osait pas, et m'a donné à la place six dollars pour le YMCA. Naturellement, nous avons acheté du vin de pomme, et les choses semblaient désormais un peu plus réjouissantes. Mais nous n'avions toujours pas trouvé d'endroit où dormir, et le vin rendait les clochards bruyants et agressifs. L'homme qui chassait les moustiques s'est mis à faire du shadowboxing, et les gens se sont enfuis.

Téléfilm de 1992 sur mon amitié de longue date avec les sans-abri de New York



1972 - Bowary, NY



1974 - NYC

1972 - Bowary, NY





1971 - Bowery, NY



1978 – New York. Nouvelle visite chez Marisol Escobar et ses poissons pour lui remettre mon livre

Il était près de deux heures quand on m'a envoyé au Broome Street Bar pour trouver de nouvelles « victimes ». Alors que j'observais la foule, une femme aux cheveux foncés s'est approchée et m'a regardé dans les yeux d'une manière étrange. Puis elle a dit, très lentement : « Tu as des yeux de poisson. » J'ai pensé qu'elle était sous l'emprise d'une drogue et j'ai essayé de détourner le regard. Puis elle a dit : « Je veux que tu viennes vivre avec moi. » J'ai demandé si je pouvais amener deux de mes amis. Elle a dit non. « Alors je ne peux pas venir avec toi », ai-je dit, mais elle m'a quand même donné son adresse.
Je suis resté avec les autres encore deux ou trois heures, mais je n'arrivais pas à la chasser de mes pensées. La situation semblait complètement désespérée. Nous étions complètement bourrés à ce moment-là. Dans les tas de carton ondulé de Mercer Street, nous avons perdu de vue l'un des gars aux béquilles, qui s'était endormi. Il pleuvait à verse, et j'étais presque inconscient, alors je me suis éclipsé vers cinq heures. J'ai eu honte et je me suis senti gêné pendant des jours. Mais une semaine plus tard, je suis tombé sur Larry à Washington Square.
Il m'a dit qu'il avait lui aussi quitté les autres et qu'il avait trouvé une énorme femme blanche dans le West Village, où il vivait désormais. Cela m'a réconforté, et nous sommes restés bons amis.

Je suis retourné voir cette femme étrange. Elle vivait dans un immense loft sur Washington Street et possédait un studio sur Broadway aussi grand qu'un terrain de football. Sa baignoire était une piscine en forme de palette. Tout ce qu'elle voulait, c'était ma compagnie. Pendant trois jours, nous sommes restés assis de l'aube au crépuscule à nous regarder dans les yeux. Partout étaient suspendus des poissons en plâtre, qui nous regardaient bêtement, la bouche grande ouverte. Mais il y avait certainement plus de vie en eux qu'en elle. Elle avait 40 ans, était née dans l'océan et ne pouvait communiquer qu'avec les poissons. Elle n'avait rien d'autre à dire. J'étais curieux de savoir qui elle était, alors une nuit, pendant qu'elle dormait, j'ai fouillé dans ses papiers et j'ai découvert qu'elle était l'artiste de renommée mondiale Marisol Escobar, qui avait fait la couverture de Time et de Look, bien que sa dernière exposition de sculptures de poissons eût reçu de mauvaises critiques.
Elle nageait dans l'argent. Un jour, j'ai dû signer en tant que témoin sur un contrat de plusieurs milliers de dollars. Elle passait la moitié de l'année dans le golfe du Mexique, plongeant pour rejoindre ses petits amis.
Pourtant, elle ne m'a jamais donné ne serait-ce qu'un morceau de pain, et je devenais de plus en plus désespéré à cause de la faim. Matin et soir, je devais la suivre dans les restaurants et m'asseoir en face d'elle pendant qu'elle mangeait. L'idée de me donner à manger ne lui avait jamais traversé l'esprit.
Comme je ne demande jamais de nourriture aux gens, j'ai un jour laissé échapper une allusion indirecte : « T'est-il déjà venu à l'esprit que tout ton art s'adresse exclusivement aux riches et ne profite absolument pas aux pauvres ? » Pas de réponse. Et toujours pas de nourriture. Elle avait un réfrigérateur, alors un jour, pendant qu'elle dormait, j'ai pris la liberté de vérifier s'il y avait quelque chose à manger dedans. J'ai eu un choc quand plusieurs gros poissons congelés ressemblant à de la morue en sont tombés – et rien d'autre. Si je n'avais pas eu aussi faim, j'aurais eu plus de patience avec elle.

Puis soudain, ma sauveuse est apparue. C'était Erica, qui avait aidé Marisol à polir les sculptures de poissons. Elle riait et débordait de vie, et c'était merveilleux d'entendre à nouveau une voix humaine. Elle a tout de suite compris ma situation et, avec l'élégance d'un poisson, a glissé sept dollars dans ma main. Plus tard, elle m'a chuchoté que je pouvais emménager chez elle. Lorsque Marisol s'est endormie ce soir-là, je me suis enfuie chez Erica, qui vivait dans un minuscule appartement au-dessus d'une issue de secours sur la 11e rue.
Erica, avec qui je vis désormais, est tout simplement une perle rare. Elle est lesbienne, mais n'éprouve pas cette animosité envers les hommes qui caractérise tant de lesbiennes new-yorkaises. Cela me rend toujours heureuse de pouvoir entretenir de bonnes relations avec une lesbienne.
Erica, comme moi, ne comprend pas la nécessité de détester les hommes.



1978 NYC. Marisol a exposé les poissons en 2025 au MoMA Louisiana



1991 – Des sans-abri dans le Lower East Side, NYC

Il est certes vrai que les hommes américains, qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, sont d'une agressivité alarmante, mais il faut tout de même essayer de comprendre l'oppression et la société qui ont créé cette culture à la John Wayne.
Je pense que les hommes noirs souffrent particulièrement de cette culture. Je fais toujours la vaisselle chez les gens, mais j'ai presque cessé de le faire chez les Noirs, où cela met souvent les femmes dans l'embarras : elles ne savent pas quoi faire face à un homme qui fait la vaisselle. N'est-ce pas hypocrite de ma part d'essayer de changer leur culture alors qu'ils doivent encore vivre avec l'oppression ?
Au fond, les femmes blanches ont la même attitude. Je suis régulièrement invité chez des femmes blanches célibataires qui, contrairement aux femmes célibataires en Europe, ont presque toujours un lit double et me font donc dormir à leurs côtés. Ce qui est choquant, c'est leur incapacité à gérer un homme non agressif.
Au bout de deux ou trois jours, elles me demandent généralement : « Tu as toujours été gay ? » ou, plus souvent : « Sortons nous soûler. »
Il ne fait aucun doute qu'elles seraient mal à l'aise si un invité se dirigeait directement vers leur réfrigérateur pour manger toute la viande, mais les femmes américaines semblent tout aussi mal à l'aise si un homme ne se jette pas directement sur leur propre chair.
Avec les femmes noires, je trouve parfois nécessaire de modifier ma règle passive consistant à ne pas abuser de l'hospitalité des gens par une sorte de « discrimination positive ». Elles font souvent tout ce qui est en leur pouvoir pour humilier un homme « doux » ou non agressif, ce qui étouffe dans l'œuf toute chance d'une relation plus sérieuse.
Erica est une femme différente. Elle a fait de moi l'incarnation même du machisme : mon rôle chez elle est, en fait, d'être un proxénète. Erica est une prostituée élégante — une call-girl — et c'est devenu mon travail de répondre au téléphone, de trier les appels obscènes et de demander aux plus gentils de rappeler à cinq heures pour un deuxième tri. Elle a une annonce dans le magazine érotique Screw, que tous les hommes d'affaires lisent apparemment, car le téléphone sonne sans arrêt. La sélection finale commence vers 18 h, lorsque je choisis la voix la plus agréable et organise un rendez-vous dans un hôtel pour 19 h. Nous prenons un taxi, généralement vers l'Upper East Side, car nous nous en tenons aux hommes d'affaires bien élevés.
Mon travail consiste à m'asseoir dans le hall en buvant un Coca pendant environ une heure, et si elle n'est pas descendue d'ici là, je monte et je frappe à la porte.
Sur le chemin du retour, nous mangeons généralement une glace italienne, qu'Erica adore. Mais ce qu'il y a de plus fantastique chez elle, c'est qu'elle n'est pas une prostituée comme les autres.
Elle adore aider les gens et leur apporter de la chaleur au milieu de toute cette froideur. Elle dit que la plupart de ses clients sont extrêmement seuls et ont moins besoin de sexe que de chaleur humaine. Vue avec un regard typiquement masculin, elle n'est pas une beauté physique — anormalement maigre, à la poitrine plate, avec des cheveux roux bouclés — mais elle possède un tel charme intérieur que les hommes ne peuvent lui résister. Presque tout le monde lui donne cent dollars, bien que nous ayons convenu de soixante-quinze, et un seul s'est plaint jusqu'à présent. Souvent, elle ne couche même pas avec eux, mais leur prodigue des massages physiques et surtout spirituels. Elle m'a acheté de nombreuses pellicules, mais pour de bonnes raisons, j'ai refusé son argent.
Pendant la journée, elle prend des cours de chant et de danse ou passe des heures à fabriquer des services à café en mousse de caoutchouc. Chaque tasse, soucoupe et cuillère est parfaite. Elle a des vitrines remplies de vaisselle en mousse de caoutchouc, comme on en trouve dans les maisons bourgeoises respectables. Elle est une source d'inspiration fantastique pour moi.

Un jour, un homme s'était fait agresser dehors et avait été laissé là, allongé, pendant longtemps. Erica a été la seule à prendre la peine d'appeler une ambulance. Personne n'est venu, et les gens restaient là à regarder bêtement l'homme à demi mort. Elle a continué à téléphoner.
Il n'y avait que des Portoricains qui vivaient là, donc il fallait généralement attendre jusqu'à une heure avant que la police



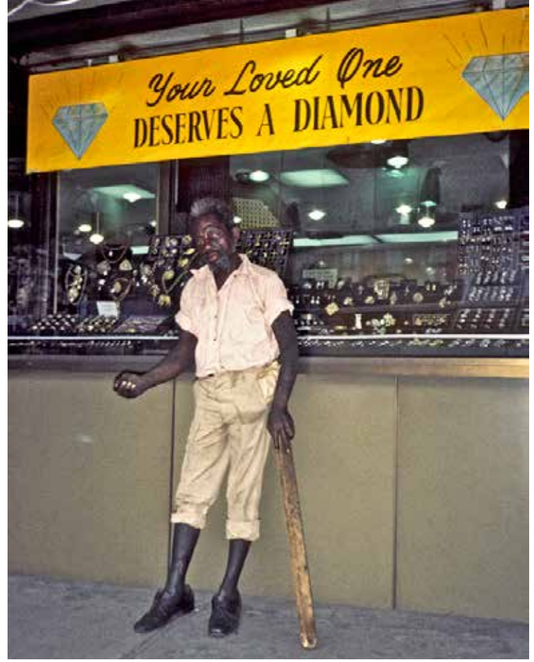
1973 - NYC

ou les ambulances n'arrivent. Elle a alors appelé la police et a dit qu'un homme blanc était en train de se faire agresser par plusieurs Noirs et Portoricains dehors. Deux voitures de police et une ambulance sont arrivées immédiatement. Cette astuce est courante à New York et semble fonctionner à chaque fois. J'ai souvent vu Erica donner le salaire d'une journée entière à des personnes dans le besoin, en prenant de l'argent à de riches hommes d'affaires pour le donner directement aux mendiants.
Une autre nuit, nous avons vu un clochard d'une cinquantaine d'années qui demandait de l'aide pour acheter du vin et quelqu'un à qui parler. Nous sommes restés assis avec lui pendant des heures, et il a dit qu'il était sur le point d'avoir le delirium tremens et qu'il avait peur de mourir. Erica a dit que nous l'accompagnerions à l'hôpital, et il a pleuré de joie. Il avait attendu ce moment pendant dix ans.
Nous l'avons emmené en taxi à l'hôpital St. Vincent et nous sommes restés assis dans la salle d'attente pendant deux heures.
Il a pleuré tout ce temps. Puis on nous a dit qu'ils ne l'accepteraient pas. Il avait bu et était devenu ingérable, hurlant et criant. J'ai crié quelque chose à propos du fait que je venais d'un pays civilisé où les hôpitaux et les soins de santé étaient gratuits. La police a été appelée et on nous a mis dehors.
Nous avons pris un taxi pour les urgences de Bellevue et nous nous sommes assis là, parmi des gens qui hurlaient, hystériques et suicidaires. Nous sommes restés jusqu'à six heures du matin, mais rien ne s'est passé. L'homme a bu toute sa bouteille, s'est assis par terre en pleurant, la tête sur les genoux d'Erica, nous suppliant de ne pas partir. À plusieurs reprises, il a uriné dans son pantalon, formant une flaque autour de lui alors qu'il sortait son pénis et le laissait pendre là. Erica n'arrêtait pas de le remettre en place. .
La plupart des patients s'étaient alors enfuis. Il a commencé à vomir partout — le vomi le plus étrange, visqueux et puant que j'aie vu depuis longtemps.
Puis même les infirmières se sont enfuies. Nous avons essayé de nettoyer tout ça. Finalement, épuisés, et après avoir obtenu la promesse qu'il serait admis, nous sommes rentrés chez nous et nous nous sommes endormis.

Deux jours plus tard, je suis retourné à Bellevue avec des cigarettes, mais on m'a dit que personne n'avait été admis sous son nom. J'étais furieux et triste, et je n'ai pas osé le dire à Erica.
New York est une ville qui ne permet pas aux êtres humains d'être humains. Pour survivre ici, il faut apprendre à laisser les autres à leur sort. Erica n'est pas de New York, je vais donc vivre avec elle encore un peu. Mais bientôt, je retournerai à la chaleur du Sud. Le froid de New York m'achève à chaque fois.

Lettre à un ami américain





1973 – World Trade Center – mes retrouvailles affectueuses avec NYC, à chaque fois que j'arrivais en auto-stop depuis le Sud

1974 - NYC

De la chaleur du Sud aux murs du Nord

« Je pense que ce sentiment de déracinement, de ne pas appartenir à un endroit, est une expérience très courante pour les personnes de la diaspora, pour celles qui sont éloignées de leur terre ancestrale. »
—Yaa Gyasi dans Homecoming

Lorsque l'amour devient un produit commercial et que notre humanité est épuisée, nous commençons à percevoir en nous les ombres qui ont créé le ghetto.
Mon errance à travers le système de jetable le plus avancé au monde s'est transformée en un voyage intérieur au cours duquel je ne parvenais pas toujours à distinguer les gens du système qui les avait façonnés. Je devais me demander si la chaleur que je recevais était authentique ou s'il s'agissait d'une hospitalité superficielle que le système avait inculquée — un besoin d'amitié jetable. Pourtant, même être mis au rebut après usage était préférable à la froideur humaine que j'avais connue en Europe, qui n'aurait jamais donné sa chance à un vagabond.
J'ai appris que là où un système est le plus oppressif (comme en Afrique du Sud sous l'apartheid), on trouve souvent la plus grande chaleur humaine – une chaleur que nous ne devrions pas rejeter en cherchant un système plus juste.
Bien que la vie dans les États du Nord fût plus juste, je devais constamment faire du stop pour retourner vers l'humanité du Sud afin de survivre émotionnellement (comme le font de nombreux Noirs). Le Nord libéral a accueilli des Noirs dans les années 40 et 50 pour la main-d'œuvre, tout comme l'Europe du Nord a accueilli des travailleurs de couleur dans les années 60. Mais nous n'avions pas besoin d'eux en tant qu'êtres humains et nous les avons progressivement abandonnés dans d'immenses ghettos. Notre insécurité croissante face à la mondialisation engendre aujourd'hui une douleur profonde et accumulée qui est en train de remodeler le monde. Jamais auparavant nous n'avions contraint autant de personnes à vivre dans des ghettos aussi rapidement. Ce que l'Europe a mis des siècles à infliger aux Juifs, nous l'avons reproduit en quelques décennies sur des millions de musulmans.
La ghettoïsation dans de nombreux pays conduit au nettoyage ethnique. Peu de minorités sont aussi ghettoïsées que les Noirs aux États-Unis, où, dans des villes comme Détroit et Chicago, jusqu'à 94 % des Noirs vivent désormais dans des quartiers exclusivement noirs.
Notre société du jetable — qui jette à la poubelle tant les objets que les êtres humains — a tué l'amour en isolant et en aliénant des populations entières. Mais elle ne peut faire taire le cri de douleur et de vide de ceux dont nous nous sommes débarrassés — comme on peut le percevoir partout dans le ghetto et dans la clandestinité.

La voix du ghetto

Allongée, pensant
Hier soir
Comment trouver un foyer pour mon âme
Où l'eau n'est pas assoiffée
Et où la miche de pain n'est pas de la pierre
J'ai trouvé une chose
Et je ne crois pas me tromper
Que personne,
Mais personne
Ne peut s'en sortir ici tout seul.

– Maya Angelou



1973 - NYC



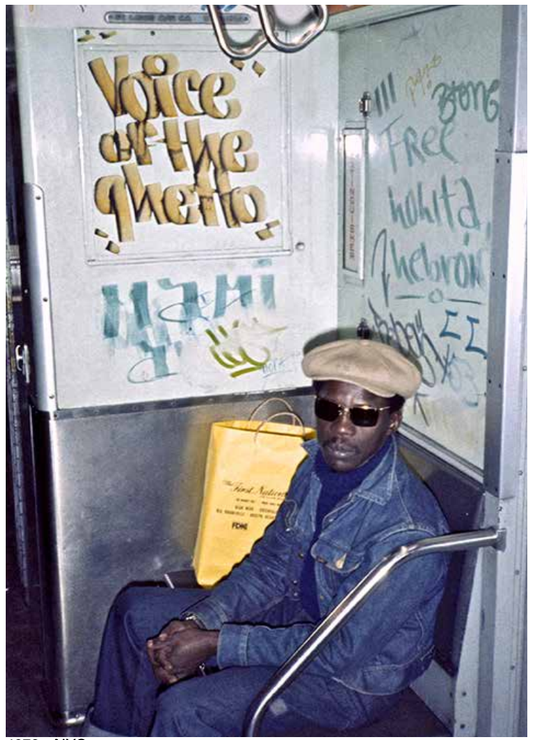
1974 - NYC

« Nous étions comme des étrangers dans un pays qui ne voulait pas de nous, ne portant nos foyers que dans nos souvenirs. »
- Maya Angelou – Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage

« Je n'étais pas chez moi à Harlem non plus ; j'étais en exil partout. »
- James Baldwin - Notes d'un fils du pays



1974 – C'est ici que Vanessa Guider s'est suicidée plus tard en sautant par la fenêtre



1973 - NYC



1974 – Bronx, New York – « Crime Don't Pay » (« Le crime ne paie pas »)

Ma chanson d'origine ici – « I am, I said » de Neil Diamond – illustrée par mes photos de graffitis



1973 - NYC



1973 - NYC



1974 - NYC

En bas - 1975 - Los Angeles



1974 - NYC



1973 - NYC

Le ghetto comme muse : une critique de mon paternalisme libéral

« Le libéral est un homme qui éprouve beaucoup de pitié pour les malheureux, mais qui ne fait rien pour eux. » - James Baldwin

« Le libéralisme est comme un bateau. Il penche toujours du côté des privilèges. » - Audre Lorde

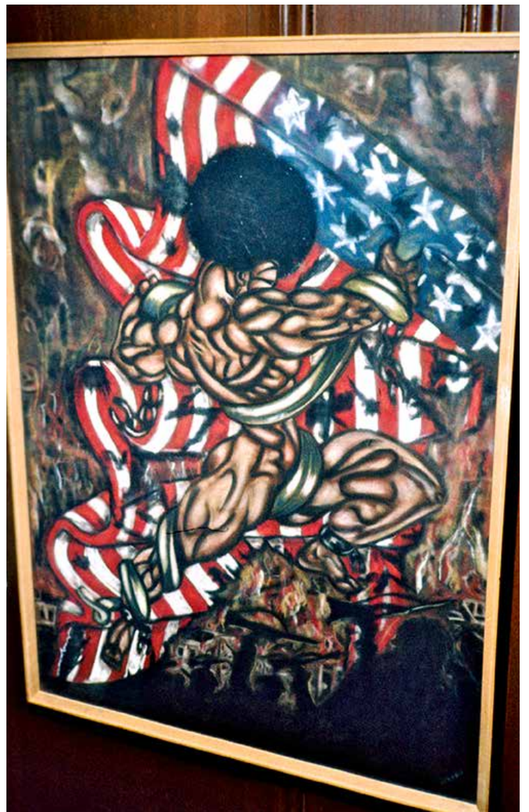
Le système — ou, la somme totale de notre pensée répressive quotidienne — utilise une tolérance répressive pour faire face à la résistance de nos victimes, étouffant les cris de la clandestinité en reconnaissant leur valeur artistique, en les exaltant.

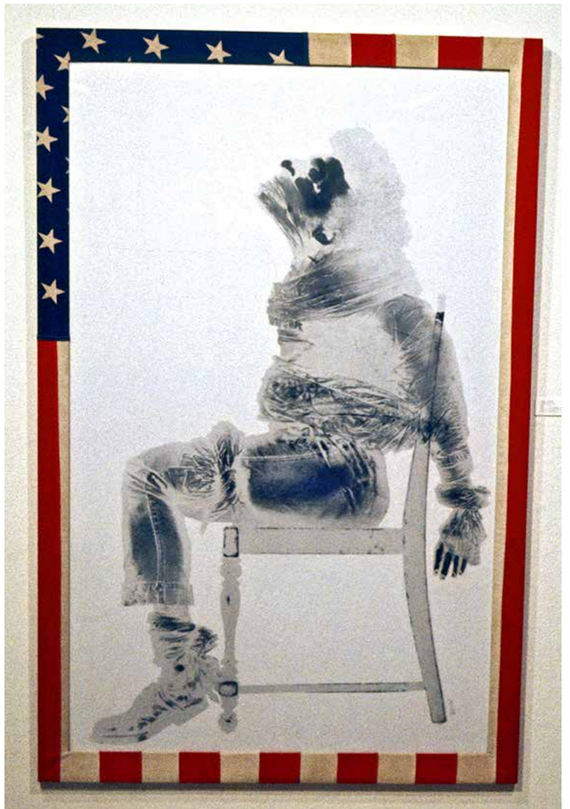
On accorde aux opprimés un sauf-conduit pour exposer dans des galeries d'art destinées aux plus aisés et aux plus éclairés d'entre nous — ceux d'entre nous qui tiennent des propos compatissants sur les « problèmes du ghetto » et « nos immigrés », avec des sermons bienveillants sur la faim et la surpopulation dans le tiers-monde.

Pourtant, malgré tous nos discours grandiloquents sur « leur intégration », nous fuyons nous-mêmes vers les banlieues — nos enfants ne vont pas dans des « écoles noires » —, ce qui entraîne une ghettoïsation accrue.

Nous nous vantons bruyamment d'avoir un ami noir par-ci et un ami musulman par-là, mais nous ne nous demandons pas pourquoi les Noirs aux États-Unis ou les immigrés au Danemark viennent rarement dans ces palais de l'art. Sans ciller, nous acceptons que des serveurs noirs perpétuent la relation maître-esclave lors de ces réceptions. En tant que troupes tampons de l'oppression, nous pouvons absorber la critique du système, la déformer et la désamorcer en l'élevant au rang d'art. C'est également ce qui se passera avec mes photographies.

Les libéraux aisés, que j'en suis venu à haïr et à aimer à la fois parce qu'ils représentent tellement une partie de moi-même, m'apporteront tout le soutien possible pour publier et exposer ma critique de la société, choqués par ce que j'ai vu en Amérique. Ils ont honte parce que j'ai franchi un seuil qu'ils auraient dû franchir eux-mêmes, mais qu'ils n'ont pas pu franchir en raison de leur peur paralysante de ceux qu'ils ont contribué à ghettoïser.







« Le libéralisme blanc est une philosophie qui promeut les intérêts des Blancs sous le prétexte d'aider les Noirs. »
- Stokely Carmichael



1973 - NYC - 1975 - Los Angeles



« Le ghetto est un endroit où l'espoir est difficile à trouver et le désespoir facile. »
- Langston Hughes dans le poème «Harlem »



1974 - Harlem, NY

Le spectacle de l'oppression du libéralisme

De telles personnes existent dans toutes les sociétés, clamant haut et fort la nécessité d'un changement pour aider les ghettos et les pays sous-développés à « se relever ». Mais lorsque le jour des élections arrive aux États-Unis, leurs promesses finissent dans la poubelle du statu quo avec des votes pour les démocrates (ou, en Europe, divers partis sociaux-démocrates).
Je ne peux m'empêcher de penser que moi aussi j'ai exploité les victimes, car je sais que ces photos ne leur apporteront aucun bénéfice. Nous éprouverons un bref sentiment de compassion en réalisant que nos classes défavorisées souffrent ainsi, mais nous ne changerons pas notre mode de vie.

Nous n'abandonnerons pas nos camping-cars, nos 4×4, la climatisation centrale, nos voyages en charter ou nos écoles privées lointaines, qui détruisent le climat, afin de redistribuer les richesses de la Terre.

Et ainsi, mes photos deviennent une catharsis émotionnelle. Je le savais — et les Noirs des classes défavorisées me l'ont dit, n'ayant aucune illusion quant à la possibilité de faire appel à la « bonté intérieure » de leurs oppresseurs blancs. Pourtant, j'ai persisté et j'ai ainsi trahi à la fois les Noirs et le Tiers-Monde, faisant de cette page la seule du livre sur laquelle presque tous les Afro-Américains peuvent s'accorder. J'ai créé un exutoire émotionnel divertissant, renforçant ainsi un système injuste. Je suis aussi hypocrite que les snobs de l'art, car je joue selon leurs règles. Lorsque ma critique est devenue trop « radicale », ils m'ont tourné le dos.

Je suis donc contraint de l'édulcorer, au risque d'en faire un récit vagabond larmoyant, condescendant et « paternaliste » sur la souffrance dans le ghetto et nos côtés sombres malheureux — comme ce voyage sentimental à Harlem, non loin du bastion de ces libéraux, le Museum of Modern Art.

L'histoire de deux Harlems : le regard de l'extérieur et de l'intérieur



Si tu prends le train avec moi
vers le nord de la ville à travers la misère
des rues du ghetto
à la lumière du matin
là où c'est toujours la nuit :
Prends une place côté fenêtre,
pose ton Times
tu peux lire entre les lignes,
contente-toi de lire les visages
que tu croises au-delà de la vitre :
Et cela pourrait commencer à t'apprendre
à te soucier de ton prochain !



À gauche:
1974 - Bronx, NY
à droite:
1980 - NYC

La chanson « Give a damn » de Spanky and the Gang – illustrée par mes photos







1974 - Bronx, NY



1974 - Harlem, NY



1974 - Harlem, NY

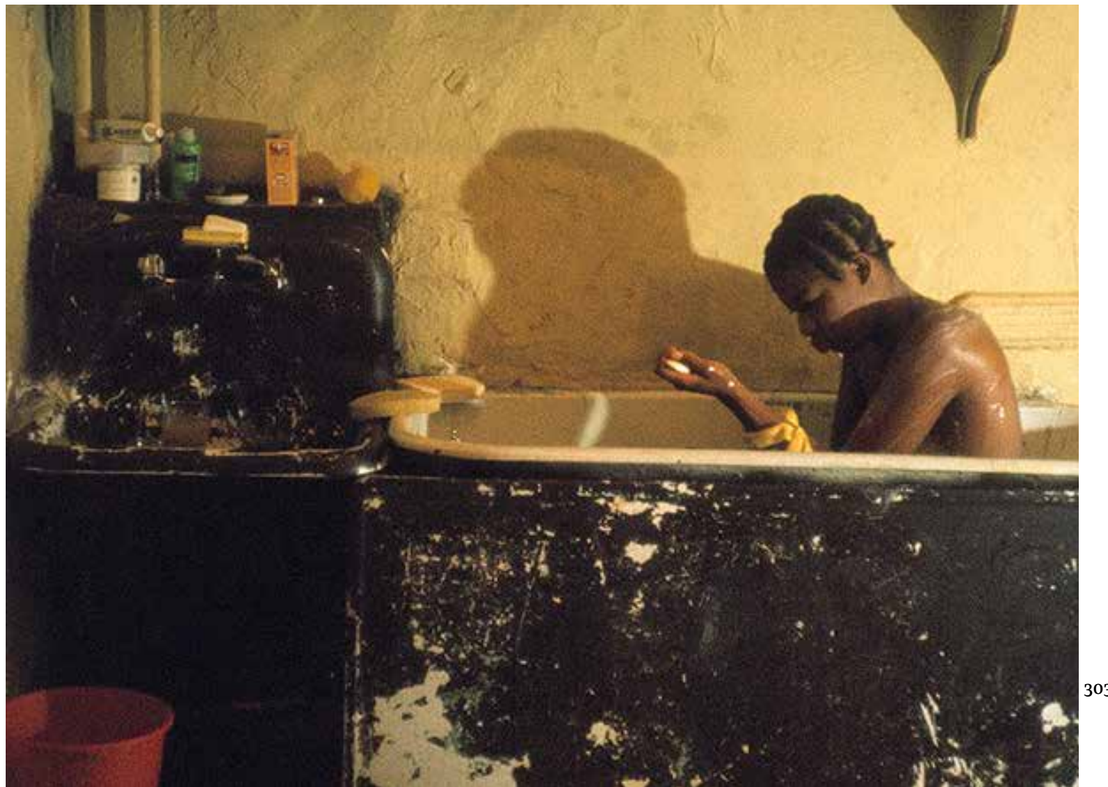


1974 - NYC

1974 - Harlem, NY



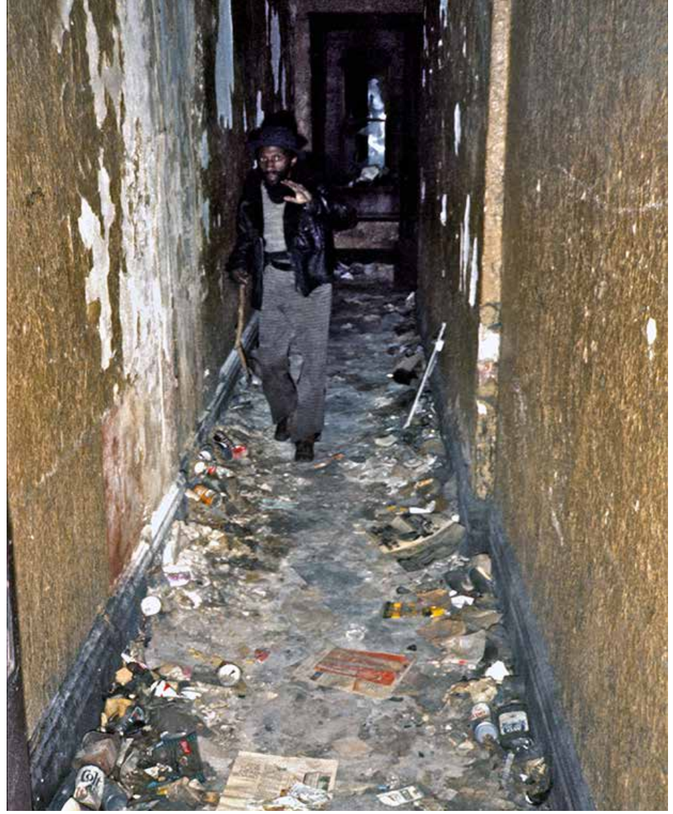
1972 - NYC





Alles aus 1973 - Harlem, NY







1991 - Harlem, NY - En bas 1995 - NYC



1992 - Harlem, NY

Les échos de Harlem : entre la vie et l'au-delà

« À Harlem, le danger rôdait toujours dans l'ombre, attendant le moment idéal pour frapper— vous étiez soit un acteur, soit un pion. Le choix vous appartenait. »
—Colson Whitehead, Harlem Shuffle

Dans le Harlem des années 1970, tout est noir sauf les magasins — qui n'appartiennent pas aux habitants du quartier mais à des immigrants blancs et arabes (autrefois, principalement des Juifs). Les gens de la rue aiment souligner que les seules entreprises appartenant à des Noirs de Harlem sont les innombrables salons funéraires. Les entrepreneurs de pompes funèbres blancs refusent les corps noirs, disent-ils, et la mort devient ainsi l'un des rares chemins sûrs vers la classe moyenne.

Car la mort est aussi omniprésente à Harlem que la peur qui hante chacun sous des rires sporadiques et crispés. Pourtant, moi, en tant que « Whitey » invisible et omniprésent, je me sens plus en sécurité ici que beaucoup de Noirs ; car comme toujours, la colère se retourne vers l'intérieur, vers les autres victimes, et non vers l'oppresseur lointain.

Ce salon funéraire situé à côté d'un centre de désintoxication illustre les choix qui s'offrent à Harlem : la mort ou une vie d'esclave sous le joug de « The Man ». Des milliers de toxicomanes choisissent la porte de gauche. Ils savent que s'ils choisissent la porte de droite, ils seront « réhabilités » – renvoyés dans les mêmes conditions insupportables qui les ont poussés à la drogue – ou « sur-habilités », c'est-à-dire qu'on leur apprendra à s'engourdir suffisamment pour survivre à la jungle du ghetto.

Ils se soumettent à l'esclavage de « l'Homme » qui rejette la faute sur la victime : répare-toi toi-même, pas le monde qui t'a brisé.

Cette femme incarne les choix impossibles de Harlem. Un agresseur s'est introduit de force dans son appartement et a tenté de la tuer avec un couteau. Elle s'est échappée en sautant par la fenêtre du troisième étage — elle a survécu, mais elle est handicapée à vie.

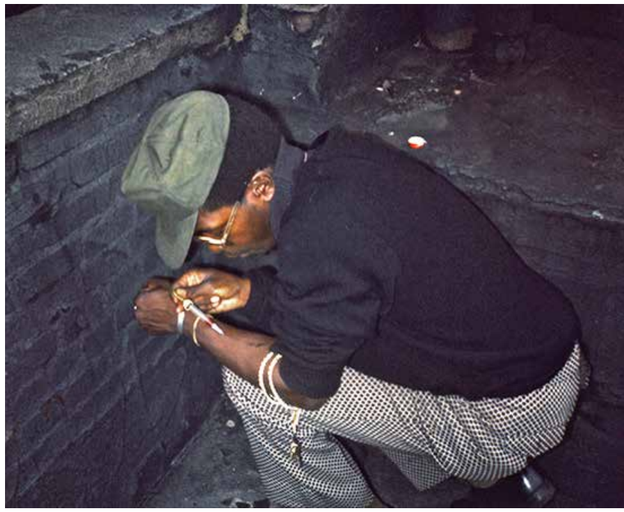








1973 - Harlem, NY



1974 - NYC

Dans l’ombre du mode de vie américain

« Si les Blancs ne t’ont pas encore tué, tu peux faire ce que tu veux. Tu n’as pas eu besoin d’atteindre cent ans pour en arriver là. Dans un monde aussi bas, stupide et cruel, chaque jour où les Blancs ne t’ont pas encore tué est une victoire. »
- Colson Whitehead, Crook Manifesto à propos de Harlem dans les années 1970

Les Américains pour lesquels j’éprouve le plus de compassion sont les toxicomanes — des gens trop sensibles, trop humains, pour survivre à la course effrénée à la réussite qui caractérise l’Amérique. Ils ne sont pas seulement les victimes de cette violence ; ils peuvent riposter avec la même cruauté que celle que le « mode de vie américain » leur a inculquée. À maintes reprises, sur les toits de New York, j’ai aidé ces âmes enchaînées à se faire une dose.

Chaque jour, à certains coins de rue de Harlem, on voit des milliers de toxicomanes attendre leur dose d’héroïne. La nuit, même la police n’ose pas pénétrer dans ces quartiers.

Depuis les « shooting galleries » — des immeubles condamnés envahis par les junkies —, nous avions parfois une vue incroyable sur la « grosse aiguille » de l’Empire State Building.

À l’intérieur, ils « tirent » sur quiconque est soupçonné d’être flic ou « mouchard ». La peine pour la toxicomanie et les délits mineurs qu’elle impose – être une victime – est la même que pour un meurtre. La prison à vie obligatoire. Ils n’ont donc pas vraiment le choix. Se comporter en victime ou en bourreau : la sentence est identique. Les « shooting galleries » comptent donc parmi les endroits les plus dangereux de la ville.

Cet homme, qui était héroïnomane depuis 16 ans. Mal nourri, le corps couvert de plaies ouvertes, il ne trouvait pas de meilleure veine que celle cachée sous un pansement nauséabond sur sa jambe. Il souffrait terriblement et savait qu’il lui restait moins de deux ans à vivre. Il n’avait plus rien à perdre et m’a supplié de publier ces photos, dans l’espoir qu’elles dissuadent les jeunes de toucher à la drogue.



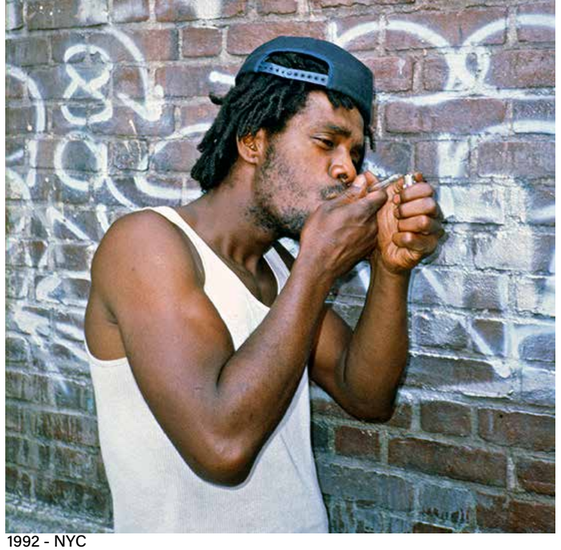


1985 - Harlem, NY

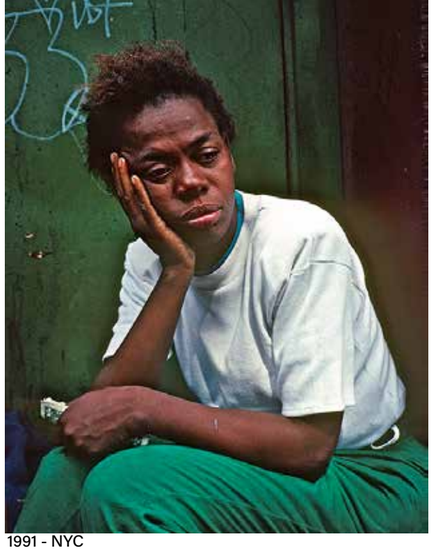
Perdre des amis à cause du crack

Je pensais avoir vu le pire dans les années 70, quand j'avais appris à désarmer les héroïnomanes à l'esprit embrumé. Mais rien ne m'avait préparé à la dévastation causée par l'épidémie de crack des années 90, quand les victimes tiraient à tout va pendant leurs quelques minutes de paranoïa sous l'effet de la drogue et cambriolaient sans cesse ma camionnette ou volaient leur propre famille pour assouvir leur dépendance.

Beaucoup de mes amis les plus proches ont succombé. Je connaissais Robert Yard depuis des années, et peu après son mariage à Harlem, sa femme est tombée dans le crack. Je l'ai vu se battre pour la sauver, elle et leur mariage, alors que sa vie sombrait dans la criminalité, la prostitution et la prison. J'ai perdu beaucoup d'autres amis après 2000, lorsque la gentrification blanche a chassé les résidents de longue date de Harlem

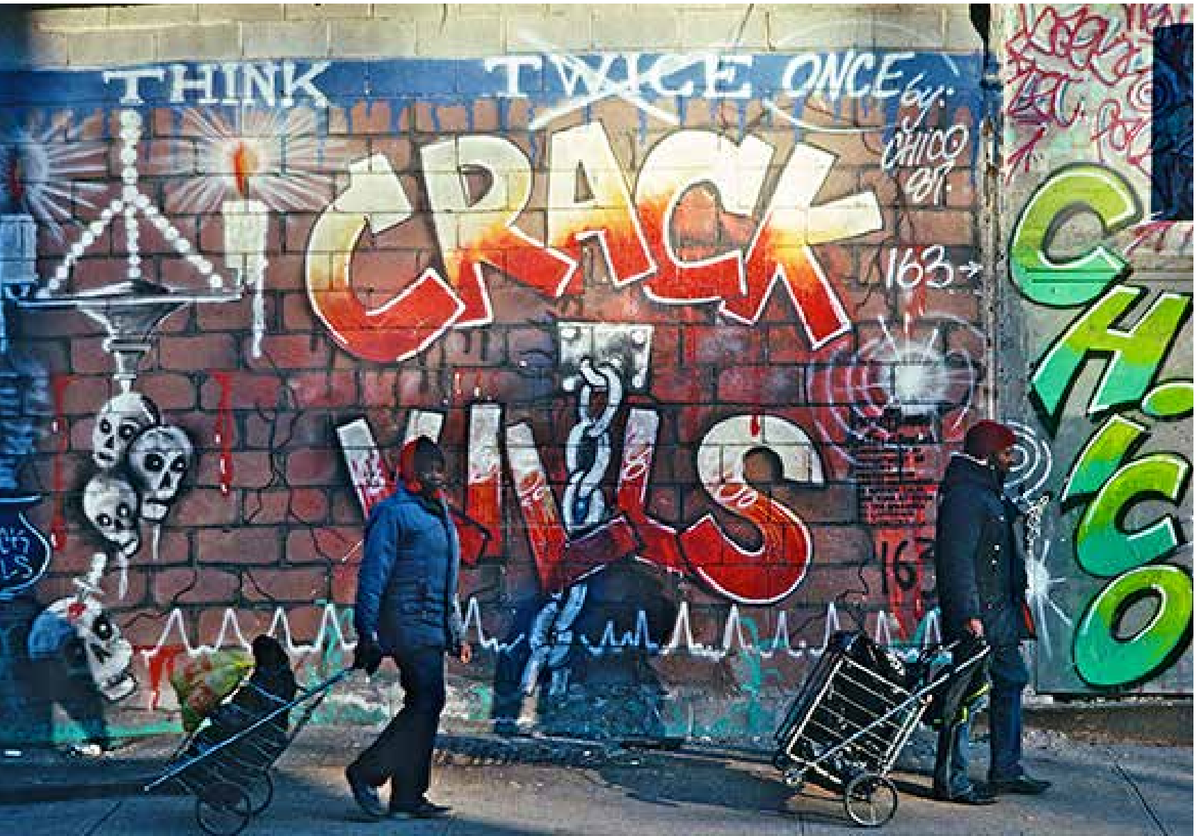


1992 - NYC

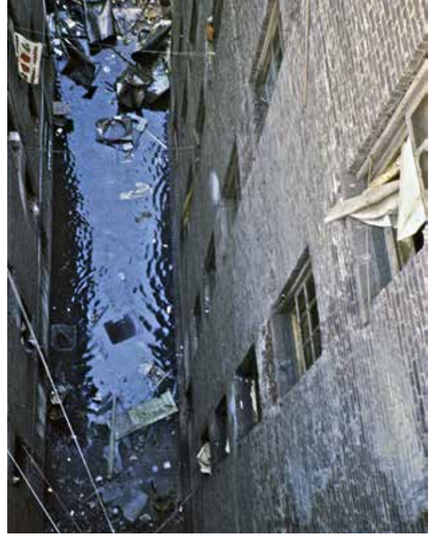


1991 - NYC

1991 - NYC







« Harlem est l'endroit où les rêves vont mourir. »
- Lorraine Hansberry



1974 - Harlem, NY

1989 - Harlem, NY

Berceuses du ghetto :

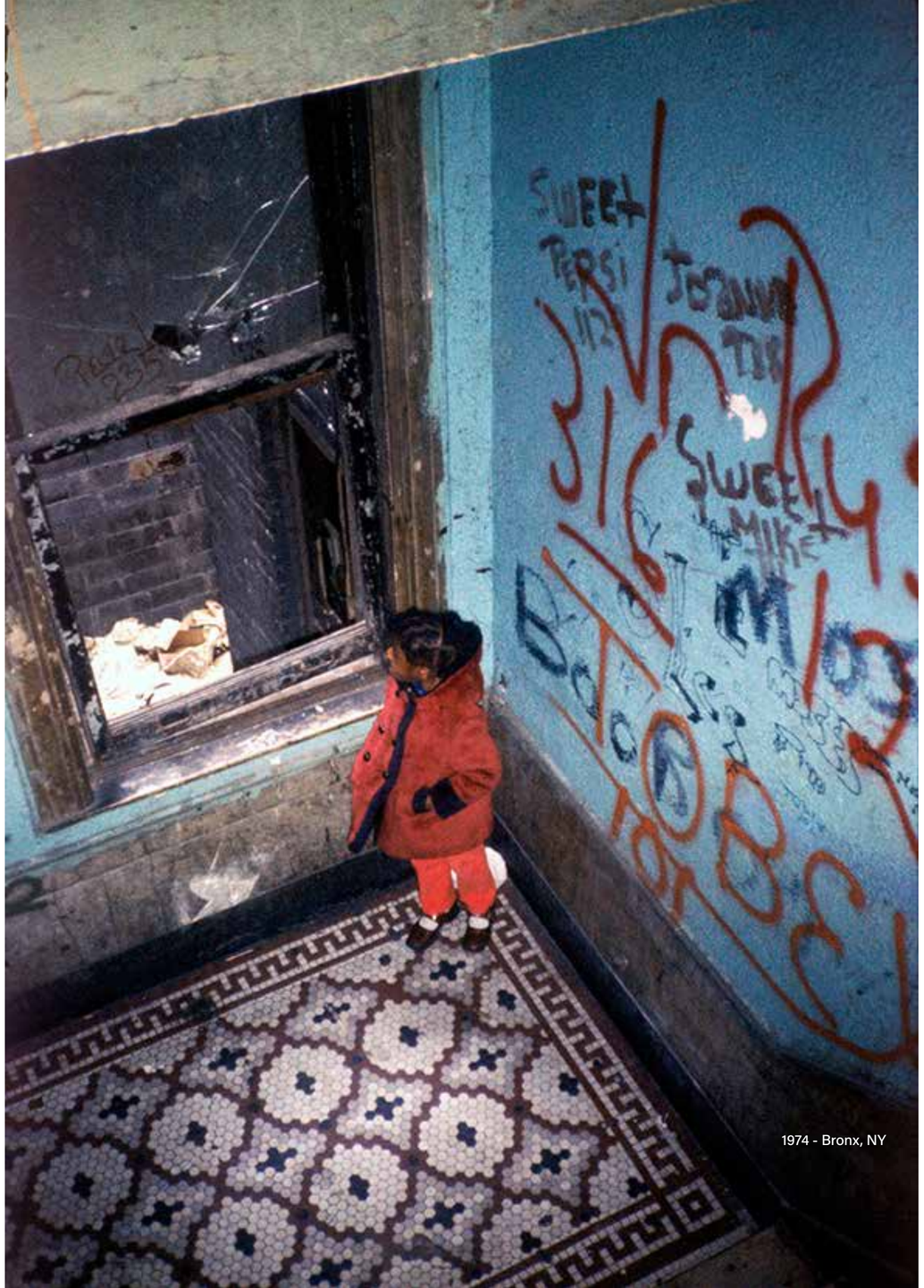
les enfances perdues

Ou endormir ta fille parfois
avec des rats au lieu de comptines
avec la faim et tes autres enfants à ses côtés.
Et te demander si tu partageras ton lit
avec quelque chose d'autre qu'il faut nourrir
car la peur pourrait se glisser à tes côtés
ou dormir au bout du couloir.
Et elle pourrait commencer à t'apprendre à te soucier de ton prochain !

« Give a damn II»
– avec mes photos des enfants de Harlem







1974 - Bronx, NY



1973 - Bronx, NY



1972 - Harlem, NY



1973 - NYC

Sommes-nous en train de tuer des enfants atteints de SSPT par nos pensées négatives ?

Venez voir à quel point le désespoir
est assaisonné par l'air étouffant.
Voyez votre ghetto en cette bonne vieille saison estivale torride.
Supposons que les rues soient toutes en feu,
les flammes comme des tempéraments s'élevant de plus en plus haut,
supposons que vous y ayez vécu toute votre vie,
pensez-vous que cela vous dérangerait ?

Mais il n'y a pas que les adultes qui souffrent à Harlem. La souffrance la plus indescriptible et la plus déchirante dont j'ai été témoin touche les enfants. Elle brise leur esprit – leur être tout entier – pour la vie. Pas seulement les enfants contraints de mendier comme des chiens pour survivre ou de nettoyer les vitres de voitures pour quelques centimes auprès des conducteurs blancs aux feux rouges.

Mais surtout, les enfants que nous tuons lentement par nos propres pensées négatives à leur égard – ces pensées écrasantes qu'ils intériorisent jusqu'à croire qu'ils n'ont aucun avenir.

Quel effet cela a-t-il sur un enfant de voir ses frères et sœurs se faire tirer dessus dans la rue ? Lorsque j'enseignais à Harlem, j'ai découvert qu'il n'y avait pas un seul élève qui n'ait été témoin d'une fusillade dans la rue, où les balles perdues faisaient partie du quotidien.

Ils refusaient de croire que je venais d'un pays sans armes à feu. « Comment les gens se défendent-ils ? » demandaient-ils.

Et quelle impression cela fait-il à une jeune mère de dire adieu à son fils de quatre ans dans un monde où il est difficile de faire la différence entre un berceau et un cercueil ?

« Give a damn III » et cet extrait, tel qu'il est présenté dans mon diaporama

« Harlem était un lieu aux possibilités infinies et au désespoir écrasant, où un homme pouvait renaître de ses cendres ou sombrer dans l'abîme. C'était un lieu où les frontières entre l'espoir et le désespoir étaient perpétuellement floues. »
- Colson Whitehead, « Harlem Shuffle »



1973 - Harlem, NY

1972 - Harlem, NY





1974 - Washington, DC

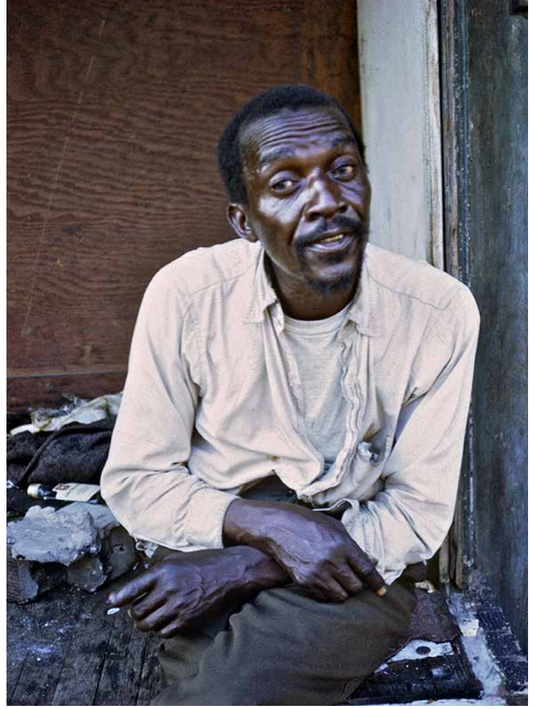


1974 - Bronx, NY

« Car où peut-on fuir
quand on est déjà dans
la terre promise ? »
- Claude Brown, Manchild in
the Promissed Land

1973 - Harlem, NY

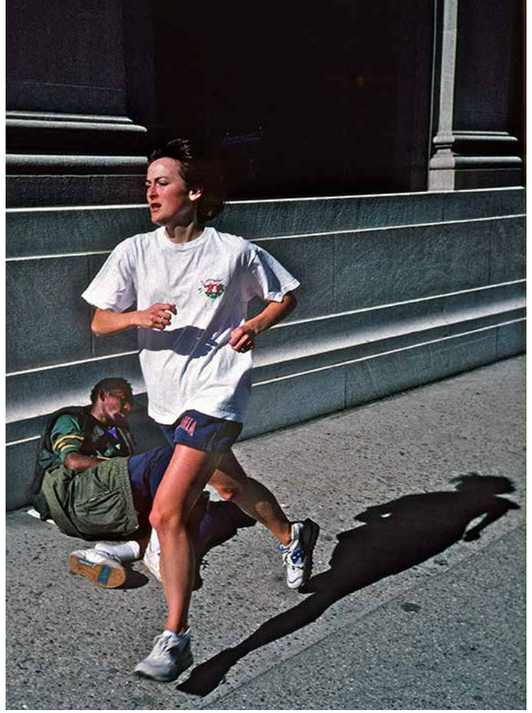




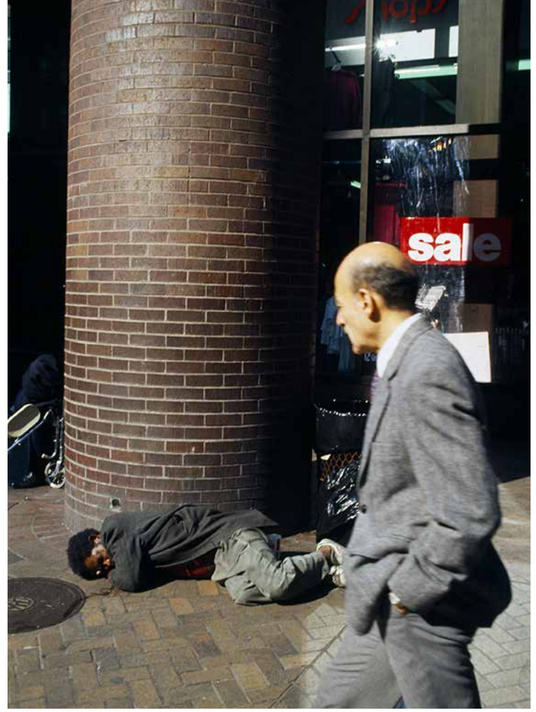
1974 - Baltimore, MD



1974 - Washington, NC



1992 - NYC



1995 - NYC

Le regard blanc : voir Harlem à travers le prisme du désespoir

« Un habitant de Harlem est un homme qui voit le monde depuis le bas et qui l'aime quand même. » - Langston Hughes, « Harlem »

Entretien avec un ivrogne : «Je pense que tout le monde est né nu, donc nous sommes tous des êtres humains. Tant que je n'aurai pas trouvé quelqu'un qui soit né habillé, je ne vais pas considérer qu'il est plus que moi. C'est ce que j'en pense.

Et cela pourrait commencer à te toucher
Pourquoi je me soucie de mon prochain,
Et cela pourrait commencer à vous apprendre
Comment vous soucier de votre prochain.

Ce voyage sentimental « se soucier de son prochain » à travers Harlem capture, dans toute sa mièvrerie, le regard libéral blanc. De la sollicitude paternelle, presque aimante, de l'aristocratie des plantations du Sud, il y a un lien direct avec le discours sans fin sur l'aide au prochain chez les libéraux du Nord.

De nombreux libéraux accomplissent un travail formidable et épuisant dans les ghettos, mais que nous nourrissions nos exclus au sein ou au biberon, le résultat est le même : nous rejetons la faute sur les victimes en essayant de les habituer à leur sort injuste d'exclus au lieu de nous changer nous-mêmes.

Les libéraux ne considèrent pas les Noirs ou les personnes de couleur comme intrinsèquement inférieurs, contrairement aux conservateurs. Non, nous les voyons comme fonctionnellement inférieurs — marqués par l'esclavage et la discrimination passée.

Après avoir lu ce livre, ils se demanderont avec désespoir : « Que pouvons-nous faire ? » Mais nous manquons de courage, ou sommes paralysés par la peur de scruter notre âme pour entrer en contact avec notre abîme de douleur — la blessure qui fait de nous des oppresseurs si efficaces, bien que bien intentionnés.

Ainsi, nous, les libéraux, devenons l'un des outils les plus fiables de l'oppression. Nous aidons nos exclus à s'adapter à une oppression qui les rend suffisamment inférieurs sur le plan fonctionnel pour satisfaire notre propre besoin libéral d'administrer des soins paternalistes aux « untermensch » (sous-hommes).

La classe défavorisée noire ou métisse, n'ayant pas de temps à consacrer à notre condescendance, tente souvent de faire ressortir notre véritable visage raciste ou islamophobe. Ils refusent de considérer comme un « progrès » le fait que le couteau planté dans leur dos soit passé de dix centimètres à seulement cinq. Ils préfèrent nous replonger dans notre sempiternel « retour de bâton blanc » avec ces mots :

Avant tout, je veux être aimé...
Si je ne peux pas être aimé, je veux être respecté
Si je ne peux pas être respecté, je veux être reconnu
Si je ne peux pas être reconnu, je veux être accepté
Si je ne peux pas être accepté, je veux être remarqué
Si je ne peux pas être remarqué, je veux être craint
Si je ne peux pas être craint, je veux être haï

La vision qu'ont les Noirs de Harlem est à l'opposé du besoin de la caste supérieure de ne voir que des victimes. Ils perdraient la raison s'ils se concentraient uniquement sur le pire du ghetto. Par exemple, ils ne mettront pas l'accent sur le fait que 10 % des jeunes de Harlem sont des criminels violents qui terrorisent les rues. Ils renverseront la situation, encouragés par le fait que, malgré cet environnement criminel, 90 % n'ont jamais eu de démêlés avec la justice.

Ils observeront la culture qui s'épanouit au milieu de l'oppression et seront réconfortés de voir que la plupart des habitants de Harlem survivent. Ils verront les nombreuses roses qui parviennent à pousser dans cette jungle.



1974 - Harlem, NY



1974 - Harlem, NY



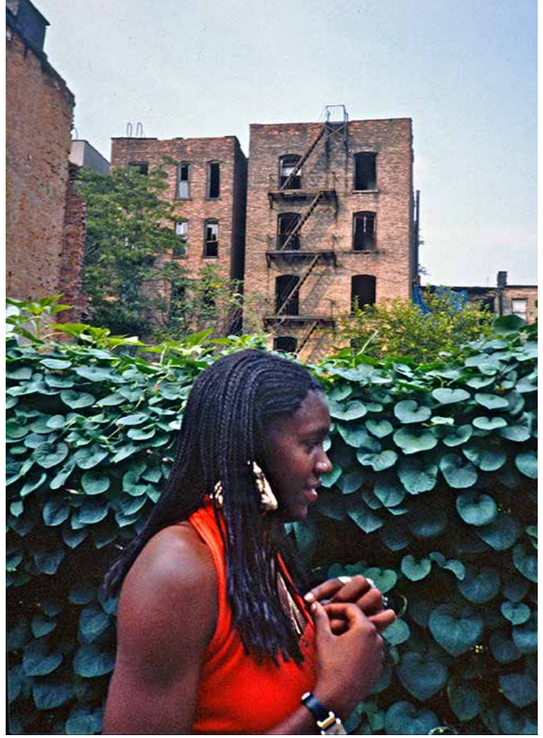
1989 - Harlem, NY



1973 - Harlem, NY
1973 - Harlem, NY - a droite 1995 - Spike Lee



1992 NY



1995 - Harlem, NY

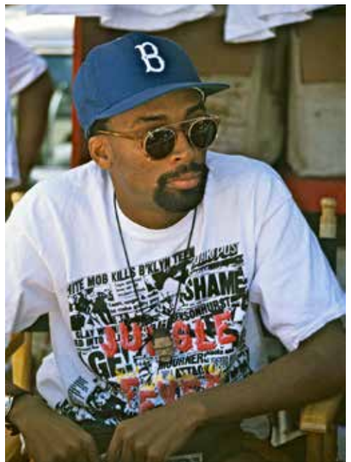


1994 - Harlem, NY

Une fleur au milieu du béton : la rose de Harlem



« As-tu entendu parler de la rose qui a poussé dans une fissure du béton ? Défier les lois de la nature, elle a appris à marcher sans avoir de pieds » – Tupac Shakur et Nikki Giovanni



Il y a une rose à Spanish Harlem,
une rose à Black et Spanish Harlem.
C'est une rose particulière,
elle ne voit jamais le soleil
elle ne sort
que lorsque la lune est en fuite
et que toutes les étoiles brillent.
Elle pousse dans la rue
à travers le béton
douce, sucrée et rêveuse.
Avec des yeux noirs comme du charbon
ils plongent dans mon âme
et y allument un feu
et alors je perds le contrôle
Je veux lui demander pardon
Je vais cueillir cette rose
et la regarder
pousser dans mon jardin.

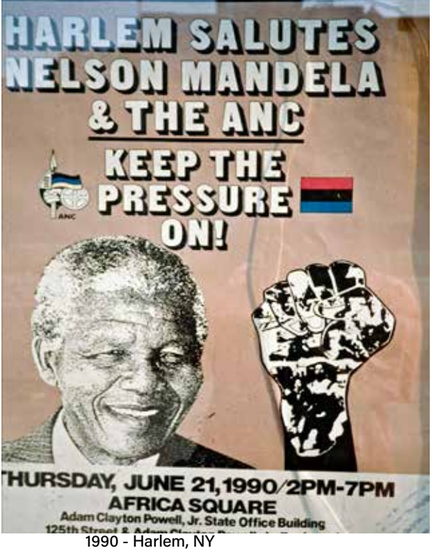
« There is a rose », interprétée par Aretha Franklin – illustrée par d'autres photos inspirantes de Harlem



1973 - Harlem, NY



1973 - Harlem, NY



1990 - Harlem, NY



1974 - Spanish Harlem, NY



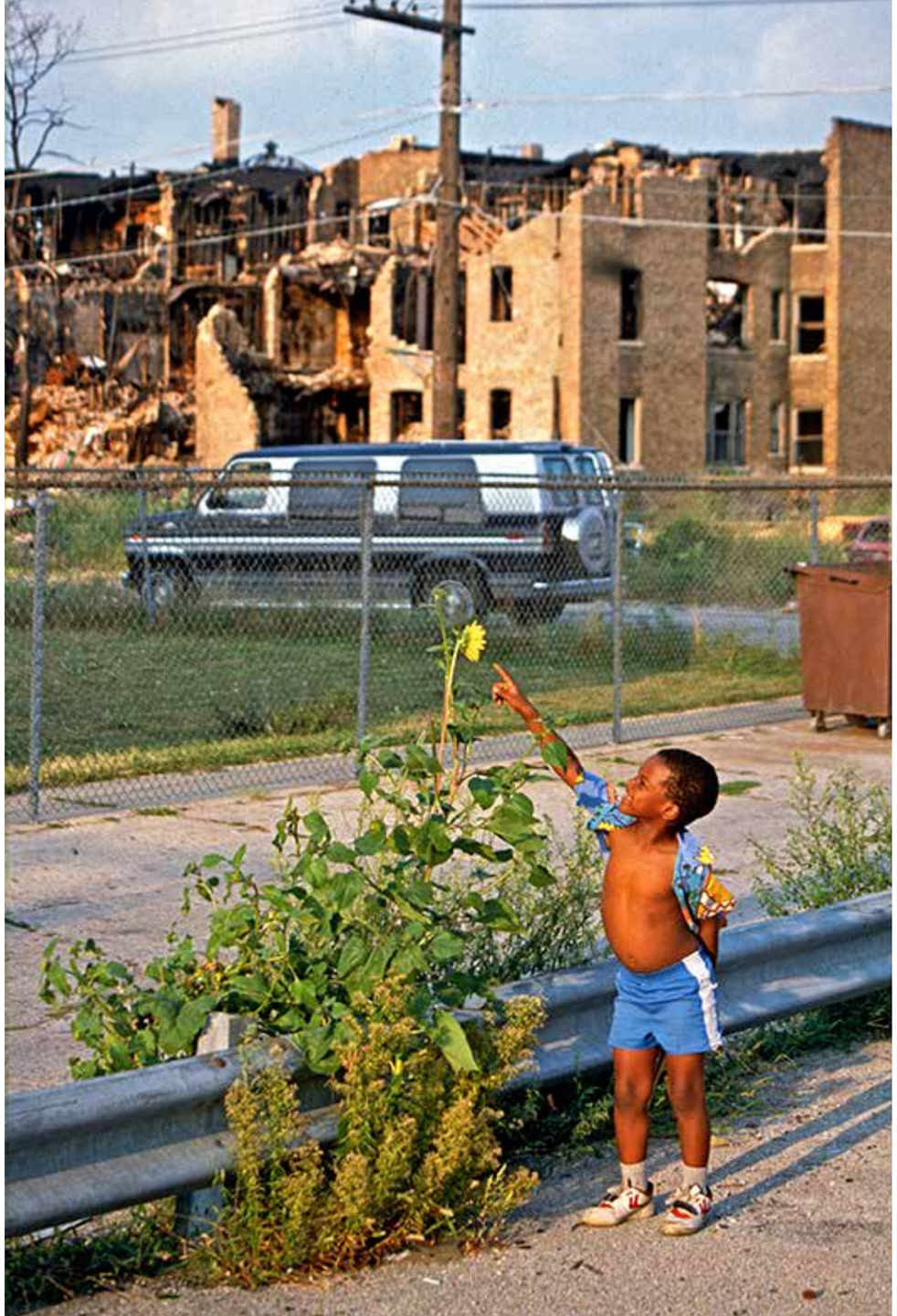
1974 - NYC



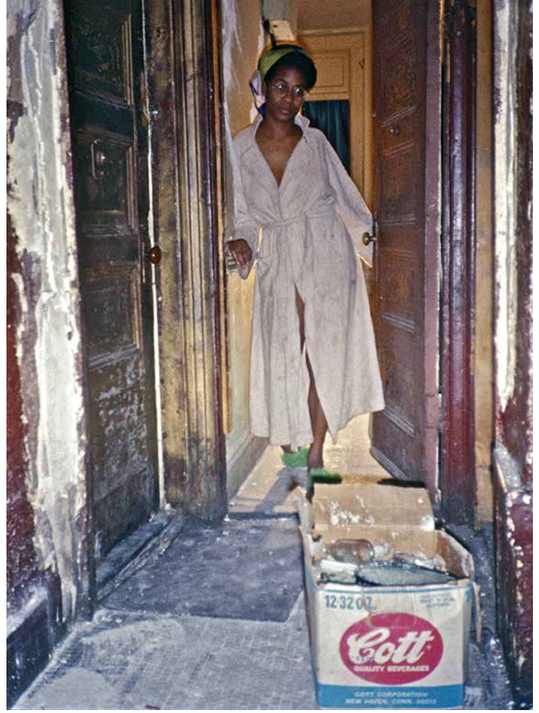
1990 - Harlem, NY







1995 - Chicago







Merrilyn 1972 - NYC



1974 - Bronx, NY



1974 - Bronx, NY

Nous aimons le dire avec des roses, mais nous les utilisons dans notre système d'oppression

« Le racisme n'est pas simplement une haine simpliste. Il s'agit plus souvent d'une large sympathie envers certains et d'un scepticisme encore plus large envers d'autres. » —Ta-Nehisi Coates

Pour moi, cette rose, c'était Merrilyn. Quand je l'ai rencontrée, elle était héroïnomane et se piquait plusieurs fois par semaine. Sa situation dans ce minuscule appartement était désespérée, et j'admirais sa capacité à finir par s'en sortir — moi-même, je ne faisais que m'enfoncer davantage dans le désespoir en vivant avec elle.

Je n'avais jamais vécu dans des conditions aussi oppressantes, aussi anéantissantes. Je ne pouvais ni penser ni écrire. Ce n'étaient pas seulement les cambriolages — bien qu'ils fussent constants —, c'était la peur de ceux-ci, la peur de ce qui pourrait arriver ensuite, la peur de simplement mettre le pied dans le couloir où quelqu'un pourrait t'attaquer avec un couteau ou une arme à feu.

On peut s'adapter à l'exiguïté. On s'habitue à une table à manger qui fait aussi office de baignoire, à une clôture métallique tendue entre la cuisine et la chambre pour que les rats ne viennent pas vous mordre le visage la nuit. On s'habitue même à balayer les cafards morts hors du lit chaque matin. Et parfois, les coups de feu et les sirènes des séries télévisées violentes qui résonnaient à travers les murs étaient un soulagement par rapport aux vrais, dehors.
Mais la peur – cette peur persistante d'être poignardé dans le ventre – à ça, on ne s'y adapte jamais.

J'ai été agressée dans ce quartier, même la veille de Noël, par trois hommes armés.
Ne me demandez pas comment j'ai survécu en vivant avec Merrilyn. C'est un paradoxe que, dans le pays le plus riche du monde, le mot « survie », que je n'avais jamais entendu avant de venir en Amérique (sauf en rapport avec Darwin), soit devenu un concept quotidien.

Mais demandez plutôt comment Merrilyn a survécu à tout cela — non seulement physiquement, mais aussi mentalement. Elle y est parvenue : elle s'est même sortie du ghetto et est devenue actrice à San Francisco. Depuis, elle présente souvent mon diaporama à mon public.
Oui, c'était une rose qui a réussi à pousser à travers l'asphalte.

Ma conversation avec Merrilyn à propos de cette histoire, 43 ans plus tard, filmée par la télévision à Copenhague

Les murs invisibles de la ghettoïsation et de l'oppression

« Le ghetto n'est pas là où tu vis. Le ghetto n'est pas là où tu travailles. Le ghetto n'est pas ce que tu es. Le ghetto est un état d'esprit. »
— Sister Souljah, The Coldest Winter Ever

Et partout dans le monde, nous, les oppresseurs, adorons utiliser ces exemples exceptionnels pour opprimer davantage nos victimes.
Nous nous rassurons constamment les uns les autres — avec des histoires idylliques d'individus, d'une classe moyenne noire ou d'un Obama qui a réussi — que nous sommes non seulement justes, mais pratiquement des saints.
C'est un effort mesquin et calculé pour montrer qu'il y a quelque chose qui cloche chez tous ceux qui ne réussissent pas, en rejetant une fois de plus la responsabilité de leur propre captivité sur nos captifs.

La plupart des oppresseurs ont du mal à comprendre comment nous construisons les ghettos. Il n'y a, par exemple, pas de murs autour d'un ghetto, et ce n'est pas simplement une question de mauvais logement.
Ce n'est pas seulement la classe défavorisée que nous ghettoïsons, comme je l'ai vu avec LaVerne, la sœur de Merrilyn, qui s'en sortait tout aussi bien. Par crainte de vivre avec une personne blanche, elle avait déménagé pendant que je vivais dans leur appartement.
Mais le ghetto l'a suivie et, en 2004, elle a retrouvé son compagnon de 25 ans assassiné – fourré dans un sac en plastique sous leur lit – cinq ans seulement après que leur fils de 17 ans eut été assassiné pour des raisons inexpliquées.
Fascinés par Shakespeare, ils ont voyagé ensemble en Angleterre en 2015 et sont venus me rendre visite à Copenhague.

Aussi terrible que fût Harlem, ce n'était pas le pire ghetto de New York des années 1970. Dans le South Bronx, où des équipes de tournage européennes venaient souvent filmer la destruction de l'Allemagne en temps de guerre, il y avait des quartiers où neuf personnes sur dix mouraient de mort non naturelle — meurtre, famine, overdose, morsures de rats, etc. Dans le ghetto de Brownsville, j'ai été témoin de deux meurtres et j'ai entendu parler de quatre autres le même jour.
J'ai constaté à Détroit, où les logements étaient bien meilleurs qu'à Harlem, que le ghetto n'est pas quelque chose de concret, comme les bouteilles cassées et les détritus. Là-bas, j'ai eu la chance de vivre des deux côtés de la ligne invisible séparant le ghetto et les quartiers blancs – tout au bout, là où toutes les maisons blanches sont à vendre.



1974 - Saratoga, NY

La fuite des Blancs : comment nous construisons et agrandissons sans cesse les ghettos

« La seule chose d'extraordinaire dans la fuite des Blancs, c'est qu'on l'appelle « fuite ». Comme s'il ne s'agissait pas d'une stratégie des Blancs pour éviter la présence noire. » — Ibram X. Kendi

Je peux comprendre de nombreuses formes de racisme blanc, mais je ne parviens toujours pas à saisir pourquoi les Blancs abandonnent tout ce qu'ils ont construit dès qu'une famille noire s'installe. Ces propriétaires noirs de la classe moyenne entretiennent leurs pelouses, leurs haies, leurs rhododendrons — exactement comme l'exigent les Blancs. Et c'est ainsi que le quartier continuerait de se présenter si les Blancs ne fuyaient pas. Et leur culture est bien plus américaine que celle des immigrants européens ou asiatiques que nous accueillons immédiatement dans notre soi-disant melting-pot.

Vivant du côté blanc de la « barrière du ghetto » marquée par les panneaux « À vendre », j'ai rarement entendu d'autre raison de partir que la vague affirmation d'une « baisse de la valeur immobilière » — une baisse causée uniquement par le fait que les Blancs vendent en masse par le biais du blockbusting.

J'ai donc vécu cela comme une grande conspiration des Blancs américains visant à empêcher les Noirs d'accéder au melting-pot, orchestrée par le redlining illégal via l'Association nationale des agents immobiliers. L'une des raisons pour lesquelles j'ai moi-même souvent dû fuir vers les banlieues plus fraîches était les températures estivales étouffantes dans les ghettos « redlined » – ou plutôt « heat-lined » –, avec beaucoup de béton et d'asphalte – jusqu'à 20 degrés de plus, comme l'a prouvé le New York Times, que dans les quartiers blancs couverts d'arbres.

Chaque fois que je partais, j'avais l'impression d'avoir trahi la classe défavorisée noire. Car lorsque nous fuyons vers ce qui devient des quartiers attractifs, la valeur de nos biens immobiliers augmente, ce qui nous permet d'emprunter sur la valeur nette croissante de notre patrimoine pour envoyer nos enfants dans des universités d'élite afin de prendre encore plus d'avance.
Mais il s'agit là d'une richesse volée, puisque notre fuite fait s'effondrer la valeur des logements des Noirs, les empêchant d'emprunter et d'investir, ce qui les rend de plus en plus pauvres.
Grâce à ce racisme aversif, chaque Blanc dans les années 70 s'était enrichi six fois plus que chaque Noir. En 2000, huit fois plus. Après les réductions d'impôts de Bush, douze fois plus. Et aujourd'hui — après la crise financière déclenchée en partie par les « prêts subprime » prédateurs imposés aux familles noires en difficulté — nous nous sommes enrichis près de vingt fois plus.

La richesse volée et le fossé grandissant entre Noirs et Blancs

« La fuite des Blancs est une forme de racisme plus subtile et moins reconnue que les formes plus manifestes de discrimination. C'est une manière de maintenir la ségrégation raciale sans avoir à l'approuver explicitement. »
—Jesmyn Ward

De l'autre côté de la barrière, je percevais chaque départ d'un Blanc comme un coup de poignard dans le cœur des Noirs. Les Noirs plus âgés faisaient tout pour plaire aux Blancs, mais les jeunes étaient bien plus sensibles. Le sentiment soudain d'être exclu du courant dominant de la société — voir quelqu'un retirer l'échelle menant au « rêve américain » au moment même où l'on s'en approche le plus — suscite naturellement du ressentiment. Parfois violente. Notre coup de poignard dans leur cœur pouvait transformer quelques jeunes, par ailleurs bien élevés, en fauteurs de troubles, provoquant les Blancs restants à la périphérie du ghetto, qui blâmaient alors la victime et partaient.

Je ne traite pas beaucoup dans ce livre des problèmes de la classe moyenne, mais je ne pouvais pas m'empêcher de voir le lien entre la violence que nous commettons contre la dignité des personnes aux confins du ghetto et la violence que j'ai vue plus tard au cœur des ghettos. Entre notre coup de poignard typiquement américain porté à la classe moyenne noire et les effrayants coups de poignard dans le dos au sein de la classe défavorisée.
J'ai vu l'explosion de la criminalité noire dans les années 70 comme la colère irrationnelle causée par notre trahison. Je ne comprenais pas pourquoi elle avait diminué dans les années 90 — jusqu'à ce que je comprenne comment la fuite des Blancs et les gouvernements locaux avaient délibérément détruit des quartiers noirs prospères en y faisant passer des autoroutes, les isolant même après la fin officielle de la ségrégation.

Lorsque les compagnies pétrolières ont ajouté du plomb à l'essence dans les années 1940, cela a altéré le développement cérébral des enfants, provoquant de l'agressivité et une diminution du contrôle des impulsions à l'adolescence. Cela a frappé le plus durement les enfants noirs que nous avions relégués dans les quartiers défavorisés situés à proximité des autoroutes et des raffineries, comme à Philadelphie et dans le Fourth Ward de Houston, où George Floyd a grandi. Les maisons que les Blancs avaient laissées derrière eux étaient pleines de plomb toxique. J'ai souvent vu des enfants à l'air inquiétant, « apathiques » – atteints de lésions cérébrales – ou rongeant des tuyaux en plomb. C'est cette génération qui s'est rebellée par des crimes violents « stupides ». Lorsque l'essence au plomb a commencé à être supprimée dans les années 70, les nouveau-nés ont été moins exposés au plomb – d'où la chute vertigineuse de la criminalité vingt ans plus tard.

J'en suis venu à comprendre le ghetto comme une continuation, imposée socialement par les Blancs, du milieu violent de l'esclavage. Lorsque cette violence psychique intériorisée est exacerbée par le chômage — en particulier à Détroit —, elle explose vers l'extérieur. Tout comme les taux de divorce chez les Noirs augmentent avec le chômage, il en va de même pour les meurtres et la violence familiale. Presque chaque fois que je revenais à Détroit, davantage de mes amis noirs avaient été tués.

La lettre suivante adressée à mes parents, écrite au cours de mes premiers mois en Amérique, montre comment j'ai immédiatement perçu le coup de poignard du Golgotha que représente le racisme blanc derrière le sang versé d'un peuple sur la croix.

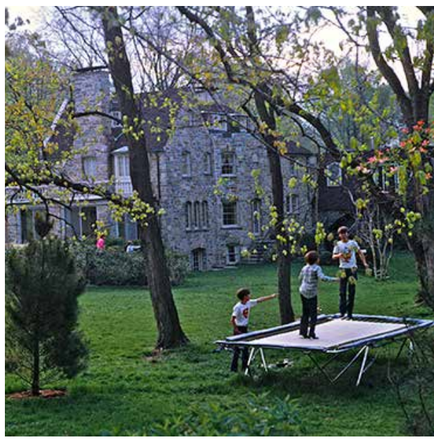
Enregistrement avec un ami de Détroit au sujet de tous les amis qui ont été assassinés depuis ma dernière visite



1991 - Freeman's quarter, Houston, TX



1986 – Philadelphie, PA. Projet à proximité de l'autoroute et de la raffinerie ESSO



1971 - Alexandria, VA

Pâques à Détroit

Saint Jean 20, 24-25

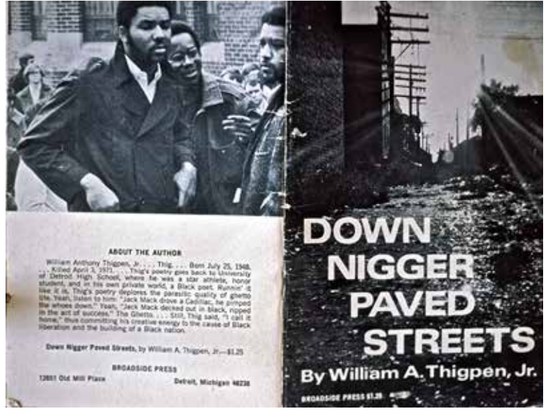
« Déshumanisation et stigmatisation… un bouc émissaire pour porter les péchés du monde »
- Isabel Wilkerson : « Caste – Les origines de nos mécontentements »

Chers maman et papa,

C'est la Pâques la plus choquante que j'aie jamais vécue. Je suis maintenant à Detroit, ce qui n'est rien de moins qu'un cauchemar. En venant de San Francisco, je me suis arrêtée à Chicago pour rendre visite à Denia, la jeune écrivaine noire avec qui j'avais vécu à Noël. Même là, les horreurs ont commencé. Vous vous souvenez des deux amies avec lesquelles nous avons passé tant de temps ? Elle m'a dit que l'une d'elles, Theresia – cette jeune fille de 19 ans, si douce et si calme – a depuis été assassinée. Elle a probablement été tuée par quelqu'un qu'elle connaissait, puisqu'il semble qu'elle leur ait ouvert la porte. Retrouvée par son fiancé, abattue et lacérée à coups de couteau.

C'est la deuxième personne que je connaissais aux États-Unis à avoir été assassinée. Denia s'est maintenant procuré une arme et a commencé à s'entraîner au tir sur cible. Cette nuit-là à Chicago, j'ai aussi vécu ma première grande fusillade, probablement entre la police et des criminels. Nous étions sur Mohawk Street quand ça a soudainement éclaté ; j'ai essayé de regarder dehors, mais Denia m'a tirée en arrière.
Mais comparé à ici, à Detroit, j'ai presque tout oublié. Au début, je vivais chez une famille aisée d'ouvriers de l'automobile, dans les quartiers noirs respectables situés à la limite des sept miles, là où commencent les zones blanches. Leur fils, Dwight Vann, était venu me chercher et m'avait invité chez eux — la troisième maison noire où j'ai vécu. Des gens formidables (note : Dwight a été tué l'année suivante).
Le matin de Pâques, ils m'ont emmené à l'église. Puis j'ai emménagé dans le ghetto même avec trois étudiants, et depuis, c'est un cauchemar. L'un des premiers jours, Thigpen, que je venais de rencontrer, a été assassiné.

C'était une personne fantastique, grand comme un ours, et un poète (je t'envoie son recueil, DOWN NIGGER PAVED STREETS). Pour avoir écrit un poème inoffensif sur le trafic de drogue, il a apparemment été exécuté par des gangsters avec deux amis. Ils ont été ligotés sur le sol et abattus d'une balle dans la nuque.
Ce qui m'a le plus choqué, c'est la réaction des trois personnes avec qui je vis. L'un d'eux, Jeff, connaissait Thigpen depuis des années et figure sur une photo avec lui dans le livre.



1971 – Détroit – Chris avec Thigpen à l'occasion de la sortie de son recueil de poèmes

Il est entré calmement avec le journal en disant : « Hé, tu te souviens de ce type, Thigpen, que tu avais rencontré ? Regarde, ils l'ont descendu lui aussi. » Ça ne m'a pas fait grande impression. C'est comme ça qu'ils réagissent à toute cette violence, ce qui me touche vraiment. Pourtant, ils ont eux-mêmes peur. Je ne suis pas le seul à trembler ici.

Les nuits sont les pires. Je déprime vraiment à cause du manque de sommeil. Jeff et les autres dorment à l'étage ; je reste dans le salon. Chaque nuit, ils poussent le frigo devant la porte et posent des bouteilles vides dessus pour que toute tentative d'ouverture les fasse tomber. Une nuit, le chat a bondi et les a renversées, et j'ai foncé à l'étage vers les autres. Je suis à bout de nerfs et je reste allongé à guetter les bruits de pas dehors (personne d'autre que des cambrioleurs ne se promène la nuit à Detroit, d'après ce que je peux voir).

De temps en temps, j'entends des coups de feu. Je n'avais jamais vraiment tremblé auparavant, mais maintenant, j'ai parfois la même sensation de gelée que lorsque j'ai été agressé à San Francisco. Mon cœur qui bat me tient éveillé.

Je ne pensais vraiment pas avoir dormi une seule fois de toute la semaine, jusqu'à ce que je me réveille soudainement d'un terrible cauchemar. Je rêve rarement quand je voyage, mais cette nuit-là, j'ai rêvé d'une journée ensoleillée quand j'avais onze ans, allongé par terre chez moi, au presbytère, en train de manger des oranges tandis que les informations à la radio annonçaient le meurtre de Lumumba. Je revoyais maintenant cette scène clairement dans le cauchemar, mais elle se transformait sans cesse en Afrique, où j'étais allongé par terre tandis que des Africains tiraient des rafales de mitrailleuse sur moi.

Je leur criais d'arrêter, mais les balles continuaient de me transpercer, une sensation terrible. Je me suis réveillé dans le véritable cauchemar de Détroit, qui m'a soudain semblé paisible en comparaison, et j'ai finalement réussi à dormir quelques heures.

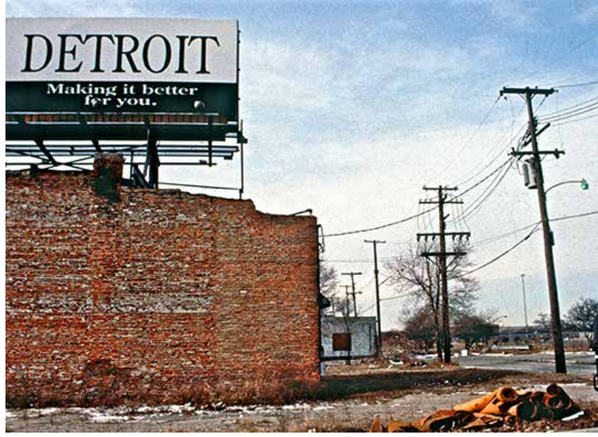
Mais les cauchemars ne s'arrêtent pas toujours avec la lumière du jour. L'un des premiers jours, je me suis aventuré dehors à pied. Au bout d'une demi-heure, une voiture de police avec deux policiers blancs s'est arrêtée et m'a fait signe de m'approcher. J'étais presque heureux de revoir des visages blancs. Ils m'ont demandé mes papiers. On est constamment arrêté comme ça quand on se promène dans le ghetto.

Je me demande souvent quelle différence il y a vraiment entre être dans le ghetto ici et être noir en Afrique du Sud sous l'apartheid, quand on doit constamment montrer ses papiers d'identité à des policiers blancs. Presque automatiquement, j'ai mis la main dans mon sac pour chercher mon passeport. Immédiatement, leurs pistolets ont jailli devant mon visage : « Ne bougez pas ! » C'est terrible de se retrouver face au canon d'une arme, et j'ai commencé à trembler de peur. Mais il ne s'est rien passé ; ils avaient simplement craint que j'aie un pistolet. J'ai eu l'impression que c'était un miracle que leurs armes ne se soient pas déclenchées. Comment les gens peuvent-ils vivre dans un monde où ils ont si peu confiance les uns dans les autres ?

Ils m'ont donné l'avertissement habituel : « Tu ferais mieux de te tirer de ce quartier rapidement ! » J'avais retrouvé ma confiance et j'ai répondu avec audace : « J'habite ici ! » Plus je vis ici, plus je regarde les Blancs avec les yeux des Noirs, et je ne peux m'empêcher de nourrir une haine toujours plus grande à leur égard.

1973 – Jackson, MI – Orline et ses enfants





1996 - Detroit

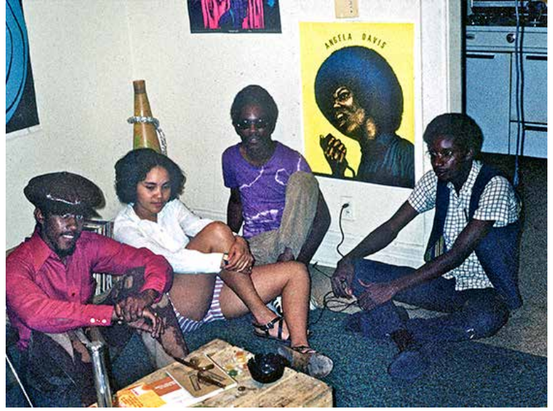
C'est étrange de vivre dans une ville comme Detroit où l'on ne voit jamais rien d'autre que des visages noirs. Petit à petit, on subit un lent changement. Les visages noirs deviennent proches et familiers, et donc chaleureux, tandis que les visages blancs semblent distants et inconnus, et donc froids. Malgré toutes ces horreurs, je ne ressens aucune envie de sortir dans les étendues glacées où s'arrête le ghetto. Vous pouvez donc comprendre le choc que je ressens chaque fois que j'allume la télévision et que je ne vois que des visages blancs. D'une manière étrange, ils font partie du cauchemar de Détroit.

Car ce n'est pas seulement la criminalité qui m'empêche de dormir. C'est tout autant la télévision et la radio. Dans les ghettos de Détroit et de Chicago, on a l'habitude de laisser la télévision et la radio allumées toute la nuit pour faire croire aux cambrioleurs qu'on est éveillé. Beaucoup de Noirs ne peuvent s'endormir sans ce bruit. Je l'ai découvert quand Denia et moi avons voulu faire une sieste à Chicago et qu'elle a automatiquement allumé la télévision. Il est choquant de voir à quel point certains deviennent très tôt accros à ce bruit-narcotique.

Quand je vivais avec Orline, cette belle jeune mère noire à Jackson, près de Détroit, j'ai trouvé qu'il nous était presque impossible de vivre ensemble. Quand nous allions nous coucher, elle allumait toujours la radio. J'attendais qu'elle s'endorme, puis j'essayais de baisser le volume pour pouvoir m'endormir moi-même — mais chaque fois que je baissais le volume à un certain niveau, ses deux jeunes enfants se réveillaient en pleurant. Je n'ai tenu que deux nuits, après quoi j'ai déménagé. Nous étions tout simplement, comme le disait Orline, « culturellement incompatibles ».



1974 - Detroit

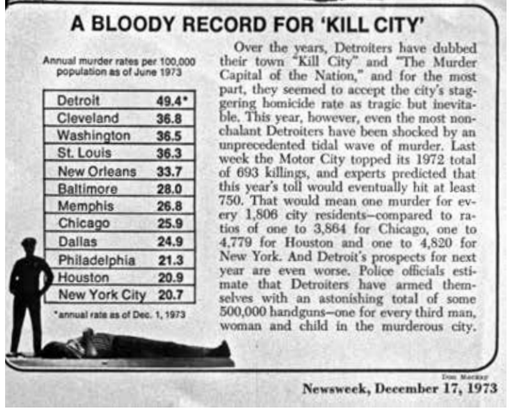


1971 – Jerry, Debra, Chris et Aaron à Détroit

Mais je pense qu'il y a des implications terrifiantes si tant de Noirs dans les ghettos urbains dépendent de ce bruit. Vous ne pouvez pas imaginer au Danemark à quel point la radio américaine est primitive : cette musique boom-boom constante interrompue toutes les deux minutes par ce qu'ils appellent des « messages ». On entend sans cesse ce soporifique « Laissez-nous le soin de conduire ». On dirait une grande conspiration des Blancs contre les Noirs.
Tout comme ils ont bombardé les Sud-Vietnamiens pour les regrouper dans des « villages stratégiques » afin de leur faire un lavage de cerveau, il semble que les Noirs ici aient été contraints de vivre dans de grands camps de concentration psychiques où ils peuvent être mieux contrôlés par les médias de masse. Il est incroyable de voir comment, sous cette oppression, ils se conforment presque exactement aux opinions de leurs oppresseurs. Dans le Sud, on pouvait au moins réfléchir, mais ici, on est constamment bombardé de ce que les autres veulent qu'on pense — ou empêché de penser tout court. Tout ce bruit n'étouffe-t-il pas la capacité d'une personne à se développer de manière indépendante ? Est-il étrange que beaucoup ressemblent à des zombies, comme ils le disent eux-mêmes en plaisantant ?
Les trois personnes avec qui je vis font partie des rares personnes politiquement actives à Detroit. Jeff m'a donné des livres sur Cuba. Mais il est impossible de lire dans cet environnement, avec tout ce bruit, cette nervosité, ces tremblements et cette peur de quelque chose – même si on ne sait même pas de quoi il s'agit.
Jeff fait partie des nombreux Noirs qui se sont rendus illégalement à Cuba via le Canada. Il me raconte tant de choses fantastiques à ce sujet, mais la plupart semblent hors de propos dans cet environnement cruel. Il dit que Cuba est le premier endroit où il a pu respirer librement. Tous les Cubains sont armés, tout comme ici à Détroit, mais il n'a pourtant jamais eu peur à Cuba. La seule déception, c'est que les Noirs cubains n'ont pas de coiffures afro.
Jeff était si heureux à Cuba qu'il a tout fait pour éviter d'être renvoyé, mais il n'a pas été autorisé à rester. Maintenant, après ce voyage, le FBI a rendu visite à ses parents à deux reprises ; son aide financière a été supprimée et il a été expulsé de l'université. Il est devenu chauffeur de taxi, vivant dans son propre monde imaginaire en lisant des livres sur Cuba dans son taxi.
Il m'a raconté en riant qu'il s'était « volé lui-même » il y a quelques semaines — il s'était dérobé 50 dollars, avait appelé la police, avait déclaré que le voleur était noir et s'était enfui dans cette direction — afin de ne pas avoir à travailler et de pouvoir se rendre à Belle Isle pour lire des livres sur Cuba.
Malheureusement, il ne veut pas s'engager politiquement ; le système est trop gigantesque, dit-il. Alors maintenant, il ne travaille que pour retourner à Cuba. Mais il veut aller à Washington dans deux jours pour manifester contre la guerre du Vietnam. Nous y irons ensemble en voiture. J'ai hâte de sortir de cet enfer, et j'espère que Washington sera plus paisible pour que je puisse me reposer.
Mais je dois revenir à Detroit. Comme à Chicago, j'ai rencontré ici des gens si chaleureux que je ne peux concevoir leur bonté. Comment deux villes aussi cruelles et oppressives peuvent-elles abriter des gens aussi exceptionnels ?
Il doit être possible d'apprendre à vivre avec le ghetto, car je dois revenir vers ces gens. Mais il me faudra beaucoup de temps pour m'y habituer. Il suffit d'aller au magasin du coin le soir pour devoir prendre la voiture. Jeff et les autres n'osent tout simplement pas marcher un pâté et demi de maisons.
Je me souviendrai de Détroit comme d'une glisse sans fin à travers une ville fantôme, au son du dernier tube noir diffusé à la radio de la voiture, « Pour l'amour de Dieu, donnez plus de pouvoir au peuple », qui me martelait la tête. Et chaque jour, les nouvelles statistiques sur les meurtres. Comme c'est la semaine de Pâques, seuls 26 ont été assassinés. Ils s'attendent à atteindre les 1 000 avant Noël.
On perd plus de vies ici en un an qu'en six ans en Irlande du Nord. Pourtant, dans les journaux, « cinq personnes tuées lors des violences d'hier à Detroit » ne mérite qu'une petite mention en page 18, tandis que les gros titres de la une dénoncent la perte de deux vies dans la « tragique » guerre civile en Irlande du Nord.



1972 - Detroit



A BLOODY RECORD FOR 'KILL CITY'

Annual murder rates per 100,000 population as of June 1973

Detroit	49.4*
Cleveland	36.8
Washington	36.5
St. Louis	36.3
New Orleans	33.7
Baltimore	28.0
Memphis	26.8
Chicago	25.9
Dallas	24.9
Philadelphia	21.3
Houston	20.9
New York City	20.7

* annual rate as of Dec. 1, 1973

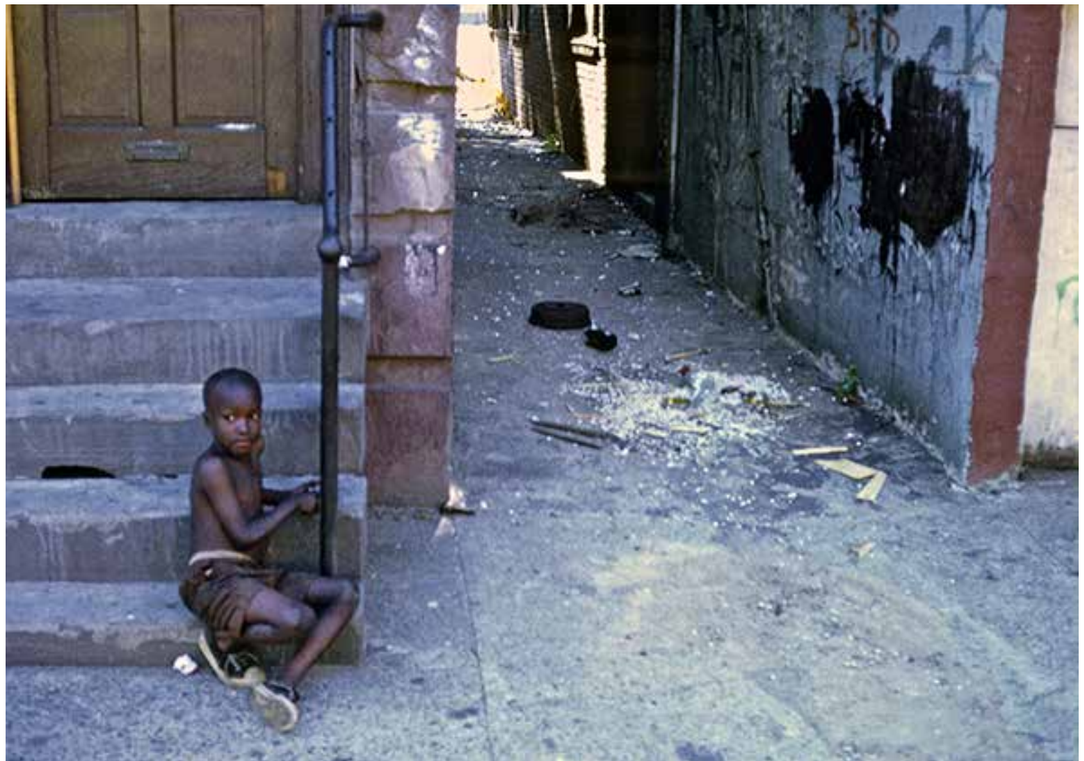
Over the years, Detroiters have dubbed their town "Kill City" and "The Murder Capital of the Nation," and for the most part, they seemed to accept the city's staggering homicide rate as tragic but inevitable. This year, however, even the most nonchalant Detroiters have been shocked by an unprecedented tidal wave of murder. Last week the Motor City topped its 1972 total of 693 killings, and experts predicted that this year's toll would eventually hit at least 750. That would mean one murder for every 1,806 city residents—compared to ratios of one to 3,864 for Chicago, one to 4,779 for Houston and one to 4,820 for New York. And Detroit's prospects for next year are even worse. Police officials estimate that Detroiters have armed themselves with an astonishing total of some 500,000 handguns—one for every third man, woman and child in the murderous city.

Tom Marshall

Newsweek, December 17, 1973

Au fait, les journaux danois ont-ils parlé de cette jeune fille noire stigmatisée qui saignait pendant Pâques ?
Quoi qu'il en soit, j'espère que tu as passé des fêtes de Pâques plus paisibles.
Avec toute mon affection,
Jacob

« Le Christ a été crucifié dans la chair des Noirs bien avant d'être cloué sur la croix à Jérusalem. » - James Baldwin



Le paradoxe du ghetto : origines externes

« Beaucoup de gens ont une idée fausse de ce qu'est le ghetto. Vous savez, seul un petit pourcentage de la population est mauvais. Tous les autres sont bons. » - Ice Cube

Les ghettos américains s'étendent en larges ceintures autour des quartiers d'affaires du centre-ville — sur cinq à dix miles de large — comme ici à Houston, où les riches vivent au centre et les pauvres dans des bidonvilles en périphérie. Les classes défavorisées sont constamment malmenées. Le « renouvellement urbain » (ou « expulsion des Noirs », comme disait Baldwin), soi-disant pour leur bien, sert à se débarrasser de nos indésirables, à les concentrer ou à les cacher.

Cela a été particulièrement vrai dans le Harlem historique, d'où la plupart de mes amis noirs ont désormais été chassés. Cela m'a souvent fait pleurer de voir des quartiers entiers de « bidonvilles » à l'allure européenne rasés et empilés verticalement, comme dans le ghetto autrefois charmant de Baltimore.

Entassés, les gens se sentent encore plus confinés, et la criminalité augmente avec la hauteur de ces bidonvilles verticaux. À Philadelphie, les gangs de rue ont été remplacés par des gangs d'étage s'affrontant d'étage en étage — une situation si dangereuse que descendre de l'ascenseur au mauvais étage pouvait signifier la mort. Plus d'une centaine d'adolescents âgés de 12 à 17 ans étaient tués chaque année.

L'un d'eux était un vendeur de rue qui gagnait sa vie en vendant mon livre American Pictures. J'avais plusieurs amis qui se sont fait braquer à main armée par des enfants de dix ou onze ans qui tiraient aussi à tout va avec des mitraillettes Uzi.

En condamnant ces enfants à des peines deux fois plus longues que leur âge, nous, les Blancs, imaginons avoir « éliminé » une partie du ghetto. De la même manière futile, nous démolissons les maisons sans éliminer les causes du ghetto.

Bien que cinq infractions au code du logement sur six soient dues à la négligence des propriétaires — et non au comportement désespéré des locataires —, le mythe consistant à rejeter la faute sur les pauvres, selon lequel « ce sont les gens qui créent les bidonvilles », persiste.
Pourtant, vivant dans ces appartements délabrés remis aux pauvres seulement après qu'ils aient été usés et épuisés, je n'ai jamais vu de destruction causée par les locataires du type de celle qui crée un bidonville : toits qui fuient, planchers affaissés, plomberie, canalisations d'égout ou câblage défectueux. Ce que j'ai vu, ce sont des années de refus de la part des propriétaires sans scrupules de réparer quoi que ce soit.

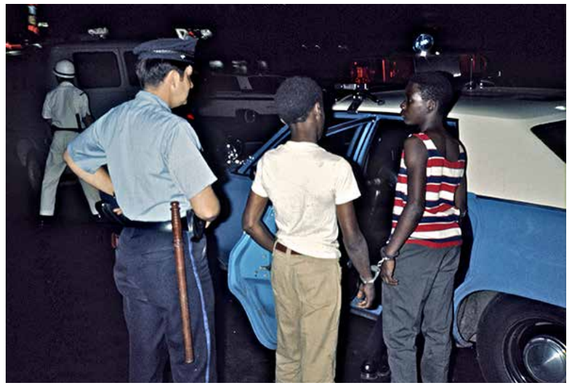
Je n'oublierai jamais l'angoisse qui régnait dans le ghetto de Fillmore lorsque mes amis Johari et Lance ont perdu leur fille après qu'elle soit tombée par une fenêtre pourrie que leur propriétaire sans scrupules avait refusé de remettre aux normes. Ses funérailles sont décrites à la fin de ce livre.



1973 - Baltimore



1973 - Baltimore

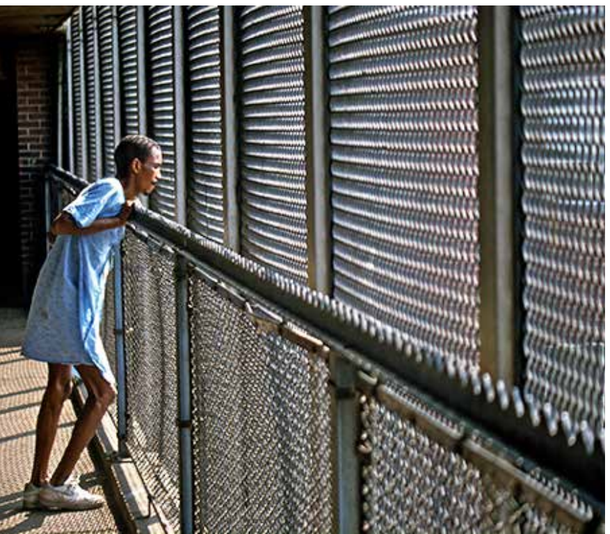


1974 - Philadelphia, PA



1975 - Richmond, VA

1997 - Robert Taylor Homes, Chicago





1997 - Robert Taylor Homes, Chicago



1973 - Lake Forest, IL

Washington, miroir de notre problème mondial des ghettos

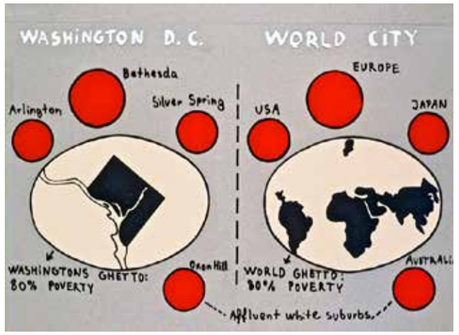
« À bien des égards, Washington, D.C., est un pays du tiers-monde au sein d'une nation du premier monde. » — Alice Walker

C'est un paradoxe que nous cherchions toujours la cause du ghetto à l'intérieur même du ghetto, alors que le mot « ghetto » implique que ses causes se trouvent à l'extérieur — en particulier dans les banlieues blanches aisées qui entourent chaque ville. Ici, nous profitons des arbres, des piscines et d'écoles bien financées. Nous choisissons de vivre en dehors des limites de la ville pour que nos enfants évitent des camarades de classe « indésirables » et pour ne pas payer les impôts qui soutiennent les villes mêmes qui nous emploient. C'est ainsi que les villes s'appauvrissent. Certains Blancs appellent désormais ces lieux des « communautés défavorisées » afin de ne pas stigmatiser leurs habitants, sans se rendre compte qu'ils se stigmatisent eux-mêmes — eux qui continuent de négliger les ghettos qu'ils ont créés.

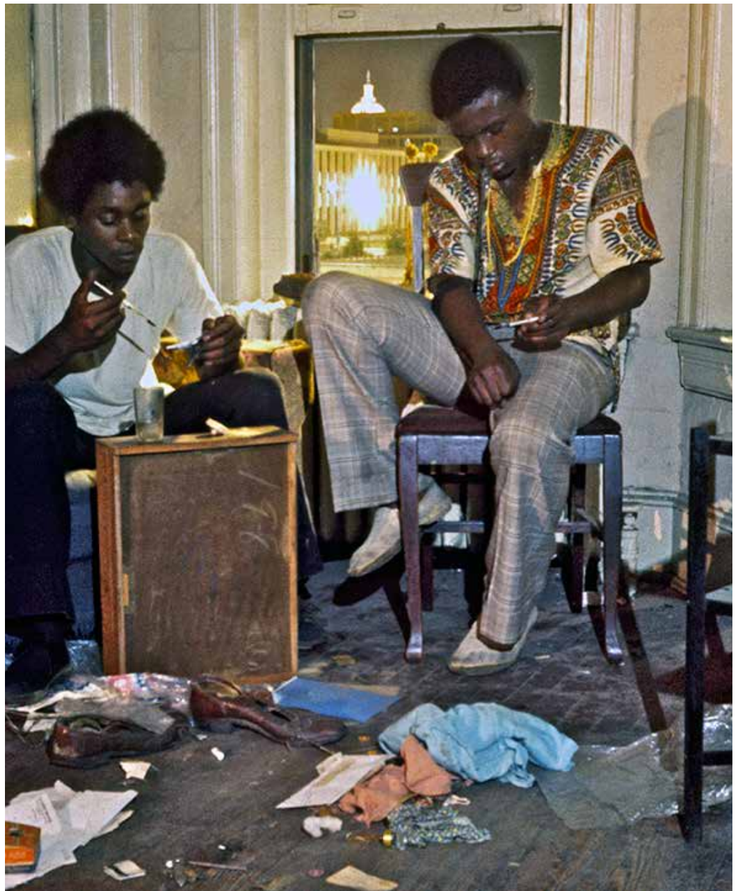
Washington, D.C. incarnait cette dynamique lors de ma première visite dans les années 1970 : 80 % de la ville était constituée de quartiers pauvres de couleur, traités presque comme une zone de famine. Comme dans le ghetto mondial, nos banlieues riches en Europe, aux États-Unis, au Japon, en Chine et en Australie possèdent la plupart des entreprises des quartiers pauvres et en tirent des profits tout en refusant de reverser des « impôts ». Bien que les flux de capitaux sortent davantage des pays pauvres qu'ils n'y entrent – grâce à des règles commerciales inégales –, nous continuons à nous féliciter de notre générosité et sommes déconcertés par la colère croissante envers l'Occident.

Au cours de mes années d'enseignant, Washington, D.C. — capitale de la nation la plus riche de la planète — est devenue une zone de guerre avec des fusillades de rue rivalisant avec celles de certaines régions du tiers-monde. Je ne pouvais souvent pas donner de cours du soir parce que les étudiants avaient peur de rentrer chez eux, ou parce que mon matériel avait été volé.

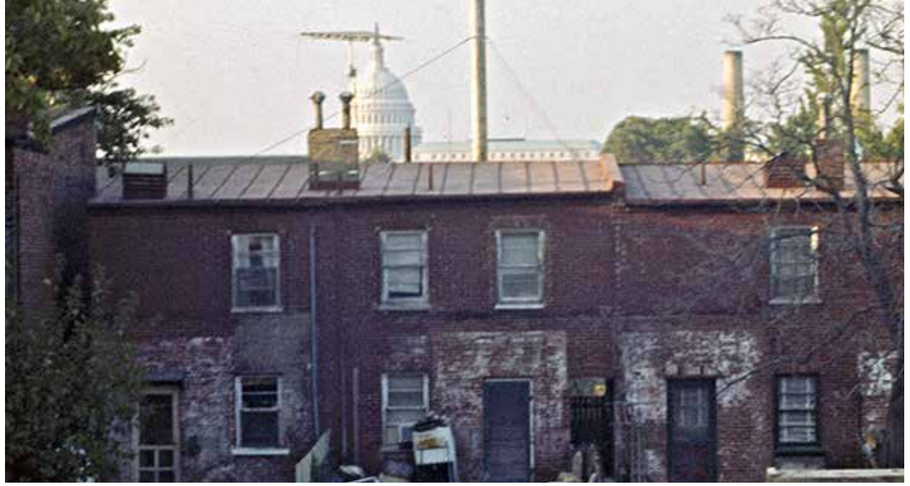
La criminalité que nous redoutons dans les pays pauvres — en particulier le terrorisme — était depuis longtemps devenue monnaie courante à Washington, qui comptait plus de 2 000 % de vols à main armée de plus par an que des villes européennes comparables. Et son taux d'homicides était supérieur de 50 % à celui de l'ensemble du Royaume-Uni, comme je l'ai noté dans l'édition de 1984 de cet ouvrage. Aujourd'hui, alors que les marginaux de l'Europe atteignent l'âge adulte, les ghettos suédois affichent un taux de meurtres similaire.



1973 - Washington DC



« Le monde est un ghetto si vous ne savez pas vous y retrouver. »
— War



1973 - Washington DC

Unten 1971 - Alexandria, VA et 1973 - Washington DC

Un habitant sur dix des quartiers noirs de Washington, D.C. était toxicomane, selon le Washington Post. Ces deux toxicomanes – qui m'ont d'abord agressé puis m'ont invité chez eux – vivaient à seulement trois pâtés de maisons du Capitole, dont on aperçoit le dôme blanc en arrière-plan. Bien que les membres du Congrès craignent de rentrer chez eux à pied après le travail, ils ne cessent d'augmenter les fonds alloués aux armes, tant au niveau national qu'à l'étranger, contre ceux qui sont marqués par notre loterie des castes, tout en réduisant les programmes sociaux qui auraient pu les sauver. À quoi sert un gilet pare-balles quand la mort vient du cœur ? Un mois avant que je ne séjourne chez ces toxicomanes, un policier a été abattu dans leur couloir, et une femme a été assassinée dans cette même pièce – le dernier aperçu qu'elle eut du « bastion de la démocratie et de la liberté » américain.







1974- Elizabethtown, NC



1975 - “Thought for Food” San Francisco



1972- NYC

La psychologie de l’impuissance dans les ghettos

« La façon la plus courante dont les gens renoncent à leur pouvoir est de penser qu’ils n’en ont pas. » —Alice Walker

Chaque fois que nous reléguons un groupe dans un ghetto — par nos choix, notre confort ou notre indifférence —, nous le blessons, et cette blessure finit bientôt par se retourner contre nous.
En comparant le ghetto noir à un autre — le ghetto « gris » des personnes âgées —, j’ai compris pourquoi ceux que nous marginalisons trouvent presque impossible de s’en échapper. Il n’y a pas non plus de murs visibles autour du ghetto gris, mais la dépendance vis-à-vis des miettes de la table des riches « emprisonne » les personnes âgées dans une psychologie de l’impuissance semblable à l’esclavage.
Beaucoup ne parviennent pas à trouver un travail valorisant et bien rémunéré et vivent dans une vulnérabilité économique permanente. Se sentir impuissant et dépendant d’un système qui les traite comme un fardeau fait partie de la psychopathologie du ghetto, qui crée dans leur esprit des figures d’autorité très semblables à « The Man » dans la psychologie noire.
La pauvreté pousse les populations noires, immigrées et âgées vers les mêmes quartiers délaissés, où toutes sont oubliées par notre société du jetable. Certaines personnes âgées meurent de faim chez elles parce qu’elles ont trop peur de sortir pour se procurer de la nourriture. J’ai trouvé cette vieille femme avec le panneau « smile » à sa fenêtre, vivant tout près du Congrès, qui, dans les années 70, l’a condamnée, ainsi que des milliers d’autres, à une pension inférieure de 40 % au seuil de pauvreté. Aujourd’hui (2025), encore plus de personnes âgées vivent dans une « extrême pauvreté ». Pour quiconque est habitué aux États-providence européens, où des aides-soignants se rendent au domicile des personnes âgées ou infirmes pour cuisiner, faire le ménage et les courses, la négligence dont sont victimes les personnes âgées aux États-Unis est d’autant plus inexcusable.

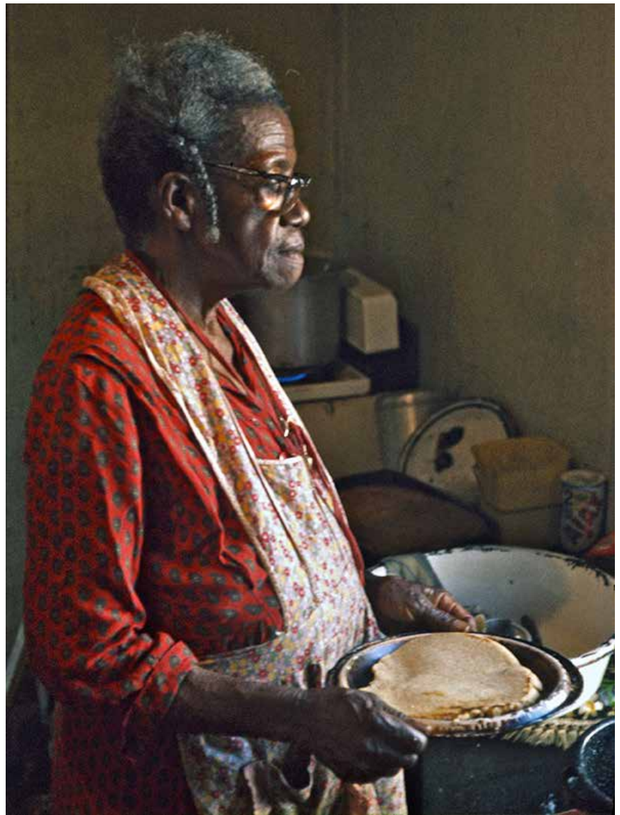


1973 – « Smile »
à Washington, D.C.



1973 - Baltimore

1974 - Greenville, NC



1978 - Waynesboro, GA





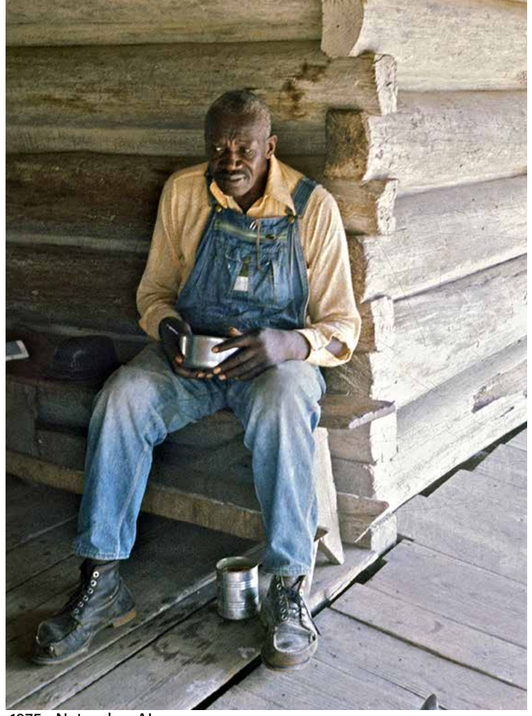
1974 - Washington, NC



1974 - Norfolk, VA

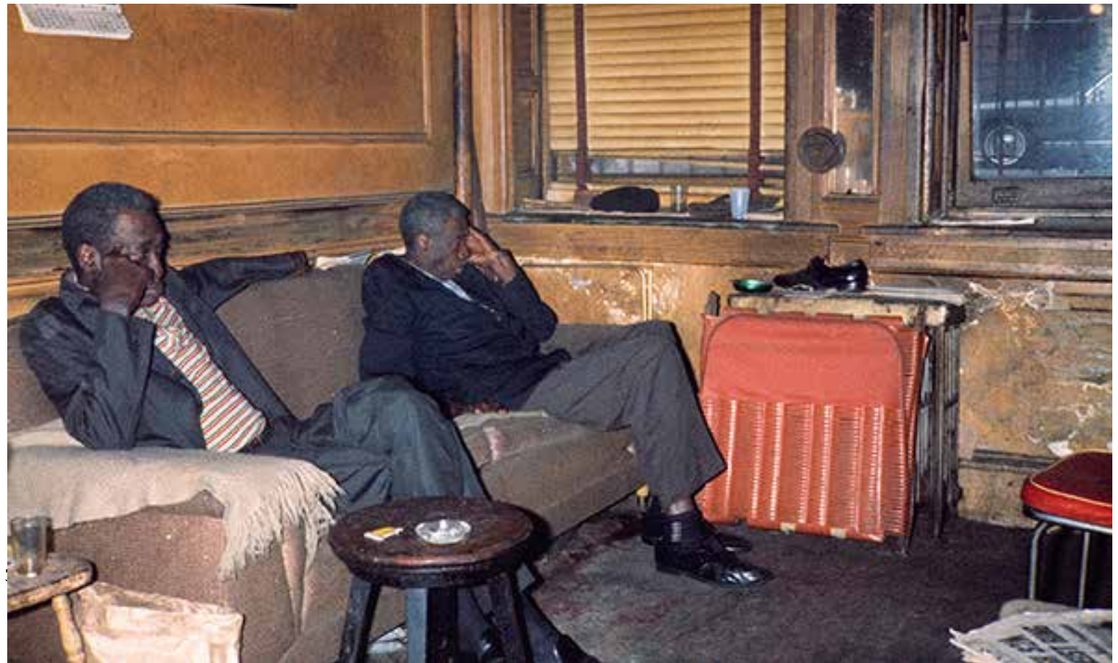


1972 - NYC



1975 - Notasulga, AL

1973 - Harlem, NY



Des liens forgés dans l'oppression : l'alliance entre Noirs et Juifs

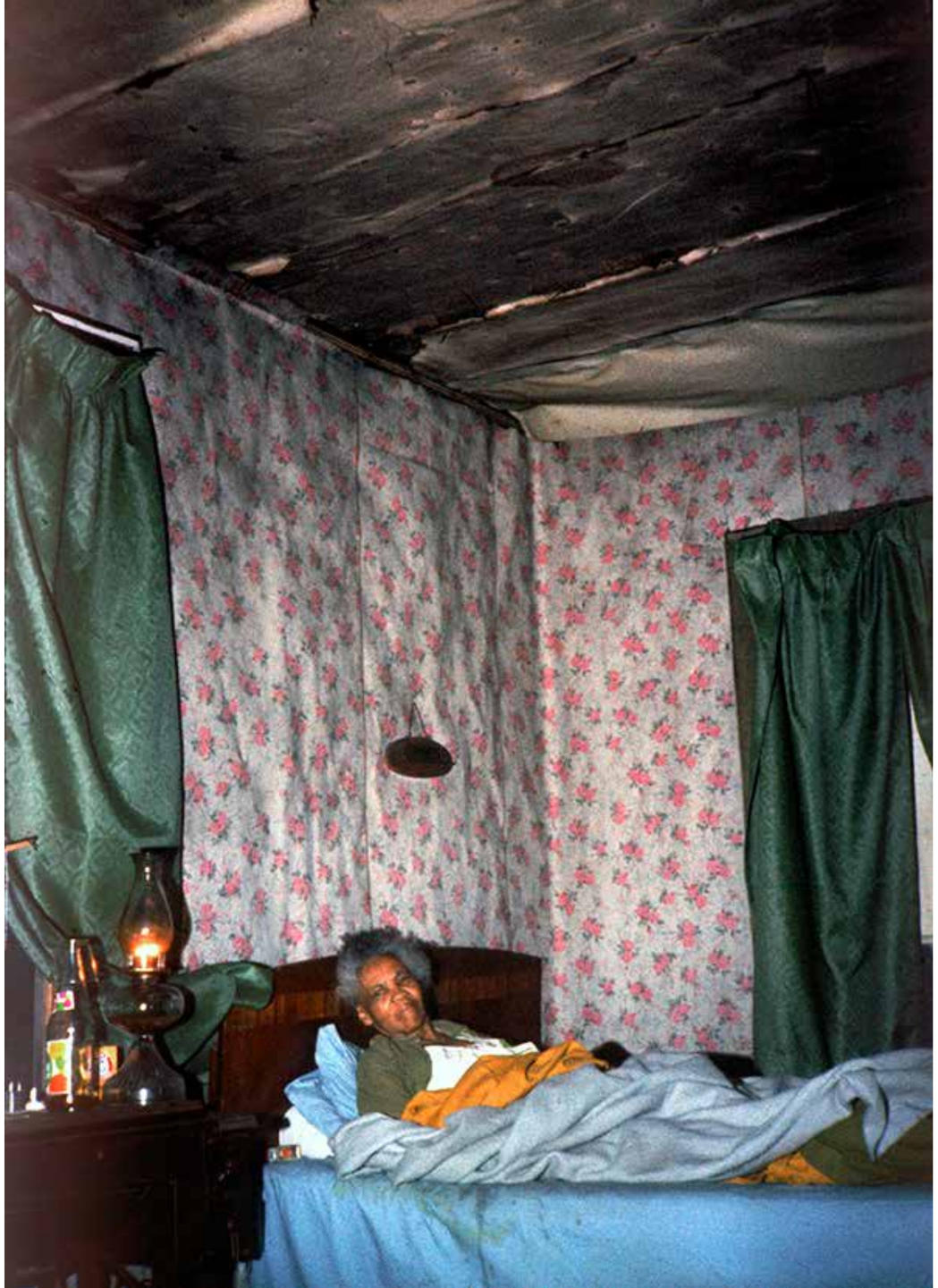
« Les liens historiques entre les Afro-Américains et les Juifs américains sont profonds. Nos luttes communes contre l'oppression ont marqué des moments importants de l'histoire américaine. » —Angela Davis

Cette vieille femme juive, qui est devenue l'une de mes amies les plus proches à New York, avait émigré de Russie avant la révolution. Elle espérait retourner un jour vivre ses dernières années « à l'abri de la faim et de la peur », comme elle l'a dit en 1972. À présent, elle mourait de faim, mangeait rarement de la viande et s'était souvent fait agresser. Pourtant, elle éprouvait un amour profond pour les Noirs du quartier.

Se souvenant de sa propre ghettoïsation et de sa persécution en Russie, elle — comme beaucoup de Juifs américains — ressentait un engagement profond envers la lutte des Noirs, et cela lui faisait mal de les voir souffrir comme elle avait souffert.
La majorité des Blancs tués pendant le mouvement des droits civiques étaient juifs. De même, la plupart de mes conférences aux États-Unis aujourd'hui sont organisées par cette minorité, dont la compréhension de l'oppression, acquise au prix de grandes souffrances, a renforcé la solidarité. Leur histoire leur a appris à prêter attention à l'accumulation de la douleur et de la colère dans la société — des forces que ceux qui détiennent le pouvoir ont si souvent manipulées et retournées contre les Juifs. Tant dans les ghettos afro-américains que dans les ghettos danois de couleur, j'ai également vu cette amertume prendre la forme d'un antisémitisme sporadique parmi des personnes qui, elles aussi, ne se sentent ni aimées ni respectées par la société.



1974 - Allendale County, SC



1974 - Tarboro, NC



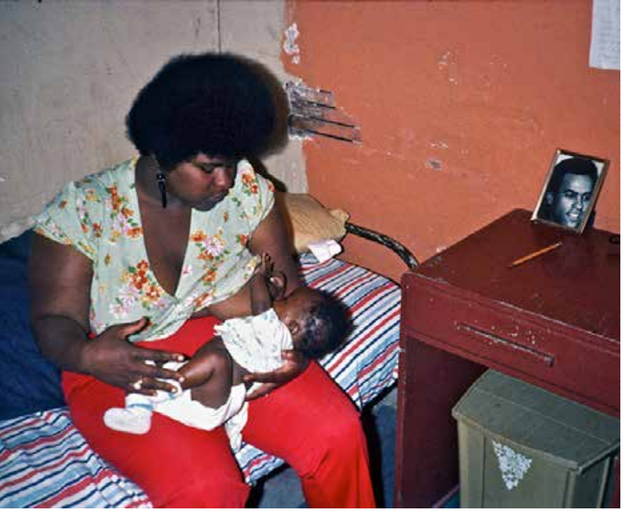
1975 - Bullock County, AL



1975 - Waynesboro, GA

1975 - Notasulga, AL

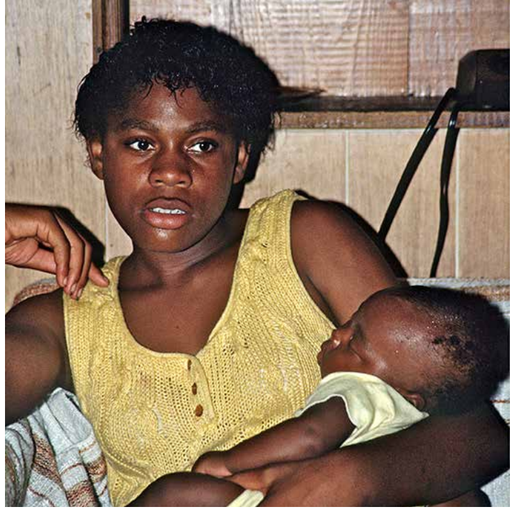




1975 – Oakland, Californie. Photo d'une militante des Black Panthers avec Huey Newton



1972 - Detroit



1992 - Burke County, GA



1990 - Robert Taylor Homes, Chicago

Notre exclusion délibérée des mères bénéficiaires de l'aide sociale



1978 - Augusta, GA

« Dans le contexte de la "reine de l'aide sociale", le terme "projet" prend une connotation forte, désignant non seulement un espace physique, mais aussi un projet sociétal de dégradation et de négligence. »
—Keeanga-Yamahtta Taylor, Race for Profit

Les Américains acceptent une certaine sécurité sociale pour leurs vieux jours, mais refusent de mettre en place un véritable filet de sécurité comme ceux des États providence européens. Alors que ces systèmes prétendent respecter la dignité humaine, j'ai vu comment la « société du jetable » américaine l'érode délibérément à travers un réseau de surveillants qui envahissent la vie privée de ceux qui reçoivent ce que les Américains appellent ironiquement « l'aide sociale ». Bien que certains programmes aient changé depuis les années 80, la dévalorisation systématique des personnes pauvres se poursuit à travers une surveillance numérique qui contrôle la vie privée des bénéficiaires et aggrave leur humiliation. L'héritage de l'esclavage – où les familles étaient déchirées – perdure dans des politiques qui exigent que les pères quittent le foyer pour que les mères puissent prétendre à l'aide. Les réformes de Clinton dans les années 1990 promettaient de « mettre fin à l'aide sociale telle que nous la connaissons », mais n'ont fait que rendre le système plus restrictif, poussant davantage de familles dans la pauvreté.
Des millions de femmes, en particulier les femmes noires, restent prisonnières de ce cercle vicieux, l'aide sociale étant rarement suffisante pour assurer la sécurité de leurs enfants négligés. Beaucoup dépendent désormais d'emplois à temps partiel et à bas salaire qui nécessitent des frais de transport élevés. Le stéréotype de « la mère noire bénéficiaire de l'aide sociale » est entretenu par la rhétorique politique sur le « devoir de travailler » et la « responsabilité morale », un discours qui vise de manière disproportionnée les minorités. Même si la plupart des bénéficiaires de l'aide sociale sont blancs, les stéréotypes sur la promiscuité et la paresse des mères noires bénéficiaires de l'aide sociale persistent.
La cruauté envers ces mères stigmatisées est alimentée par les discours hystériques des politiciens sur les « reines de l'aide sociale » (Reagan) et les « fraudeurs de l'aide sociale » (Trump), destinés à détourner l'attention des électeurs des milliards que ces mêmes dirigeants distribuent aux milliardaires par le biais de subventions pétrolières, d'allègements fiscaux et d'aides aux entreprises.

L'État surveillant dans une société soi-disant libre

« Le mal ne demande guère plus à la caste dominante que de rester les bras croisés. Tout ce qu'il attend des spectateurs, c'est leur complicité silencieuse face au mal commis en leur nom, même si un système de castes protégera, et peut-être même récompensera, ceux qui daignent se joindre à la terreur. »
- Isabel Wilkerson, Caste : Les origines de nos mécontentements

Les pauvres doivent se frayer un chemin à travers un labyrinthe de procédures humiliantes simplement pour survivre. Dans de nombreuses villes, ils font la queue dès quatre heures du matin — souvent sous une pluie glaciale — pour finalement apprendre qu'aucun dossier ne sera plus traité.
S'ils reçoivent quelques dollars d'un petit ami ou d'un membre de leur famille, ils ont trop peur de les dépenser en nouveaux ustensiles de cuisine, de crainte que les espions du système ne découvrent des signes de la présence d'un homme dans la maison et ne leur retirent leur aide.
Lorsque je vivais avec ces femmes, j'ai été témoin de toutes les ruses sadiques utilisées pour les déshumaniser. Je devais souvent me cacher sous le lit ou dans un placard lorsque les enquêteurs arrivaient à l'improviste.
Beaucoup de ces femmes n'ont jamais connu d'autre vie et sont lentement brisées par l'isolement constant à la maison, asservies par des programmes télévisés abrutissants. Les Américains ne se rendent peut-être pas compte à quel point ils sont cruels envers ces personnes, mais cela correspond à la manière dont les réfugiés et les immigrants sont traités au Danemark, où l'aide est fixée en dessous du seuil de subsistance.

Après 1996, le Congrès a remplacé l'« aide sociale » (AFDC) par le TANF, ce qui s'est traduit par des règles de travail strictes, des délais rigides et une aide insuffisante qui n'a jamais suivi l'explosion des coûts du logement et des transports, tandis que la mondialisation réduisait les opportunités d'emploi pour les travailleurs non qualifiés.
Les familles pauvres se partagent désormais 16,5 milliards de dollars par an — souvent à peine 1 800 dollars par an — tandis que les subventions agricoles ont atteint plus de 30 milliards de dollars. Ces politiques ont encore renforcé la pauvreté. À mon arrivée dans les années 70, pendant la période d'égalité la plus grande que l'Amérique ait connue, les 1 % les plus riches détenaient 10 % de la richesse nationale. En 2021, cette part était passée à 32 %.



1974 - Greensboro, NC



1973 – Greensboro, Caroline du Nord – J'ai toujours appelé cette photo de Baggie et Nixon, prise en plein scandale du Watergate, « La Belle et la Bête »



1974 - Jersey City, NJ



1974 - Jersey City, NJ

Des asiles pour NOS .....

« Les "projets" n'étaient pas seulement des bâtiments remplis de gens, mais un symbole de ce que le pays pensait de nous et de ce qu'il estimait que nous méritions. »
— Jesmyn Ward, autrice de Salvage the Bones

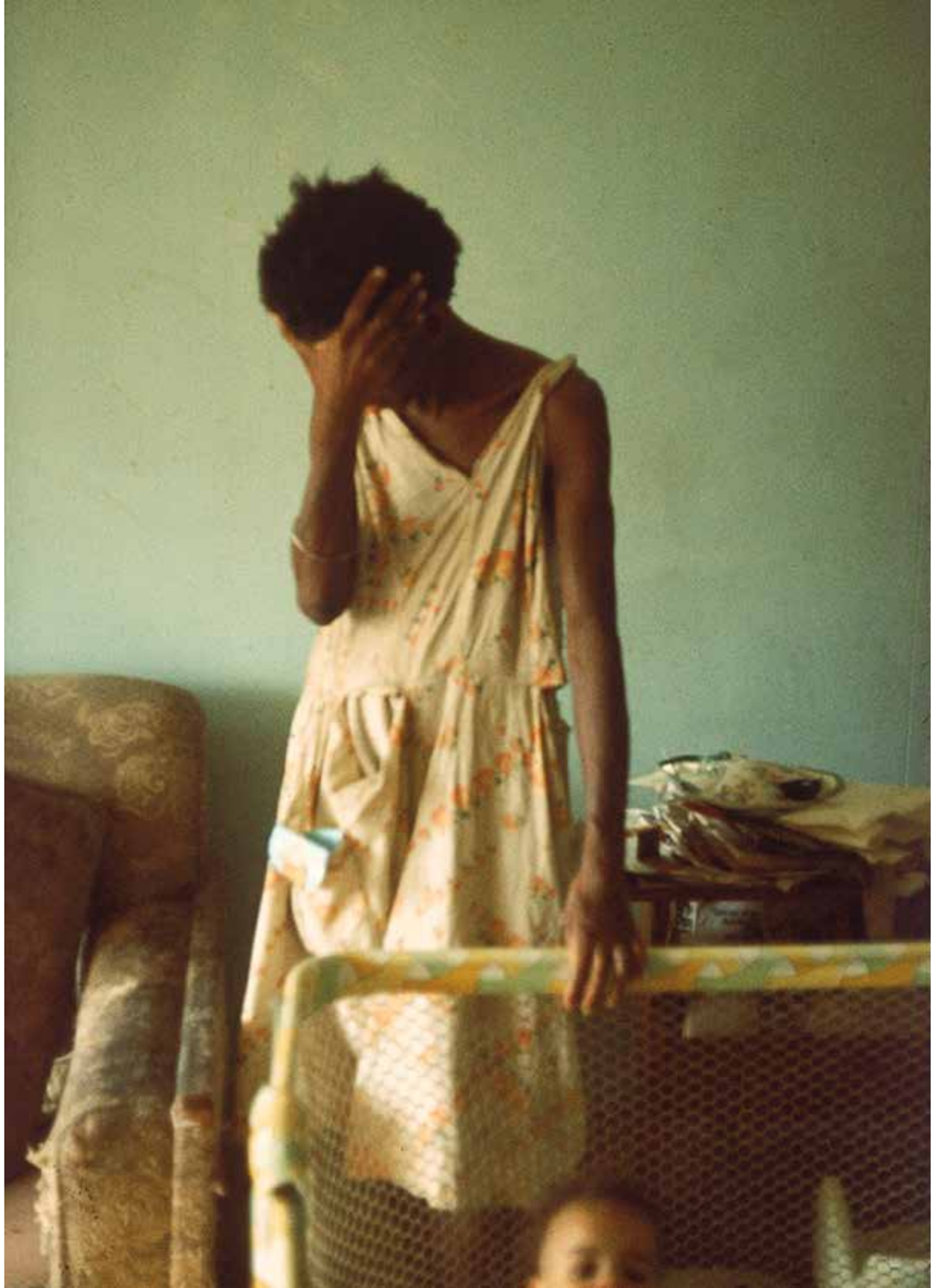
Les mères bénéficiaires de l'aide sociale américaine sont généralement placées dans des asiles spéciaux — souvent près de décharges ou d'autoroutes bruyantes — où le terrain est bon marché. Ces « logements pour les pauvres » constituent l'exil officiel des intouchables.
Chaque ville possède de tels « quartiers » déshumanisants, qui relèguent les gens dans une culture de parias si destructrice qu'ils finissent par devenir inutiles à la société. En isolant les mères bénéficiaires de l'aide sociale, il devient facile pour le public de continuer à blâmer les victimes sans jamais voir

.....enfants intouchables

la souffrance qu'il leur inflige.
Les enfants élevés avec le sentiment d'être la décharge de la société sont rapidement poussés vers la criminalité. Lorsque j'ai séjourné chez Nell Hall [page 344], elle évitait souvent le bureau d'aide sociale ou même de faire ses courses, car elle craignait de traverser son propre quartier.
Les enfants et l'Amérique sont les perdants, car alors que seuls 5 à 10 % des enfants des États providence européens grandissent dans la pauvreté (2,9 % au Danemark), 20,9 % des enfants américains sont aujourd'hui si gravement affectés par la pauvreté qu'ils risquent de devenir inutiles dans le monde high-tech de demain. Aucune nation espérant être compétitive dans une économie mondialisée ne peut se permettre de gaspiller autant de potentiel humain.



1992 - Burke County, GA



1974 - Jersey City, NJ



1974 - Charleston, SC



1974 - Charleston, SC

1974 - Jersey City, NJ





1972 – Baltimore – Joann et Alfrida avec leurs frères



1972 – Baltimore – Claudette dans son emploi mal rémunéré dans le secteur des services

Face à nos ghettos : l'histoire de mon agresseur de Baltimore

« Je suis né dans cette ville, j'ai grandi dans ces rues. J'ai vu le meilleur de Baltimore, le pire de Baltimore. J'ai vu des gens vivre leur meilleure vie, j'ai vu des gens perdus dans la lutte. J'ai vu des gens se tourner vers la criminalité pour survivre, j'ai vu des gens trouver leur salut. J'ai tout vu. » — Tupac Shakur, rappeur originaire de Baltimore

Ceux qui sont pris au piège dans le cercle vicieux de la dépendance et de la pathologie des classes défavorisées se tournent souvent vers la criminalité pour survivre. C'était le cas de mon ami Alphonso à Baltimore. Nous nous sommes rencontrés quand lui et son gang de rue ont tenté de me voler. Sa femme travaillait dans un café pour à peine un tiers du salaire minimum danois.

Aux États-Unis, des millions de travailleurs du secteur des services sont impitoyablement exploités parce que le Congrès refuse d'adopter un salaire minimum décent.
Les États-Unis comptent plus d'emplois de service subalternes que tout autre pays développé.

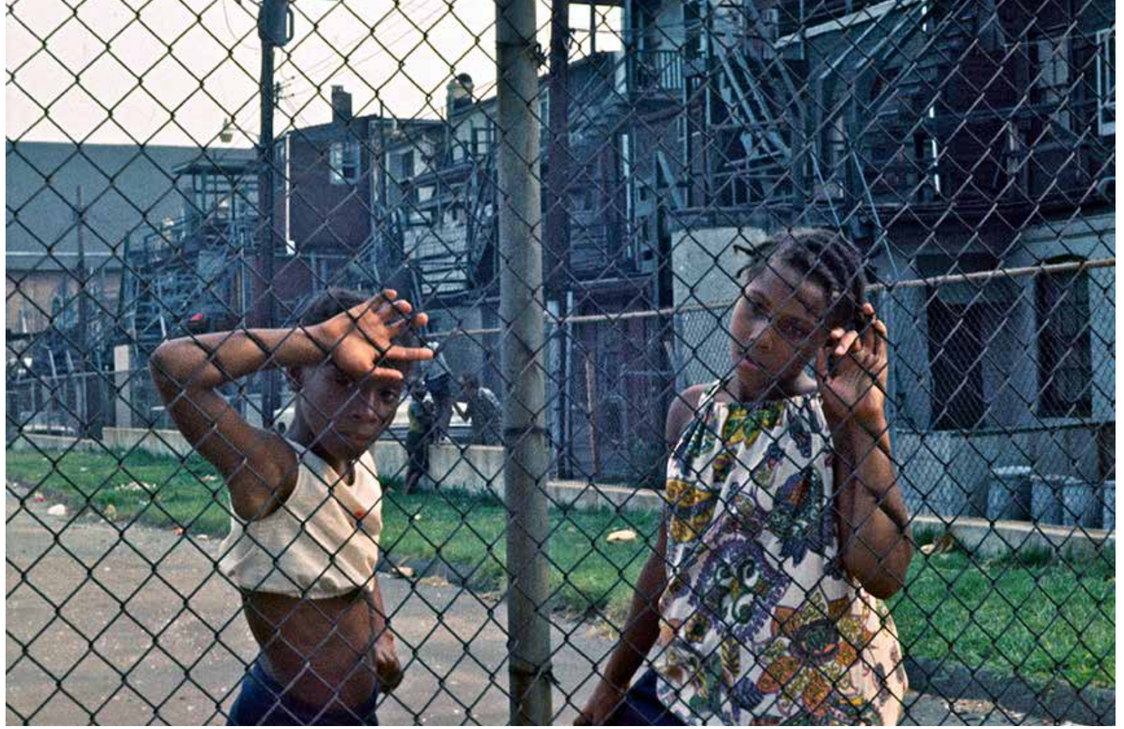
Alphonso et sa femme s'aimaient et aimaient leurs six enfants, et cela lui faisait mal de ne pas pouvoir trouver de travail pour subvenir à leurs besoins. C'était ma première année aux États-Unis, et j'ai été choqué d'apprendre qu'aucune aide ne leur était accessible.
Je venais d'un pays où même les jeunes diplômés étaient aidés jusqu'à ce qu'ils trouvent du travail, j'ai donc été profondément ému qu'il doive voler dans la rue simplement pour permettre à sa famille de survivre. Je l'ai accompagné voler des chaussures pour les enfants, et il m'a fait découvrir le milieu criminel de Baltimore.
Le vol lui permettait de maintenir un foyer décent et même de louer une voiture de temps en temps pour un pique-nique en famille.

Quand je suis revenu un an plus tard, ses enfants étaient abattus. J'ai appris qu'Alphonso avait été condamné à plus de six ans de prison. En lui rendant visite, j'ai découvert que son fils aîné était incarcéré avec lui.
Lorsque la famille a soudainement perdu les revenus d'Alphonso, le fils avait tenté un braquage de banque.





1972 – Joann et Alfrida (à droite) et Nathaniel (à gauche)



1973 – Baltimore – les filles, Joann et Alfrida, lorsqu'elles m'ont annoncé qu'Alphonso s'était retrouvé en prison. Aujourd'hui, après le décès d'Alphonso en 2014, j'échange principalement des e-mails avec Joann.
En bas 1972 – Baltimore – Alphonso avec son fils Nathaniel (voir la photo à la page suivante) et 1973 – Baltimore – Alphonso et Claudette en prison

Des milliers de mariages noirs se dissolvent ainsi. La société moderne a institutionnalisé l'héritage de l'esclavage en détruisant la famille noire et en maintenant une classe défavorisée permanente — profitable à ceux d'entre nous qui bénéficient de salaires artificiellement bas, mais dévastatrice pour ceux qui baissent les bras et se tournent vers la criminalité.
Voici la femme d'Alphonso en visite à la prison. Pendant six ans, elle n'a pas pu toucher son mari et ne pouvait l'entendre qu'à travers des téléphones surveillés et bruyants.

Avant que le gang d'Alphonso ne tente de me voler, il était un idéaliste au sein des Black Panthers, œuvrant pour changer la condition de ce qu'ils appelaient le « lumpenprolétariat ». Après que les Panthers eurent été écrasés par le FBI, il perdit espoir et devint à la fois héroïnomane et trafiquant de drogue au sein de son gang.







2011 – Ma femme et ma fille en prière avec Alphonso



2003 – Retrouvailles avec Alphonso

L'odyssée stéréotypée d'Alphonso dans les bas-fonds : Crime, châtiment et rédemption

« J'étais perdu dans un monde de drogue et de violence, mais je n'ai jamais perdu espoir. Je savais qu'il y avait quelque chose de mieux pour moi ailleurs. Et je l'ai finalement trouvé en Dieu. Il m'a sauvé la vie et m'a donné un nouveau but. » —Ice Cube

Le fait que la plupart des Blancs ne souhaitent maintenir personne dans un tel système d'esclavage ressortait clairement de la question qu'ils me posaient toujours lorsque je commençais mes conférences : « Que puis-je faire ? » J'étais frustré au début car je n'avais pas de réponse — jusqu'à ce que ce livre m'apporte de manière inattendue la réponse à ma propre impuissance en tant que Blanc. Lorsqu'il est devenu un best-seller en Europe, les éditeurs américains se sont précipités pour l'acquérir, mais j'ai découvert qu'ils n'avaient aucun employé noir, à l'exception du personnel de service faiblement rémunéré. J'ai refusé de renforcer ce racisme institutionnel avec mon livre antiraciste. Si vous voulez lutter contre le racisme, vous devez faire des choix tout au long de votre vie pour vous ranger du côté des opprimés — des choix qui ont souvent un coût pour vous-même.

Ainsi, au lieu de passer par un éditeur blanc, j'ai fait imprimer le livre au Danemark et l'ai expédié aux États-Unis, créant un réseau informel de vendeurs de rue dans les ghettos des grandes villes. J'ai recruté des sans-abri et des criminels comme le gang d'Alphonso. Ils ont adoré : « Maintenant, on peut gagner de l'argent pour notre drogue sans aller en prison. »

Plus important encore, cela a créé la seule chose dont l'antiracisme a toujours besoin : le dialogue. Lorsque mes vendeurs de livres abordaient des acheteurs blancs, ils devaient contrôler leur rage et parler avec empathie pour ne pas les menacer. « Ne frappez pas les Blancs avec un pistolet », leur ai-je dit. « Frappez-les sur la tête avec le livre. Il contient tous vos arguments rageurs. » J'ai enseigné à ces « perdants » presque les mêmes mots que j'enseignais aux « gagnants » blancs dans les universités : « N'ayez pas peur des Noirs. Essayez de les aimer — et vous verrez cet amour vous être rendu. » L'empathie est la première étape de toute réconciliation.

L'expérience avec les gangsters n'a pas entraîné de véritable changement systémique, mais elle a donné lieu à des rencontres humaines ponctuées de dialogues édifiants entre Blancs et Noirs. Surtout lorsque j'ai fait venir des gens de la rue comme Alphonso dans les écoles pour parler aux élèves et les persuader de venir dans les ghettos acheter mon livre. Ce qu'ils ont fait plus tard « en petits groupes nerveux », m'a dit Alphonso plus tard.

Tout n'a pas été couronné de succès — certains vendeurs, comme le fils d'Alphonso, Nathaniel, et un vendeur de Philadelphie, ont été assassinés avant de pouvoir me payer, et de nombreux livres dans les caddies des sans-abri ont été abîmés par la pluie — mais le dialogue a été une expérience enrichissante pour toutes les parties.

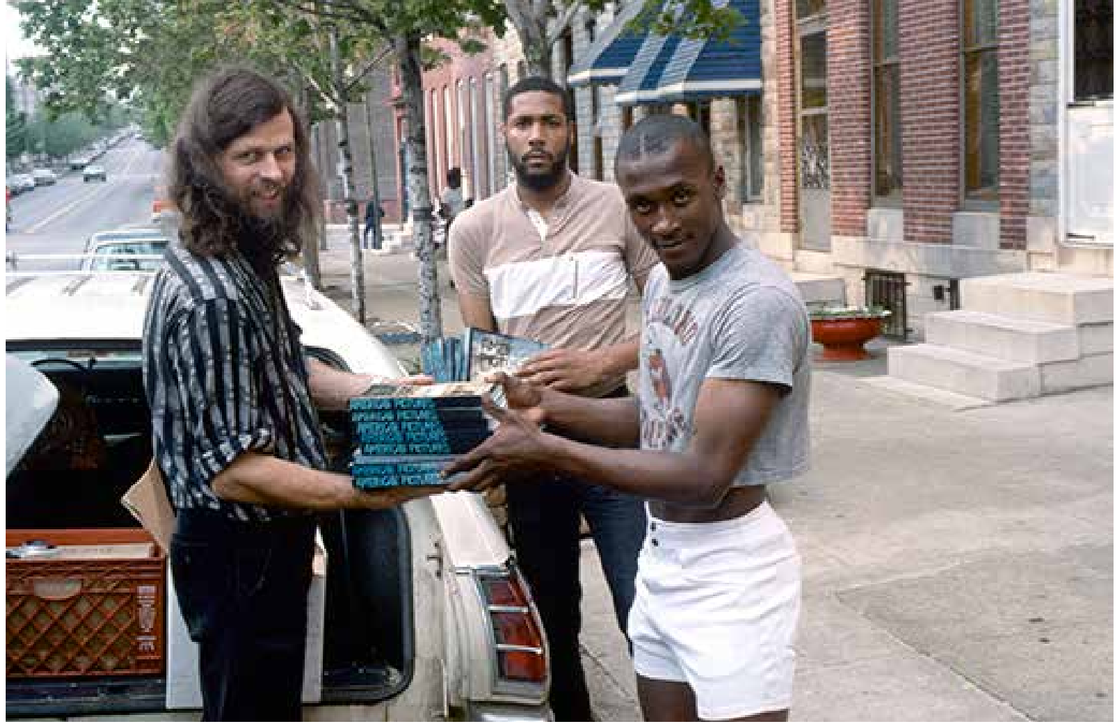
Je n'avais jamais compris à quel point Alphonso était un grand pécheur jusqu'à ce qu'en 2005, il dise à ma femme :

« Je ne sais pas ce qui s'est passé quand ton mari est venu ici et que nous avons essayé de le voler, mais que nous sommes devenus amis à la place. Parce que je ne suis pas le meilleur enfant du Seigneur. Depuis lors, j'ai été en prison plus de 40 fois, et j'ai assassiné deux personnes. Rien que l'année dernière, huit personnes de mon quartier ont été assassinées. »

Lorsque j'ai emmené Joann, la fille d'Alphonso, à mon diaporama à la faculté de médecine Johns Hopkins, la sécurité était digne de Fort Knox : les étudiants étaient terrifiés par son gang, qui sévissait dans les rues avoisinantes où l'un des médecins avait été kidnappé et retrouvé dans un coffre de voiture. Pourtant, ses deux filles ont miraculeusement épousé des pasteurs et l'ont entraîné à l'église. Désormais, je ne le voyais plus dans les rues le dimanche, le samedi ou le mercredi soir, alors qu'il se tenait debout à l'église et criait : « Alléluia, j'étais un pécheur, mais j'ai trouvé Dieu. »

Désormais, je devais m'asseoir pour lire la Bible avec lui, tout comme ma femme et ma fille se joignaient à nous pour prier lors de nos visites. J'avais toujours vu la bonté et l'amour profonds qui habitaient Alphonso, et grâce à ses filles, je voyais désormais à quel point il avait suffi de peu pour le libérer — tout comme j'ai vu tant d'autres « enfants de la colère » qui ont fini par être libérés des chaînes du « péché » par des anges salvateurs. Ainsi, le « péché originel » ne doit jamais devenir un oreiller sur lequel s'endormir, mais un appel gracieux à notre intervention active.

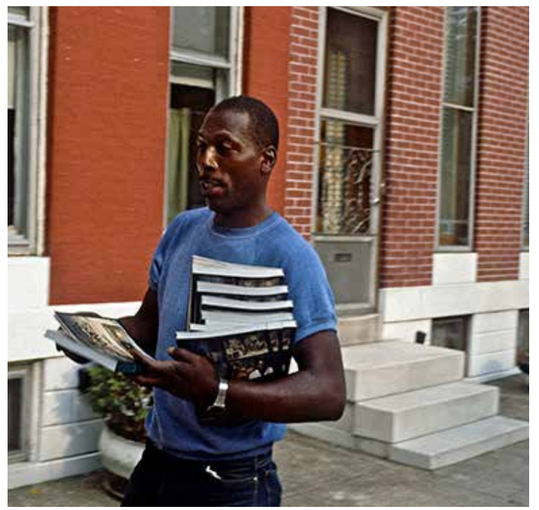
Ma tentative pour retrouver Alphonso – à la télévision danoise en 1992



1985 dans les rues près de la faculté de médecine Johns Hopkins. Je livre des livres au fils d'Alphonso, Nathaniel Makell, qui a été assassiné avant d'avoir pu rembourser ses dettes



1986 – Le gang d'Alphonso vend des livres issus de son lot – tout au premier plan



1986 – Alphonso vend des livres. La plupart des membres de son gang sont morts assassinés ou du sida



1973 – Zebulon, NC. Hugh, que l'on voit ici, a ensuite passé de nombreuses années à la prison centrale

Comment notre pensée raciste systémique ....

« Les effets du racisme intériorisé sont visibles dans de nombreux aspects de la vie des Noirs, de l'éducation et de l'emploi à la santé physique et mentale. C'est un problème grave qui doit être abordé afin de créer une société plus juste et plus équitable. » —bell hooks

Au cours de mes années de vagabondage et jusqu'aux années 80, j'ai souvent entendu des Blancs libéraux tenter d'« expliquer » l'assaut économique contre les familles noires. Leur théorie sur « la famille noire dysfonctionnelle » — ancrée dans le rapport Moynihan de l'administration Johnson — affirmait que l'esclavage avait affaibli la virilité noire, produisant un soi-disant matriarcat qui reproduisait un « enchevêtrement de pathologies », aboutissant à une population sans aucune chance de réussite.
Que Moynihan ait simplement reflété ou renforcé le racisme et les préjugés patriarcaux de son époque avec son approche consistant à « blâmer la victime », l'effet était clair : une manipulation mentale massive venue d'en haut a amené de nombreuses victimes à douter de leurs propres expériences.

Lorsque l'oppression persistante semblait « confirmer » ces théories, les opprimés intériorisaient les mythes qui justifiaient la structure du pouvoir. Les représentations blanches des hommes des ghettos comme étant faibles ont été assimilées par de nombreux marginaux et ont engendré une faible estime de soi.
Les hommes des classes défavorisées dévalorisaient souvent leurs propres capacités et abandonnaient leurs études et leur formation professionnelle — confirmant ainsi les stéréotypes mêmes qui leur portaient préjudice.

.....érode la famille noire

Dans les années 80, j'ai constaté un fossé grandissant entre les hommes et les femmes dans les ghettos, masquant une nouvelle structure maître-esclave dans laquelle l'« esclave » n'était plus nécessaire. En tant que travailleurs non qualifiés, ces hommes n'étaient plus nécessaires aux États-Unis — pas plus que les immigrés en Europe une fois que les emplois à bas salaire ont été délocalisés vers le Sud.
Aujourd'hui, beaucoup de gens de gauche y voient un pur « racisme systémique ». Mais blâmer « autre chose » nous dispense de la responsabilité de faire face à notre propre discrimination quotidienne. La résistance obstinée des Blancs à la discrimination positive visant à donner aux Noirs l'accès à l'enseignement supérieur — nécessaire pour que les Noirs sortent de la classe inférieure — s'est intensifiée jusqu'à ce que la Cour suprême l'annule en 2023.

Nous, membres de la caste dominante, devons nous demander si notre rhétorique politique contribue à l'appauvrissement de la caste subordonnée. Dans les moments de tension, n'importe lequel d'entre nous peut tomber dans des contradictions racistes d'hypocrisie exploitées sans fin par les politiciens.

Lorsque nous constatons une recrudescence de la violence conjugale chez les Noirs ou les immigrés au Danemark, nous nous concentrons uniquement sur la tragédie des victimes. Nous ignorons à quel point notre propre obsession morbide pour « la victime » nuit à notre psychisme — et comment elle a pu contribuer à créer le désespoir qui a conduit au meurtre de cette femme de 26 ans par son mari au chômage.
Quel rôle avons-nous nous-mêmes joué ?

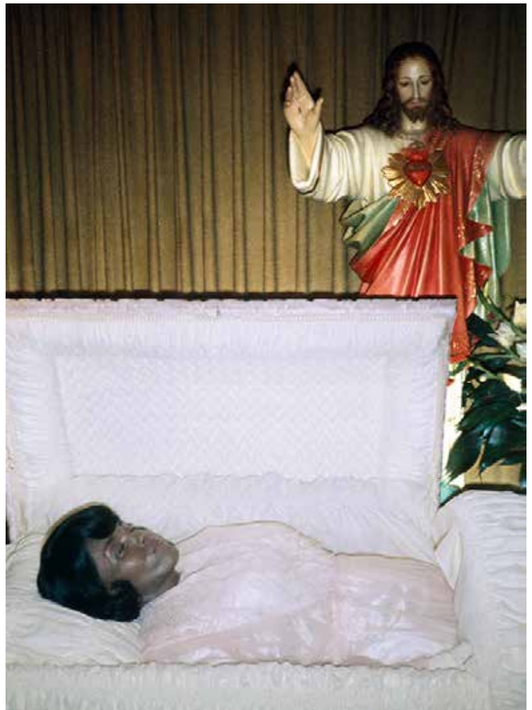


1995 - Bullock County, AL

1975 - San Francisco



1973 - Baltimore



1973 - Liberty City, FL



Résistance et répercussions dans les relations entre les castes

« Le mariage mixte est l'un des mots les plus provocateurs de la langue anglaise. »
—Clotye Murdock Larsson, Marriage Across the Color Line

L'opposition au mariage interracial — façonnée par l'esclavage et des siècles de domination — est profondément ancrée dans la psyché américaine.
Alors que l'homme noir était présenté comme une menace, la femme noire était déshumanisée par des viols systématiques, la vente publique et les flagellations — l'une des contradictions les plus brutales de l'histoire : tout un peuple violé puis blâmé (tout comme les femmes africaines en Arabie saoudite aujourd'hui). De plus, la crainte de la femme blanche de « perdre » son mari au profit d'une femme noire était alimentée par des mythes racistes sur la moralité des femmes noires.
.
Ces blessures persistent encore aujourd'hui. À la faculté de droit de Harvard, certaines étudiantes noires ont vivement réagi à mes quelques photographies de femmes noires aux seins nus — qui ont toutes été exposées par la suite dans des musées en tant qu'œuvres photographiques.

Leur inquiétude ne venait pas du fait que j'avais profité de ces femmes, qui, malgré une intense pression de leurs pairs, avaient eu le courage de m'offrir un refuge alors que j'étais vagabond. Car elles savaient à quel point les femmes noires avaient développé des mécanismes de défense après des siècles d'abus de la part des hommes blancs.
Après réflexion, il a été convenu que je pouvais utiliser les photos si j'expliquais ce contexte aux spectateurs blancs. Leur malaise face à mes photographies montrait également à quel point les idéaux de beauté blancs étaient devenus néfastes pour leur propre perception des corps noirs et de la nudité.

Même lorsqu'une femme noire choisit d'entamer une relation avec un homme blanc, elle se heurte souvent à la résistance de sa famille. Leslie et moi nous aimions, et nous parcourions sans cesse le pays en auto-stop pour nous retrouver ; nous souhaitions finalement nous marier. Mais bien que ses parents m'appréciaient beaucoup, tant eux que ses frères et sœurs s'opposaient catégoriquement à ce qu'elle épouse un (pauvre) blanc (vagabond).

Plus tard, elle a eu un enfant avec un autre homme blanc — ce qui faisait écho à un schéma que j'avais observé chez les quelques femmes noires avec lesquelles j'étais sorti : elles ont toutes fini par épouser des Blancs, alors qu'aucun de leurs frères et sœurs ne l'avait fait. Mes quelques relations mixtes étaient donc le résultat de femmes exceptionnelles brisant consciemment le contrôle social profondément enraciné que les minorités utilisent pour s'autoprotéger.
La même dynamique se retrouve chez les Juifs et les musulmans d'Europe, qui craignent de perdre leur identité à cause des mariages mixtes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, des femmes européennes ont même été punies pour avoir eu des relations avec des soldats allemands. Même si nous avons aujourd'hui du mal à comprendre une telle hostilité envers l'amour, la résistance protectrice mais restrictive à la « fraternisation » avec l'oppresseur reste d'actualité.
Aux États-Unis (où, jusqu'à Trump, ils se sentaient traditionnellement mieux acceptés), bien plus de musulmans (environ 40 %) que de Noirs (environ 6 %) se marient en dehors de leur groupe — ce qui rappelle cruellement à quel point l'oppression façonne la vie intime — et l'amour.

2004 – Célébration de notre 30e anniversaire de mariage, que le contrôle social nous avait volé....



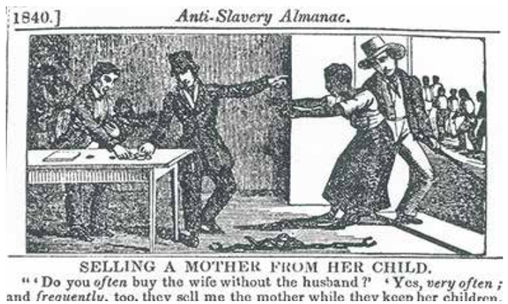
... et à nouveau en 2014 – notre 40e anniversaire de mariage





1973 - Hartford, CT - Leslie

Découvrez ici mon amie Leslie dans le téléfilm de 2015 qui traite de notre révolte contre le contrôle social





1974 – Charleston, SC – Une nounou s'occupe d'un enfant issu de la riche famille qui vit derrière



1975 – Philadelphie, MS. – Leonora ; fille d'une camarade de classe de mon ex-femme



1974 – Ocala, FL – Une nounou chez un millionnaire et philanthrope au service des pauvres
1974 – Charleston, SC – Des nounous noires s'occupent d'enfants blancs



2015 – New York – Une nounou chez les riches de la 5e Avenue

Le double carcan : les femmes noires, à la fois aidantes et servantes dévalorisées

« Les femmes noires sont appelées, dans le folklore qui identifie si bien le statut de chacun dans la société, "la mule du monde", car on nous a confié les fardeaux que tous les autres — tous les autres — ont refusé de porter. »
— Alice Walker, À la recherche des jardins de nos mères

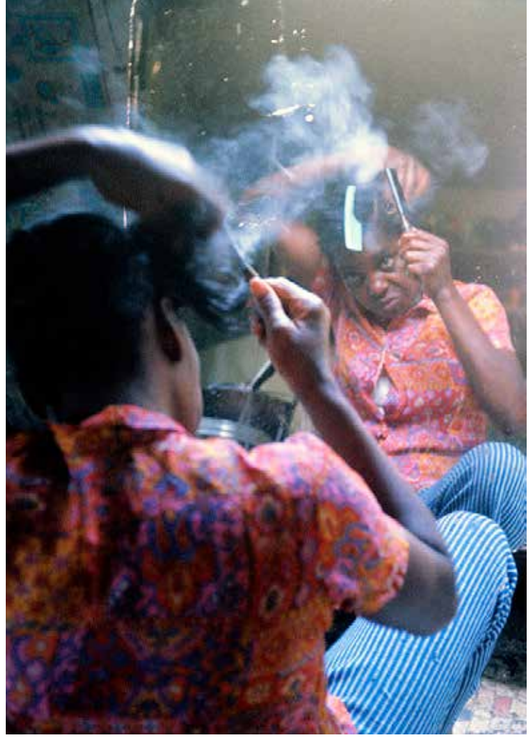
Les femmes noires ont longtemps porté un double fardeau dans les foyers blancs : elles étaient à la fois des aidantes indispensables et des servantes dévalorisées. Beaucoup ont été contraintes d'élever des enfants blancs, ce qui les éloignait souvent de leurs propres familles. On attendait d'elles qu'elles manifestent de l'affection tout en restant subordonnées dans une société qui leur refusait leur pleine humanité.

Alors que la féminité blanche du Sud était idéalisée, le stéréotype de « Aunt Jemima » dépeignait la femme noire comme la « maman » au sacrifice sans fin qui aime ses enfants blancs autant que les siens — assez forte pour endurer des épreuves inhumaines — une image renforcée par le fait de la voir discipliner ses propres enfants d'une main de fer pour les préparer à la vie dans une société raciste Personnellement, je n'ai pas trouvé cette éducation plus dure que celle d'autres communautés ghettoïsées, comme au Danemark.

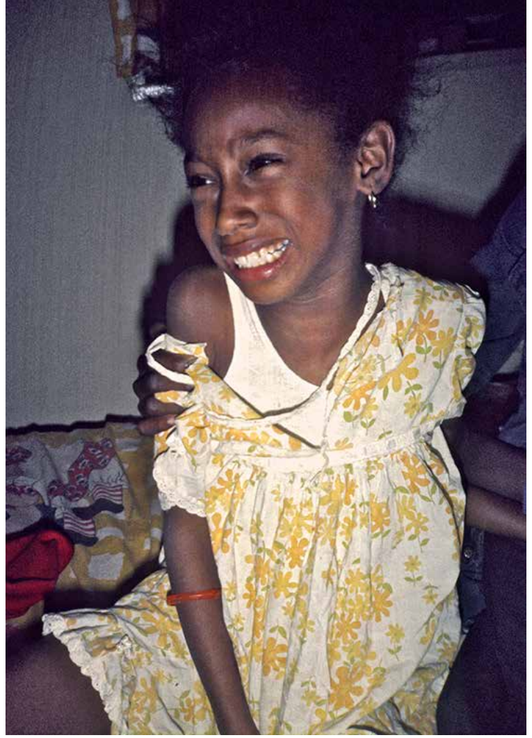
Cette déshumanisation nuit également à l'oppresseur. Dans le Sud, les élites blanches insistaient sur une stricte séparation en public tout en exigeant chez elles une intimité avec les personnes de confiance noires.

Dans mes ateliers — en particulier dans les universités prestigieuses —, les étudiants parlent souvent, les larmes aux yeux, des liens indestructibles qu'ils ont tissés avec leurs nounous noires, des liens plus profonds que ceux qu'ils ont avec leurs propres parents. Pourtant, la honte s'ensuivait lorsque les parents blancs revenaient à l'improviste, les « surprenant » dans des moments de tendresse. « Je me suis figé de honte », entendais-je souvent — des sentiments pour une nounou noire qu'on leur avait appris à considérer comme interdits et qui les hantent encore aujourd'hui. Ces tensions persistent. Le New York Post a rapporté en 2018 qu'une mère blanche avait accidentellement envoyé un SMS raciste concernant sa nounou noire à cette dernière. Elle l'a ensuite licenciée plutôt que de l'affronter. La nounou a intenté un procès pour rupture de contrat — preuve que sous la surface d'aujourd'hui, le pouvoir racial et la peur restent intacts.





1974 - Tarboro, NC



1974 - Astoria, Queens, NY



1975 - Seattle



1975 - San Francisco

L'héritage du « passing »…..



1971 - Baltimore

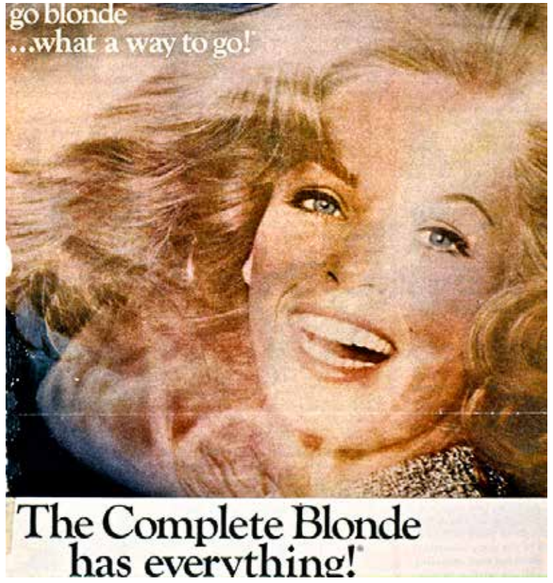
« C'est drôle, ce « passing ». Nous le désapprouvons et en même temps, nous le tolérons. Il suscite notre mépris et pourtant, nous l'admirons plutôt. Nous le fuyons avec une sorte de répulsion étrange, mais nous le protégeons. » —Nella Larsen, extrait de son roman Passing

Le culte historique de la féminité blanche « pure » continue de façonner les normes de beauté dans la publicité et la culture, avec des effets dévastateurs sur les femmes non blanches et celles qui portent le voile religieux.

Pendant des générations, on leur a dit qu'une peau claire et des cheveux raides étaient les seuls idéaux acceptables.

Beaucoup ont utilisé des crèmes blanchissantes et des méthodes douloureuses de lissage des cheveux pour « passer » pour des Blanches, transformant la beauté en un fardeau physique et psychologique pour leur estime de soi et leur identité.
Leurs enfants, endurant une véritable torture avec des fers à lisser chauffés à la flamme de gaz, ont appris à croire que pour devenir « acceptables », ils devaient avoir été laids au départ.
Même si le mouvement « Black is Beautiful » a remis en cause ces idéaux néfastes, j'entends encore des enfants non blancs se taquiner mutuellement à cause de leur peau foncée et de leurs cheveux bouclés. Oui, notre immense « manipulation mentale » culturelle laisse des cicatrices profondes.

….. quand la peau devient une prison



1990 - Chicago



« Le patriarcat n'a pas de genre. La violence contre les femmes n'est pas une question féminine ; c'est une question humaine enracinée dans la domination. » — bell hooks

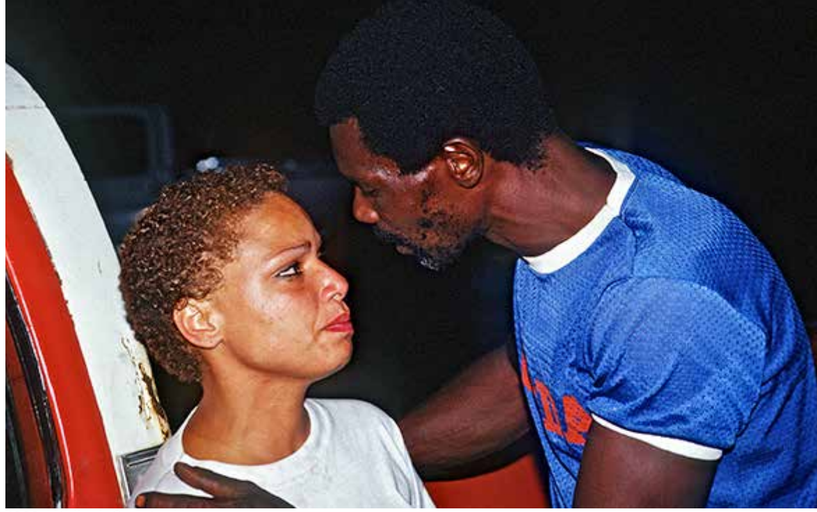
« L'urgence de lutter contre la violence envers les femmes de couleur touche également à une question plus large de narration : quelle histoire compte, quelle vie a de la valeur ? » —Kimberlé Crenshaw, éminente spécialiste de la théorie critique de la race et du concept d'intersectionnalité



1974 - Astoria, Queens, NY

« Les survivantes ont besoin d'être entendues, mais elles ont aussi besoin d'être crues. La croyance est le début de la justice. »
– Tarana Burke

« Partout où des femmes souffrent, nous devons nous engager pleinement dans la lutte. Le silence ne nous protégera pas. »
- Audre Lorde



1992 - Bullock County, AL



1995 - Pahokee, FL

La violence au carrefour de la caste et de la condition féminine

Historiquement, les femmes non blanches ont été confrontées à de multiples formes de violence intersectionnelle. Les disputes dont j'ai si souvent été témoin dans les foyers des classes défavorisées m'ont convaincue que la vision que beaucoup d'hommes noirs ont des femmes a été façonnée par les idéaux sociaux blancs. Ce qui m'attriste le plus, ce n'est pas que près de 70 % des familles noires soient des familles monoparentales, mais ce que j'ai vu dans celles qui sont encore intactes.

Peu de choses sont plus douloureuses que d'entendre des insultes suprémacistes blanches — « T'es une merde, nègre » ou « sale salope » — résonner entre ces partenaires malheureux et impuissants, et de voir les enfants intérioriser le dégoût d'eux-mêmes : « Je suis pire qu'une merde ! »
L'aspect effrayant de ces hommes des ghettos qui battent constamment « leurs » femmes dévalorisées transparaît dans les statistiques :
un tiers de tous les homicides domestiques sont commis par des Noirs, alors qu'ils ne représentent que 13 % de la population.

La violence physique et psychologique à l'égard des femmes est un fléau mondial ; le fait qu'elle soit 35 % plus élevée chez les Noirs américains que chez les Blancs ne fait que refléter l'absence plus marquée d'hommes ayant un emploi stable.

Au Danemark, la violence envers les femmes immigrées explose ; elles représentent désormais 42 % des résidentes des foyers d'accueil.
Pourtant, nous aussi, nous considérons cette violence comme « leur » culture plutôt que comme une conséquence de notre propre marginalisation.
Je ne saurais trop insister sur le fait que notre incapacité à inclure ces femmes et ces hommes dans nos vies sociales — en tant qu'égaux — reflète la façon dont les Noirs se sentent mal aimés en Amérique.

La violence que nous engendrons en refusant l'appartenance se retourne inévitablement contre nous. L'intersectionnalité exige d'examiner notre rôle dans cette dynamique sans tomber dans le paternalisme.

Bessie Christian, que l'on voit à la page 201, parle de la violence qu'elle a subie de la part de son mari



2003 - Philadelphia, MS



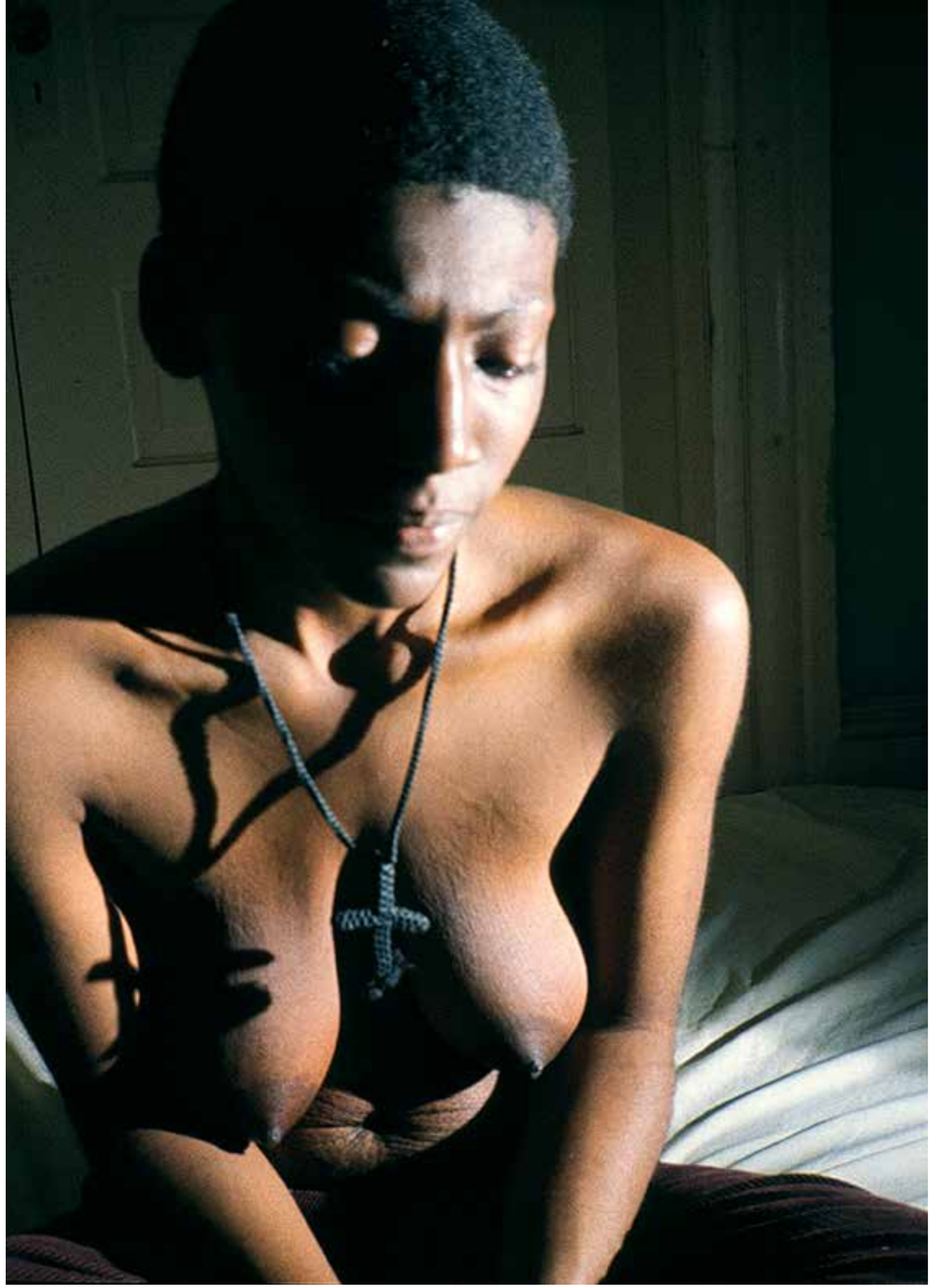
1996 - Selma, AL

1975 - San Francisco





1974 - NYC



1974 – Jacksonville, Floride, et en 1980, lorsque Diane a reçu mon livre racontant cette histoire ainsi que l'affiche d'Annie Hedvard

Luc 7, 36-50

Le Bon Samaritain – à l'américaine

« La violence est si tôt et si profondément ancrée dans la vie des femmes noires que la survie elle-même devient un acte de résistance. » — Saidiya Hartman

« La rage des femmes noires est une réponse raisonnable à un monde qui refuse de les protéger. » — Brittney Cooper

La seule fois où j'ai réussi à dissuader quelqu'un de commettre un vol, c'était à Greensboro, en Caroline du Nord. Je vivais avec un travailleur social noir, Tony, dont le père était propriétaire d'un des pires bars du ghetto. J'y passais de nombreuses nuits. Un soir, j'ai rencontré deux jeunes femmes à tendance criminelle et nous avons décidé que je devrais rentrer avec elles. Nous avons d'abord volé du vin dans un magasin, avant de nous précipiter dans un taxi qui nous attendait. Sur la banquette arrière, je leur ai demandé comment elles comptaient payer puisqu'elles n'avaient pas d'argent. « Ne t'inquiète pas. Quand on sera arrivées, on le mettra K.O. et on lui prendra son argent. » Cela m'a surprise — je n'avais jamais essayé d'agresser un chauffeur de taxi auparavant — mais je suis restée silencieuse, comme je l'avais appris en Amérique.
Soudain, le chauffeur s'est retourné, et j'ai réalisé que je le connaissais : c'était le grand-père de Tony, propriétaire de la plus grande compagnie de taxis noirs de la ville. Pour une fois, je suis intervenu. J'ai crié « Arrêtez ! » et je lui ai dit qu'il pourrait se faire payer par Tony le lendemain. Puis j'ai arraché le sac à main contenant le pistolet des mains de la femme et je les ai poussés tous les deux hors de la voiture. « C'était le grand-père de Tony, bande d'idiots ! » ai-je hurlé. Ils connaissaient Tony, mais cela ne les aurait guère arrêtés ; au moins, maintenant, ils ne pourraient pas lui faire de mal.
J'étais souvent choquée par la brutalité dont certaines de ces femmes faisaient preuve envers les hommes comme envers les femmes. C'est pourquoi cela m'a tellement bouleversée lorsqu'une amitié s'est nouée entre nous et que j'ai entrevu la chaleureuse humanité qui se cachait sous la carapace de violence et de trahison.
La violence avait façonné leur comportement quotidien si profondément que la tendresse avait rarement la place de s'exprimer. Leur désir d'une autre vie était sincère, mais la dynamique violente qui les entourait leur rendait difficile d'agir autrement. Ce désir était trop souvent étouffé par la tension constante avec les autres « prisonniers » du ghetto.
Les Noirs et les Blancs plus aisés ne comprenaient pas leur combat, et leur mépris pour la culture du ghetto ne faisait qu'empirer les choses. L'empathie et la chaleur qui auraient pu s'épanouir dans un environnement plus favorable étaient difficiles à maintenir dans les circonstances que j'ai vécues. C'était déchirant de voir à quel point la violence faisait partie intégrante de leur quotidien, au point que même leurs tentatives de bienveillance étaient souvent marquées par la brutalité.
Une nuit pluvieuse à Jacksonville, en Floride, j'ai rencontré Diane, une femme noire qui a demandé à sa mère de me laisser rester. Sa mère a refusé d'accueillir un homme blanc chez elle. Diane m'a alors emmené chez une amie prostituée, mais son petit ami a refusé lui aussi. Nous avons erré toute la soirée, essayant une solution après l'autre. La prostituée était de plus en plus déterminée à nous trouver un endroit où dormir. Elles m'ont demandé d'attendre dans un café – sans que je sache qu'elles avaient convenu qu'elle « ferait un coup » avec un chauffeur de taxi blanc.
Au bout d'un moment, elles sont revenues en courant, l'air très bouleversées, et m'ont dit que je devais les suivre rapidement. Nous avons trouvé une chambre de motel, et j'ai vu qu'elles avaient bien plus que les dix dollars habituels pour une « pipe » dans la rue, mais elles ne voulaient pas me dire comment.
Ce n'est que plus tard que j'ai appris ce qui s'était passé. Elle avait attiré l'homme dans



une ruelle sombre, avait fait ce qu'il fallait, puis avait soudainement attrapé une brique et l'avait frappé. Comme il ne tombait pas, elle a utilisé un tuyau en acier jusqu'à ce qu'il semble mort, a pris son portefeuille et s'est enfuie. Elle s'était dit qu'elle pourrait tout aussi bien prendre un peu plus que les dix dollars pour pouvoir profiter de la nuit avec une dose d'héroïne.
Alors que nous étions tous les trois allongés dans le lit du motel, les deux femmes — profondément religieuses — ont prié pendant des heures : « Oh mon Dieu, ne le laisse pas mourir ! », entre deux tentatives pour trouver une veine où s'injecter.
Au matin, tout cela était oublié. Elles s'inquiétaient davantage de dormir trop longtemps et d'être en retard à l'église, où elles devaient chanter dans la chorale.
Lettre à une amie (abrégée)

PS. J'ai suivi mes deux bonnes samaritaines au fil des ans. Lorsque j'ai rendu visite à Diane en 2003, une petite fille sur le porche m'a dit : « Grand-maman est en prison. » Elle se trouvait désormais dans la même prison de haute sécurité que deux autres femmes de ce livre — trois grand-mères réunies dans une seule prison américaine. Je demande souvent à mon public européen :
« Avez-vous déjà connu une grand-mère en prison ? J'en connais trois dans une seule prison. »
Voir la page suivante :



1974 – Je partage mon lit avec Linda, âgée de 10 ans, dans la cabane sans fenêtre



1986 – Linda lors d'un trajet en voiture avec moi pendant ma visite



1994 – En visite chez Linda en prison, où elle utilisait mon livre



2003 – Tampa, Floride – Avec Linda peu avant qu'elle ne retourne en prison

Linda, la fillette en robe rouge, faisait toujours pleurer mon public avec son espoir sincère que, née quelques jours seulement après le discours discours « I Have a Dream », elle surmonterait l'oppression. Elle m'a également donné le fragile espoir que les enfants des campagnes pourraient s'en sortir mieux en ville. Ce fut donc déchirant de revoir sa famille, qui s'était déjà désagrégée lorsque je suis revenue en 1978. Son père vivait désormais seul dans une petite cabane (leur ancienne maison avait été démolie parce que le propriétaire blanc voulait le terrain).

Il ne possédait même pas de chaussures et marchait huit kilomètres pieds nus pour se rendre au travail chaque jour. Devenu alcoolique, il ne parlait que des années heureuses où la famille était encore réunie, avant que la mère de Linda ne soit internée dans un hôpital psychiatrique.

Linda et son frère Robert vivaient avec une mère d'accueil, qui ne m'a pas laissé lui parler — alors que j'avais espéré emmener Linda à Disney World. Lorsque American Pictures a commencé à faire une tournée aux États-Unis, nous avions rêvé, au sein du groupe, de l'engager, elle, cette fille à l'intelligence rayonnante, pour présenter le spectacle, et je l'ai cherchée sans relâche jusqu'en 1985.

Puis, un jour, un homme en costume est sorti d'une salle de billard sombre et m'a dit avec un accent étranger : « J'ai rêvé de vous. C'est Dieu qui vous a envoyée. Tu cherches Linda. Linda a besoin de toi. » Cet homme, un parfait inconnu, m'a conduit dans un bouge d'une ville lointaine.

Linda était là, déjà détruite par l'alcool et la drogue. Bien qu'elle eût désormais vingt-deux ans et que nous nous fussions rencontrés quand elle en avait dix, elle se souvenait de moi : « C'est toi, celui du Danemark », m'a-t-elle dit — dans un endroit où personne d'autre n'avait jamais même entendu parler du Danemark. Pourtant, je n'arrivais pas à l'atteindre et je suis reparti, bouleversé. Sa colère et son racisme intériorisé avaient éclaté plus tardivement que chez la plupart des enfants noirs de cette époque, mais avec tout autant de virulence. Chaque fois que j'ai essayé de la joindre par la suite, elle était soit en prison pour crack, soit incapable de partir à cause des trois enfants que l'État lui avait finalement retirés.

Pour essayer de rester proche de sa vie, je me suis également liée d'amitié avec ses compagnes de crack, comme la tout aussi prometteuse Inez Manns, dont les enfants avaient eux aussi été placés sous la tutelle de l'État. Avant d'entreprendre le long trajet vers le sud pour chercher Linda, j'appelais souvent la police d'abord : « Est-elle là ou pas ? »

En 1994, après une journée entière de recherches, je suis reparti déprimé. Personne ne savait même dans quelle prison elle se trouvait. En quittant Alachua ce soir-là, j'ai vu un homme noir marcher le long d'un fossé de drainage et je me suis arrêté pour lui demander s'il avait besoin d'un coup de main. C'était le cas. Il se rendait dans une

Les autres grand-mères de la prison de Diane : nouvelles de Linda (pages 210-219)



2003 – Linda, en larmes, montre à son fils les photos de son enfance misérable pour lui expliquer pourquoi elle avait négligé ses propres enfants.

prison éloignée pour rendre visite à sa petite amie. Je lui ai dit que je cherchais une personne que j'avais photographiée quand elle était petite fille. Soudain, il m'a demandé si j'étais danois. Sa petite amie, Linda, lui avait souvent dit que le seul ami qu'elle avait était un homme blanc danois qui ne cessait de réapparaître dans sa vie. Après avoir parcouru plus de mille kilomètres en douze heures pour la retrouver, j'ai eu l'impression que c'était un cadeau du ciel d'avoir pris en stop la seule personne parmi les vingt millions d'habitants de Floride qui savait où elle se trouvait. Je l'ai conduit à la prison. Le lendemain, ils ont fait une exception pour moi : même si je ne figurais pas sur la liste des visiteurs, j'ai été autorisé à voir Linda en privé.

Ce fut une rencontre émouvante. J'ai décidé d'enregistrer le récit de Linda sur l'enfance que j'avais autrefois idéalisée dans American Pictures. J'ai glissé un petit dictaphone dans ma manche. Autrefois, elle avait refusé de parler de son enfance ou de regarder mon diaporama, mais après de nombreuses années en prison, elle utilisait désormais mon livre dans le cadre d'un programme de réinsertion. Après sa dernière peine de cinq ans, elle voulait tourner la page. Mais il est difficile de repartir à zéro quand tout ce qui vous attend, c'est « le marécage ». C'est pourquoi elle avait besoin de mon aide et espérait collaborer avec American Pictures. Elle me serrait les mains si fort que ma culpabilité m'a fait monter les larmes aux yeux.

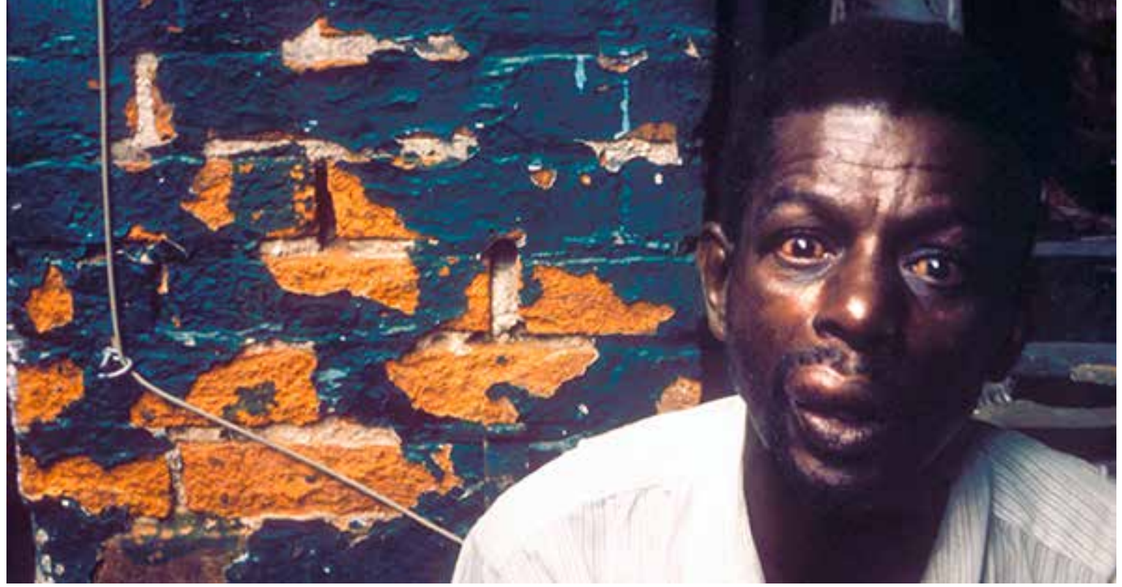
Mais les années ont passé. La fois suivante où je l'ai retrouvée « libre », en 2003, elle vivait à Tampa. Des voitures de police faisaient le tour de la maison qu'elle partageait avec deux de ses fils, tous deux membres de gangs. Pendant que je les interviewais, les gens allaient et venaient sans cesse, achetant de la drogue tout en scrutant nerveusement les environs à la recherche de fusillades au volant menées par d'autres gangs. Linda nous a raconté que tout s'était effondré lorsque la famille s'était séparée. « Je sais que je n'ai pas été la meilleure des mères », a-t-elle dit en larmes à ses fils. « J'étais accro au crack et en prison pendant des années. Je vous ai négligés. Mais parfois, il arrive des choses dans la vie qui échappent à notre contrôle. »

Elle m'a promis alors de remettre de l'ordre dans sa vie, mais quand je suis rentré chez moi au Danemark, une lettre de Linda m'attendait : « Jacob, envoie de l'argent à mon avocat. Je suis maintenant en prison avec mes deux fils. »

La même prison que deux de mes autres vieilles amies, Inez et Diane (histoire précédente) – toutes trois désormais grand-mères. Cela m'a profondément attristé que la personne qui avait contribué au succès de mon diaporama, et qui me considérait comme son seul ami, soit celle que j'avais le plus déçue dans ma course effrénée vers la réussite professionnelle.

Linda a été incarcérée pour la dernière fois en 2019. Son frère, en revanche, n'a jamais fait de prison.

Entretien approfondi avec Linda sur son enfance et conversation avec son fils sur les raisons qui l'ont poussée à devenir toxicomane



1973 - Baltimore

Illusions d'abondance :

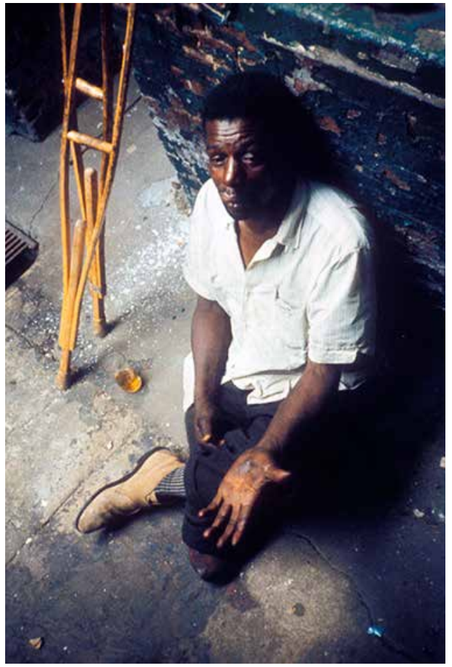
le rêve américain inaccessible

« Nous devons accepter la réalité : dans l'état actuel des choses, le rêve d'égalité restera juste cela — un rêve — si nous ne commençons pas à prendre des mesures radicales pour démanteler les structures de caste raciale en Amérique. » — Michelle Alexander dans « The New Jim Crow »

Nous préférons considérer le ghetto comme un problème confiné « là-bas », mais chaque stéréotype et chaque exclusion que nous répétons contribuent à le recréer. Il devient plus facile, pour nous défendre, de condamner les gens que de nous attaquer aux politiques, aux marchés, aux lois d'urbanisme et aux structures fiscales qui maintiennent des communautés entières enchaînées.

Bien que nos barrières discriminatoires soient érigées par la peur – et ne puissent subsister que parce que nos parias ne menacent guère personne d'autre qu'eux-mêmes –, elles n'en créent pas moins un malaise et une anxiété en chacun de nous.
Ainsi, même un ancien combattant sans-abri nous interpelle lorsqu'il demande un dollar. La plupart d'entre nous évitons de nous engager directement avec lui, car le système que nous avons créé nous a façonnés autant qu'il l'a façonné. Sans écouter des personnes comme lui, nous ne reconnaissons pas le rôle que nous avons joué dans leur vie — depuis le fait d'ignorer leurs contributions à la prospérité de notre société jusqu'au soutien aux guerres dans lesquelles ils ont été envoyés se battre (pour une liberté dont ils ont rarement joui).
Osons-nous sortir de nos bulles d'écho et lui faire face ?
Osons-nous admettre le prix qu'il paie pour notre liberté ? Nous vantons la liberté tout en externalisant à la fois le coût de cette liberté et les souffrances qu'elle engendre vers les plus vulnérables.

Nous nous félicitons de nos œuvres caritatives, de notre aide étrangère ou de nos « actions de proximité », tout en ignorant les structures qui nuisent aux plus vulnérables. Nous bombardons les pauvres du monde entier de discours sur la démocratie et la liberté tout en construisant des forteresses bureaucratiques, des murs anti-immigration et des alibis intellectuels pour les tenir à l'écart.



« You can get it if you really want » – la chanson puissante de Jimmy Cliff – illustrée

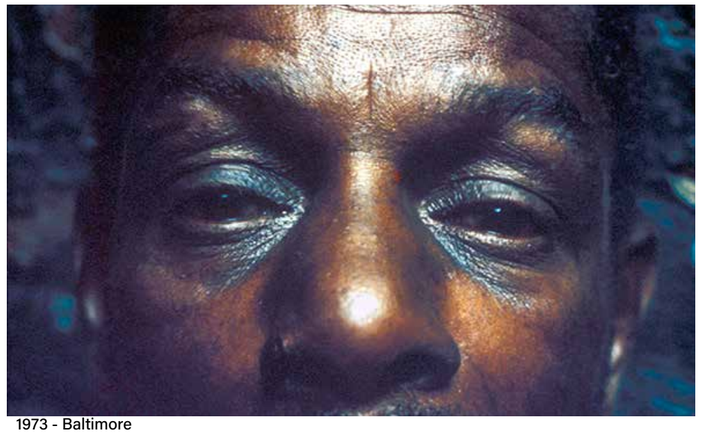


1974 - Oakland, CA



1975 - Las Vegas, NV

Tu peux y arriver si tu le veux vraiment !
Mais tu dois essayer, essayer et essayer encore.
Tu finiras par réussir.
Tu devras supporter la persécution,
que tu gagnes ou que tu perdes, tu dois obtenir ta part
mais garde l'esprit fixé sur un rêve
même si cela semble difficile aujourd'hui.
Tu peux y arriver si tu le veux vraiment.
Rome ne s'est pas construite en un jour,
tu rencontreras de l'opposition,
mais plus la bataille semble difficile,
plus la victoire est douce.
Tu peux y arriver si tu le veux vraiment,
mais tu dois essayer, essayer et essayer encore,
tu finiras par réussir.



1973 - Baltimore







1974 - Apopka, FL

Le paradoxe d'un système fermé dans une société libre

« L'histoire, comme presque personne ne semble le savoir, n'est pas simplement quelque chose à lire. Et elle ne se réfère pas seulement, ni même principalement, au passé. Au contraire, la grande force de l'histoire vient du fait que nous la portons en nous, que nous sommes inconsciemment contrôlés par elle de nombreuses façons, et que l'histoire est littéralement présente dans tout ce que nous faisons. » – James Baldwin dans « The White Man's Guilt »

J'ai découvert des différences frappantes dans la manière dont la terreur psychologique des camps d'esclaves de Floride a façonné les Noirs de différentes origines. Les travailleurs jamaïcains, par exemple, m'ont toujours surpris en gardant leurs camps propres, tandis que les Afro-Américains jetaient leurs déchets partout.

Les chercheurs attribuent cela aux différentes formes historiques de l'esclavage. En Amérique latine et dans les Caraïbes, l'esclavage s'inscrivait dans des structures féodales plus ouvertes où l'Église protégeait les familles d'esclaves contre la séparation et offrait des possibilités limitées d'ascension sociale.

Aux États-Unis, l'esclavage était capitaliste : même l'Église définissait l'esclave comme un bien, moins qu'un être humain, sans aucune possibilité de fuite — pas même dans son esprit. C'était un système fermé conçu pour anéantir tout espoir.
L'esclavage américain a été comparé aux camps de concentration allemands, où les chercheurs ont pu observer comment un système totalement fermé écrase le psychisme. Les journaux intimes d'intellectuels emprisonnés montrent à quelle vitesse ils ont été réduits à un statut sous-humain, certains développant même une attitude résignée, presque conciliante, envers les gardes du camp (du moins pas de haine ouverte).
Cela a engendré un infantilisme généralisé, une irresponsabilité et une résignation totale.
Il est tentant pour les libéraux d'utiliser de telles théories pour expliquer la classe défavorisée noire d'aujourd'hui, mais cela revient à nouveau à rejeter la responsabilité sur les victimes. Si nous affirmons que les Noirs américains d'aujourd'hui reflètent un « caractère d'esclave » façonné il y a 100 ans, nous perpétuons l'idée raciste selon laquelle l'intégration est impossible et nous en rendons la victime responsable.

Au contraire, ces cicatrices persistantes montrent que l'esclavage n'appartient pas au passé — il est bien présent.

Car lorsque les immigrants antillais, qui partagent une histoire d'esclavage, s'intègrent plus facilement en Amérique, ce n'est pas en raison de traits de caractère innés, mais parce que les Afro-Américains de souche restent prisonniers d'une société qui continue de confiner et de façonner ses indésirables au sein d'un système fermé moderne.



1974 - NYC



1974 - Morehead City, NC



1974 - New Bern, NC

La psychologie de l'oppression et son impact sur le caractère

« Les adultes, les filles plus âgées, les magasins, les magazines, les journaux, les affiches dans les vitrines — le monde entier s'était mis d'accord pour dire qu'une poupée aux yeux bleus, aux cheveux blonds et à la peau rose était ce que toute fille chérissait.
... La mort de l'estime de soi peut survenir rapidement et facilement chez les enfants, avant que leur ego n'ait, pour ainsi dire, « pris son envol ». Ajoutez à la vulnérabilité de la jeunesse des parents indifférents, des adultes dédaigneux et un monde qui, par son langage, ses lois et ses images, renforce le désespoir, et le chemin vers la destruction est tracé. »
— Toni Morrison, extrait de L'œil le plus bleu

Jusqu'à ce que je comprenne le système fermé du ghetto, j'étais toujours étonnée de voir à quel point l'esprit des enfants des classes défavorisées était brisé. La plupart des jeunes enfants noirs que je rencontre sont dynamiques et pleins de vie. Mais plus tard, ils semblent souvent déprimés et se replient dans une carapace protectrice pour ne pas absorber notre pensée oppressive omniprésente à leur égard.
Très tôt, ils adoptent nos attentes négatives, et dès le CM1, beaucoup perdent confiance en eux, en leurs capacités et en leur avenir.
En prenant conscience de ce système fermé, ils perdent leur motivation et prennent du retard sur les Blancs à l'école — tout comme on le voit avec nos enfants métis mal-aimés au Danemark.
Le signe le plus évident de notre oppression est la haine de soi chez les Noirs — celle qui pousse les enfants du ghetto à arracher les cheveux de leurs poupées noires ou à se dessiner dans un coin de la page (les enfants blancs se placent au centre). C'est ce mépris de soi qui conduit à la violence envers leur environnement, des déchets jonchant le sol aux « coups de poignard dans le dos », tant verbaux que littéraux.

Tout le monde souffre d'une certaine haine de soi, mais les classes défavorisées en font l'expérience de manière si intense que cela contribue à créer l'un des taux de criminalité les plus élevés au monde, l'éclatement des familles et peut-être le plus faible niveau de confiance mutuelle.
En voyant comment l'agressivité parmi les opprimés se dirige vers leurs compagnons d'infortune plutôt que vers l'oppresseur — en étant témoins de la colère incontrôlable de nombreux Noirs américains —, nous commençons à comprendre l'effet du système fermé dans lequel nous les avons confinés : le ghetto, ou l'esclavage ici et maintenant.



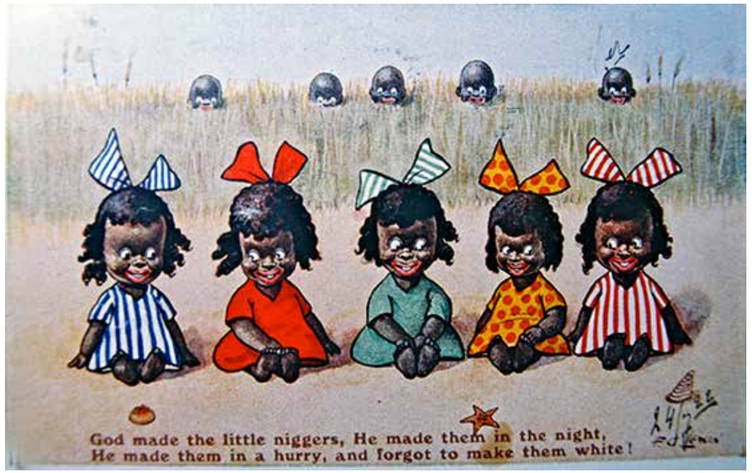
1996 - Selma, AL

La marque indélébile de l'oppression : comment elle façonne la vie de nos exclus

« Le pire crime que les Blancs aient jamais commis a été de nous apprendre à nous détester nous-mêmes. » - Malcolm X

« Aucun autre groupe n'a autant intériorisé sa haine de soi que les Noirs. Il serait difficile de trouver d'autres groupes qui se comportent de la même manière, en ce sens que leurs membres les plus estimés réprimandent leurs membres les plus pauvres. » - Michael Eric Dyson

« C'est dans la nature humaine de haïr celui à qui l'on a fait du mal. » - Tacite



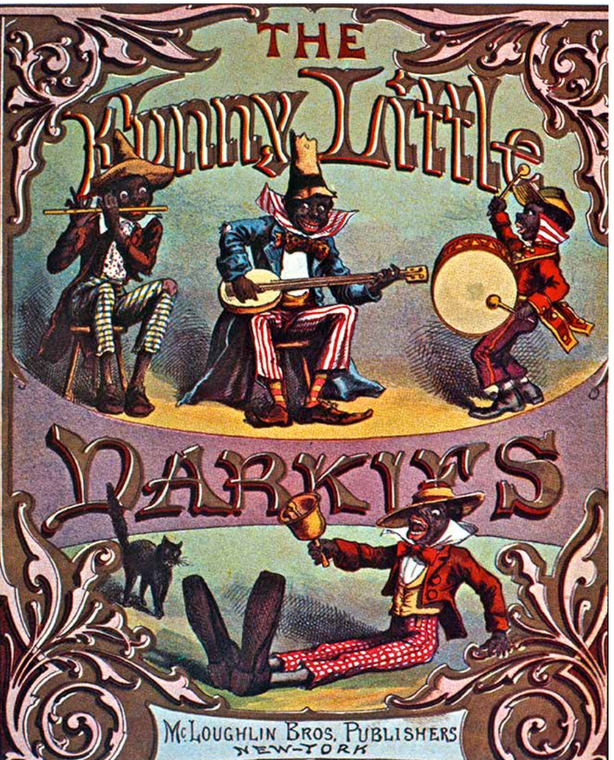


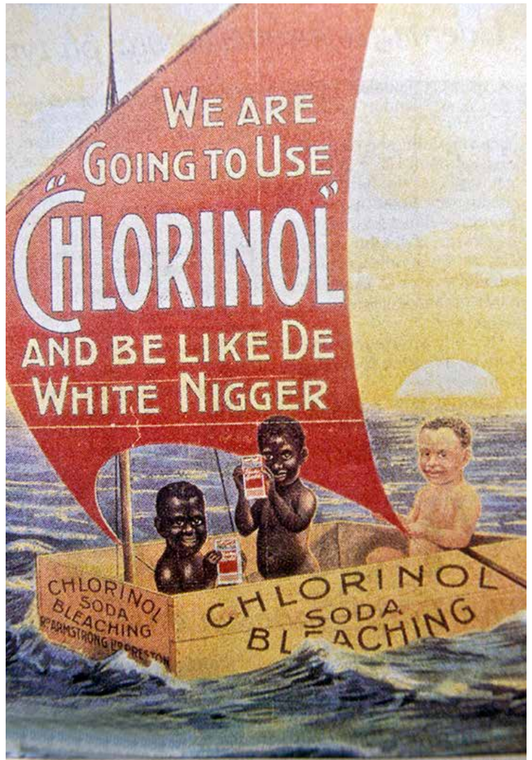
1974 - NYC



1974 - NYC

1992 - NYC - a droite 1974 - Liberty City, FL

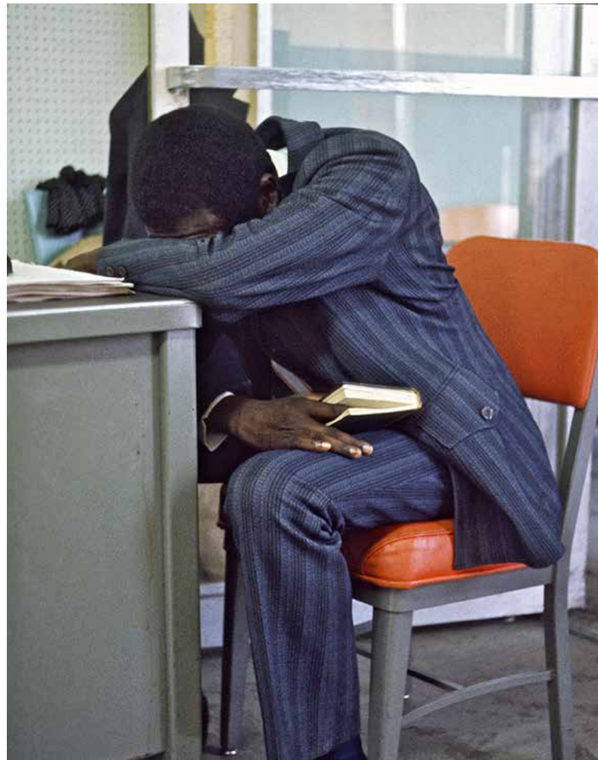






Frère, quel prix j'ai payé !
Tu m'as volé mon histoire,
détruit ma culture,
coupé ma langue pour que je ne puisse plus communiquer.
Puis tu m'as humilié, puis tu m'as isolé,
tu as caché tout mon mode de vie
pour que je me déteste moi-même !

Frère, quel prix j'ai payé –
chanson de Jimmy Cliff
– illustrée





Statue noire Musée national





1989 - Virginia

« Nous devons résister à la tentation d'intérioriser les images négatives de nous-mêmes qui nous sont projetées. » - bell hooks

« Le but du racisme est de déshumaniser et de dégrader, de rabaisser et de détruire. » - Roxane Gay

Frère, quel prix j'ai payé !
Tu m'as pris mon nom,
tu m'as couvert de honte,
tu as fait de moi une honte,
la risée du monde entier.
Tu as fait de moi un spectacle, pour me railler et me moquer,
mais ton heure approche
alors tu ferais mieux de regarder l'horloge !



1986 – Restaurants partout dans les États du Sud



1974 - Jacksonville, FL



2026 – Même le président représente l'ancien président sous les traits d'un singe



1990 – vu dans les universités où j'ai donné des conférences

2000 - NYC



1992 - NYC





Colon blanc porté par des Africains



Homme blanc avec un chauffeur noir après avoir assisté à « Les Misérables » à Broadway, New York

Des côtes de l'Afrique, du continent asiatique,
des Caraïbes et du Mississippi
d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud.
D'abord tu m'humilies,
puis tu me sépares,
tu caches tout mon mode de vie
pour que je me déteste moi-même.
Mon frère, quel prix j'ai payé !
Ma sœur, quel prix j'ai payé !
Mère, quel prix j'ai payé !







1973 - Philadelphia, PA - an bas 1997 - NYC





1973 - New Orleans et 1973 - Natzhez, MS







1975 - NYC



1973 - NYC

À gauche 1973 - Baltimore - à droite 1973 - NYC



Comment les Noirs immigrés surmontent l'héritage de l'esclavage esclavage

« Il y a une certaine fierté chez les Noirs des Antilles, qui, je pense, vient de notre histoire de résistance au colonialisme. Nous n'avons jamais été esclaves au même titre que les Noirs américains. » - Michael Eric Dyson, professeur d'études afro-américaines

« Je viens d'un pays où la race n'était pas un problème ; je ne me considérais pas comme noire et je ne suis devenue noire qu'en arrivant en Amérique. »
- Chimamanda Ngozi Adichie, Americanah

Au cours de mon périple à travers le pays où l'on parle le plus fort de mobilité sociale, la persistance d'un système fermé est restée un paradoxe pour moi.
Je n'ai jamais pu accepter l'explication de l'« infériorité » des Noirs — ce vieux mensonge que les Blancs portent au plus profond de leur cœur : « Nos ancêtres sont arrivés sans le sou et ont réussi. Pourquoi ne le pourraient-ils pas ? »

Un voile s'est levé lorsque j'ai rencontré deux de ces « pauvres immigrées » : Lidy Manselles, originaire d'Haïti, et Mme Pabst, originaire de Russie.
Ce n'est pas un hasard si Lidy est devenue ma première petite amie noire. Au début, les femmes noires nées aux États-Unis me semblaient inaccessibles, enfermées derrière une barrière invisible, tandis que Lidy venait d'un autre monde — plus libre.

J'ai compris cette différence le jour où nous avons parlé à un alcoolique sur le pas d'une porte à Harlem. Soudain, Lidy a lâché : « Pourquoi tu ne trouves pas un boulot ? » Son mépris a mis fin à la conversation. Plus tard, elle a dit : « Je les déteste. Je déteste ces animaux paresseux. » J'ai immédiatement senti qu'il s'agissait d'un choc plus profond que la simple question de nationalité : le mépris d'une culture libre envers une culture esclave enfermée. Noire de jais et catholique, Lidy incarnait bien davantage « l'éthique protestante du travail » que de nombreux Américains de souche.

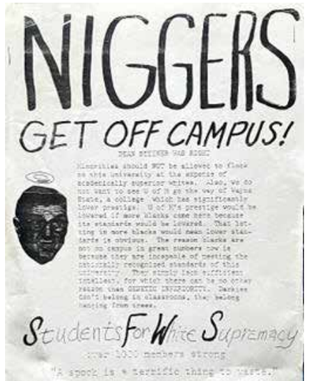
Grâce à elle, j'ai intégré la communauté très soudée des Antillais de Brooklyn. À l'instar des premiers immigrants arrivés sans chaînes, ils travaillaient d'arrache-pied, économisaient, accordaient une grande importance à l'éducation, achetaient des maisons et ne cessaient de vanter les mérites d'une famille solide. Farouchement opposés à l'aide sociale — contrairement aux communautés noires environnantes où 40 % des habitants en bénéficiaient —, leurs quartiers étaient aussi propres et aussi empreints de préjugés envers les Noirs de souche que les quartiers italiens ou irlandais.
En l'espace d'une génération, leurs revenus ont atteint 94 % de la moyenne américaine — même en incluant les nouveaux arrivants, plus pauvres. Étant donné que 1 % de la population détient plus de 30 % de la richesse, les immigrants antillais s'en sortent mieux que la plupart des Blancs, bien qu'ils viennent de pays plus pauvres et moins éduqués. En revanche, les Noirs nés aux États-Unis ne gagnent que 61 % du revenu des Blancs.
Les réformes du président Johnson leur ont permis d'atteindre un rythme de progression qui aurait pu leur garantir l'égalité en 500 ans, mais sous Nixon, Reagan, Bush et Trump, ils ont régressé. Jusqu'aux années 1960, un tiers de tous les professionnels noirs étaient en fait des immigrants. Dans de nombreuses universités prestigieuses, leurs descendants représentent jusqu'à 85 % des étudiants noirs, alors qu'ils ne constituent que 6 % de la population noire américaine.

Alors pourquoi les Noirs nés aux États-Unis ne sont-ils pas plus nombreux à intégrer Harvard ou Yale ? Le fait que ces minuscules îles – plus pauvres et disposant de moins de ressources – produisent autant de talents révèle la profondeur du racisme américain. Leur esclavage historique était aussi cruel que celui des États-Unis ; ils sont issus des mêmes tribus africaines. Alors pourquoi les Noirs immigrés réussissent-ils presque deux fois mieux ?



1974 - Apopka, FL

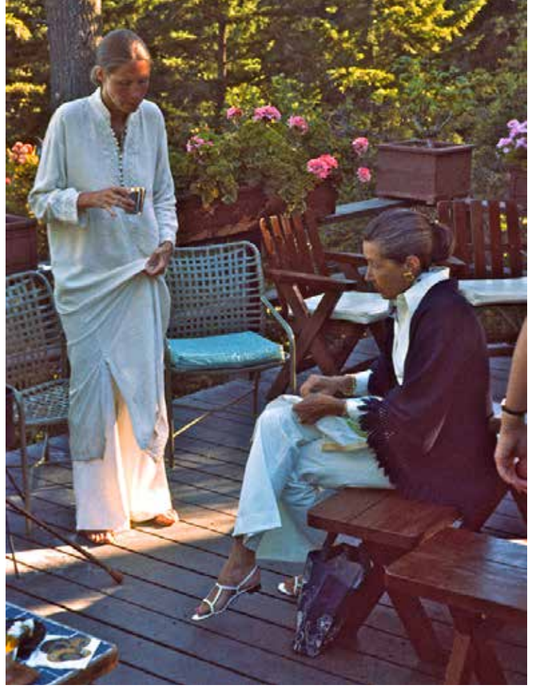
J'ai souvent vu des touristes américains blancs se lier d'amitié avec des Noirs des Antilles, qu'ils trouvaient « fiers et indépendants », alors qu'ils n'avaient aucun ami parmi leurs propres Noirs « brisés » et « dépendants » chez eux. Alors que la peur et la haine caractérisaient encore les relations entre Noirs et Blancs aux États-Unis, les lynchages, les croix brûlées et les émeutes raciales, ainsi que les groupes d'autodéfense comme la NAACP et les Black Panthers, étaient totalement inconnus au Brésil.



1989 – Affiches que j'ai vues un matin sur les murs d'une université de l'Ivy League



1975 – Palo Alto, Californie, au ranch de montagne de la famille Pabst



Mon explication est qu'après la fin de l'esclavage, les Blancs se sont retirés des Antilles, laissant derrière eux une société où les Noirs pouvaient reconstruire leur dignité, trouver des modèles parmi les leurs et restaurer la confiance en soi brisée par l'esclavage.

Aux États-Unis, cependant, les Noirs continuent de vivre aux côtés d'une majorité blanche, dont le pouvoir de définir et de dominer sape souvent leur estime de soi. Sans une forte confiance en eux-mêmes, de nombreux parents noirs ne peuvent pas rassurer leurs enfants avec la même conviction que les parents antillais ou juifs :
« Oui, mon enfant, il y a du racisme ici — mais tu peux quand même réussir si tu travailles deux fois plus dur. »
L'initiative et l'ingéniosité des immigrants noirs ne sont pas anéanties par le fait d'être confrontés, au quotidien, au racisme structurel qui est si préjudiciable à de nombreux Noirs nés dans le pays.

La résilience psychologique des immigrants noirs leur permet de s'épanouir, tout comme les Juifs européens l'ont souvent fait malgré l'antisémitisme.

Sans surprise, mes amis noirs nés ici à Hartford qualifient les Antillais de « battants » ou de « Juifs noirs ». Leur admiration sincère reconnaît la liberté d'esprit que les immigrants noirs apportent souvent avec eux.
Mme Pabst, comme Lidy, est également arrivée sans le sou mais pas brisée. Bien qu'elle ait tout perdu lors de la Révolution russe, elle a conservé son acculturation à la classe supérieure — suffisamment pour se remarier dans l'argent (Pabst Brewing Company), comme beaucoup de ceux qui font partie du 1 % le plus riche des États-Unis et qui sont nés dans la fortune. Sa famille possède désormais plusieurs demeures à travers le monde, et j'ai un jour séjourné chez eux dans une ferme californienne de 3 millions de dollars.

J'aimais bien Mme Pabst, tant elle s'intéressait à l'art et à la culture. Espérant qu'elle m'aiderait à acheter des pellicules, je lui ai montré mes photos — parmi lesquelles celle de ce petit garçon dans un fossé boueux. Son univers ne pouvait être plus éloigné de celui de sa petite-fille servie par une femme de chambre. Sans l'étiquette Pabst sur les cannettes de bière, on devinerait à peine que ces vies appartiennent à la même société et qu'elles sont en quelque sorte liées.

Mais quand Mme Pabst a vu mes images de personnes vaincues par l'apathie et l'alcoolisme, elle s'est emportée : « Je les déteste ! Je déteste ces animaux paresseux ! Pourquoi ne veulent-ils pas travailler ? »
Pourtant, d'où vient vraiment l'or qu'elle porte aux oreilles —
et pourquoi n'y a-t-il pas de travail pour ceux qu'elle appelle des « animaux » ?

Toujours les derniers embauchés

« “Les derniers embauchés, les premiers licenciés” ne concerne pas seulement l’emploi ; c’est une façon de voir les Noirs. C’est l’idée que nous sommes moins capables, moins dignes, moins méritants. C’est un système qui nous est défavorable dès le départ. » — Ta-Nehisi Coates

Chantez une chanson
sur les jeunes hommes tristes,
les verres pleins de whisky.
Encore une fois, que des mauvaises nouvelles
dites adieu à vos rêves.
Tous ces jeunes hommes tristes
assis dans les bars
à boire toute la nuit
et à manquer toutes les étoiles.
Tous ces jeunes hommes tristes
errant dans la ville
à boire toute la nuit
en essayant de ne pas froncer les sourcils.
Tous ces jeunes hommes tristes,
chantant dans le froid
essayant d’oublier
qu’ils vieillissent.
Tous ces jeunes hommes tristes
étouffés par leur jeunesse,
essayant d’être gais
fuyant la vérité.
L’automne dore les feuilles
le cœur meurt lentement.
Les jeunes hommes tristes
vieillissent,
c’est là le plus cruel.
Lune mal née
brille pour un jeune homme triste,
que ta douce lumière
les guide tous à nouveau.
Tous ces jeunes hommes tristes, tristes,
tristes.



1972 - Chicago

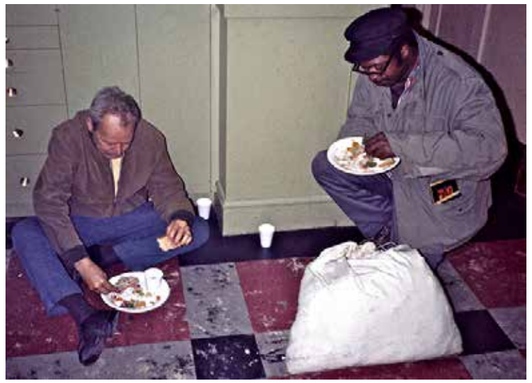


1975 - San Francisco

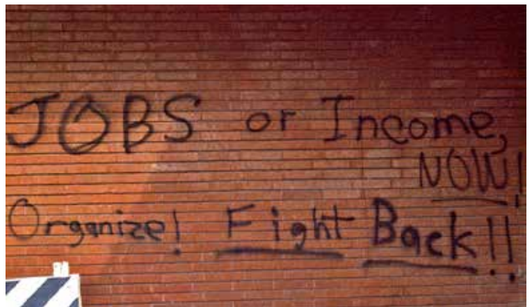


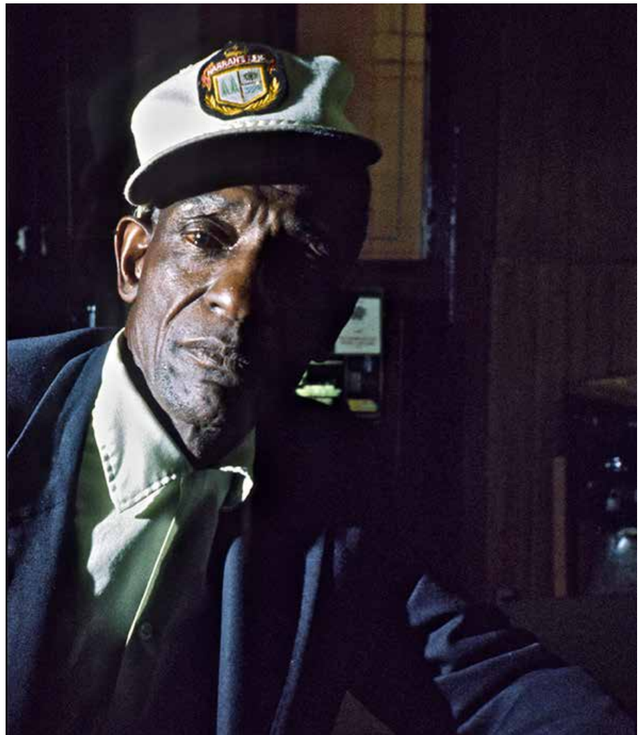
1975 - San Francisco

1975 - San Francisco



1975 - San Francisco





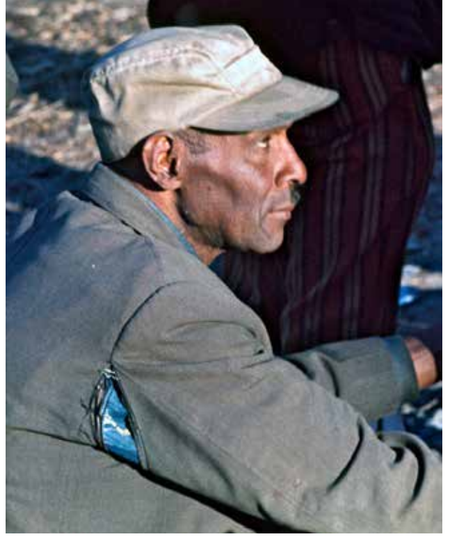
1973 - New Orleans



« Sad Young Men » – chanson de Roberta Flack – illustrée



1975 - Seattle, WA

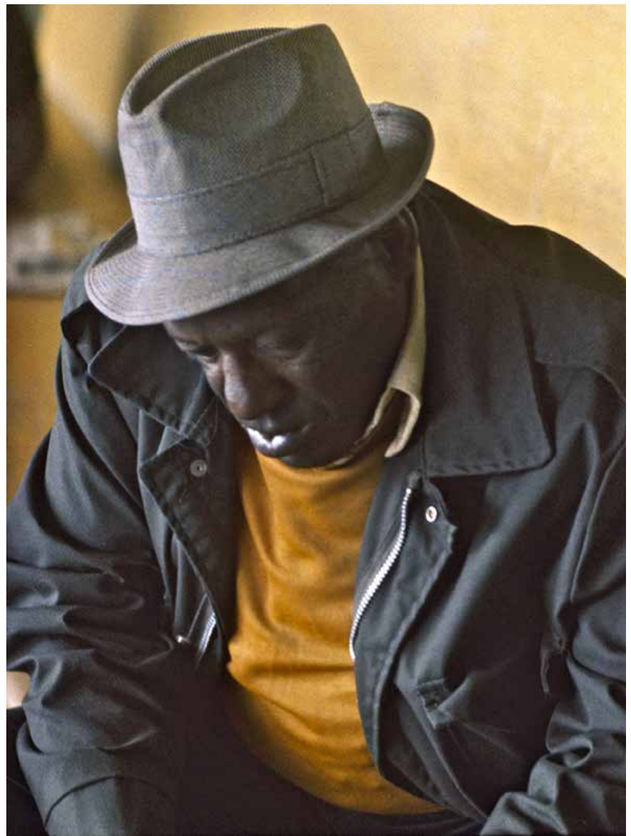


1975 - San Francisco

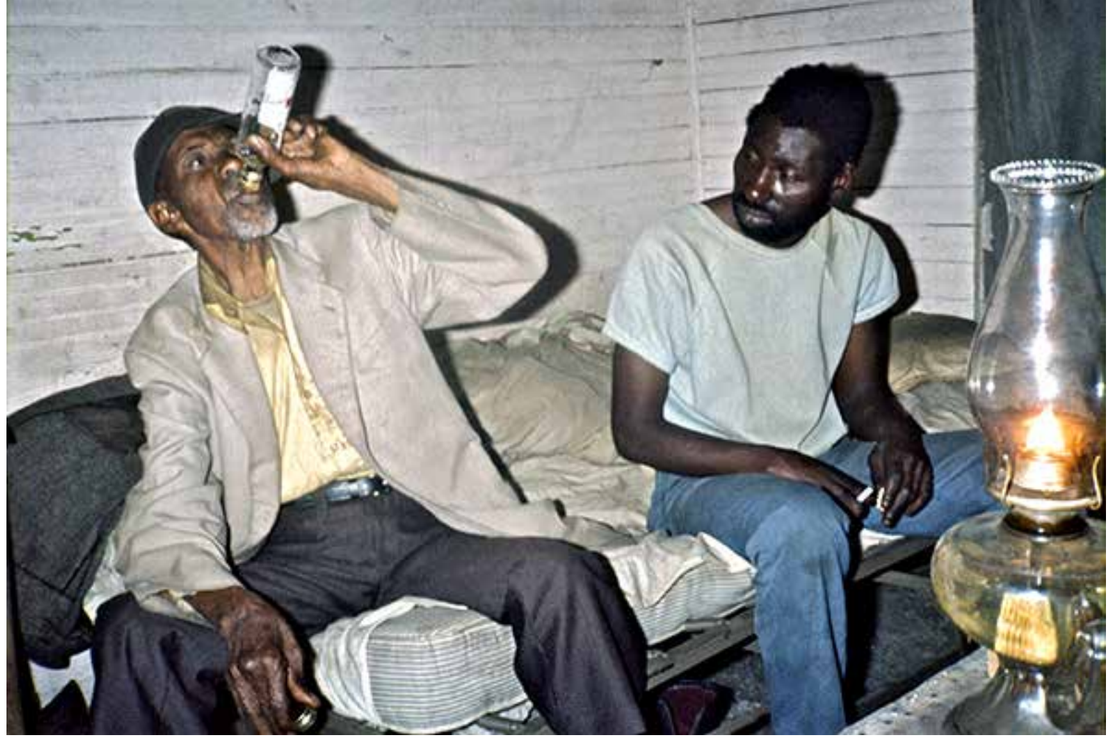


1974 - Raleigh, NC





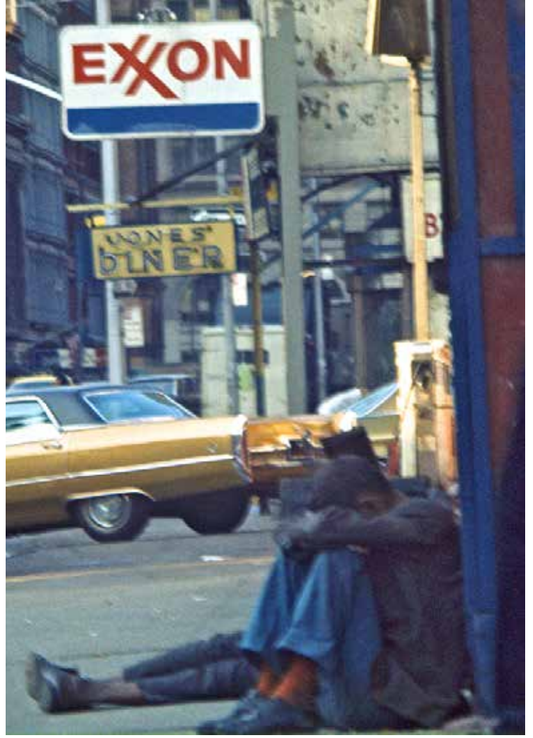




1974 – Washington, Caroline du Nord – l'histoire derrière la photo de la page 110



1974 - Buckhannon, WV - Jay Rockefeller



1969 – Ma campagne pour le boycott d'ESSO

Faire du stop depuis le froid glacial des préjugés vers la chaleur de la compréhension

« Les riches sont différents de nous, car ils ont plus d'argent, mais ils nous ont surpassés en intelligence, en tant que classe. Ils nous ont surpassés à chaque étape, et nous les avons laissés faire. Nous les avons laissés acheter nos politiciens et nous dire que leurs intérêts sont nos intérêts. » - Ta-Nehisi Coates

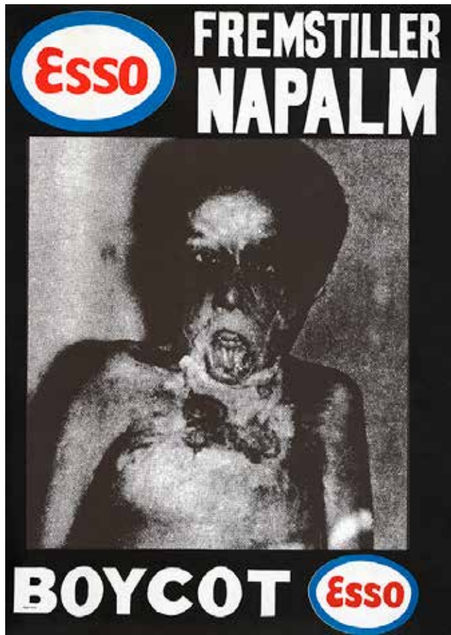
On me demande souvent comment j'ai fini par séjourner chez les Rockefeller — et pourquoi. Voici l'histoire.
J'ai quitté Washington, DC, un matin de printemps 1974 avec l'intention d'aller voir les mineurs de charbon pauvres de Virginie-Occidentale. Comme il faisait chaud, je suis parti en manches de chemise, ignorant que le printemps n'arrivait que trois semaines plus tard dans les montagnes. Je me suis rapidement retrouvé pris dans une tempête de neige à l'intersection de la route 50 et de l'autoroute 79.
Les montagnards prennent rarement des auto-stoppeurs — « pas même mon propre fils », m'a dit un homme. Et en voyant quelqu'un sans manteau dans une tempête de neige, la plupart des conducteurs pensent que c'est un évadé. Je suis resté là toute la journée, trop gelé pour lever le pouce.

Pourtant, plus je souffrais, plus j'étais convaincu qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. En tant que vagabond, j'avais développé une croyance quasi religieuse dans la souffrance — que ce n'est qu'à travers la souffrance que l'on entre au paradis, et que cette conviction à elle seule peut faire fondre les montagnes, ou les cœurs froids, qui vous entourent.

À la tombée de la nuit, mon panneau m'identifiant comme Danois m'a enfin valu un trajet avec deux avocats. L'un d'eux m'a invité à passer la nuit à Charleston. Assez confortable — mais pas vraiment le « paradis ».
Une demi-heure plus loin sur l'autoroute, l'un d'eux a dit : « Là-bas, c'est Buckhannon, où vit Rockefeller… » et j'ai tout de suite compris pourquoi j'avais gelé toute la journée. Je leur ai demandé de me laisser descendre.

Puis j'ai entamé une marche de 21 km le long d'une route de montagne déserte — toujours sous la tempête, toujours en manches de chemise. En ville, j'ai demandé mon chemin. C'était le président du West Virginia Wesleyan College, et j'ai vite trouvé sa maison sur Pocahontas Street. Pour expliquer ce moment, je dois revenir sur mes manifestations contre la guerre du Vietnam. Indigné par l'utilisation du napalm par les États-Unis — qui a incinéré des milliers de personnes, y compris des enfants —, j'ai conçu une affiche à mes frais : ESSO fabrique du napalm. Je l'ai placardée partout à Copenhague, souvent poursuivi par la police.
Une nuit glaciale de décembre, je leur ai échappé en grimpant dans un grand arbre. Deux policiers amusés se sont garés en dessous de moi : « Tu peux rester assis là-haut toute la nuit à geler pendant que nous restons au chaud et buvons du café. » J'ai refusé de descendre, et au matin, ils ont abandonné.
Esso a dû engager des ouvriers pour repeindre le logo partout afin d'arrêter le boycott croissant de ses stations-service.

Ce boycott m'a non seulement appris le pouvoir de la publicité — ma première « publicité » — mais m'a aussi rempli d'une haine viscérale envers le monstre derrière Esso : les Rockefeller.
J'ai appris qu'ils avaient ordonné le meurtre de 51 grévistes, hommes, femmes et enfants, dans le Colorado en 1914, et qu'avec l'aide de la CIA, ils avaient renversé des gouvernements, notamment en Iran, en installant le Shah tortionnaire pour empêcher l'Iran de nationaliser ses puits de pétrole.
Ainsi, lorsque j'arrivai à Pocahontas Street — transi de froid, furieux et envahi par un sentiment de déjà-vu lié à cette nuit glaciale passée dans l'arbre —
je me sentis en droit d'affronter le monstre en personne.
Et je frappai à la porte.



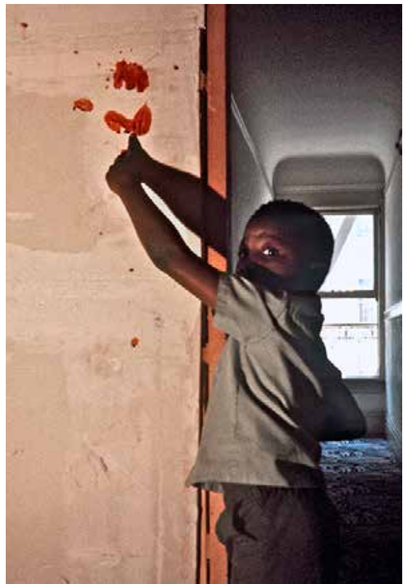
Le traumatisme de la classe supérieure n'est-il qu'un écho du traumatisme de la classe inférieure ?

« Le saturnisme est une forme de racisme environnemental. C'est un tueur silencieux qui touche de manière disproportionnée les enfants noirs. » - Majora Carter

Comme toujours lorsque j'emménage avec les monstres dans ma tête : une belle jeune femme a ouvert la porte. J'ai supposé qu'elle faisait partie des nombreux domestiques et j'ai demandé, tout naturellement — après tout, j'avais le droit d'être là — « Puis-je voir M. Rockefeller ? »
Elle m'a répondu qu'il n'était pas là, mais que je pouvais entrer et attendre.
Même si j'avais moi-même l'air d'une sorte de monstre – un monstre des neiges –, elle a probablement pensé que j'étais un étudiant de son université. Elle m'a tendu des serviettes pour que je me sèche et m'a demandé si j'avais faim. Si c'était le cas, elle se mettrait à cuisiner, car elle ne savait pas quand son « mari » rentrerait. Son mari ? me suis-je dit. Toutes les caricatures haineuses que j'avais assimilées de « Rockefeller » représentaient des vieillards, surtout après le massacre d'Attica perpétré par Nelson Rockefeller, où des prisonniers réclamant des réformes avaient été tués.
J'avais assisté aux funérailles et connaissais certaines des veuves noires (page 406).
Mais Sharon Rockefeller, comme on l'appelait, avait presque mon âge, et son mari, Jay, n'avait que dix ans de plus que moi.
Pendant qu'elle cuisinait, je jouais avec son adorable petite fille de trois ans, Valérie. Voyant à quel point nous nous entendions bien, Sharon m'a suggéré de rester pour m'occuper d'elle ; elle partait en Europe dans quelques jours et n'avait pas encore trouvé de baby-sitter. Un peu plus tard, une amie de la famille est passée. Pendant que nous discutions, elle m'a chuchoté que Valérie portait le nom de la sœur jumelle de Sharon, qui avait été assassinée. « Assassinée ? Comment ? » ai-je demandé, incrédule. J'étais habituée aux meurtres dans les milieux défavorisés, pas parmi les riches.
Après que Sharon (née Percy) et Valérie eurent obtenu leur diplôme universitaire, la famille s'était réunie dans leur manoir au bord du lac, près de Chicago. Sharon était allée dire bonne nuit à sa sœur, et le lendemain matin, sa jumelle identique avait été retrouvée battue et poignardée à mort. Le crime n'a jamais été élucidé. Il a laissé Sharon traumatisée et a jeté une ombre sombre sur la famille qui ne s'est jamais complètement dissipée.
À l'époque, je n'étais pas surpris que Sharon me fasse confiance si rapidement ; c'était généralement le cas. Mais au fil des ans, j'ai réfléchi à son courage. Combien de femmes, si peu de temps après le meurtre de leur sœur bien-aimée par un intrus, auraient invité chez elles un inconnu qui ressemblait à Charles Manson ?
Lorsque Jay Rockefeller est enfin rentré à la maison, j'ai eu un coup de cœur pour cette famille chaleureuse. Comme j'étais plongée dans une conversation avec Sharon, il a supposé que j'étais son amie et ne m'a jamais demandé pourquoi j'étais là — tout comme je l'avais moi-même oublié. Si je m'attendais à rencontrer un monstre, c'était ma propre projection.
À ma grande surprise et pour mon plus grand bonheur, nous étions d'accord sur presque tout. Il s'opposait à la guerre du Vietnam et critiqua plus tard le héros de guerre John McCain pour avoir largué du napalm sur des civils. Après l'université, il avait suivi le même chemin que moi, travaillant auprès de mineurs de charbon pauvres vivant dans des cabanes comme celles que j'avais photographiées. Grâce au programme VISTA, lancé par JFK, il s'était battu pour améliorer leurs conditions de vie et ne les avait jamais abandonnés — d'abord en tant que gouverneur, puis en tant que sénateur. J'ai immédiatement senti qu'il était « mon homme ».
Après avoir bu pas mal de bouteilles et qu'il eut manifesté un réel intérêt pour mes photos, je lui ai dit que j'avais tenté en vain d'obtenir une aide pour acheter un appareil photo Nikon professionnel et des pellicules. Je n'oublierai jamais sa réponse : « Tu t'adresses à moi en tant que personne ou à la fondation ? Viens à mon bureau demain et montre-moi ta demande de subvention. » Je n'ai presque pas dormi. Pour la première fois, j'ai ressenti un véritable espoir — ne serait-ce que pour l'argent de la baby-sitter.
Mais en relisant la demande que j'avais toujours sur moi, j'ai vu une phrase sur « le massacre brutal de 41 prisonniers à Attica par le clan Rockefeller ».
J'avais oublié qu'elle s'y trouvait. Après la chaleur et la confiance qu'on m'avait témoignées, je n'ai pas pu me résoudre à frapper à sa porte. Au lieu de cela, j'ai fait demi-tour et j'ai poursuivi mon errance, en invoquant le vieux slogan des Rockefeller : ni « pas un centime pour la banque, ni un sou à dépenser ». Fâché contre moi-même pour mes préjugés, j'ai formulé une nouvelle réflexion : le syndrome de la classe défavorisée, caractérisé par le meurtre et l'alcoolisme, est le reflet de celui de la classe dirigeante. La partie sur l'alcoolisme faisait référence à d'autres familles de la classe supérieure que j'avais connues, pas à celle-ci, qui m'avait témoigné tant de générosité.
Deux jours plus tard, j'ai séjourné chez une femme dans une cabane située juste à côté d'une raffinerie Exxon. Au-delà de ma relation amour-haine avec le logo Exxon, il y avait une autre raison pour laquelle je me suis retrouvé là. Au cours de ma première année en Amérique, Nixon a signé la loi sur la politique environnementale nationale (National Environmental Policy Act) visant à éliminer le plomb de l'essence. L'essence au plomb, introduite par Standard Oil pour son effet « anti-cliquetis », avait été farouchement défendue par Exxon.
Juste avant d'enfreindre ma propre règle « anti-cliquetis » de vagabond chez Jay et Sharon, j'avais entendu parler de nouvelles études sur les effets dévastateurs du plomb sur les enfants. J'ai pensé à tous ces enfants noirs qui grandissaient dans des maisons de ghetto près des autoroutes (page 299). Cela aidait à expliquer pourquoi la violence et les meurtres avaient explosé une vingtaine d'années après la généralisation de l'essence au plomb. (Ce garçon m'a montré le sang d'un membre de sa famille qui venait d'être assassiné.) Le plomb joue également un rôle majeur dans les troubles d'apprentissage, ce qui aide à expliquer pourquoi de nombreux enfants blancs, comme Valérie, réussissaient mieux à l'école.
Dix-sept ans plus tard, après un spectacle à Stanford, une femme blanche m'a demandé de lui parler en privé. « Je suis dans votre livre », m'a-t-elle dit avec colère. J'étais perplexe : il n'y avait pratiquement aucun Blanc dedans. Puis j'ai réalisé qu'il s'agissait de Valérie Rockefeller. « L'année dernière, ma colocataire m'a dit que vous aviez dépeint mon père comme un alcoolique et un meurtrier de masse », a-t-elle déclaré.
« J'étais furieuse. Mais maintenant que j'ai vu le spectacle, j'ai envie de vous serrer très fort dans mes bras. » Elle m'a tendu sa carte. « Si jamais vous avez besoin d'aide, appelez-moi. »
Une fois de plus, je me suis senti coupable de ne pas avoir fait suffisamment la distinction entre Exxon — le symbole — et la famille qui m'avait accueilli. J'ai ensuite rencontré la même réaction chez trois autres enfants Rockefeller, qui m'ont même demandé conseil sur la meilleure façon d'aider les pauvres.
Je n'ai donc pas été surpris lorsque Valerie, dont le lourd passé comportait à la fois des aspects négatifs et positifs, est devenue enseignante spécialisée à East Harlem auprès d'adolescents souffrant de troubles d'apprentissage et de troubles émotionnels. Je pouvais tracer un lien entre notre première rencontre et son engagement adulte. Par-dessus tout, elle avait été façonnée par le long engagement social de ses parents. Comme pour le traumatisme hérité des enfants noirs, je me suis demandé si elle portait aussi une partie de celui de sa mère — mais je ne lui ai jamais posé la question.
Lorsque nous avons communiqué pour la dernière fois en 2023, alors qu'elle était désormais à la tête de la Fondation Rockefeller, j'ai été étonné, comme avec son père, de constater à quel point nous étions d'accord. « Je porte toujours un jugement hypercritique sur les gens qui ont de l'argent », a-t-elle écrit. Elle participe également activement aux efforts de la famille Rockefeller pour lutter contre le déni climatique d'ExxonMobil. « En tant que descendants », dit Valerie, « nous avons une responsabilité supplémentaire dans la lutte contre le changement climatique ».



1974 - Valerie Rockefeller



Un garçon montre l'endroit où un membre de sa famille a été assassiné – 1975, San Francisco

A droite: Sharon Rockefeller avec Valérie en 1974

1974 – Charleston, SC



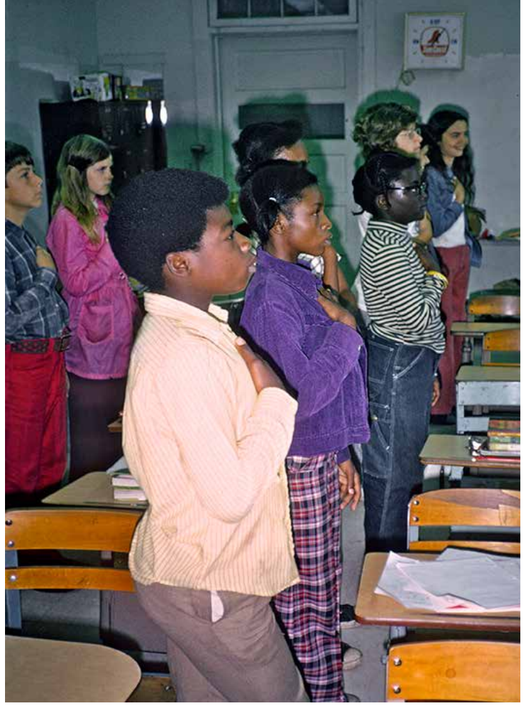




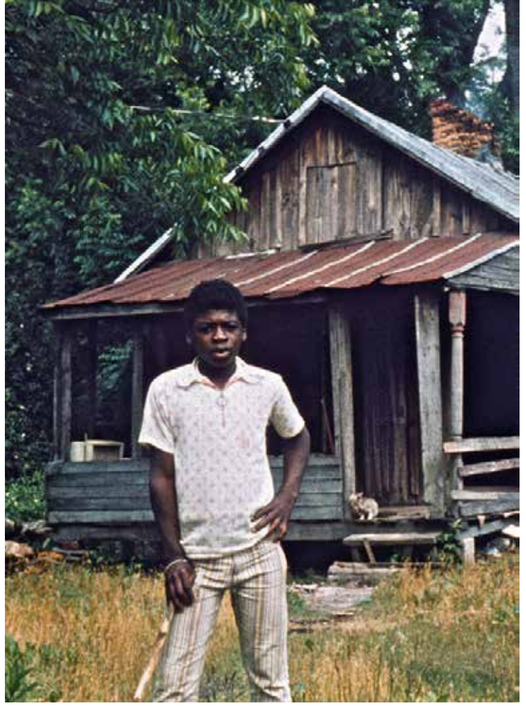
1974 - Washington, NC



1974 - Washington, NC



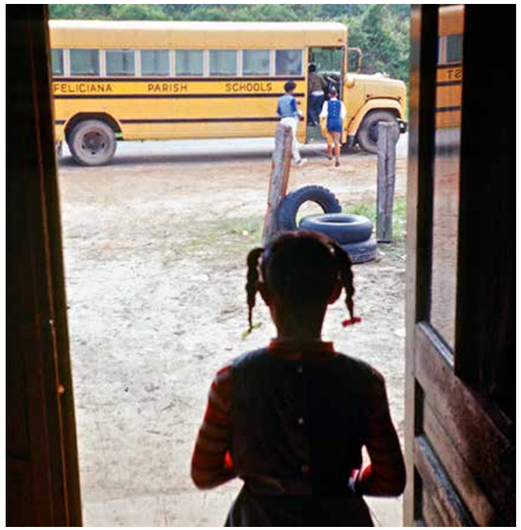
1974 – Washington, Caroline du Nord. Robert à l'école



1974 – Washington, Caroline du Nord. Robert à la maison



1974 - Jersey City, NJ



1973 - Tunica, LA

Séparés et inégaux: la mauvaise éducation des Noirs et Blancs

« L'éducation est un endoctrinement si vous êtes blanc – une soumission si vous êtes noir. » – James Baldwin

L'intégration des écoliers noirs et blancs a été l'une des plus grandes avancées de la lutte pour les droits civiques. Pourtant, de nombreux libéraux aisés ont évité d'envoyer leurs propres enfants dans des écoles mixtes, contribuant ainsi à saboter le processus et à attiser le ressentiment parmi les Blancs pauvres qui n'avaient pas les moyens de payer des écoles privées.

La découverte des conditions scolaires américaines a peut-être été la partie la plus choquante de mon voyage. Je n'avais jamais entendu autant de slogans de lavage de cerveau – « Les hommes chérissent la liberté par-dessus tout » – associés à une omission quasi totale de l'histoire des Noirs.

Aujourd'hui, certaines écoles vont même jusqu'à interdire les livres d'auteurs noirs tels que Toni Morrison, ou les livres qui enseignent simplement la « pensée critique ». Cette uniformité totalitaire, qui remplace la pensée indépendante, reflète le « serment d'allégeance » quotidien à « une nation, sous Dieu, indivisible, avec liberté et justice pour tous ». Les idéaux de ce serment contrastent douloureusement avec la quasi-esclavage imposée aux enfants noirs dans les écoles de ghetto délabrées aux fenêtres en contre-plaqué que j'ai vues.
En théorie, nous accordons volontiers « liberté et justice » à Robert, que l'on voit ici prêter serment d'allégeance à Washington, en Caroline du Nord — pour ensuite rentrer chez lui dans sa cabane, où il y a plus de rats que de livres. Au moins, recouvrir les fenêtres du drapeau américain aide à tenir le froid — et le rêve américain — à l'écart.



1974 - Washington, NC



1972 - Canarsie, NY



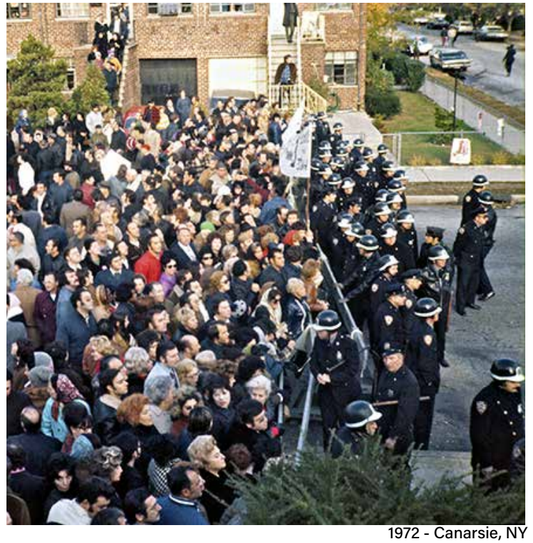
1972 - Canarsie, NY



1972 - NYC



1973 - Louisville, KY



1972 - Canarsie, NY



1974 - South Boston

La violence de la fuite des Blancs contre les enfants noirs

« Le système scolaire du Sud a été mis en place pour perpétuer le mythe selon lequel les Noirs étaient inférieurs aux Blancs. Le système scolaire du Nord a été mis en place pour perpétuer le mythe selon lequel les Noirs n'existaient pas. » – James Baldwin

J'ai été témoin de luttes violentes à travers le pays, où des parents noirs, essayant de briser la ségrégation imposée et d'offrir à leurs enfants une éducation équitable, étaient transportés en bus vers des écoles de quartiers blancs.

Lorsque la police et les soldats doivent escorter les enfants dans chaque bus, et que des Blancs furieux lançant des pierres doivent être retenus par des barricades pour protéger les enfants noirs, nous leur enseignons dès leur premier jour dans le monde blanc que le Ku Klux Klan vit dans le cœur des Blancs — comme je l'ai écrit à tort à l'époque. Dans mon travail ultérieur avec le KKK, j'ai découvert une cruelle ironie : les enfants des membres du Klan sont souvent les seuls Blancs dans des écoles entièrement noires, car ils sont trop pauvres pour fuir. « Écoles noires » est l'expression que de nombreux parents danois utilisent aujourd'hui pour désigner les écoles fréquentées majoritairement par des enfants immigrés à la peau mate — et celles qu'ils fuient eux-mêmes. Il s'agit de la même génération qui, en tant que jeunes moralisateurs des années 70, condamnait le racisme américain en regardant mon diaporama.

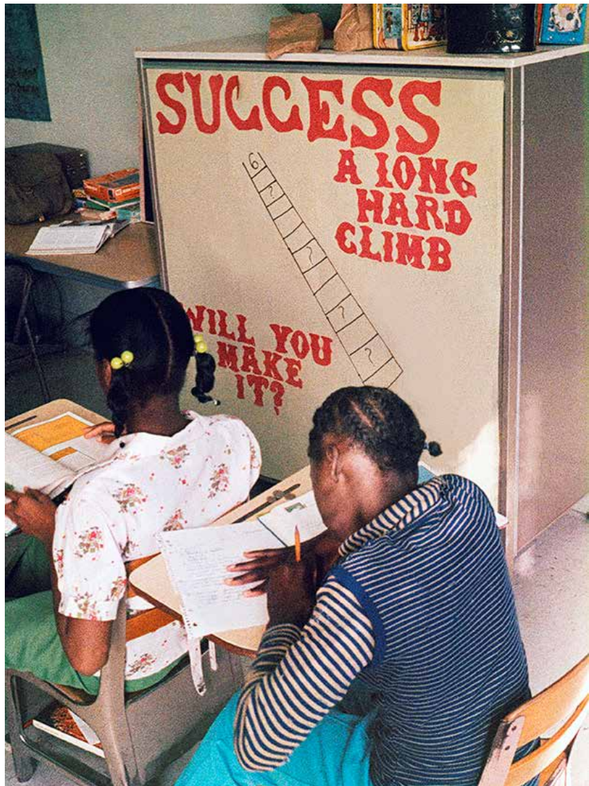


1974 - San Francisco



1972 - Canarsie, NY - 1974 - South Boston - A droite 1974 - Washington, NC







1971 - East St Louis, IL - En bas 1974 - Jersey City, NJ



1989 - Harlem, NY



Comment les écoles apprennent aux enfants noirs à se blâmer eux-mêmes et à accepter leur oppression

« Le système éducatif de ce pays — en particulier pour les Noirs pauvres — n'est pas conçu pour que vous réussissiez. Il n'est pas conçu pour que vous remettiez quoi que ce soit en question. Il n'est pas conçu pour que vous contestiez le système. Il est conçu pour vous maintenir dans le rang. »
- Angie Thomas, The Hate U Give

Ce sont des écoliers noirs d'un ghetto américain enregistrés sur bande, mais la conversation aurait tout aussi bien pu être enregistrée aujourd'hui parmi des enfants métis d'un ghetto en Europe :

- On devrait être amis avec les Blancs, comme Mary. C'est mon amie et elle est blanche.
- Attends de grandir, elle sera hors du commun !
- Comment tu sais qu'elle sera hors de ce monde ?
- Elle ne sera pas hors du monde, mais hors de ce pays.
- Hors de ce pays ou hors de ce ghetto ?
- Hors de ce pays, du ghetto, ou de n'importe quoi...
- Elle restera mon amie.
- Elle pourrait se retourner contre toi. Ils pourraient lui faire un lavage de cerveau.
- Un Blanc reste un être humain !
- Mais pourquoi... comment se fait-il qu'ils traitent un Noir comme s'il était un animal ?
- On a dû faire quelque chose de mal !

Quand on répète sans cesse aux enfants qu'ils n'ont pas leur place, il n'est pas surprenant que de nombreux parents des ghettos s'opposent à la scolarisation mixte, même s'ils savent que leurs propres écoles les laissent tomber. Il est plus facile de supporter la précarité dans son propre quartier que l'illusion d'appartenir à une société dominante qui les rejette également. Même dans les écoles mixtes, nous brisons l'esprit des enfants que nous avons marginalisés. Partout, les enseignants façonnent les élèves pour qu'ils correspondent aux attentes qu'ils ont déjà à leur égard.

L'interview ci-dessus avec des écoliers – illustrée

Si l'on dit aux enseignants qu'un groupe choisi au hasard est composé d'« élèves à fort potentiel scolaire », ces enfants se montreront à la hauteur de cette attente grâce au traitement de faveur que l'enseignant leur accorde inconsciemment.

Dans une société maître-esclave, celui dont on attend qu'il soit l'« esclave » recevra donc une éducation inférieure — que les enseignants soient noirs ou blancs, que ce soit la ségrégation ou l'intégration, cela ne fait guère de différence.

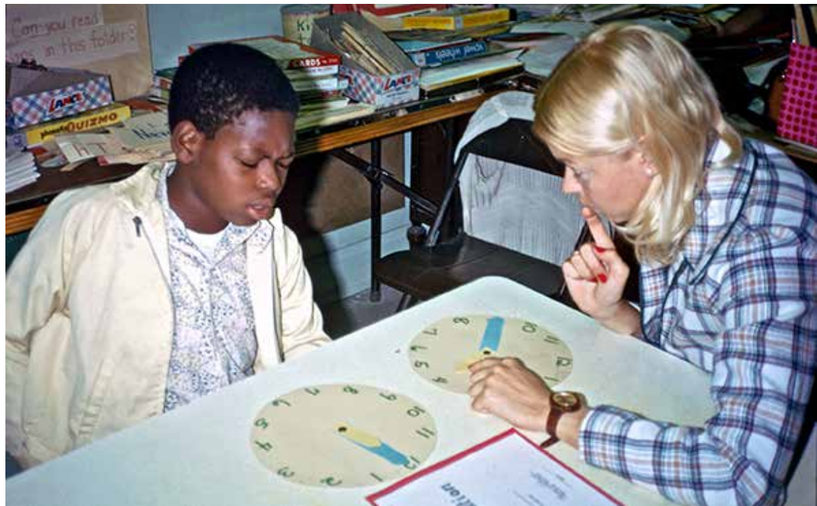
Cette discrimination « innocente » a des conséquences désastreuses partout où les élèves sont classés dans des filières « lents » et « brillants », reflétant la structure de classe extérieure. Une erreur informatique a un jour placé tous les enfants « lents » dans la classe des « brillants » et vice versa. Un an plus tard, les lents se comportaient comme des brillants et les brillants comme des lents — le début de la ghettoïsation. J'ai souvent rencontré des enseignants et des directeurs qualifiant leurs élèves du ghetto d'« animaux », au point que j'ai même vu de jeunes enfants se considérer comme des rats.

J'en ai fait l'expérience personnellement dans mon école danoise. Je parlais un dialecte rural qui semblait « stupide » et « inarticulé » aux enseignants de la ville, où l'on parlait un danois « correct ».

En conséquence, ils m'évitaient inconsciemment, et je suis peu à peu devenu introverti, avec des explosions occasionnelles de comportements « stupides ». J'ai perdu l'envie d'apprendre et j'ai obtenu des notes bien inférieures à celles des autres jusqu'à ce que je finisse par abandonner l'école et devienne un vagabond des rues.

Si, en plus de mon TDAH, j'avais été noir ou métissé dans une société raciste où l'on essaie inconsciemment de garder ces « inéducables » hors de vue jusqu'à ce qu'ils deviennent des « intouchables comportementaux », j'aurais facilement pu finir non seulement par connaître la rue, mais aussi par devenir le « criminel », le « toxicomane », la « prostituée » ou le « parasite de l'aide sociale » que la société attend de ses laissés-pour-compte.

1974 - Washington, NC



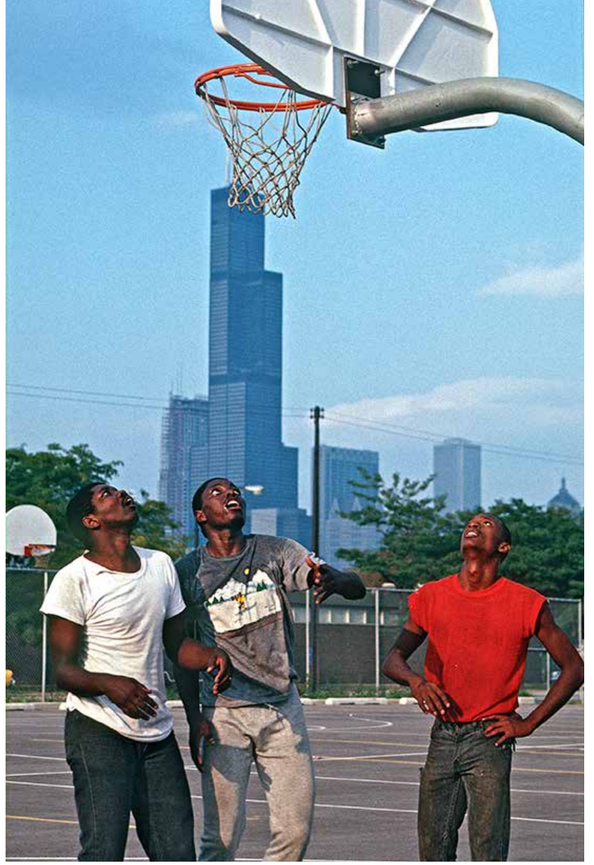
Briser les stéréotypes : autonomiser les enfants noirs et issus de minorités par l'éducation

« Une pédagogie culturellement pertinente vise non seulement à transmettre des connaissances, mais aussi à donner aux élèves les moyens de remettre en cause le statu quo et de questionner les normes sociales. »
- Gloria Ladson-Billings, Les Gardiens du Rêve : Enseignants qui réussissent avec des enfants afro-américains.

Les enseignants évitent souvent d'être perçus comme les gardiens d'une société maître-esclave en rejetant la faute sur leurs élèves. Les libéraux insistent sur le fait que le « manque de motivation » et les « difficultés d'apprentissage » d'un enfant du ghetto proviennent d'une « privation culturelle », car leurs foyers ne possèdent pas d'autres livres que la Bible ou le Coran.
Mais peut-être les enseignants eux-mêmes sont-ils prisonniers de ce même système fermé et en sont-ils devenus les agents les plus efficaces, répétant des phrases telles que « Nos écoles ne sont pas mauvaises — ce sont nos élèves qui sont mauvais » ou le condescendant « Pauvres petits », qui brise le moral des jeunes.
S'il subsiste un doute, les écoles des Black Panthers et des musulmans noirs ont montré ce qui se passe lorsque des enseignants hautement motivés et engagés croient véritablement en leurs élèves : leurs enfants du ghetto ont atteint les normes nationales (blanches). Il en va de même pour les écoles musulmanes privées au Danemark.

Le même schéma se répète partout où des groupes opprimés sont protégés des attentes destructrices de la société — comme dans les écoles de filles, dont les diplômées obtiennent souvent de meilleurs résultats que les femmes issues d'écoles mixtes façonnées par le sexisme de la société. Si nous avons du mal à faire face à notre propre racisme, n'oublions pas combien peu d'hommes, il y a 50 ans, se considéraient comme sexistes. Mais les dossiers scolaires de ces décennies passées révèlent combien de femmes nous avons brisées par nos attitudes et « forcé » à renoncer à l'enseignement supérieur par des blocages émotionnels qui les ont empêchées de devenir médecins, avocates et scientifiques.
Ce même « syndrome de la 4e année » — lorsque les enfants marginalisés aux États-Unis et en Europe commencent à prendre du retard — nous impose une conclusion douloureuse :
soit nous affrontons notre propre racisme, soit les enfants de couleur doivent être protégés de nous dans des écoles dotées d'enseignants profondément engagés et consciencieux, de « anges sauveurs » capables de reconstruire l'estime de soi que nous leur volons.

Je ne fais pas exception. Après des mois passés à enseigner dans des universités majoritairement blanches, j'absorbe inconsciemment la pensée de mes étudiants. Je me surprends à glisser vers une pensée raciste à l'égard des « Noirs » — du moins jusqu'à ce que je décide qu'il est temps de me désendoctriner en retournant vivre avec mes amis noirs dans les ghettos.
Lorsque je me retrouve dans une situation similaire d'isolement au Danemark, ma façon de penser à l'égard de ceux que les Danois qualifient de « musulmans » se déforme de la même manière, adoptant la perspective réprobatrice et distanciatrice du raciste.
Dans l'aveuglement de mon privilège blanc, je commence à penser comme ceux qui chérissent des hiérarchies invisibles. Car c'est de l'aveuglement que nous faisons preuve lorsque nous exigeons ouvertement l'intégration, mais que, dans notre for intérieur, , nous « nous distançons de », craignons et, par conséquent, écrasons ceux que nous prétendons accueillir.



1990 - Chicago



1990 - Chicago

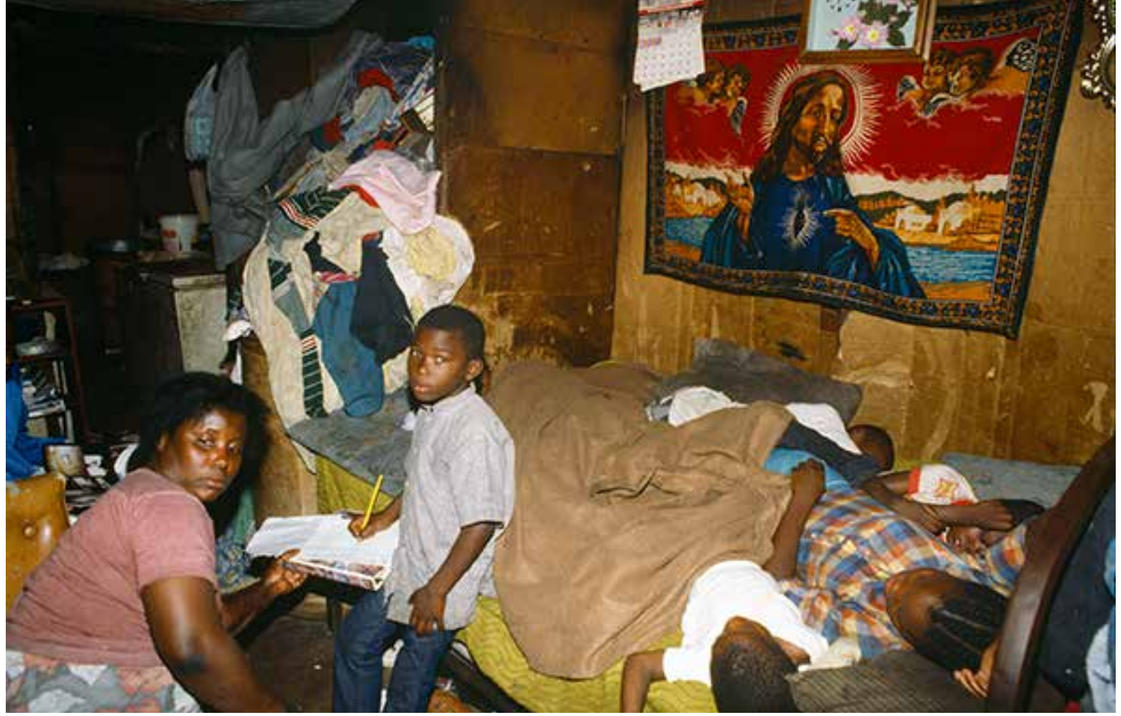






1989 - NYC

De l'autre côté, à droite
1974 - Greensboro, NC
À gauche 1972 - Detroit



1990 - Burke County, GA



2009 – Avant la cérémonie de remise des diplômes du lycée à Natchez, MI

Combler les fossés : solidarité raciale ou persistance de l'apartheid

« L'éducation n'est pas un égalisateur — c'est plutôt le sommeil qui précède le rêve américain. Alors réveillez-vous — réveillez-vous ! Élevez vos voix jusqu'à ce que vous ayez colmaté chaque trou dans le ciel brisé d'un enfant. » — Amanda Gorman, La colline que nous gravissons.

À Los Angeles, j'ai été témoin d'un cas remarquable de solidarité raciale lorsque des étudiants immigrés des Antilles ont formé une organisation pour motiver les Noirs nés aux États-Unis à ne pas abandonner leurs études secondaires et universitaires — une sorte de chemin de fer clandestin moderne, à l'image de celui où les Noirs libres aidaient autrefois les esclaves à s'échapper.



Les Blancs qui développent des idées racistes sur les capacités des Noirs lorsqu'ils les voient prendre du retard — depuis des décennies, tant dans les écoles ségréguées que dans les écoles intégrées — oublient que cela reflète la mentalité oppressive intériorisée par les Noirs génération après génération.

De nombreux parents noirs, dont l'estime de soi a été érodée par une société à majorité blanche, peinent à insuffler à leurs enfants la confiance nécessaire pour réussir.
Les Noirs des Antilles, élevés dans des sociétés à majorité noire, surmontent plus facilement cette mentalité.

Dans les universités de l'Ivy League, jusqu'à 85 % de mes étudiants noirs m'ont dit qu'ils étaient d'origine antillaise, qu'ils avaient un parent antillais ou qu'ils avaient été adoptés par des Blancs.

Cette oppression façonne tout le monde. Sur cette photo d'adolescents noirs, la jeune fille a été adoptée par une famille du ghetto et élevée pour « être noire » : pour penser, s'habiller et se comporter selon les normes du ghetto. Elle a peu de points communs avec les Blancs ; elle ne parle même pas « notre langue ».

Et dans les foyers blancs, j'observe le schéma inverse. Noirs et Blancs, Palestiniens et Juifs, autochtones et immigrés, hommes et femmes — tous sont blessés lorsque les parents reproduisent les schémas d'oppression dont ils ont eux-mêmes hérité.



1973 - Baltimore

Les deux parties finissent par perdre le désir ou la capacité de traiter l'autre avec humanité.
Nous abandonnons, décidant qu'il est absurde, d'un point de vue ethnique, de mélanger des éléments qui se repoussent comme l'huile et l'eau. Les efforts libéraux pour mélanger ces éléments ne sont que des tentatives éphémères visant à donner un visage humain à l'oppression — comme voter pour Obama tout en étant prisonnier de l'apartheid massif du cœur qu'Obama décrit dans The Courage to Hope.

Et avec l'annulation de la discrimination positive, la Cour suprême conservatrice a abandonné même le semblant d'aider les Noirs américains à atteindre les niveaux d'éducation qu'ils atteindraient naturellement dans une société libérée de notre longue histoire d'oppression.
Y a-t-il donc un espoir ?



1973 - Indianapolis, IN

La culpabilité du péché de l'amour et l'instinct de caste

« La caste est insidieuse et donc puissante parce qu'elle n'est pas de la haine, elle n'est pas nécessairement personnelle. Ce sont les sillons usés de routines réconfortantes et d'attentes irréfléchies, les schémas d'un ordre social en place depuis si longtemps qu'il ressemble à l'ordre naturel des choses. »
- Isabel Wilkerson

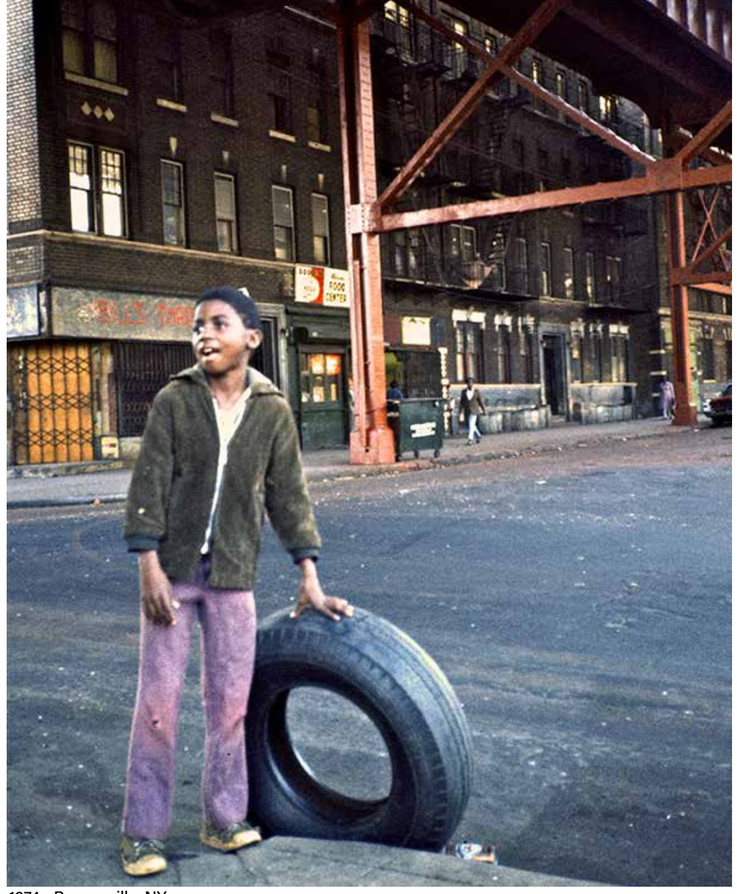
Oui, j'entends souvent même les pires racistes dire : « J'aimerais qu'on puisse adopter tous les enfants noirs pour qu'ils deviennent comme nous. » Bien qu'ils cherchent à trouver des défauts dans la culture des minorités, ce n'est pas tant de la haine que le même instinct dont font preuve les Européens lorsque des musulmans se convertissent au christianisme : un soulagement face à la similitude plutôt qu'un malaise face à leur ethnicité brune.

C'est chez les étudiants blancs que je perçois le plus clairement cet espoir maladroit. Poussés par la culpabilité libérale, ils tentent de tendre la main à leurs pairs noirs, tandis que la culpabilité réactionnaire — enracinée dans les avertissements de leur enfance, lorsque leurs parents verrouillaient les portières de la voiture en s'approchant trop près des quartiers noirs — les retient.
Il est effrayant de trahir l'amour de leurs parents ; ainsi, lorsqu'ils tentent de tendre la main aux Noirs par amour, ils sont repoussés par amour.

Leur maladresse et leur condescendance déclenchent la colère profonde des étudiants noirs, façonnée par une oppression parallèle mais inversée. Cela ravive la peur des Blancs — désormais celle d'être rejetés.

Ainsi, l'oppresseur et l'opprimé se « se créent » mutuellement, car dans les systèmes de castes, aucun de nous n'est libre ; nous perdons tous deux la capacité de réagir librement l'un envers l'autre. Le cocktail de culpabilité et de peur des Blancs engendre la colère et l'hostilité d'un racisme intériorisé chez les Noirs, ce qui à son tour engendre davantage de peur et de culpabilité chez les Blancs, et ainsi de suite.

Le pire racisme aujourd'hui ne naît souvent pas de la haine mais de l'amour — du désir de protéger « les nôtres » de ce qu'on nous a appris à craindre.



1974 - Brownsville, NY



1974 - Palm Beach, FL



1975 - San Francisco

Lorsque j'emmène des étudiants blancs à des fêtes noires aux États-Unis ou à des fêtes métisses au Danemark, je les vois souvent fondre en larmes de culpabilité : après avoir inconsciemment diabolisé les autres pendant des années, ils les perçoivent soudainement comme des êtres humains.

Nos larmes révèlent à quel point la pensée de caste nous a tous profondément façonnés.

« Car il y a toujours de la lumière, si seulement nous sommes assez courageux pour la voir. Si seulement nous sommes assez courageux pour l'incarner. » - Amanda Gorman, La colline que nous gravissons

Oppressions croisées : notre double combat contre le racisme et l'homophobie

« L'homophobie noire est une arme brandie contre les Noirs, un outil de la suprématie blanche conçu pour nous maintenir divisés et impuissants. Il est temps que nous la reconnaissions comme telle et que nous nous efforcions de la démanteler. »
- Danez Smith, « Don't Call It Love »

Plus j'en apprenais sur les effets paralysants de l'ostracisme, plus il m'était difficile de condamner les Blancs pour notre racisme. Même pour moi — et pour les immigrants africains et caribéens qui n'ont pas été façonnés par la culture dominante américaine —, il n'était pas toujours possible de répondre avec humanité aux personnes piégées dans des cultures de parias.
La gêne que de nombreux Blancs manifestaient envers les Noirs m'est apparue douloureusement évidente lorsque je l'ai comparée à ma propre difficulté à me comporter pleinement en être humain envers ceux que mon éducation hétérosexiste avait contraints à vivre dans des ghettos queer. Ainsi, je n'ai pas eu besoin de croiser beaucoup d'hommes refoulés et pleins de haine envers eux-mêmes sur les autoroutes pour ressentir l'obligation morale de rejoindre le premier mouvement ouvertement gay à San Francisco.
Ayant grandi dans la campagne danoise, mon attitude envers les personnes homosexuelles avait été « libérale », mais cela signifiait simplement que je les avais inconsciemment oussées à la clandestinité — sans la haine ouverte que l'on observe dans d'autres pays comme l'Arabie saoudite.
À San Francisco, j'ai rapidement appris, grâce à des militants radicaux, que les libéraux bloquaient souvent la libération plus efficacement que les fanatiques. Notre sentiment de supériorité hétérosexuelle restait intact derrière des phrases condescendantes telles que « nous devons accepter les homosexuels », où le « nous » excluait toujours les personnes mêmes que nous prétendions soutenir.
Beaucoup de choses ont changé depuis lors, mais dans de nombreux pays, les personnes LGBTQ sont toujours confrontées non seulement à la haine et au sectarisme, mais aussi à cette « tolérance » étouffante qui les marque comme regrettables plutôt que normales. Pendant des siècles, les hommes gays et les lesbiennes ne pouvaient ni s'embrasser ni se tenir la main en public ; les lois leur apprenaient à considérer leur propre sexualité comme honteuse bien avant l'âge adulte ; les amenant à intérioriser les définitions hétérosexistes du bien et du mal ; les poussant, surtout dans leur jeunesse, à des tentatives futiles de « redresser » leur vie.
La haine de soi qui en résultait était tout aussi dévastatrice que lorsque les Noirs se lissaient les cheveux pour « passer ». » Finalement, les personnes LGBTQ ont elles aussi été repoussées dans des ghettos queer séparés, avec leurs propres émeutes et sous-cultures.



1992 - NYC - En bas 1989 - Washington, DC

Mes premiers engagements ont été remarqués. Des hommes gays noirs tels qu'Albert Johnson, du Festival du film de San Francisco, et le metteur en scène Burial Clay (assassiné une semaine après avoir monté mon spectacle) ont été les premiers à inviter American Pictures aux États-Unis.
Lorsque je vivais avec Lawrence Andrews, un militant gay noir qui a contribué à la création de l'American Pictures Theater à San Francisco, il m'a demandé d'animer des ateliers pour son groupe, Black and White Men Together, afin de lutter contre le racisme parmi ses membres. « Les Blancs peuvent coucher avec nous », disait-il, « mais après, ils ne veulent plus rien avoir à faire avec nous. »
Le fossé entre les hommes gays et les lesbiennes était encore plus grand à l'époque, mais dans les années 1980, j'ai vu les lesbiennes dépasser leur colère légitime envers les hommes pour rejoindre la lutte plus large.



1984 - Swarthmore, PA



2012 - Washington, DC

1982 - San Francisco







1973 – Baltimore. Mme Willie après notre repas de Thanksgiving



2021 – De retour à la campagne, en Caroline du Nord. Mme Willie, âgée



1995 – New York – Toilettes pour hommes face au mouvement transphobe « MAGA » de Trump



1975 - Tenderloin, San Francisco

Mes chemins interculturels vers le monde du travestissement



1973 – Baltimore. Mme Willie dans son salon



1975 - Tenderloin, San Francisco

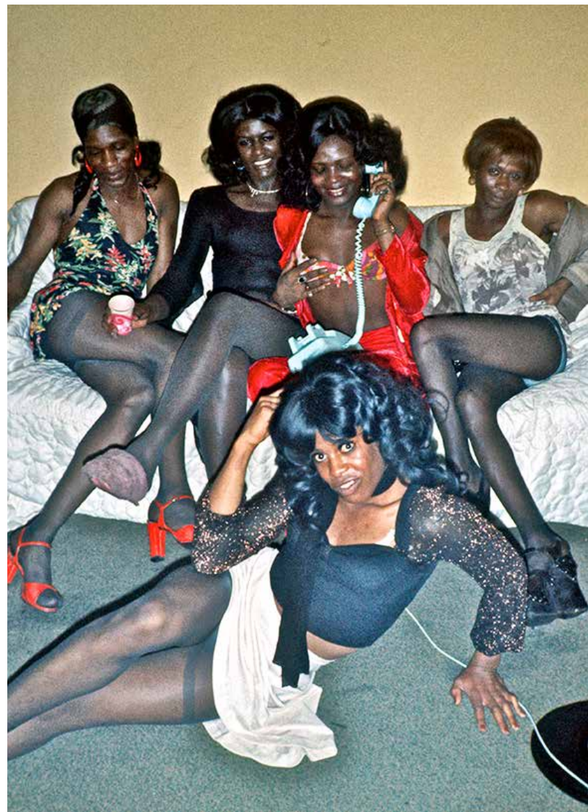
« Les jeunes queer noirs ne forment pas un bloc monolithique, et nos expériences sont diverses. Mais nous méritons tous d'être vus, entendus et aimés pour ce que nous sommes. »
—Kacen Callender, extrait de Felix Ever After

En faisant du stop avec mon panneau en danois dans le ghetto de Baltimore, le jour de Thanksgiving 1973, dans l'espoir de trouver un endroit où loger, j'ai été stupéfait d'être pris en stop par une belle femme noire — les femmes noires ne m'emmenaient presque jamais. Elle m'a invité dans sa maison de banlieue impeccable, et après une longue conversation sur la littérature danoise, elle m'a demandé de partager son lit de soie. Ce n'est que lorsque nous avons commencé à nous embrasser que sa barbe naissante a révélé qu'elle était une femme trans. Lorsque j'ai raconté cette histoire plus tard à des hommes américains, ils ont réagi avec dégoût : « Tu as sauté par la fenêtre ? » En fait, peu de temps après, deux hommes ont tué une femme transgenre qu'ils croyaient être une travailleuse du sexe cisgenre. Pour moi, Mme Willie est devenue une amie chère qui m'a ouvert les portes du monde transgenre et du drag. Elle admirait le Danemark pour ses opérations de confirmation de genre précoces et m'a parlé du livre de Christine Jorgensen.
Ayant grandi dans les champs de tabac de Caroline du Nord, elle s'était sentie attirée par les vêtements de filles dès l'âge de cinq ans et s'était ensuite enfuie vers le nord pour vivre ouvertement en tant que son vrai moi. Aujourd'hui, à plus de soixante-dix ans, elle est même revenue en Caroline du Nord. Après l'initiation chaleureuse de Willie au monde trans et drag, je me suis immédiatement sentie chez moi lorsque j'ai ensuite vécu parmi de nombreuses personnes trans dans le quartier du Tenderloin à San Francisco. Être témoin de leurs difficultés pendant la transition n'a fait que renforcer mon appréciation pour leurs fêtes joyeuses et leurs concours de drag.

Ainsi, lorsque, à un âge avancé, j'ai contribué à l'ouverture de la première mosquée pour femmes au Danemark, je l'ai fait à la condition que nos nombreux réfugiés LGBTQ puissent porter des talons hauts dans la mosquée lors de leurs spectacles de drag.

« Il faut du courage pour aimer ce que l'on craint. » — James Baldwin, *La Chambre de Giovanni *









1975 - Tenderloin, San Francisco



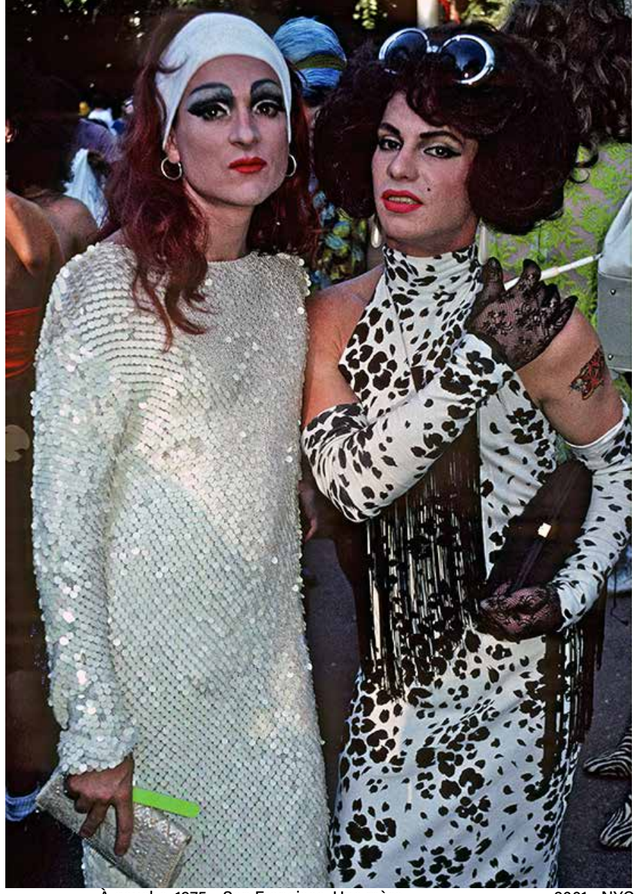
Le ghetto du ghetto : comment la société marginalise et stigmatise les personnes transgenres

« Être noir et queer, c'est se trouver dans un état de négociation constante entre le monde intérieur et le monde extérieur. »
- Essex Hemphill

La libération n'a jamais été facile. Très tôt, j'ai vu comment le mépris systémique poussait de nombreuses personnes trans vers la drogue et le travail du sexe, reproduisant les schémas destructeurs engendrés par l'oppression des Noirs. J'ai donc perdu contact avec la plupart de ces amis par la suite.

Lorsque la société traite une minorité avec hostilité, les personnes au sein de ce système fermé deviennent souvent hyperconscientes de leur « différence » et peuvent même l'exagérer. Et ainsi, le cercle vicieux se resserre : plus la sous-culture s'affirme, plus elle semble — à tort — « justifier » le mépris de la société. Un ghetto au sein du ghetto se forme, car même les gays et lesbiennes de la société dominante reprochent parfois aux artistes drag, aux personnes transgenres et à d'autres sous-cultures queer de rendre « plus difficile » l'acceptation des homosexuels par le monde hétérosexuel.

Cette même transphobie — transformée en arme et amplifiée — est devenue l'une des forces mobilisées lors de la victoire électorale de Trump en 2024.



À gauche 1975 – San Francisco. Une mère transgenre fête l'anniversaire de son fils

2001 - NYC



1975 - Tenderloin, San Francisco





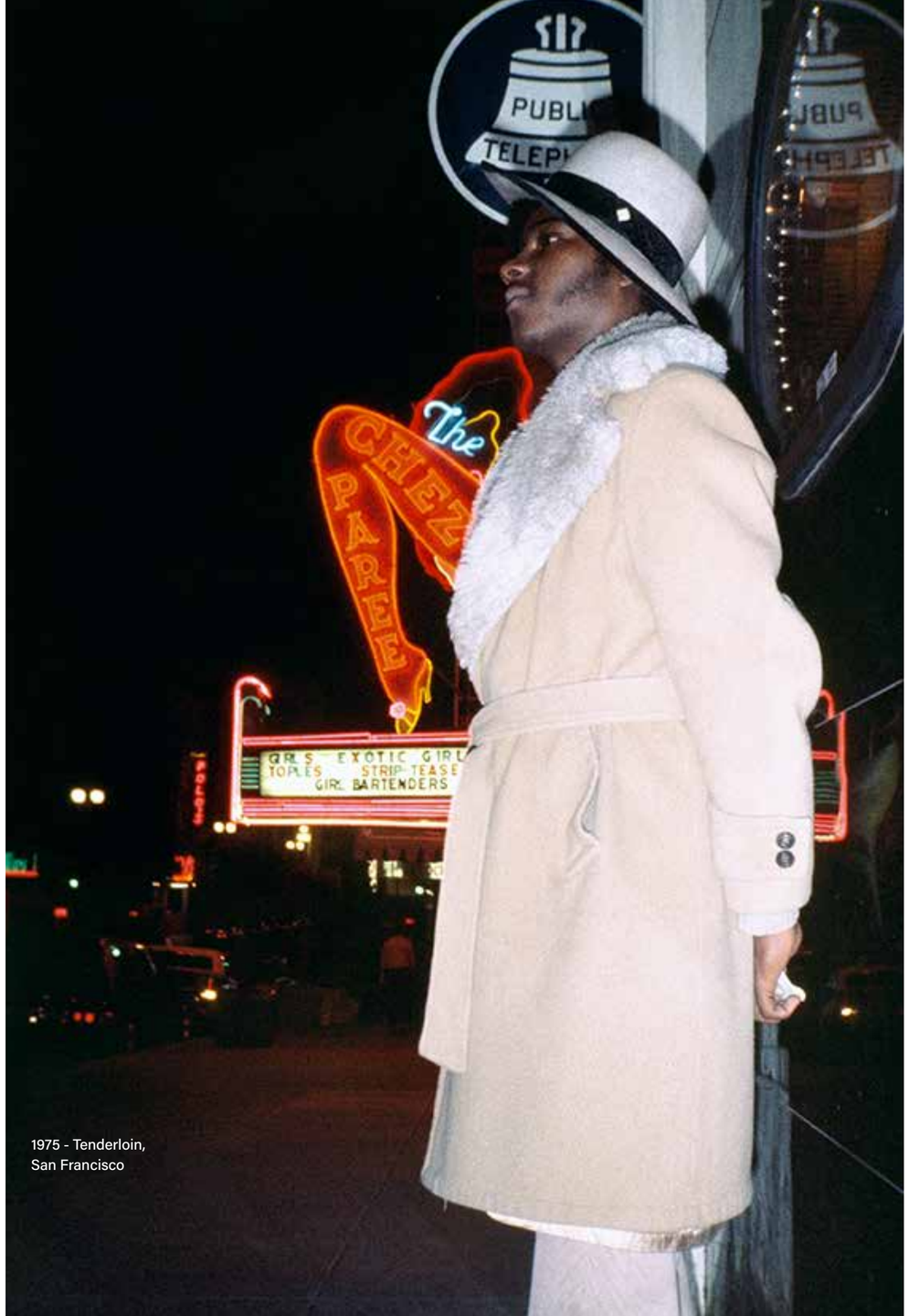


1975 – Tenderloin, San Francisco – Soirée transsexuelle

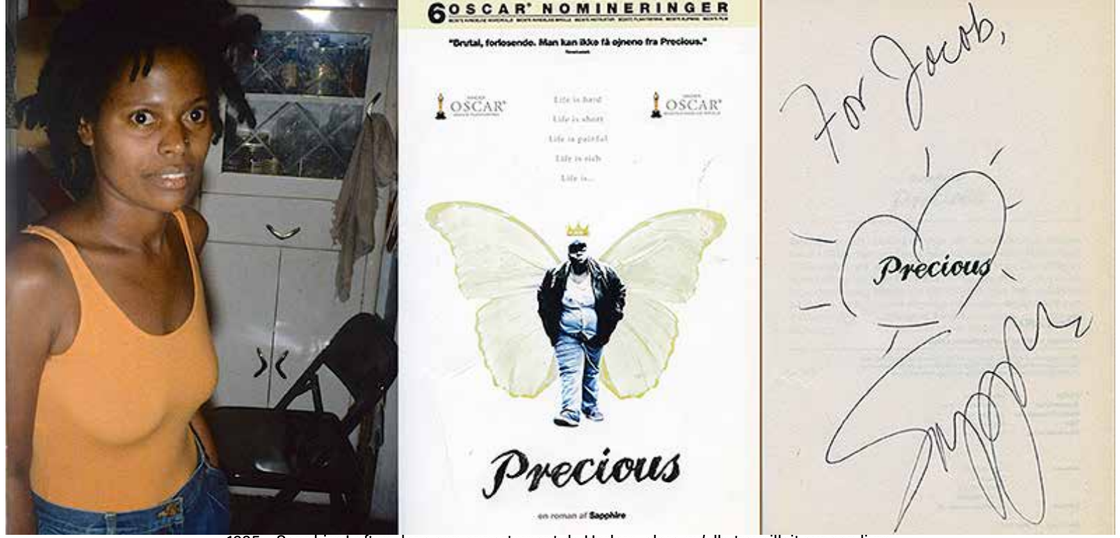




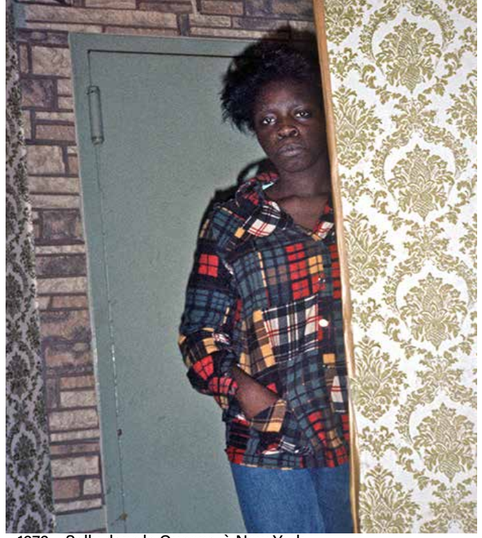
1975 - Tenderloin,
San Francisco



1975 - Tenderloin,
San Francisco



1985 – Sapphire Lofton dans son appartement de Harlem, alors qu'elle travaillait sur son livre – 2010 – Le film et le livre, avec la dédicace que Sapphire m'a adressée



1973 – Sally dans le Queens, à New York



2006 – Sally dans le Bronx, à New York



2012 – Sapphire chez moi à New York pour un dîner



2016 – pendant le travail de guérison à Copenhague

Comment l'inceste et les abus sexuels sur les enfants .....

« Il n'y a pas de plus grande agonie que de porter en soi une histoire qui n'a jamais été racontée. » —Zora Neale Hurston, extrait de Their Eyes Were Watching God

« L'une des choses que mon travail m'a appris-es, c'est que le traumatisme n'est pas seulement une expérience individuelle. Il est générationnel, communautaire, national. »
-Sapphire, autrice de Push (Precious)

En tant que vagabonde, j'étais souvent invitée chez des femmes qui me confiaient leur peur des hommes américains sexuellement agressifs.
Beaucoup d'entre elles ont par la suite révélé leur homosexualité, et dans les années 1980, les lesbiennes constituaient la deuxième minorité la plus importante (après les Juifs) à organiser mes conférences sur le campus.

Une de ces lesbiennes, Sapphire — déjà connue comme poète slam féministe et militante au sein de United Lesbians of Color for Change — est devenue une amie proche. Nous étions tellement captivées par nos idées respectives que je restais souvent chez elle à Harlem entre deux conférences.

Ce qui nous unissait, c'était notre perspective commune d'outsiders sur l'oppression, en particulier sur la façon dont les abus sexuels subis pendant l'enfance deviennent un moteur du traumatisme.

Je lui ai parlé des survivantes d'inceste qui s'ouvraient lors de mes ateliers ; elle m'a fait part de ses observations sur la communauté noire.
Je n'ai donc pas été surprise lorsqu'elle est devenue mondialement célèbre grâce à son roman Push et au film Precious, oscarisé.

Au Danemark, j'ai fièrement présenté le film dans les salles de cinéma avec un diaporama sur « ma vie avec Sapphire ». Elle est venue plus tard au Danemark pour soutenir des ateliers de transformation destinés aux survivants d'inceste à mon Ubuntu House.

« Le traumatisme n'est pas une boîte noire, c'est une constellation. C'est un réseau d'expériences qui façonnent nos désirs, nos peurs et nos actions. »
- Kiese Laymon, survivant d'abus sexuels

perpétuent le cycle de l'oppression et de la violence

« Je sais que je ne pourrai jamais retourner à mon enfance, mais en son absence, j'ai appris à vivre avec les fantômes qui me hantent. »
- Maya Angelou, survivante d'abus sexuels

Le besoin d'aide est immense. À l'échelle mondiale, 19,7 % des filles et 9,7 % des garçons ont été victimes d'abus sexuels. Aux États-Unis, ces chiffres s'élèvent à 25 % et 16 % — soit 42 millions d'adultes ayant survécu à l'inceste. Les taux sont encore plus élevés chez les Afro-Américains, les personnes en situation de pauvreté et les enfants issus de familles monoparentales confrontées à des désavantages systémiques.

Une grande partie de la violence qui nous entoure — la terreur haineuse des Blancs, la criminalité des Noirs, la rage explosive — trouve ses racines dans ce traumatisme tacite. i je n'étais pas resté en contact avec tant de personnes qui m'ont invité dans leur vie en tant que vagabond/étranger, je n'aurais jamais compris à quel point ces invitations étaient souvent des appels à l'aide silencieux, souvent exprimés par un comportement irrationnel, autodestructeur ou violent.

J'ai peut-être ressenti leur douleur à l'époque, mais je ne pouvais pas l'exprimer jusqu'à ce que les survivants eux-mêmes commencent à s'exprimer.

Souvent, des femmes, comme Precious, en surpoids, parlaient d'engourdir leur douleur par l'alcool, la drogue ou une suralimentation compulsive. Un homme de Virginie-Occidentale m'a envoyé 5 000 dollars après avoir poursuivi son agresseur en justice : « Utilise cela pour financer tes ateliers de guérison », m'a-t-il dit. Je ne l'ai jamais encaissé.

Au fil des ans, parmi mes amis du ghetto, j'ai vu comment les abus sexuels brisaient les enfants de différentes manières au sein d'une même famille. Je me suis souvent demandé pourquoi Sally — âgée de 18 ans en 1973 (page 324) alors que sa mère fermait toujours les yeux — avait cessé de venir aux réunions de famille dans les années 80 et 90.

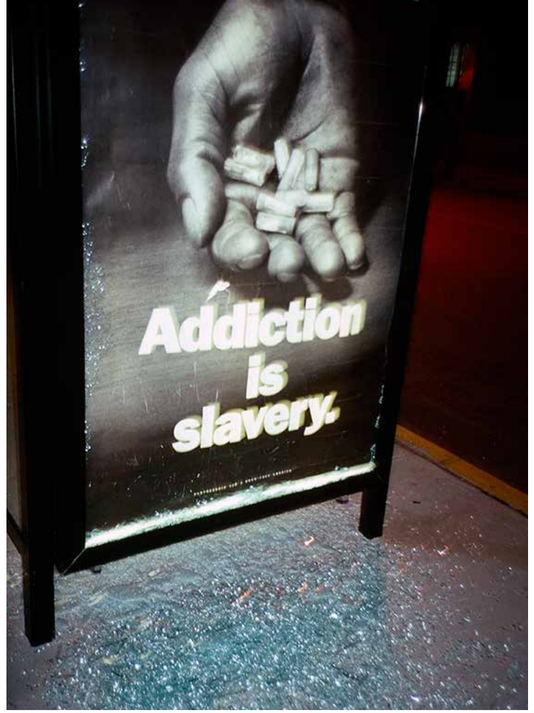


1986 – Kashia, toxicomane, dans le Queens, NY

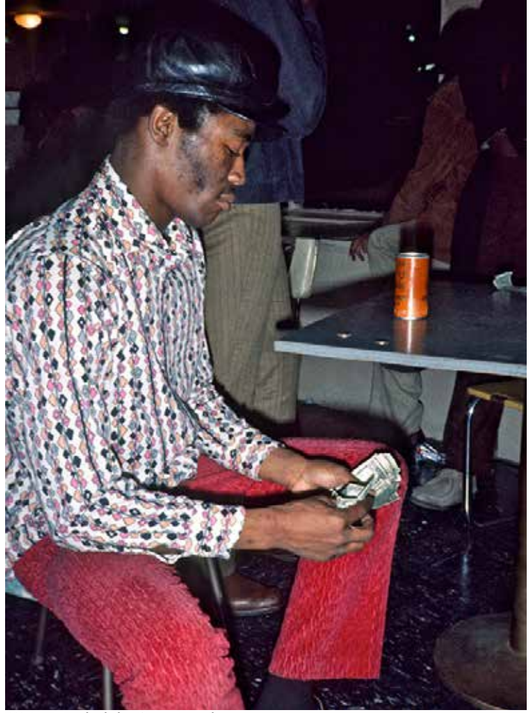


2015 – Cory, l'acteur du film

Entretien avec Cory sur l'inceste dont elle a été victime de la part de son père.



1991 - NYC


1975 - Tenderloin, San Francisco


1975 - Tenderloin, San Francisco

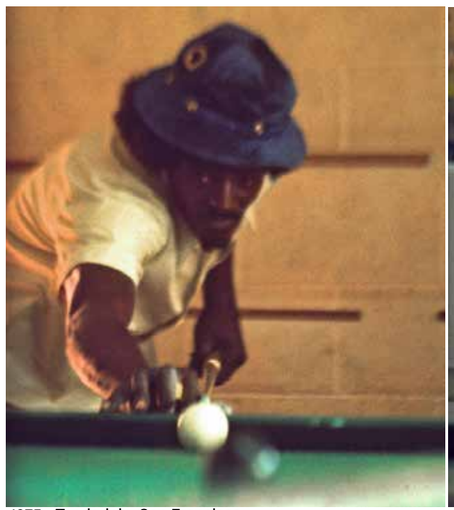
Se regarder dans le miroir des sous-cultures du ghetto

« Comprendre la sous-culture du ghetto nécessite de voir au-delà des stéréotypes pour percevoir les personnes réelles qui luttent chaque jour non seulement pour survivre, mais aussi pour conserver leur humanité face à une oppression systémique. » - bell hooks

La forte sous-culture du ghetto inférieur est une épine dans le pied des Noirs plus aisés. Les deux groupes s'efforcent de paraître « dignes » d'être intégrés, mais la société blanche rend cette lutte plus difficile en les réduisant à des stéréotypes pathologisés de la vie dans le ghetto.
Consciente de cela, la classe moyenne noire considère souvent le ghetto des bas quartiers non pas comme la preuve d'une oppression partagée, mais comme une source d'embarras dont il faut se distancier.

Les tensions entre ces deux ghettos étaient si vives que j'ai souvent dû choisir mon camp. Ce choix est devenu facile après avoir été témoin à la fois de la souffrance dans le ghetto des bas quartiers et du mépris dont il faisait l'objet — tant de la part du ghetto supérieur que des Blancs.

Plus je comprenais le ghetto inférieur, plus je voyais clairement les mécanismes profonds de l'oppression. Pour de nombreux Blancs, ce monde est un paysage incompréhensible peuplé d'arnaqueurs, de proxénètes, de gangs, de trafiquants, de travailleurs du sexe et de personnes aux prises avec une addiction.


1975 - Tenderloin, San Francisco


1973 - Greensboro, NC

Dans un système fermé comme celui-ci, les actes de défiance et de survie peuvent ressembler à du mépris envers la société qui les a déjà condamnés à être des marginaux.
Les salles de billard deviennent des lieux de rencontre, les voitures de luxe deviennent une armure et un symbole de statut social, le nationalisme noir ou métissé — parfois même l'islamisme — devient communauté et identité. La poignée de main fraternelle et le langage cru du « jive » ou du « walla » constituent leur code.

Et si les « coups de poignard dans le dos » sont peut-être aussi courants que la fraternité, une fois que l'on a appris leurs règles et les techniques de survie, on ne peut s'empêcher de se sentir attiré par ces parias sociaux — car y trouver de l'humanité est souvent plus bouleversant que parmi les gens à l'abri des blessures de la vie.

Ce qui nous dérange dans ce monde souterrain, c'est qu'il nous renvoie une image en miroir, follement exagérée, de notre propre société. Sans comprendre — et respecter — cette culture effrayante, nous ne pouvons pas affronter les pulsions oppressives et violentes ancrées en nous, que ces images reflètent si crûment.

Car elles ne montrent pas une culture « noire » ou « brune », mais plutôt notre propre état d'esprit dans toute sa brutalité actuelle.

Voici, réduites à leur plus simple expression, les tendances de l'ensemble du système : la course incessante au statut social, l'obsession de la compétition, le sexisme — et, surtout, la dynamique maître-esclave tissée dans chaque hiérarchie sociale.



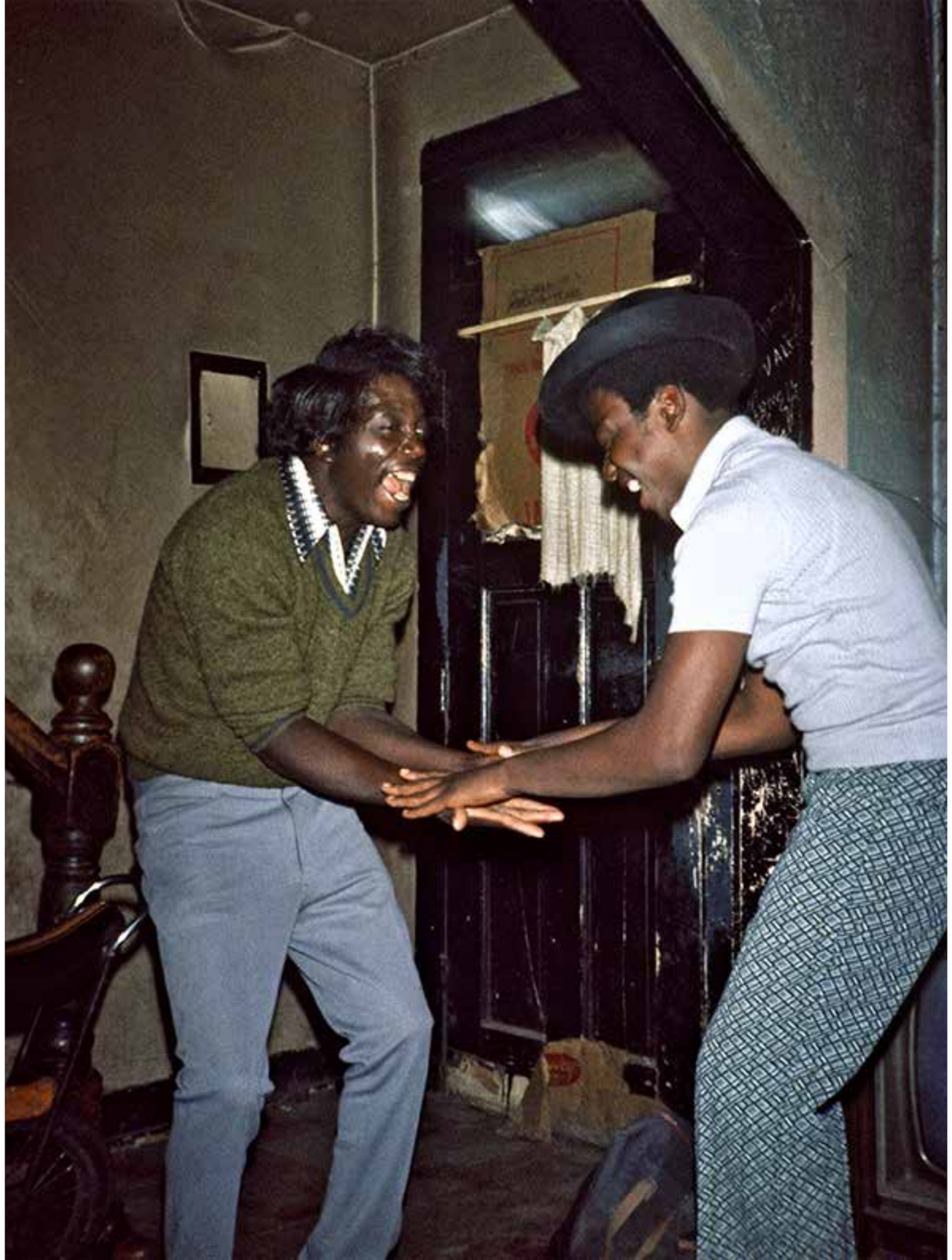
1974 - Daytona Beach, FL



1972 - Detroit

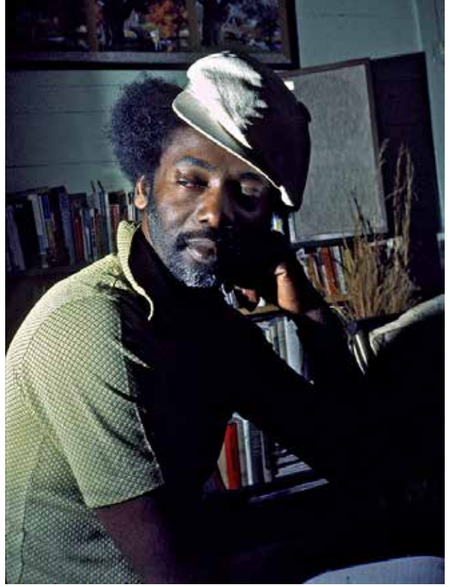


1972 – Jackson, dans le Michigan, avec une photo de J.F. Kennedy - A droite 1975 - Richmond, VA



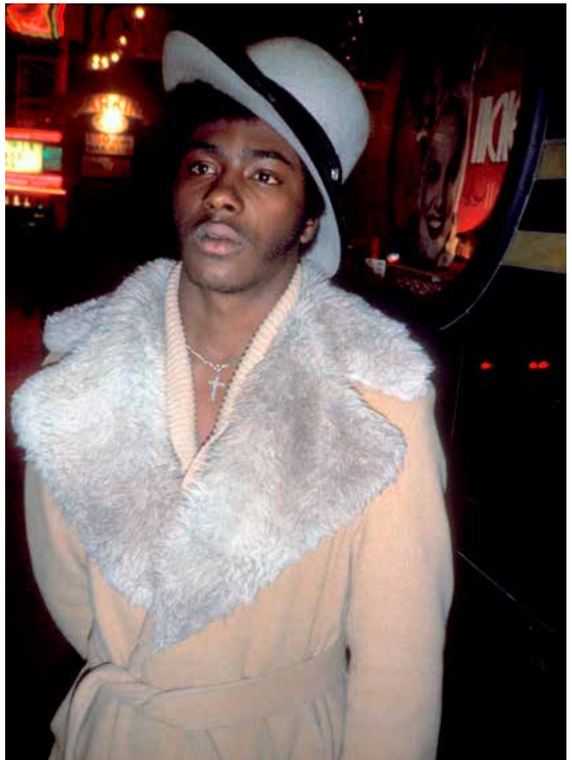


1973 - Zebulon, NC - En bas 1975 - Tenderloin, San Francisco



1974 - NYC



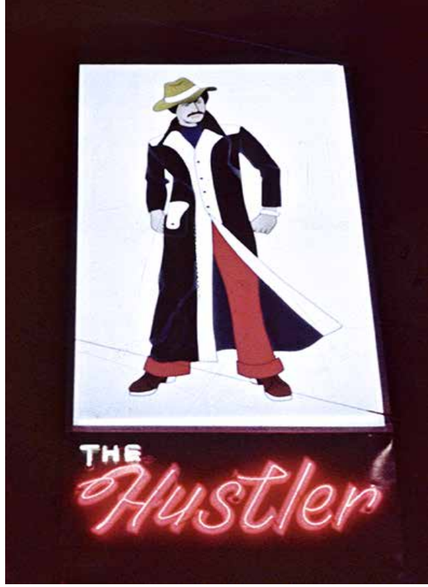


Les chaînes invisibles de l'exploitation et de la dépendance dans le ghetto

« Le sexisme n'a jamais rendu les femmes impuissantes. Il a soit réprimé leur force, soit l'a exploitée. » —Sapphire

« Beaucoup de femmes piégées dans des situations d'exploitation ont intériorisé la conviction qu'elles méritent d'être maltraitées. C'est une forme de haine de soi nourrie par une société qui dévalorise et avilit les femmes. » — bell hooks

Partout où existe une relation maître-esclave, celle-ci se reproduit au sein du groupe opprimé sous forme de nouvelles hiérarchies et de nouvelles formes de domination. Partout où cette dynamique apparaît, la liberté est déjà absente ; de tels systèmes ne peuvent survivre qu'au sein d'un système fermé. Dans la classe défavorisée, cet esclavage intériorisé apparaît de manière flagrante dans la relation entre le proxénète et la travailleuse du sexe. La femme noire sous le contrôle d'un proxénète est censée se soumettre complètement, s'effaçant devant lui dans une déférence ritualisée.
Pourtant, le proxénète n'est pas seulement l'exécuteur de ce système ; il en est aussi la victime. Au sein de la hiérarchie plus large, il devient un petit esclavagiste, livrant de la « marchandise » vers le haut, dans l'économie dominée par les Blancs. Son outil n'est plus le fouet des plantations, mais le « bâton de proxénète », tordu à partir de cintres. Et si les proxénètes – à l'instar des hommes d'affaires de la société dominante – peuvent agir avec une cruauté effrayante, il est important de se rappeler qu'eux aussi opèrent selon des règles rigides qu'ils n'ont pas établies.
Ces règles sont énoncées dans Le Livre — un Adam Smith des rues non écrit, un manuel commercial clandestin transmis de proxénète à proxénète. Des recherches ont depuis confirmé que ces codes existent toujours : quotas, horaires, punitions, contrôles financiers et tout un langage de domination. Le Livre décrit un sous-système au sein de la grande machine économique — une extension, grotesquement déformée, de la logique capitaliste.
Et malheur au proxénète qui enfreint ses lois. À l'instar des dirigeants d'entreprise, ils tiennent des « réunions » quotidiennes, échangeant des stratégies pour contrôler leurs « putes » et maintenir des revenus élevés. Les horaires de travail — le « temps de travail » — suivent la précision d'une chaîne de montage. On reconnaît un « mac » chevronné à la façon dont ses femmes descendent dans la rue simultanément, tandis que les « hors-la-loi » vont et viennent à leur guise.
Parce que les travailleuses du sexe sont les victimes ultimes de cette hiérarchie de l'exploitation, j'ai ressenti une profonde proximité avec elles — en particulier avec les hors-la-loi qui m'ont offert leur hospitalité. J'étais l'un des rares hommes dans leur vie avec qui la relation n'était ni sexuelle ni transactionnelle, et dans cet espace, elles pouvaient encore révéler une humanité que le système n'avait pas réussi à détruire.

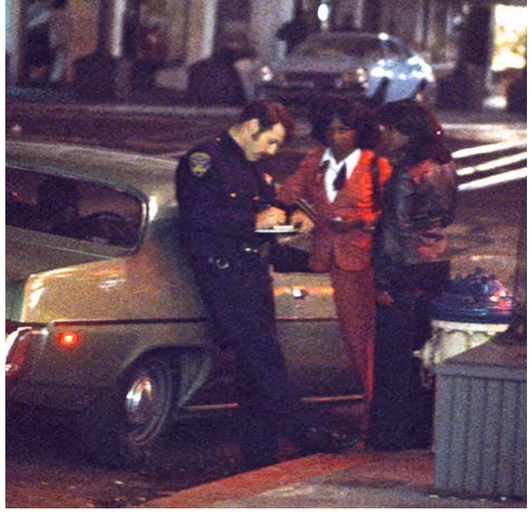


1975 - Tenderloin, San Francisco





1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco



1996 - Astoria, NY

« Je ne suis pas libre tant qu'une femme n'est pas libre, même si ses chaînes m'échappent. »
—Audre Lorde

« Les corps des femmes noires sont des champs de bataille, le lieu où convergent les violences raciales, de genre et sexuelles. »
- Kimberlé Crenshaw



L'effervescence des dynamiques de genre dans le ghetto et au-delà

L'une des raisons pour lesquelles nous avons si facilement tissé des liens était que ces femmes — des hors-la-loi dans leur monde — avaient appris tous les rouages du système du ghetto pour échapper aux proxénètes. Et moi, une hors-la-loi plus privilégiée errant dans la société au sens large, j'avais appris ce même système simplement pour survivre. Nous sommes parvenues à une perspective commune en partant de directions opposées. Les parallèles entre la superstructure sociale et la sous-structure de la rue leur apparaissaient évidents, révélant comment le racisme et le sexisme s'entremêlaient dans leur double oppression.

La relation entre le proxénète et la travailleuse du sexe est, à bien des égards, une version exagérée des relations entre les sexes dans le ghetto des bas quartiers — et même dans la société en général. L'une des nombreuses « arnaques » de l'homme consiste à soutirer de l'« argent de poche » aux femmes en échange d'une protection contre les hommes prédateurs.
Dans un tel monde, une femme peut considérer un homme avant tout comme une source d'argent ou de statut social, exprimant souvent ouvertement son désir d'« épouser un homme riche ».

Cette forme rapide d'évasion du ghetto m'a choquée, car j'avais rarement observé de telles attentes transactionnelles chez les femmes danoises — peut-être parce que dans un État-providence plus égalitaire, l'exploitation économique entre les sexes a moins de place pour se développer. Pourtant, la marchandisation inhérente à l'achat de femmes par le biais de la richesse ou du prestige prospère dans les classes supérieures et inférieures américaines.
Au sein de ce système fermé, on a appris à la classe défavorisée à admirer les « proxénètes rusés » et les « arnaqueurs vertueux en costume chic », tout comme la société dominante célèbre ses capitalistes non-conformistes. Ces figures flamboyantes deviennent des modèles dangereux pour les enfants du ghetto, les attirant vers l'économie de rue dès l'âge de huit ou neuf ans. Mais, à l'instar du capitaliste nouveau riche, le proxénète est une figure tragique — toujours en train de comploter, toujours sur ses gardes, incapable de se détendre de peur que son empire fragile ne s'effondre.
J'ai clairement observé ces dynamiques au cours de l'année où j'ai travaillé avec une église qui tentait d'organiser les travailleurs du sexe en syndicat afin de les protéger des raids policiers brutaux et des proxénètes qui revendiquaient la propriété de leurs vies.

1987 - Harlem, NY





À gauche 1973 – Greensboro, Caroline du Nord – Geegurtha au travail au centre de rééducation



1973 – Avec Geegurtha à Greensboro, NC



2003 – Avec Geegurtha à Atlanta, 30 ans plus tard

Le combat de Geegurtha : de l'esclavage à la libération

« Être opprimé, c'est être privé de sa capacité à choisir. » – bell hooks

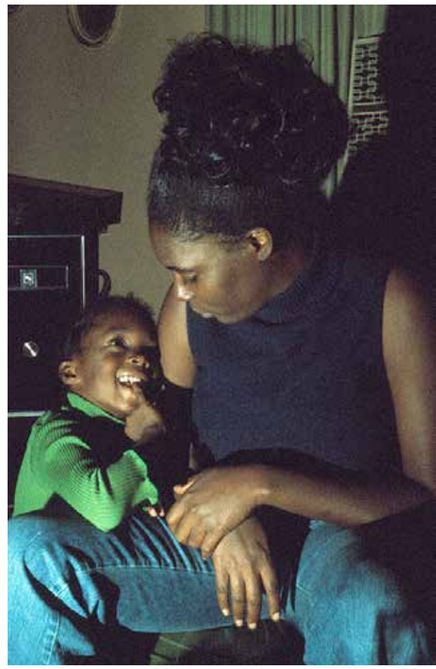
Parmi les travailleuses du sexe qui m'ont le plus marquée, il y a Geegurtha, qui s'est battue pour sortir d'une vie qui l'avait presque détruite. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, elle venait de sortir de prison, ravagée par la drogue, la violence et des années d'exploitation. Sa fille était née toxicomane, mais avait été sauvée grâce à des transfusions. Pendant les cinq années où Gee a travaillé dans la rue, elle n'a jamais vu la petite Natasha.

Pourtant, grâce à sa détermination sans faille, elle s'est « réhabilitée ». L'amour maternel qu'elle a ensuite prodigué – immortalisé sur cette photo – m'émeut encore lorsque je repense à la femme brisée qu'elle était autrefois.
Elle est finalement devenue directrice de la clinique qui l'avait aidée, a fait des études supérieures et obtenu un diplôme en psychologie.
Je l'ai rencontrée lorsque Tony Harris, un travailleur social, m'a invité à m'adresser à des détenus endurcis dans le cadre de son programme de désintoxication. Gee m'a ensuite invité chez elle, affirmant que mon analyse de leurs antécédents criminels l'avait aidée. Elle vivait alors avec sa famille profondément religieuse, qui craignait qu'elle ne rechute. Sa sœur Georgia, très active au sein d'une église, m'a demandé de rester une semaine — et même de partager un lit avec Gee et Natasha.

Elle pensait que cela aiderait sa sœur à apprendre à développer une relation de confiance intime avec un homme qui n'attendait rien d'elle : ni sexe, ni argent, ni pouvoir. Leur soutien — et sa propre force — ont porté leurs fruits. Gee n'a jamais rechuté.

Trente ans plus tard, Tony a pris la photo que vous voyez ici, posée exactement comme sur la photo de Georgia, un dimanche matin avant la messe en 1973.

« La seule façon de faire face à un monde qui n'est pas libre, c'est de devenir si absolument libre que votre existence même soit un acte de rébellion. » - Albert Camus



1973 – Avec sa fille Natasha à Greensboro, NC



1973 – Greensboro, Caroline du Nord – Les filles de Baggie lors de la prière du soir



1973 – Greensboro, Caroline du Nord – Baggie avec son enfant et Nixon à la télévision

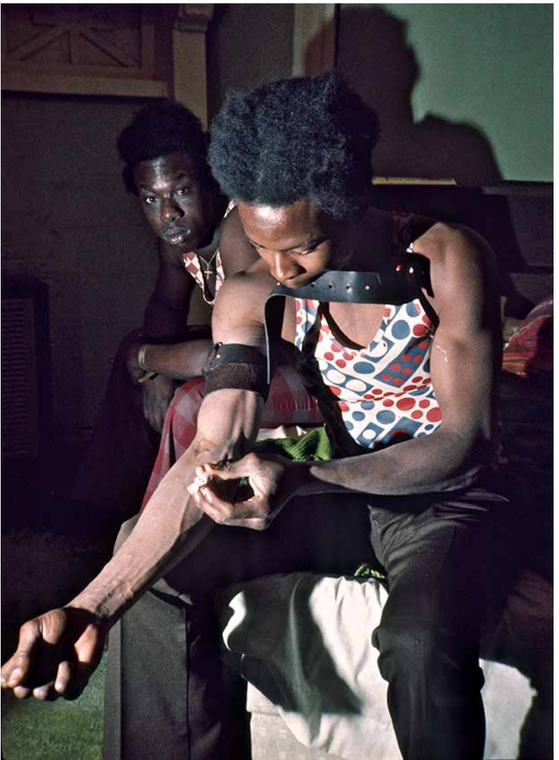
La lutte pour la parentalité noire dans un système fermé

Après avoir constaté tous les obstacles dressés sur le chemin de l'amour d'une mère noire, j'ai été profondément émue par l'histoire rayonnante de Gee. Les chances sont tout aussi minces pour l'amour paternel. L'homme qui m'a laissé partager son lit dans une cabane d'une seule pièce en Floride se piquait dès le réveil chaque matin. Incapable de se débarrasser de son addiction, sa vie de famille s'était effondrée, et il souffrait de ne pas pouvoir voir son enfant.
Lorsque je vivais avec Baggie, la mère des trois enfants, elle aussi avait lutté contre la toxicomanie, mais s'était désintoxiquée et avait tout mis en œuvre pour offrir à ses enfants une éducation aimante et religieuse. Mais lorsque je suis revenue un an plus tard, elle avait été condamnée à vingt-cinq ans de prison pour vol à main armée. Le cliché américain selon lequel « la famille qui prie ensemble reste unie » ne tenait pas la route. Les personnes que l'on enferme dans un système fermé choisissent généralement la voie de sortie la plus rapide — souvent quelques minutes avant d'avoir pu s'en sortir. Beaucoup intériorisent si profondément les attentes racistes de la société blanche qu'ils perdent toute foi en leur capacité à réussir de manière ordinaire.
La plupart des gens peuvent comprendre pourquoi un détenu à qui il reste sept ans de peine à purger préfère tenter de s'évader plutôt que d'attendre patiemment de sortir légalement de cet enfer. Ce n'est que lorsque j'ai moi-même failli être ghettoïsé (page 433) — plutôt que de simplement mener une vie de vagabond privilégié dans les ghettos — que j'ai vraiment compris comment un système fermé fonctionne comme une prison : on manque à la fois du surplus psychologique et des moyens d'investir dans une formation de sept ans qui pourrait nous libérer. Les actions menées dans les ghettos sont donc généralement désespérées, façonnées par la logique à court terme de ceux qui vivent déjà dans une prison. Pour les personnes dans de telles conditions, aucune punition ne peut jamais servir de véritable moyen de dissuasion. . Pour ces personnes, aucune prison ni aucune forme de punition ne constituera un moyen de dissuasion suffisant.

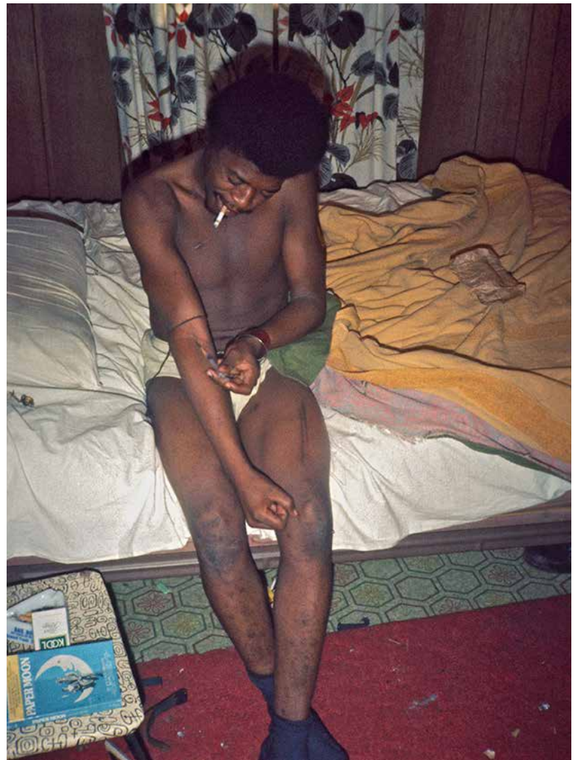


1974 – New York, avec le nouveau WTC en arrière-plan, peu après son achèvement

1974 – Jacksonville, Floride – Don dans le lit que nous partagions

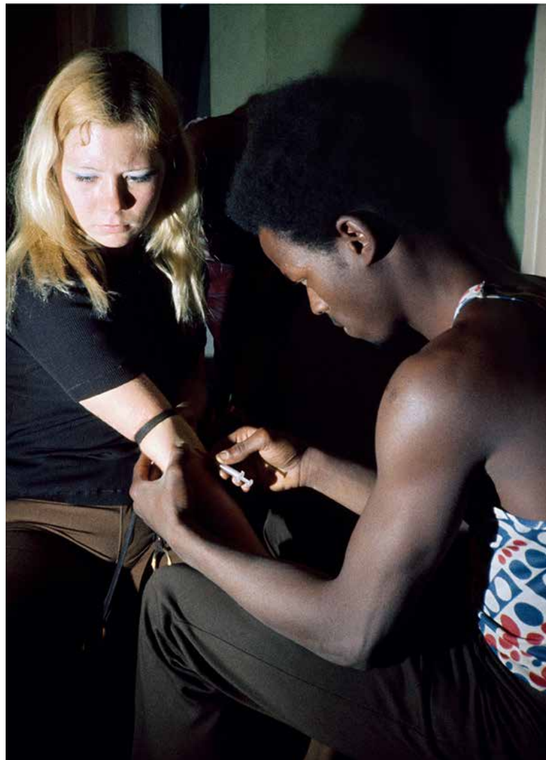


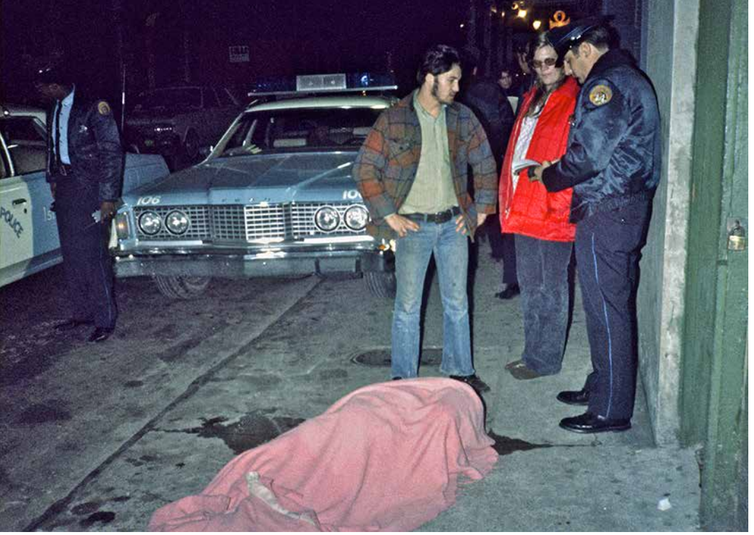
1974 – Daytona Beach, en Floride – Une injection d'héroïne tôt le matin dans le lit que nous partagions



1974 - Jacksonville, FL

« La guerre contre la drogue a été une guerre contre les communautés noires et métisses. Elle a rempli nos prisons et nos centres de détention de personnes, principalement des personnes de couleur, pour des infractions non violentes liées à la drogue. »
- Michelle Alexander dans « La couleur de la justice »





1974 - New Orleans



1975 - Tenderloin, San Francisco



1975 - San Francisco



1975 - Tenderloin, San Francisco

1974 - New Orleans





« Quand j'ai commencé à écrire L'œil le plus bleu, je ne m'intéressais pas [....] à la résistance face au mépris des autres, ni aux moyens de le repousser, mais aux conséquences bien plus tragiques et invalidantes d'accepter le rejet comme légitime, comme une évidence. Je savais que certaines victimes d'une puissante haine de soi finissent par devenir dangereuses, violentes, reproduisant l'ennemi qui les a humiliées à maintes reprises. » – Toni Morrison

« La création la plus dangereuse de toute société est l'homme qui n'a rien à perdre. »
- James Baldwin



Toni Morrison a NYC, 2015



1975 - San Francisco



1973 - Baltimore

Évasions incomprises : remettre en question les stéréotypes criminels

Les évasions criminelles — vols, fraudes ou autres actes désespérés — ne sont pas plus imprudentes que les tentatives d'évasion plus légales dont les Blancs affublent constamment les Noirs.
Le climat de mort et de peur détruit la confiance en l'avenir, et en 1970, il était bien plus logique d'acheter une Cadillac que d'économiser pendant des années pour quitter une cabane en ruine.

Issu d'un État providence, j'ai trouvé ironique que des Américains blancs méprisants raillent les Noirs pour leur « faible seuil de satisfaction » alors que leurs propres vies étaient tellement accaparées par des révoltes fiscales à courte vue et par l'accumulation de BMW, de yachts et de gadgets sans fin au-delà de leur propre seuil. Quand on refuse de payer pour le bien commun, on invite les criminels chez soi. Un pays a les criminels qu'il produit.

Le criminel des ghettos qui conteste directement ces inégalités est l'une des figures les plus incomprises – et inutilement redoutées – de l'Amérique blanche.

En réalité, il ne représente guère de danger pour les Blancs : plus de 95 % de la criminalité aux États-Unis est intra-raciale.

Une fois ajustés en fonction des revenus, les taux de criminalité des Noirs se rapprochent de ceux des Blancs — même si de nombreux enfants noirs des quartiers défavorisés vivent avec un syndrome de stress post-traumatique après avoir survécu, pendant des générations, dans des conditions de zone de guerre où les taux de meurtres sont plus élevés que ceux des soldats américains en Afghanistan ou en Irak. Beaucoup souffrent également d'un traumatisme générationnel lié à la négligence et aux abus sexuels.

Paradoxalement, plus je voyais de violence au sein de leurs gangs, plus je me sentais en sécurité sous le « code du ghetto », ces règles informelles qui font de la violence une monnaie d'échange du respect — où tuer quelqu'un qui vous « manque de respect » semble justifié.

Accablés par la honte après les humiliations subies dans leur enfance — et, pour beaucoup, la brutalité des viols en prison —, ils aimaient poser devant mon appareil photo avec des armes qui symbolisaient leur statut. Comme la honte vous fait vous voir à travers le regard des autres, vous avez honte de la façon dont vous pensez que la société vous perçoit et vous essayez de compenser votre sentiment d'inadéquation.

Les regarder sans jugement — comme des victimes sans espoir et ayant désespérément besoin de reconnaissance — m'a permis à la fois de survivre parmi eux et d'imaginer des solutions. Leur estime de soi était si fragile, leurs actions si impulsives, que je peux honnêtement dire que j'ai « participé » à plusieurs agressions uniquement parce que mes amis ne m'en avaient jamais parlé, ni rien planifié à l'avance.

Lorsqu'ils voyaient une victime, ils agissaient sans réfléchir, poussés par un mélange vicieux de haine et de haine de soi, et non par nécessité. À l'instar d'enfants colonisés qui volent quelqu'un qui leur témoigne une bienveillance paternelle, j'ai découvert que les « escrocs », les « voleurs » et les « voyous » adultes agissaient selon des motivations shakespeariennes :

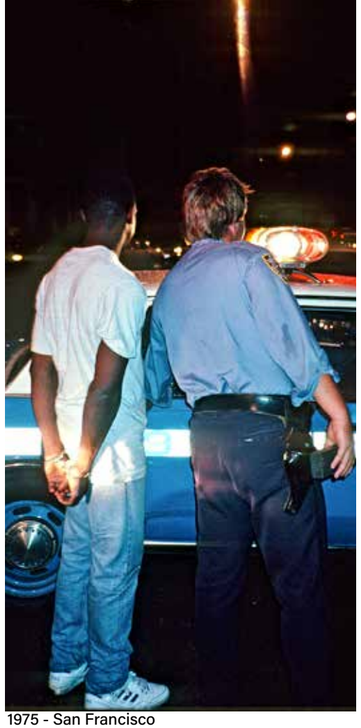
« *Je suis, mon seigneur, de ceux que les coups et les coups de poing ignobles du monde ont tant exaspérés que je ne me soucie guère de ce que je fais pour narguer le monde.* » *(Macbeth, Acte 3)*

En bas 1974 - Brooklyn, NY

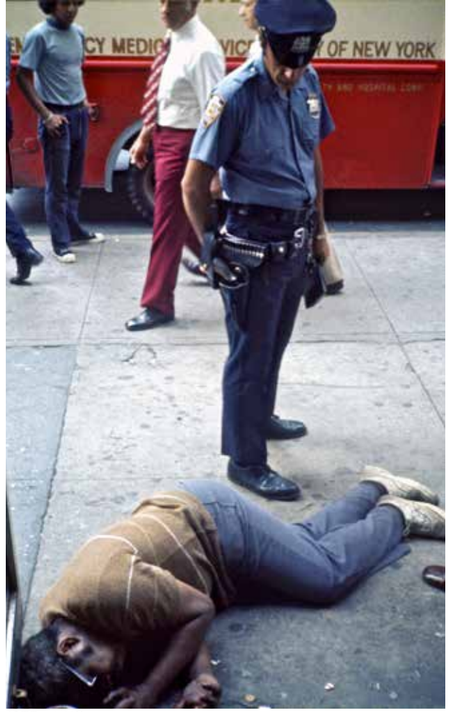




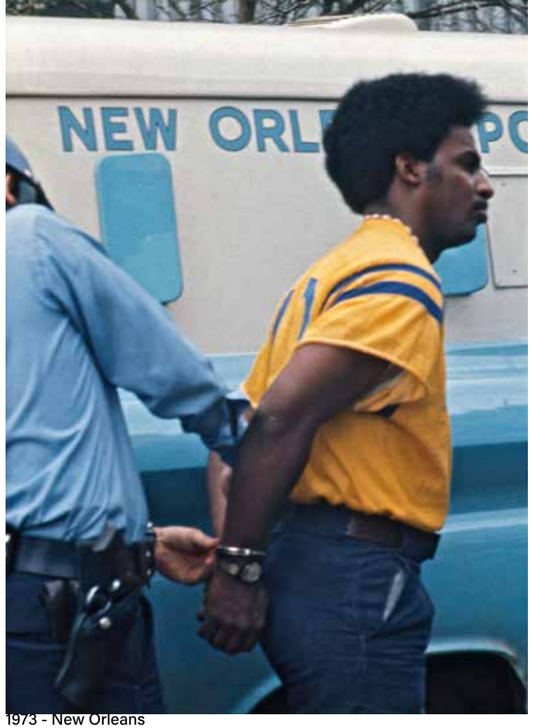
1991 - Bullock County, AL



1975 - San Francisco



1975 - NYC



1973 - New Orleans



1973 - New Orleans

Compte tenu de leur soif d'amour et d'attention, il n'est pas naïf de croire que travailler avec des criminels marginalisés — comme le font de nombreux organisateurs engagés aux États-Unis — peut offrir une véritable alternative à leurs tentatives de trouver une reconnaissance au sein des gangs.
Même en Suède, pays gangrené par les gangs, le travail de Nicolas Lunabba auprès des jeunes musulmans à Hela Malmö montre à quel point il suffit de peu pour transformer des garçons violents façonnés par l'humiliation. Leur offrir sécurité, confiance et le sentiment d'être vus peut les sortir de cycles autodestructeurs pour un coût bien inférieur à celui de l'incarcération. Cela profite tant à eux qu'à la société.

« La violence est une nécessité personnelle pour les opprimés. Ce n'est pas une stratégie consciemment élaborée. C'est l'expression profonde et instinctive d'un être humain auquel on a refusé toute individualité. »
– Richard Wright dans Un enfant du pays



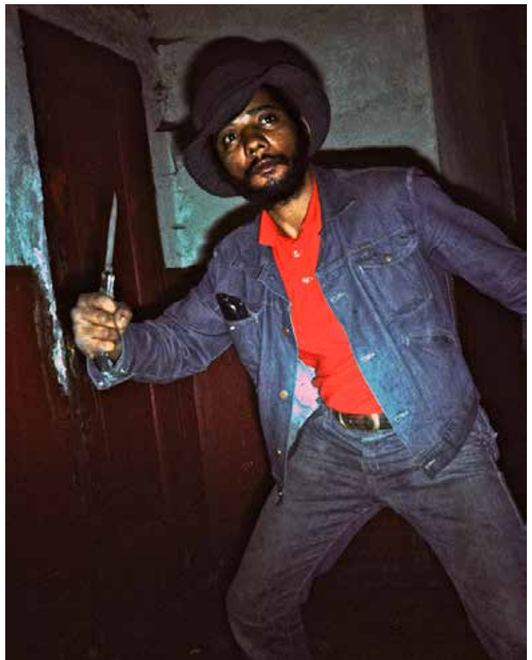
1975 - San Francisco



1991 - NYC et en bas 1975 - NYC



1974 - NYC



1991 - Memphis, TN





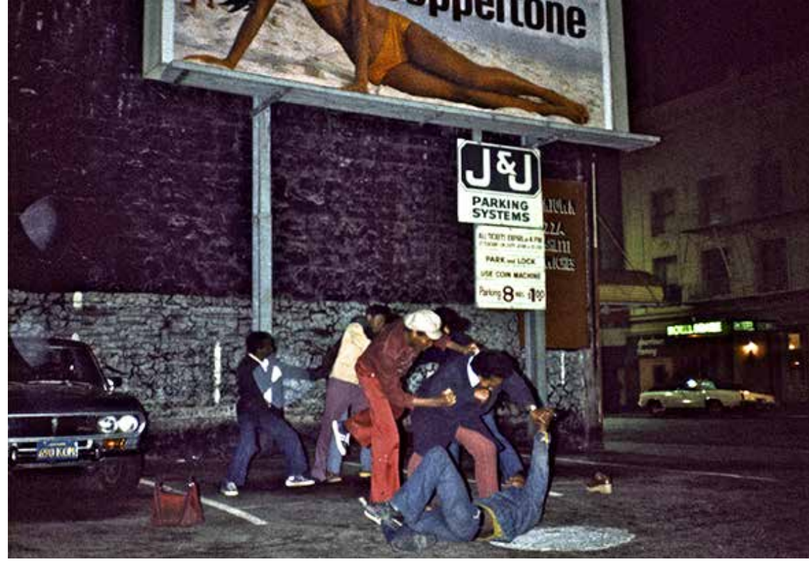
1973 - New Orleans, LA



1975 - Malibu, CA



1989 - Harlem, NY



1975 - Tenderloin, San Francisco

1988 - NYC

1975 - Richmond, VA (Willie Hurt)

Diviser pour régner dans le système des castes

« Ceux qui traitent les autres comme des sous-humains ne doivent pas s'étonner lorsque le pain qu'ils ont jeté sur les eaux leur revient à la surface, empoisonné. » - James Baldwin dans La prochaine fois, le feu

Freddy est mort, c'est ce que j'ai dit.
Que l'Homme élabore un plan,
qu'il dise qu'il le renverrait chez lui,
mais son espoir était une corde
et il aurait dû le savoir.
Pourquoi ne pouvons-nous pas, nous les frères, nous protéger les uns les autres ?
Personne n'est sérieux et ça me rend furieux.
Tout le monde l'a maltraité,
l'a escroqué et abusé de lui
un autre plan de junkie, dealer de la drogue pour le système...

Comme c'est le cas pour les oppresseurs partout dans le monde, nous, membres de la caste dominante, exprimons un besoin psychologique de nous livrer à la politique du diviser pour régner.

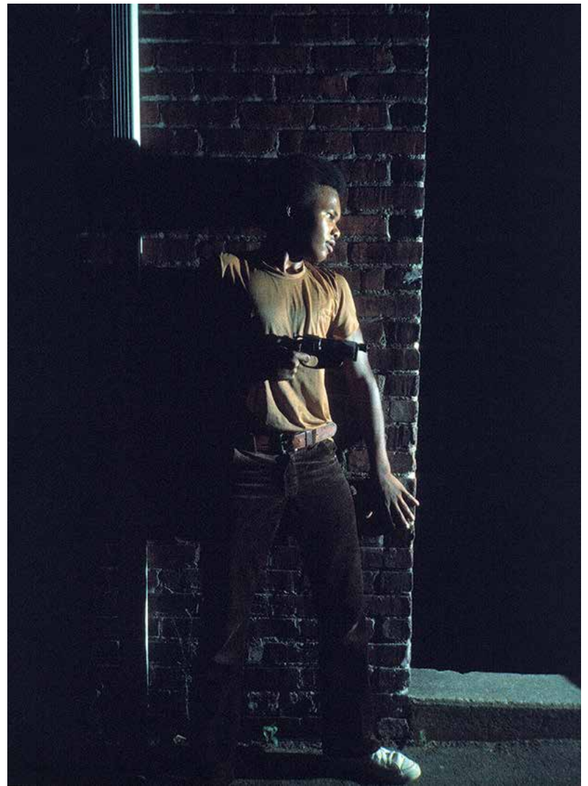
Toute ma vie, j'ai entendu des enfants noirs américains se taquiner entre eux avec des phrases comme « tu agis comme un Blanc » ou « tu n'es pas vraiment noir » — presque les mêmes mots haineux que j'entends aujourd'hui chez les enfants métis au Danemark : « tu es trop danois », « tu n'es pas vraiment musulman », « salope » (à propos des filles qui s'habillent « trop à la danoise » ou simplement différemment du groupe exclu). Tout comme les Noirs s'humilient mutuellement en se traitant d'« Oreo » et de « noix de coco », les élèves musulmans de quatrième s'intimident en se lançant des « tu sens le porc » ou « ta sœur baise avec des Danois ». Le ghetto du haut s'oppose au ghetto du bas, gang contre gang, famille contre famille, voire frère contre frère.

Lorsque je vivais avec ce garçon de 15 ans, Willie Hurt, et sa mère à Richmond, en Virginie, son frère de 13 ans était hospitalisé, touché par la balle de son frère lors d'une bagarre entre gangs. La blessure l'a rendu aveugle. J'ai suivi Willie Hurt dans ses expéditions dans la rue deux jours après la tragédie. (Photo à droite).

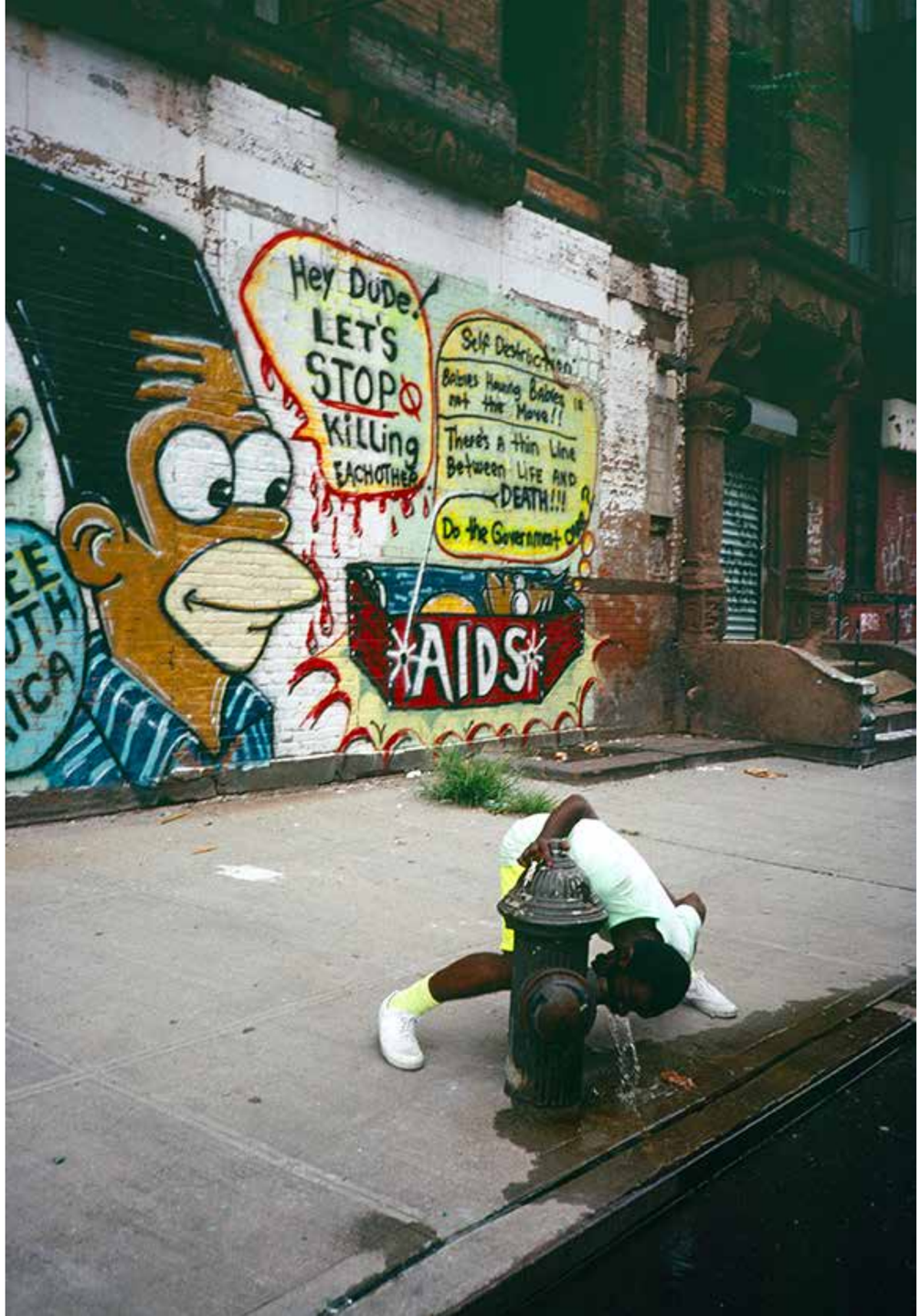
Beaucoup de ces gangs ont autrefois été détruits par l'héroïne ; la presse a révélé que la police avait vendu de l'héroïne et inondé le ghetto de cette drogue à une époque où certains gangs s'étaient politisés. C'est encore une fois la politique du « diviser pour régner » utilisée contre un peuple colonisé.

Pourtant, je connais suffisamment les Blancs pour croire que, à l'exception de quelques opérations « Cointelpro » du FBI, il n'y a pas de complot contre les Noirs. Cela n'est pas nécessaire puisque notre racisme « innocent » quotidien, nos activités quotidiennes et nos vibrations de race supérieure fonctionnent aussi efficacement que la conspiration la mieux orchestrée. Lorsque j'ai rendu visite à l'homme le plus riche du monde, Paul Getty, dans sa luxueuse demeure, j'ai vu parmi ses motifs préférés une représentation artistique des opprimés se battant entre eux.

« Freddy is dead »
– chanson de Curtis Mayfield
– illustrée







1989 -
Harlem



1995 - Queens, NY

« Et quand nous parlons, nous avons peur que nos paroles ne soient ni entendues ni bien accueillies, mais quand nous nous taisons, nous avons toujours peur. Il vaut donc mieux parler en nous rappelant que nous n'avons jamais été destinés à survivre. »
- A Litany for Survival d'Audre Lorde

Au début des années 80, j'avais compté vingt-deux amis qui avaient été assassinés. Après cela, j'ai perdu le compte.

Simon Williams — qui avait joué avec mon fils de six ans dans le ghetto d'Astoria en 1986 — est devenu la quatrième personne de sa famille que je connaissais à être tuée.

Lors de ses funérailles en 1995, le pasteur, mi-tragédien mi-comédien, a commencé par : « Nous avons atteint les ténèbres où nous ne pouvons plus pleurer notre douleur. Ri-ons-en. » Lorsqu'il a commencé à raconter des blagues, les 150 personnes présentes ont rapidement éclaté de rire, y compris la sœur de Simon, Catherine, que l'on voit ci-dessous. Mais lorsque je suis revenu quelques mois plus tard pour lui remettre mes photos, elle aussi avait disparu — tuée par des balles perdues dans une épicerie, avec plusieurs autres personnes.
Catherine est devenue la cinquième victime d'un meurtre dans la famille de Lela Taylor.



1995 – Queens, NY
– Cathrine et son mari
lors des funérailles



Parmi les Eloi et les Morlocks

Ou Luc 9, 3-5 : « Ne prenez rien pour le voyage : ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, ni chemise de rechange. Dans quelle maison que ce soit où vous entrerez, restez-y jusqu'à ce que vous quittiez cette ville. Si les gens ne vous accueillent pas, quittez leur ville et secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. »

« Le ghetto est une construction sociale, le fruit de la négligence et de la peur. Les personnes qui y vivent sont aussi complexes et aux multiples facettes que partout ailleurs. Leurs histoires méritent d'être racontées, avec dignité et sans préjugés. » - Colson Whitehead

En Caroline du Nord, un millionnaire chez qui je séjournais souvent m'a prêté une de ses voitures – une grosse Buick – afin que je puisse atteindre les routes secondaires les plus reculées où il était impossible de faire du stop. Après avoir vu beaucoup de misère, j'arrivai à Wilmington ce soir-là. J'avais entendu parler de troubles raciaux dans cette ville et, comme toujours dans une nouvelle ville, je commençai par le bas en me rendant à pied dans les quartiers les plus malfamés.

Je me suis garé loin – on ne peut pas communiquer avec les gens si on arrive en voiture –, j'ai attrapé mon sac à bandoulière et j'ai marché comme si je venais d'arriver en ville en auto-stop. Je me suis dirigé vers l'un des bars noirs les plus malfamés de la rue principale. J'adore ces bars-grills miteux avec leurs bocaux de pieds de porc et de piments marinés, où je passe souvent des heures à m'imprégner de la vie qui m'entoure. Mais ce soir-là, les choses ont mal tourné.

Vers onze heures, dans l'obscurité totale, je suis arrivé sur place. Devant l'entrée se tenaient les habituels petits malfrats. Ils ont souvent l'air dangereux avec leurs lunettes de soleil, mais si on les traite correctement, ils ne sont pas si méchants. J'adore vraiment le défi de découvrir l'être humain qui se cache derrière ces lunettes de soleil. C'est quitte ou double : un faux pas peut signifier la mort.

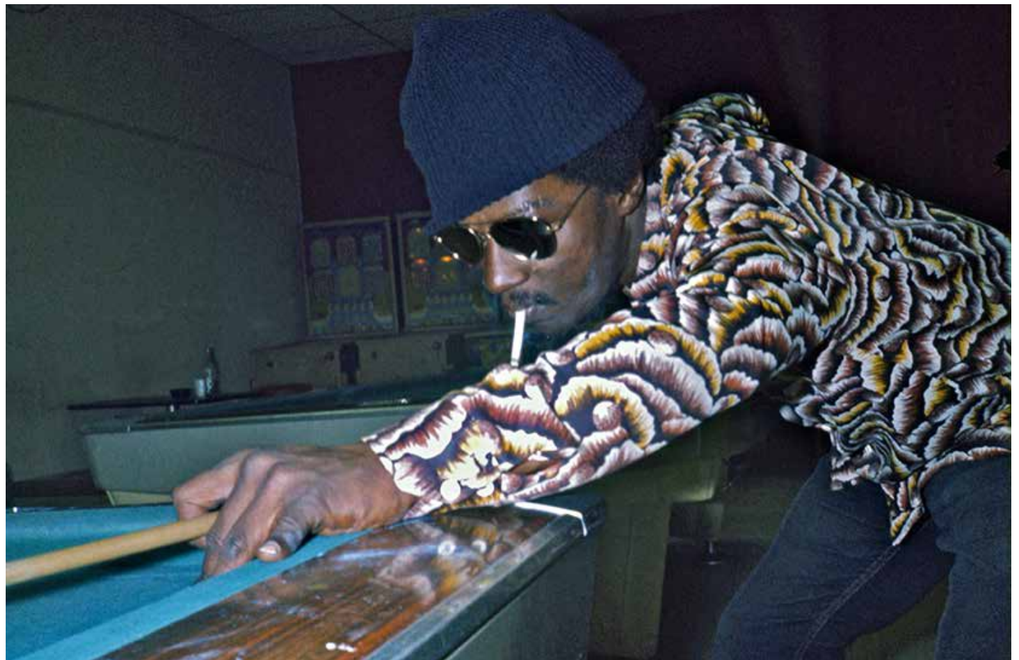
Comme tous les criminels, ils sont extrêmement timides et réagissent de manière spontanée et nerveuse. Ma règle d'or est que plus leurs lunettes de soleil sont foncées, plus ils ont peur – de moi et les uns des autres. Pourtant, une fois la confiance gagnée, et les lunettes de soleil retirées autour d'une bière ou d'un joint, ils se révèlent être des gens fantastiques prêts à tout pour vous.

C'est pourquoi je les recherche toujours en premier dans une nouvelle ville – ils ont des contacts partout. Je suis toujours totalement honnête avec eux, je ne prétends jamais être autre chose que ce que je suis, je n'imite jamais leur langage ni ne leur sors ces conneries sentimentales de Blancs du genre « on est frères » qu'ils ont trop souvent entendues. Ils sont profondément paranoïaques, avec peu de confiance dans les Blancs, dans leur propre peuple — ou en eux-mêmes.
Ils ont été piétinés toute leur vie et une telle oppression ne peut être surmontée par de faux discours de « fraternité ».
Mais si vous parlez en toute honnêteté, ils commencent à voir qui vous êtes et ce que vous voulez. Ils ont besoin de savoir exactement à qui ils ont affaire. C'est ce désir qui explique pourquoi de nombreux Noirs préfèrent un raciste du Sud à un libéral du Nord : le raciste est honnête au sujet de sa haine ; le libéral dit une chose et en fait une autre.
Avec mes photos et mes récits détaillés d'autres ghettos, il n'est généralement pas difficile de les convaincre de mon identité (quand je la connais moi-même). Ils ne sont jamais tout à fait convaincus que je ne suis pas un flic infiltré, mais ils prennent presque toujours le risque. Chaque personne aspire à être humaine dans ce système.
Quand on laisse tomber le masque, on risque d'être blessé. Le capitaliste comme le criminel sont tellement déformés par leurs rôles quotidiens qu'ils éprouvent un besoin indicible de bonté humaine — et le vagabond leur donne une chance de l'exprimer, puisqu'il se tient complètement en dehors du système.

Pour obtenir de quoi manger ou un endroit où dormir, le vagabond doit toujours s'adresser au « bien » (à l'humain) qui se trouve chez le capitaliste ou le criminel, et lorsqu'il réalise pour la première fois que cela est toujours possible, il ne peut plus les condamner en tant que « capitalistes » ou « criminels », mais en conclut qu'ils ont tous la possibilité d'agir selon un système autre que celui qui les régit habituellement. Ainsi, le vagabond commence plutôt à condamner le système contre lequel il doit toujours lutter pour survivre.
(Peut-être à l'extérieur)
C'est pourquoi même les pires criminels saisissent généralement cette chance avec moi. À mesure que la méfiance s'estompe et que les bières coulent à flots, nous tombons souvent éperdument amoureux l'un de l'autre grâce à l'admiration mutuelle que nous portons aux rôles que nous jouons. Ils me demandent toujours ce que j'ai appris des autres criminels, et plus je décris d'arnaques, plus nos liens se resserrent. Mais lorsque nous échangeons des moyens de « se procurer » (tout ce dont le criminel a besoin : héroïne, voiture, arme, femme ou vin), j'essaie toujours de replacer cela dans un contexte politique.

1975 - Tenderloin, San Francisco







1975 - Tenderloin, San Francisco

Souvent, les événements de la nuit deviennent de plus en plus criminels. Je sais que pour trouver un endroit où dormir vers le matin, je dois montrer que je suis avec eux jusqu'au bout. Ainsi, la première nuit dans une nouvelle ville apporte rarement beaucoup de sommeil. Mais la confiance que je gagne ainsi me donne accès aux autres cercles du ghetto, car les familles et les amis des criminels ne sont pas nécessairement des criminels eux-mêmes.

Mais cette nuit-là, à Wilmington, quelque chose a mal tourné. J'ai ressenti les vibrations hostiles habituelles à la sortie du bar, mais il n'y avait aucun moyen de briser la glace. Rien de ce que je disais ne passait. Au lieu de cela, ils ont commencé à me menacer : « On est des militants — dégage d'ici ou t'es un homme mort. »
J'étais abasourdi que ma philosophie de survie m'ait fait défaut ; mes genoux se sont mis à fléchir. J'ai soudainement senti que j'avais perdu le contrôle et j'ai abandonné. J'ai continué à marcher dans la rue principale, puis j'ai bifurqué vers un « HLM » non éclairé pour rejoindre ma voiture par un autre chemin.

Mais ils se sont lancés à ma poursuite — ces logements sociaux étaient clairement leur territoire. J'ai commis l'erreur de m'enfoncer plus profondément, en essayant de me cacher. Sous un buisson, je les ai regardés se déployer — ils étaient une douzaine environ. Tremblant, réalisant que je n'avais aucune chance, je me suis précipité dans une ruelle sombre pour me rendre. J'ai été immédiatement encerclé, des couteaux et des armes pointés sur moi de tous côtés.
À partir de ce moment, je ne me souviens que de fragments. J'ai commencé à débiter des mots, disant quelque chose comme : attendez, laissez-moi vous montrer mes photos, vous expliquer pourquoi je suis ici, et si ça ne vous plaît pas, vous pouvez me tuer. Je ne sais pas si cela a fait pencher la balance. Mais après avoir longuement crié pour savoir ce qu'ils devaient faire de moi, ils m'ont conduit dans la rue principale, les armes pointées dans mon dos. Je tremblais à l'idée que quelqu'un puisse appuyer sur la gâchette par accident.

Ils m'ont dit de marcher tout droit sur la route jusqu'à ce que je sois hors de la ville. Pour retourner à ma voiture, je devais désormais marcher trois kilomètres aller et trois kilomètres retour sur une rue parallèle. J'ai pensé à appeler un taxi ou la police, mais j'ai abandonné l'idée : je n'avais pas d'argent, et être vu avec les flics les aurait convaincus que je n'étais vraiment pas de leur côté. J'ai donc couru d'arbre en arbre dans l'obscurité pour éviter d'être vu depuis les voitures — car ça aurait pu être eux. La scène ressemblait à *In the Heat of the Night*, mais avec les races inversées.
Je suis rentré sain et sauf et j'ai filé hors de la ville. J'en avais assez de rester dans le ghetto pour cette nuit-là. J'ai analysé plus tard ce qui n'avait pas fonctionné. J'avais été malhonnête avec les criminels : j'avais prétendu être un pauvre vagabond ayant besoin d'un endroit où dormir, mais j'avais une voiture cachée à proximité et je savais que je pouvais y dormir si nécessaire. Comme je n'avais pas été tout à fait honnête, je n'avais pas pu faire la bonne impression nécessaire pour les amener à s'ouvrir.
Je me suis rendu en voiture dans une communauté blanche voisine. Après cette expérience sinistre, j'ai senti, comme souvent lors de mes voyages, que quelque chose de fantastique allait se produire ensuite. Quand on est au plus bas, on est ensuite propulsé très haut — tout comme deux semaines plus tôt, j'avais gelé pendant des heures dans une tempête de neige en Virginie-Occidentale pour finir chez les Rockefeller le soir même. Sans ce fatalisme de vagabond, on est perdu : grâce à sa conviction, on dégage une forte énergie positive qui aide à créer la situation favorable dont on a besoin.
Quoi qu'il en soit, lorsque je suis entré ce soir-là dans un bar de Wrightsville Beach, je n'ai pas été surpris qu'une jeune femme adorable s'approche, tire sur ma barbe et me demande qui j'étais. Les choses se sont enchaînées rapidement et elle a commencé à me faire boire du vin. Quand on est complètement seul au monde, on tombe facilement amoureux ; mais quand on a frôlé la mort une heure plus tôt, ce sentiment devient totalement bouleversant.
Je me serais attaché à n'importe qui m'aurait témoigné de la chaleur ce soir-là. L'une de ses premières questions fut de savoir si j'avais un endroit où loger. Quand j'ai répondu non, elle a immédiatement insisté pour que j'emménage chez elle. Elle me donnerait tout l'argent dont j'avais besoin et une carte de crédit pour l'essence de la voiture. Elle appartenait à l'une des familles les plus riches d'Amérique : la brasserie Schlitz. Je n'oublierai jamais cette nuit-là.
D'habitude, je suis impuissant la première nuit avec une nouvelle femme, mais cette expérience violente occupait encore mes pensées et tout s'est passé comme il se devait.

C'était comme cette fois à la Nouvelle-Orléans où Mary Ann Westbury et moi avons vu notre ami en tuer un autre en jouant au billard, et où, après, nous sommes rentrés chez nous et avons fait l'amour toute la nuit.
Le sexe et la violence sont intimement liés ; j'ai l'impression que bon nombre de mes aventures amoureuses aux États-Unis ont été précédées — ou suivies — par de la violence. Mon amour pour ce pays est peut-être de même nature.
Cette nuit-là, nous sommes tombés tellement amoureux qu'elle a immédiatement commencé à parler de mariage. Une fois mariés, je recevrais 50 000 dollars, puis 30 000 dollars par an. « Je veux un enfant avec toi », m'a-t-elle dit. Les premiers jours, j'étais moi-même tellement convaincu que j'allais me marier que j'ai commencé à écrire à tous mes amis que « j'avais enfin trouvé la bonne ».

J'étais fasciné par ses manières de la haute société. Elle dépensait l'argent comme de l'eau ; en une semaine, nous avions dilapidé des centaines de dollars et elle a dû télégraphier à son père en Europe pour en demander davantage. J'aimais aller dans les meilleurs restaurants — homard, steak — après des mois de cuisine afro-américaine.
Mais j'insistais toujours pour poursuivre mes explorations et je partais en voiture pendant la journée pour photographier la famine dans l'est de la Caroline du Nord. Un expert en géophagie m'avait parlé des mangeurs de terre de cette région. Le jour, je photographiais la famine ; la nuit, je me gavais de steaks. Un jour sur deux, je devais passer du temps avec ma fiancée sur une île voisine, réservée aux riches. Un garde sur le pont empêchait les Noirs et les pauvres d'approcher. Nous vivions dans une grande villa et passions nos journées à paresser sur la plage.
C'est là que j'ai commencé à me désintéresser d'elle : je m'ennuyais à mourir, tout simplement. Au début, elle s'intéressait un peu à mon « passe-temps », mais très vite, son opinion sur les Noirs, qu'elle considérait comme des sous-humains, est devenue évidente.
Je suis souvent tombé amoureux de racistes du Sud à cause de leur exotisme et de leur charmant dialecte, ainsi que de ma fascination pour la personne qui se cache derrière la relation maître/esclave, mais j'ai peu à peu compris qu'on ne pouvait pas fonder un mariage là-dessus.
J'ai commencé à sentir que tout enfant que nous aurions serait davantage le fruit de la violence que de l'amour. Quand je lui ai demandé ce qu'elle ferait si nous nous séparions, elle m'a répondu : « Ne t'inquiète pas, j'ai assez d'argent. Je peux me faire avorter quand je veux. » Elle était follement amoureuse de moi, mais je reprenais pied dans la réalité. Quand, peu après, elle a dû se rendre aux Galápagos pour observer les tortues et qu'elle a voulu que je l'accompagne, j'ai d'abord été tenté, mais j'ai fini par dire non.



1974 - Charleston, SC

Ça ferait du bien de la voir à un peu de distance et de me calmer. Elle m'a demandé de revenir pour son anniversaire, ce que j'ai promis de faire.
J'ai fait du stop sur plusieurs milliers de kilomètres pour revenir ce jour-là ; je suis arrivé à midi et j'ai pensé qu'elle serait heureuse. Mais elle était simplement allongée sur son lit, froide et distante. Elle avait passé de belles vacances avec les tortues, mais avait commencé à sentir que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Elle était allée en Équateur pour se faire avorter — une procédure coûteuse et difficile « dans ce pays catholique primitif ».
Désormais, elle n'éprouvait plus aucun sentiment pour moi. Je la trouvais superficielle, mais j'avais moi-même été superficiel. J'étais à la fois profondément blessé et très soulagé, je lui ai dit au revoir et je suis retourné dans le ghetto de Wilmington pour essayer à nouveau d'y vivre.
Je me suis rendu dans le même bar — cette fois-ci en plein jour — et j'ai offert une tournée de Schlitz aux habitués avec l'argent qui me restait de mes jours de luxe. Et cette fois-ci, j'étais accepté, et il y avait des bavardages, des discussions et une chaleur sans pareille. C'est à cette époque que Schlitz a lancé son nouveau slogan : « Seul l'amour est meilleur que la Schlitz. » Chaque fois que je le voyais à travers le pays, je pensais à Wilmington et à sa haine raciale violente.

Résumé des lettres

Post-scriptum : J'omets le nom et les photos de la femme de Schlitz car, au cours des années 80, ses parents m'ont dit qu'elle venait de se suicider. J'ai trouvé étrange que les deux seules de mes anciennes petites amies qui se soient ensuite donné la mort aient toutes deux été millionnaires



Both 1974 - Harlem, NY

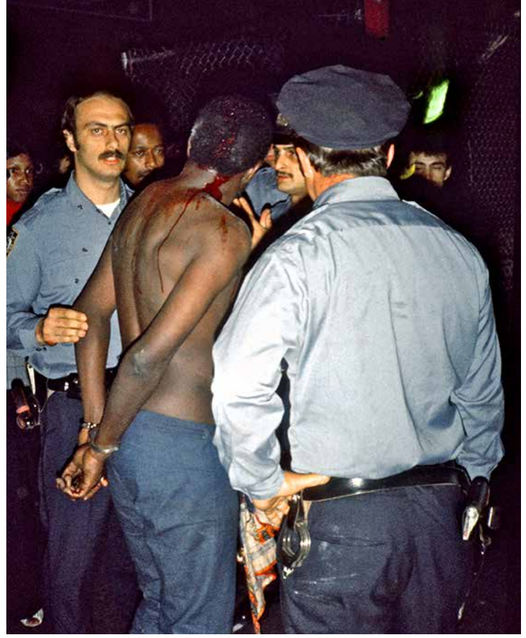


1974 - NYC

A droite:

New Orleans

et 1973 - NYC





Tu me l'as expliqué, je dois l'admettre,
un long discours sur le « no knock »
légiféré pour les gens que tu as toujours détestés
dans ce trou infernal que toi/nous appelons notre foyer.
NO KNOCK, dira l'homme, pour protéger les gens d'eux-mêmes.
Qui va me protéger de toi ?
Pas de frappe, la tête qui se balance, entrée choquante, coups de feu, jurons,
meurtres, pleurs, mensonges et le fait d'être blanc.
« NO KNOCK » a dit à mon frère Fred Hampton
des impacts de balles partout.
Mais si tu es un « no knocker » avisé, tu diras à tes
lacais qui frappent : « Pas de frappe sur la tête de mon frère
pas de frappe sur la tête de ma sœur
et double-verrouille ta porte
car quelqu'un pourrait bien venir SANS FRAPPER… Pour toi !

À la recherche de la bonté intérieure derrière les ombres de la colère

« La brutalité policière n'est pas une aberration, c'est une caractéristique du système… Nous vivons dans un système où la police peut enfoncer votre porte, vous tuer dans votre sommeil et s'en tirer à bon compte. » - Assata Shakur, poète et militante politique.

En tant que membre de l'Armée de libération noire (BLA), elle a été condamnée pour le meurtre d'un policier, mais s'est évadée de prison. Elle est morte à Cuba, en tant que fugitive. Elle a été la première femme à figurer sur la liste des terroristes les plus recherchés du FBI

« Le maintien de l'ordre dans nos communautés s'est profondément militarisé, générant peur et ressentiment au lieu de sécurité et de confiance. » - Michelle Alexander dans « La couleur de la justice »

Le crime des pauvres — tout comme l'exploitation des riches — est presque impossible à photographier. On peut enregistrer les résultats, mais rarement le processus. En général, je passais plusieurs jours avec les criminels avant de les photographier. Pour survivre, je devais garder une foi inébranlable dans la bonté intérieure de ces enfants de la colère, en cherchant à atteindre l'être humain qui se cachait en eux, loin des rôles que le système leur imposait.

Chaque fois que je photographiais leurs activités louches, je me retrouvais à m'identifier davantage à leur environnement qu'à leur humanité. Ce faisant, je trahissais, à ma manière, la confiance qu'ils plaçaient en moi. Je voulais photographier le crime du point de vue du criminel, mais dès que je prenais du recul pour le documenter, je n'étais plus « l'une des leurs ». La violence du système était plus facile à photographier que sa contre-violence.

Je me suis retrouvé pris dans une fusillade entre la police et des criminels à Harlem. Un policier s'est précipité et a utilisé l'embrasure de ma porte comme position de tir, me plaçant, du moins photographiquement, du côté de la police. C'est dans des moments comme celui-ci que j'ai commencé à comprendre les réactions brutales – mais tragiquement humaines – de la police. Leurs attitudes racistes et leur manque de compréhension de la vie dans les ghettos comptent parmi les raisons des accusations virulentes de brutalité policière. La société a formé la police à s'attendre au pire au lieu de communiquer avec le bien qui réside dans les gens. Ainsi, ils tirent souvent avant de poser des questions.

Porter des armes dans un ghetto est, en soi, un acte de violence. Cela montre que vous n'avez aucune confiance dans les personnes que vous surveillez — et cette méfiance engendre la contre-violence. Au cours de mes deux premières années en Amérique, je portais en moi ma propre peur blanche intériorisée — l'ingrédient central de tout racisme. Jusqu'à ce que j'apprenne la communication non violente et une façon plus positive de penser à mes semblables, j'étais constamment malmené par les Noirs.
Ainsi, si la police ne s'appuie que sur le négatif chez les gens, elle le renforce inévitablement. Si, au contraire, elle arrivait sans armes et le visage ouvert, elle aurait une chance de faire ressortir la bonté que j'ai toujours réussi à trouver — même chez les « pires types » qui pourraient tuer pour un dollar, ou pour un appareil photo. Au lieu de cela, la police crée un climat de peur des deux côtés, rendant la brutalité inévitable. Et jusqu'à ce que le récent afflux de preuves vidéo oblige à rendre des comptes, la plupart des violences policières étaient sanctionnées par les autorités blanches. De nombreux États autorisent encore la police à faire irruption dans les maisons sans frapper. Beaucoup d'innocents sont morts de cette manière.

« No knock » – chanson de Gil Scott-Heron – illustrée



Black Lives Matter : l'amour de James et Barbara

« Je ne peux pas respirer. S'il vous plaît, je ne peux pas respirer. »
- George Floyd

Un jour, j'ai vu dans le New York Times une photo du maire Lindsay offrant des fleurs à un policier « héroïque » alité à l'hôpital. On disait que le policier avait été blessé par balle alors qu'il « pénétrait dans un appartement ». Je voulais savoir ce qui s'était réellement passé et j'ai passé plusieurs jours dans le Bronx à rechercher les proches et l'appartement. Peu à peu, la vérité a émergé.

James et Barbara formaient un jeune couple noir vivant à Fort Apache, alors le pire quartier des États-Unis, près de Fox Street dans le South Bronx. Un jour, ils ont entendu des cambrioleurs sur le toit et ont appelé la police. Deux agents en civil sont arrivés et ont enfoncé la porte sans frapper. Pensant que les cambrioleurs étaient en train de s'introduire chez eux, James a tiré sur la porte. Les policiers ont riposté et l'ont tué. Barbara s'est enfuie en hurlant dans l'appartement du voisin. Quand je me suis rendu au 41e commissariat, ils ont confirmé l'histoire et admis qu'il y avait eu « une petite erreur », mais ont insisté sur le fait que James « l'avait bien cherché » en possédant une arme non enregistrée.

Je m'étais tellement habitué à ce genre de logique américaine que je ne ressentais aucune indignation particulière envers le policier — seulement qu'il avait tort. Comme j'avais passé beaucoup de temps à rassembler les faits, j'ai décidé d'assister également aux funérailles. J'ai emprunté une chemise correcte et je suis arrivé au funérarium avec environ une heure d'avance. J'ai pris quelques photos de James dans son cercueil. Il était très beau. J'ai admiré l'excellent travail que le croque-mort avait réalisé avec du plastique pour combler les impacts de balle. Les croque-morts noirs sont des artistes dans ce domaine sinistre ; ils parviennent même à donner un air parfaitement normal à des personnes qui ont eu les yeux arrachés.

Comme les corps noirs arrivent dans tous les états possibles, ils font appel à toute la palette de matériaux. James, cependant, ne m'a guère impressionné ; j'avais déjà vu tant de jeunes cadavres noirs. Je me demandais simplement pourquoi il n'y avait pas de couronne de fleurs de la part de la police. J'ai attendu environ une heure, qui allait être la dernière heure normale de cette journée. Pas plus de dix personnes sont venues, toutes surprises de voir un homme blanc là. Un jeune homme a murmuré qu'il était « inconvenant » pour une personne blanche d'assister à ces funérailles. Soudain, des cris terribles ont éclaté dans la salle. Trois hommes ont porté Barbara à l'intérieur, ses jambes traînant sur le sol, incapable de marcher.

C'était une grande et belle femme à la peau claire, mais ses cris m'ont fait frissonner. Je n'avais jamais entendu auparavant des cris aussi atroces et remplis de douleur. Lorsqu'elle a atteint le cercueil, c'est devenu insupportable.
Ce fut la seule fois en Amérique où je fus incapable de prendre des photos. J'avais déjà pris des photos les larmes coulant sur mes joues, mais je m'étais toujours maintenu à une telle distance de la souffrance que j'avais pu l'immortaliser.
Lorsque Barbara s'approcha du cercueil, elle se jeta sur le corps de James, hurlant d'une voix qui transperçait la moelle et les os : « James, réveille-toi, réveille-toi ! », encore et encore.
Les gens ont essayé de l'éloigner, mais Barbara ne remarquait rien. À ce moment-là, j'étais convaincu que James allait se relever.
Au milieu de toute la souffrance que j'avais vue en Amérique, j'avais souvent perçu une certaine hypocrisie ou une certaine superficialité, ce qui me permettait de m'en distancier.
Barbara m'a fait perdre pied. Tout tournait devant mes yeux et soudain, je me suis retrouvé à courir, en pleurs, hors du funérarium. J'ai couru pendant des pâtés de maisons, en pleurant sans pouvoir m'arrêter, à travers des rues où neuf personnes sur dix meurent d'une mort non naturelle. Des criminels se tenaient sur le pas des portes, mais je les ai bousculés en passant, trébuchant sur des poubelles et des bouteilles cassées. C'est un miracle que personne ne m'ait agressé — ils ont dû supposer que je venais juste d'être agressé.
Devant l'immeuble de James et Barbara, toujours en pleurs, j'ai demandé à des enfants si quelqu'un se trouvait dans l'appartement « de l'homme qui s'était fait tirer dessus l'autre jour ». Ils m'ont demandé si je parlais de l'homme abattu de l'autre côté de la rue la nuit précédente. Non, c'était dans cet immeuble, ai-je répondu. Mais ils n'avaient pas entendu dire que quelqu'un s'était fait tirer dessus dans leur immeuble.
Ils habitaient au troisième étage ; James et Barbara au sixième. À l'étage, j'ai trouvé l'appartement vide — des cambrioleurs l'avaient déjà saccagé, seuls quelques bouts de papier jonchaient le sol. Ce vide m'a fait sangloter encore plus fort. Des impacts de balles criblent le mur du salon où James était assis, bien que seules deux se trouvaient dans la porte que la police avait enfoncée. Comme tous les New-Yorkais, ils avaient trois serrures à la porte et une barre épaisse fixée au sol pour empêcher les criminels de la forcer — une précaution que la police elle-même recommande.

James et Barbara avaient tellement peur de la criminalité qu'ils avaient installé des barreaux d'acier aux fenêtres, bien qu'ils vivaient au sixième étage sans issue de secours. La cour était recouverte d'un mètre de déchets jetés par les fenêtres.



1974 – Bronx, New York – L'appartement de James et Barbara

James et Barbara vivaient ici depuis l'âge de seize ans avec leur fille de quatre ans. Au bout de quelques heures, je me risquai à sortir à nouveau. J'avais tellement pleuré que j'avais un mal de tête lancinant. Les sanglots revinrent par vagues tout au long du trajet jusqu'à Manhattan. Lorsque j'arrivai devant un cinéma, j'y entrai sans réfléchir. Le film était Sounder, une histoire romancée d'une famille noire dans la Louisiane des années 1930. Il y avait un sentiment écrasant d'amour et de solidarité au sein de la famille, mais à la fin, le père fut emmené par les autorités blanches et envoyé dans un camp de travail pour avoir volé un morceau de viande.

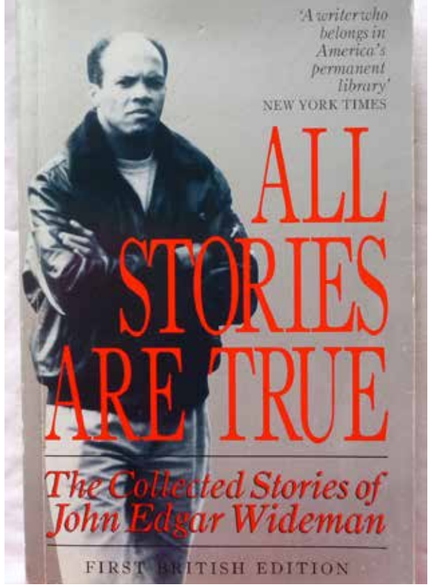
Le film hollywoodien idéalisait la pauvreté ; après plusieurs années dans un camp de travail, le père revint auprès de sa famille, afin que le film ait une fin heureuse. Ce n'était pas le genre de pauvreté que j'avais rencontrée dans le Sud. Seules les scènes qui me rappelaient James et Barbara m'ont fait pleurer. Après cela, je me suis dirigée vers Broadway. Une vieille femme noire chez qui j'avais séjourné dans le nord du Bronx m'avait donné dix dollars pour m'acheter des vêtements de funérailles. Elle avait d'abord soupçonné que j'étais une flic infiltrée et avait passé des heures à appeler les commissariats pour leur demander pourquoi on avait envoyé une flic infiltrée chez elle. Une fois convaincue du contraire, elle était folle de joie, m'a glissé les dix dollars dans la main, m'a fait promettre de revenir, et a même téléphoné à sa fille en Alaska pour que je puisse lui parler.

Il me restait encore un peu d'argent et, dans mon état étrange, je suis entré dans un autre cinéma de Broadway et j'ai vu Farewell, Uncle Tom — une représentation brutale de l'esclavage réalisée par des non-Américains (en Italie), qui ne romantisait donc pas l'esclavage. Les ventes aux enchères d'esclaves, les instruments de torture, les hommes vendus loin de leurs familles — certaines scènes m'ont presque fait vomir. Comment tout cela a-t-il pu être autorisé il y a seulement cent ans ? J'ai regardé à plusieurs reprises autour de moi dans la salle, terrifié à l'idée qu'il puisse y avoir des spectateurs noirs. Mais il n'y avait que deux autres personnes.
En sortant, un jeune homme noir se tenait sur le trottoir, des lunettes de soleil sur le nez. Je l'ai longuement regardé. Je ne comprenais pas pourquoi il ne m'avait pas renversé.

Pendant des jours après cela, j'étais une loque. Je n'oublierai jamais ce jour-là, une page complètement blanche dans mon journal. Une année entière s'est écoulée avant que je trouve le courage de rechercher Barbara. À la cuisine de l'hôpital des anciens combattants où elle travaillait, une femme plus âgée est sortie pour me parler. Elle m'a dit qu'elle était la tutrice de Barbara, car celle-ci n'était plus elle-même depuis les funérailles : renfermée, silencieuse, ne parlant plus.



1974 - Bronx, NY



Je lui ai demandé comment elle était avant. La femme a marqué une pause, puis m'a raconté, les larmes aux yeux, les quatre années pendant lesquelles James et Barbara avaient travaillé ensemble là-bas : toujours en train de chanter, toujours heureux, arrivant ensemble et repartant ensemble. Mais elle ne m'a pas laissé voir Barbara, car celle-ci ne souhaitait voir personne.
Une autre année s'écoula avant que j'envoie une lettre à Barbara depuis le Sud. Je supposais qu'à présent, Barbara s'était remise du meurtre de son mari et était retournée à l'hôpital. La même femme âgée vint à ma rencontre. Le temps semblait ne pas avoir passé. Elle me regarda intensément et soupira : « Barbara est devenue folle », dit-elle.
Barbara me suivait dans mes pensées partout où je voyageais. Mais un autre événement ne tarda pas à me marquer tout aussi profondément. Dans un ghetto de Floride, une femme blanche malheureuse avait grimpé sur un château d'eau et se tenait au bord, sur le point de se suicider. Une foule – majoritairement noire – s'était rassemblée en contrebas. La police et les pompiers la suppliaient de ne pas sauter, tandis que la foule lui criait de le faire. J'étais horrifié. Je leur ai crié en retour : « Arrêtez ça — laissez cette pauvre femme vivre ! » Mais leurs cris n'ont fait que s'amplifier. C'était la pire et la plus écœurante hystérie collective que j'aie jamais vécue. Puis soudain, ces cris se sont confondus dans mon esprit avec ceux de Barbara, lors de cette matinée inoubliable. Mes genoux se sont dérobés et je me suis enfuie aussi vite que je l'avais fait de la maison funéraire.
Dans cinq ans, j'essaierai de recontacter Barbara. Je dois revoir son visage un jour !

Résumé des lettres

John Wideman a écrit une nouvelle inspirée de mon histoire dans « a voice foretold » in "All stories are true":

« Le photographe est un grand voilier qui gîte, tangue, battu par les vagues, poussé par des vents fous. C'est mon guide. Un rocher que je veux serrer jusqu'à ce que le sang coule. Il connaissait cet endroit, savait qu'un meurtre y avait été commis. Maintenant, grâce à lui, je le sais. La preuve est dans ses photos. L'album/journal que j'ai commencé à feuilleter, puis que je n'ai plus pu lâcher, que j'avais besoin de serrer jusqu'à ce que le sang coule...

.....Dois-je croire ce qu'il dit ? Qu'il fait du stop du nord au sud, d'est en ouest, sillonnant le pays sans un sou en poche, réussissant tant bien que mal à manger, à trouver des endroits où dormir, à acheter des pellicules pour son appareil photo. Par tous les moyens possibles. En fonction de la bonté, de la méchanceté de ses semblables. Vagabonder, c'est ainsi que le photographe appelle cela. Tel un Œdipe antique et en haillons, les pieds enflés, errant à travers le pays, à la recherche d'un refuge.

Depuis combien de temps est-il sur la route ? Son air déjanté dit des années. Une vie qui mûrit... Mais ce n'est pas une histoire sur lui. Son accent à la Ingmar Bergman, cette intonation noire, ce zézaiement, ce lispement et cette danse qu'il imite dans son discours, sa démarche. Que j'imite à mon tour. Son American Pictures m'a amené ici. Je suis derrière lui. Je lui suis redevable. »



1975 - San Francisco, CA



1973 – Jersey City, NJ, avec le World Trade Center en arrière-plan

Pour lutter contre l'oppression, il faut connaître l'asservissement des deux peuples

« On ne peut pas combattre un ennemi qu'on ne comprend pas. » - Malcolm X

Le jour où je ne faisais plus qu'un avec la souffrance, je ne pouvais plus la décrire. Les cris au sein d'un système fermé se noient dans un vide dont le monde extérieur n'entend rien. Un policier blanc qui frappait une femme noire a été abattu dans un accès de rage par un jeune homme posté sur un toit.

En représailles, 5 000 policiers ont défilé dans le ghetto pour intimider ceux qui étaient déjà opprimés. Chaque fois qu'un policier est tué par un tireur noir, tout l'appareil du pouvoir colonial se met en branle.

Mais une tragédie plus profonde se cache derrière ces tristes meurtres de policiers. La veuve de l'officier, âgée de 26 ans, est issue, tout comme lui, de la couche la plus pauvre de la population blanche.

Cela n'excuse pas la brutalité policière, mais cela nous aide à la comprendre : ces Blancs, eux-mêmes exploités et opprimés, sont confrontés à des perspectives si sombres qu'ils se sentent souvent contraints de rejoindre les rangs des anciens esclavagistes.
Le racisme et la méfiance engendrés par leur propre éducation sous-stimulée et appauvrie sont intensifiés par leur nervosité à servir de force d'occupation dans une culture à laquelle ils n'appartiennent pas.

1973 - Jersey City, NJ

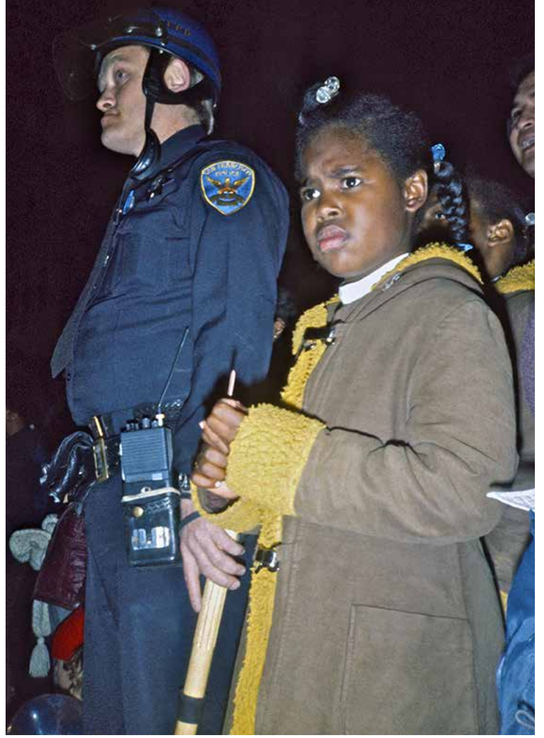




1975 - San Francisco



1972 - Miami



1975 - San Francisco

Voir l'humain derrière le système qui nous brise

« Le mouvement Black Lives Matter n'est pas une guerre contre les policiers, c'est une guerre contre un système d'oppression et de déshumanisation qui ronge ce pays depuis sa création. » — John Legend

Il est devenu courant d'attaquer la police, mais nous oublions qu'ils sont tout autant les victimes du système qu'ils en sont les représentants. Nous regardons leurs lèvres pincées et leurs visages endurcis et nous désespérons. On ne peut que déduire qu'ils seront à jamais marqués par l'amertume, la haine et l'appréhension. Mais se sont-ils assis devant le miroir de leur plein gré pour se forger ces visages ?

Ou ont-ils simplement été contraints à des vies qui ont figé leurs visages en un masque déformé de l'humanité ?

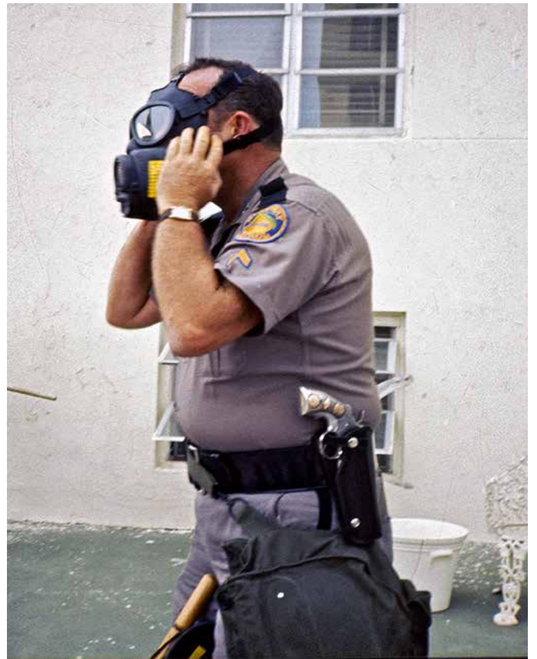
Oui, il est difficile de construire une société plus juste, car même envisager la possibilité d'un changement exige de la foi — foi en la bonté intérieure de l'humanité et en votre capacité quotidienne à voir au-delà des schémas de détresse qui nous définissent et nous paralysent tous.
Notre tâche n'est rien de moins que de transformer un système bâti sur notre douleur héritée afin que partout, les gens puissent retrouver leur pleine humanité. Ce faisant, nous pourrions même sauver la planète de sa plus grande oppression : la destruction de notre environnement, de notre climat et de l'avenir de nos enfants.
Je sais que je n'aurais jamais survécu parmi tant de personnes blessées en Amérique sans croire consciemment au bien qui réside en elles. Sans cette foi, le pire aurait prévalu — et cela m'aurait consumé.



1972 - Miami Beach, FL



1973 - Jersey City, NJ - 1972 - Miami Beach, FL





1971 - NYC



1971 - NYC



Les survivants d'Attica : (Photo : Police de l'État de New York)



1971 – Brooklyn, NY – Funérailles des victimes d'Attica

Au-delà de la haine :

voir l'humain derrière le masque du pouvoir

« Nous devons démanteler l'architecture de l'oppression. Nous devons démanteler les systèmes d'oppression. Nous devons démanteler les mentalités d'oppression. »
— Kimberlé Crenshaw

« Nous sommes capables de dépasser l'héritage de la souffrance et de construire un monde où toute vie est sacrée. » — bell hooks

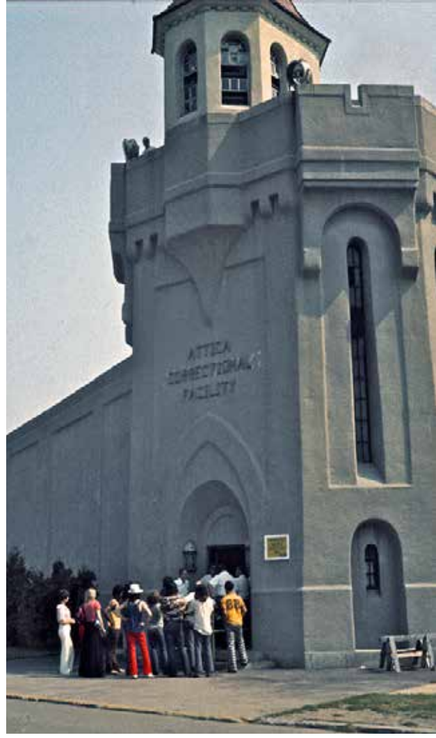
Mon parcours m'a appris que je ne peux plus haïr aucune personne, aucun groupe ni aucune classe — pas même les pires exploiteurs. Si je disais que je hais la famille Rockefeller, je mentirais. Oui, Nelson Rockefeller a ordonné le massacre d'Attica, tuant dix gardiens et 33 détenus qui réclamaient une réforme carcérale de base et d'être traités comme des êtres humains.

Et oui, j'étais présent aux funérailles collectives, j'ai entendu les Black Panthers armés crier « Mort à Rockefeller ! En prison les riches, liberté pour les pauvres ! », je connaissais des proches parmi les familles en larmes, et j'ai revu les bandes rouge sang du drapeau afro-américain. Même alors, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas haïr Rockefeller.

Car derrière le rôle auquel il a été élevé à croire et à jouer dans ce système se cache un être humain qui, dans d'autres circonstances, ne serait jamais devenu un « meurtrier » essayant désespérément de maintenir les détenus du ghetto à leur place.

Si nous pouvons voir que les classes défavorisées tuent parce que le monde a anéanti leur espoir, alors nous devons aussi voir que les classes supérieures tuent parce que le monde a nourri leur peur. Plus je me laissais endoctriner par les classes supérieures, plus leurs actions me semblaient raisonnables.

L'oppression est une arme à double tranchant ; elle blesse la main qui la manie et le cou qui la subit.



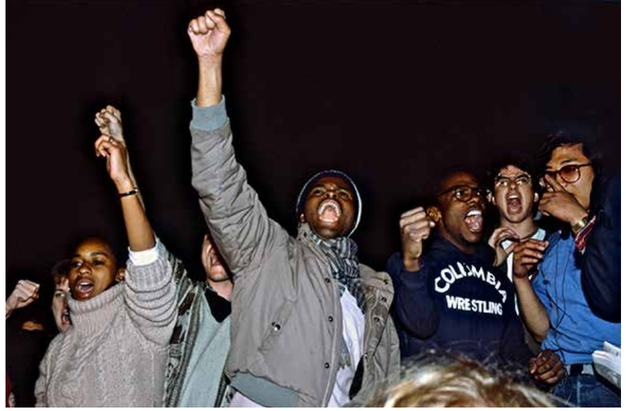
1974 – Prison d'Attica, NY
En bas 1971 -NYC







1991 - Washington, DC



1985 - NYC

Seul l’amour peut vaincre la haine

« On ne peut pas s’attendre à ce que le monde change si on ne change pas soi-même. »
- Solange Knowles

« L’amour est un acte de pardon sans fin. Le pardon, c’est renoncer à mon droit de te faire du mal parce que tu m’as fait du mal. »
—Beyoncé

Je mentirais si je prétendais ne pas m’être attaché à beaucoup de personnes que j’ai rencontrées dans la classe supérieure américaine. Quand je condamne la classe supérieure, c’est en réalité le système qui réside en chacun de nous que je condamne — le système qui a créé ces classes et enseigné à ses membres à voler et à tuer, non seulement aux États-Unis, mais aussi dans le tiers-monde. C’est un système inhumain, trop puissant pour être changé en s’attaquant uniquement à ses symboles.

Si j’avais haï les Rockefeller en tant que symboles, j’aurais nié la chaleur humaine et l’hospitalité qu’ils m’ont offertes en tant que vagabond, en dehors des rôles que la société attribue.
Plus je vagabondais en tant qu’outsider, moins je souhaitais réintégrer le système. Partout, il avait donné aux gens un faux visage. Plus ces masques déformés devenaient clairs, plus mon désir de passer derrière eux et de regarder à travers les fentes pour les yeux devenait fort.

Ce n’était jamais beau — seulement de la peur, de la haine et de la méfiance. Je n’avais aucune envie de me joindre à cette haine. J’ai appris qu’il est bien plus facile de haïr que de comprendre.

La haine se nourrit de jugements simplistes. La plupart des gens sont tellement rongés par la douleur de ne pas être à la hauteur des normes de leur milieu que réduire la réalité à des symboles leur semble plus facile que de la comprendre. En lisant un livre comme celui-ci, il est bien plus facile de haïr les Blancs que d’examiner les forces qui agissent en soi.
Ce n’est que lorsque nous reconnaissons que nous participons nous aussi à l’oppression que nous pouvons comprendre, remettre en question et transformer ce qui nous déshumanise tous.
J’ai survécu en marge du système parce que j’ai toujours cherché l’être humain derrière la fausse façade où je voyais la défaite de l’amour.
Moins il y avait de liens unissant une société saine, plus les masques que je devais percer pour survivre me semblaient pétrifiés et impénétrables.

Pourtant, même au cœur de l’oppression, il est possible de trouver de nombreuses nuances d’humanité. Même si l’amour est écrasé encore et encore, nous savons tous qu’il peut toujours jaillir à travers l’asphalte quand… où que ce soit…



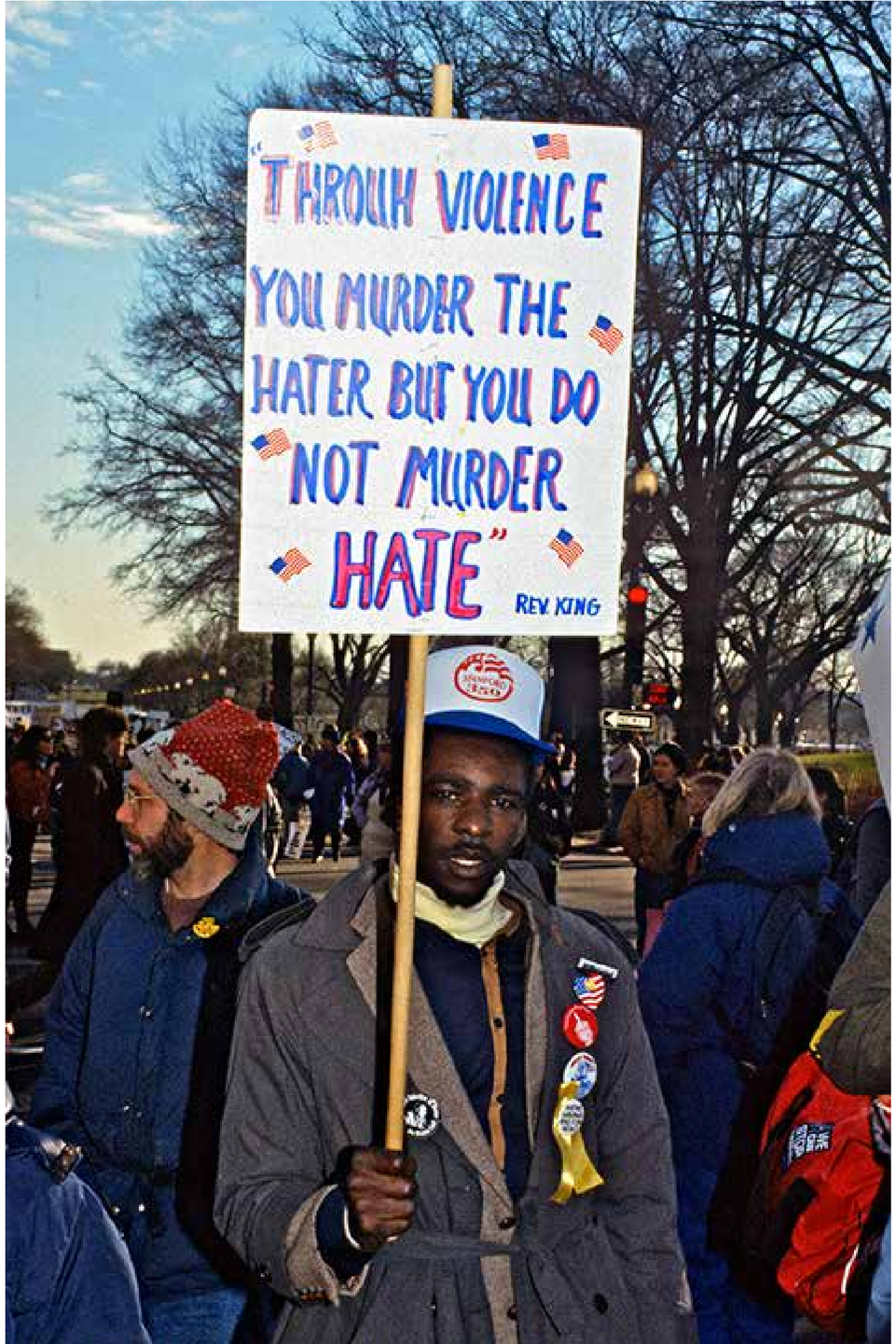
1990 - NYC

A droite - 1991 - Washington, DC

1991 - NYC



« You Sure Love to Ball » – chanson de Marvin Gaye – illustrée – suivie de scènes tournées à l’église





1991 - Bullock County, AL



1974 - Jersey City, NJ



1975 - Bullock County, AL

« Ce que les gens comprennent le moins, c'est que l'amour est la seule réponse sensée et satisfaisante au problème de l'existence humaine. » - James Baldwin

« Nos vies sont comme notre amour, à la fois féroces et tendres, un équilibre délicat entre beauté et douleur. » - bell hooks

« Notre amour est une force ouragan, une supernova, une force si puissante qu'elle courbe le temps et l'espace. » - Beyoncé

« L'amour est l'arme de l'avenir. C'est la seule armure qui vaincra la haine et la peur. »
- Tupac Shakur

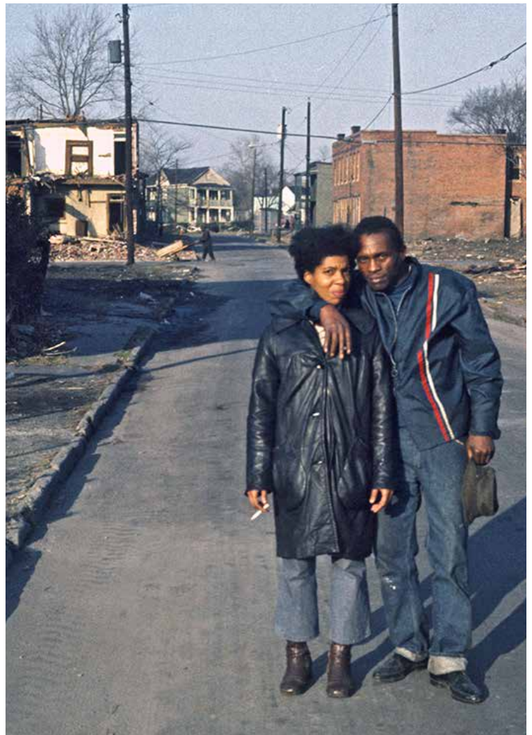
« L'amour noir est sans complexe, féroce et résilient. C'est une flamme qui brille de mille feux même dans les moments les plus sombres. » - Imani Perry

« L'amour noir n'est pas seulement un sentiment, c'est un engagement, un combat, une révolution. » - Janelle Monae,

1975 - Richmond, VA



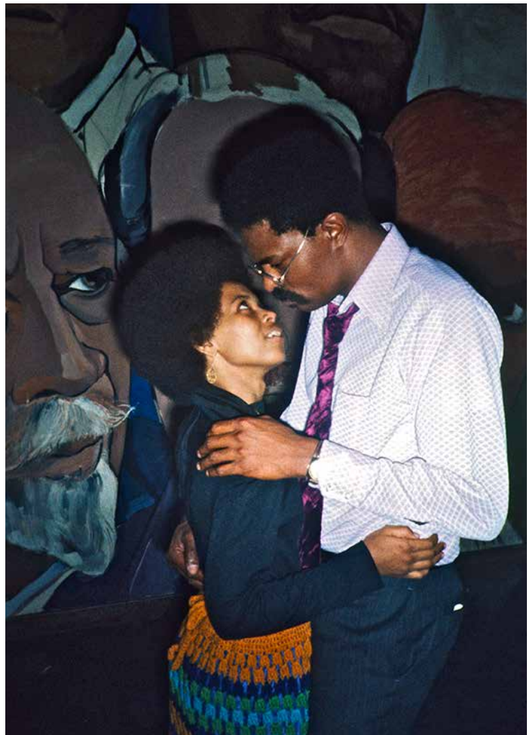
1974 - Norfolk, VA



2009 - Gainesville, FL

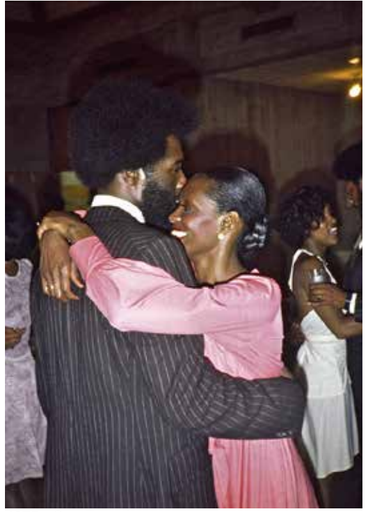


1973 – Harlem, New York. Le candidat à la vice-présidence du Parti communiste, Jarvis Tyner



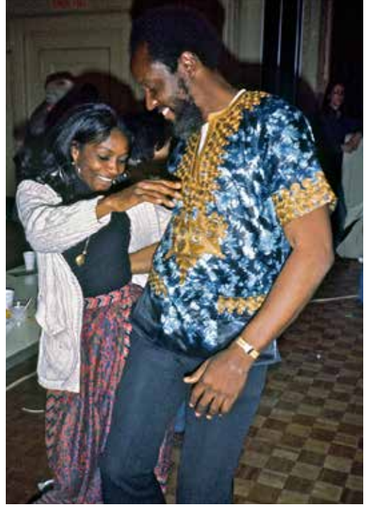


1975 – Philadelphie, PA – René Yates, voir l'histoire à la page 466

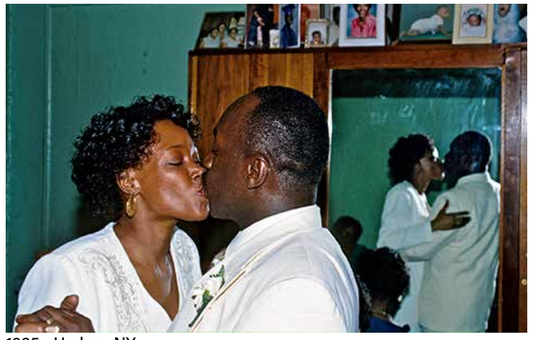


1975 - San Francisco

Des cœurs s'élevant au-dessus de l'asphalte dans l'esprit triomphant de l'amour noir



1975 - San Francisco



1985 - Harlem, NY



2012 - St. Francisville, LA

« Notre amour est une tapisserie tissée de fils de joie, de douleur, de résistance et de triomphe. » - Ta-Nehisi Coates

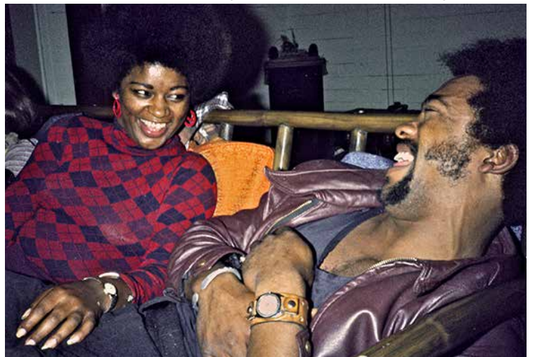
« Nous sommes dignes d'amour, méritons l'amour et sommes capables de donner de l'amour. Célébrons l'amour noir sous toutes ses formes. » - Chimamanda Ngozi Adichie

« L'amour noir est un phare d'espoir, un témoignage de la capacité de l'esprit humain à la résilience et à la joie. » - Kwame Alexander

1973 - Greensboro, NC



1973 – Zebulon, Caroline du Nord. C'est là que Caroline a été assassinée par la suite





1974 -
Abilene, TX

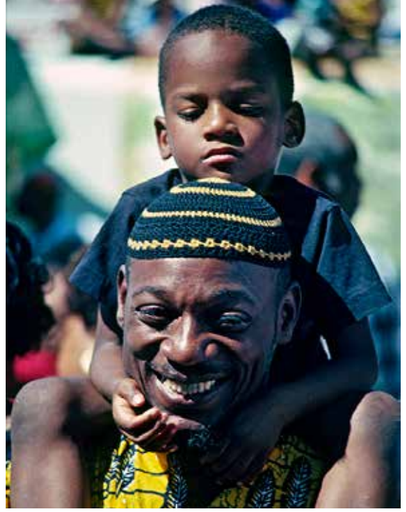
« L'amour noir, c'est la résistance. C'est le fait de se choisir soi-même, de se choisir les uns les autres, de choisir la joie et la défiance face à tout ce qui tente de nous abattre. »
- Yrsa Daley-Ward

« L'amour noir est beau, résilient et complexe. C'est un amour qui a traversé des siècles d'oppression et qui continue de s'épanouir. »
- Tressie McMillan Cottom

« L'amour noir est le fondement de notre communauté. C'est le carburant qui nous permet d'aller de l'avant. » - Beyoncé

2004 - NYC





À gauche:
1993 - Brooklyn, NY
À droite:
1985 - Harlem, NY



« L'amour noir est un refuge. C'est un espace sûr dans un monde qui semble souvent dangereux. » - Cleo Wade

« L'amour noir est un sanctuaire. C'est un endroit où nous pouvons être nous-mêmes et être aimés pour ce que nous sommes vraiment. » - Ijeoma Oluo

« L'amour ne connaît pas de barrières. Il franchit les obstacles, saute les clôtures, traverse les murs pour arriver à destination plein d'espoir. » - Maya Angelou

1996 - Chicago





1991 - Houston, TX

En bas: 1975 - Philadelphia, PA

« L'amour noir est une révolution. C'est un cri de guerre. C'est une danse de la victoire. »
- Yrsa Daley-Ward

« L'amour est la seule chose qui ne soit jamais gaspillée. Dans l'amour noir, nous trouvons la liberté d'exister sans permission. »
- Frank Ocean

« L'amour est une révolution. C'est ce qui nous fait avancer, ce qui brise les chaînes, ce qui nous rend libres. » – H.E.R.



1975 - Baumont, TX

En bas: 1978 - Jacksonville, FL

« L'amour n'est pas seulement un mot, c'est une action. C'est une protection, c'est la vérité, c'est le feu qui nous maintient en vie quand tout le reste tente de nous réduire en cendres. » - Kendrick Lamar

« Notre amour, c'est ce qui nous permet de survivre. L'amour noir est audacieux, il est tendre, c'est tout ce qu'on nous a dit qu'on ne pourrait pas avoir — et pourtant, nous aimons quand même. » - Rihanna

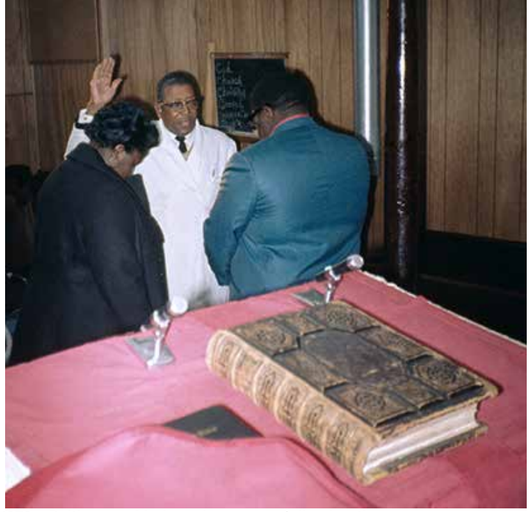
« Quand j'aime, j'aime de tout mon être, et cet amour n'est pas négociable. L'amour noir est sacré, il m'appartient, et il est puissant. »
- Solange Knowles







1996 – Tunica, LA – Lecteur de la Bible



1973 – Baltimore – Mariage dans une « église-boutique »

„« L'amour de Dieu est la force la plus puissante au monde. » - Sojourner Truth

« La foi n'est pas une fuite devant les difficultés, mais une étreinte de la grâce au milieu des difficultés. » - Dr Bernice King

« La théologie noire ne nie pas l'amour de Dieu pour les Blancs, mais elle insiste sur le fait que cet amour ne peut ignorer l'oppression. » - James Cone

1975 - San Francisco







1975 - San Francisco



1973 – Issu d'une église rurale près de Houma, LA

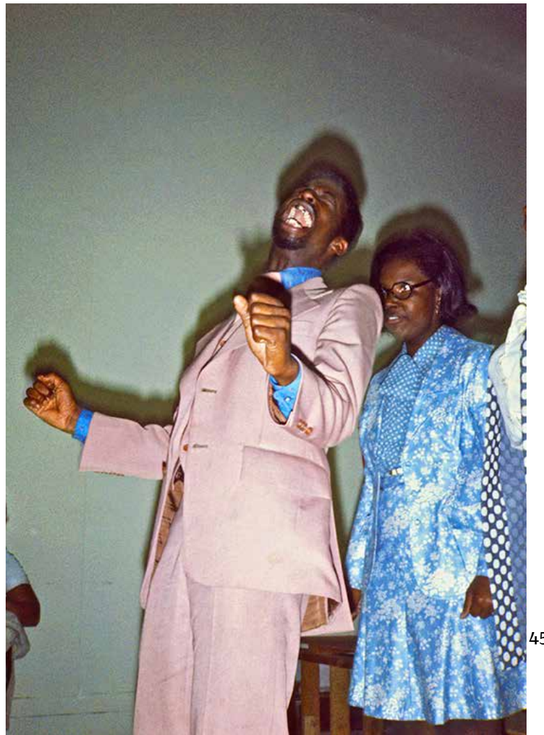
« La foi est le pont qui nous porte quand nos propres pieds ne le peuvent plus. »
- Maya Angelou

« L'église noire en Amérique est la seule institution au monde où le Noir est libre. »
- James Baldwin

« Le Dieu de l'Église noire est le Dieu des opprimés. C'est un Dieu capable de créer une issue là où il n'y en a pas. » - Toni Morrison

1975 – San Francisco – Ghetto de Fillmore, église installée dans un magasin







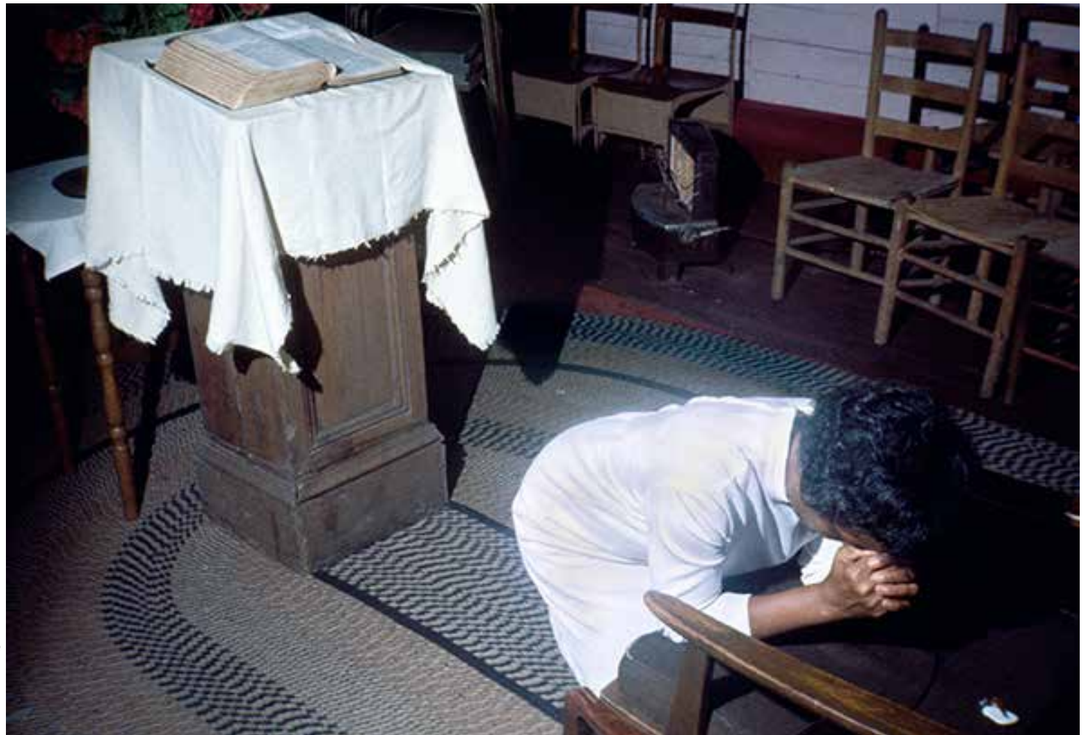
1975 – Philadelphie, MS. Les mains de mon beau-père, le pasteur Jake Rush.

« La foi, c'est l'audace d'espérer quand l'espoir semble perdu. » - Maya Angelou

« Il n'y a pas de gouffre si profond que l'amour de Dieu ne soit encore plus profond. » - Marian Wright Edelman

« La foi est la seule chose qui peut vous permettre de tenir bon lorsque vous avez envie d'abandonner. » - Sister Souljah

1975 – Meridian, MS – Église installée dans une cabane





2009 – Harlem, NY – Mosquée de la 116e rue

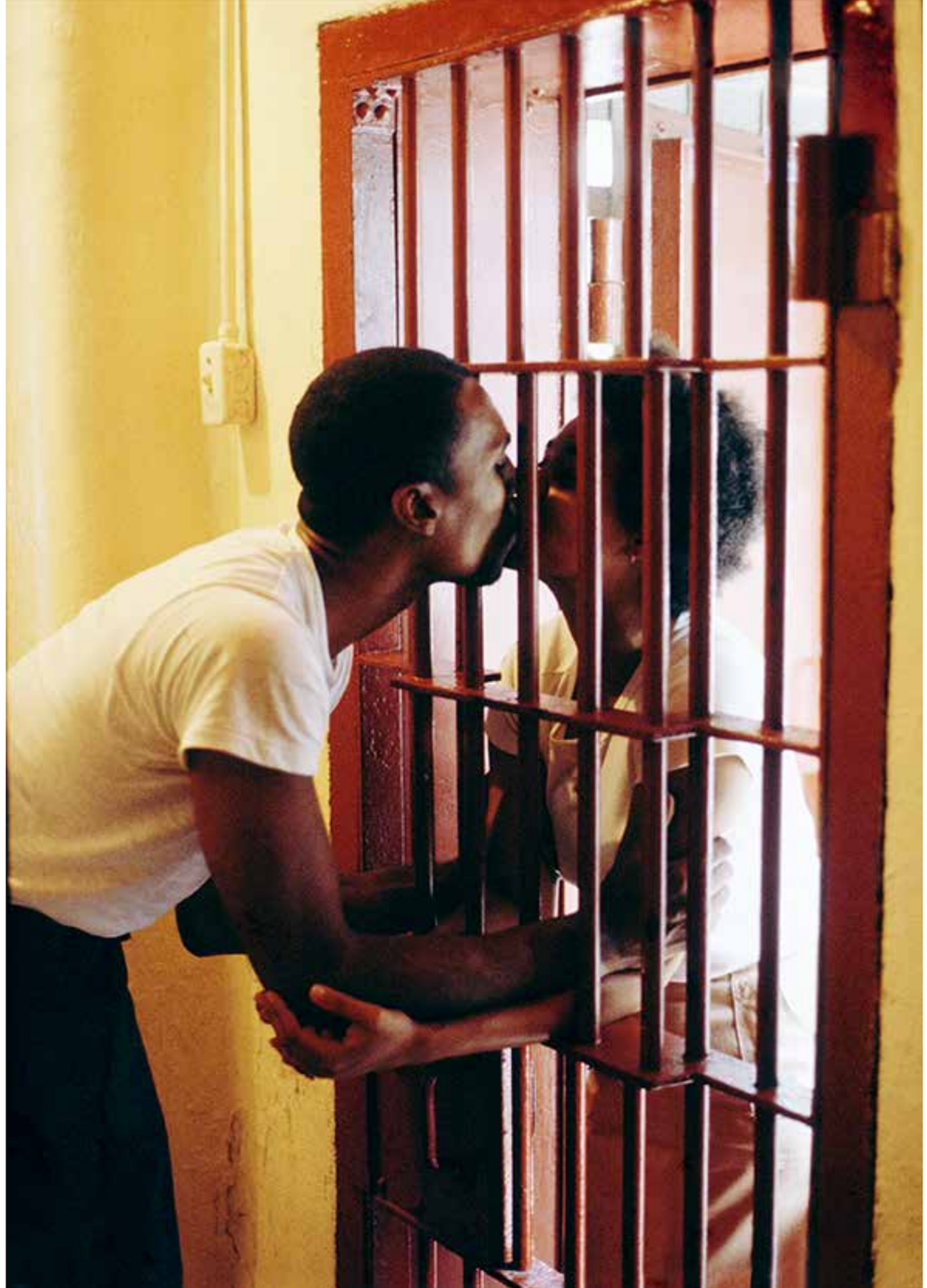
« L'islam n'est pas une nouvelle religion. C'est la même vérité que Dieu a révélée à tous ses prophètes à travers l'histoire. L'islam est à la fois une religion et un mode de vie complet. Les musulmans suivent une religion de paix, de miséricorde et de pardon qui ne devrait pas être associée à des actes de violence contre des innocents. » - Yusuf Islam ou Cat Stevens, que j'ai présenté sur scène pendant une semaine au Gaslight.

« Je crois en la religion de l'islam. Je crois en Allah et en la paix. » – Muhammed Ali

« L'islam a toujours fait partie de l'Amérique. Les musulmans enrichissent notre société depuis notre fondation. Ils sont aussi diversifiés que notre nation elle-même. Ils sont noirs et blancs, latino-américains et asiatiques, immigrés et nés aux États-Unis, et comptent parmi les plus éminents et les plus patriotes d'entre nous. » — Barack Obama

2003 – Philadelphie, Mississippi – Office de Pâques dans l'église de mon beau-père. Voir l'histoire suivante sur le pasteur Jake Rush





1978 - Washington, GA

L’amour du ghetto

« L’amour enlève les masques dont nous craignons de ne pouvoir nous passer et dont nous savons que nous ne pouvons vivre sous leur emprise. » — James Baldwin

« Il n’y a pas d’amour comme l’amour du ghetto »

Après quatre ans d’errance dans le ghetto, j’ai fini par m’y marier. Annie est la seule femme avec laquelle je me souvienne d’avoir pris l’initiative. Alors qu’elle était assise là, dans un restaurant de New York — d’une beauté irrésistible —, il était évident dès nos premiers regards que nous avions besoin l’un de l’autre. Nous étions tous deux des proies faciles : elle ne connaissait personne, venant tout juste de rentrer d’un exil de dix ans en Angleterre pour assister aux funérailles de sa mère, et j’étais dans l’une de mes périodes dépressives d’errance. Nous étions tous deux des enfants de pasteurs et nous nous étions rebellés, chacun à notre manière, contre nos origines. Elle était profondément émue par mes photos et voulait m’aider à les faire connaître. Grâce à son sens aigu de la littérature et à son horizon intellectuel plus large, je suis vite devenu dépendant d’elle pour que les pièces de mon puzzle s’assemblent.

Dans une large mesure, Annie s’était libérée, pendant son exil, de la mentalité maître-esclave qui rend le mariage presque insupportable pour les quelques Américains malheureux qui tombent amoureux en dépit des réalités d’un système fermé. Le « mariage mixte » est en effet un acte subversif. Même les libéraux cherchent leurs mots lorsqu’on leur demande : « Voudriez-vous que votre fille en épouse un ? » J’ai souvent entendu des ségrégationnistes commencer par : « Je me fiche que les gens soient blancs, noirs, violets ou verts… » Dix phrases plus tard, ils étaient devenus des ennemis jurés des mariages mixtes.

Pourtant, jusqu’à ce qu’ils soient interdits en 1691, il y avait de nombreux mariages mixtes entre serviteurs blancs et noirs sous contrat, et avant que les Noirs ne soient réduits à l’esclavage, la haine des « Blancs pauvres » à leur égard était inconnue. Dans la plupart des autres pays — même dans des sociétés post-esclavagistes comme Cuba et le Brésil — rien ne ressemble au fanatisme américain autour des mariages mixtes.

Issu d’une région rurale conservatrice, je ne me souviens d’aucune remarque négative dans mon enfance au sujet des mariages fréquents entre Danois et étudiants africains. Au contraire, il y avait de la solidarité et même de l’envie envers ceux qui partaient vers des contrées lointaines. Mais en Amérique, aucun mariage interracial ne peut être considéré comme une union naturelle.

À Hollywood, des promoteurs noirs voulaient investir massivement dans la promotion de mon diaporama — à condition que je supprime la partie concernant ma femme. « Ça détruit ton message », m’ont-ils dit, « ça te fait passer pour un libéral de plus ». C’est pour cette même raison que de nombreux Noirs et libéraux se détourneront de ce chapitre. Une femme noire était furieuse après avoir vu mon diaporama contenant des photos de plusieurs femmes noires nues, ignorant mes origines danoises, où la nudité était largement pratiquée à l’époque — les plages familiales et les parcs du centre-ville se remplissaient de Danois nus quelques minutes après le lever du soleil. « Ne te rends-tu pas compte à quel point tu as été irresponsable », m’a-t-elle demandé, « en ayant des relations avec toutes ces femmes mentalement déséquilibrées ? Ne te rends-tu pas compte que l’esclavage nous rend tous malades mentaux ? » Elle a mis le doigt sur la question centrale : comment puis-je intervenir en tant que personne neutre dans une société maître-esclave sans devenir partie intégrante du problème ?

Pourtant, elle a commis la même erreur que la plupart des Américains en supposant qu’une photo d’une femme nue équivaut à une relation sexuelle.

Elle n’avait pas vraiment de quoi s’inquiéter. Contrairement à ce que j’ai constaté chez les femmes noires dans une grande partie de l’Afrique, les femmes noires américaines ont développé de solides mécanismes de défense contre les hommes blancs après des siècles d’abus. Bien que j’aie passé la plupart de mon temps dans des communautés noires, plus de 90 % des femmes qui m’ont invité à partager leur lit étaient blanches. Pourtant, le soupçon d’être un homme blanc exploiteur sexuel planait toujours sur moi. En marchant la nuit dans les ghettos du Sud, des jeunes hommes me demandaient : « Monsieur, vous voulez que je vous trouve une femme ? »

Je suis convaincu que la plupart des femmes ne m’auraient pas offert leur hospitalité si elles n’avaient pas perçu en moi une composante non agressive. J’ai toujours considéré mon vagabondage comme un rôle passif, ni évitant ni initiant de relations sexuelles, et il est intéressant d’examiner ce qui se passait réellement lorsque je me rapprochais des femmes. Au bout de quelques jours, si nous nous entendions bien, les femmes blanches exprimaient souvent une agressivité sexuelle. Mais même lorsque nous devenions intimes, il ne se passait généralement rien de plus avec les femmes noires des classes défavorisées, surtout dans le Sud. C’était comme si quelque chose s’était mal passé chez nous deux — une reconnaissance partagée que c’était un abcès historique trop gros pour être percé. Elle ne pouvait s’empêcher de signaler, consciemment ou non, qu’il s’agissait d’une relation entre une personne libre et une personne non libre, ce qui me donnait immédiatement l’impression d’être juste un autre exploiteur sexuel blanc.

La plupart de mes relations sexuelles et durables avec des femmes noires concernaient donc des femmes de la classe moyenne ou des Antillaises qui, bien que souvent plus conservatrices que les femmes blanches ou issues des classes défavorisées, s’étaient libérées de cet esclavage dans une



1974 – Notre mariage à la mairie de New York (avec le bébé du consul sud-africain)



1975 – Annie dans le quartier défavorisé du Tenderloin, à San Francisco

plus large mesure. Certains Américains soutiennent que si l'on sait que certaines personnes vivent dans l'esclavage, un Blanc privilégié devrait éviter les relations intimes susceptibles de déboucher sur des relations sexuelles ou un mariage. Mais l'esclavage est précisément le résultat d'un manque de relations libres et égales — ce qui le isole et le paralyse.

Annie était l'une de mes rares exceptions issues des classes défavorisées. Bien qu'elle paraisse « de classe moyenne » après ses années en Angleterre, sa vision fondamentale avait été façonnée par son éducation dans les classes défavorisées. Une telle relation aurait pu fonctionner avec de la confiance et des efforts, mais à cause de mon racisme, de mon sexisme et surtout de mon « innocence » aveugle — le privilège ultime de la classe dominante —, cela n'a pas été le cas. Au contraire, cela s'est transformé en une défaite si écrasante que je n'ai pas pu la concilier avec mon livre initial. Même le début a mal tourné. Nous nous sommes mariés le vendredi 13 septembre sans avoir de logement.

Une femme de ménage nous a permis de passer notre lune de miel dans l'appartement de luxe du consul sud-africain, qui avait été rappelé chez lui par son régime d'apartheid. Peu après, nous nous sommes retrouvés dans le pire quartier du ghetto.

Avant même d'avoir payé le premier mois de loyer, toutes les économies d'Annie avaient été volées. Nous vivions au cinquième étage d'un immeuble peuplé uniquement de prostituées, de toxicomanes, de sans-abri et de mères bénéficiaires de l'aide sociale. Annie n'avait pas baigné dans la culture des classes défavorisées depuis son enfance, et le choc fut violent. En raison de son apparence et de notre adresse, elle était constamment prise pour cible par des proxénètes et des arnaqueurs qui tentaient de la recruter.

Pendant que je passais quelques jours avec Margo St. James (dirigeante de CYOTO, une association pour les prostituées américaines), Annie a été kidnappée par un réseau de prostitution et forcée, sous la menace d'une arme, à se déshabiller entièrement pendant qu'ils jouaient à la roulette russe pour « la briser ». Elle s'est échappée de nuit par la fenêtre de la salle de bain et s'est enfuie nue dans la ville. À mon retour, elle était effondrée, en larmes et à bout de forces.

Les agressions se sont poursuivies, aggravées par le fait que j'étais blanc. Un jour, un proxénète a jeté de l'argent à Annie avec mépris dans un bus. Fidèle à mes vieilles habitudes de vagabond, je l'ai ramassé. Annie était furieuse et ne m'a pas adressé la parole pendant une semaine.

La violence, les cris et la panique envahissaient l'immeuble jour et nuit. Au début, j'ai essayé de m'interposer entre les proxénètes et les « putes » qu'ils battaient. Il y avait aussi un pyromane. Presque chaque nuit, nous étions réveillés par les alarmes incendie et les flammes jaillissant des appartements voisins. Nous étions toujours prêts à partir. La première chose que je prenais toujours était la valise contenant des milliers de diapositives pour ce livre.

Une nuit, debout à moitié nu dans la rue, j'ai demandé à Annie de surveiller la valise pendant que je photographiais l'incendie. Quand nous sommes remontés, elle avait disparu. Je me suis précipité en bas et l'ai retrouvée intacte. Tout l'immeuble a qualifié cela de miracle ; personne n'avait jamais vu des objets de valeur laissés sans surveillance ne serait-ce qu'une minute sans qu'on les vole.

La pression psychologique pesait plus lourdement sur Annie que sur moi. Nous avons demandé l'aide sociale pour déménager et n'avons reçu que sept dollars. Presque tous les soirs, elle pleurait de désespoir. Au cours des premiers mois, alors que j'avais encore un peu de force psychique, j'ai essayé de pénétrer dans ce monde qui s'était complètement effondré pour elle.

Comme la plupart de mes relations américaines, celle-ci est née de la violence. Nous nous sommes rencontrés parce que sa mère avait été assassinée ; quelques mois plus tard, son beau-père a été retrouvé titubant dans la rue, mortellement blessé par un couteau. Au fil des nuits, un schéma terrifiant de son enfance s'est dessiné. Lorsque sa mère, âgée de seize ans, a donné naissance à des jumelles, cela a été considéré comme un tel péché que sa sœur jumelle a été envoyée dans le nord et qu'Annie a été confiée à une tante à Biloxi, dans le Mississippi. De ses quatre premières années, Annie ne se souvient que de cette tante ivre allongée dans sa cabane tandis qu'elle était assise seule dans le sable. Une fois, elle a failli s'étouffer à mort avec un os de poulet. Personne n'est venu l'aider.

Ses grands-parents finirent par la sauver et l'emmenèrent à Philadelphia, dans le Mississippi, où elle subit une éducation fondamentaliste rigide. Elle était punie pour avoir joué, dansé ou montré la moindre joie. Souvent, elle était suspendue par des lanières de cuir dans les toilettes extérieures et fouettée.

En 1977, Annie s'exprime à la télévision danoise sur la ségrégation raciale Jim Crow dans laquelle elle a grandi



1975 – Annie dans le quartier défavorisé du Tenderloin à San Francisco, pendant notre période la plus difficile

1975 – Philadelphie, Mississippi – Lorsque je vivais chez les grands-parents d'Annie, à la fois malveillants et pieux



1975 – Panneau sur la route 19 menant à Philadelphie, Mississippi, où les trois militants des droits civiques ont été assassinés par le KKK



Sur le chemin du retour de l'école, il y avait quotidiennement des batailles de pierres entre les enfants noirs et blancs. Un jour, des enfants blancs lâchèrent des bergers allemands sur eux, blessant gravement Annie.

Deux de ces enfants ont ensuite rejoint le Ku Klux Klan ; l'un d'eux, Billy Wayne Posey, qui habitait dans la rue d'Annie, a plus tard



2004 – Phil., Mississippi – Nouvelle visite chez la famille d'Annie, comme je l'ai fait toute ma vie



1975 – San Francisco – Où qu'Annie se trouve, elle lisait toujours des livres

assassiné trois militants des droits civiques en 1964.

Après les défilés du Ku Klux Klan et les croix brûlées dans sa rue, Annie s'est enfuie vers le nord, puis s'est exilée. Elle adorait les livres, mais en tant que première enfant noire à fréquenter la bibliothèque municipale, elle n'a jamais osé y retourner. Les enfants noirs l'avaient également ostracisée et agressée parce qu'elle était « trop blanche ». Plus ces nuits larmoyantes me révélaient des choses, plus j'étais bouleversée. Elle était d'une sensibilité extraordinaire. Une nuit, elle pleura à l'idée de « la conspiration blanche » qui avait maintenu les enfants noirs dans l'ignorance du meurtre de six millions de Juifs.

Elle aurait pleuré encore plus si elle avait su à quel point ce génocide était étroitement lié à la douleur de ses vingt-neuf premières années : les lois raciales nazies s'inspiraient directement des lois raciales américaines Jim Crow afin de stigmatiser des Juifs qui, sans cela, auraient mené une vie normale. Ces lois rendaient l'endogamie illégale, et la règle de la « goutte de sang » faisait d'eux une « race » inférieure et impure.

Finalement, Annie réussit à décrocher un emploi temporaire de bureau au Bureau d'architecture, où elle traitait les factures des entreprises de construction.

Elle sema le trouble en dévoilant une escroquerie après l'autre. Grâce à sa mémoire de fer, elle pouvait détecter comment des entreprises avaient, des mois plus tôt, soumis des factures pour le même travail sous une formulation différente. Depuis des années, ces mafieux escroquaient la ville. Chaque jour, elle rentrait à la maison en me racontant comment elle venait de faire économiser 90 000 dollars à la ville, ou quelque chose du genre. À la fin de son contrat, son patron juif lui a dit qu'elle pouvait rédiger la lettre de recommandation de son choix et qu'il la signerait. Mais nous n'avions toujours pas d'argent, et c'était comme si cette atmosphère de corruption sapait encore davantage notre moral. Si les riches volent, pourquoi pas nous ?

Une fois, lorsque nous avons trouvé un sac à main contenant 80 dollars dans le couloir, il nous a fallu beaucoup de temps pour décider de le rendre à sa propriétaire, une mère bénéficiaire de l'aide sociale. Lorsqu'elle a ouvert sa porte, elle a saisi le sac sans un mot, avec un regard méprisant qui semblait dire : « Vous devez être des imbéciles, à essayer d'être meilleurs que les autres ici.

» À partir de ce moment, tout a dérapé encore plus vers la criminalité. Nous avions pensé que je devrais profiter de ce temps pour écrire un livre.

Annie et d'autres estimaient que je devrais écrire sur mes expériences du ghetto avec le regard d'un étranger. Mais je restais assis jour après jour devant une page blanche, incapable d'écrire un seul mot dans cette atmosphère violente et angoissante.

Peu à peu, nous avons tous deux perdu



En général, je logeais chez le cousin d'Annie, Willy Rush (à droite), car il buvait tout le temps et était drôle – jusqu'à ce qu'il « se tourne vers Dieu » . Le neveu d'Annie, au premier plan, est membre d'un gang et est en train de conclure un trafic de drogue sur son portable.

confiance en nous, et j'ai abandonné. Moins nous avions de surplus, moins nous avions d'espoir, plus l'atmosphère entre nous devenait violente. Petit à petit, Annie s'est mise à boire en réaction à mon insensibilité grandissante. Elle me reprochait d'être rien d'autre qu'un libéral naïf. Ces nuits interminables sont plus que tout autre chose la raison de mes attaques contre les libéraux – ou contre moi-même – dans ce livre. Pour la première fois de mon parcours, j'ai commencé à perdre foi en les Noirs, à voir la réalité plutôt que le potentiel.

Je m'américanisais, victime de la mentalité maître-esclave.

Plus je perdais foi en les gens et en mon avenir, plus je bouillais de rage.

Pour échapper à l'atmosphère insupportable avec Annie, je passais plus de temps dans la rue.

Plus je devenais impuissant, plus mes perspectives s'assombrissaient, plus elle perdait confiance en moi. Une nuit, elle a crié : « Tu n'es même pas capable de subvenir à nos besoins ! Tu m'entends, nègre aux yeux bleus, subvenir à nos besoins ! » Pire encore, bien que j'essayasse constamment de trouver du travail, j'ai commencé à m'en vouloir. Je ne faisais rien d'autre que de faire la queue. Le matin, je faisais la queue à la banque du sang pour 5 dollars. Chaque jour à onze heures, pendant huit mois, je faisais la queue pendant une heure à la soupe populaire, et le soir, je mangeais souvent à l'église.

Le reste de la journée, je faisais la queue pour chercher du travail, ce qui était impossible puisque je n'avais aucune compétence. Si j'arrivais à quatre heures du matin, j'étais parfois embauché pour une journée afin de distribuer des prospectus dans les banlieues aisées pour 2 dollars de l'heure.

Au bout d'un moment, j'ai abandonné et j'ai passé plus de temps avec des criminels dans la rue. Je ne me suis jamais livré à des crimes de grande envergure, mais je m'engageais clairement dans cette voie. Un soir, lorsqu'un homme m'a dit que son frère venait d'être assassiné à Chicago, j'ai répondu froidement : « Quel calibre de pistolet ? » Ce n'est qu'après coup que j'ai réalisé à quel point j'étais tombé bas. Pendant que je vivais avec Annie, huit personnes ont été assassinées dans notre quartier, dont certaines étaient des connaissances. Theresa, qui me donnait souvent à manger gratuitement dans son café, a été assassinée par un client qui ne pouvait pas payer une addition de 1,41 $. Parfois, même les murs du couloir étaient maculés de sang. Quand je rentrais tard, Annie était souvent allongée dans un brouillard de larmes et d'alcool. Je m'en fichais presque complètement. Pour éviter les disputes destructrices, je restais à l'écart jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Notre vie sexuelle, comme tout le reste, s'est effondrée. Finalement, j'ai nourri une telle haine envers les Noirs et les Blancs que j'ai commencé à avoir peur de moi-même.

Annie raconte comment elle a grandi sous la terreur du KKK – dans ma première version du spectacle datant de 1976, alors que je n'avais pas encore photographié de rassemblement du Klan. Des promoteurs noirs d'Hollywood, qui voulaient monter le spectacle dans 76 grandes villes, ont exigé que cette partie soit supprimée, car « cela fait trop libéral d'avoir une épouse noire ».



1975 – San Diego. Annie, avec mon panneau « Touring USA from Denmark », se voit infliger une amende pour avoir fait du stop.



1976 – Copenhague. Annie encadre mes 15 000 photos avant ma première conférence

Une nuit, alors qu'Annie avait bu, j'étais tellement désespéré que je l'ai frappée dans l'obscurité. Le lendemain matin, elle avait un œil au beurre noir, comme tant d'autres dans l'immeuble. N'ayant jamais levé la main sur personne auparavant, j'étais bouleversé. Je craignais de finir par la tuer un jour. La seule façon de briser la ghettoïsation était de fuir.

Nous avons réussi à trouver une minuscule chambre pour Annie dans une maison de Blancs en dehors du ghetto. Après cela, je me suis dirigé tout droit vers l'autoroute. L'autoroute était synonyme de sécurité, de guérison et de liberté.

Pendant cinq ans, j'avais mené une vie de vagabond privilégié et évasif dans les ghettos sans que cela m'affecte. Lorsque je suis devenu partie intégrante du ghetto, j'ai été détruit en moins d'un an — j'ai fini par détester les Noirs, perdre foi en tout et laisser mes pires traits de caractère prendre le dessus. L'un d'eux était un égoïsme et une insensibilité croissants envers les femmes. Ce n'était pas une coïncidence si j'ai immédiatement entamé une période de consommation ostentatoire de « filles » avec mon ami Tony en Caroline du Nord.

Pourtant, je n'étais pas un séducteur né. À maintes reprises, Tony me chuchotait : « Pourquoi tu ne fais pas le premier pas ? » et, à maintes reprises, il a dû raccompagner ma conquête chez elle prématurément. Il y avait toujours des obstacles. Une nuit, une fusillade nous a empêchés de rentrer chez nous.

Une autre nuit, nous sommes allés voir Earth, Wind & Fire à Chapel Hill, et j'ai utilisé mon privilège de Blanc pour me faufiler gratuitement à l'intérieur, car je n'avais jamais d'argent. Cela a mis Bob, qui conduisait la voiture, hors de lui. Sur le chemin du retour, il s'est arrêté et m'a dit : « Descends. » Comme Bob était un double meurtrier, ayant tué sa femme et son amant, et que tout le monde savait qu'il bouillait intérieurement, personne n'est intervenu, et j'ai dû descendre dans la nuit glaciale, au milieu de nulle part.

Une voiture est indispensable pour sortir avec quelqu'un. Comme je ne pouvais pas proposer de les conduire, j'invitais les femmes à faire ce que j'aimais par-dessus tout au monde : l'auto-stop. Ces voyages m'ont fait prendre pleinement conscience de ma mentalité d'exploitation sexuelle. J'avais vécu si souvent avec des Noirs que je ne prêtais guère attention au fait d'être « du mauvais côté de la barrière », mais faire du stop avec une femme noire vous ramène rapidement à votre « place », surtout si l'on est aussi ignorant que je l'étais resté quant à la relation supplémentaire de maître à esclave entre les hommes et les femmes. Les réactions des conducteurs blancs étaient terrifiantes. S'ils ne se contentaient pas de torturer psychologiquement les femmes, ils recouraient à des atteintes physiques directes.

Bien que la plupart de celles avec qui j'ai fait du stop fussent des filles de professeurs et de médecins du Nord, bien habillées, et qu'elles eussent l'éducation et la confiance en leur environnement qui leur permettaient – contrairement aux femmes des ghettos – d'oser voyager avec un Blanc, elles n'étaient considérées que comme des proies sexuelles faciles, voire des putes. À plusieurs reprises, des conducteurs lubriques ont tenté de me pousser hors de la voiture avec violence. Pour certaines de ces femmes, c'était leur première occasion de découvrir leur pays. La plupart n'ont même pas tenu jusqu'à la frontière de l'État. Annie avait tenu 4 000 miles à travers le Canada et le Grand Canyon, puis elle s'est effondrée dans une crise d'hystérie qui a failli nous valoir à tous les deux d'être arrêtés.

.

J'étais encore déséquilibré après ma ghettoïsation et j'avais besoin de calme pour me remettre sur pied. Je suis donc retournée vers le couple de la classe défavorisée le plus harmonieux et le plus stable que je connaissais : Leon et Cheryl, à Augusta, en Géorgie. Leur amour et leur dévouement l'un envers l'autre avaient été si enrichissants et contagieux que je pensais souvent à eux, pendant ma propre histoire d'amour ratée dans le ghetto, comme la preuve vivante que le véritable amour du ghetto pouvait s'épanouir. Pendant que j'avais vécu chez eux, j'avais trouvé la paix et le soutien qui m'avaient permis, jour après jour, de faire du stop pour aller explorer la pauvreté de la région.

Mais à mon arrivée, j'ai immédiatement senti que quelque chose avait changé. Leon n'était pas heureux. Il semblait en transe lorsqu'il m'a raconté que sa femme était morte d'une maladie curable qu'ils n'avaient pas les moyens de soigner.

Leon ne s'était pas remis de cette perte. Il ne sortait jamais de sa maison, qui se trouvait juste à côté de la prestigieuse faculté de médecine d'Augusta.



1978 – Købmagergade 43. Annie a rejoint les autres Américains dans notre colocation. Tony Harris à la tête de la table

Toute la journée, il restait assis sur le tapis à poils longs bleu devant sa petite chaîne hi-fi, comme s'il s'agissait d'un autel, écoutant de la musique tout en fixant une photo de Cheryl placée au-dessus. Certains jours, il chantait des chansons d'amour toute la journée, y glissant son nom. De temps à autre, il hurlait dans la pièce : « Je te veux ! Je veux te serrer dans mes bras. Je veux être à nouveau avec toi... Nous devons nous unir, ne faire qu'un... Je veux mourir... mourir... »

Je n'avais jamais vu l'amour d'un homme pour une femme aussi intense. Tout au plus une fois par jour, il se retournait et me parlait, uniquement pour me dire à quel point il voulait rejoindre Cheryl au paradis. Parfois, il me fixait d'un regard vide, comme si je n'étais pas là, et mes yeux se remplissaient de larmes. Je ressentais une profonde compassion pour lui, mais je ne pouvais pas l'exprimer. Le soir, il restait allongé dans sa chambre. Sa mère nous apportait des plats cuisinés pendant les deux semaines où je suis resté là-bas.

Cette expérience déprimante m'a brisé. J'ai décidé de retourner auprès d'Annie, et plus tard, elle m'a accompagné au Danemark. Notre relation avait trop souffert, alors après un certain temps, nous nous sommes séparés. Nous avons établi une bonne relation de travail et elle m'a aidé à traduire certaines parties de ce livre et à sélectionner les photos et la musique pour le diaporama dont il est issu.

Trois ans plus tard, j'ai parcouru l'Amérique pour offrir ce livre à tous ces amis qui l'avaient rendu possible.

L'un d'entre eux était bien sûr Leon, qui m'avait tant aidé et faisait partie de ceux à qui je pensais pour m'aider à organiser la tournée en Europe. Mais lorsque je me suis présenté à sa porte moustiquaire, le livre sous le bras, une femme inconnue m'a ouvert. Non, Leon ne vivait plus là. Il avait été abattu trois ans auparavant – par un homme blanc. Tout l'après-midi, sa mère m'a montré l'album photo avec les photos de Leon et Cheryl et m'a raconté, les larmes aux yeux, leurs trois années de bonheur ensemble. Nous nous sommes assis en sanglotant dans les bras l'un de l'autre sous le porche. Je sais que Leon et Cheryl sont à nouveau réunis. **« Il n'y a pas d'amour comme l'amour du ghetto. »**

Annie vivait avec Vibeke (ma femme aujourd'hui) et moi dans notre collectif American Pictures à Copenhague. Tony Harris (qui figure dans cette histoire) s'est également joint à nous et a voyagé avec nous à travers l'Afrique pour trouver des projets que nous pourrions soutenir grâce à l'argent d'American Pictures. Cette histoire a été écrite avec le consentement et l'aide de mon ex-femme à l'hôpital.

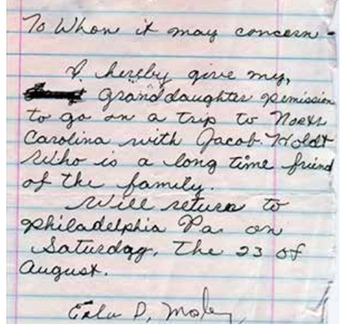
Annie Holdt est décédée en 2002 après une longue maladie



1974 – Augusta, Géorgie. Leon et Cheryl pendant leur période de bonheur à deux

1978 – Augusta, Géorgie. La mère de Leon avec les photos des funérailles après son assassinat




To Whom it may concern -

I hereby give my, [redacted] granddaughter permission to go on a trip to North Carolina with Jacob Woldt who is a long time friend of the family.

Will return to Philadelphia Pa on Saturday, the 23 of August.

Edna D. Mosley

1974 – La grand-mère de Renée a rédigé notre « laissez-passer »

Vidéo sur la façon dont René et moi avons réalisé la photo de nu, et sur la mort de sa mère



1971 – Ma première photo de Deborah Renée Yates à l'âge de 13 ans



1974 – Mit Dorothy beim Kochen in den wohlhabenden weißen Haushalten rund um Philadelphia



1991 – Dorothy venait toujours assister à mes cours à l'université de Pennsylvanie – à quelques rues seulement de chez elle

Nouvelles de Dorothy et Rene Yates (suite de la page 448)

On me demande souvent comment j'ai pu prendre la photo intime de la page 418. Voici la recette. Depuis 1971, ma première année sur la route, j'avais souvent séjourné chez Dorothy Yates, cette femme chaleureuse et généreuse du ghetto de Philadelphie. Elle était pauvre mais travaillait souvent comme cuisinière pour de riches Blancs de banlieue.

Sa fille de 13 ans, Renée, était fascinée par mes histoires de vagabondage et me suppliait toujours de l'emmener avec moi – et de la sortir du ghetto. Je trouvais qu'elle était trop jeune, même si, à treize ans, elle était déjà mère de Michael. Mais quand elle a eu seize ans, j'ai finalement cédé et j'ai accepté, à condition qu'elle obtienne une autorisation écrite de sa mère.

Je savais trop bien comment la police réagirait face à un homme blanc faisant de l'auto-stop avec une jeune fille noire, sans parler du harcèlement sexuel de la part des hommes blancs qui voyaient une femme noire faisant de l'auto-stop comme un objet. Pourtant, mis à part plusieurs agressions sexuelles par des hommes blancs qui essayaient de me jeter hors de leurs camions, le voyage s'est bien passé.

À Richmond, en Virginie, nous avons logé chez sa famille dans le ghetto de l'East Side, et je me suis lié d'amitié avec son cousin, Willy Hunt, avec qui je sortais faire des cambriolages la nuit (page 396). Son frère était à l'hôpital : Willy lui avait tiré une balle dans la tête la nuit précédente et l'avait rendu aveugle. Willy a ensuite été condamné à seize ans de prison pour d'autres crimes, mais il est depuis devenu un père de famille travailleur et pratiquant. Comme tant d'autres que nous confinons dans les ghettos, il devait simplement passer par quelques années de rage juvénile lorsque je l'ai rencontré.

En route vers la Caroline du Nord, nous sommes arrivés au milieu de la nuit chez mon ami millionnaire playboy Tommy, qui m'avait donné les clés de son manoir.



Il faisait une chaleur étouffante, alors Renée et moi avions pris l'habitude de dormir l'un à côté de l'autre, nues, par terre ou sur des lits pendant le voyage, sans aucune attirance sexuelle entre nous.

Renee n'a donc pas hésité une seconde à entrer nue dans la cuisine à côté de notre chambre pour préparer du thé le lendemain matin. Tommy, en revanche, a eu le choc de sa vie lorsqu'il s'est réveillé et a trouvé une femme noire nue dans sa cuisine – une histoire qu'il adorait raconter plus tard à ses amis rednecks. Même s'il vivait dans une ville où 50 % de la population était noire, il n'avait jamais accueilli de personne noire chez lui auparavant, et encore moins une personne dénudée.

Tommy s'en est souvenu plus tard dans mon film de 2007 : « Ouais, après t'avoir pris en stop, je t'ai donné une clé le premier jour où je t'ai rencontrée. »

Je lui ai rappelé : « Je me souviens d'avoir fait du stop avec une femme noire. Nous sommes arrivés au milieu de la nuit, et tu t'es réveillé le lendemain matin pour la trouver en train de se promener nue dans ta maison… »

Tommy a ri : « Ouais, je me suis dit que Jacob devait être là. »

Renée et moi avons donc développé une profonde intimité au cours de notre voyage de trois semaines dans le Sud, après quoi j'avais promis à sa mère que nous rentrerions chez nous. Renée était tellement heureuse de revoir son petit ami qu'ils ont sauté directement dans le lit. Et grâce à l'intimité qui nous liait désormais, elle n'a pas hésité un instant à accepter ma présence derrière l'objectif pendant leur rapport sexuel. La recette d'une photo aussi intime, devenue aujourd'hui un classique, consiste donc simplement à inviter le modèle à faire un voyage de mille kilomètres pour la détendre un peu.

En vérité, j'ai toujours été plus attaché à sa mère, Dorothy. Elle et son fils Larry sont même venus nous rendre visite au Danemark, où je poussais son fauteuil roulant à l'intérieur et à l'extérieur de nos châteaux royaux. Elle est ensuite apparue avec moi sur scène à l'université de Pennsylvanie dans un documentaire télévisé danois. Je l'ai présentée au public : « Nous sommes à Philadelphie, et je suis étonné d'être arrivé jusqu'ici en tant que vagabond. Nous, les vagabonds, avions l'habitude de plaisanter : « Je suis allé à Philadelphie, mais c'était fermé. »
Mais une personne m'a ouvert la ville la première fois que je suis venu ici, et c'était Dorothy, ici dans son fauteuil roulant. Elle m'a ouvert Philadelphie. Et pour répondre à votre question : « Comment avez-vous pu entrer dans les maisons des riches ? » — eh bien, c'est Dorothy qui m'y a fait entrer. Pendant des années, elle a cuisiné dans ces riches maisons de banlieue.

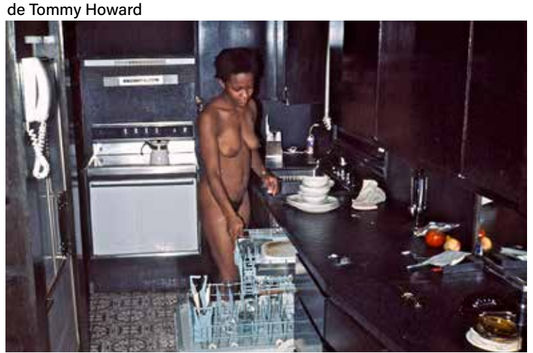
Vous l'avez peut-être même vue cuisiner lors de vos fêtes. Ou faisait-elle partie de ces Noirs invisibles, que l'on prend pour acquis quand on grandit dans certaines familles aisées ?

C'était une excellente cuisinière – même pour moi, un vagabond sans le sou. »

Lorsque la scène de sa fille nue en train de faire l'amour est apparue dans le diaporama à l'université de Pennsylvanie, Dorothy s'est exclamée fièrement devant les mille spectateurs : « C'est ma fille ! C'est ma fille ! »

En 2004, alors que je vivais avec le Ku Klux Klan dans l'Indiana, Renée m'a téléphoné pour me dire que je devais venir rapidement ; sa mère était en train de mourir. J'ai parcouru mille kilomètres d'une traite, toute la nuit, depuis le quartier général du Klan pour lui dire adieu. Dorothy était désormais si corpulente qu'elle occupait deux lits d'hôpital. J'étais submergé par des larmes de gratitude envers mon « ange gardien », qui pendant tant d'années m'avait nourri et hébergé — et, sans le savoir, avait rendu possibles certaines de mes photographies les plus importantes.

1974 – Greenville, Caroline du Nord – Renée le matin dans la cuisine de Tommy Howard



2008 – Philadelphie – Je fête le 50e anniversaire de Renée avec elle



1987 – Dorothy lors d'un dîner à Copenhague avec mon ex-femme Annie, à droite devant ma femme enceinte



2004 – Je fais mes adieux à Dorothy sur son lit de mort.



L'Amérique forteresse : du sanctuaire à l'état de siège

« Je me réveille chaque matin en Amérique et je suis assiégée. »
- Assata Shakur, ancienne membre des Black Panthers, puis condamnée pour meurtre au sein de l'Armée de libération noire

Une société où l'amour et la cohésion sociale ont été anéantis – anéantis même au sein des familles, comme dans l'Amérique polarisée d'aujourd'hui – n'est pas un spectacle réjouissant. L'Église, elle aussi, a abandonné sa propre éthique sociale et rejeté les exclus. Il n'est guère surprenant que ces exclus tournent alors le dos à l'Église.

À un moment donné, des jeunes en colère des ghettos sont même entrés dans des églises blanches pendant la quête et ont forcé les fidèles, sous la menace d'une arme, à faire des dons à ceux qui étaient véritablement en manque d'amour. Un pasteur désespéré de Chicago m'a confié que son église fermait ses portes parce que les fidèles se faisaient voler chaque dimanche.

Partout où la fuite des Blancs condamne nos concitoyens à la ghettoïsation et à la ruine, nos symboles de charité vivent leurs derniers instants, leurs vitraux brisés. Même l'Église des marins danois de Baltimore, où je trouvais souvent la paix, a dû fermer parce que mes amis du gang d'Alphonso l'ont cambriolée à maintes reprises.



1974 – New York. Un sans-abri devant une église



1974 – New York. Un sans-abri devant une église



1973 - Bronx, NY

1975 - Richmond, VA



Veille de Noël 1973 – Queens, New York





1973 - Baltimore



1974 - NYC

Le coût élevé de la fuite de l'amour du prochain

« Là où la justice est bafouée, où la pauvreté est imposée, où l'ignorance règne, et où une classe quelconque est amenée à croire que la société est engagée dans une conspiration organisée pour l'opprimer, la voler et la dégrader, ni les personnes ni les biens ne seront en sécurité. »
-Frederick Douglass, Discours prononcé à Washington à l'occasion du vingt-quatrième anniversaire de l'émancipation.

Dans certaines villes, les hôtels postent des gardes armés à chaque étage. Les métros de New York et de Chicago transportent à la fois des policiers en uniforme et en civil — pourtant, des meurtres et des viols se produisent encore sous les yeux de passagers impuissants.

Les touristes rentrent en Europe avec un « cou d'Américain » à force de regarder constamment par-dessus leur épaule. Une étudiante nigériane que j'ai rencontrée dans le ghetto de Philadelphie était tellement terrifiée qu'elle suppliait qu'on la renvoie chez elle « en sécurité », alors qu'elle venait tout juste de survivre à la guerre du Biafra.

L'enfermement des classes défavorisées nous déshumanise tous. Dans cinq des maisons où j'ai vécu, il y a eu des vols à main armée — deux fois pendant que j'y étais. La société dépense des milliards pour traiter les symptômes au lieu de nous apprendre comment notre racisme nous nuit à nous-mêmes.

Nous sentons que nous creusons notre propre tombe, mais, incapables de nous arrêter, nous transformons cette tombe en tranchée. Un industriel avec qui j'ai vécu s'est enrichi grâce à des contrats militaires, puis grâce aux alarmes et aux pistolets à gaz lacrymogène — peut-être parce que les guerres que l'Amérique a exportées à l'étranger nous ont forcés à abandonner la « guerre contre la pauvreté » chez nous.

Plus nous nous battons pour la « liberté » sans respect mutuel, plus nous la perdons. Beaucoup vivent désormais derrière des barreaux d'acier. Un rideau de fer se referme lentement sur l'Amérique. Nous nous fortifions partout contre nos propres parias : des magasins construits comme des cages, des quartiers riches coconés dans des murs électroniques invisibles. À mesure que la technologie remplace la confiance, le système se verrouille davantage.

La peur paralyse une population élevée pour manier les armes. Les gens s'arment à outrance pour « se défendre contre les nègres », comme me l'a dit une famille du Michigan. Je n'arrive toujours pas à décider ce qui est pire : que des enfants en colère puissent tuer pour un dollar, ou que des millions de personnes se sentent justifiées de tuer pour protéger un téléviseur.

Même les enseignants sont agressés devant leurs élèves. Mon ami Jerry — mentionné dans la lettre de Detroit à la page 183 — a appris à ne pas intervenir lorsque ses élèves nettoyaient leurs armes en classe. Je faisais souvent des conférences pour soutenir son travail, mais lorsque le seul élève qu'il avait réussi à faire entrer à Harvard a été tué en classe par des balles perdues juste avant la remise des diplômes, Jerry a abandonné et s'est enfui pour me rejoindre à Copenhague.

Son refuge fut de courte durée. En l'espace de quelques années, des guerres de gangs

parmi les jeunes marginalisés ont éclaté ici aussi, poussant les Scandinaves à fuir eux-mêmes les citoyens non blancs.

Plus de voitures, d'armes, de forteresses et de renforcement militaire signifient des profits plus élevés pour les entreprises et une érosion plus profonde de la cohésion sociale. Plus les milliardaires de la tech créent aujourd'hui de distance entre nous avec leurs plateformes de réseaux sociaux, plus l'empathie s'amenuise — et plus les cours de la bourse montent.

Peu à peu, nous nous désensibilisons et apprenons à justifier même la vue de cette femme affamée et dénudée se tenant devant la Bourse de New York. Nous sommes devenus passés maîtres dans l'art de rationaliser la pauvreté et de nous décharger de toute responsabilité à son égard.



1974 – Sans-abri devant Wall Street, la Bourse de New York, et des courtiers à l'intérieur





2006 - NYC

« Je ne vais pas me lever pour montrer ma fierté envers le drapeau d'un pays qui opprime les Noirs et les personnes de couleur... .Quand il y aura un changement significatif, et que je sentirai que ce drapeau représente ce qu'il est censé représenter, je me lèverai. »
— Colin Kaepernick, joueur de football américain et militant



2007 - NYC

« Le drapeau est imbibé de notre sang. Car, voyez-vous, tant de nos ancêtres ont été tués pour lui. Nous avons gagné le droit de nous tenir sous ce drapeau. » — James Baldwin

« Si nous sommes vraiment une grande nation, la vérité ne peut pas nous détruire. »
— Nikole Hannah-Jones



2003 - Portland, OR

« Désolé, Amérique, mais je ne serai pas ton soldat / Obama n'a tout simplement pas suffi – j'ai besoin d'un peu plus de clarté. »
- Joey Bada$$ (chanteur hip-hop engagé)

« Je chante l'Amérique. Je suis le frère à la peau plus foncée. On m'envoie manger dans la cuisine quand on a de la visite, mais je ris, je mange bien et je deviens fort. »
— Langston Hughes,



2010 – Sans-abri près du mémorial du 11 septembre sur le chantier du nouveau WTC

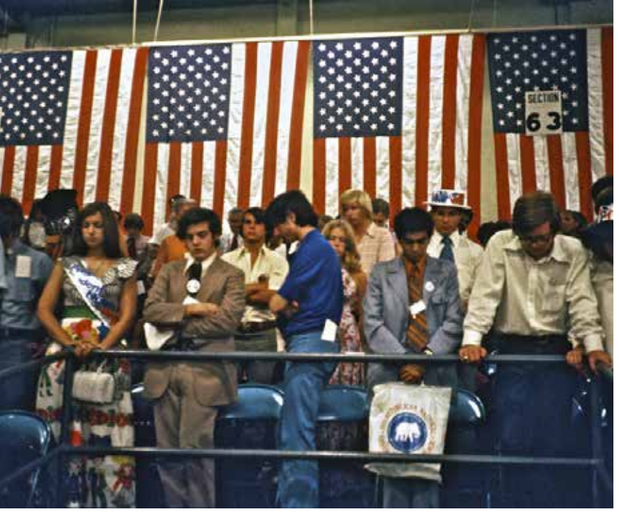
« Oh, dis-moi, ce drapeau étoilé flotte-t-il encore / Sur la terre des hommes libres et la patrie des braves ? » — Enregistrement de « The Star-Spangled Banner » par Whitney Houston, sorti après le 11 septembre

2002 – NY – Mémorial du 11 septembre à Harlem



1975 - San Diego, CA





1972 – Miami Beach, Floride, à l'occasion de la convention du Parti républicain



1975 - Harlem, NY



1974 – Jersey City, New Jersey – La Statue de la Liberté



1974 – Jersey City, New Jersey – Vue sur la Statue de la Liberté

1973 - NYC



La vision d'une société fermée : le ghetto en nous

« La peur des Noirs est si profondément ancrée dans la conscience américaine qu'elle est invisible, comme l'air que nous respirons. » - bell hooks

Les tentatives de la caste dominante pour garantir la liberté et la sécurité finissent souvent par refléter les mesures désespérées du ghetto. Tout comme ceux qui y sont piégés cherchent à s'échapper par des voitures impressionnantes ou la violence, nous répondons aux troubles civils avec des soldats dans des véhicules blindés au lieu de changer les attitudes qui ont créé le ghetto – notamment sous Trump.

Et à quel point sommes-nous libres dans le « pays de Dieu » alors que tant de gens ne voient la Statue de la Liberté qu'à travers des vitres grillagées ? Pendant un siècle, sa torche est restée aveugle à ceux condamnés par Jim Crow, rapidement remplacée par la surveillance de Big Brother — un autre produit de la déshumanisation inscrit dans la loi.

En parcourant les États-Unis en vagabond, cinq ans seulement après Jim Crow, j'ai vu le pays se refermer sur lui-même à travers des fouilles constantes menées par des policiers en civil, même dans les plus petites villes.

Aujourd'hui, la situation est bien pire. Le profilage racial auquel j'ai été confronté en tant que conférencier – conduisant de nuit avec mon assistant noir, Tony Harris, et devant montrer mon livre à des policiers armés et inquiets pour prouver que nous ne représentions pas une menace – s'est transformé en un vaste filet numérique. Aucune explication n'est nécessaire ; la machine vous a déjà jugé. Vous êtes surveillé sans le savoir.

Avec des entreprises comme Palantir, le gouvernement oligarchique de Trump récolte des données provenant des hôpitaux, des écoles, des dossiers d'aide sociale et de logement, des registres d'immigration et des réseaux sociaux pour établir des profils de menace basés sur l'IA concernant des citoyens ordinaires.

Ces systèmes ne ciblent pas seulement les criminels violents, mais aussi les parents en quête d'aide alimentaire, les manifestants exerçant leur liberté d'expression, les demandeurs d'asile, les étudiants, et même ma capacité à donner des cours à l'université, pourtant protégée par la Constitution. Des algorithmes entraînés sur des décennies de données biaisées qualifient désormais des communautés entières de dangereuses bien avant qu'aucun crime ne soit commis.

Des drones patrouillent les quartiers, la reconnaissance faciale repère les suspects de loin, et les téléphones portables révèlent chacun de nos mouvements. Ces outils ne mettent pas fin au racisme — ils l'automatisent.

La peur qui justifiait autrefois les contrôles et fouilles aléatoires alimente désormais un complexe industriel des données qui punit les pauvres, les personnes à la peau foncée, les sans-papiers, ceux qui dérangent politiquement et quiconque ose exprimer une opinion divergente.

Le ghetto n'est plus seulement un lieu : c'est un filet numérique tendu sur quiconque ne correspond pas au modèle. Ce n'est pas de la sécurité ; c'est un système de castes numérique. Et c'est nous, la caste dominante, qui l'avons construit — par peur et par apathie — jusqu'à ce que le monstre que nous avons créé se retourne contre nous et dévore notre propre liberté.

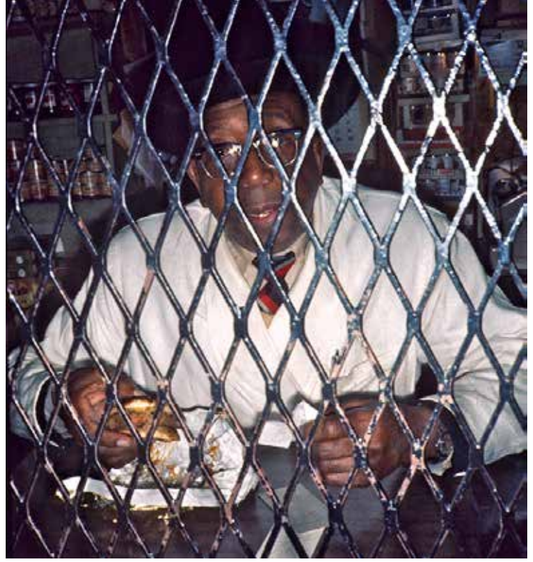
« Lorsque nous ne parvenons pas à investir dans nos communautés et à créer des opportunités pour tous, nous semons les graines de la violence et du désespoir. Nous devons travailler ensemble pour bâtir une société où chacun a la chance de s'épanouir. »
— Le président Obama



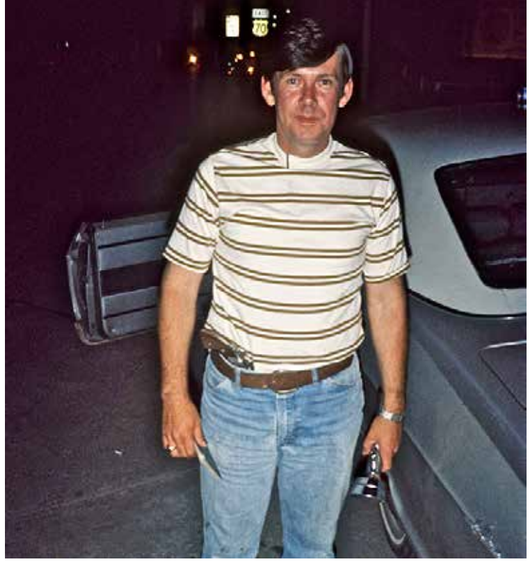
2009 - Wall Street, NY



1974 - Harlem, NY



1973 - Baltimore

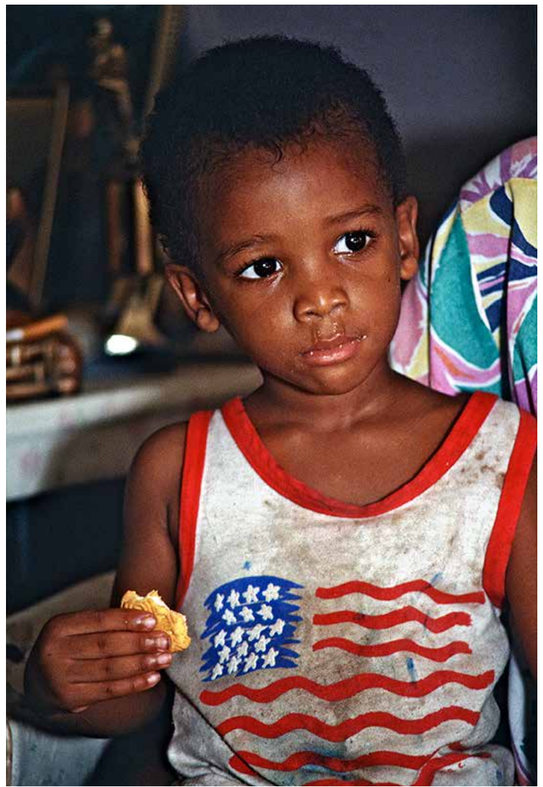


1974 – Richmond, VA. Un policier en civil me contrôle

1986 - Amherst, MA



1975 - Philadelphia, MS



1972 – Jackson, MI – La famille « se défendait contre les nègres », comme ils disaient, alors que je logeais chez leur fille dans un quartier majoritairement noir





Elaine Brown, qui deviendra plus tard présidente du BPP, chante la dernière chanson de ce livre



1971 – Oakland, Californie. Le président Huey P. Newton



Henry et Ilane devant une affiche de Huey P. Newton



1975 – Seattle, WA – Une femme lit le magazine « Panter » dans le bus

Ceux qui n'ont pas cédé



1973 – Baltimore. Le programme de petits-déjeuners gratuits du BPP



« Je ne suis pas un esclave. Je suis un homme. J'ai droit aux fruits de mon travail. »
– Nat Turner, à l'origine de la plus grande révolte d'esclaves

« Nous devions être plus que des combattantes. Nous devions être des enseignantes, nous devions être des mères, nous devions être des guérisseuses. »
– Elaine Brown, leader des Black Panthers qui chante la dernière chanson de ce livre

Pourtant, quelle que soit l'apparente force de l'oppression, il y a toujours eu un mouvement pour s'y opposer — de la révolte de Nat Turner à Black Lives Matter. Je ne pouvais pas rester passif face à cette destruction, alors j'ai rejoint le mouvement de ma génération, les Black Panthers. Ils maîtrisaient l'art du théâtre politique, exerçant leur droit au port d'armes garanti par le deuxième amendement pour protester contre les meurtres incessants de Noirs par la police. Les Blancs étaient tellement effrayés par des Noirs armés que le gouverneur Reagan, avec le soutien de la NRA (aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui), a durci la législation californienne sur les armes à feu. Bien que les Black Panthers fussent par ailleurs non violents, le FBI a lancé son programme secret COINTELPRO pour les détruire, assassinant d'innombrables membres, certains dans leur sommeil comme Fred Hampton.

J'ai été particulièrement touché par le programme « Free Breakfast for Children » (Petit-déjeuner gratuit pour les enfants) mis en place dans de nombreux ghettos. En faisant du stop, j'aidais là où je le pouvais. À Baltimore, j'ai séjourné chez mes amis Black Panthers Henry et Ilane (que l'on voit ici avec leur bébé sous l'affiche de Huey Newton), aidant à nourrir les enfants du quartier qui parcouraient de longues distances en haillons pour obtenir un repas.

Cela me semblait plus significatif que de rejoindre le culte entourant le leader imprévisible Huey Newton, que je rencontrais souvent à Oakland, ainsi que d'autres leaders tels qu'Elaine Brown, qui chante « There Is a Man » à la fin de mon spectacle.

Lorsque David DuBois est devenu rédacteur en chef du journal des Black Panthers, il m'a convaincu que ma véritable contribution était en tant que photographe. J'étais fier de travailler sous la direction du fils de W. E. B. Du Bois, que l'on voit ici au siège d'Oakland avec le grand dessinateur Emory Douglass. Les photos de ce livre ont d'abord été publiées dans The Black Panther.

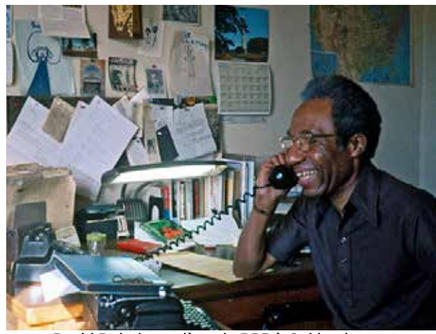
« Nous devons accepter le fait que certains disent qu'on combat mieux le feu par le feu, mais nous disons qu'on éteint mieux le feu avec de l'eau. Nous disons qu'on ne combat pas le racisme par le racisme. Nous allons combattre le racisme par la solidarité. » ....« Le vrai danger n'est pas que les Blancs nous tuent ; c'est un problème auquel nous pouvons faire face. Le vrai danger est qu'ils nous tuent et en fassent un suicide. » - Fred Hampton, dirigeant du BPP assassiné par la police

Il y a une triste postface : en commentant le film The Butler à la télévision danoise en 2013, j'ai fondu en larmes pendant la scène qui, pour la première fois, dépeignait les Black Panthers de manière positive — comme une étape naturelle de la résistance noire. J'ai réalisé à quel point j'avais refoulé mon engagement auprès des Black Panthers. En lançant mon émission dans l'Amérique de Reagan en 1984, j'en avais effacé toute trace, de peur d'être qualifié de terroriste.

Beaucoup de choses ont changé dans le pays – et en moi – depuis que j'ai rencontré Reagan en 1972 et que je l'ai accusé d'opprimer les Noirs. Il était le premier candidat majeur depuis l'ère des droits civiques à s'appuyer sur un racisme codé et des messages subliminaux (« jungle » = ghetto, « singes » = Africains).



1974 – Emory Douglass au siège du BPP à Oakland



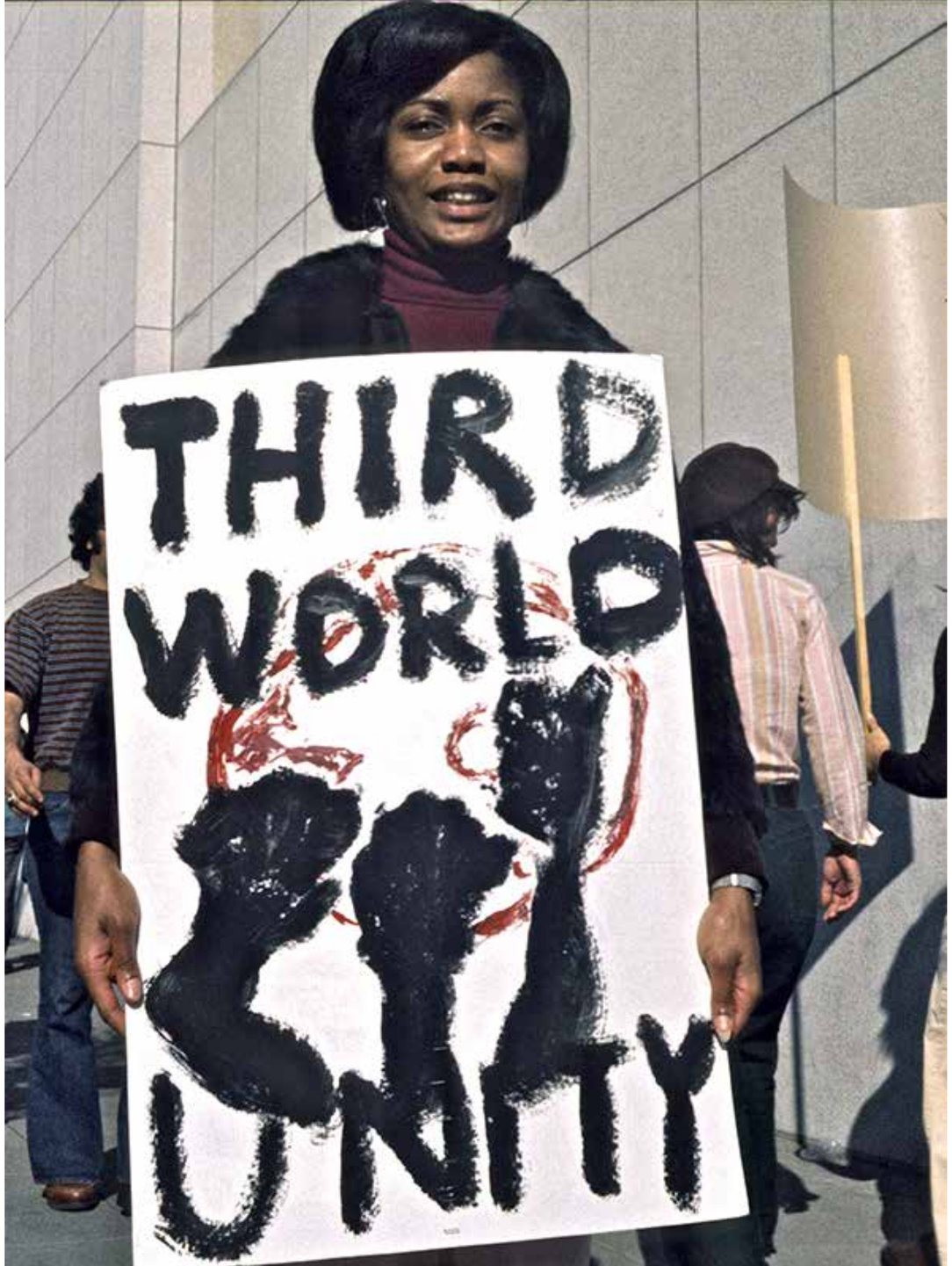
1974 – David Dubois au siège du BPP à Oakland

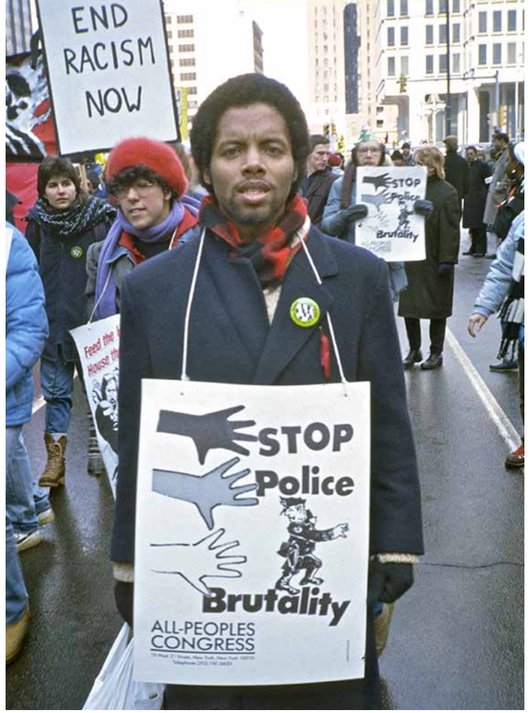
1971 – Oakland – Ericka Huggins, membre du BPP



1973 – Baltimore : repas gratuits









À gauche: 1975 - San Francisco - En haute: 1991 - Philadelphia, PA

1987 - Ann Arbor, MI - En bas: 1991 - Philadelphia, PA





« Nous devions être armés car nous avions affaire à un gouvernement armé et violent. Notre position était une position de défense contre l'oppression. » – Elaine Brown, membre des Black Panthers, qui s'est armée contre la police de Reagan

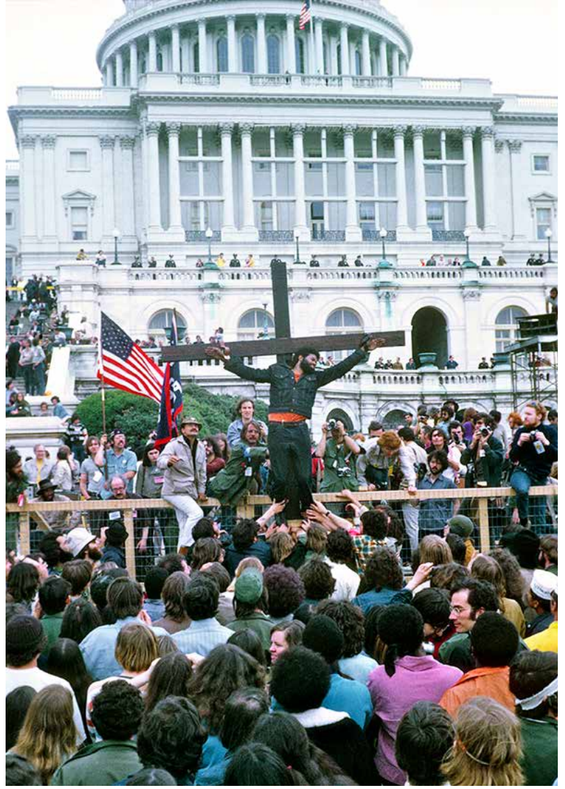
J'ai rejoint les Noirs dans d'innombrables manifestations – des événements organisés par les Black Panthers aux manifestations Black Lives Matter – mais je n'ai jamais vu autant de monde se mobiliser que lorsqu'ils se sont soulevés contre le racisme à double tranchant de Reagan : sa stratégie sudiste fondée sur la couleur de peau au niveau national et son soutien à l'apartheid sud-africain à l'étranger. Il a même porté préjudice aux femmes à l'échelle mondiale en encourageant la dictatrice Zia à imposer la charia au Pakistan.

J'ai fini par comprendre que les Noirs, à l'instar de Martin Luther King, avaient toujours fait appel au bon côté de l'oppresseur. Mais pendant les années Reagan, j'ai senti, en particulier dans la ségrégation de type apartheid qui régnait dans les universités, que nous qui nous considérions comme les « gentils » — Blancs, Juifs, musulmans, immigrés, voire immigrés noirs — formions une sorte de caste supérieure multiculturelle, contribuant inconsciemment à ghettoïser nos victimes stigmatisées aux « tables des Noirs ». Ainsi, je partageais la frustration des Noirs de manifester contre des personnes qui, comme Reagan, étaient fondamentalement bonnes dans leur cœur, comme l'affirme son épitaphe, mais dont les actions rouvraient de vieilles blessures.



1971 - Washington, DC.

Je photographie (à droite) une manifestation « Black Lives Matter » en 2016



1971 - Washington, DC.



1972 – Altercation avec Ronald Reagan, à Miami Beach, FL

2013 – Sur sa tombe, j'ai enfin trouvé un point d'accord entre Reagan et moi – et je me suis réconcilié avec lui



BLM demo
a Wash DC
2015









1975 - San Bruno County Jail, CA

L’incarcération de masse – Le joug que nous refusons de voir

« Nous devons affronter la réalité : en tant que nation, nous avons tourné le dos à une nouvelle génération d’enfants – nos enfants – qui ont été enfermés et exclus de la société dominante. Le système d’incarcération de masse est le cousin éloigné de l’esclavage. » – Michelle Alexander, « La couleur de la justice»

L’oppression brise les êtres humains bien plus souvent qu’elle ne brise les schémas. Et si nous ne comprenons pas ceux qui sont trop blessés pour résister, comment pourrons-nous saisir la destruction causée par notre racisme ?

Ces prisonniers ont bel et bien résisté, non par faim, mais par une rage incontrôlable — un mélange toxique de haine et de haine de soi qui les a amenés à tout mépriser. Leur colère est le symptôme le plus visible de l’oppression, mais elle est partagée par la plupart des Noirs américains.

Leur colère sape leurs actions, les faisant trébucher là où d’autres réussissent. Au lieu d’affronter la source de leur colère, nous les blâmons pour leurs échecs.

Nous ne comprenons pas le monstre du ghetto que nous avons créé ; au lieu de cela, nous lui tournons le dos et l’« incarcérons massivement » dans de vastes goulags — tout en rongeant notre propre société.

Mon parcours à travers cette jungle sociale m’a conduit en prison, le système le plus fermé de tous, où j’ai alors revu les jeunes hommes qui m’avaient agressé cinq ans plus tôt. La société avait resserré son emprise sur eux, et grâce à mes propres années passées dans le ghetto, je me sentais désormais en phase avec leur fureur.

Leur « liberté » était une illusion ; leurs choix étaient façonnés par un système conçu pour contrôler, où « le cours de la vie est déjà tracé » (« Ship Ahoy »).

Beaucoup, comme Michelle Alexander, soutiennent que l’incarcération de masse est un système global de contrôle social racialisé — étrangement similaire au Jim Crow du passé, un système de castes raciales où les Noirs sont soumis de manière disproportionnée à une discrimination légalisée pour le reste de leur vie (bien plus que sous l’apartheid sud-africain).

Le complexe industriel carcéral est devenu une industrie lucrative où des entreprises privées et des communautés isolées tirent profit de l’enfermement de millions de personnes et financent des politiciens pour maintenir des taux d’incarcération élevés.

Le système s’étend bien au-delà des murs de la prison, affectant les familles et des communautés entières. Les anciens détenus sont confrontés à un monde caché de discrimination légalisée : on leur refuse le droit de vote, l’accès aux jurys, au logement, à l’emploi, à l’éducation et aux services publics.

Cela enferme beaucoup de personnes dans un cycle de pauvreté et de criminalisation, les condamnant à un statut permanent de parias.

Les réformes libérales précédentes, qui ont injecté des milliards dans la reconstruction des bidonvilles ou l’éducation, n’ont jamais démantelé ce système ; elles n’ont fait que renforcer la colère des détenus et aggraver leur humiliation. C’est pourquoi les libéraux ont vacillé face à des politiques conservatrices comme la loi des « trois fautes » de Clinton. Le racisme ne s’achète pas.

Un système judiciaire axé sur le profit jette des vies aux orties. Quatre-vingt-quinze pour cent des fonds sont consacrés à la punition, contre seulement cinq pour cent à une « réinsertion » paternaliste. La plupart sortent de prison encore plus brisés, rongés par la honte, le traumatisme du viol et la réincarcération. Des millions de personnes souffrant des blessures psychologiques causées par la pauvreté, la violence et l’exposition au plomb sont criminalisées au lieu d’être soignées.

Les Afro-Américains représentent 13 % de la population mais près de la moitié de tous les détenus, et reçoivent des peines deux fois plus lourdes que les Blancs pour les mêmes infractions.

La description qu’en fait Alexander de l’incarcération de masse comme un système de castes — le cousin moderne de l’esclavage



1973 - NYC - En bas 1973 - Baltimore Jail

— trouve un profond écho. Il s’agit d’un système élaboré de racisme masqué sous le couvert de l’« aveuglement à la couleur ».

La question plus profonde est de savoir si nous sommes prêts à affronter notre propre rôle dans le maintien de cette oppression. Comment démanteler un système qui prospère sur le déni ? Le taux d’incarcération nettement inférieur des immigrants antillais met en évidence la longue ombre de l’oppression intériorisée propre aux descendants de l’esclavage américain.

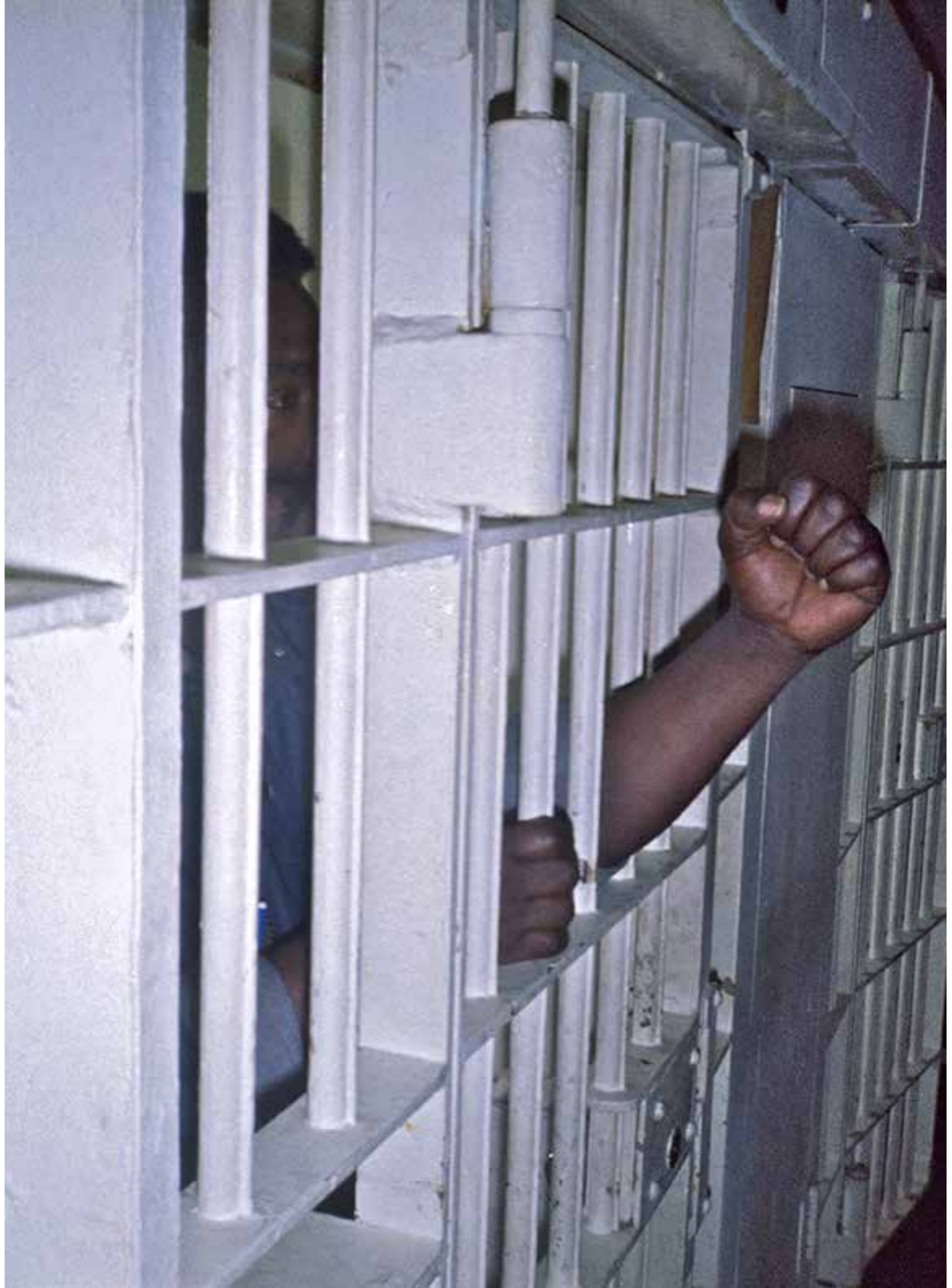
Si les vies brisées et les visages apathiques présentés dans ces pages nous mettent mal à l’aise, c’est parce qu’ils révèlent une vérité à laquelle nous devons faire face : les horreurs de ce système exigent une responsabilité collective. Tant que nous ne reconnaîtrons pas cela et n’agirons pas, le cycle se poursuivra — et dévorera les générations futures.



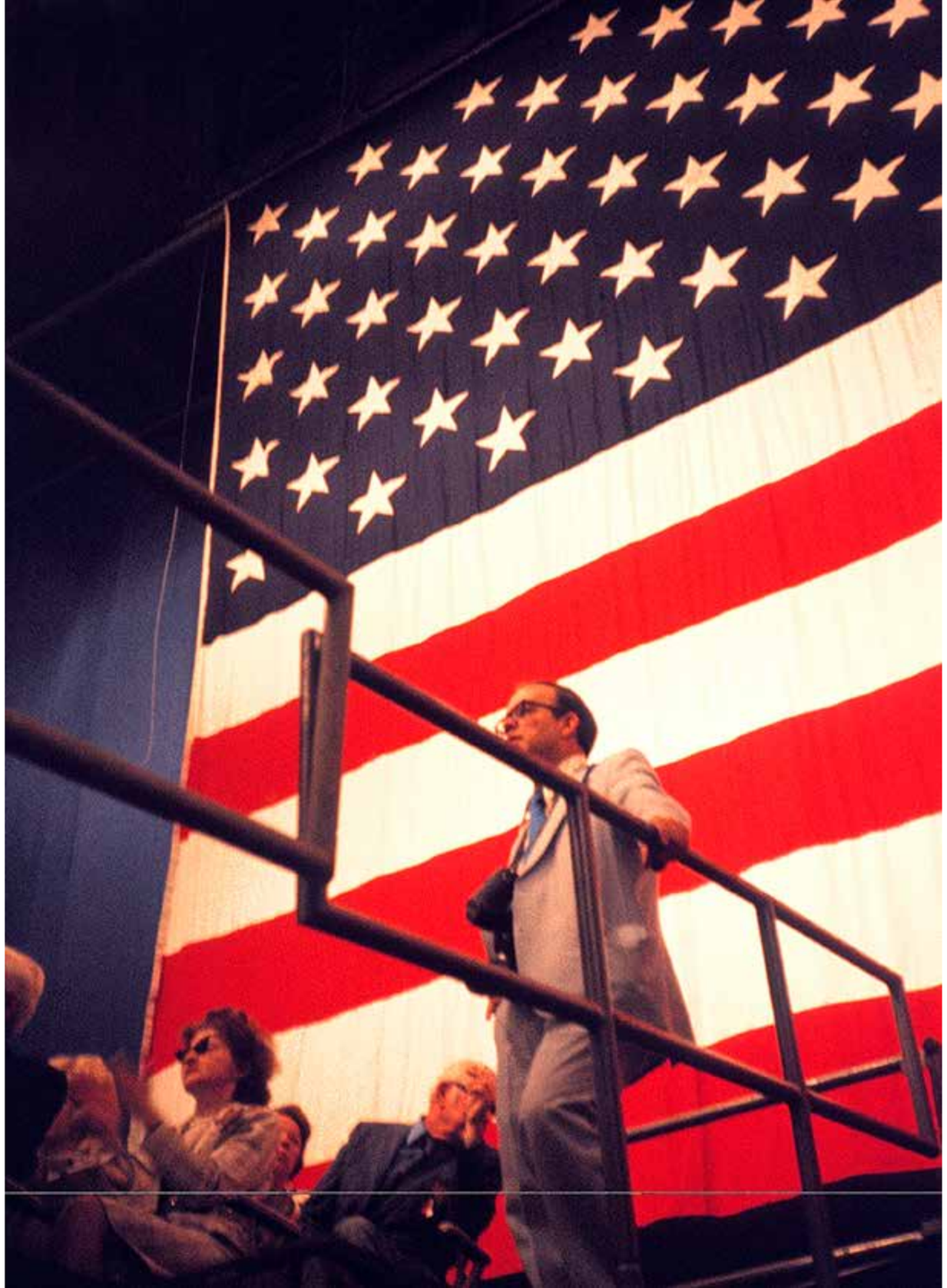
1975 - San Bruno County Jail, CA

1973 - Baltimore City Jail, MD

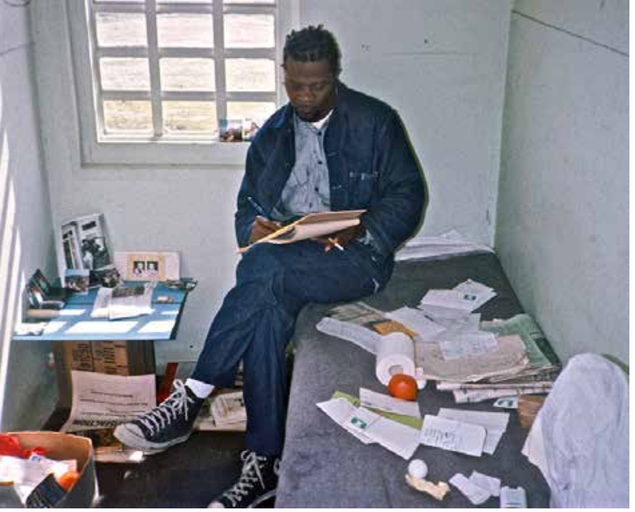




1975
– Prison du comté de San Bruno, Californie



1972 –
Miami Beach, FL
– Convention du Parti républicain



1975 – Popeye écrit pour le journal du syndicat des détenus



1975 – Popeye à la prison de San Bruno, CA



1975 – Popeye dans la salle des visites



1975 - San Francisco

De vagabond à militant : comment Popeye Jackson a changé ma vie

« Le feu qui brûlait dans les années 70 est toujours vivant dans nos cœurs et nos esprits. Nous sommes les enfants du mouvement, et nous porterons le flambeau plus loin. » - Brittany Packnett Cunningham, militante lors du meurtre policier à Ferguson, dans le Missouri

« Le mouvement pour la vie des Noirs n'est pas nouveau. Il est aussi vieux que l'Amérique elle-même. Nous portons le flambeau de ceux qui nous ont précédés, et nous continuerons à lutter pour la justice jusqu'à ce que la vie des Noirs soit véritablement valorisée. » — Alicia Garza, cofondatrice de Black Lives Matter

Grâce à leur droit constitutionnel de manifester (dans un monde de plus en plus restreint), de nombreux Américains considèrent encore leur pays comme la société la plus libre qui soit — malgré ses fenêtres grillagées et ses rues désertes.

Un livre comme celui-ci peut même être bien accueilli, car le système est si oppressant que la critique devient un divertissement.

Ce n'est que lorsque le système se heurte à une résistance organisée qu'il riposte, comme je l'ai vu avec mon ami le plus proche en Californie, Popeye Jackson.

Au moment où j'ai rencontré Popeye, j'étais arrivé au bout de mon voyage. En tant que vagabond, j'aimais la liberté de me perdre parmi les gens et je croyais naïvement pouvoir rester à l'abri du racisme. Je voyais désormais que mon vagabondage n'avait été qu'une sorte de fuite privilégiée des Blancs.

Le cadre conceptuel que j'utilisais pour survivre n'était qu'une seule vérité ; il existait des façons plus profondes, plus spirituelles, de voir les gens.

J'avais l'impression d'exploiter la souffrance avec mon appareil photo, et le fait de sentir mon propre racisme grandir me rendait malade.

Le racisme dans une société raciste n'est ni volontaire ni individuel, et je savais que j'étais plus qu'un simple raciste ; réaliser que j'en faisais partie m'a forcé à assumer mes responsabilités plutôt que de me cacher dans la honte.

Ce n'est qu'en devenant un « raciste antiraciste » conscient que je pouvais contribuer à changer le pays que j'avais appris à aimer. J'aimais trop l'Amérique pour me contenter d'assister à son autodestruction alors que de nombreux amis allaient en prison pour avoir résisté, et que je me contentais de prendre des photos sans agir.

J'ai donc rangé mon appareil photo et travaillé avec Popeye, qui a prouvé que la victime n'est pas impuissante, mais capable de résister.

Fier de ses racines du ghetto, habillé comme un arnaqueur, il incarnait la classe défavorisée avec toute son ouverture, sa violence, sa générosité et sa beauté contradictoire.

Popeye avait lui-même parcouru un long chemin. Après être entré en prison à l'âge de dix ans et y avoir purgé dix-neuf ans, sa conscience politique s'était approfondie. Il estimait que le marxisme l'avait aidé à se libérer de la haine de soi engendrée par la prison.

Loin d'en faire une échappatoire intellectuelle, il l'a mis en pratique en organisant d'autres détenus au sein de l'Union des prisonniers unis (UPU), dont il est finalement devenu le président.

Il croyait que pour s'échapper du ghetto, il fallait un changement collectif de l'ensemble du système. Sa réputation a tellement grandi qu'il a été choisi comme médiateur dans l'affaire de l'enlèvement de Patricia Hearst.

À mesure que son influence sur les détenus grandissait, la police a tenté de le renvoyer en prison en plaçant de la drogue dans sa voiture et en menaçant parfois sa vie.

En travaillant ensemble au sein de l'UPU, nous nous sommes rapprochés de plus en plus. Voyant les trous dans mes chaussures, il m'a discrètement donné des bottes.

Bien que j'aie arrêté de photographier, il m'a convaincu de prendre ces photos pour le journal de la prison. Après sa mort, je peux désormais révéler que le shérif Hongisto m'a « emprisonné » par reconnaissance pour mon travail au sein du mouvement gay, me permettant de faire passer l'appareil photo en contrebande.

Popeye travaillait sans relâche pour organiser les détenus dans des conditions qui anéantissaient toute vie privée afin de briser les gens.

Alors que j'étais moi-même totalement paralysé ici, le voir inspirer les hommes à lire de la littérature politique au milieu de la peur omniprésente et du bruit constant a laissé une empreinte indélébile sur moi. De nombreux détenus m'ont dit qu'il les avait changés ; ce n'était pas un « faux intellectuel révolutionnaire », mais l'un des leurs.

Pourtant, Popeye n'était pas exempt de graves défauts humains qui dérangeaient de nombreux bénévoles, notamment les femmes de notre groupe. Elles avaient appris de la gauche naïve des années 60, qui avait même idéalisé les violeurs en tant qu'avant-gardes révolutionnaires.

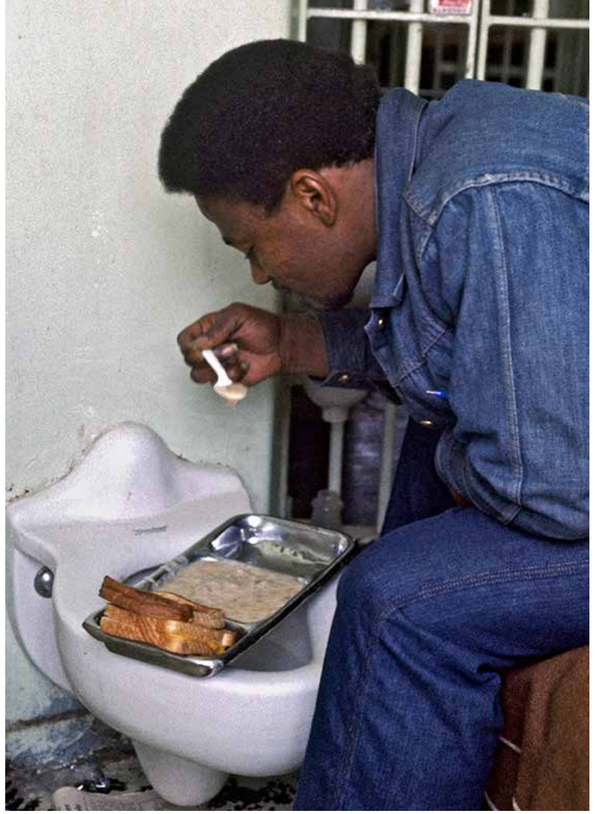
Certaines sont parties à cause du sexisme de Popeye. Je me suis heurté à elles, considérant leur critique comme une autre forme de racisme : une manière moderne de rejeter les classes défavorisées. « Si vous pensez qu'un homme peut sortir de 300 ans d'esclavage et de 19 ans de prison en étant un ange, vous êtes des imbéciles. Même Martin Luther King était sexiste », dit aujourd'hui Coretta King.

Et : « Si vous refusez à un homme un leadership puissant tant qu'il ne répond pas à toutes les normes libérales blanches, vous êtes un ennemi de la discrimination positive aussi dangereux que n'importe quel raciste du Sud. »

Pourtant, tout en le défendant, je l'ai aussi trahi : tout comme les Blancs s'opposent rarement au racisme de leurs semblables, nous, les hommes, n'avons pas su contester le sexisme de Popeye, ne serait-ce que pour lui permettre de devenir un organisateur plus fort.







1975 – Prison de district de San Bruno, CA



Le journal télévisé annonçant le meurtre de Popeye, dans mon diaporama

Le traître parmi nous

« Pas de justice, pas de paix. Nous le scandons, nous le crions, nous le vivons. Nous ne pouvons pas vivre dans un pays où les Noirs sont pourchassés et tués en toute impunité. » —Patrisse Cullors, cofondatrice de Black Lives Matter

« Réglez vos querelles, unissez-vous, comprenez la réalité de notre situation, comprenez que le fascisme est déjà là, que des gens qui pourraient être sauvés sont en train de mourir, que d'autres générations mourront ou mèneront une demi-vie misérable si vous n'agissez pas. » - George Jackson, militant carcéral tué par la police

À l'extérieur de la prison, une campagne énergique a finalement obtenu la libération de Popeye, et nous avons organisé une grande fête de « retour dans le monde » pour lui. Popeye m'avait souvent mis en garde contre des infiltrés du FBI se faisant passer pour des membres de l'UPU, mais, ayant confiance en tout le monde depuis mes années de vagabondage, j'avais écarté cela comme de la paranoïa de ghetto.

Je ne pouvais imaginer que quelqu'un de notre cercle puisse être un agent secret – jusqu'à ce que je voie ce que le système avait fait au syndicat de Popeye.

L'une des personnes en qui j'avais le plus confiance était une informatrice du FBI.

Elle s'appelait Sara Jane Moore. Plus âgée que nous tous, elle semblait être une femme au foyer de banlieue, un peu perdue mais sympathique. Nous avons été stupéfaits lorsqu'elle a avoué dans les journaux qu'elle avait espionné pour le FBI mais qu'elle s'était convertie aux convictions de Popeye.



1975 – Popeye lors de notre soirée de lancement de « Back in the World »

Deux mois plus tard, elle a failli changer le cours de l'histoire mondiale en tentant d'assassiner le président Ford à Union Square. Rongée par la culpabilité de ce qu'elle avait fait pour le FBI, elle voulait se venger du « chef du système », comme elle le disait.

Billy, mon voisin là où je vivais avec des travestis, lui a fait lâcher son arme et a sauvé la vie du président. Il a été invité à la Maison Blanche, mais Billy sortait avec le leader du mouvement gay, l'amant d'Harvey Milk, Joe, et la Maison Blanche a annulé l'invitation lorsque Milk l'a contraint à avouer ouvertement qu'il était gay. (En 2007, après 32 ans de prison, Sara Jane a été libérée, et des sociétés de cinéma et de télévision m'ont contacté pour obtenir mes photos d'elle.)

Qu'est-ce qui l'avait mise dans un tel état de déséquilibre ? Quelques jours seulement après notre fête, Popeye devait passer chez moi pour choisir des photos pour notre journal de prison. Il m'a appelé pour me dire qu'il avait un rendez-vous à la place. J'avais prévu de le rejoindre là-bas plus tard et de rentrer avec lui en voiture. Deux heures avant de partir, j'ai reçu un appel terrifié d'Annie, qui pleurait de peur et me suppliait de ne pas rentrer avec Popeye. Si je n'avais pas reçu cet appel, je n'aurais pas vu le journal télévisé du lendemain soir :

« Voici le journal télévisé de 23 heures. La police de San Francisco poursuit son enquête sur le meurtre, de type exécution, du réformateur pénitentiaire Popeye Jackson, dirigeant du Syndicat des prisonniers unis. Jackson était assis dans une voiture avec Sally Voye, une enseignante de Vallejo, lorsque la fusillade a eu lieu à 2 h 45 dimanche matin. La police indique qu'ils sont morts sur le coup. »

Puis, sans pause, l'écran a changé :

« Comme beaucoup d'entre vous, j'adore les chiens. C'est pourquoi je nourris mes chiens avec Alpo... la viande est l'aliment naturel du chien... pas une miette de céréales... »

Puis le journal est revenu :



« Selon les rapports, le tireur a tiré à travers la vitre. La première balle a touché Mlle Voye, la seconde Jackson. Il n'y a aucun signe de vol : les portefeuilles n'ont pas été touchés. Il semble s'agir d'un meurtre de type exécution. »

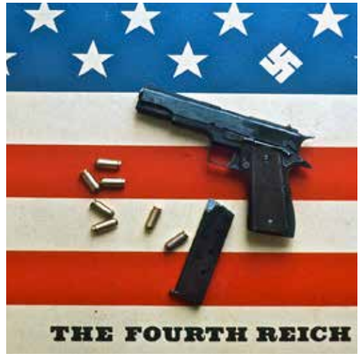
Et à nouveau, instantanément, la publicité suivante :

« Quand vous voyez quelqu'un prendre cette première bouchée, vous ne pouvez pas vous empêcher de vouloir y goûter vous-même. Dans ce monde, il n'y a qu'un seul poulet frit qui a toujours un goût à s'en lécher les doigts... »

Pour un Danois peu habitué aux publicités — surtout dans des moments de mort —, la brutalité du contraste semblait obscène. C'était comme si la vie et le meurtre de Popeye n'étaient qu'une interruption de programme de plus entre la nourriture pour chiens et le Kentucky Fried Chicken.

« La révolution ne sera pas télévisée. » —Gil Scott-Heron

« La révolution ne sera pas diffusée en direct. La révolution sera dans les rues. La révolution sera dans les communautés. La révolution sera dans nos cœurs. » —Alicia Garza



Quand le prophète est tombé – Imparfait, certes, mais luttant contre un système qui nous déshumanise tous

« Il est temps pour nous d'humaniser les récits des Noirs. Nous avons été déshumanisés dans ce pays depuis trop longtemps. » — Patrisse Cullors, cofondatrice de Black Lives Matter

« La fonction, la structure même du racisme, est de déshumaniser les gens. Et comment peut-on négocier avec un ennemi déshumanisé ? C'est impossible. » — James Baldwin

Bien que ce fût mon meilleur ami que j'ai vu gisant dans une mare de sang à la télévision — quelques heures seulement après que j'avais moi-même prévu de rentrer chez moi en voiture avec lui —, je n'ai pas pu pleurer pendant quatre jours. Tout cela semblait irréel, présenté comme ça à travers ce mélange américain de publicités pour la nourriture pour chiens et le poulet frit. Un système qui contrôle les médias peut tout se permettre quand il peut nous faire oublier, l'instant d'après, ce que nous avons vu l'instant d'avant.

La réalité ne m'a frappé qu'aux funérailles, où j'ai complètement craqué et fondu en larmes. C'est là que j'ai aussi réalisé que Sally — qui travaillait avec des prisonniers et des enfants des ghettos tout en vivant dans une banlieue sûre, qui s'opposait au sexisme de Popeye, et que j'aimais énormément — avait elle aussi été assassinée simplement parce qu'elle aurait pu être un témoin. Mon propre sort aurait probablement été le même si j'avais été avec eux cette nuit-là.

La voici avec Popeye quelques jours avant le meurtre. L'assassin n'a jamais été retrouvé. Mais après que Sara Jane Moore – condamnée à la prison à vie – eut décrit dans Playboy les menaces du FBI auxquelles elle avait été confrontée lorsqu'ils avaient vu qu'elle adhérait aux idées de Popeye, peu d'entre nous doutaient de l'origine du meurtre. Popeye m'avait souvent mis en garde contre les ex-détenus qui concluaient des accords de libération anticipée avec la police. Lui-même n'a jamais eu peur de mourir, bien que le San Francisco Chronicle ait révélé plus tard que la police avait menacé de le tuer.

Dans son dernier article, écrit alors que j'étais avec lui en prison, il disait : « Nous ne devons pas craindre la mort. Nous sommes la classe des condamnés, et ce n'est que par la révolution que nous pourrons gagner notre liberté et celle de tous les opprimés. »

Aux funérailles — où j'étais le seul photographe invité par la famille —, ses camarades syndicalistes et ses amis de prison de toutes les couleurs lui ont fait leurs adieux. Beaucoup d'autres ne seraient pas « de retour dans le monde » pour voir sa tombe avant une génération. Sa mère, qui lui avait apporté un gâteau chaque semaine pendant dix-neuf ans, s'est effondrée de chagrin devant le cercueil.


San Francisco Examiner

Few assassination clues

Who killed 'Popeye' Jackson?

SLA jury's 11th day-- no verdict

Livermore street gala ends in riot

CIA called a danger to the people

Rocky's report

Ford takes to TV in furor over CIA

1975 – Journaux Hearst : SF Examiner

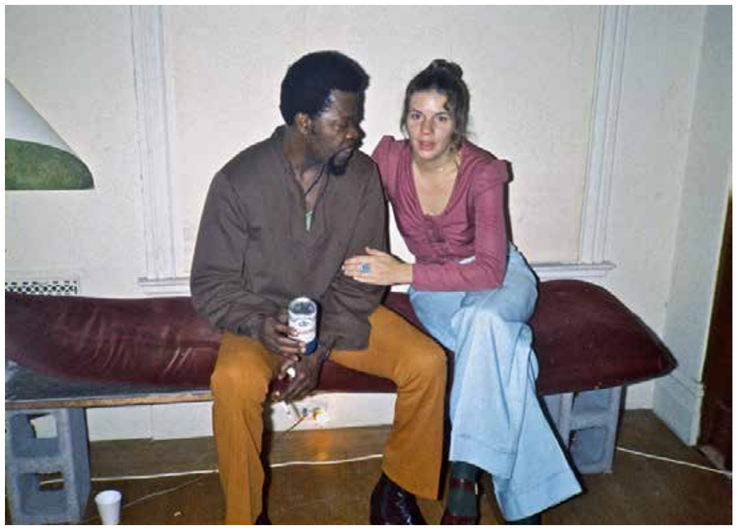

'Popeye' Jackson -- who executed him?

By Larry D. Hatfield

'POPEYE' JACKSON Coolly killed

SALLY VOYE Slain with 'Popeye'

et SF Chronicle



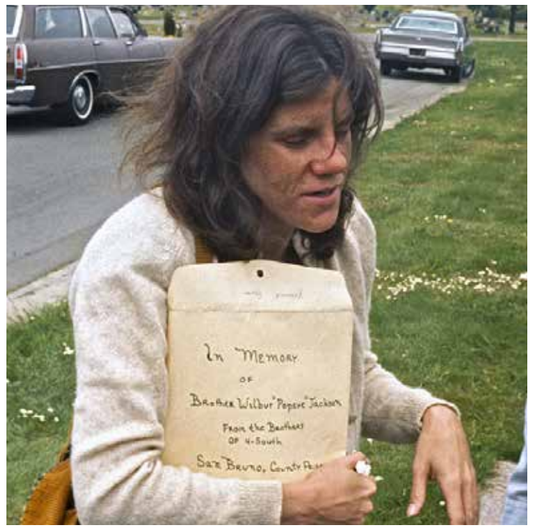
1975 – Popeye et Sally Voye lors d'une fête

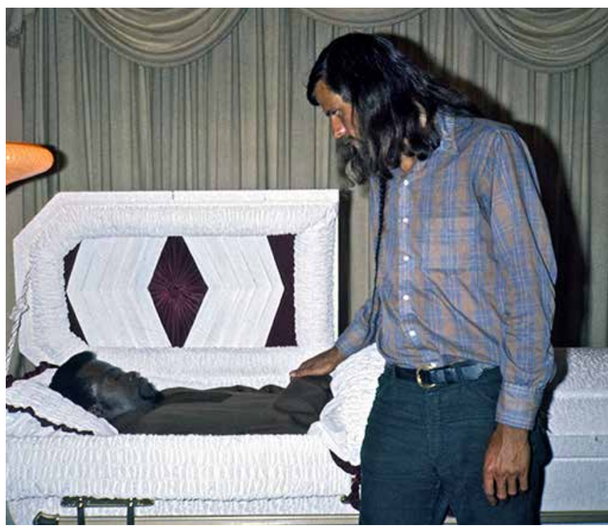


1975 – Popeye lors de notre fête



1975 – « Sleepy », membre de l'UPU, lors des funérailles

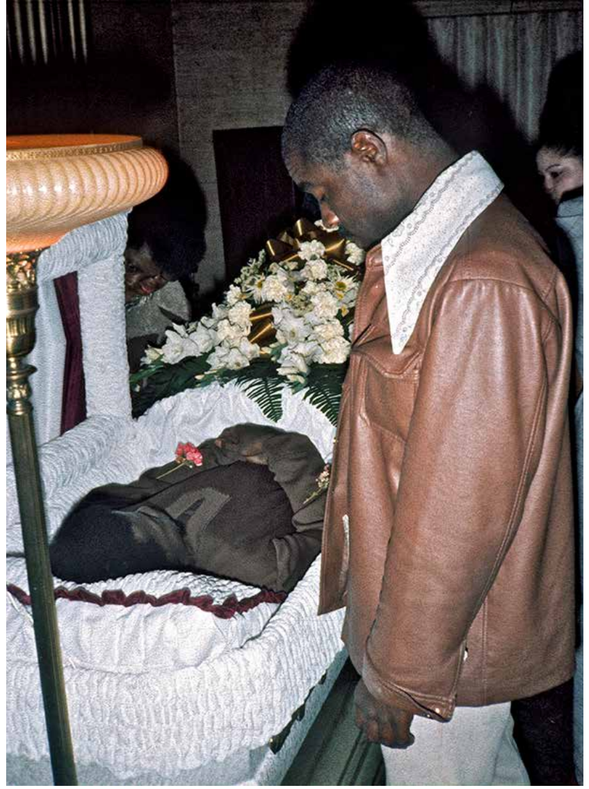




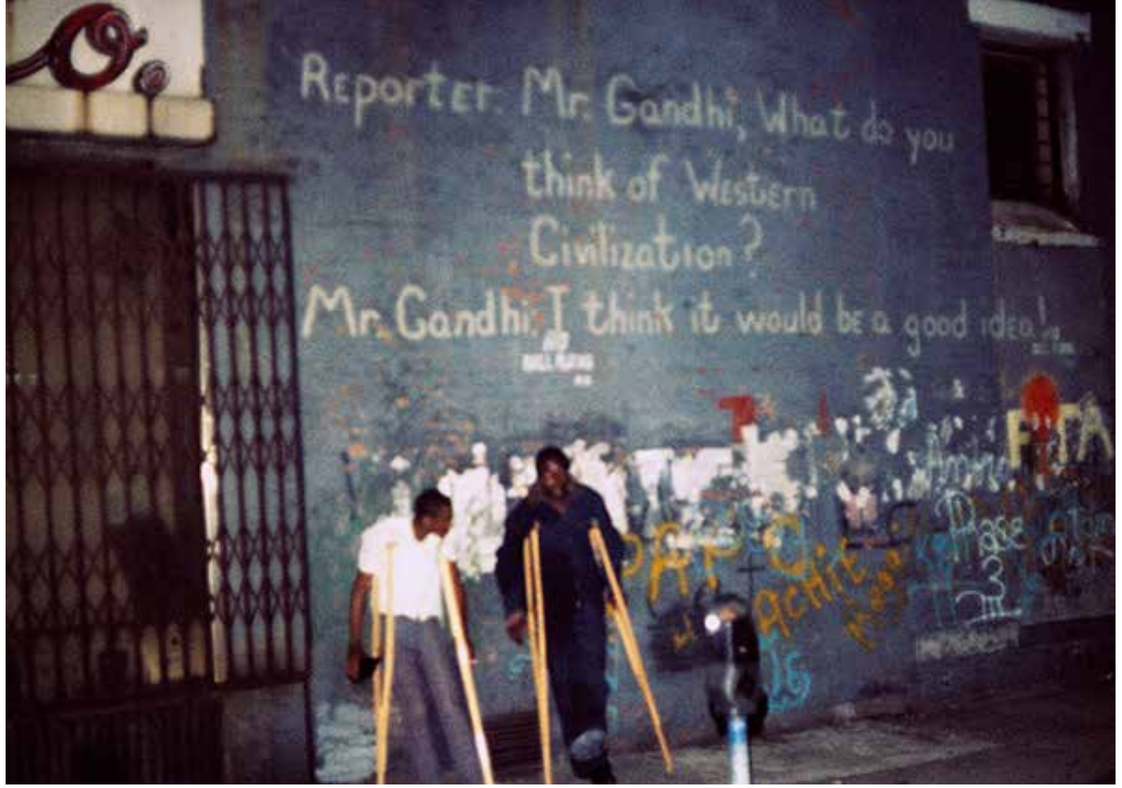
1975 – Pat Singer, l'épouse enceinte de Popeye, lors des funérailles, avec les condoléances des détenus - Mes propres adieux



1975 – Invités lors d'un dîner de bienfaisance en l'honneur du président Ford à 5 000 $ par couvert



1975 – Un ancien détenu fait ses adieux



1971 – Deux vétérans devant le tableau de Gandhi, Lower East Side, New York

Il y a un homme
qui se dresse sur notre chemin.
Et ses mains avides
s'étendent à travers le monde.
Mais si nous tuons cet homme
nous aurons la paix sur cette terre
et cette glorieuse lutte
sera terminée.

Et ce que nous voulons,
c'est simplement avoir
ce dont nous avons besoin
et vivre en paix dans la dignité.
Mais ces quelques vieillards,
non, ils ne céderont ni ne fléchiront
et ce n'est donc qu'à travers leur mort
que nous serons libres.

Et si nous osons nous battre
pour quoi, pour ce que nous voulons
sans épargner personne
qui se dresse sur notre chemin :
Le combat est dur
et long
mais nous ne pouvons pas,
nous ne pouvons pas nous tromper,
car notre libération sera gagnée.

Et nous pourrons nous revoir
si nous ne mourons pas
car c'est le prix
qui pourrait être payé,
Mais si nous passons par là
nous nous reverrons un jour,
nous nous reverrons
si nous ne mourons pas…



Elaine Brown, présidente des Black Panthers, ici en tant qu'oratrice à Oakland, CA, en 1973

Écoutez ici la chanson d'Elaine Brown, illustrée dans mon diaporama



1971 – Un corps devant le mur commémoratif de Gandhi

Lamentation pour une terre que j'avais appris à aimer

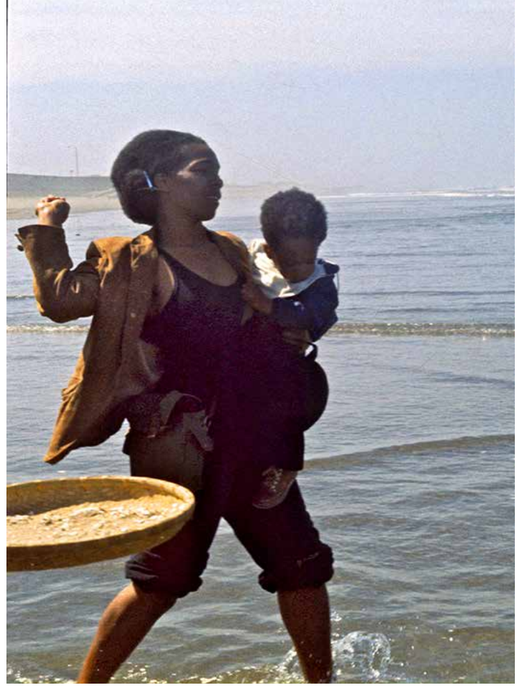
« Parfois, il faut renoncer aux gens, non pas parce qu'on s'en fiche, mais parce qu'ils s'en fichent. » — Tupac Shakur

Popeye était le dernier ami que je voulais perdre de cette manière. Avec les meurtres de Sally et de Popeye, tous mes sens avaient été anéantis.

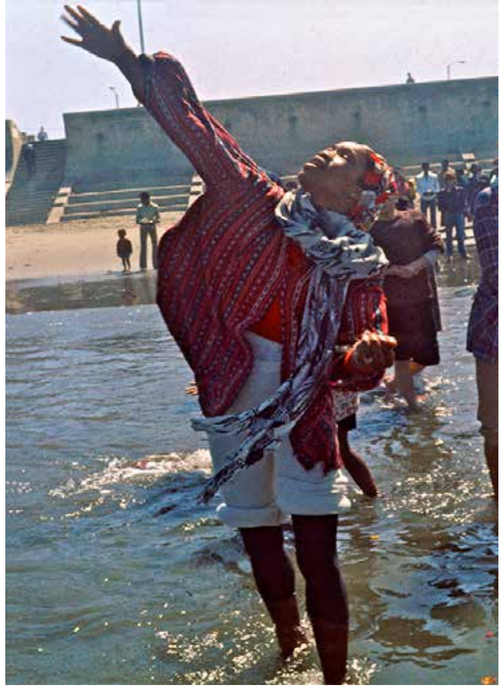
Je n'en pouvais plus et j'ai fui le pays. J'avais perdu douze de mes amis les plus proches à cause de la violence insensée de l'Amérique, et beaucoup d'autres avaient disparu en prison à vie.

Cet homme a été assassiné à New York près de chez moi, juste en face d'une fresque murale du ghetto (derrière le voile) qu'il n'a peut-être jamais remarquée ou qu'il n'a jamais pu lire. Tard un soir, devant ce même mur, on trouve deux vétérans estropiés qui avaient autrefois défendu la « civilisation occidentale » et qui mendiaient désormais dans les rues.

« J'aime l'Amérique plus que tout autre pays au monde, et c'est précisément pour cette raison que j'insiste sur le droit de la critiquer sans relâche. » — James Baldwin



1975 – San Francisco. Linda Jones disperse les cendres dans la mer



1975 – San Francisco. Rhodessa Jones disperse les cendres.
L'année suivante, elle a vu le diaporama à Copenhague

« Ô, que l'Amérique redevienne l'Amérique — La terre qui n'a jamais existé — Et qui pourtant doit exister — La terre où chaque homme est libre. » — Langston Hughes

J'ai conclu mon premier voyage aux États-Unis par le pathos émouvant de mon diaporama original :

J'aimais le peuple américain plus que tout ce que j'avais connu et je souhaitais finir par m'y intégrer, sans aucune intention de repartir.

La chaleur humaine que j'avais rencontrée partout — comme celle qui avait autrefois accueilli les premiers immigrants — était une bouffée d'air frais après la froideur que j'avais connue en Europe.

Mais cette chaleur et cette ouverture contrastaient fortement avec le système cruel et inhumain des ghettos, né de la douleur refoulée des Américains eux-mêmes, souvent enracinée dans des blessures datant de l'enfance.

Je m'étais tenu sur les plus hauts sommets de l'Amérique et dans ses profondeurs les plus sombres, un pied dans la tombe. Partout, cela me faisait mal de voir la fortification croissante de cette ouverture, une chaleur que la plupart des visiteurs étrangers ressentent encore comme libératrice, mais qui s'est durcie en peur, haine et amertume envers leurs compatriotes américains.

Aujourd'hui, ils sont tellement aliénés les uns des autres qu'ils osent à peine parler de politique ou de race, même au sein de leur propre famille. Dans cette froide guerre civile, ils s'isolent dans des chambres d'écho et des quartiers ségrégués.

Et ainsi, la violence continue — contre les opprimés chez nous et à travers le monde. Par le racisme climatique et des politiques commerciales injustes, nous tuons ou poussons des millions de « vos fatigués, vos pauvres » du monde entier vers nos côtes en tant que réfugiés. Mais combien en rejetons-nous simplement parce que nous craignons le changement profond en nous-mêmes qui, en fin de compte, guérirait nos sociétés et profiterait à nos enfants ?

Encore un enfant a été tué dans la violence des ghettos — un enfant de cinq ans. La boucle se referme à nouveau. Une fois de plus, une mère noire doit jeter son enfant à la mer, comme le faisaient les mères depuis les navires négriers il y a 500 ans — l'âge de notre système de ghettos.

L'océan la ramènera vers les rivages d'où ses ancêtres sont venus quand nous avions besoin d'eux.

Combien de souffrances allons-nous encore voir — ou causer ?

Nous ne le savons pas. Nous jetons notre incertitude dans l'océan avec les cendres de nos victimes.

La fin du diaporama avec
« Ship A'hoy » des O'Jays

Ohé du bateau ! Ohé du bateau !
Ohé du bateau !
À perte de vue,
des hommes, des femmes et des
bébés esclaves,
venant vers la terre de la Liberté,
où le destin de la vie est déjà tracé —
Si jeunes et si forts
qu'ils n'attendent que d'être sauvés…



Postface – De l'oppression à l'empathie : un chemin vers la guérison



La fin de mon diaporama

« Le pardon, c'est la volonté de renoncer à l'espoir d'un passé meilleur. » - Toni Morrison

« L'histoire, malgré sa douleur déchirante, ne peut être effacée, mais si on l'affronte avec courage, il n'est pas nécessaire de la revivre. » - Maya Angelou

« Nous sommes tous interconnectés, et la douleur de l'un devient la douleur de tous. Nous devons apprendre à guérir ensemble, sinon nous souffrirons tous. » – Yaa Gyasi

« La guérison commence là où la blessure a été infligée. » – Alice Walker, The Way Forward Is with a Broken Heart

« Si nous voulons guérir, nous devons ressentir. Et nous ne pouvons pas guérir si nous avons peur. » – Beyoncé

On a demandé à des étudiants américains de noter leurs sentiments après cinq heures d'« oppression inversée » dans mon diaporama — c'est-à-dire après avoir vu leur image d'eux-mêmes comme des personnes honnêtes et moralement responsables constamment remise en cause.

Voici des résultats typiques :

Coupable, paranoïaque, frustré, épuisé, bouleversé, engourdi, tendu, en colère, énervé, réduit au silence, abasourdi, confus, indigne, prudent, inférieur, impuissant, craintif, docile, passif…

Une oppression plus poussée aurait également pu vous rendre :

protecteur, inattentif, hostile, désengagé, rusé, manipulateur, fourbe, comploteur, vengeur, supérieur, observateur (de l'oppresseur), astucieux, destructeur, détaché, méfiant…

Ce sont là presque les mêmes sentiments exprimés par la plupart des Noirs vivant sous des régimes d'oppression aux États-Unis et en Afrique du Sud, par les immigrés musulmans en Europe, par les Palestiniens vivant sous la domination israélienne et — à des degrés divers — par de nombreux autres peuples opprimés, aboutissant souvent à la violence.
La douleur, la colère et la tristesse qui résument ces sentiments plongent les gens dans la paralysie, dans une rage désespérée et autodestructrice. Le comportement irrationnel et impuissant qui s'ensuit renforce encore davantage le racisme de l'oppresseur.

La prise de conscience soudaine du fonctionnement de ce cercle vicieux a motivé de nombreux étudiants universitaires à travailler ensemble pour briser ces schémas.

Beaucoup ont ressenti le besoin de pleurer et de partager leurs sentiments. Partager nos peurs et nos profondes inquiétudes face au racisme dans le cadre d'un dialogue constructif est, je crois, un premier pas significatif vers la libération des inhibitions qui nous enferment dans des rôles destructeurs.

De nombreux lecteurs de ce livre s'opposeront sans aucun doute au racisme systémique — la somme de tous nos racismes individuels — mais j'espère qu'ils iront plus loin en affrontant le leur.

Imposer aux gens une nouvelle façon de penser afin de libérer les autres n'était pas une invention de mon cru. J'ai été inspiré par les programmes gouvernementaux progressistes lancés après la publication de *An American Dilemma* de Gunnar Myrdal, qui visaient à changer la pensée oppressive des Blancs, car seule la réduction des préjugés blancs pouvait réduire l'oppression et créer une mobilité ascendante pour les Noirs. En d'autres termes, il était nécessaire d'initier de force une spirale ascendante.

L'un des bénéficiaires de ces programmes était mon mentor, le Dr Charles King, qui était employé par le gouvernement américain pour animer des séminaires intitulés « Les Blancs doivent changer » destinés aux employés de l'armée, de la CIA, du FBI et des grandes entreprises.

Après avoir vu mon spectacle, il m'a invité à assister à l'un de ses séminaires. Sans prévenir les participants, il a passé deux jours à les maltraiter, à les diviser, à les accuser et à les monter les uns contre les autres — démontrant ainsi ce que l'on ressent de l'intérieur face à l'oppression systémique.



1986 – Avec le Dr Charles King après l'un de ses ateliers – écoutez-le dans la vidéo



1991 – Avec mon mentor sur son lit de mort à Atlanta, quelques jours avant son décès

En tant qu'observateur blanc, j'avais souvent l'impression qu'il allait trop loin et j'avais de la peine pour ces participants hautement qualifiés et bien intentionnés, qui avaient accepté de ne pas partir.
Pourtant, grâce à sa formidable compréhension de la psychologie des Noirs et des Blancs, je l'ai vu les briser progressivement.

À la fin, il a révélé les prédictions qu'il avait écrites sur la façon dont chaque participant réagirait : qui se retirerait, qui riposterait, qui se soumettrait.
Puis il leur a demandé de dresser la liste de leurs sentiments. Ils étaient presque identiques — les uns aux autres, et aux miens.

Il a conclu en disant : « Ce sont les sentiments que nous, les Noirs, portons chaque jour à cause du racisme blanc. Mais maintenant, je vais cesser de vous opprimer. Me faites-vous confiance ? » Aucun d'entre nous ne lui a fait confiance.

Pourtant, il a tenu sa promesse et a terminé par une célébration de la libération qui a libéré une gratitude bouleversante dont je n'avais jamais été témoin auparavant. Les gens se sont sentis libérés dans leur façon de penser.

Plus tard, il m'a présenté comme « le seul John Brown des temps modernes », et depuis, j'ai souvent emmené des étudiants à Harper's Ferry, là où Brown a lancé son soulèvement abolitionniste.

Charles King a été le premier à me faire comprendre que les émotions produites par son oppression étaient les mêmes que celles suscitées par American Pictures. C'est pourquoi j'ai étalé mon programme sur deux jours : d'abord la confrontation, puis la guérison.

Son approche puissante a échoué sur les campus universitaires car les étudiants, contrairement à ses fonctionnaires « enfermés », pouvaient partir. Mais les images et la musique ont tenu les miens « captifs » et « sous le choc » pendant cinq heures, après quoi ils se sont engagés à participer à une deuxième journée de dialogue.

Peu à peu, souvent sous l'influence de mon assistant noir Tony Harris, le silence s'est transformé en de véritables conversations entre Noirs et Blancs, les premières que beaucoup avaient jamais connues sur le campus. Lorsque cela se produisait, Tony et moi partions discrètement pour recommencer ailleurs.

En général, ils nous invitaient à revenir dans l'année qui suivait pour leurs groupes « American Pictures : désapprendre le racisme ». Souvent, j'étais invité à revenir 20 ans plus tard, lorsque ces étudiants se retrouvaient pour évaluer comment American Pictures avait changé leur vie.

Ainsi, nous « contraindre » à affronter notre propre pensée oppressive — afin de pouvoir nous rencontrer d'égal à égal dans le dialogue — est la méthode la plus efficace dont j'ai été témoin pour guérir le racisme, également utilisée par d'innombrables autres conseillers antiracistes dont les ateliers m'ont inspiré au fil des ans.

La seule approche que j'ai vue fonctionner encore mieux consiste à aller vivre avec ceux que nous craignons. Chaque fois que j'ai emmené des étudiants, des étrangers, voire des membres du KKK dans les ghettos, la peur et la culpabilité se sont dissipées, tout comme les schémas de colère et d'hostilité profondément enracinés chez les habitants des ghettos. Cela ne s'apprend pas uniquement dans des cadres intellectuels sécurisés.

À gauche : l'atelier du Dr Charles King – À droite : mon propre atelier à l'université de Pennsylvanie en 1991



Avec Zindzi Mandela au centre, nous célébrons dans notre Maison Ubuntu l'humanité commune qui transcende toutes les frontières ethniques, religieuses, sexuelles et nationales

Lorsque, après les premières années, j'ai appris — grâce à l'aide d'autrui — à surmonter ma propre peur et ma méfiance envers mes concitoyens et que j'ai vu à quel point ils s'ouvraient désormais à moi, j'ai découvert un poème de Nis Petersen qui m'a poussé à m'ouvrir davantage.

Je l'ai illustré avec mes photos et l'ai emporté partout avec moi comme source d'inspiration. Il est ensuite devenu l'introduction de toutes mes conférences :
« Dire oui à ceux que nous fuyons. »

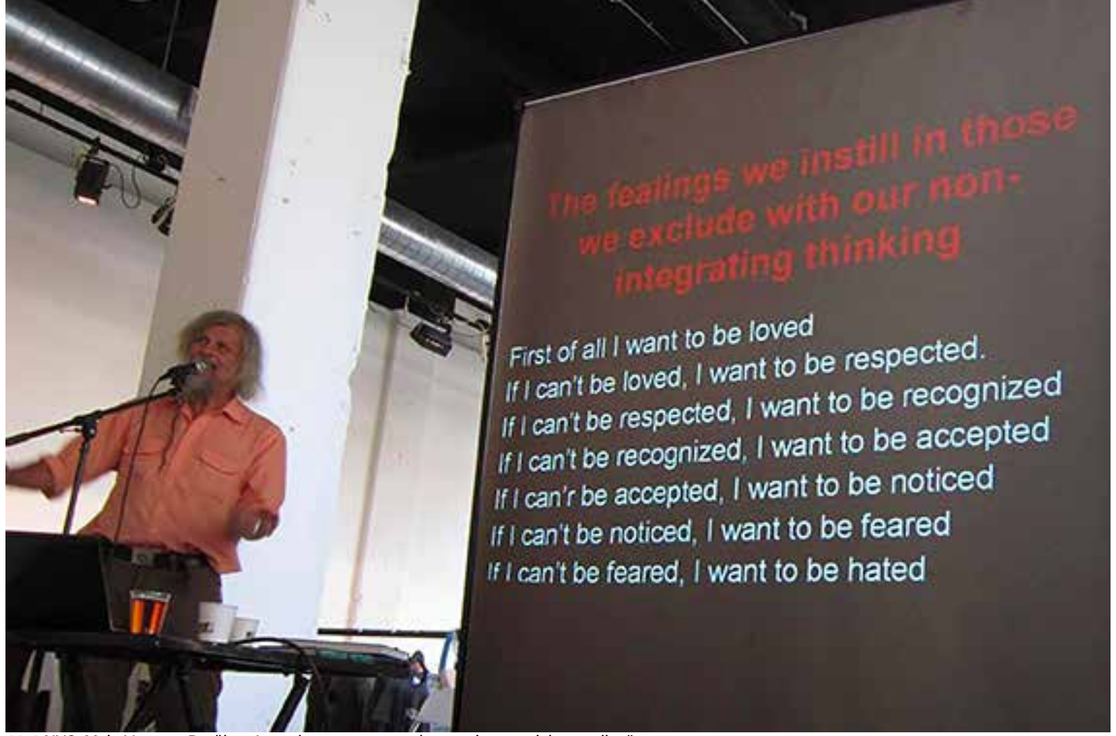
Avec amour, Jacob Holdt

Opprimés du monde, unissez-vous —
nous n'avons rien à perdre
si ce n'est l'illusion de nos gains.



Marraine de la Maison Ubuntu, Zindzi Mandela, fille de Winnie et Nelson Mandela

À gauche : découvrez Zindzi Mandela lors de son discours à la Maison Ubuntu à l'occasion de la Journée de la femme
À droite : découvrez le discours d'adieu que je lui ai adressé peu avant son décès



2012 NYC. Mein Vortrag „Darüber, Ja zu denen zu sagen, denen wir ausweichen wollen"

Aimes-tu l'Homme ?

L'Homme s'avança vers moi
– lourdement – péniblement –
derrière lui, le chemin
semé de traces visqueuses
de mensonges et de plaies purulentes -.
Une voix tonna : Aimes-tu l'Homme ?
Non ! dis-je – je ne peux pas.
Aime ! dit la voix.
L'Homme s'approcha –
de plus en plus près – rampant –
bavant de convoitise –
avec des mouches et de la vermine
dans les plaies de son ventre.

La voix martela :
- Aimes-tu l'Homme ?
Non ! dis-je.
Aime ! dit la voix.
Plus près – et lentement plus près –
centimètre par centimètre –
la puanteur était lourde
provenant des milliers de maladies du Mensonge –
et la voix menaça :
- Aimes-tu l'Homme ?
- Non – je n'aime pas !
- Aime ! dit la voix.

Puis il se leva –
et il tendit ses mains vers moi,
et voici : les blessures causées par les clous suintaient de rouge –
les bras nus étaient couverts jusqu'aux épaules
de plaies noires du péché –
et l'homme rit :
- Ainsi Dieu a-t-il aimé !
Un bandeau tomba de mes yeux –
Et je criai :
- Mand – je t'aime !
Et ma bouche était pleine de sang –
le sang de l'Homme.

Nis Petersen



« Ce qui rend American Pictures si troublant et puissant, c'est l'effet cumulatif des photographies de Holdt, combiné à son analyse d'outsider sur les dynamiques de la pauvreté et de l'oppression aux États-Unis. »
Los Angeles Times

« C'est un regard puissant et troublant sur tout un segment de notre population qui n'a jamais connu la liberté au sens propre du terme. »
San Francisco Chronicle

« La différence entre *American Pictures* et *How The Other Half Lives* réside dans l'attitude de leurs auteurs ou photographes respectifs. Holdt respecte ses sujets en tant qu'individus, tandis que Jacob Riis méprise ses sujets en tant que groupes. Cela est important, car Holdt tente de convaincre les spectateurs de changer le système en suscitant leur admiration. Riis utilise la technique inverse : il recourt au dégoût pour susciter des réformes sociales. »
Miles Orwell dans « Oxford History of Art »

« *American Pictures* est un livre extrêmement difficile à lire pour tout Américain, car Holdt n'hésite pas à attribuer une grande partie de la responsabilité des injustices de notre société aux Blancs. Ainsi, pour de nombreux philanthropes en herbe, ce livre a souvent pour conséquence que notre indignation moralisatrice face à la critique de notre société par cet étranger s'évanouit dans le feu de l'émotion, tandis que nous cherchons désespérément un point d'ancrage pour arracher une brique de la prison de la culpabilité qu'il érige autour de nous, afin de pouvoir enfin nous frayer un chemin rationnel vers la sortie.
Mais chaque argument, chaque brique est rapidement cimenté, jusqu'à ce que nous nous retrouvions seuls avec nous-mêmes et la douleur, prisonniers de ces prisons – cette douleur qui naît du fait que nous devons reconnaître la cruelle réalité et finir par la regarder en face : que nous sommes coupables. L'aveu de cette culpabilité écrasante brûle les couches de rationalisation que nous avions auparavant utilisées comme excuses pour nous protéger de la prise de conscience que ce sont précisément notre mode de vie et notre attitude indifférente qui non seulement permettent les grandes injustices commises à l'égard des exclus de la société, mais en sont la cause directe.
C'est ainsi que « American Pictures » permet au lecteur de « renaître » en tant qu'être humain capable de penser et de ressentir, afin qu'il puisse considérer les opprimés comme des êtres humains à part entière et, ce faisant, apporter des changements au bénéfice de tous. »
Nils Hoernle dans « Le point de vue d'un étranger sur l'injustice sociale aux États-Unis »

« On pourrait peut-être qualifier *American Pictures* de « chef-d'œuvre ». Mais « chef-d'œuvre » est un mot qui implique quatre étoiles dans la rubrique cinéma des quotidiens. C'est un mot qui s'applique surtout aux « grands » films hollywoodiens — ces spectacles cinématographiques grandioses, stupéfiants et mélodramatiques qui satisfont si facilement nos désirs d'illusion, de passivité et de voyeurisme. De tels chefs-d'œuvre tombent vite dans l'oubli. American Pictures exprime une réalité mondiale et une responsabilité que nous partageons tous. Il vous hantera pendant des jours après l'avoir vu. Il vous possédera émotionnellement et intellectuellement comme s'il s'agissait de la peste. Bien que cet extraordinaire panorama des cultures américaines puisse inviter à l'étiquette de « chef-d'œuvre », une telle étiquette masquerait la puissance et l'emprise écrasante que cette production exerce sur ses spectateurs.
American Pictures atteint ce que les « chefs-d'œuvre » tentent rarement, voire jamais. American Pictures met le spectateur au défi d'agir, et non pas simplement de réagir de manière cathartique ; de faire quelque chose face aux horreurs du système américain. C'est ce saut apparemment immense, de l'art inspirant à l'action concrète, que American Pictures s'est consciemment fixé comme objectif. Mais ce qui conduit Holdt à admettre, cependant, que ces résultats concrets sont impossibles à mesurer, c'est sa conscience de l'énorme capacité du système américain à tout absorber et à créer des masques qui dissimulent constamment ses horreurs et ses injustices.
Tout au long d'American Pictures, Jacob Holdt remet continuellement en question la validité de sa création, exprimant la crainte qu'il ne soit peut-être qu'un autre homme blanc exploitant les minorités et affirmant sans cesse que la simple représentation de son expérience ne pourra jamais égaler la réalité de l'Amérique qu'il a tenté de comprendre. Il en va de même ici : aucune simple description ou éloge ne peut rendre compte de l'expérience d'American Pictures. American Pictures est une présentation que tous les Américains doivent découvrir par eux-mêmes.
The Chicago Reader